


SEAL OF THE LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
SEMPER VIRENS
1885

IUNKIDH

:N

R ZEIT DER KREUZZÜGE.

D MIT EINER EINLEITUNG UND
UNGEN VERSEHEN

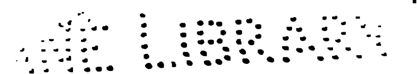
N

CHUMANN,
ETLINGEN (BADEN).

R DR. HARTWIG DERENBOURG, MITGLIED DER
WISSENSCHAFTEN, IN PARIS.



INNSBRUCK.
'SCHEN UNIVERSITÄTS-BUCHHANDLUNG.
1905.





USÂMA IBN MUNKIDH

MEMOIREN

EINES SYRISCHEN EMIRS AUS DER ZEIT DER KREUZZÜGE.

AUS DEM ARABISCHEN ÜBERSETZT UND MIT EINER EINLEITUNG UND ERKLÄRENDEN ANMERKUNGEN VERSEHEN

VON

GEORG SCHUMANN,
PFARRER IN OETLINGEN (BADEN).

MIT EINEM VORWORT VON PROFESSOR DR. HARTWIG DERENBOURG, MITGLIED DER AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN, IN PARIS.



INNSBRUCK.
VERLAG DER WAGNER'SCHEN UNIVERSITÄTS-BUCHHANDLUNG.
1905.



DRUCK DER WAGNER'SCHEN UNIVERSITÄTS-BUCHDRUCKEREI.

SEINEM LIEBEN FREUNDE

HERRN PFARRER A. D. DR. HEINRICH HAGENMEYER

IN BÖDIGHEIM

IN DANKBARER VEREHRUNG GEWIDMET

VOM

VERFASSER.

Comment j'ai découvert en 1880 à l'Escurial le manuscrit arabe contenant l'Autobiographie d'Ousâma Ibn Mounkidh (1095—1188).

Mon voyage d'exploration à travers les manuscrits arabes de l'Escurial touchait à sa fin. Trois mois de séjour extrêmement laborieux sous un ciel torride, par une température brûlante d'Orient, en juillet, août et septembre 1880, avait épuisé mes forces et soumis à une rude épreuve celles de ma femme, ma compagne inséparable. Pour ne pas trop retarder notre départ devenu urgent, je m'étais résigné provisoirement à éliminer certaines branches scientifiques sous des prétextes, par lesquels j'essayais de justifier à mes propres yeux l'arbitraire de mes omissions. C'étaient, disais-je alors, 1° la médecine, dont M. le Dr. L. Leclerc a préparé et publiera un catalogue avec sa double compétence d'arabisant et de médecin; 2° les mathématiques, terre inconnue, sur laquelle je n'ai pas osé m'aventurer; 3° la jurisprudence; 4° la théologie. Ces deux dernières catégories renferment peu d'ouvrages dont la portée s'étende au delà du monde musulman.[1] Or, les papiers laissés par le Dr. Leclerc, mort à Ville-sur-Illon (Vosges) au commencement de 1893, sont ou égarés ou perdus; mes poursuites à leur recherche n'ont pas abouti. Quant aux mathématiques, les bibliographies de Heinrich Suter[2] et de Moritz Steinschneider[3] ont si bien réussi à

[1] Hartwig Derenbourg, Les manuscrits arabes de l'Escurial, I (Paris, 1884), p. XIII. J'ai publié depuis lors le commencement d'un tome second (Paris, 1903).

[2] Heinrich Suter, Die Mathematiker und Astronomen der Araber, Leipzig, 1900.

[3] Moritz Steinschneider, Arabische Mathematiker und Astronomen, dans l'Orientalistische Litteratur-Zeitung, Berlin 1901, 1902 et 1903.

aplanir la voie que je ne craindrais plus de m'y aventurer. Pour ce qui est enfin de la jurisprudence et de la théologie, nos points de vue se sont modifiés depuis tantôt un quart de siècle. Le mouvement colonial a mis l'Europe dans des relations quotidiennes si intéressées avec l'islamisme qu'elle s'est mise à en étudier les manifestations, variées selon les pays et selon les sectes prépondérantes, précisément dans les deux domaines où je m'étais alors abstenu de m'engager[1].

Il n'y a, dans aucune bibliothéque publique européenne, de richesses manuscrites, quelle qu'en soit la nature, assez parfaitement inventoriées pour ne pas laisser, en dehors des pièces soumises au classement rigide, des épaves abandonnées à la curiosité avide des chercheurs d'inconnu et d'inédit. Les derniers jours de notre captivité studieuse au couvent de San Lorenzo étaient arrivés et nous comptions bien ne pas y mourir tristement et mélancoliquement, comme Philippe II en 1598. Pour achever rapidement ma tâche, j'examinais fiévreusement les liasses arabes numérotées, dont le contenu, bizarrement hétéroclite, n'avait été determiné ni par l'identité, ni par l'homogénéité des sujets, mais par la conformité des formats. Tout-à-coup, sous la cote 1922, je rencontrai neuf feuillets, où, à plusieurs reprises, étaient mentionnés »les Francs, qu'Allâh les maudisse!« ou encore »les Francs, qu'Allâh leur fasse défection!« Quelle surprise de la dernière semaine, au moment où le soleil plus clément dardait sur nous des rayons moins implacables! Pourvu que cette trouvaille inattendue ne se terminât point par une déception; pourvu que le texte entrevu ne fût pas simplement une pierre de l'un des monuments historiques connus, savamment publiés et étudiés sur les croisades! Je fus bien vite rassuré: ce n'était pas un leurre, j'avais mis la main sur une parcelle précieuse d'un manuscrit unique et je n'avais plus qu'à exploiter ce filon en interrogeant la collection des liasses cachettes où devaient être recélés, au moins en partie, les compléments nécessaires. Dès à présent, ce petit morceau, détaché de l'ensemble, m'avait enthousiasmé et je l'avais dévoré. Il m'avait permis d'apprécier le haut intérêt du document nouveau, m'avait renseigné sur l'auteur, et m'avait dénoncé le titre de son livre. Grande était seulement mon anxiété que le fragment ne demeurât isolé, maintenant que j'avais compris l'importance de ma découverte.

Revenant en arrière, je retrouvai des pages de même apparence et de même écriture, qui m'avaient laissé indifférent, lorsqu'elles m'étaient passées sous les yeux sans que je fusse encore averti. Poursui-

[1] J'aurais besoin de retourner à l'Escurial pour y compléter mon enquête de 1880.

vant ma route, je rencontrai sous la cote 1947 plusieurs cahiers réunis formant 56 feuillets allant jusqu'au bout du livre, avec la suscription, la date de la graphie et l'indication de la provenance[5]; enfin, un examen attentif me mit sur la trace de feuilles volantes qui, ramenées vers les autres, comblaient plusieurs lacunes avérées. Sauf les vingt-et-un premiers feuillets du début, l'ensemble était remis en place, sans la moindre solution de continuité. Ce fut à pleine voix que je poussai un légitime cri de victoire[6].

L'auteur, Mou'ayyad ad-Daula Aboû 'l-Mouthaffar Ousâma ibn Mourschid Al-Kinânî Asch-Schaizarî, appelé communément l'émir Ousâma Ibn Mounkidh, n'était pas un nouveau venu dans les chroniques musulmanes du douzième siècle de notre ère[7], mais, sauf sa rhétorique, aucun de ses écrits n'était parvenu jusqu'à nous et sa notoriété littéraire ne nous était attestée que par quelques titres de ses œuvres disséminés dans le Lexique bibliographique de Hâdjî Khalîfa[8]. Hammer-Purgstall, en lui consacrant plusieurs articles dans sa littérature des Arabes[9], s'était montré un vrai précurseur. Wüstenfeld l'a ignoré dans ses Historiens des Arabes. Après et d'après mes publications[10], des hommages ont été rendus à ses maîtrises par Carl Brockelmann, Clément Huart et Italo Pizzi, qui tous trois viennent de tracer, chacun à sa manière, des tableaux plus ou moins complets de la littérature arabe, de ses origines, de ses évolutions, de ses genres, de ses phases successives jusqu'à l'époque actuelle[11].

---

[5] Hartwig Derenbourg, Texte arabe de l'Autobiographie d'Ousâma (Paris, 1886), p. X de l'Avertissement, p. 168 du texte.

[6] Qui sait? Les 21 feuillets, dont la disparition m'a arraché naguère un autre cri, un cri de détresse, dorment peut-être paisiblement à l'Escurial, soit dans un carton, soit sur un rayon, soit au fond d'une armoire.

[7] Voir, entre autres, le Recueil des historiens des croisades publié par les soins de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Historiens orientaux, **I** (1872), p. 30, 31, 486, 491, 505, 506 et 525; **II**, II (1876), p. 197, 199, 200, 207 et 208; **III** (1884), p. 402, 505 et 508.

[8] Hâdjî Khalîfa, Lexicon bibliographicum (Leipzig, 1835—1858), **I**, p. 261; **II**, p. 36; **III**, p. 261; V, p. 45 et 58; cf. VII, p. 726 et 847.

[9] Hammer-Purgstall, Literaturgeschichte der Araber, VI (Wien, 1855), p. 880 et 881; VII (Wien, 1856), p. 80, 699—700 et 953—954.

[10]) Hartwig Derenbourg, Vie d'Ousâma (Paris, 1889—1893), chapitre **VIII**, p. 330—339: L'oeuvre littéraire d'Ousâma; chapitre **XII**, p. 499—605: Textes arabes inédits, par Ousâma et sur Ousâma; Appendice p. 691—722: La Rhétorique d'Ousâma.

[11] C. Brockelmann, Geschichte der arabischen Litteratur (Weimar und Berlin, 1898—1902), **I**, p. 316, note, et 319—320; Cl. Huart, Littérature arabe (Paris, 1902), p. 193—194; I. Pizzi, Letteratura araba (Milano, 1903), p. 244—247.

L'ouvrage d'Ousâma Ibn Mounkidh, qu'il m'a été donné de reconstituer ainsi, par une accumulation de bribes mises respectivement en leur rang, a été nommé par son auteur Kitâb al-iʿtibâr „Livre intitulé: L'instruction par les exemples.“ La véritable préface, étant perdue jusqu'à présent, l'on serait autorisé à présumer que le vieil émir, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, prétendait se montrer à ses lecteurs comme un parfait modèle à suivre et qu'il attribuait à son autobiographie une impression réconfortante d'images éducatrices, un pouvoir moral de relèvement et d'édification. Je croirais plutôt que le vieillard, courbé par l'âge „ainsi qu'un arc dont son bâton serait la corde“ avait oublié que ses actes n'avaient pas été tous irréprochables et que ses récits, empreints de vérité, reflétaient parfois d'autres „exemples“ que des traits de loyauté, de courage et de vertu. Curieuse coincidence! Ces pages délicieuses paraissaient écloses une à une à l'heure même dont elles rappelaient le souvenir, de même que, huit cents ans plus tard, elle étaient reconnues, une à une, dans les paquets où elles s'étaient égarées. Le lien fragile qui les unissait en un même volume avait été brisé à l'instar des transitions factices qu'une révision familiale avait introduits par ci par là, pour rattacher entre elles les anecdotes, racontées au jour le jour par leur héros avec un accent de sincérité primesautière. Ce désordre constant, sans grand effort pour en atténuer l'embarras inextricable, fait précisément le charme du texte arabe, dont M. le Pasteur Schumann a su habilement reproduire la simplicité et l'originalité. Ousâma, au déclin de sa vie, semble avoir enjoint au lettré qu'était son fils ʿAdoud ad-Daula Aboû 'l-Fawâris Mourhaf d'assembler les „exemples“ tirés de sa longue expérience et destinés à „l'instruction“, non seulement de ses contemporains, mais encore des siècles à venir. Mais Ousâma vieilli semble n'avoir pas pris la peine de relire ou de se faire lire l'ensemble de ses confessions. Le titre définitif, qu'il leur a donné, est moins une tentative d'apologie qu'une marque d'inconscience.

La grande lacune d'un tiers, qui était restée béante au commencement de l'Autobiographie, n'a été comblée que pour une très faible partie par trois extraits que j'ai empruntés à Ibn Al-Athîr, à Aboû Schâma et à Adh-Dhahabî, et ajoutés, en guise de suppléments, à ma traduction française [12]. Celle-ci avait fourni en 1895 une amélioration

[12] Hartwig Derenbourg, Autobiographie d'Ousâma. Traduction française d'après le texte arabe, dans la Revue de l'Orient latin, II, nos 3 et 4 (Paris, 1894), p. 327—565. Tirage à part, daté de Paris 1895, dont le titre porte en tête l'addition suivante: Souvenirs historiques et récits de chasse par un émir Syrien du douzième siècle.

sérieuse à l'interprétation des passages nombreux cités dans ma Vie d'Ousâma (Paris, 1889—1893). En 1905, une nouvelle étape dans le progrès est franchie par M. le Pasteur Schumann, dont je salue avec joie, considération et reconnaissance la version allemande. Aucune commémoration ne pouvait m'aller plus profondément au coeur que la célébration, alors même qu'un peu prématurée, par une traduction définitive de l'Autobiographie, de la date où auront lieu les noces d'argent de mon premier contact avec Ousâma Ibn Mounkidh.

Paris, le 17 juin 1904.

Prof. Dr. Hartwig Derenbourg.

Inhaltsverzeichnis.

Seite
Vorwort des Herrn Professor Dr. Hartwig Derenbourg in Paris . . V
Einleitung 1
I. Der Held des Buches 1
II. Das Buch des Helden 13
1. Schlacht bei Kinnasrîn 18
2. Belagerung Schaizar's durch die verbündeten Griechen und Franken 19
3. Usâma's erster Aufenthalt in Damaskus 22
4. Usâma's Aufenthalt und Erlebnisse in Aegypten 24
5. Usâma's zweiter Aufenthalt in Damaskus 59
6. Reitersehre 62
7. Dem sicheren Tode entronnen 65
8. Des Todes leichte Beute 72
9. Der Bandit Al-Zamarrakal 72
10. Ein merkwürdiger Pferderaub 75
11. Eines Helden Tod 77
12. Unrühmliches Ende Schihâb al-Dîn Mahmûds, des Fürsten von Hamâ 77
13. Wuchtige Lanzenstöße 80
14. Der witzige Hamadât 83
15. Usâma's Vater 83
16. Verdächtige Gäste 90
17. Große Ehre und große Schmach 91
18. Kampf gegen die Franken von Kafartâb 93
19. Durch Verwundung geheilt 94
20. In wilder Flucht vor den Franken 96
21. Glänzender Sieg über das Heer von Hamâ 97
22. Der Bauer und seine Kuh 99
23. Das hohe Ansehen der Ritter bei den Franken 100
24. Tankred 102
25. Der Ritter Badrhawâ 105
26. Einer gegen viele 106
27. Der dankbare Beduine 122
28. Usâma kauft Gefangene los 124
29. Mißglückter Verrat 126
30. Aus dem Rachen des Löwen errettet 128
31. Erst besinn's, dann beginn's! 129
32. Weise Regenten 132

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Seite
33. Ist erst bestimmt das Lebensziel, Hilft Mut und Kraft uns nicht mehr viel 136
34. Unter Allah's Schutz 138
35. Kämpfer für den Glauben 141
36. Mannentreue 142
37. Pferdegeschichten 145
38. Allezeit kampfbereit! 148
39. Proben der Geistesgegenwart Usâma's 150
40. In Gefahren gestählt 152
41. Niemand entgeht seinem Schicksal 153
42. Abenteuer mit Löwen 155
43. Abenteuer mit Panthern 159
44. Abenteuer mit einem Leoparden 161
45. Wirkungen griechischer Wurfgeschosse bei der Belagerung von Schaizar 162
46. Verunglückter Zug der Franken gegen Damaskus 164
47. Schneidige Schwertstreiche 166
48. Heldenmütige Frauen 169
49. Schilderung der Franken 183
50. Seltsame Schwächen 195
51. Seelenstärke 200
52. Überrumpelung Schaizar's durch fränkische Reiter 202
53. Die Furcht als Bundesgenossin 205
54. Schädlichkeit übertriebener Kühnheit 207
55. Der Ehrgeiz als Hauptursache heldenmütiger Todesverachtung . 211
56. Grausamkeit Salâh al-Dîn Muhammed's 214
57. Wie sich die Zeiten ändern! 218
58. Des Lebens Markstein läßt sich nicht verrücken 221
59. Die Bürde des Alters 222
60. Lob des großen Saladin 224
I. Anhang.
61. Heiligenlegenden 229
62. Wunderbare Heilung eines Gelähmten 237
63. Belohnte Uneigennützigkeit 239
64. Merkwürdige Kuren 241
II. Anhang: Jagderlebnisse.
65. Übersicht 248
66. Vorläufiges über die väterlichen Jagden 248
67. Jagden mit dem Atâbek Zankî 249
68. Jagden in Damaskus 251
69. Jagden in Ägypten 251
70. Jagd in Akko 253
71. Jagden in Husn Kaifâ 253
72. Jagden mit Nûr al-Dîn 254
73. Murschid's Jagden in der Umgebung von Schaizar 255
74. Schluß 284
Zusätze und Berichtigungen 286

Einleitung.

I. Der Held des Buches.

Wir haben es in den von ihm selbst niedergeschriebenen Erlebnissen unseres syrischen Emirs nicht mit einer Autobiographie im gewöhnlichen Sinne des Wortes zu tun. Dazu fehlt es seinem Buche trotz zahlreicher, oft sehr genauer und geschichtlich wichtiger Zeitangaben vor allem an einer chronologischen Anordnung. Kaleidoskopartig wechseln Erinnerungen aus den verschiedensten Abschnitten seines langen und ereignisreichen Lebens mit einander ab. Aus bunt durcheinandergewürfelten Mosaikplättchen will das interessante und farbenfrische Lebensbild des Helden erst wieder zusammengesetzt werden. Es ist nicht unsere Absicht, in dem gegenwärtigen Abschnitte der Einleitung diese Arbeit vorzunehmen d. h. den Inhalt des Originalwerkes in chronologischer Folge zu reproduzieren. Wer eine solche zusammenhängende und vollständige Darstellung im Rahmen der Zeitgeschichte zu lesen wünscht, den verweisen wir auf das im Verlage von Ernest Leroux in Paris 1893 erschienene treffliche Buch von Herrn Professor Hartwig Derenbourg: „Ousâma ibn Mounkidh, un émir syrien au premier siècle des croisades, première partie: Vie d' Ousâma", das wir in unseren der Textübersetzung beigegebenen Erläuterungen dankbarst benützt haben. Was wir hier dem geneigten Leser als unentbehrliche Handreichung zur Orientierung in dem reizvollen Irrgarten der nachfolgenden Erzählung zu bieten gedenken, ist nur ein kurzer Lebensabriß des Autors und Helden derselben.

1. Heimat und Herkunft. Die Heimat Usâma's ist Schaizar in Syrien, am Mittellauf des Orontes nördlich von Hamâ, südlich von

Apamea gelegen. Die abendländischen Kreuzzugsschriftsteller schreiben den Namen Sysara (Sisara) oder auch Caesarea, welch letzteres die ursprüngliche Namensform gewesen sein dürfte. Vor Zeiten soll an derselben Stelle die von Seleucus Nicator gegründete Stadt Larissa gestanden haben.

Am Fuße eines steil abfallenden Hügels, den die schwer zugängliche, starke Burg, der Herrschersitz der Emire, krönte, lag die im Osten, Norden und Westen von den Fluten des Orontes bespülte Unterstadt. Auf der Nordseite führte eine Brücke nach dem rechten Ufer des Flusses hinüber. Zum Schutze der Stadt gegen feindliche Überfälle erhob sich hier ein gewaltiges Kastell, die „Brückenveste" genannt, an welche sich als neuerlich entstandener Vorort von Schaizar die „Brückenstadt" (das „Gistrum" des Kanzlers Galterius) anschloß. Nach Kapitel 26 Absatz 1 soll Schaizar um's Jahr 1111 n. Chr. über 5000 wehrfähige Männer verfügt haben, wornach die Bevölkerung der Stadt auf ungefähr 25000 Seelen geschätzt werden müßte. Wahrscheinlich sind aber dabei die zum Emirat Schaizar gehörigen Dörfer mit eingerechnet. Die Stadt allein dürfte schwerlich mehr als 12—15000 Einwohner gezählt haben.

Um's Jahr 1000 n. Chr. herrschten in Syrien die fatimidischen Chalifen von Ägypten. In den zwanziger Jahren des 11. Jahrhunderts aber bemächtigte sich Sâlih ibn Mirdâs der Stadt Aleppo und eines ansehnlichen Gebietes in Nord-Syrien. Nach Ibn al-Athîr soll dieser Fürst Schaizar und Umgegend dem Emir Abû 'l-Mutawwâdsch Mukallad ibn Nasr ibn Munkidh aus dem alten arabischen Stamme der Banû Kinâna verliehen haben. Nach anderen Berichten wäre wenigstens die Burg Schaizar erst in den letzten Tagen des Jahres 1081 durch einen glücklichen Handstreich in den Besitz der Munkidhiten gelangt, die sich darin behaupteten bis zu dem schrecklichen Erdbeben, das im Jahre 1157 die ganze Gegend zerstörte.

Als Mukallad im Januar 1059 starb, folgte ihm in der Regierung sein Sohn ʿIzz al-Daula Sadîd al-Mulk Abû 'l-Hasan ʿAlî. Dieser erbaute die Brückenveste und entriß die obere Burg der Besatzung des griechischen Kaisers Alexius Comnenus (am 19. Dezember 1081). ʿAlî starb wahrscheinlich im Oktober oder November des folgenden Jahres und hinterließ die Herrschaft über die Festung Schaizar seinem ältesten Sohne, dem Emir ʿIzz al-Daula Abû 'l-Murhaf Nasr. Zu dem Gebiete der Munkidhiten gehörten damals außer Schaizar auch die Städte Laodicea (an der Küste des Mittelmeeres, südwestlich von Antiochien), Apamea und Kafartâb. Da kam im Jahre 1086 der seldschukische Sultan von Ispahan Malik-Schah nach Syrien, um dieses

Land seinem Reiche einzuverleiben. Nasr erkaufte sich von ihm den Frieden und den gesicherten Besitz von Schaizar durch Abtretung der eben genannten drei Städte. Da Abû 'l-Murhaf Nasr kinderlos war, so bestimmte er vor seinem Tode (er starb 1098) seinen jüngeren Bruder Madschd al-Dîn Abû Salâma Murschid, den Vater unseres Usâma, zu seinem Nachfolger. Der frommen und geraden Natur desselben waren jedoch die krummen Wege der Politik höchst zuwider, und so verzichtete er zu Gunsten seines Bruders ʿIzz al-Dîn Abû 'l-ʿAsâkir Sultân, der in den Memoiren seines Neffen überaus häufig als regierender Emir von Schaizar erwähnt wird.

2. Usâma's Leben und Schicksale. Madschd al-Dîn Mu'ajjad al-Daula Abû 'l-Muthaffar Usâma ibn Murschid ibn Alî ibn Mukallad ibn Nasr ibn Munkidh Al-Kinânî Al-Kalbî Al-Schaizarî, wie die vollständige Namenliste unseres Helden lautet, ist nach seiner eigenen Angabe (siehe 48, 12) geboren am 27. des zweiten Dschumâdâ im Jahre 488 der Flucht d. i. am 4. Juli 1095 unserer Zeitrechnung. Der Name seiner Mutter, von der Usâma als von einem hochherzigen Weibe mit großer Verehrung spricht (48, 13), ist uns nicht überliefert, ebensowenig als der seiner — wahrscheinlich einzigen — Schwester. Dagegen kennen wir die Namen seiner drei Brüder (siehe Anm. 884). Seinen Vater Murschid schildert uns Usâma an zahlreichen Stellen seines Buches (vergl. besonders Abschn. 15) als einen kaltblütigen Helden, leidenschaftlichen Jäger und frommen Verehrer Allah's. Usâma's Erziehung lag während seiner Kindheit vornehmlich in den Händen einer treuen Dienerin Namens Lulua, die schon seinen Vater aufgezogen hatte und auch noch die Pflegerin seiner Kinder wurde. Mit rührender Dankbarkeit gedenkt er ihrer Abschnitt 64, Absatz 10—12. Die wissenschaftliche Ausbildnng des Knaben leiteten zwei tüchtige Gelehrte: Abû ʿAbd Allah Muhammed ibn Jûsuf, genannt Ibn Al-Munîra (31, 1), und der Grammatiker Abû ʿAbd Allah von Toledo (73, 32—35). Fremde Sprachen scheint er aber nicht gelernt zu haben. Wenigstens gesteht er selbst, weder türkisch noch die Sprache der Franken zu verstehen (38, 3; 53, 3; — 24, 1; 49, 28). Für die Jagd und den Kriegsdienst hatte er vortreffliche Lehrmeister und Vorbilder in seinem Vater und seinem Oheim. „Ich habe nie gesehen," sagt er (40, 1), „daß der Vater mich vom Kampfe oder von einem gefahrvollen Ritte abhielt, trotz aller Zärtlichkeit, mit der er auf mich blickte, und trotz aller Besorgnis und Vorliebe, die er — wie ich wohl wahrnahm — für mich hegte." So lernte Usâma früh die Gefahr verachten. Schwerer hielt es, sein leidenschaftliches Ungestüm zu zügeln und ihn an Überlegung und Geistesgegenwart zu gewöhnen. In dieser Hinsicht hat sich besonders sein

Oheim Abû 'l-ʿAsâkir Sultân um seine Erziehung verdient gemacht (vergl. den Abschn. 39). Schon als Knabe ein flotter Reiter, beteiligte er sich mit Feuereifer nicht nur an den Jagden auf Vögel, Hasen, Gazellen und Wildesel, sondern zog auch mutig mit aus, wenn es galt, Wildschweine, Panther, Hyänen und Löwen zu erlegen. Die Löwenjagd wurde später seine Spezialität, worin ihm keiner an Kühnheit, Gewandtheit und Kaltblütigkeit gleichkam. Dadurch wurde er trefflich auf die kriegerischen Kämpfe vorbereitet, an denen sein Zeitalter so reich war. Noch nicht fünfzehn Jahre alt, wohnte Usâma nach Abschnitt 24, 2 zum ersten male einem Treffen bei, als Tankred im Frühjahre 1110 an der Spitze des antiochenischen Heeres einen wiederholten vergeblichen Versuch machte, sich Schaizar's zu bemächtigen. Im April 1114 kämpfte er heldenmütig gegen die Ismaeliten, welche die Burg Schaizar überrumpelt hatten (48, 12 u. 13), und im Sommer 1115 gegen den Atâbek Togtakîn von Damaskus, welcher damals mit Ilgâzî und den Franken gegen Bursuk ibn Bursuk, den Oberfeldherrn des Sultans Muhammed-Schah, verbündet war (33). Als Führer einer kleinen Reiterabteilung maß er sich erstmals selbständig mit den Franken bei Apamea im Sommer 1119 nach der blutigen Schlacht bei Al-Balât (7, 8—16). Zwischen 1120 und 1124 nahm Usâma rühmlichen Anteil an den zahlreichen Kämpfen gegen Chîrchân von Hums und dessen Bruder Schihâb al-Dîn Mahmûd von Hamâ, die Söhne Karâdschâ's (Abschn. 6, 1; 7, 1—6; 11; 12; 15, 13, 21; 37, 3 u. 4; 39).

Als der gewaltige ʿImâd al-Dîn Zankî, Atâbek von Mosul, im Jahre 1129 (nach Kamâl al-Dîn am 14. September 1130) Hamâ eroberte (26, 23), scheint Usâma voll Begeisterung sich ihm angeschlossen zu haben. Wir finden ihn wenigstens von da ab bis zum Frühjahr 1138 im Dienste dieses „Königs der Emire“, wie er ihn gerne nennt, bald auf die Jagd (Abschn. 67), bald in den blutigen Kampf ihm folgend (1, 1; 10, 2; 19, 1; 32, 3; 38, 1—3; 41, 2; 53, 1—4; 55, 2—6; 56). Diese erste längere Abwesenheit von der Heimat, die freilich von gelegentlichen Besuchen bei dem geliebten Vater unterbrochen wurde, war übrigens keine ganz freiwillige. Usâma's glänzende Tapferkeit hatte den Neid und das Mißtrauen seines Oheims ʿIzz al-Dîn Abû 'l-ʿAsâkir Sultân erweckt, welcher fürchtete, seine eigenen geringer beanlagten Söhne möchten dereinst durch den Neffen aus der Herrschaft verdrängt werden. So ging Usâma, durch seine Großmutter gewarnt (48, 16), dem wachsenden Argwohn seines Oheims aus dem Wege. Und als sein Vater Madschd al-Dîn Abû Salâma Murschid am 30. Mai 1137 im Alter von 69 Jahren starb, mußte Usâma für immer Schaizar verlassen.

Er suchte und fand Zuflucht am Hofe Schihâb al-Dîn Mahmûds, des Fürsten von Damaskus, dessen allmächtiger Vezier Muʿîn al-Dîn Anar sich des heimatlosen Emirs großmütig annahm (Abschn. 3 Abs. 1). Zankî, der kurz zuvor Mahmûd's Mutter geheiratet und demselben eine seiner Töchter zur Ehe gegeben hatte, verfolgte seinen ehemaligen Günstling Usâma nun mit unversöhnlichem Haß, weßhalb Muʿîn al-Dîn, der dem mächtigen Atâbek nicht offen Trotz bieten mochte, es für geraten fand, Usâma für einige Zeit von Damaskus zu entfernen. Er schickte ihn noch in demselben Jahre 1138 nach Jerusalem, wahrscheinlich mit dem geheimen Auftrag, ein Bündnis mit den Franken gegen Zankî anzubahnen, welcher Damaskus mit List oder Gewalt seinem Reiche einzuverleiben trachtete. In Jerusalem knüpfte Usâma freundschaftliche Beziehungen mit den Tempelherren an. Mittlerweile wurde Zankî durch andere Aufgaben von Damaskus abgelenkt, und Usâma konnte dahin zurückkehren. Schihâb al-Dîn Mahmûd war ein harmloser Fürst, der sich am liebsten in Begleitung Usâma's dem Jagdvergnügen hingab (Abschn. 68) und die Regierungsgeschäfte seinem überaus fähigen und tätigen Minister überließ. Trotzdem — oder vielleicht auch eben deswegen — wurde er in der Nacht vom 23. auf den 24. Juni 1139 ermordet, und sein Bruder Dschamâl al-Dîn Muhammed, bisher Gebieter von Baalbek und früherer Waffengefährte Usâma's (38, 1), ergriff Besitz von dem Fürstentume. Unter dem Vorwande, den Tod Mahmûd's rächen zu wollen, erschien nun Zankî wieder, eroberte Baalbek und bedrohte Damaskus. In dieser Bedrängnis schloß Muʿîn al-Dîn mit König Fulko von Jerusalem Anfangs 1140 zu Akko ein Defensiv-Bündnis ab, wobei Usâma als Unterhändler tätig gewesen zu sein scheint (28, 1), und Zankî mußte abermals auf die Eroberung von Damaskus verzichten. Dschamâl al-Dîn Muhammed starb schon am 29. März 1140, und sein Sohn ʿAbd al-Daula Mudschîr al-Dîn Abak, ein noch sehr jugendlicher Prinz, gelangte zur Regierung, — freilich mehr dem Namen nach; denn in Wirklichkeit regierte der Vezier Muʿîn al-Dîn Anar fast unumschränkt. Während der Dauer des Waffenstillstandes und des Bündnisses mit den Franken (zwischen 1140 und 1143) bereiste Usâma in seiner Begleitung das heilige Land. Sie kamen nach Jerusalem, Akko, Sebaste, Nâblus, Haifa und Tiberias. Die Eindrücke, welche er auf dieser Reise von abendländischer Art und Sitte empfing, hat er besonders im 49. Abschnitt seiner Memoiren wiedergegeben. Zu kriegerischen Taten fand Usâma in diesen Jahren des Friedens keine Gelegenheit. Diese unwillkommene Muße verleitete seinen unruhigen Geist zu unbefugter und unbesonnener Einmischung in die öffentlichen Angelegenheiten von Damaskus. Hierdurch machte

er sich bei den angesehenen Leuten der Stadt mißliebig und bereitete auch seinem Gönner Verlegenheiten, dem man es selbst nicht verzieh, daß er kein geborener Damascener, sondern ein eingewanderter Türke war. Die allgemeine Mißstimmung verdichtete sich zu einer förmlichen Verschwörung gegen Muʿîn al-Dîn und Usâma. An der Spitze der Unzufriedenen stand kein geringerer als das Stadtoberhaupt Ibn Al-Sûfî, der die Losung ausgab „Damaskus für die Damascener", am liebsten aber selbst an Stelle Muʿîns leitender Minister geworden wäre. Wollte Muʿîn al-Dîn Anar sich behaupten, so mußte er Usâma fallen lassen. Und er tat es, wenn auch ungern (s. Abschn. 3 Abs. 2). So war Usâma mit seiner Familie nach sechsjährigem Aufenthalt in Damaskus (von 1138 bis 1144) abermals heimatlos geworden.

Einer seiner Oheime, Abû 'l-Mutawwadsch Mukallad, hatte einst am Hofe des Chalifen Al-Amir bi-Ahkâm Allah (1101—1130) zu Kairo gastliche Aufnahme gefunden (73, 36). Dies bestimmte wohl Usâma, nun auch seine Schritte nach dem Nilland zu lenken. Er war begleitet von seinen Frauen und Kindern, von seiner alten Mutter und seinen beiden Brüdern ʿIzz al-Daula Abû 'l-Hasan ʿAlî und Nadschm al-Daula Abû ʿAbd Allah Muhammed nebst zahlreicher Dienerschaft. Der ältere der beiden Brüder, Abû 'l-Hasan ʿAlî, trennte sich aber unterwegs, in Askalon, von der Karawane und ließ sich in dieser — damals ägyptischen — Stadt nieder. Am 30. November 1144 traf Usâma in Kairo ein. Seine Erlebnisse daselbst in den Jahren 1144—1154 erzählt er selbst ausführlich und zusammenhängend im 4. Abschnitt seines Buches, weßhalb wir hier nicht näher darauf einzugehen brauchen. Nur soviel sei an dieser Stelle gesagt, daß er in Kairo noch mehr als in Damaskus die ihm gebotene Gastfreundschaft durch politische Umtriebe bedenklichster Art schwer mißbrauchte, so daß ihm zuletzt der Boden Ägyptens unter den Sohlen brannte und er das Land eiligst verlassen mußte. Nach seinem eigenen Bericht über die verschiedenen Palastrevolutionen, welche die Fatimidenherrschaft in Ägypten damals aufs äußerste schwächten, erscheint er begreiflicherweise in der harmlosen Rolle eines unbeteiligten Zuschauers. Anfänglich beobachtete er auch wirklich die ihm durch seine Stellung gebotene Vorsicht und Zurückhaltung; leider ließ er sich aber durch seinen unbezwinglichen Tatendrang, für den sich auch hier kein geeignetes Feld der Betätigung finden wollte, nur allzubald zu einem gewagten und sittlich verwerflichen Spiele hinreißen. Der Leser wird an der geeigneten Stelle jeweils die nötigen Erläuterungen und Korrekturen vorfinden.

Am liebsten wäre Usâma jetzt in seine Heimat Schaizar zurückgekehrt. Sein Oheim ʿIzz al-Dîn Abû 'l-ʿAsâkir Sultân, der ihn hinaus-

gestoßen, war mittlerweile gestorben. Usâma wandte sich bittend an dessen Sohn und Nachfolger, den Emir Nâsir al-Dîn Muhammed, erhielt aber einen ablehnenden Bescheid. Dagegen lud ihn Al-Malik Al-Adil Nûr al-Dîn, einer der beiden Söhne Zankî's, ein, nach Damaskus zu kommen, das seit dem 26. April 1154 in seinem Besitze war. Muʿîn al-Dîn Anar, Usâma's früherer Beschützer, war am 30. August 1149 gestorben, und der schwache Fürst Mudschîr al-Dîn Abak vermochte sich gegen den gewaltigen Nûr al-Dîn nicht zu behaupten. Usâma hatte im Jahre 1150 im Auftrage des ägyptischen Veziers Al-Malik Al-Adil ʿAlî Ibn Al-Sallâr den Nûr al-Dîn, der damals Damaskus belagerte, zu einem Angriffe auf Tiberias zu bereden gesucht, wodurch die Franken nach dem Norden des heiligen Landes gelockt und die Verheerung Gaza's durch die Ägypter erleichtert werden sollte (4, 17—26). Nûr al-Dîn ließ sich zwar nicht darauf ein, lernte aber bei dieser Gelegenheit Usâma kennen und hochschätzen und nahm darum den Flüchtling jetzt freundlich bei sich auf. Am 19. Juni 1154 hielt dieser nach einer gefahrvollen Reise zum zweiten mal seinen Einzug in Damaskus. Seine Mutter war in Kairo gestorben, sein Bruder Nadschm al-Daula Abû ʿAbd Allah Muhammed unterwegs in fränkische Gefangenschaft geraten; seine Frauen und Kinder waren einstweilen unter dem Schutze des ihm wohlgesinnten Veziers Al-Malik Al-Sâlih Talâ'iʿ Ibn Ruzzîk in Ägypten zurückgeblieben. Nûr al-Dîn bewirkte die Auswechslung des gefangenen Bruders und verschaffte der Familie Usâma's von König Balduin III. von Jerusalem einen Geleitsbrief für ihre Reise durch fränkisches Gebiet, der sie freilich vor der Ausplünderung durch eben diesen auch sonst für habgierig bekannten Fürsten nicht schützte (5, 1—5). Am meisten schmerzte unseren Usâma der Verlust seiner aus 4000 Bänden bestehenden Bibliothek (5, 6). Doch fand er bei seiner Rückkehr von einer Expedition gegen Kilidsch Arslân II. von Ikonium, die er im Frühjahre 1155 im Gefolge Nûr al-Dîn's mitmachte, wenigstens seine Angehörigen alle wohlbehalten wieder. Usâma's erbitterter Feind Al-Musajjab Ibn Al-Sûfî war am 19. Mai 1154 gestorben, und der neue Statthalter der damascenischen Provinz, Nûr al-Dîn's Generalissimus Asad al-Dîn Schîrkûh, der Oheim des nachmals so berühmten Sultans Saladin, war dem Schützling seines Herrn wohlgesinnt. So ließen sich die neuen Verhältnisse für den gealterten Usâma sehr versprechend an, und er schmeichelte sich schon mit der Hoffnung, den Rest seiner Tage in Damaskus verleben zu können. Diese Hoffnung erfüllte sich zwar nicht; es war aber doch ein Glück für ihn, daß er hier und nicht in der Burg seiner Väter, wie er so sehnlich gewünscht hatte, eine Zuflucht fand. Denn im August 1157 zerstörte ein furcht-

bares Erdbeben Schaizar und noch zwölf andere Städte der Umgegend. Ein Teil der Citadelle stürzte ein und begrub die sämtlichen zu einer Beschneidungsfeier festlich vereinigten Munkidhiten unter den Trümmern. Nur zwei Mitglieder des Fürstenhauses entgingen dem Tode: die Gemahlin des regierenden Emirs Muhammed, eine Schwester des im Jahre 1135 ermordeten Fürsten von Damaskus Schams al-Mulûk Ismâ'îl ibn Bûrî, welche noch lebend unter den Trümmern hervorgezogen wurde, und Scharaf al-Daula Abû 'l-Fadl Ismâ'îl, Muhammed's Bruder, welcher zur Zeit der Katastrophe gerade von Schaizar abwesend war. Wäre Usâma zugegen gewesen, so hätte ihn wohl jetzt auch samt seiner Familie der Tod ereilt. In einer Elegie, die keine Spur von Bitterkeit über die erlittenen Unbilden erkennen läßt, beklagt er in aufrichtigem Schmerz das schreckliche Schicksal seiner Verwandten (s. Hartwig Derenbourg, Vie d' Ousâma, p. 277—280). Nûr al-Dîn baute die Stadt wieder auf und übergab sie — nicht etwa dem Usâma, sondern — seinem eigenen Milchbruder Madschd al-Dîn Ibn al-Dâja.

Ausgangs des Jahres 1160 unternahm Usâma die jedem Muslim pflichtmäßig vorgeschriebene Pilgerfahrt nach Mekka. Er fühlte sich nun wieder so gestärkt und gleichsam verjüngt, daß er im Jahre 1162 mit Nûr al-Dîn gegen die antiochenische Festung Hârim zog und dabei eine für sein Alter ungewöhnliche Rüstigkeit und Tapferkeit bewies. Der Mißerfolg dieser Expedition schmerzte den 67jährigen Helden tief. Ungewiß, aber immerhin wahrscheinlich ist es, daß Usâma auch an dem unglücklichen Zug gegen Tripolis im Jahre 1163, sowie an der Eroberung von Hârim am 12. August 1164 teilnahm.

Usâma besaß die glückliche Gabe, sich im Sturme aller Herzen zu gewinnen; aber er verstand es nicht, sich die erworbene Zuneigung auf die Dauer zu erhalten. So war auch die Freundschaft Nûr al-Dîn's mit der Zeit kühler geworden, und Usâma fühlte sich dadurch gekränkt. Dazu kam, daß Nûr al-Dîn infolge wiederholter schwerer Krankheit sich einem übertrieben asketischen Leben ergab und dasselbe auch seiner Umgebung aufnötigte. Das war nicht nach dem Geschmacke Usâma's, der sich einen genußfrohen Sinn bis in's hohe Alter bewahrte. Da kam ihm denn die Einladung des Emirs Fachr al-Dîn Karâ Arslân, welcher bei der Einnahme von Hârim entscheidend mitgewirkt hatte und von der Liebenswürdigkeit unseres Helden ebenfalls bezaubert worden war, sehr gelegen, zumal er hoffen konnte, an dem kleinen Hofe dieses Fürsten zu Husn Kaifâ im Dijâr Bekr an der Nordostgrenze Syriens eine hervorragendere Rolle zu spielen als in der glänzenden Metropole des großen Reiches Nûr al-Dîn's. Karâ Arslân nahm ihn sofort nach Beendigung des Feldzuges in seine Residenz

am Tigrisstrome mit und war stolz darauf, eine so berühmte Persönlichkeit wie Usâma in seiner „Felsenburg“ (dies bedeutet der Name Husn Kaifâ) zu beherbergen. Wie überall, so widmete sich auch hier Usâma trotz seiner 70 Jahre noch dem Vergnügen der Jagd, wie wir aus dem 71. Abschnitt seines Buches sehen. Außerdem machte er auch von Husn Kaifâ aus verschiedene Reisen im Dijâr Bekr, besonders nachdem Karâ Arslân im Jahre 1167 die Regierung in die Hände seines Sohnes Nûr al-Dîn Muhammed niedergelegt hatte oder (die Nachrichten hierüber widersprechen sich) gestorben war. Der junge Fürst ließ den alten Emir fühlen, daß er in Husn Kaifâ entbehrlich geworden sei. Kein Wunder, daß unserem Usâma der weitere Aufenthalt daselbst wie eine Gefangenschaft erschien, deren Ende er ungeduldig herbeisehnte. Manches seiner Gedichte aus dieser Zeit gibt Zeugnis von der verzweifelten Stimmung, die sich seiner mehr und mehr bemächtigte. Hieher gehören die ergreifenden Klagen des 59. Abschnittes, besonders Absatz 3.

Die beste Zerstreuung, den wirksamsten Trost in seiner Vereinsamung und bei den zunehmenden Beschwerden des Alters gewährte ihm die schriftstellerische Tätigkeit, der er sich nun mit großem Eifer hingab. Die Hand, welche zu kraftlos geworden war, um das Schwert und den Speer zu schwingen, verstand es noch meisterlich, das Schreibrohr zu regieren. Und obwohl er bisweilen über beginnende Gedächtnisschwäche Klage führt, war sein Geist doch noch wunderbar frisch und rege. Lange schon hatte er in gebundener Rede eine ausgebreitete Korrespondenz geführt und seine frohen nnd schmerzlichen Empfindungen ausgeströmt, wohl auch Entwürfe über verschiedene Materien ausgearbeitet und Stoff dazu gesammelt. Jetzt fand er übergenug Muße, das, was in langen Jahren in seinem Geiste gereift war, in abgeklärter Form niederzuschreiben. Wir geben hier (nach Hartwig Derenbourg, Vie d'Ousâma p. 330—343) eine kurze Übersicht über die schriftstellerischen Erzeugnisse unseres Autors in ihrer mutmaßlichen chronologischen Reihenfolge.

1. Kitâb al-badî' („über originellen Stil“), eine Art Rhetorik in 25 Kapiteln, wovon die Königl. Bibliothek in Berlin und die Bibliothek zu Kairo je ein Exemplar besitzen.

2. Ta'rîch al-kilâ' wa 'l-husûn („Geschichte der Burgen und Festungen“), von Abû 'l-Fidâ erwähnt, aber nicht erhalten.

3. Azhâr al-anhâr („Blumen der Flüsse“), woraus Kamâl al-Dîn Ibn Al-'Adîm in seinen ‚Lebensläufen berühmter Aleppiner‘ eine kleine Probe mitteilt, die aber keine genügende Vorstellung gibt von

dem Inhalt dieser Schrift. Einen botanischen Karakter läßt das Fragment jedenfalls nicht erkennen.

4. Al-ta'rîch al-baladî („Die Chronik der Stadt", wahrscheinlich Mekka). Diese Schrift ist nicht auf uns gekommen.

5. Nasîhat al-ru'ât („Offenherziger Rat für Staatslenker"), eine politische Abhandlung, die gleichfalls verloren gegangen ist.

6. Al-tadschâ'ir al-murbiha wa 'l-masâ'î al-mundschiha („Über gewinnbringende Handelsgeschäfte und erfolgreiche Unternehmungen"). Von diesem Werke kennen wir nur den Titel aus Hâdschî Chalîfa's Lexikon bibliographicum II p. 191.

7. Achbâr al-nisâ („Anekdoten über die Frauen"), ebenfalls nicht mehr vorhanden.

8. Kitâb al-'asâ („Der Stab"), Geschichten und Betrachtungen über berühmte Stöcke vom Stabe Moses an bis auf den Stock, auf welchen der vom Alter gebeugte Verfasser sich zu stützen pflegte. Übrigens sind, oft nur in losem Zusammenhang mit dem Thema des Buches, allerlei Begebenheiten aus dem Leben Usâma's eingestreut, welche das Hauptinteresse für sich in Anspruch nehmen dürfen. Die Schrift ist in zwei Handschriften erhalten, deren eine sich im Besitze Professor Hartwig Derenbourgs befindet, während die andere der Leydener Universitätsbibliothek gehört. Eine kritische Textausgabe ist unseres Wissens noch nicht veröffentlicht. Einige interessante Auszüge finden sich in Hartwig Derenbourg's Vie d'Ousâma.

9. Kitâb al-naum wa 'l-ahlâm („Der Schlaf und die Träume"). Siehe Usâma's eigene Inhaltsangabe dieses verlorenen Werkes Abschnitt 64 Absatz 9.

10. Dîwân Usâma Ibn Munkidh („Sammlung von Gedichten Usâma's, des Munkidhiten"). Hievon sind wenigstens ziemlich viele Bruchstücke und Auszüge erhalten. Die herzogliche Bibliothek zu Gotha besitzt drei Blätter, das Britische Museum zwei Fragmente in einer arabischen Anthologie. Einzelne Gedichte findet der Leser in unserer Übersetzung der Memoiren Usâma's; reicher an solchen poetischen Zugaben ist der unter Ziffer 8 besprochene „Kitâb al-'asâ" und „Die zwei Gärten" (Kitâb al-raudatain) des Abû Schâma sowie die von Hartwig Derenbourg auszugsweise veröffentlichte Schrift Charîdat al-Kasr des 'Imâd al-Dîn Al-Kâtib; endlich enthält auch die „Encyclopaedie des Islâm" von Amîn al-Dîn Abû 'l-Ganâ'im Muslim von Schaizar zwei größere Stücke aus dem Dîwân. Die Sammlung ist vielleicht schon von Usâma in Husn Kaifâ angelegt, aber noch bis zu seinem Tode vermehrt worden, da der Dichter in einzelnen Liedern von sich als einem 90-, ja 96jährigen Greise spricht (es sind natürlich arabische Mondjahre gemeint).

11. Kitâb al-iʿtibâr („Buch belehrender Beispiele"). Dies ist der ursprüngliche Titel, den Usâma seinen Memoiren gab, um die pädagogische Tendenz des Buches damit zu bezeichnen. Wir werden der Besprechung dieses bedeutsamsten Werkes einen besonderen Abschnitt der Einleitung widmen und brechen daher hier ab, um den Faden der Erzählung vollends zu Ende zu spinnen.

Schon vor Nûr al-Dîn's Tode (15. Mai 1174) hatte Usâma in Salâh al-Dîn Abû 'l-Muthaffar Jûsuf, dem Sohne Ajjûb's und Neffen Asad al-Dîn Schîrkûh's, den „Retter der Welt" erkannt und seine glänzenden Erfolge in Ägypten, wo er in Gemeinschaft mit seinem Oheim der Fatimidenherrschaft ein Ende gemacht hatte, in begeisterten Gedichten gepriesen. Von dieser neu aufgehenden Sonne des Islam erhoffte der Verbannte von Husn Kaifâ auch für sich Erlösung und Versetzung in eine ihm mehr zusagende Umgebung. Als Fürsprecher hatte Usâma seinen Lieblingssohn Adûd al-Daula Abû 'l-Fawâris Murhaf zu Saladin (wie der große Kurde nachmals allgemein genannt wurde) nach Kairo geschickt. Murhaf wußte in der Tat dessen Vertrauen und Zuneigung zu gewinnen und zu Gunsten seines Vaters auszunützen. So lange freilich Saladin in Ägypten blieb, wo die unrühmliche Rolle, welche Usâma dreißig Jahre früher dort gespielt hatte, noch nicht vergessen sein mochte, konnte von einer Berufung desselben an die Seite seines großen Gönners nicht die Rede sein. Der letztere begnügte sich einstweilen, die poetischen Ruhmeskränze, welche durch Murhaf's Vermittelung in seine Hände gelangten, wohlgefällig aufzunehmen und durch reichliche Geschenke an den greisen Dichter zu verdanken. Nachdem Saladin aber im Sommer 1174 unter dem Jubel der Bevölkerung in Damaskus eingezogen war und damit die Erbschaft Nûr al-Dîn's angetreten hatte, schlug für den ungeduldig harrenden Usâma wirklich die Stunde der Erlösung. Zum dritten male hielt er — jetzt ein Greis von 79 Jahren, aber neu auflebend im Sonnenschein der Gunst Saladin's — seinen Einzug in Damaskus Anfangs Oktober 1174. Murhaf führte seinen Vater bei Saladin ein, der ihn mit großer Wärme und Auszeichnung empfing. Usâma's Glück kannte keine Grenzen, ebensowenig wie seine Dankbarkeit gegen den edlen Wohltäter und seine Bewunderung für den siegreichen Helden und ruhmvollen Herrscher. Sein Hymnus auf Saladin (Abschnitt 60) legt beredtes Zeugnis hiefür ab. Andererseits wurden auch die ausgebreiteten Kenntnisse, die reiche Lebenserfahrung und das poetische Talent Usâma's von Saladin gebührend geschätzt. Der persönliche und schriftliche Verkehr zwischen den beiden war ein überaus herzlicher und für jeden von ihnen erfreulicher. Nur die häufige Abwesenheit des großen Sultans von Damaskus und die Unmög-

lichkeit, die Gefahren und den Ruhm seiner Kriegszüge mit ihm zu teilen, warfen einen Schatten auf Usâma's sonniges Alter. Doch hatte er wenigstens die Genugtuung, seinen Sohn Murhaf als unzertrennlichen Begleiter an Saladins Seite zu wissen. Die literarischen Schätze von Damaskus, der Verkehr mit namhaften Gelehrten und die Fortsetzung seiner eigenen schriftstellerischen Tätigkeit waren für den noch immer sehr regen Geist Usâma's eine unerschöpfliche Quelle der Freude. Er bereicherte die Sammlung seiner Gedichte noch durch manches neue Erzeugnis seiner nimmer ermüdenden poetischen Schaffenskraft und ergänzte und vollendete seine Memoiren.

Durch Saladin's Edelmut wurde Usâma in seinem hohen Alter auch wieder Besitzer eines schönen Landgutes bei Maʿarrat al-Nuʿmân (nordöstlich von Schaizar). Unter sicherer Bedeckung und mit allen denkbaren Bequemlichheiten ausgestattet, unternahm der achtzigjährige Greis im Sommer 1175 die ziemlich weite Reise dahin, um seine Besitzung zu besichtigen und sich mit seinen Pächtern über die Bewirtschaftung und die ihm zukommenden Einkünfte zu verständigen.

Festliche Tage waren es immer für Usâma, wenn der von ihm fast abgöttisch verehrte Sultan, seine siegreichen Feldzüge unterbrechend, eine zeitlang in den Mauern von Damaskus verweilte und ihn seines vertrauten Umgangs würdigte, wie es z. B. vom Herbst 1175 bis zum Frühjahr 1176 der Fall war. Diese Wintermonate bilden den Höhepunkt des Glückes, welches den Lebensabend unseres Emirs vergoldete. Saladin, sein gelehrter, mit Usâma eng befreundeter Kanzler ʿImâd al-Dîn Al-Kâtib, Usâma und sein Sohn Murhaf verbrachten während dieser Zeit viele genußreiche Stunden mit einander in anregenden Gesprächen und geistreichen Redeturnieren. Umso vereinsamter und trauriger fühlte sich der alte Emir, als im März oder April 1176 ein Feldzug gegen Aleppo diesem idyllischen Zusammenleben ein Ende machte. Und umso untröstlicher war er, als Saladin während seines nächsten kurzen Aufenthaltes in Damaskus vom 25. August bis 10. September 1176, mit Vorbereitungen zur Rückkehr nach Ägypten beschäftigt, keine Zeit für ihn hatte. Usâma sah in dieser Vernachlässigung ein Zeichen beginnender Ungnade. Und so war es auch. Die Ursache dieses Umschlags in Saladin's Gesinnungen ist uns nicht bekannt. War ihm die geschwätzige Redseligkeit des Alten, der ihn unaufhörlich andichtete, als Zudringlichkeit erschienen und lästig geworden? Oder war ihm die Orthodoxie desselben verdächtig geworden? — denn Saladin war keineswegs der Mann weitherziger Toleranz, als welchen ihn Lessing in seinem „Nathan“ schildert, sondern ein eifriger Anhänger der Sunna, während Usâma im Stillen der schiitischen Rich-

tung des Islam zuneigte. Wie dem aber auch sei, — die wiederholt gemachte Beobachtung, daß Usâma die schnell erworbenen Sympathien sich nicht zu erhalten wußte, bestätigt sich hier auf's neue. Vergebens wandte er sich an ʿImâd al-Dîn um seine Fürsprache bei dem Sultan. Selbst Murhaf, welcher wie ʿImâd al-Dîn seinen Herrn nach Ägypten begleitete, scheint es nicht gewagt zu haben, sich des bekümmerten Vaters ernstlich anzunehmen, aus Furcht, selbst die Gunst Saladin's zu verscherzen. Übrigens blieb Usâma im ungestörten Besitz seines Hauses in Damaskus wie seines Landgutes bei Maʿarrat al-Nuʿmân. Tief gekränkt zog er sich auf sich selbst zurück und lebte mehr in der Vergangenheit als in der Gegenwart, immer noch an seinen Memoiren schreibend oder vielmehr an den Heiligenlegenden und Jagderlebnissen, die er anhangsweise hinzufügte.

Noch einmal, in seinem 96. (muselmännischen) Lebensjahre, richtete Usâma an den Sieger von Hattîn und Eroberer Jerusalems einen beweglichen poetischen Appell zum Zweck einer Wiederaussöhnung, fand aber kein Gehör. Im darauffolgenden Jahre, am 16. November 1188, starb er zu Damaskus und wurde am Fuße des Kâsijun-Berges im Nordwesten der Stadt beerdigt. Über seinem Grabe erhob sich ein Mausoleum, in welchem ein Jahrhundert später Ibn Challikân (Biographical Dictionary I, p. 179—180) für die Seele des großen Emirs von Schaizar betete.

II. Das Buch des Helden.

Die gediegene wissenschaftliche Bildung, welche Usâma in seiner Jugend unter der Leitung tüchtiger Lehrer genossen, entfremdete ihn zwar nicht seinem nächsten Berufe, dem rauhen Kriegshandwerk, dem er vielmehr ebenso wie der Jagd bis in's Alter leidenschaftlich ergeben blieb, aber sie verhinderte ihn, ganz darin aufzugehen, sie hielt literarische Interessen in ihm wach (man denke an die reichhaltige Bibliothek, welche er sich in Kairo anlegte, und an seinen ausgebreiteten persönlichen und schriftlichen Verkehr mit Männern der Wissenschaft!), und sie befähigte ihn endlich, was er erlebte, dachte und empfand, in gebundener und ungebundener Rede zu Nutz und Frommen seiner arabischen Zeitgenossen und teilweise auch der Nachwelt niederzuschreiben. Wir haben gesehen, welchen Trost und Ersatz ihm selbst die gewandte Handhabung der Feder gewährte in jenen Zeiten, wo entweder die Umstände oder das hohe Alter ihm den Gebrauch der Waffen verwehrten.

Usâma's literarische Bedeutung im allgemeinen und seine dichterischen Leistungen im besonderen zu würdigen, ist hier nicht der Ort. Unser Interesse haftet an dem Werke, das wir nachstehend in deutscher Übersetzung dem Leser vorlegen und dessen Inhalt von allem, was Usâma geschrieben, am meisten Anspruch auf allgemeine Beachtung erheben darf.

Zwar, ein „Buch belehrender Beispiele", wie Usâma es betitelt hat, zu unmittelbar erzieherischen Zwecken kann es für uns Kinder einer anderen Zeit, eines anderen Volkes, einer andern Religion nur in sehr eingeschränktem Sinne sein, weßhalb der Übersetzer sich auch nicht hat entschließen können, diesen Titel beizubehalten. Aber zu lernen ist immerhin vieles daraus. Der Historiker von Fach wird darin — zwar keine Geschichtsquelle ersten Rangs, keine zusammenhängende pragmatische Darstellung der Ereignisse, welche sich im 11. Jahrhundert in Syrien und Ägypten abgespielt haben, aber doch — eine Fülle wertvoller Detailzüge und zahlreiche sehr genaue und meist zuverlässige chronologische Angaben finden, wodurch das übrige Quellenmaterial belebt, ergänzt, bestätigt und zuweilen auch erklärt und berichtigt werden dürfte. Aber auch der geschichtlich interessierte Laie wird sich erfreuen an dem farbenfrischen, abwechselungsreichen Lebens- und Kulturbild, an den Kriegs- und Jagdabenteuern Usâma's, an den amüsanten Schilderungen fränkischen Treibens im Morgenlande und — nicht am wenigsten — an den arabischen Heiligen- und Heldengeschichten, deren Kolorit bisweilen an die Märchen aus 1001 Nacht erinnert. Durch den Reiz der Unmittelbarkeit wird die Erzählung unseres syrischen Emirs dazu beitragen, bei dem gebildeten Leser die geschichtlichen Persönlichkeiten der an sich so interessanten Kreuzzugsperiode — insbesondere die auf muhammedanischer Seite kämpfenden — plastisch hervortreten und Fleisch und Blut gewinnen zu lassen.

Die Form, welche Usâma für die Aufzeichnung seiner Erlebnisse gewählt hat, ist eine völlig zwanglose. Wohl zeigen sich hin und wieder (so z. B. in den fünf ersten Abschnitten) Ansätze zu einer chronologischen Anordnung, die aber plötzlich wieder verlassen wird zu Gunsten sachlicher Gesichtspunkte, welche jedoch auch keinen Einteilungsgrund erkennen lassen zu einer vernünftigen Disposition des Buches. Vielmehr gefällt sich der Verfasser in der Rolle eines gemütlichen Plauderers, der sich lediglich von der automatisch arbeitenden Ideen-Assoziation leiten läßt. Karakteristisch hiefür ist die stereotype Übergangsformel „Etwas ähnliches begegnete mir" oder „Eine ähnliche Geschichte wurde mir erzählt" und wie sie mit geringen Abänderungen sonst noch lauten mag. Manchmal ist dem Erzähler auch das Gesetz

des Kontrastes für die Reihenfolge maßgebend. Der Übergang von einem Gegenstand zu einem anderen ist oft so unmerklich und der Inhalt gewisser Partien so kunterbunt, daß die Abgrenzung und Überschreibung mancher Abschnitte große Verlegenheit bereitete. Nur in den beiden Anhängen ist Usâma der angekündigten Absicht, Heiligenlegenden bezw. Jagdgeschichten zu erzählen, leidlich treu geblieben, obwohl sich auch hier zwischen hinein Dinge finden, die man unter dieser Überschrift nicht vermuten würde. Unwillkürlich drängt sich die Frage auf nach dem Grund dieser seltsamen schriftstellerischen Methode. Man kann nicht sagen, daß Regellosigkeit in der Komposition eine allgemeine Schwäche arabischer Autoren sei. Auch Usâma wäre nach seiner literarischen Schulung an sich gewiß befähigt gewesen, ein wohlgeordnetes und abgerundetes Werk zu verfassen. Wollte man sich aber darauf zurückziehen, unser Verfasser habe eben keine Autobiographie oder gar eine Geschichte seiner Zeit schreiben, sondern dem von ihm gewählten Titel gemäß gewisse Grundsätze und Morallehren durch Beispiele aus seinem Leben veranschaulichen und nachdrücklich einschärfen wollen, so dürfte diese Erklärung kaum genügen; denn damit wäre nur das chronologische, nicht aber auch das sachliche Durcheinander gerechtfertigt. Uns scheint, daß des Verfassers augenscheinlicher Mangel an Selbstzucht und klarer Erfassung und Verfolgung eines bestimmten Lebenszieles sich in seinem Buche wiederspiegelt. Ein unterhaltendes, neckisches Spiel des Zufalls ist sein Leben und sein Buch. Möglich wäre es allerdings auch, daß Usâma nur vorläufig die Erinnerungen seines langen Lebens aufzeichnete, wie sie gerade in seinem Gedächtnis auftauchten, und die zunehmende Schwachheit des Alters ihn hinderte, die nötige Redaktionsarbeit noch vorzunehmen.

Die Niederschrift seiner Memoiren, zu denen er vermutlich schon in Ägypten (1144—1154) Notizen zu sammeln begann, zog sich, durch Reisen und anderweitige literarische Arbeiten unterbrochen, durch mehr als fünfzehn Jahre hin. Seine Vereinsamung in Husn Kaifâ nach dem Tode seines Gastfreundes Karâ Arslân im Jahre 1167 regte ihn dazu an und gewährte ihm die nötige Muße in mehr als erwünschtem Maße. Als Usâma den 59. Abschnitt niederschrieb (vergl. auch 57, 4), zählte er bereits neunzig muselmännische Lebensjahre. Dies war im Jahr 1182 n. Chr., ungefähr in der Mitte seines dritten und letzten Aufenthaltes in Damaskus, 6 Jahre vor seinem Tode. Es ist das späteste Datum, das sich in dem Buche findet.

Es ist nicht anzunehmen, daß mehr als ein Exemplar der Memoiren von des Verfassers eigener Hand existierte. Das Autograph ist verloren. Auch die später gefertigten Abschriften kamen mit der

Zeit abhanden. Nur kurze Auszüge in der „Geschichte des Islâm“ von Al-Dhahabî, in der „Geschichte der Atâbeke von Mosul“ von Ibn Al-Athîr und in Abû Schâma's „Buch von den zwei Gärten“ blieben erhalten. Im Jahre 1880 aber hatte Herr Professor Hartwig Derenbourg von Paris das Glück, im Escurial bei Madrid in einem Pack anderer arabischer Handschriften neun zusammengehörige Blätter zu entdecken, in denen er ein Bruchstück der Memoiren Usâma's erkannte. Er suchte weiter, und es gelang ihm, das ganze Werk bis auf die einundzwanzig ersten Blätter aufzufinden. Nach Ausweis einer am Schluß angehängten Erklärung ist diese Handschrift von einem ungenannten Urenkel Usâma's gefertigt und von Murhaf, dem Großvater des Abschreibers und Sohn des Verfassers, unterm 4. Juli 1213 durch eigenhändige Unterschrift als „fehlerlos“ beglaubigt, — vorausgesetzt, daß nicht ein späterer Abschreiber auch diese Nachschrift kopierte. Der paläographische Karakter der Handschrift, von der eine Seite als Faksimile der Textausgabe Hartwig Derenbourg's vom Jahre 1886 vorangestellt ist, soll übrigens wirklich auf die erste Hälfte des 13. Jahrhunderts hinweisen.

Der Text entbehrt beinahe jeglicher Vokalbezeichnung und Interpunktion, leider aber auch fast durchweg der diakritischen Punkte, wodurch selbst die Lesung der Konsonanten bisweilen zweifelhaft wird. Der Dialekt der Handschrift hält die Mitte zwischen dem klassischen Arabisch und dem sogenannten Vulgär-Arabisch. Die diakritischen Punkte hat der Herr Herausgeber seiner schönen und sorgfältigen Textausgabe hinzugefügt. Fußnoten machen auf zweifelhafte Lesarten aufmerksam, und die Seiten 625—635 der Vie d'Ousâma bringen zahlreiche kritische Anmerkungen zum Text, welcher den Herren Professoren Thorbecke in Halle und Houtsma in Utrecht zur Durchsicht und Nachprüfung vorgelegt wurde. Leider läßt die arabische Druckschrift dieser „Corrections“, wie auch der übrigen arabischen Beigaben zur Vie d'Ousâma an Deutlichkeit und Schönheit viel zu wünschen übrig.

In den Jahren 1889—93 gab Herr Professor Hartwig Derenbourg eine ausführliche Biographie Usâma's heraus, in welcher nahezu der ganze Inhalt der Memoiren aufgenommen ist, — natürlich zerstückelt und von zahlreichen, anderen Quellen entnommenen Mitteilungen über Usâma und seine Zeit umrahmt. Es ist eine verdienstvolle Arbeit, deren Studium jedem Interessenten angelegentlich zu empfehlen ist. Begreiflicherweise wurde aber von verschiedenen Seiten der dringende Wunsch laut, Usâma's Buch selbst in seiner authentischen Gestalt veröffentlicht zu sehen. Infolgedessen entschloß sich Hartwig Derenbourg, das Original in französischer Übersetzuug einem weiteren Leserkreis zu-

gänglich zu machen. Die meisterhafte Übertragung erschien zuerst in der „Revue de l'Orient latin", t. II, dann (1895) in Buchform bei Ernest Leroux in Paris unter dem Titel „Souvenirs historiques et récits de chasse par un émir syrien du douzième siècle. Autobiographie d'Ousâma Ibn Mounkidh."

Der gegenwärtigen deutschen Ausgabe von Usâma's Memoiren liegt der arabische Urtext zu Grunde. Doch bekennt der Übersetzer gerne und dankbar, daß er bei seiner Übertragungsarbeit die französische Übersetzung Hartwig Derenbourgs fleißig zu Rate gezogen hat, wie er sich auch in den erläuternden Anmerkungen am häufigsten auf desselben Verfassers „Vie d'Ousâma" als auf seine vornehmste Quelle bezieht.

---

1. Schlacht bei Kinnasrîn.[1]

(Fragment.)

1. . . . . , . [Der Atâbek[2] Zankî[3]] hatte erkannt, daß der Kampf für die Muselmänner wieder sehr mörderisch werden würde. Nun

---

[1] a. Sämtliche Überschriften über den einzelnen Abschnitten, in die der ununterbrochen fortlaufende Text des arabischen Originals der besseren Übersichtlichkeit wegen zerlegt wurde, rühren vom Übersetzer her. An einigen Stellen bot übrigens der Text selbst einen Anhalt zur Formulierung der Überschrift.

b. Daß dieses Bruchstück, welches den uns erhaltenen Teil der Memoiren Usâma's eröffnet, sich auf die Schlacht bei Kinnasrîn bezieht, welche der Atâbek Zankî von Mosul im September 1135 dem Kreuzfahrerheer unter Anführung des Grafen Pontius von Tripolis lieferte, ist mit hoher Wahrscheinlichkeit zu erschließen aus den in dem Torso erwähnten Namen Al-Râschid's und Ibn Bischr's, über welche weiter unten das Nötige beigebracht werden wird. Vgl. H. Derenbourg, Vie d'Ousâma p. 151. Röhricht, Gesch. d. Königreichs Jerusalem S. 203 f.

c. Kinnasrîn liegt in Syrien südwestlich von Aleppo am Einfluß des Kuwek in den großen Salzsee Al-Match. Es ist identisch mit dem alten Chalkis.

d. Usâma, der vom Herbst 1130 bis zum Frühjahr 1138 im Dienste Zankî's stand, nahm an dieser Schlacht persönlich teil, wie er selbst bezeugt in dem verlorenen Teil seiner Memoiren, von welchem ein Stück erhalten ist in Al-Dhahabî's Ta'rîch al-islâm. Derenbourg, Vie d'Ous. p. 405 f.

[2] ‚Atâbek', ein aus dem Türkischen oder, wie andere wollen, aus dem Persischen stammendes Wort, soll ursprünglich den Vormund eines Prinzen, den stellvertretenden Regenten eines Landes bezeichnen. Im 12. Jahrhundert war es stehender Titel für die Fürsten gewisser größerer Stadtgebiete wie Mosul und Damaskus geworden. Unserer Unterscheidung von Fürsten, Herzögen, Großherzögen, Königen und Kaisern entsprach in der muhammedanischen Welt jener Zeit etwa die Titelreihe: Emir, Atâbek, Sultan und Chalif, — nur daß letzterer zugleich geistliches Oberhaupt war, dessen weltliche Macht mehr und mehr verfiel.

[3] Zankî oder mit seinem vollen Namen ʿImâd al-Dîn Zankî, Sohn des Kâsim al-Daula Ak Sunkur, war im September 1127 von dem seldschukischen

war ein Abgesandter des Imâm Al-Râschid,[4] des Sohnes Al-Mustarschid Billah's (Allah sei beiden gnädig!), bei dem Atâbek eingetroffen, um denselben zu ihm zu entbieten.[5] Es war Ibn Bischr.[6] Er beteiligte sich an dieser Schlacht. Ein vergoldeter Küraß bedeckte ihn. Ein fränkischer Ritter Namens Ibn Al-Dakik[7] traf ihn mit seiner Lanze mitten in die Brust. Die Waffe drang ihm zum Rücken wieder heraus (Allah sei ihm gnädig!). Zur Vergeltung wurde eine sehr große Zahl Franken[8] niedergemetzelt. Der Atâbek (Allah sei ihm gnädig!) befahl, ihre Köpfe auf einem Stück Feld, das der Citadelle gegenüber liegt, zusammenzuwerfen. Man konnte sie auf 3000 Köpfe schätzen.

2. Belagerung Schaizar's durch die verbündeten Griechen und Franken.

1. Später war der (ost-)römische Kaiser[9] wieder ausgezogen, um sich in die Gegenden Syriens zu begeben, im Jahre 532.[10] Er und die Franken (Allah entziehe ihnen seine Hilfe![11]) hatten einen Vertrag

---

Sultan Mahmûd von Ispahan zum Atâbek von Mosul (am Tigris, gegenüber der Trümmerstätte des alten Nineve) ernannt und darauf von Al-Mustarschid Billah, dem Chalifen von Bagdad, in dieser neuen Würde bestätigt worden. In diesem ‚König der Emire', wie Usâma ihn öfter nennt, war dem Christenheere ein erbitterter Gegner entstanden. Er wurde ermordet am 14. September 1146. Derenbourg, Vie d'Ous. p. 140 ff. und p. 209.

[4] Al-Râschid war seinem am 30. August 1135 ermordeten Vater Al-Mustarschid Billah in der Chalifenwürde von Bagdad gefolgt, wurde aber schon am 8. August 1136 wieder abgesetzt.

[5] Zankî folgte diesem Ruf Ende Oktober oder Anfang November 1135.

[6] Abû Bakr Bischr Ibn Karîm Ibn Bischr war schon im Frühjahr 1135 als Abgesandter des Chalifen Al-Mustarschid Billah im Lager Zankî's vor Damaskus erschienen und hatte diesen zur Aufhebung der Belagerung bewogen. H. Derenb. a. a. O. p. 150.

[7] Über die Persönlichkeit dieses fränkischen Reiters oder Ritters (arabisch fâris, was ohne Unterschied beides bezeichnet) ist nichts Bestimmtes auszumachen. Sein Name = ‚Sohn des Mehles' erinnert auffallend an den deutschen Namen ‚Müller'. Verschiedene Mutmaßungen siehe bei Derenbourg a. a. O. p. 152 n. 3 und p. 472 n. 4.

[8] Als ‚Franken' gelten den arabischen Schriftstellern der Kreuzzugsperiode alle Westeuropäer, offenbar weil die Teilnehmer am ersten Kreuzzug weit überwiegend aus Frankreich kamen.

[9] Johannes Comnenus 1118—1143.

[10] Zwischen dem 19. September 1137 und dem 7. September 1138.

[11] Diese und ähnliche obligate Fluchformeln sind bei Usâma nicht sehr ernst zu nehmen. Wir werden in seinen Memoiren wiederholt Gelegenheit haben, zu bemerken, daß er keineswegs ein fanatischer Christenhasser war. Er

geschlossen.[12] Die Verbündeten hatten sich verabredet, gegen Schaizar zu ziehen und es zu belagern.[13] Salâh al-Dîn [14] sagte zu mir: „Weißt du nicht, was mein Sohn getan hat, den ich an meiner Stelle eingesetzt habe?“ Er meinte damit seinen Sohn Schihâb al-Dîn Ahmad. „Nun,“ sagte ich, „was hat er denn getan?“ „Er hat einen Boten zu mir geschickt“, gab er mir zur Antwort, „um mich aufzufordern, daß ich mich nach einem andern umsehe, der die Verwaltung meines Gebietes übernehme.“ Ich versetzte: „Und was hast du getan?“ „Ich habe,“ sagte er zu mir, „gleichfalls einen Boten zu dem Atâbek geschickt und ihm sagen lassen: ‚Nimm den Platz, der ja doch dir gehört, wieder in Besitz!‘“ Ich rief aus: „Unglücklicher, was hast du getan! Wird der Atâbek nun nicht von dir sagen: ‚Als es Fleisch war, aß er es; jetzt, wo es ein abgenagter Knochen ist, wirft er ihn mir zu!‘?“ „Wenn dem so ist,“ fragte er, „was soll ich denn tun?“ Ich antwortete ihm: „Ich würde mich in der Stadt festsetzen. Wenn Allah (hoch erhaben ist er!) ihr Heil widerfahren läßt, so wird es deiner glücklichen Dazwischenkunft zu danken sein, und du kannst, ohne scham-

---

stand sogar mit christlichen Rittern, besonders Tempelherren, in sehr freundschaftlichem Verkehr, — natürlich unbeschadet seiner gut muhammedanischen Gesinnung. Vergl. über diesen Gegenstand das Urteil Derenbourg's Vie d'Ousâma p. 480.

[12] Das siegreiche Vordringen Zankî's, des tapfern Atâbek's von Mosul, hatte diese Allianz herbeigeführt. Die byzantinischen Kaiser bewiesen im allgemeinen wenig Eifer und guten Willen in der Unterstützung der Kreuzfahrer, obwohl Alexius I. Comnenus das Abendland gegen die Türken zu Hilfe gerufen hatte. Mit dem „Bündnis“ zwischen dem griechischen Kaiser und dem Fürsten Raymund von Antiochien hatte es übrigens eine eigentümliche Bewandtnis, worüber näheres zu lesen ist bei Kugler, Gesch. d. Kreuzzüge S. 124 f. und Röhricht a. a. O. S. 211 f.

[13] Schaizar sollte büßen für die guten Beziehungen, die es mit Zankî unterhielt. Vgl. Anm. 1, d.

[14] Salâh al-Dîn Muhammed ibn Ajjûb Al-Jâgîsijânî war Minister des Atâbeks Zankî von Mosul gewesen und von diesem mit Hamâ belehnt worden, einer Nachbarstadt von Schaizar, eine halbe Tagereise stromaufwärts gelegen. Diese Stadt hatte Zankî 1129 oder 1130 erobert. Im Juli 1133 hatte sie zwar dem Fürsten von Damaskus Schams al-Mulûk Ismâ'îl ihre Tore geöffnet. Zankî besetzte sie jedoch im Jahr 1135 auf's neue und übergab sie nun Salâh al-Dîn. Bei der Annäherung des griechisch-fränkischen Heeres übergab Salâh al-Dîn die Verwaltung des Gebietes von Hamâ seinem Sohn Schihâb al-Dîn Ahmad, um sich zu Zankî nach Mosul zu begeben. (Derenbourg, Vie d'Ous. p. 141 u. 147). Hamâ ist das alte Hamath der Bibel, das Epiphania der griechisch-macedonischen Zeit. Über seinen heutigen Zustand berichtet Dr. E. Sachau, Reise in Syrien und Mesopotamien, p. 66 f. (mit einem schönen Lichtdruckbild). Siehe auch Anm. 504.

rot werden zu müssen, vor deinen Gebieter hintreten.[15] Wird aber die Stadt genommen und wir etwa getödtet, so vollzieht sich damit eben unser Schicksal, und du hast dir keinen Vorwurf zugezogen.“ Er begnügte sich zu erwidern: „Eine solche Sprache hat außer dir noch niemand gegen mich geführt.“

2. Ich dachte mir, daß er auf meine Meinung hören würde, und so brachte ich die Herden, Mehl in Menge, Fett und was uns sonst noch zum Aushalten einer Blockade[16] nötig war, zusammen. Ich war in meinem Hause, das im Westen der Stadt lag, als ein Bote von ihm mich aufsuchte und mir sagte: „Salâh al-Dîn läßt dich benachrichtigen, daß wir übermorgen den Marsch nach Mosul antreten werden. Ergreife also deine Maßregeln für den Abmarsch!“ Mein Herz krampfte sich zusammen bei dem Gedanken, meine Kinder, meine Geschwister und meine Frauen[17] in einer belagerten Stadt zurücklassen zu müssen, während ich mich nach Mosul begab.

3. In der Morgenfrühe des folgenden Tages stieg ich zu Pferde und ritt zum Zelte Salâh al-Dîn's. Ich bat ihn um die Ermächtigung, nach Schaizar zurückzukehren. Er hinderte mich nicht daran und sagte: „Wenn die Notlage deiner Familie es nötig macht, so verspäte dich nicht!“ Mein Pferd trug mich rasch nach Schaizar.

4. Das Schauspiel, welches sich hier meinen Augen darbot, machte mein Herz traurig. Mein Sohn[18] hatte tapfer gekämpft, war dann von seinem Reittiere abgestiegen und in mein Haus eingedrungen. Er hatte alles, was sich an Zelten, Waffen und Sätteln darin befand, fortgeschafft und die Sorge für meine Lieben auf sich genommen. Meine Gefährten setzten unablässig einen Streit fort, welcher ein schreckliches, fürchterliches Unglück war.[19]

---

[15] Wörtlich: „Dein Gesicht wird weiß sein bei deinem Herrn.“

[16] Die Belagerung von Schaizar begann am 29. April 1138. Über die hierbei in Tätigkeit gesetzten Wurfmaschinen und deren verheerende Wirkung spricht sich Usâma in dem 45. Abschnitt seines Buches aus.

[17] Sein Vater Murschid war vorher gestorben am 30. Mai 1137. Siehe Abschnitt 15, 5.

[18] Gemeint ist sein Lieblingssohn ʿAdûd al-Daula Abû 'l-Fawâris Murhaf.

[19] Die Stadt wäre unfehlbar den Belagerern in die Hände gefallen. Aber plötzlich erteilte der Kaiser den Befehl zum Abmarsch, der nach 23—24tägiger wirksamer Beschießung mit solcher Eile vor sich ging, daß man sich nicht einmal mehr die Zeit nahm, die Schleudermaschinen mitzunehmen. Was war die Ursache dieses unvermuteten Abbruches einer aussichtsreichen Belagerung und des überstürzten Abzugs? Der regierende Emir von Schaizar, Usâma's Oheim ʿIzz al-Dîn Abû 'l-ʿAsâkir Sultân, scheint Gerüchte von dem Anmarsch Zankî's, sowie des Emirs Fachr al-Dîn Karâ Arslân von Husn Kaifâ im Dijâr Bekr, welche im Umlauf waren, klug benutzt zu haben, um den Kaiser durch Zah-

3. Usâma's erster Aufenthalt in Damaskus (1138—1144).

1. Die Umstände [20] entschieden dann meine Abreise nach Damaskus, während ein Sendbote des Atâbeks auf den andern folgte, um mir bei dem Fürsten von Damaskus zu schaden. [21] Ich blieb in dieser Stadt acht Jahre lang [22] und wohnte zahlreichen Kämpfen bei. Der Fürst [23] (möge Allah ihm gnädig sein!) verlieh mir freigebig einen Grundzins und ein Lehen. Er zeichnete mich aus, indem er mich seiner innigsten Freundschaft würdigte und mir allerlei Ehren erwies. Diese

---

lung einer Kriegsentschädigung zu schleunigem Abzug zu bewegen. Vergl. zu dem ganzen Abschnitt Derenbourg, Vie d'Ousâma p. 155—163; Röhricht a. a. O. S. 214—216 und Kugler, Gesch. d. Kreuzz. S. 125.

[20] Usâma's sowohl im Krieg als auch im Kampf mit wilden Tieren früh bewiesene glänzende Tapferkeit hatte in seinem Oheim Mißtrauen erweckt. Da dessen eigene Söhne keinen Vergleich mit dem ebenso liebenswürdigen als kühnen Neffen aushielten, so hegte 'Izz al-Dîn die Besorgnis, daß dieser sie von der Herrschaft verdrängen könnte. Usâma selbst merkte lange nichts von dem im Herzen seines Oheims aufkeimenden Groll, bis ihm seine Großmutter die Augen darüber öffnete. Vergl. Abschn. 48, 16. Neben Usâma's Tatendrang waren es diese unerfreulichen Familienverhältnisse, welche ihn schon im Jahre 1130 bestimmten, seinem Oheim aus dem Wege zu gehen und sich in den Dienst des Atâbeks Zankî zu begeben. Aber erst nach dem Tode Murschids (siehe Anmerkung 17), der 1098 zu Gunsten seines jüngeren Bruders 'Izz al-Dîn auf die Übernahme der Regierung verzichtet hatte (Derenbourg, Vie d'Ousâma p. 31), stellte es sich klar heraus, daß für Usâma kein Platz mehr sei in der Stadt seiner Väter, weßhalb er sie nun für immer verließ, um als heimatloser Flüchtling an fremden Höfen ein Unterkommen zu suchen.

[21] Aus dem Text ist nicht zu erkennen, ob der Atâbek (gemeint ist Zankî von Mosul) Usâma zürnte, weil er sich nach Damaskus wandte, statt in seine Dienste zurückzukehren, oder ob eine Erkältung in den Beziehungen zu Zankî vorausgegangen war, welche Usâma Anschluß in Damaskus suchen ließ. Überhaupt verstand es Usâma besser, sich Gunst zu erwerben, als sich solche zu erhalten.

[22] Da Usâma während der Belagerung Schaizars durch Kaiser Johannes Comnenus im Jahre 532 der Flucht (siehe S. 21) noch zu Hause war und nach dem folgenden Abschnitt (siehe Seite 24) bereits im Jahre 539 in Ägypten eintraf, so kann sein dazwischen fallender Aufenthalt in Damaskus nicht acht, sondern höchstens sieben Jahre gewährt haben. Abschnitt 27, 1 belehrt uns aber, daß Usâma noch im Jahr 538 nach Ägypten aufbrach, folglich nur sechs Jahre in Damaskus war.

[23] Es war Schihâb al-Dîn Mahmûd, Sohn des Tâdsch al-Mulûk Bûrî, des Sohnes Togtakîns. Er war am 1. Februar 1135 seinem ermordeten Bruder Schams al-Mulûk Ismâ'îl in der Herrschaft über Damaskus gefolgt und endete auch seinerseits durch Mörderhand in der Nacht vom 23. auf den 24. Juni 1139. Derenbourg, Vie d'Ous. p. 148. 169 und 177.

Gunstbezeigungen wurden noch vermehrt durch die Beweise des Wohlwollens, deren Gegenstand ich war von Seiten des Emir's Muʿîn al-Dîn [24] (Allah sei ihm gnädig!), durch die Verpflichtungen, welche ich gegen ihn hatte, und durch die Sorge, die er für mein Wohl an den Tag legte.

2. Verschiedene Gründe nötigten mich hierauf, [25] Ägypten aufzusuchen. Es verschwanden sehr viele Gerätschaften aus meinem Hause, wie auch viele Waffen, die ich doch nicht überall mitnehmen konnte; und die Verluste, die ich in meinen Besitztümern erlitt, waren für mich ein neues Verhängnis. Und doch wollte mir der Emir Muʿîn al-Dîn (Allah sei ihm gnädig!) wohl; er liebte mich und war sehr betrübt, mich scheiden zu sehen; aber er gestand sein Unvermögen, mich zu schützen.[26] Damals schickte er mir seinen Geheimschreiber, den Kammerherrn Mahmûd al-Mustarschidî [27] (Allah sei ihm gnädig!), der mir in seinem Namen sagte: „Bei Allah, wenn ich über die Hälfte meiner Leute verfügte, so würde ich mich an ihre Spitze stellen, um die andere Hälfte zu schlagen; und wenn ich auch nur über ein Drittel derselben verfügte, so würde ich mich an ihre Spitze stellen, um die beiden anderen Drittel zu schlagen, und ich würde dich nicht im Stiche lassen. Aber die ganze Bevölkerung hat sich gegen mich zusammengerottet, und ich habe keine Gewalt mehr über sie. Aber an welchem Orte du auch seist, die Freundschaft, die ich für dich hege, wird dir treu bleiben.“

3. Bei diesem Anlaß war es, daß ich sagte [28]:

---

[24] Muʿîn al-Dîn Anar war der allmächtige Minister Schihâb al Dîn's und seiner beiden Nachfolger. Er starb am 30. August 1149.

[25] Wir werden weiterhin noch häufig Gelegenheit bekommen, uns über die Ereignisse zu unterrichten, welche in den hier so kurz behandelten ersten Aufenthalt Usâma's in Damaskus fallen.

[26] Nach der Ermordung Schihâb al-Dîn Mahmûds bestieg sein Bruder Dschamâl al-Dîn Muhammed den Fürstenthron von Damaskus den 24. Juni 1139, starb aber schon am 29. März 1140, nachdem er seinen noch sehr jungen Sohn Abak zu seinem Nachfolger bestimmt hatte. Muʿîn al-Dîn blieb leitender Minister und regierte nun vollends unbeschränkt. Jetzt aber erhob sich, geleitet von dem Bürgermeister der Stadt Ibn al-Sûfî, eine heftige Opposition gegen ihn, die ihn zwang, seinen mißliebig gewordenen Schützling Usâma fallen zu lassen. Derenbourg a. a. O. p. 195 f.

[27] Über denselben ist uns nichts weiteres bekannt.

[28] Die folgenden Verse sind Doppelzeiler vorwiegend jambischen Karakters mit durchweg gleichem Endreim. Über die arabische Dichtkunst sind zu vergleichen: Ahlwardt, W., Über Poesie und Poetik der Araber (berücksichtigt mehr den Inhalt als die Form); Freytag, Darstellung der arabischen Verskunst; Nöldeke, Th., Beiträge zur Kenntnis der Poesie der alten Araber.

Mu'în al-Dîn, wie viele Ehrenketten legst du um meinen Hals, den Ringen der Tauben gleich!

Deine Wohltaten machen mich zu deinem freiwilligen Sklaven: im Wohltun besteht die Knechtschaft großmütiger Menschen.[29]

Nur deiner Liebe will ich mich noch rühmen, so edel auch mein Stamm und meine Taten sind.

Hast du nicht gemerkt, daß, weil ich meinen Ursprung auf deine Person zurückgeführt habe[30]*, jeder Bogenschütze mir nach dem Herzen zielt?*

Ohne dich hätte mein störriger Sinn sich niemals einem Zwange gefügt, ohne ihn mit meinem Säbel auszutilgen.

Aber ich habe das von deinen Feinden gegen dich entfachte Feuer gefürchtet, und doch hatte ich gehandelt, um die Feuersbrunst zu löschen.

4. Usâma's Aufenthalt und Erlebnisse in Ägypten (1144—1154).[31]

1. Meine Ankunft in Misr[32] fand statt am Donnerstag[33] dem 2. des II. Dschumâdâ[34] des Jahres 539.[35] Al-Hâfith li-Dîn Allah[36] ließ

---

[29] Statt رقّ, wie der gedruckte Text lautet, liest Derenbourg زقّ und übersetzt demgemäß den zweiten Halbvers: „les coeurs généreux prodiguent la becquée de leurs bienfaits.“ Da aber die Handschrift der diakritischen Punkte entbehrt und رق mir einen besseren Sinn zu geben scheint als زق, so ziehe ich ersteres vor.

[30] Da von verwandtschaftlichen Beziehungen zwischen Usâma und Mu'în al-Dîn keine Rede sein kann — letzterer war ein Türke —, so wollte Usâma mit dieser Wendung wohl nur die enge Freundschaft bezeichnen, die zwischen ihnen bestand.

[31] Der Entschluß Usâma's, bei den fatimidischen Chalifen in Ägypten Zuflucht zu suchen, und seine Hoffnung, dort freundliche Aufnahme zu finden, war ohne Zweifel in dem Umstand begründet, daß ein Bruder seines Vaters, Abû 'l-Mutawwadsch Mukallad, sich am Hofe des Chalifen Al-Amir bi-Ahkâm Allah, welcher vom Dezember 1101 bis zum Oktober 1130 regierte, aufgehalten hatte, wie wir späterhin von Usâma selbst erfahren werden. (Abschnitt 73, Absatz 36.)

[32] ‚Misr‘ (vergl. das hebräische מצרים) bedeutet Ägypten, aber auch die damalige Hauptstadt dieses Landes Kairo. Usâma gebraucht diese beiden Namen abwechselnd.

[33] Die Wochentage werden von den Arabern einfach gezählt, also 1. Tag = Sonntag, 2. Tag = Montag u. s. f. Nur der Freitag und der Samstag haben besondere Namen.

[34] Der zweite Dschumâdâ ist der sechste Monat des muhammedanischen Jahres.

[35] Nach unserer Zeitrechnung am 30. November 1144.

mich gleich nach meiner Ankunft zu sich entbieten; er befahl, daß man mich in seiner Gegenwart mit einem Ehrenmantel bekleide, gab mir eine reiche Kleiderausstattung und hundert Denare, ließ mich in seine Bäder führen und wies mir ein prächtiges Haus unter den Häusern Al-Afdals,[37] des Sohnes des ‚Emirs der Heere‘, zum Wohnsitz an. Man hatte die Matten, die Teppiche und eine vollständige Einrichtung mit einer Menge von Kupfergeräten darin gelassen.[38] Dies alles wurde mir zum dauernden Besitze verliehen. Deßwegen blieb ich auch lange[39] in Misr, geehrt, hochgeachtet, mit ununterbrochenen Gunstbezeigungen überhäuft, im Genusse der Einkünfte eines blühenden Lehens.[40]

2. [41]Die damals sehr zahlreichen Neger waren von schlechten Gesinnungen beseelt und empfanden Abneigung gegen einander. Man sah auf der einen Seite die Raihâniten, treue Diener des Al-Hâfith, auf der anderen Seite die Dschûjuschiten, die Alexandriner und die Farhiten. Die Raihâniten mußten allein sämtlichen andern gegen sie vereinigten Parteien die Stirne bieten. Ein Teil der jungen Leute von der Leibgarde machte gemeinsame Sache mit den Dschujûschiten. Die Truppen strömten in den beiden Lagern zusammen. Al-Hâfith[42] versuchte eine Vermittelung. Seine Vertreter gingen hin und her, und er gab sich Mühe, den Frieden wieder herzustellen. Aber seine Schritte scheiterten

---

[36] „Al-Hâfith li-Dîn Allah“ d. h. „Beschützer der Religion Allahs“ ist der Titel, welchen ʿAbd al-Madschîd Abû 'l-Maimûn beim Antritt der Chalifenwürde im Oktober 1130 annahm. Über seine Regierung vergl. Wüstenfeld Geschichte der Fatimiden-Chalifen S. 300—312.

[37] Al-Afdal, Sohn Badr al-Dschamâlî's, war ein einflußreicher Vezier unter der Regierung dreier Chalifen. Er wurde auf den Befehl des Chalifen Al-Âmir bi-Ahkâm Allah (vergl. Anm. 31) ermordet im Dezember 1121. Derenbourg, Vie d'Ous. p. 65 u. 205 n. 8.

[38] Die reichen Schätze, welche Al-Afdal während der 28jährigen Verwaltung seines hohen Amtes aufgehäuft hatte, waren nach seinem Tode zum größten Teil in den Palast der Chalifen verbracht worden.

[39] Nämlich zehn Jahre, wie sich aus dem Datum seiner Ankunft 539 zusammengehalten mit dem gegen Ende dieses größeren Abschnitts genannten Jahre 549 ergibt, nach christlicher Zeitrechnung von 1144—1154.

[40] Es hieß Kaum Aschfîn, wie uns Usâma späterhin zu wissen tut, und lag nordwestlich von Kairo.

[41] Die im folgenden erzählten Ereignisse sind sonst nirgends mit gleicher Ausführlichkeit und Anschaulichkeit geschildert.

[42] Al-Hâfith, bereits im 77. Lebensjahre stehend, besaß nicht mehr die erforderliche Tatkraft, um den Aufstand niederzuschlagen. Außerdem hatte er den Posten des Großveziers seit mehr als zehn Jahren unbesetzt gelassen; es fehlte daher in diesem kritischen Zeitpunkt an einer geeigneten Persönlichkeit, welche die Gegenaktion der Regierung mit Erfolg hätte leiten können. Derenb., Vie d'Ous. p. 217 (nach Ibn al-Athîr, Geschichte der Kreuzzüge I, p. 419).

bei den in der Umgebung seines Palastes in Masse aufgestellten Kämpfern. Gleich am Morgen des folgenden Tages kam es zu einem Zusammenstoß in Kairo.[43] Die Dschujûschiten und ihre Verbündeten trugen den Sieg davon über die Raihâniten, welche tausend Todte auf dem ‚Kleinen Marktplatz des Emirs der Heere'[44] ließen, so daß der ganze Raum davon angefüllt war. Wir waren Nacht und Tag unausgesetzt unter den Waffen aus Furcht vor einem Angriff der Dschujûschiten, wie ehemals vor meiner Ankunft in Kairo.[45]

3. Nach dem Blutbade unter den Raihaniten bildete man sich allgemein ein, daß Al-Hâfith in seinem Unmute streng gegen ihre Mörder verfahren werde. Aber Al-Hâfith war krank, todkrank, und starb (Allah sei ihm gnädig!) zwei Tage darauf.[46] Es gab keine zwei Ziegen, die sich mit Hornstößen die Erbfolge streitig machten.[47] Die Chalifenwürde fiel dem jüngsten seiner Söhne, Al-Thâfir bi-amr Allah[48], zu. Dieser nahm zum Vezier Nadschm al-Dîn Ibn Masâl, einen hochbetagten Greis, während der Emir Saif al-Dîn Abû 'l-Hasan ʿAlî Ibn Al-Sallâr (Allah sei ihm gnädig!) damals in die Verwaltung einer Provinz verwiesen wurde. Dieser warb Truppen an und zog sie zusammen, marschierte auf Kairo los und begab sich in sein Haus. Al-Thâfir bi-amr Allah seinerseits berief die Emire in den Palast des Vezierats und schickte den Palastverwalter zu uns mit dem Auftrage, uns zu sagen: „O Emire, dieser Nadschm al-Dîn ist mein Vezier nnd Stellvertreter. Jeder, der mir gehorcht, gehorche ihm und leiste seinen Befehlen folge!" Die Emire riefen: „Wir sind die untertänigen und getreuen Sklaven unseres Herrn." Der Verwalter überbrachte diese Antwort.

---

[43] Am 23. September 1149.

[44] Dieser ‚Emir der Heere', von welchem dieser öffentliche Platz seinen Namen trug, war Badr al-Dschamâlî, der Vater des früheren Veziers Al-Afdal (vergl. Anm. 37). Der „kleine Markt" soll übrigens nach Al-Makrîzî einer der größten Plätze von Kairo gewesen sein. Derenb. p. 218 n. 3.

[45] Anspielung auf die Ereignisse im Juni 1134. Al-Hâfith hatte seinen Sohn Abû Turâb Haidara zu seinem dereinstigen Nachfolger bestimmt. Die Raihâniten billigten die Wahl. Die Dschujûschiten dagegen erklärten sich für den älteren Bruder Abû ʿAli Hasan. Es kam zu einem blutigen Kampfe, in welchem zehntausend Mann fielen und die Dschujûschiten Sieger blieben. Siehe Wüstenfeld, Geschichte der Fatimiden-Chalifen S. 303—305.

[46] Am 10. Oktober 1149.

[47] Ein arabisches Sprichwort (siehe Freytag, Arabum proverbia II p. 507), dessen Sinn aus dem vorliegenden Zusammenhang genügend klar ist.

[48] „Al-Thâfir bi-amr Allah" d. i. der Sieger auf Befehl Allah's ist ehrender Beiname: der neue Chalif hieß eigentlich Abû Mansûr Ismâʿîl und stand erst in seinem 18. Lebensjahre. Derenb. p. 218 n. 6 und Wüstenfeld a. a. O. S. 312.

4. In diesem Augenblicke ergriff ein ehrwürdiger Emir Namens Lakrûn das Wort und sprach also: „O Emire, werden wir den ʿAlî Ibn Al-Sallâr niedermachen lassen?“ „Nein, bei Allah,“ antworteten sie. „In diesem Falle“, sagte Lakrûn, „handelt!“ Sie brachen alle auf, verließen das Schloß, sattelten ihre Pferde und Maultiere und gewährten ihre Unterstützung dem Saif al-Dîn Ibn Al-Sallâr.

5. Als Al-Thâfir diese Bewegung sah und vergebens versucht hatte, ihr Einhalt zu tun, stellte er Nadschm al-Dîn Ibn Masâl beträchtliche Summen zur Verfügung und sagte zu ihm: „Begib dich nach dem Hauf[49], sammle Mannschaften, gruppiere sie, teile ihnen Geld aus und vertreibe mit ihnen Ibn Al-Sallâr!“

6. Ibn Masâl machte sich auf den Weg, um diese Verhaltungsbefehle auszuführen. Aber Ibn Al-Sallâr zog in Kairo ein und drang in den Palast des Vezierats. Das ganze Heer war darin einig, ihm Gehorsam zu versprechen. Er behandelte die Truppen mit Güte. Mir befahl er ebenso wie meinen Gefährten, in seinem Hause zu verweilen, und wies mir darin einen Ort an, wo ich wohnen sollte.

7. Im Hauf hatte Ibn Masâl in großer Menge Lawâta-Leute[50], Soldaten von Misr, Neger und Araber versammelt. Rukn al-Dîn Abbâs, ein Stiefsohn[51] ʿAlî Ibn Al-Sallâr's, hatte die Stadt verlassen und außerhalb Misr's sein Lager aufgeschlagen. Am folgenden Morgen erschien plötzlich eine Schaar Lawâta's, befehligt von einem Verwandten Ibn Masâls, und wandte sich gegen das Zelt des Abbâs. Eine Menge Leute von Misr ließen Abbâs im Stich und flohen. Er selbst verharrte fest auf seinem Posten mit seinen Dienern und denjenigen seiner Soldaten, welche wacker aushielten bis zum Abend dieses überraschenden Angriffs.

8. Ibn Al-Sallâr, von den Ereignissen unterrichtet, ließ mich während der Nacht kommen. Ich wohnte in seinem Hause. Er sagte zu mir: „Diese Hunde (damit meinte er die Soldaten von Misr) haben den Emir [nämlich Abbâs] mit nichtigem Zeitvertreib hingehalten bis zu dem Augenblick, wo eine Rotte Lawâta's gegen ihn herangeschwommen kam. Dann sind sie geflohen; einige sind sogar in ihre Häuser in Kairo zurückgekehrt, obwohl der Emir sich dem widersetzte.“ Ich antwortete: „O mein Gebieter, in der Morgendämmerung werden wir

---

[49] Es gab in Ägypten zwei Gegenden dieses Namens: die eine bei Damiette, die andere weiter östlich. Die letztere ist hier gemeint. Siehe Wüstenfeld, Calcaschandi's Geographie und Verwaltung von Ägypten p. 96 f.

[50] Ein Berber-Stamm.

[51] Des Abbâs Mutter Ballâra war in zweiter Ehe mit ʿAlî Ibn al-Sallâr vermählt. Derenbourg p. 220 n. 2.

zu Pferde steigen, um dies Geschmeiß anzugreifen, und ehe der Morgen halb zu Ende ist, werden wir mit ihnen fertig sein, wenn Allah, der Allmächtige, es will." „Es ist gut", sagte Ibn Al-Sallâr, „steige mit Tagesanbruch zu Pferde!"

9. In der ersten Stunde des folgenden Tages machten wir einen Ausfall gegen unsere Gegner. Nicht ein einziger von ihnen entwischte, diejenigen ausgenommen, welche zu Pferde den Nil durchschwammen. Der Verwandte Ibn Masâls wurde gefangen genommen und geköpft.

10. Das gesamte Heer wandte sich dann unter dem Befehle des Abbâs gegen Ibn Masâl. Abbâs traf ihn vor Dalâs,[52] zersprengte seine Anhänger und tödtete Ibn Masâl selbst. Es gab nicht weniger als 17000 Todte, Neger und Weiße. Der Kopf Ibn Masâls wurde nach Kairo gebracht, und es blieb niemand mehr übrig, der im Widerstande gegen Saif al-Dîn[53] verharrte und es nicht mit ihm hielt.

11. Al-Thâfir bekleidete Ibn Al-Sallâr mit dem Veziermantel und gab ihm den Beinamen ‚Al-Malik Al-Âdil' [der gerechte König]. Es wurde ihm die Amtsgewalt übertragen trotz dem Widerwillen und der Abneigung, welche er dem Al-Thâfir einflößte, der böse Gedanken gegen ihn nährte und sogar den Vorsatz gefaßt hatte, ihm das Leben zu nehmen.

12. Der Chalif einigte sich mit etlichen der jungen Leute von seiner Leibgarde und mit anderen Personen, deren Mitwirkung er erlangte und die er besoldete, daß man das Haus Ibn Al-Sallâr's überfallen und ihn umbringen sollte. Man war im Monat Ramadân.[54] Die Verschworenen sammelten sich in einem Hause, das demjenigen, welches der Vezier bewohnte, benachbart war, um zu warten, bis die Nacht zur Hälfte vergangen wäre und das Gefolge Al-Adils[55] sich zerstreut haben würde.

13. Ich war an jenem Abend in seiner Gesellschaft. Als seine Tafelgenossen das Mahl beendet nnd sich von ihm verabschiedet hatten, bestellte der Vezier, der in aller Eile von einem seiner Getreuen über das, was man gegen ihn anzettelte, unterrichtet worden war, zwei Mann von seinen Leibgarden zu sich und befahl, daß seine Leibgarden

---

[52] Stadt und Distrikt in der Provinz Bahnasâ in Ober-Ägypten. Siehe Wüstenfeld, Calcaschandi's Geographie, S. 93.

[53] D. i. Ibn al-Sallâr. Siehe seinen vollen Namen oben S. 26.

[54] Der neunte Monat des arabischen Jahres. Das genauere Datum bei Derenbourg p. 221 n. 4 nach Ibn Misâr: der 26. Ramadân 544 oder der 27. Januar 1150.

[55] ‚Al-Âdil' Abkürzung des Titels ‚Al Malik al-Âdil', welchen Ibn al-Sallâr bei seiner Investitur als Großvezier von dem Chalifen erhalten hatte.

in hellen Haufen das Haus, in welchem seine Feinde versammelt waren, überfallen sollten. Allah, welcher beschlossen hatte, nicht alle umkommen zu lassen, wollte es, daß dieses Haus zwei Türen hatte, die eine nahe bei, die andere entfernt von dem Hause Al-Adils. Eine erste Schar drang durch die nächste Türe ein, bevor die andern zur zweiten Türe gelangt waren, durch welche zahlreiche Flüchtlinge einen Ausgang fanden, unter anderen etwa zehn junge Leute von der Leibwache des Chalifen, die mit meinen Dienern befreundet waren, weshalb diese während jener Nacht zu mir kamen, damit wir sie verborgen hielten. Am folgenden Morgen war die ganze Stadt damit beschäftigt, die Flüchtlinge aufzuspüren. Alle diejenigen, deren man habhaft wurde, wurden getödtet.

14. Eins von den erstaunlichen Dingen, die ich an diesem Tage sah, war die Flucht eines zu den Verschwörern gehörigen Negers, welcher im oberen Stockwerk meines Hauses eine Zuflucht suchte, während man ihn mit dem Degen in der Faust verfolgte. Er stieg zu einer beträchtlichen Höhe über dem Erdboden empor. Im Hofe meines Hauses stand ein großer Feigenbaum. Von dem platten Dache sprang er in der Richtung nach diesem Baume, faßte Fuß auf demselben, stieg herab, betrat einen engen Gang, welcher hier ganz nahe war und zu einem Gesellschaftszimmer führte, trat auf einen kupfernen Leuchter, zerbrach ihn und versteckte sich hinter einem Haufen Gepäck, das in dem Zimmer aufgetürmt war. Seine Verfolger waren ihm nachgestiegen. Ich stieß einen laut schallenden Schrei aus, um sie zu erschrecken, und ließ meine Diener zu ihnen hinaufsteigen, die sie dann entfernten. Ich suchte diesen Neger auf. Er hatte ein reiches Kostüm, das er trug, abgelegt und sagte zu mir: „Nimm es für dich!" Ich antwortete: „Allah überschütte dich mit seinen Gunstbezeigungen! Ich brauche es nicht." Ich ließ diesen Menschen unter guter Bedeckung hinausgehen, und so wurde er gerettet.

15. Ich setzte mich dann auf eine Steinbank in der Vorhalle meines Hauses. Da trat ein junger Mann bei mir ein, welcher grüßte und sich setzte. Ich bewunderte seine Unterhaltung und seine Antworten. Wir waren gerade im besten Zuge zu plaudern, als man kam und ihn abrief. Sogleich ließ er sich fortführen. Ich schickte einen meiner Diener nach mit dem Auftrage, ihm zu folgen und mir die Ursache dieser dringenden Abberufung zu melden. Der Ort, wo ich mich aufhielt, war nahe bei dem Palaste Al-Adils. Sobald der junge Mann bei dem Vezier vorgeführt worden war, befahl dieser, ihm den Hals abzuschneiden, und unverzüglich wurde das Todesurteil an ihm vollstreckt. Mein Diener kehrte zu mir zurück. Er hatte sich über das

so grausam bestrafte Vergehen unterrichtet. Man antwortete ihm: „Dieser junge Mann fälschte die Regierungserlasse.“ Ehre sei dem, der die Dauer des Daseins und die Stunde des Hintritts festsetzt!

16. Der Bürgerkrieg hatte zahlreiche Opfer unter den Soldaten von Misr und unter den Negern gefordert.

17. Der Vezier Al-Malik Al-Adil (Allah sei ihm gnädig!) gab mir den Befehl, mich reisefertig zu machen, um mich zu Al-Malik Al-Adil Nûr al-Dîn [56] (Allah sei ihm gnädig!) zu begeben, und sagte zu mir: „Du wirst Geld mitnehmen und dich zu ihm begeben, damit er Tiberias belagere und dadurch die Aufmerksamkeit der Franken von uns ablenke. Diese Ablenkung wird uns gestatten, von hier aufzubrechen und Gaza zu verheeren.“ Nun hatten die Franken (Allah entziehe ihnen seine Hilfe!) gerade angefangen, Gaza wieder aufzubauen, [57] um sich in den Stand zu setzen, hernach Askalon [58] einzuschließen. Ich antwortete: „O mein Gebieter, was befiehlst du mir, falls Nûr al-Dîn Entschuldigungen vorbringt oder andere Geschäfte ihn zurückhalten?“ Er sagte zu mir: „Falls er seine Zelte vor Tiberias aufschlagen sollte, gib ihm die Summe, welche in deinen Händen sein wird; wenn er dagegen durch irgend ein Hemmnis verhindert wird, so wirb so viele Soldaten an als du kannst. Dann ziehe nach Askalon, bleibe dort, um die Franken zu bekämpfen, und melde mir deine Ankunft, damit ich dir entsprechende weitere Befehle zugehen lassen kann!“

18. Al-Adil übergab mir 6000 ägyptische Denare [59] und eine ganze Saumtier-Ladung in Dabîk [60]-Stoffen, Goldbrokat-Seide, Pelzwerk von grauen Eichhörnchen, Damiette-Brokat und Turbanen. Er stellte mir arabische Führer zur Verfügung, unter deren Geleit ich abreiste. Er hatte mir keinen Vorwand gelassen, nicht zu reisen, indem er mir alles verschaffte, was ich bedurfte, grob und fein.

---

[56] Einer der beiden Söhne Zankî's, des Atâbeks von Mosul, die sich nach der Ermordung ihres Vaters am 14. September 1146 in seine Herrschaft geteilt hatten. Derenbourg p. 209. Weiters s. Anm. 717.

[57] Unter Balduin III., König von Jerusalem.

[58] Diese Stadt gehörte noch in den Machtbereich der ägyptischen Chalifen. Erst am 12. August 1153 wurde sie unter König Balduin III. von Jerusalem erobert, ging aber am 4. September 1187 wieder an Saladin verloren.

[59] Der ägyptische Denar war eine Goldmünze im Wert von ungefähr 9 Mark.

[60] Dabîk war ein ägyptisches Dorf, zwischen den Städten Faramâ und Tinnîs gelegen, wo feine Wollstoffe hergestellt wurden. Siehe A. von Kremer, Kulturgeschichte des Orients II, Seite 289.

19. Als wir bei Al-Dschafr[61] angekommen waren, sagten die Führer zu mir: „Hier ist ein Ort, in dem sicherlich Franken stecken.“ Auf meinen Befehl bestiegen zwei von den Führern zwei Dromedare, um uns nach Al-Dschafr vorauszureiten. Ganz kurze Zeit darauf kamen sie auf ihren galoppierenden Dromedaren zurück und riefen: „Die Franken sind bei Al-Dschafr!“ Ich machte Halt, vereinigte die mit meinem Gepäck beladenen Kameele und einige Leute meiner Karawane und führte sie gegen Westen. Hierauf rief ich sechs Reiter, die in meinem Dienste waren, und sagte zu ihnen: „Reitet uns voraus, ich folge euch auf den Fersen nach.“ Sie setzten sich in Trab, während ich ihnen folgte. Einer von ihnen kehrte zu mir zurück und sagte zu mir: „Keine lebendige Seele ist bei Al-Dschafr. Vielleicht haben die Führer Raben für Menschen gehalten.“ Die Führer und er stritten sich.

20. Darauf ließ ich diejenigen, welche die Kameele zurückgeführt hatten, wieder kommen und setzte meinen Weg fort. In Al-Dschafr angelangt, bemerkte ich darin Wasser, Gras und Bäume. Da plötzlich erhebt sich aus dieser Aue ein schwarz gekleideter Mensch, den wir gefangen nahmen. Meine Gefährten, welche sich zerstreut hatten, bemächtigten sich eines anderen Mannes, zweier Frauen und mehrerer jungen Leute.

21. Eine dieser Frauen kam zu mir, klammerte sich an mein Gewand und sagte: „O Herr, ich hänge ab von deinem Edelmut.“ Ich antwortete: „Du kannst ohne Furcht sein; was hast du?“ Sie sagte: „Deine Gefährten haben mir ein Stück Stoff, ein Tier, welches ya't, ein Tier, welches bellt, endlich einen kostbaren Gegenstand genommen“. Ich sagte zu meinen Dienern: „Wer irgend etwas genommen hat, gebe es zurück!“ Einer von ihnen brachte ein Stück Stoff herbei, kaum zwei Ellen lang. „Das ist das Stück Stoff,“ sagte die Klägerin. Ein anderer brachte einen Brocken Wachholderharz. „Das ist,“ sagte sie, „der kostbare Gegenstand.“ Ich fragte: „Wo sind der Esel und der Hund geblieben?“ Man antwortete mir: „Den Esel hat man auf die Wiese geworfen, nachdem man ihm die Vorder- und Hinterfüße zusammengebunden hatte. Der Hund ist losgelassen worden, er läuft irgendwo umher.“

---

[61] Die gewöhnliche Namensform ist pluralisch „Al-Dschifâr“ („die Brunnen“) und bezeichnet die Sandwüste, welche sich zwischen Ägypten und Palästina hinstreckt. Mit dem Singular al-Dschafr ist vermutlich die größte Oase dieser Wüste gemeint. Derenbourg p. 224 n. 7 und Wüstenfeld, Calcaschandi's Geographie, Seite 111.

22. Ich stellte meine Gefangenen zusammen und war betroffen von ihrem bejammernswerten Zustande körperlicher Entkräftung. Die Haut schlotterte ihnen ausgedörrt um die Knochen. Ich sagte zu ihnen: „Wer seid ihr denn?“ „Wir sind Nachkömmlinge Ubbaj's“ [62], antworteten sie. Die ‚Banû [63] Ubbaj‘ sind nämlich ein Stamm der Tajjitischen Araber [64]; sie verzehren nur Aas [65] und sagen: „Wir sind die vollkommensten unter den Arabern. Es gibt unter uns weder einen Verstümmelten noch einen Aussätzigen noch einen Siechen noch einen Blinden.“ Wenn ein Gast bei ihnen einkehrt, so schlachten sie für ihn ein lebendes Tier und bereiten ihm eine Mahlzeit besonders. Ich sagte zu ihnen: „Welche Umstände haben euch hierhergeführt?“ Sie antworteten: „Wir haben in Hismâ [66] mehrere Haufen großer Hirse vergraben, die wir holen wollten.“ Ich forschte weiter: „Seit wann seid ihr angekommen?“ Sie antworteten: „Seit dem Feste, das auf den Ramadân gefolgt ist [67], sind wir hier, ohne den geringsten Mundvorrat mit unseren Augen gesehen zu haben.“ „Wovon lebt ihr dann?“ fragte ich. „Von angefaulten Knochen,“ antworteten sie und meinten damit die verwesten Gebeine, die sie auflasen; „wir zerstoßen sie, tun Wasser und Blätter der Melde — einer in dieser Gegend verbreiteten Pflanze — hinzu. Das genügt zu unserem Unterhalt.“ Ich versetzte: „Aber wie ernährt ihr eure Hunde und eure Esel?“ Sie sagten: „Die Hunde füttern wir von unserer Nahrung, die Esel fressen dürres Gras.“ Ich sagte ihnen weiter: „Warum seid ihr denn nicht nach Damaskus hineingegangen?“ Sie erwiederten: „Weil wir uns vor der Pest [68] gefürchtet haben.“ Nun bringt aber die Pest niemals die Leute so herunter als diese Unglücklichen waren. Dies ereignete sich am Tage nach dem Opferfeste [69]. Ich verweilte bis zur Ankunft meiner Kameele und verteilte einen Teil der Vorräte, die uns begleiteten. Ich

---

[62] Ubbaj, Sohn Chalaf's, ein erbitterter Feind des Propheten, soll von dessen Hand in der Schlacht am Berge Uhud gefallen sein, den 23. März 625.

[63] D. i. Söhne.

[64] Ihre Wohnsitze waren im Nordwesten Arabiens.

[65] Der Genuß von Aas ist im Koran streng untersagt.

[66] Name eines Bergs und einer Ebene in der syrischen Wüste im Nordwesten von Arabien. Ritter, Die Erdkunde II Seite 313 f.; Sprenger, Die alte Geographie Arabiens Seite 144 f.

[67] Die Fastenzeit im Monat Ramadân (vergl. Anm. 54) schließt mit einem frohen Feste (îd al-fitr) ab, welches in jenem Jahr (1150) auf den 1. Februar fiel.

[68] Von einer Pest, welche um jene Zeit in der Gegend von Damaskus gehaust hätte, ist uns sonst nichts bekannt.

[69] D. i. am 11. April 1150. Die Leute waren also über zwei Monate umhergeirrt.

schnitt ein Stück gerippten Zeuges, das um meinen Kopf gewunden war, mitten entzwei und teilte es unter die beiden Frauen. Die durch die Eßwaren verursachte Freude hätte den verhungerten Menschen beinahe den Verstand verwirrt. Ich sagte zu ihnen: „Bleibet nicht hier; denn die Franken würden euch gefangen nehmen.“

23. Ein seltsames Abenteuer begegnete mir auf dieser Reise eines Abends, als ich Halt gemacht hatte, um die Gebete bei Sonnenuntergang und für die Nacht zu verrichten, dieselben abkürzend und mit einander verschmelzend. Die Kameele waren weiter gegangen. Ich hielt auf einer Anhöhe und sagte zu meinen Dienern: „Geht nach allen Richtungen auf die Suche nach den Kameelen und kommt dann zu mir zurück! Ich werde mich nicht von der Stelle rühren.“ Sie galoppierten nach allen Seiten, aber ohne Erfolg. Einer nach dem anderen fanden sie sich wieder bei mir ein und sagten zu mir: „Wir haben nichts bemerkt und wissen nicht, welche Richtung sie eingeschlagen haben.“ Ich antwortete: „Wir wollen die Hilfe Allah's, des Allmächtigen, anrufen und uns von dem Untergang der Sterne führen lassen.“ Unsere Verlassenheit in der Wüste, fern von unseren Kameelen, hatte unsere Lage sehr peinlich gemacht. Nun befand sich unter den Führern ein gewisser Dschizzijja, ein Mann voll Wachsamkeit und Scharfsinn. Als dieser unseren Verzug bemerkte, begriff er, daß wir uns weit verirrt hatten, zog ein Feuerzeug heraus, bestieg sein Kameel und ließ Funken in die Luft springen, welche hierhin und dorthin flogen. So ferne wir auch waren, dieses Schauspiel fiel uns auf. Wir hatten bald den Weg des Feuers eingeschlagen, der uns geradewegs zu ihnen führte. Ohne die Gunst Allah's und was er diesem Führer eingab, waren wir verloren.

24. Hier noch ein anderes Erlebnis auf dieser Reise! Vor meiner Abreise hatte der Vezier Al-Malik Al-Âdil zu mir gesagt: „Du wirst die Führer, welche du mitnimmst, nichts merken lassen von der Geldsumme, die du bei dir hast.“ Daher brachte ich 4000 Denare in einem Geldsack auf einem gesattelten Maulesel unter, der neben mir von einem meiner Reitknechte an der Koppel geführt wurde. Die anderen 2000 Denare, Geld für meine Unterhaltungskosten, einen goldenen Zügel und Magrebinische [70] Denare tat ich in einem anderen Geldsack auf ein Pferd, das gleichfalls von einem meiner Reitknechte an der Koppel neben mir her geführt wurde. Bei jeder Rast, die ich machte, stellte ich die Säcke mitten auf einen Teppich, dessen Enden ich darüber

---

[70] ‚Magreb‘ bezeichnet bald allgemein den Occident, bald eine Stadt in Ägypten.

schlug. Ich breitete hierauf einen zweiten Teppich über den ersten und schlief auf den Säcken. Zur Stunde der Weiterreise erhob ich mich zuerst; die beiden Reitknechte kamen und nahmen ihren Schatz in Empfang, und erst wenn sie die beiden Geldsäcke auf die an unseren Seiten festgehaltenen Tiere geschnallt hatten, stieg ich zu Pferde, weckte meine Begleiter, und nun erst gingen wir daran, unseren Weg weiter zu verfolgen.

25. Eines Abends machten wir Halt in der Wüste der Kinder Israels.[71] Als ich mich erhob, um das Zeichen zum Abmarsch zu geben, kam der Reitknecht, welcher das Maultier an der Koppel zu halten hatte, nahm den Geldsack, warf ihn dem Maultier auf die Hüften und ging um das Tier herum, um es zu gürten. Der Maulesel entglitt seinen Händen und galoppierte mit dem Geldsack auf und davon. Ich stieg sogleich auf mein Pferd, das mein Diener in voller Bereitschaft hielt, und sagte zu dem einen meiner Reitknechte: „Vorwärts! vorwärts!“ Ich galoppierte dem Maultiere nach, ohne es jedoch einholen zu können. Es rannte wie ein wilder Esel, und mein Pferd war erschöpft durch die lange Reise. Der Reitknecht stieß wieder zu mir. Ich sagte zu ihm: „Eile hierhin! du wirst das Maultier wieder erwischen.“ Er kam zurück mit den Worten: „Bei Allah, o mein Gebieter, ich habe das Maultier nicht gesehen; aber ich habe auf meinem Wege diesen Geldsack gefunden, den ich aufgehoben habe.“ Ich antwortete: „Gerade nach diesem Sacke habe ich mich auf die Suche begeben. Der Verlust des Maulesels macht mir geringen Kummer.“ Ich kehrte in's Lager zurück. Mittlerweile war das Maultier in den Stall zurückgaloppiert und nahm dort seinen Platz ein. Es hatte durch seine Flucht sich nur der viertausend Denare entledigen wollen.

26. Wir waren auf unserer Reise in Bozra[72] angelangt und erfuhren hier, daß Al-Malik Al-Âdil Nûr al-Dîn[73] (Allah sei ihm gnädig!) vor Damaskus[74] liege. Der Emir Asad al-Dîn Schîrkûh[75] (Allah sei ihm gnädig!) war soeben auch in Bozra angekommen. Mit ihm wollte ich zum Heere stoßen. Ich traf am Sonntag Abend dort ein. Am

---

[71] Zwischen Ägypten, Arabien und Palästina.

[72] In Haurân, südlich von Damaskus.

[73] Siehe Anm. 56.

[74] Nûr al-Dîn's Vater Zankî hatte bereits wiederholte vergebliche Versuche gemacht, Damaskus zu erobern und seinem Gebiete einzuverleiben. Vgl. Anm. 6.

[75] Asad al-Dîn Schîrkûh, ein Kurde, war der Oheim des berühmten Saladin und Nûr al-Dîn's Oberbefehlshaber. Er starb zu Kairo am 23. März 1169. Derenbourg p. 230 n. 1.

folgenden Morgen hatte ich eine Unterredung mit Nûr al-Dîn über den Gegenstand meiner Sendung. Er sagte zu mir: „O Usâma, wisse, daß die Bewohner von Damaskus unsere Feinde sind und daß die Franken unsere Feinde sind! Es wird von keiner Seite eine Sicherheit geben, wenn ich zwischen beiden hindurch vorrücke." [76] Ich sagte zu ihm: „Du wirst mir wohl erlauben, einige von denen anzuwerben, welche bei den regulären Truppen nicht zugelassen worden sind. Ich werde sie nehmen und sie dir zuführen. Du wirst mir einen deiner Anführer zugesellen an der Spitze von dreißig Reitern, auf daß alles in deinem Namen geschehe." Nûr al-Dîn antwortete: „Tue also!" Bis zum folgenden Montag hatte ich 860 Reiter angeworben, mit welchen ich mich in's Herz der von den Franken besetzten Gegenden wandte. Die Hörner ertönten, wenn wir Halt machten und auch wenn wir zu Felde zogen. Nûr al-Dîn hatte zu meiner Begleitung den Emir ʿAin al-Daula Al-Jârukî [77] geschickt an der Spitze von dreißig Reitern.

27. Auf meinem Wege [78] kam ich an Al-Kahf und Al-Rakîm [79] vorbei. Ich hielt an und trat ein, um in der Moschee [80] zu beten. Aber ich wagte mich nicht zu weit in den engen Gang hinein, der hier ausmündet. Einer der türkischen Emire, die bei mir waren, Namens Berschek [81], kam an mit der Absicht, in diesen engen Durchgang einzudringen. Ich sagte zu ihm: „Was willst du da hinten machen? Bete lieber außen!" Er erwiederte: „Es ist kein Gott als Allah! Bin ich denn ein Bastard, daß ich in diese enge Schlucht nicht eindringen kann?" „Was sagst du da?" entgegnete ich ihm. Er versetzte:

---

[76] Usâma sollte ja im Auftrag des Großveziers Al-Malik al-Âdil Ibn Al-Sallâr den Nûr al-Dîn zu einer Demonstration gegen Tiberias bewegen (siehe oben Seite 30, Abs. 17). Dadurch wäre Nûr al-Dîn zwischen zwei Feuer — Damaskus und Jerusalem — gekommen.

[77] ʿAin al-Daula Tumʿân Al-Jârukî war ein Türke, der früher im Dienste Zankî's gestanden, demselben aber entflohen war und sich nach Damaskus gewandt hatte, wo sein Landsmann, der Minister Muʿîn al-Dîn, ihn nicht nur beschützte, sondern auch seines besonderen Vertrauens würdigte und zwar auf Kosten Usâma's, der jenem schließlich weichen mußte. Derenb. p. 196. Nach dem Tode seines Gönners Muʿîn al-Dîn Anar (30. August 1149) wird Al-Jârukî Damaskus verlassen und sich Nûr al-Dîn angeschlossen haben. Daß letzterer nun gerade ihn dazu ersah, Usâma zu begleiten, wird wohl keinem der beiden ein sonderliches Vergnügen gewesen sein.

[78] Von Damaskus nach Askalon.

[79] Die beiden Orte lagen östlich vom toten Meere. Usâma vermied es also, durch fränkisches Gebiet zu ziehen.

[80] Die Erbauung dieser Moschee auf dem Schauplatz der Siebenschläferlegende ist im Koran befohlen (XVIII, 20). Derenbourg, p. 231 n. 1.

[81] Sonst nicht bekannt.

„Dieser Ort gehört zu denjenigen, in welche der Sohn eines ehebrecherischen Weibes nie eindringen, zu denen er sich nie den Zutritt wird erzwingen können.“ Sein Wort hatte die Wirkung, daß ich mich alsbald erhob, gleichfalls diesen Durchgang betrat, darin betete und wieder aus demselben herausging. Und dennoch, Allah weiß es, ich schenkte seinen Worten keinen Glauben. Die meisten Soldaten kamen, gingen hinein und erfüllten ihre frommen Pflichten.

28. Einer meiner Offiziere, Barâk al-Zubaidî, ließ sich bedienen von einem schwarzen sehr frommen und gebetseifrigen Sklaven, einem ungewöhnlich dünnen und langen Menschen. Dieser Sklave machte, am nämlichen Orte angelangt, seinerseits die beharrlichsten Versuche hineinzukommen. Aber es gelang ihm nicht. Der Unglückliche fing an zu weinen, wurde traurig, seufzte vor Bekümmernis und kehrte schließlich um, als er seine Unfähigkeit einzudringen erkannte.

29. Eines Morgens kamen wir endlich mit Tagesanbruch in Askalon an. Kaum hatten wir unsere Waffen und unser Gepäck neben dem zum Gebet bestimmten öffentlichen Platze untergebracht, als die Franken uns begrüßten, indem sie uns angriffen, sobald die Sonne aufgegangen war. Nâsir al-Daula Jâkût,[82] der Statthalter von Askalon, kam zu uns heran und sagte: „Nehmt, nehmt schnell euer Gepäck weg!“ Ich erwiederte ihm: „Du hast also Furcht? Die Franken werden es uns gewiß nicht nehmen!“ „Es ist wahr“, gestand er, „daß ich Furcht habe.“ Ich beruhigte ihn, indem ich sagte: „Fürchte nichts! Sie sahen uns in der Ebene vorrücken und bemühten sich, uns den Weg zu versperren, als wir noch nicht in Askalon angelangt waren. Wir haben sie damals nicht gefürchtet, — warum sollten wir sie heute fürchten, da wir bei einer Stadt sind, die uns gehört?“

30. Die Franken blieben eine Zeit lang in geringer Entfernung unbeweglich stehen; dann kehrten sie in ihre Gegenden zurück, sammelten ein Heer gegen uns und griffen uns an mit Reitern, Fußsoldaten und Belagerungswerkzeugen, um Askalon einzuschließen. Wir waren ausgerückt, um ihnen zu begegnen, und das Fußvolk von Askalon hatte gleichfalls einen Ausfall gemacht. Ich machte die Runde bei dieser Truppe der Fußsoldaten und sagte zu ihnen: „Liebe Waffenbrüder, kehrt hinter eure Mauern zurück und überlasset uns den Kampf mit den Franken!

---

[82] Nâsir al-Daula Jâkût hatte früher unter Al-Hâfith's Chalifat die Würde eines „Tormeisters“ (sâhib al-bâb) bekleidet und den kranken Chalifen ein viertel Jahr lang vertreten. Die ihm zugedachte Ernennung zum Vezier hatte er abgelehnt und war darauf zum Statthalter von Askalon ernannt worden. Einige Jahre später wurde ihm die Verwaltung der Provinz Kûs in Ober-Ägypten übertragen. Derenbourg p. 232 n. 6, vergl. 211 n. 5.

Wenn wir Sieger bleiben, so werdet ihr uns wiedertreffen; wenn sie siegreich sind, so werdet ihr hier als Reserve gesund und munter in der Festung sein. In diesem Falle hütet euch wohl, einen neuen Versuch zu unternehmen!"

31. Ich verließ sie und wandte mich gegen die Franken. Schon hatten diese ihren Lagerplatz abgesteckt und schickten sich an, ihre Zelte aufzuschlagen. Umringt und bedrängt von uns, fanden sie keine Zeit mehr, die Zelttücher wieder zusammenzufalten. Sie ließen sie ausgebreitet, wie sie waren, im Stiche und zogen sich zurück.

32. Als die Franken sich von der Stadt entfernt hatten, verfolgte sie eine Anzahl Einwohner, welche sich zurückgezogen hatten, und ließen dadurch die Verteidigung des Platzes und ihre Sicherheit außer acht. Die Franken machten kehrt, fielen über sie her und tödteten manchen von ihnen. Die Fußsoldaten, welche ich heimgeschickt hatte, wurden zersprengt, konnten sich nicht fechtend zurückziehen und warfen ihre Schilde weg. Wir unsererseits traten den Franken auf's neue entgegen und verjagten sie, so daß sie in ihr nicht weit von Askalon gelegenes Gebiet zurückkehrten. Die zersprengten Fußsoldaten machten bei ihrer Rückkunft einander gegenseitig Vorwürfe und sagten: „Ibn Munkidh hat bewiesen, daß er mehr Erfahrung hat als wir. Er hatte uns geraten, wieder umzukehren. Wir haben es nicht eher getan, als bis wir mit Schimpf und Schande zurückgetrieben wurden."

33. Mein Bruder ʿIzz al-Daula Abû 'l-Hasan ʿAlî [83] (Allah sei ihm gnädig!) befand sich mit seinen Waffengenossen unter denen, welche mit mir von Damaskus nach Askalon gekommen waren. Er war einer der brillantesten Reiter unter den Muselmännern. Er kämpfte für die Interessen der Religion, nicht für weltliche Interessen. Wir waren eines Tages von Askalon ausgerückt, um einen Streifzug gegen Bait Dschibrîl [84] zu unternehmen. Als wir dort angekommen waren, einen Angriff gemacht hatten und uns bereits wieder auf dem Rückwege befanden, sah ich, daß etwas wichtiges vor Askalon vorgehen mußte.

---

[83] ʿIzz al-Daula Abû 'l-Hasan ʿAlî, Usâma's älterer Bruder, hatte mit diesem Schaizar verlassen müssen und in Damaskus Aufnahme gefunden; er hatte sich ihm auch angeschlossen, als er im Jahre 1144 sich nach Ägypten wandte, war aber nicht mit nach Kairo gegangen, sondern in Askalon geblieben und ist hier oder in Gaza gestorben im J. 1152. Siehe den Absatz 37 dieses Abschnitts und Derenbourg p. 203 u. 235 f.

[84] Bait Dschibrîl oder nach anderer Schreibweise Dschibrîn war ein befestigter Platz, dessen Lage etwa auf halbem Wege zwischen Gaza und Jerusalem zu suchen ist. Derenbourg p. 234 n. 2 und Prutz, Kulturgeschichte der Kreuzzüge Seite 246.

Ich befahl meinen Gefährten Halt zu machen. Feuer wurde angezündet und auf die Haufen gemähten Getreides geworfen. Dann wechselten wir unsere Stellungen. Ich blieb hinter unseren Truppen. Die Franken (Allah verfluche sie!) hatten alle Festungen der Nachbarschaft verlassen, wo ihre zahlreiche Reiterei angehäuft war, und hatten sich zusammengezogen, um Askalon ohne Waffenruhe bei Tag und Nacht zu belagern. Diesmal ergriffen sie die Offensive gegen unsere Kameraden.

34. Einer von diesen kam zu mir herangaloppiert und sagte zu mir: „Die Franken sind da!" Ich stieß zu unseren Gefährten, und schon hatten sie die Vorhut der Franken vor sich, welche (Allah verfluche sie!) die klügsten Krieger der Welt sind. Sie hatten eine Anhöhe erklommen und sich hier aufgestellt. Auch wir waren auf eine Anhöhe hinaufgestiegen und boten ihnen die Stirne. Zwischen den beiden Hügeln zog eine Menge unserer zersprengten Gefährten und die Hüter unserer Reittiere unterhalb der Franken vorüber. Keiner ihrer Reiter stieg zu ihnen hinab aus Furcht vor einem Hinterhalt oder einer Kriegslist. Wenn sie hinabgestiegen wären, so hätten sie unsere Kameraden bis auf den letzten Mann gefangen.

35. Wir standen den Franken mit geringeren Streitkräften gegenüber, da unsere Truppen vorher versprengt worden waren. Die Franken verharrten unbeweglich auf der Anhöhe, die sie inne hatten, bis zu dem Augenblick, wo der Vorbeimarsch unserer Kameraden zu Ende war. Dann fielen sie über uns her, und wir wurden vor ihnen hergetrieben, da der Kampf auf uns beschränkt war. Sie bedurften keiner großen Anstrengungen, um uns zu erreichen. Denn diejenigen, deren Pferde nicht strauchelten, wurden getödtet; diejenigen, deren Pferde stürzten, wurden als Gefangene fortgeführt. Hierauf verließen die Franken das Schlachtfeld.

36. Allah (gepriesen sei er!) beschloß unsere Rettung, dank ihrem Zaudersystem. Wenn wir so zahlreich gewesen wären wie sie und den Sieg über sie davongetragen hätten, wie sie ihn über uns davontrugen, wir hätten sie vernichtet.

37. Ich war vier Monate in Askalon geblieben, um die Franken zu bekämpfen. In diesem Feldzuge hatten wir Jabne[85] überrumpelt,

---

[85] Diese uralte Stadt — sie ist schon in der Bibel A. T. erwähnt Jos. 15, 11; II. Chron. 26, 6 — liegt am Meer zwischen Askalon und Jaffa (Joppe). In der griechischen Zeit führte sie den Namen Jamnia; die Araber nannten sie Jubnâ (noch heute Jebnâ). Nach der Zerstörung Jerusalems (i. J. 70 n. Chr.) wurde sie Sitz des Sanhedrins (Hohen Rats) und einer berühmten

ungefähr hundert Mann darin getödtet und Gefangene gemacht. Am Ende dieses Zeitraumes erhielt ich einen Brief von Al-Malik Al-Âdil (Allah sei ihm gnädig!), der mich abrief. Ich kehrte nach Misr zurück. Mein Bruder ʿIzz al-Daula Abû 'l-Hasan ʿAlî (Allah sei ihm gnädig!) blieb in Askalon bis zu dem Augenblick, wo das Heer dieser Stadt auszog, um Gaza zu erobern. Hier starb mein Bruder den Märtyrertod. Er hatte zu den Gelehrten,[86] den Helden und den Frommen unter den Muselmännern gezählt.

38. Was den Aufstand anbetrifft, in welchem Al-Malik Al-Âdil Ibn Al-Sallâr (Allah sei ihm gnädig!) getödtet wurde, so hatte dieser Truppen nach Bilbîs[87] geschickt, welche von dem Sohne seiner Frau,[88] Rukn al-Dîn Abbâs, dem Sohne Abû 'l-Futûh's, des Sohnes Tamîm's, des Sohnes Bâdîs', befehligt wurden, um die Gegend gegen die Franken zu beschützen. Abbâs hatte seinen Sohn Nâsir al-Dîn Nasr (Allah sei ihm gnädig!) mitgenommen, welcher einige Tage bei seinem Vater an der Spitze der Truppen blieb, dann aber nach Kairo zurückkehrte, ohne von Al-Âdil dazu Ermächtigung oder Urlaub erhalten zu haben. Al-Âdil mißbilligte seine Rückkehr und befahl ihm, sich wieder zum Heere zu verfügen, da er dachte, der junge Mann sei nach Kairo zurückgekommen, um sich zu vergnügen, um sich zu zerstreuen und aus Verdruß über einen verlängerten Aufenthalt in einer Garnison.

39. Aber der Sohn des Abbâs hatte sich mit Al-Thâfir[89] verständigt und im Einverständnis mit ihm einige junge Reitknechte des Chalifen angeworben, durch welche er Al-Âdil in seinem Palaste überfallen lassen wollte in dem Augenblicke, da er, nachdem er abends seinen Harem betreten, eingeschlafen sein würde. Nasr behielt sich damals vor ihn zu töten und hatte sich mit einem der Ostadare[90] des Palastes verständigt, daß er ihn benachrichtige, sobald sein Gebieter schliefe. Die Herrin des Hauses war die Frau Al-Âdils[91], welche die

---

jüdischen Hochschule, Derenbourg, p. 235 n. 1, vergl. Winer, Bibl. Realwörterbuch s. v.

[86] Er war der Verfasser einer berühmten Chronik. Derenb., ebenda n. 2 und p. 46.

[87] Bilbîs war die Hauptstadt der ägyptischen „Ostprovinz“ (Al-Scharkijja) und lag etwa 10 Stunden nordöstlich von Kairo. Vgl. Wüstenfeld, Calcaschandi's Geographie u. Verwaltung von Ägypten Seite 110.

[88] Siehe Anm. 51.

[89] Dem Chalifen, wie sich der Leser erinnern wird. Siehe S. 26 Abs. 3.

[90] Hausmeister. Dieselben waren zwar Eunuchen (Verschnittene), aber nichtsdestoweniger geachtete Beamte am Hofe der Fatimiden.

[91] Sie hieß Ballâra, wie wir bereits wissen. Siehe Anm. 51.

Großmutter Nasr's war und bei welcher dieser Zutritt hatte, ohne erst um Audienz bitten zu müssen.

40. Als Al-Âdil eingeschlafen war, brachte der Ostadar die Nachricht davon dem Nasr, welcher mit sechs seiner Leute ihn in dem Gemach, wo er ruhte, überfiel. Sie tödteten ihn (Allah sei ihm gnädig!). Nasr schnitt ihm den Kopf ab, den er Al-Thâfir brachte. Dies Ereignis fand statt am Donnerstag den 6. Muharram[92] des Jahres 548.[93]

41. Al-Âdil hatte in seinem Palaste seine Mameluken und die Wachmannschaften, ungefähr 1000 Mann; aber sie waren in dem ‚Palast des Friedens' (dâr al-salâm), während er im Frauenhause getötet wurde. Sie verließen den Palast, und der Streit entbrannte zwischen ihnen und den Parteigängern Al-Thâfir's und Nasr's. Aber er ließ nach, sobald dieser den Kopf Al-Âdil's auf der Spitze seiner Lanze emporgehoben hatte. Die Getreuen Al-Âdil's teilten sich bei dessen Anblick in zwei Parteien: die einen verließen Kairo, um dem Abbâs ihre Dienste anzubieten und Gehorsam zu schwören; die andern warfen ihre Waffen weg, stellten sich Nasr, dem Sohne Abbâs', vor, küßten den Staub und schlossen sich seiner Person an.[94]

42. Eines Morgens zog sein Vater Abbâs wieder in Kairo ein und ließ sich im Palaste des Vezierats häuslich nieder. Al-Thâfir bekleidete ihn mit dem Ehrenmantel und betraute ihn mit der Leitung der Geschäfte. Was Nasr betrifft, so verkehrte dieser unausgesetzt mit dem Chalifen und stand in vertrauten Beziehungen zu ihm zum großen Mißvergnügen des Abbâs, welcher seinem Sohne zürnte, weil er das System nur zu wohl verstand, welches darin besteht, daß man die Menschen einander schlagen läßt, damit die einen die anderen vernichten und ihres ganzen Besitzes berauben, bis die beiden Gegner einander zu Grunde richten.

43. Eines Abends ließen Abbâs und Nasr mich zu sich rufen. Sie unterredeten sich unter vier Augen und machten einander Vorwürfe. Zu wiederholten malen fuhr Abbâs seinen Sohn hart an, welcher mit der Grazie eines Leoparden das Haupt neigte und Punkt für Punkt widerlegte. Bei jeder Antwort begann der in Harnisch geratene Abbâs ihn noch heftiger zu tadeln und zu schelten. Ich sagte zu Abbâs:

---

[92] Der erste Monat des muhammedanischen Jahres.

[93] Am 3. April 1153.

[94] Diesem Bericht Usâma's, wornach der Erzähler an der Bluttat völlig unbeteiligt war, widerspricht die Darstellung des ägyptischen Chronisten Ibn Misâr, welcher Usâma beschuldigt, Abbâs und seinen Sohn Nasr zur Ermordung des Veziers Al-Malik Al-Âdil Ibn Al-Sallâr angestiftet zu haben. Vergl. Derenbourg p. 238—240.

„O mein Gebieter Al-Afdal,[95] weßhalb meinen Gebieter Nâsir al-Dîn so hart beschuldigen und ihm Rügen erteilen, die er geduldig anhört? Laß deinen Tadel auf mich zurückfallen; denn ich bin beteiligt an allem was er tut: ich habe meinen Anteil an seinen Sünden wie an seinen edeln Handlungen. Aber, übrigens, welches ist sein Vergehen? Er hat keinen deiner Freunde verletzt, hat keine Nachlässigkeit in der Verwaltung deines Gutes gezeigt, und kein Gedanke seiner Seele hat den Zauber deiner Macht geschmälert, nachdem du einmal diese hohe Stellung erreicht hast. Sein Betragen verdient nicht deinen Tadel." Abbâs blieb nicht eigensinnig auf seiner Meinung bestehen, und sein Sohn wußte mir Dank für meine Haltung.

44. Al-Thâfir faßte damals den Plan, Nasr zur Ermordung seines Vaters zu drängen, dessen Nachfolger im Vezierat er werden sollte. Der Chalif überhäufte Nasr mit den reichsten Geschenken. Eines Tages war ich bei Nasr, als er von Al-Thâfir zwanzig silberne Aufsätze erhielt, gefüllt mit 20000 Denaren. Einige Tage verstrichen ohne Geschenk, dann kam eine Sendung von Kleidungsstücken jeder Art, wie ich ähnliche nie zuvor beisammen gesehen hatte. Nach einer Unterbrechung von mehreren Tagen ließ der Chalif ihm fünfzig silberne Tafelaufsätze mit einem Inhalt von 50000 Denaren bringen. Nach einer abermaligen sehr kurzen Frist ließ er ihm dreißig Reit-Maultiere und vierzig Kameele mit ihrem Zubehör, ihren Getreidesäcken und ihren Zügeln zuführen.

45. Zwischen Al-Thâfir und Nasr ging unablässig ein Bote hin und her Namens Murtafi, Sohn Fahl's. Meine Freundschaft mit dem Sohne des Abbâs war eine so vertraute, daß er mich weder bei Tag noch bei Nacht von sich ließ. Wenn ich schlief, lag mein Haupt auf seinem Kopfkissen.

46. Eines Abends war ich mit ihm in dem Schâbûra[96]-Palast, als Murtafi, Sohn Fahl's, eintraf. Sie plauderten mit einander während

---

[95] Nach Abû Schâma, Kitâb al-raudatain I p. 98, führte Abbâs den Beinamen Al-Afdal Rukn al-Dîn.

[96] Die Bedeutung des Wortes شابورة ist hier nicht klar. Nach A. v. Kremer, Beiträge zur arabischen Lexikographie, bedeutet es „Schläfe", was aber hier keinen Sinn gibt. Maspero schlägt deshalb vor, شبّور oder شبّورة zu lesen, womit man in Ägypten den Nebel bezeichne, der Morgens aus dem Nil aufsteigt; aber „Nebel-Haus" oder „Nebel-Palast" dürfte das fragliche Gebäude auch schwerlich geheißen haben. Derenbourg wollte mit Umstellung der Buchstaben باشورة lesen, was er durch „barbacane" wiedergibt und p. 79 n. 7 folgendermaßen erklärt: „un ouvrage détaché destiné à couvrir et à masquer

des ersten Drittels der Nacht, während ich mich abseits hielt. Dann wandte sich Nasr um, lud mich ein näher zu treten und sagte zu mir: „Wo warst du denn?“ „Beim Fenster,“ antwortete ich ihm, „mit dem Lesen des Korans beschäftigt; denn ich hatte heute keine Zeit gehabt, meinen täglichen Abschnitt fertig zu lesen.“ Darauf begann Nasr, mir einige Punkte ihrer Unterhaltung zu offenbaren, um zu sehen, was ich davon dächte. Er wünschte von mir bestärkt zu werden in dem strafbaren Entschlusse, zu dem Al-Thâfir ihn verleiten wollte. Ich sagte zu ihm: „O mein Gebieter, möge Satan dich zu keinem Fehltritt bewegen! Mögest du dich nicht täuschen lassen von einem, der dich irre führen will! Denn die Ermordung deines Vaters ist denn doch eine andere Sache als die Ermordung Al-Âdils. Tue also nichts, wofür du verflucht wärest bis zum Tage der Auferstehung!“ Nasr senkte das Haupt, brach unsere Unterredung kurz ab, und im nächsten Augenblicke schliefen wir beide ein.

47. Abbâs wußte um die Anschläge, die sein Sohn gegen ihn eingefädelt hatte. Er schmeichelte ihm,[97] suchte ihn zu gewinnen und verständigte sich mit ihm, Al-Thâfir umzubringen.[98] Der Chalif und Nasr waren Altersgenossen. Sie gingen des Nachts unerkannt mit einander aus. Nasr lud eines Tags den Chalifen ein, in sein Haus zu kommen, das am ‚Markt der Waffenschmiede‘ lag. Er hatte in einen

---

l'entrée d'une forteresse“, gab aber diese Konjektur selbst wieder preis. Das Arabisch-lateinische Wörterbuch von Golius gibt für شبّور die Bedeutung ‚tuba, buccina‘ (vergl. das hebräische שׁוֹפָר) an. Alle diese Bedeutungen und Änderungsvorschläge befriedigen nicht recht. Sollte vielleicht سَنَوَّر zu lesen sein, was generell „Waffen, Waffenrüstung“ heißt? Das fragliche Gebäude wäre dann als „Zeughaus“ bezeichnet, was mir noch am ehesten zu passen scheint. Dieser Erklärung stehen fast nur die diakritischen Punkte im Wege, welche die Handschrift hier ausnahmsweise hat. Aber vielleicht sind dieselben von späterer Hand irrtümlich hinzugefügt.

[97] Nach Ibn Tagrîbardî soll Abbâs, wütend über die vatermörderischen Absichten seines Sohnes, zuerst beschlossen haben, denselben hinter Kerkermauern unschädlich zu machen; Usâma aber habe ihn überredet, diesen Plan aufzugeben.

[98] Auch die hier erzählte Ermordung des Chalifen Al-Thâfir soll nach Ibn al-Athîr, Abû 'l-Fidâ, Ibn Misâr, Al-Makrîzî und Ibn Tagrîbardî (vergl. Wüstenfeld, Geschichte der Fatimiden-Chalifen S. 319 f.) durch Usâma angezettelt worden sein, indem er Abbâs und Nasr durch Andeutungen über unsittliche Beziehungen des letzteren zu dem Chalifen zur Wut reizte; auch an der Ausführung des Mordplans habe Usâma hervorragenden Anteil genommen. Er scheint durch Furcht für sein eigenes Leben zu dieser verbrecherischen Handlung bestimmt worden zu sein. Siehe H. Derenb. p. 244 f.

der Flügel seines Hauses eine Handvoll Gefährten gesteckt. Als die Gesellschaft Platz genommen hatte, stürzten sich diese Menschen auf den Chalifen und töteten ihn. Dieses Ereignis fand statt am Vorabend des Donnerstag, am letzten Tage des Monats Muharram [99] im Jahre 549. [100]

48. Nasr warf den Leichnam Al-Thâfir's in einen unterirdischen Raum [101] seines Hauses. Der Chalif war in Begleitung eines schwarzen Sklaven gekommen, der ihn nie verließ und den man Saʿîd al-Daula nannte. Auch ihn tödteten sie.

49. Am folgenden Morgen begab sich Abbâs nach seiner Gewohnheit in den Palast, um seine Grüße zum Donnerstag [102] darzubringen. Er ließ sich in einem Empfangszimmer auf dem Sitze des Veziers nieder, als erwartete er den Augenblick, wo Al-Thâfir seine Huldigungen entgegennehmen würde. Als die Stunde, zu welcher der Chalif ihm täglich Audienz gab, vorüber war, beschied Abbâs den Palastverwalter zu sich und sagte zu ihm: „Was ist mit unserem Gebieter, daß er zur Begrüßungs-Audienz nicht erschienen ist?“ Der Verwalter wußte nicht, was er antworten sollte. Abbâs herrschte ihn an: „Warum antwortest du mir nicht?“ Er erwiderte: „O mein Gebieter, unser Gebieter . . . . wir wissen nicht, wo er ist.“ „Leute wie unser Gebieter,“ versetzte der Vezier, „pflegen doch nicht verloren zu gehen! Kehre zurück und forsche nochmals nach!“ Der Verwalter ging weg, kam wieder und sagte: „Wir haben unseren Gebieter nicht gefunden.“ Abbâs rief aus: „Das Volk kann nicht ohne Chalifen bleiben. Gehe hinein zu den Prinzen, den Brüdern Al-Thâfir's! Einer von ihnen möge herauskommen, daß wir ihm den Eid der Treue leisten!“ Der Verwalter kam fast augenblicklich wieder zurück und sagte zu ihm: „Die Prinzen tun dir zu wissen: Wir haben keinen Teil an der Macht, da der Vater Al-Thâfir's uns davon ausgeschlossen hat, als er sie auf unsern Bruder Al-Thâfir übertrug. Nach ihm steht seinem Sohne die Gewalt zu.“ „Nun wohlan,“ sagte darauf Abbâs, „so führt ihn her, diesen Sohn, daß wir ihn zum Chalifen ausrufen!“

50. Nun hatte aber Abbâs, der Mörder Al-Thâfir's, sich vorgenommen zu sagen, daß dieser von seinen Brüdern getötet worden wäre.

---

[99] Siehe Anm. 92.

[100] Am 15. April 1154.

[101] Der arabische Ausdruck *dschubb* bezeichnet eigentlich einen tiefen Brunnen oder irgend eine Grube.

[102] Am Donnerstag scheint darnach der Chalif regelmäßig Audienzen gegeben zu haben. Oder hatte der Donnerstag für Al-Thâfir eine besondere frohe Bedeutung?

um sie für ihr Verbrechen mit dem Tode bestrafen zu können. Der Sohn Al-Thâfir's erschien. Es war ein Kind[103], welches einer der Palast-Eunuchen auf der Schulter herbeitrug. Abbâs nahm es und hob's auf seine Arme. Die Versammlung weinte. Darauf betrat Abbâs, ohne seine Bürde abzugeben, den Audienzsaal Al-Thâfir's, wo die Söhne Al-Hâfith's, der Emir Jûsuf und der Emir Dschibrîl, sowie der Sohn ihres Bruders[104], der Emir Abû 'l-Bakâ, sich aufhielten.

51. Wir saßen in der Säulenhalle. Im Palaste waren mehr als tausend Mann der Truppen von Misr. Wir versahen uns keines Tumultes, als plötzlich eine Truppe aus dem Audienzzimmer nach dem Saale sich begab und man das Geklirr der Schwerter vernahm, die ein Schlachtopfer mit hartnäckiger Wut verfolgten. Ich sagte zu einem armenischen Reitknecht, der mich bediente: „Schau nach, wen man soeben getötet hat!" Er kam unmittelbar darauf zurück und sagte zu mir: „Diese Leute betragen sich nicht als Muselmänner. Es ist mein Gebieter Abû 'l-Amâna (er bezeichnete so den Emir Dschibrîl), den sie getötet haben. Einer von ihnen hat dem Leichnam den Bauch aufgeschlitzt, um die Eingeweide herauszureißen." Hierauf kam Abbâs heraus und trug das unbedeckte Haupt des Emirs Jûsuf unter seiner Achsel, das er mit einem Schwertstreich abgehauen hatte. Das Blut floß noch davon herab. Abû 'l-Bakâ, der Bruderssohn des Emir's Jûsuf, befand sich bei Nasr, dem Sohne des Abbâs. Man ließ den Oheim und den Neffen in ein Empfangszimmer des Schlosses eintreten, wo sie getötet wurden. Und doch waren tausend gezückte Schwerter in dem Palaste!

52. Dieser Tag war einer der peinvollsten, die ich durchgemacht habe. Denn ich sah die Menschen in einem solch schändlichen Pfuhle von Ruchlosigkeit sich wälzen, wie Allah (hoch erhaben ist er!) und alle seine Geschöpfe sie verdammen.

53. Ein seltsames Abenteuer, das sich an diesem nämlichen Tage zutrug, war folgendes: Als Abbâs in den Ratssaal eintreten wollte, fand er die Türe zu demselben von innen verriegelt. Nun war da ein alter Eunuche, der den Audienzsaal zu öffnen und zu schließen hatte. Er hatte den Beinamen Amîn al-Mulk. Nach zahlreichen Versuchen er-

---

[103] Nach Abû Schâma, Kitâb al-raudatain I p. 98, „kaum fünf Jahre alt." Der Knabe hieß Abû 'l-Kâsim Îsâ und erhielt als Chalif den Namen Al-Fâiz bi-nasr Allâh. H. Derenbourg, p. 248 n. 1.

[104] Der Bruder hatte Hasan geheißen und war am 8. März 1135 von seinem Vater vergiftet worden. Vergl. Wüstenfeld, Gesch. der Fatimiden-Chalifen S. 306 u. 361. Der hier erwähnte Sohn Hasan's hieß (nach Ibn Tagrîbardî) Sâlih.

brach man endlich das Schloß. Als man eintrat, fand man den Wächter hinter der Türe. Er war plötzlich gestorben und hielt den Schlüssel noch in seiner Hand.

54. Der Bürgerkrieg, welcher nun in Misr ausbrach und in welchem Abbâs die Truppen der Stadt besiegte, wurde verursacht durch das von allen Herzen empfundene Mißvergnügen, als Abbâs den Kindern Al-Hâfith's (Allah sei ihm gnädig!) getan hatte, was er ihnen antat. Die Feindseligkeit und der Haß blieben vorerst noch latent. Diejenigen von den Töchtern Al-Hâfith's, welche sich noch in dem Palaste befanden, schrieben an den ‚Kämpen der Muslimîn' Abû 'l-Gârât Talâ'i' Ibn Ruzzîk [105] (Allah sei ihm gnädig!), um seine Hilfe anzurufen. Dieser warb Krieger an und verließ seine Statthalterei, [106] um sich nach Kairo zu wenden. Abbâs ordnete an, daß man die Flotte ausrüste und Vorräte, Waffen und Geld dahinbringe. Er ergriff den Oberbefehl über das See- und Landheer am Donnerstag den 10. Safar [107] des Jahres 549. [108] Er befahl seinem Sohne Nâsir al-Dîn Nasr, in Kairo zu bleiben, und sagte zu mir: „Du wirst bei ihm bleiben."

55. Als Abbâs aus seinem Palaste ausgezogen war, um den Vormarsch Ibn Ruzzîk's aufzuhalten, verrieten ihn seine Soldaten und schlossen die Tore von Kairo. Der Kampf entspann sich zwischen uns und ihnen auf den Straßen und in den Gassen, indem ihre Reiter gegen uns kämpften, um uns den Durchzug zu sperren, und ihre Fußsoldaten von der Höhe der platten Dächer mit Holzpfeilen und Steinen uns beschossen, während die Frauen und Kinder aus den Fenstern mit Steinen nach uns warfen. Der Streit dauerte zwischen uns und ihnen nur einen einzigen Tag, vom Morgen bis zum Untergang der Sonne. Abbâs trug den Sieg davon. Die Rebellen öffneten die Tore von Kairo und flohen. Abbâs heftete sich an ihre Fersen, so lange sie auf dem Gebiete von Misr blieben, und vernichtete ihrer viele. Dann kehrte er in seinen Palast zurück und ergriff wieder sein Recht zu befehlen und zu verbieten. Er beschloß, die Barkijja [109] in Brand zu stecken, weil

---

[105] Näheres über Ibn Ruzzîk findet sich bei Wüstenfeld a. a. O. S. 322 bis 327.

[106] Munjat Banî Chasîb in der oberägyptischen Provinz Al-Uschmûnain. Nach Wüstenfeld S. 322 hätte Ibn Ruzzîk diese ganze Provinz zu verwalten gehabt. Nach Ibn Misâr marschierte er am 23. Mai 1154 von Munjat ab.

[107] Der zweite Monat des arabischen Jahres.

[108] Am 26. April 1154.

[109] Ein Stadtviertel im Osten von Kairo. Ein Regiment, das sich aus der Gegend von Barka rekrutierte, hatte dort seine Kaserne oder sein Standquartier; daher der Name Barkijja. Vergl. Wüstenfeld, Calcaschandi's Geographie und Verwaltung von Ägypten S. 102—104.

die Häuser der Soldaten in diesem Stadtviertel von Kairo beisammenstanden. Ich suchte mit Sanftmut seine Gedanken zu ändern, indem ich zu ihm sagte: „O mein Gebieter, wenn das Feuer brennen wird, so wird die Feuersbrunst verzehren was du willst, aber auch was du nicht willst, und du wirst nicht wissen, wie du sie löschen sollst." Es gelang mir, ihn von seinem Plane abzubringen, und ich erlangte auch die Begnadigung des Emirs Al-Mutaman,[110] des Sohnes Abû Ramâda's, nachdem Abbâs seine Hinrichtung befohlen hatte. Ich bat für ihn um Entschuldigung, und sein Vergehen wurde ihm verziehen.

56. Der Aufstand legte sich. Er hatte den Abbâs erschreckt, indem er ihm die Feindseligkeit der Truppen und der Emire zeigte und ihn davon überzeugte, daß für ihn kein Platz in ihrer Mitte war. Sein Entschluß war bald gefaßt: er wollte Misr den Rücken kehren und sich nach Syrien begeben zu Al-Malik Al-Âdil Nûr al-Dîn[111] (Allah sei ihm gnädig!), dessen Beistand er anflehen wollte.

57. Die Botschaften zwischen dem Personal der Schlösser und Ibn Ruzzîk folgten rastlos auf einander. Seit ich Ägypten betreten, war ich mit ihm (Allah sei ihm gnädig!) durch Bande der Freundschaft und ununterbrochene Beziehungen vereinigt. Ein Bote von ihm suchte mich auf, um mir zu sagen: „Abbâs kann nicht in Ägypten bleiben. Er muß es verlassen, um nach Syrien zu gehen. Dann werde ich mich der Gewalt bemächtigen. Was dich betrifft, so weißt du, wie wir für einander fühlen. Darum wirst du dich seiner Abreise nicht anschließen. Er wird nicht ermangeln, da er deiner in Syrien bedarf, dich einzuladen, ihm zu folgen, und wird darauf bestehen, dich mitzunehmen. So wahr Allah der einzige Gott ist, folge ihm nicht! denn du sollst deinen Anteil bekommen an jedem Vorteil, den ich ernten werde." Die Teufel müssen das alles dem Abbâs in die Ohren geflüstert haben, oder vielleicht argwöhnte er es auch, da er die Zuneigung, welche zwischen mir und Ibn Ruzzîk bestand, kannte.

58. Hier einige Einzelnheiten über den Aufstand, welcher Abbâs zwang, Ägypten zu verlassen, und seine Ermordung durch die Franken herbeiführte! Da er das Einvernehmen zwischen mir und Ibn Ruzzîk argwöhnte, oder vielmehr als er davon unterrichtet worden war, ließ er mich feierliche Eide schwören (wobei er mir jede Ausflucht abschnitt), daß ich mit ihm abreisen und ihn begleiten wolle. Da ihm

---

[110] Abû Schâma, Kitâb al-raudatain I p. 178, erwähnt einen Mutaman al-Chilâfa, welchen der Chalif Al-Âdid (oder vielmehr Saladin, s. bei Wüstenfeld) im Juli 1169 hinrichten ließ. Vielleicht ist dies derselbe. H. Derenbourg, p. 251 n. 1.

[111] Siehe Anm. 56.

mein Wort keine ausreichende Bürgschaft schien, schickte er in der Nacht seinen Ostadar,[112] welcher Zutritt in seinem Frauengemach hatte, und meine Frauen, meine Mutter und meine Kinder in sein Haus mitnahm, indem er mir von ihm ausrichtete: „Ich nehme zu meinen Lasten an deiner Statt und Stelle jede Ausgabe, welche ihr Unterhalt während der Reise verursachen wird, und ich werde sie mit der Mutter Nâsir al-Dîn's fortbringen lassen.“ Abbâs rüstete für seine Reise seine Pferde, seine Kameele und seine Maultiere. Er besaß 200 Pferde und Stuten, welche nach ägyptischem Brauch von den Dienern an der Koppel geführt wurden, 200 Reitesel und 400 Kameele, um sein Gepäck zu tragen.

59. Abbâs war eifrig dem Studium der Sterne ergeben, und unter dem Einflusse eines günstigen Horoskops hatte er seine Abreise auf Samstag den 15. des ersten Rabî[113] ebendesselbigen Jahres[114] festgesetzt. Ich war bei ihm, als einer seiner Diener erschien, den man Antar[115] den Großen nannte, der seine Angelegenheiten, große und kleine, besorgte. Derselbe sagte zu ihm: „O mein Gebieter, was haben wir von unserer Abreise nach Syrien zu hoffen? Nimm deine Schätze, deine Frauen, deine Diener und deine übrigen Getreuen und führe uns nach Alexandrien; von dort werden wir nach Zusammenziehung frischer Truppen zurückkehren und Ibn Ruzzîk mit seinen Parteigängern angreifen. Sind wir siegreich, so wirst du deinen Palast und dein Ansehen wieder gewinnen; scheitern wir, so werden wir nach Alexandrien zurückkehren, wo wir uns verschanzen und in Verteidigungszustand gegen unseren Feind setzen werden.“ Aber Abbâs wies ihn grob ab und erklärte seine Meinung für irrig. Und dennoch hatte er recht!

60. Tags zuvor, am Freitag, hatte mich Abbâs gleich beim Aufstehen in aller Morgenfrühe rufen lassen. Ich war kaum bei ihm eingetreten, als ich zu ihm sagte: „O mein Gebieter, wenn ich meine Zeit von der Morgenröte an bis in die Nacht hinein in deiner Gesellschaft verbringe, wie könnte ich meine Reisevorbereitungen betreiben?“ Er antwortete mir: „Es sind Boten von Damaskus zu uns gekommen, du sollst sie abfertigen; dann kannst du deine Vorbereitungen treffen.“

61. Zuvor hatte er eine Anzahl Emire rufen lassen und ihnen den Schwur abverlangt, ihn nicht zu verraten und kein Komplott gegen

---

[112] Siehe Anm. 90.

[113] Der 3. Monat des arabischen Jahres.

[114] Auf 30. Mai 1154. Die Umstände zwangen aber den Abbâs, wie wir nachher sehen werden, schon am Tage vorher Kairo zu verlassen.

[115] Oder Anbar, wie er in Usâma's Dîwân und bei Abû Schâma heißt.

ihn anzuzetteln. Er hatte auch die Häuptlinge gewisser arabischer Stämme, der Darmâ, Zuraik, Dschudhâm, Sinbis, Talha, Dschafar und Lawâta [116], kommen und sie einen gleichlautenden Eid ‚beim Koran und bei der Ehescheidung' [117] schwören lassen. Wir waren ohne Argwohn in dem Augenblicke, wo ich mich bei Abbâs befand — am Freitag Morgen —, als plötzlich bewaffnete Männer erschienen und sich auf uns stürzten, angeführt von denselben Emiren, welche sich Tags zuvor einen Treueid hatten abnötigen lassen.

62. Abbâs befahl, seine Saumtiere zu satteln. Sie wurden gesattelt und hielten vor der Türe seines Palastes. Zwischen uns und den Aufrührern von Misr befand sich gleichsam ein Schlagbaum, der sie verhinderte, uns zu erreichen, infolge der Wegsperre, welche durch die Anhäufung der Saumtiere vor uns gebildet wurde. Siehe, da ging Antar der Große, das Faktotum des Abbâs, derselbe, welcher ihm einen so ausgezeichneten Rat erteilt hatte, zu den Leuten seines Herrn, deren Vorgesetzter er war, hinaus, ließ sie hart an, schmähte sie und sagte: „Kehrt in eure Häuser zurück und laßt die Saumtiere frei umherlaufen!" [118] Die Stallknechte, die Maultiertreiber und die Kameelführer zogen ab. Die Saumtiere blieben sich selbst überlassen. Die Plünderung ging ohne Hindernis vor sich.

63. Abbâs sagte zu mir: „Gehe hinaus, führe die Türken, welche ihre Quartiere beim Siegestor [119] haben, zu unserer Hilfe herbei; die Zahlmeister werden sie reichlich belohnen." Als ich zu ihnen kam und diesen Aufruf an sie richtete, stiegen sie alle zu Pferde — es waren ihrer nicht weniger als 800 Reiter — und verließen Kairo durch das Siegestor, um sich dem Kampfe zu entziehen. Die Mameluken des Abbâs waren zahlreicher als die Türken: sie zogen gleichermaßen zum Siegestor hinaus, und ich kehrte zum Vezier zurück, um ihn davon zu benachrichtigen.

64. Ich beschäftigte mich hierauf damit, meine Frauen fortzuschaffen, die er in seinen Palast hatte verbringen lassen. Sobald mir dies gelungen war, schaffte ich auch die Frauen des Abbâs fort. Dann,

---

[116] Vergl. Wüstenfeld, Al-Makrîzî's Abhandlung über die in Ägypten eingewanderten arabischen Stämme, S. 46 und 50—59; über die Lawâta insbesondere unsere Anm. 50.

[117] Der Schwörende erklärte sich durch diese Formel bereit, im Falle eines Meineids die gesetzliche Scheidung von seinen Frauen sich gefallen zu lassen. Vergl. A. von Kremer, Kulturgeschichte des Orients, II, S. 238.

[118] Hierdurch rächte sich Antar für die Verwerfung seines wohlgemeinten Rates.

[119] Dieses Tor führte zum Nil.

als der Weg frei war und die Saumtiere bis auf das letzte geraubt waren, drangen die Leute von Misr bis zu uns und trieben uns hinaus. Wir waren nur eine Handvoll Männer; sie bildeten eine kompakte Masse.

65. Nachdem wir das Siegestor hinter uns gelassen hatten, eilten sie nach den Ausgängen der Stadt, schlossen dieselben und machten sich wieder an die Plünderung unserer Häuser. Bei mir nahmen sie in dem großen Saale meiner Wohnung 40 prächtige Ledersäcke, welche eine beträchtliche Menge Silber, Gold und Kleider enthielten, und stahlen in meinem Stalle 36 Pferde und Maultiere, die zum Reiten bestimmt waren, samt ihren Sätteln und sonstigem Zubehör von vollkommener Beschaffenheit und noch 25 Kameele. In meinem Lehensgute Kaum Aschfîn [120] stahlen sie 200 Haupt Rinder, die den Pächtern gehörten, nebst 1000 Hämmeln und plünderten die mit Früchten gefüllten Scheunen.

66. Wir waren noch nicht sehr weit von dem Siegestore entfernt, als die arabischen Stämme, deren Treueid Abbâs gefordert hatte, sich vereinigten und uns vom Freitag Morgen an bis zum Donnerstag den 20. des ersten Rabî' [121] bekämpften. Der Streit wurde den ganzen Tag hindurch fortgesetzt. Als die Nacht finster wurde und wir Halt machten, ließen sie uns zuerst in Frieden einschlafen, um nachher etwa hundert ausgerüstete Reiter gegen uns auszuschicken, welche ihre Pferde auf den einen Flügel unseres Lagers zutrieben und plötzlich ihre Stimme zu einem laut schallenden Geschrei erhoben. Diejenigen von unseren Reitern, welche einen Fluchtversuch machten und beim Verlassen des Lagers auf sie stießen, wurden ihre Gefangenen.

67. Eines Tages wurde ich von meinen Gefährten abgeschnitten. Ich hatte einen Schimmel bestiegen, den schlechtesten meiner Traber. Mein Reitknecht hatte ihn gesattelt, ohne daß wir vorausgesehen hatten, was sich ereignen würde. Ich hatte keine andere Waffe mitgenommen als mein Schwert. Die Araber fielen über mich her. Ich war außerstande, sie zurückzutreiben, und mein Pferd war unfähig, mich schnell aus ihrem Bereiche zu bringen. Schon hatten mich ihre Lanzen gestreift. Ich sagte mir: Ich will vom Pferde springen, mein Schwert ziehen und so mich zu verteidigen suchen. Ich nahm allen meinen Mut zusammen, um abzuspringen. Aber mein Pferd tat einen Fehltritt: ich fiel auf Steine und auf einen holperigen Boden. Beim Auf-

---

[120] Siehe Anm. 40.

[121] D. i. vom 29. Mai bis zum 4. Juni 1154.

schlagen verletzte ich mir die Kopfhaut, und meine Betäubung war der Art, daß ich liegen blieb, ohne zu wissen, wo ich war.

68. Einige von den Arabern hielten vor mir an und sahen mich angelehnt, mit entblößtem Haupte, bewußtlos. Mein Säbel war mit dem Sattelzeug meines Pferdes fortgeschleudert worden. Ein Araber versetzte mir zwei Hiebe mit dem Säbel und sagte: „Nimm das noch zum Überfluß!“ Ich wußte nichts von dem, was um mich herum gesprochen wurde. Man bemächtigte sich nachher meines Pferdes und meines Schwertes.

69. Die Türken wurden meiner ansichtig und eilten zu mir. Nâsir al-Dîn Nasr, der Sohn des Abbâs, schickte mir ein Pferd und ein Schwert. Endlich zog ich weiter, nicht einmal über Verbandzeug verfügend, um meine Wunden zu verbinden. Ich muß heute noch ebensosehr den dafür preisen, dessen Königtum ewig ist.

70. Unsere Karawane setzte ihren Weg fort. Keiner von uns hatte auch nur eine Handvoll Lebensmittel. Wenn ich Wasser trinken wollte, stieg ich vom Pferde, um mit der hohlen Hand zu schöpfen. Wenn ich denke, daß ich an dem Abend, der meiner Abreise vorangegangen war, in einem der Empfangssäle meiner Wohnung saß auf einer Art von Thron und daß man mir sechzehn Lasten mit Wasser gefüllter Behälter und Allah der Allmächtige weiß, wie viele Krüge und lederne Schläuche vorgesetzt hatte . . . .!

71. Ich begriff, daß ich die Leute meiner Familie nicht mit mir nehmen könne. Von Bilbîs [122] aus schickte ich sie zurück zu Al-Malik Al-Sâlih Abû 'l-Gârât Talâ'iᶜ ibn Ruzzîk (Allah sei ihm gnädig!). Er behandelte sie huldvoll, wies ihnen ein Haus an und übernahm die Sorge für ihre Bedürfnisse.

72. Als die Araber, die uns bekämpft hatten, sich anschickten, nach Ägypten zurückzukehren, kamen sie zu uns und forderten Bürgschaft von uns für den Fall unserer Wiederkunft. [123]

73. Wir waren weiter vorgerückt, als am Sonntag den 23. des ersten Rabîᶜ [124] das in Masse aufgestellte Heer der Franken uns mit Tagesanbruch bei Al-Muwailih [125] überraschte. Abbâs wurde getötet,

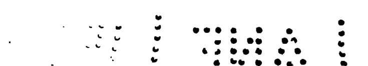
---

[122] Siehe Anm. 87.

[123] Damit wollten sie sich vor der Rache des etwa siegreich wieder in Kairo einziehenden Abbâs sichern.

[124] Am 7. Juni 1154.

[125] Zwischen der Sinaihalbinsel und dem Peträischen Arabien. Vergl. übrigens n. 3 bei H. Derenbourg p. 257. Nach L. Vőlter, Das heil. Land S. 297 f. wäre Muwailih oder, wie er es schreibt, Moilahi identisch mit dem aus der Geschichte der Hagar und des Ismael bekannten Beêr lachaí Gen. 16, 7 u. 14,



deßgleichen sein Sohn Husâm al-Mulk; sein anderer Sohn Nâsir al-Dîn Nasr wurde gefangen genommen.[126] Die Franken nahmen dem Abbâs seine Schätze und seine Frauen und töteten die Soldaten, die in ihre Hände fielen. Unter ihren Gefangenen war auch mein Bruder Nadschm al-Daula Abû ʿAbd Allah Muhammed[127] (Allah sei ihm gnädig!).

74. Endlich standen sie davon ab uns zu bekämpfen, nachdem wir uns, sicher vor ihren Streichen, auf dem Gebirge verschanzt hatten. Unsere Reise ging weiterhin mitten durch das Gebiet der Franken, unter Umständen, die peinvoller waren als der Tod: ohne die nötigen Vorräte für die Menschen, ohne Futter für die Pferde, bis zum Gebirge der Banû Fahîd[128] (Allah verfluche sie!) im Tale Mosis.[129]

75. Unser Aufstieg erfolgte auf eben so schmalen als steilen Wegen bis zu einer ausgedehnten Ebene, wo fluchwürdige Teufel von Menschen hausten. Alle diejenigen unter uns, die sie vereinzelt ergreifen konnten, töteten sie.

76. Dieses Land sollte von irgend einem Tajjitischen Emir bewohnt sein, einem Nachkommen Rabîʿa's. Ich fragte: „Welcher Emir vom Stamme Rabîʿa ist hier gegenwärtig?“ Man antwortete mir: „Mansûr, der Sohn Gidafl's.“[130] Nun, das war einer meiner Freunde.

---

während andere diesen „Brunnen des Lebendigen“ mit Al-Dschafr (s. Abs. 19 und Anm. 61) identifizieren.

[126] Über das schreckliche Schicksal Nâsir al-Dîn Nasr's berichten Ibn al-Athîr, Ibn Challikân und Ibn Tagrîbardî, daß er von den Tempelherren, in deren Hände er gefallen war, um 60000 ägyptische Denare an den Großvezier Ibn Ruzzîk ausgeliefert, in einem eisernen Käfig nach Kairo geschafft, dort von den Frauen des ermordeten Chalifen Al-Thâfir grausam verstümmelt und endlich lebendig an das Zawîla-Tor im Süden der Stadt angenagelt wurde, wo man seinen Leichnam beinahe zwei Jahre lang habe hängen lassen. H. Derenbourg p. 259 und Wüstenfeld, Geschichte der Fatimiden-Chalifen S. 323. Vergl. auch Kugler, Gesch. d. Kreuzzüge S. 160 f. und Röhricht, Gesch. d. Königr. Jerusalem S. 282 f.

[127] Als Usâma bei Al-Malik al-Âdil Nûr al-Dîn (siehe Anm. 56) in Damaskus, wo derselbe am 26. April 1154 als Sieger eingezogen war, freundliche Aufnahme gefunden hatte, war es seine erste Sorge, die Befreiung seines Bruders zu betreiben. Nûr al-Dîn schenkte dem Usâma einen gefangenen vornehmen Tempelritter, der gegen Nadschm al-Daula ausgewechselt wurde. H. Derenbourg p. 259 und 274 f.

[128] Oder Fuhaid, wie Wüstenfeld vokalisiert in Makrîzî's Abhandlung über die in Ägypten eingewanderten arabischen Stämme S. 48.

[129] Das wildromantische Wâdî Mûsâ bei der alten Hauptstadt des Edomiterlandes (später Arabia petræa oder Nabatæa genannt) Sela (griechisch Petra). Eine anschauliche Beschreibung des Mosestales gibt Völter, L., Das heilige Land S. 267 f.

[130] Sonst nicht weiter bekannt.

Ich gab einem zwei Denare, daß er Mansûr aufsuchen und ihm sagen sollte: „Dein Freund Ibn Munkidh grüßt dich und bittet dich, morgen frühzeitig zu ihm zu kommen."

77. Unsere Nachtruhe wurde gestört durch die Furcht vor den Bewohnern der Gegend. Als die Morgenröte erstrahlte, griffen sie zu ihren Waffen und faßten bei der Quelle Posto. „Wir werden euch nicht unser Wasser trinken lassen," erklärten sie, „wenn wir vor Durst sterben." Nun hätte aber diese Quelle genügt für die Bedürfnisse der Rabî'a und der Modar.[131] Und wie viele andere ähnliche Quellen hatten sie nicht auf ihrem Gebiete! Aber ihr Zweck war lediglich, Streit zwischen uns und ihnen hervorzurufen und sich unserer Personen zu bemächtigen.

78. Wir waren gerade so weit, als Mansûr Ibn Gidafl ankam, ihnen Vorwürfe machte und sie ausschimpfte. Sie zerstreuten sich. Mansûr sagte zu mir: „Steige zu Pferd!" Unsere Pferde trugen uns auf einem noch schmäleren und unebeneren Wege hinab als der war, auf dem ich heraufgestiegen war. Wir langten indeß gesund und munter im Talgrunde an, nachdem wir beinahe umgekommen waren. Ich nahm für den Emir Mansûr tausend ägyptische Denare[132] zusammen und machte ihm damit ein Geschenk. Darauf verließ er uns. Wir verfolgten unseren Weg, und endlich erreichten wir mit denen, welche dem Blutbade der Franken und der Banû Fahîd entronnen waren, die Gegend von Damaskus[133] am Freitag den 5. des letzten Rabî'[134] in ebendemselbigen Jahre.[135] Unsere Errettung nach den Gefahren einer solchen Reise war ein augenscheinliches Zeichen der Vorsehung Allah's (groß und herrlich ist er!) und seines bewundernswerten Schutzes.

79. In dieser Reihe von Ereignissen[136] begegnete mir eine er-

[131] Die Modar waren ein sehr großer Stamm, welcher zum einen Teil das mittlere Arabien vom Roten Meere bis zum Persischen Golfe, zum andern Teil die Ebenen Mesopotamiens bewohnte. Usâma's Urteil über die Ausgiebigkeit der Quelle enthält natürlich eine starke Übertreibung. H. Derenb. p. 261 n. 6.

[132] Siehe Anm. 59.

[133] Usâma, wiederum ein heimatloser Flüchtling, wäre natürlich am liebsten nach Schaizar zurückgekehrt. Er hatte sich in diesem Sinne auch wirklich bittend an seinen Vetter, den Emir Nâsir al-Dîn Muhammed, den Sohn und Nachfolger seines Oheims 'Izz al-Dîn Abû 'l-'Asâkir Sultân, gewandt; aber seine Bitte war zurückgewiesen worden. Dankbar nahm er daher die Einladung Nûr al-Dîn's an, sich zu ihm nach Damaskus zu begeben (vergl. Anm. 127). Derenbourg p. 258 f. nach Abû Schâma und Ibn al-Athîr.

[134] Der vierte Monat des arabischen Jahres.

[135] Am 19. Juni 1154.

[136] Man lese auch den hieher gehörigen Abschnitt 34, Absatz 3 u. 4.

staunliche Geschichte. Al-Thâfir hatte dem Nasr, dem Sohne des Abbâs, einen kleinen graziösen Paßgänger von fränkischer Abstammung geschickt. Ich hatte Kairo verlassen, um mich in ein Dorf zu begeben, das mir gehörte,[137] während mein Sohn Abû 'l-Fawâris Murhaf dem Sohne des Abbâs Gesellschaft leistete. „Wir wünschten," sagte dieser, „für diesen Paßgänger einen eleganten Sattel, einen Sattel von Gaza"[138]. Mein Sohn antwortete ihm: „O mein Gebieter, ich weiß dir einen wirklich ausnehmend schönen." „Wo ist er?" frug er. Mein Sohn erwiederte: „Im Hause deines Dieners, meines Vaters. Er besitzt einen prächtigen Gaza-Sattel." „Laß ihn herbringen!" sagte Nasr. Jener schickte einen Boten in mein Haus, der den Sattel holte. Nasr war entzückt davon und ließ ihn dem Paßgänger auflegen. Diesen Sattel hatte ich von Syrien mitgebracht auf einem an der Koppel geführten Pferde. Er war gesteppt, mit einem schwarzen Rande versehen und von sehr schöner Wirkung. Er wog nur 130 Mithkâl.[139] Als ich von meinem Gute zurückkam, sagte Nâsir al-Dîn zu mir: „Wir haben uns gegen dich schlecht aufgeführt und haben dir diesen Sattel aus deinem Hause gestohlen." Ich antwortete: „O mein Gebieter, welch Glück für mich, daß ich dir habe dienen können!"

80. Als uns später die Franken in Al-Muwailih[140] angriffen, hatte ich fünf meiner Mameluken bei mir, die auf Kameelen ritten, da die Araber ihnen die Pferde genommen hatten. In dem Augenblicke, wo die Franken auftauchten, irrten viele Pferde frei umher. Meine Reitknechte stiegen von den Kameelen, schnitten den Pferden den Weg ab und fingen ihrer fünf, die ihnen dann als Reittiere dienten. Nun trug eines der Pferde, deren sie sich bemächtigt hatten, eben jenen goldenen Sattel, den der Sohn des Abbâs sich vor kurzem angeeignet hatte.

81. Unter den Überlebenden unserer Karawane waren Husâm al-Mulk, ein Vetter[141] des Abbâs, und ein Halbbruder[142] des Abbâs, ein Sohn Al-Âdils.[143] Husâm al-Mulk hatte die Geschichte von dem Sattel erzählen hören. Er sagte, während ich zuhörte: „Alles was dieser

---

[137] Siehe Anm. 40 und Text S. 25 und S. 49, Abs. 65.

[138] Über die berühmten Gaza-Sättel vergl. A. von Kremer, Kulturgeschichte des Orients II. S. 293.

[139] Ein Mithkâl = 3 bis 4 Gramm.

[140] Siehe Seite 50 f. und Anm. 125.

[141] Nicht zu verwechseln mit dem gleichnamigen Sohn des Abbâs (S. 51), der in jenem Gefechte fiel!

[142] Siehe Anm. 51.

[143] D. i. Ibn al-Sallâr's.

Unglückliche (damit meinte er Nasr) besessen hat, ist geraubt worden, sei's nun von den Franken oder von seinen Waffenbrüdern.“ Ich sagte darauf: „Machst du vielleicht eine Anspielung auf den goldenen Sattel?“ „Ganz richtig,“ antwortete er. Ich befahl, daß man den Sattel herbeibringe; dann sagte ich zu Husâm al-Mulk: „Lies den Namen, der auf dem Sattel steht, ob es der des Abbâs, der seines Sohnes oder der meinige ist! Und wer konnte überhaupt zur Zeit Al-Hâfith's zu Misr auf einem goldenen Sattel reiten außer mir?“ Mein Name war nämlich schwarz auf den Randstreifen des Sattels gestickt, dessen Mitte gesteppt war. Als er es festgestellt hatte, entschuldigte er sich bei mir und schwieg fortan still.

* * *

82. War's nicht eine Schickung des göttlichen Willens in Hinsicht auf Abbâs und seinen Sohn, waren's nicht die Folgen der Empörung und der Undankbarkeit, — Abbâs hätte sich zur Warnung dienen lassen sollen, was vor ihm Al-Malik Al-Afdal Rudwân Ibn Al-Walachschî (Allah sei ihm gnädig!) widerfuhr. Er war Vezier, als die Truppen auf Anstiften Al-Hâfith's sich gegen ihn empörten, [144] wie sie sich gegen Abbâs empörten, und er hatte Ägypten verlassen, um sich nach Syrien zu begeben, nachdem sein Haus und sein Harem der Plünderung anheimgefallen waren.

83. Mittlerweile sah ein Mann, bekannt unter dem Namen Al-Kâ'id Mukbil, ein junges Mädchen in den Händen der Neger. Er kaufte es ihnen ab und schickte es in sein Haus. Aber Mukbil hatte eine tugendhafte Frau, welche das junge Mädchen in ein Zimmer im Oberstock des Hauses hinaufsteigen ließ. Sie hörte es sagen: „Allah, so wahr du lebst, du wirst uns triumphieren lassen über den, der sich wider uns empört und unsere Wohltaten verleugnet hat.“ Die Frau frug sie: „Wer bist du?“ Das junge Mädchen antwortete: „Ich bin Katr alnidâ (‚Tautropfen‘), die Tochter Rudwâns.“ Die Frau ließ hierauf ihren Mann herbeirufen, den Kâ'id Mukbil, welcher seine Dienstverrichtungen am Tore des Palastes ausübte, und machte ihn mit der Herkunft des jungen Mädchens bekannt. Dieser schrieb an Al-Hâfith einen Brief, um ihn davon zu unterrichten. Al-Hâfith schickte alsbald einen Diener des Schlosses in die Wohnung Mukbil's, um das junge Mädchen zu holen und in den Palast zu führen.

84. Was Rudwân betrifft, so hatte dieser sich nach Salchad [145]

---

[144] Es war am 14. Juni 1139. Derenbourg, p. 178 nach Ibn al-Athîr.

[145] Bei Bozra im Haurân, südöstlich von Damaskus, Grenzstadt des alten Reiches Basan, in der Bibel erwähnt Deut. 3, 10. 13; Jos. 12, 5; 13, 11; I.

begeben zu dem Atâbek Amîn al-Daula Togtakîn [146] (Allah sei ihm gnädig!). Dieser ehrte Rudwân, gewährte ihm Gastfreundschaft und bot ihm seine Dienste an. Nun belagerte aber in diesem Augenblick der König der Emire, der Atâbek Zankî [147], der Sohn Ak Sunkur's, (Allah sei ihm gnädig!) Baʿlbek. [148] Er schickte einen Boten zu Rudwân und gab sich alle Mühe, diesen vollkommenen, edlen, tapferen Mann an sich zu ziehen, welcher zugleich ein ausgezeichneter Schriftsteller war und für welchen die Truppen sich ganz begeistert fühlten wegen seiner edeln Eigenschaften.

85. Der Emir Muʿîn al-Dîn (Allah sei ihm gnädig!) sagte zu mir: „Wenn dieser Mann sich dem Atâbek anschließt, so wird daraus für uns ein großer Schaden erwachsen." Ich frug ihn darauf: „Welches sind deine Pläne?" Er antwortete mir: „Du wirst zu Rudwân gehen. Vielleicht wirst du ihn davon abbringen, sich zu dem Atâbek zu begeben, und ihn bestimmen, nach Damaskus zu kommen. Deine Sache ist es, zuzusehen, was du unter diesen Umständen tun zu müssen glaubst."

86. Ich begab mich zu Rudwân nach Salchad. Ich hatte eine Zusammenkunft mit ihm und seinem Bruder, der den Beinamen Al-Auhad („der Einzige") führte, und unterhielt mich mit ihnen beiden. Al-Afdal Rudwân sagte zu mir: „Ich bin nicht mehr frei; denn ich habe diesem Herrscher mein Wort verpfändet, daß ich mich mit ihm verbinden wolle. Ich bin also gehalten, mein Versprechen einzulösen." Ich antwortete ihm: „Allah gebe dir den Vorrang! Ich für meinen Teil werde nun unverzüglich zu meinem Herrn zurückkehren; denn er kann mich nicht entbehren. Er hat aber darauf gerechnet, daß ich dich zuvor

---

Chron. 5, 11. Vergl. Winer, Bibl. Realwörterbuch s. v. und L. Völter, Das heil. Land S. 70.

[146] Da der Atâbek Togtakîn schon im Jahr 1128 gestorben war, so liegt hier ein Schreib- oder Gedächtnisfehler des hochbejahrten Erzählers vor. Statt Togtakîn ist mit Derenbourg (p. 178) nach Ibn al-Athîr und Abû Schâma Gumuschtakîn zu lesen.

[147] Siehe Anm. 3.

[148] Baʿlbek, im Quellgebiet des Orontes, zwischen dem Libanon und Antilibanon gelegen, war bis vor kurzem im Besitze Dschamâl al-Dîn Muhammeds gewesen und als dieser nach der Ermordung seines Bruders Schihâb al-Dîn Mahmûd (23./24. Juni 1139) den Fürstenthron von Damaskus bestieg, dem Minister Muʿîn al-Dîn als Lehen überlassen worden. Dieser hatte sich mit seinem Freund Usâma, der — wie wir wissen (siehe S. 22 und Anm. 22) — damals in Damaskus lebte, unverzüglich nach Baʿlbek begeben, um sein Besitztum gegen Zankî zu verteidigen. Aber am 10. Oktober 1139 mußte die Stadt und am 21. desselben Monats auch die Burg sich dem Belagerer ergeben. Derenbourg p. 177 und 181; Ritter, Erdkunde, XVII, S. 229—249.

meine ganze Meinung wissen ließe.“ „So sprich!“ sagte Rudwân. Ich sagte darauf zu ihm: „Wenn du im Lager des Atâbeks angelangt sein wirst, — glaubst du, daß er sein Heer in zwei Hälften teilen wird, damit die eine mit dir nach Ägypten marschiere, während die andere zurückbleibt, um uns zu belagern?“ „Das wird er allerdings nicht tun,“ antwortete er. Ich fuhr fort: „Nun denn, wenn er vor Damaskus [149] im Felde gestanden, es belagert und diese Stadt nach langen Anstrengungen erobert haben wird, — wird er mit geschwächten Truppen und erschöpften Vorräten in anstrengenden Märschen sich mit dir nach Ägypten begeben können, ohne zuvor seine Rüstungen zu erneuern und sein Heer wieder in Stand zu setzen?“ „Gewiß nicht.“ erwiderte er. Ich sprach weiter: „In jenem Augenblick wird der Atâbek zu dir sagen: ‚Wir werden mit einander nach Aleppo gehen, um dort unsere Ausrüstung für den Marsch zu erneuern.‘ Dann wenn ihr Aleppo erreicht habt, wird er sagen: ‚Jetzt werden wir bis zum Euphrat vorrücken, um die Turkomanen anzuwerben.‘ Habt ihr euch aber erst einmal an den Ufern des Euphrats gelagert, so wird er dir sagen: ‚Wenn wir den Euphrat nicht überschreiten, so werden wir die Turkomanen nicht anwerben können.‘ Ist aber der Euphrat überschritten, so wird er sich mit dir brüsten und bei den morgenländischen Herrschern damit prahlen, daß er sagen kann: ‚dieser große Ägypter ist jetzt in meinem Dienste.‘ Dann wirst du wünschen, einen der Steine Syriens wieder zu sehen, aber du wirst es nicht mehr können. Du wirst dich in jenem Zeitpunkt meines Wortes erinnern und denken, er hatte mir einen guten Rat gegeben, auf den ich nicht gehört habe.“

87. Rudwân senkte das Haupt und blieb in Gedanken versunken, da er nicht wußte, was er sagen sollte. Dann wandte er sich zu mir und fragte mich: „Was soll ich beschließen, da du ja zurückkehren willst?“ Ich antwortete ihm: „Wenn es irgend einen Nutzen hat, daß ich bleibe, so werde ich bleiben.“ „Das ist der Fall,“ sagte er zu mir.

88. Ich blieb. Es fanden noch mehrere Unterredungen zwischen uns statt. Endlich kam man überein, daß Rudwân sich nach Damaskus begeben, dort 30000 Denare empfangen sollte — die eine Hälfte in barem Gelde, die andere in Gestalt eines Lehensguts —, daß man ihm

---

[149] Zankî, schon lange nach Damaskus lüstern, beschönigte seine neuerlichen Absichten auf diese Stadt mit dem Vorgeben, er wolle die Ermordung Schihâb al-Dîn Mahmûds rächen, wozu er als zweiter Gemal der Zumurrud Châtûn, der Mutter Schihâb al-Dîn's, und zugleich als Schwiegervater des letzteren ein gewisses Recht besaß. Siehe Derenbourg p. 177 vergl. mit p. 171 f. Die Einnahme Ba'lbek's sollte nur ein Vorspiel sein für die Besetzung von Damaskus.

das Haus Al-Akîki's zur Wohnung anweisen und daß seine Gefährten eine angemessene Löhnung erhalten sollten.

89. Rudwân unterschrieb diese Bedingungen mit seinem schönsten Namenszuge und sagte zu mir: „Wenn du willst, werde ich mit dir abreisen.“ „Nein,“ antwortete ich ihm, „ich werde vorausreisen und eine Brieftaube von hier mitnehmen. Sobald ich angekommen bin, dein Haus eingerichtet und alles angeordnet habe, werde ich die Taube zu dir fliegen lassen und mich unverzüglich auf den Weg machen, um dir auf halbem Wege zu begegnen, damit ich dich nach Damaskus hineingeleite.“ Nachdem so unsere Verabredungen getroffen waren, nahm ich Abschied von Rudwân und reiste ab.

90. Amîn al-Daula seinerseits wünschte, daß Rudwân nach Ägypten zurückkehre, um dort die Versprechungen zu erfüllen, welche er ihm gemacht hatte, und um daselbst den Ehrgeiz zu befriedigen, den er in ihm geweckt hatte. Amîn al-Daula versammelte die verfügbaren Mannschaften und führte sie Rudwân zu, nachdem ich weggegangen war. Kaum hatte dieser die Grenzen Ägyptens überschritten, als seine türkischen Truppen meuterten und sein Gepäck plünderten. [150] Er begab sich in den Schutz eines der arabischen Stämme [151] und schickte eine Abordnung zu Al-Hâfith [152] mit der Bitte, ihm Sicherheit zu gewähren. [153] Kurz darauf zog er wieder in Misr [154] ein und wurde auf Befehl des Chalifen nebst seinem Sohne in's Gefängnis gesetzt. [155]

91. Zur Zeit meiner Ankunft in Misr [156] war Rudwân in einem Gebäude, das mit dem Palaste in Verbindung stand, eingeschlossen.

---

[150] Im September 1139. Siehe Wüstenfeld, Geschichte der Fatimiden-Chalifen S. 309.

[151] Siehe S. 48 und Anm. 116.

[152] Wir erinnern uns (siehe S. 54 Abs. 82), daß der Militär-Aufstand gegen Rudwân von dem Chalifen Al-Hâfith angestiftet war.

[153] In der französischen Übersetzung Derenbourg's, wie auch in seiner ‚Vie d'Ousâma‘ ist das arabische Wort ‚*amân*‘ beibehalten und auch durch keine Note erläutert, weil Sinn und Bedeutung des Ausdrucks französischen Lesern infolge der Beziehungen zu Algier bekannt ist. Rudwân bat seinen Herrn um „Sicherheit“ oder „Schutz“ bei seinem bevorstehenden Wiedereinzug in die Stadt, die er als Flüchtling hatte verlassen müssen, — sei's weil er um die Mitschuld des Chalifen an jenem Aufstand nicht wußte, sei's weil er nicht ohne Not es auf einen Kampf mit den Waffen ankommen lassen wollte. Jedenfalls wahrte er mit seiner Bitte den Schein der Loyalität gegen seinen rechtmäßigen Herrn.

[154] Siehe Anm. 32.

[155] Dies geschah am 29. November 1139. Siehe Wüstenfeld, Geschichte der Fatimiden-Chalifen S. 309.

[156] Nach S. 24 und Anm. 35 am 30. November 1144.

Mit Hilfe eines eisernen Nagels durchbohrte er schließlich die vierzehn Ellen dicke Mauer. Er brach aus in der Nacht vom Mittwoch auf den Donnerstag.[157] Einer der Emire, der mit ihm verwandt war, hielt sich, von seinen Absichten unterrichtet, beim Palaste auf, um ihn zu erwarten mit noch einem Schützling, der dem Stamme der Lawâta[158] angehörte. Alle drei gingen bis zum Nil, den sie auf der Höhe von Gizeh[159] überschritten. Seine Flucht versetzte Kairo in Aufregung. Am folgenden Morgen zeigte er sich in Gizeh in einem Empfangszimmer, wo die Menge sich um ihn drängte, während das Heer von Misr sich rüstete ihn zu bekämpfen. Am Freitag Morgen ging er dann auf das andere Nilufer hinüber, um Kairo zu erreichen, während das ägyptische Heer unter der Führung des Tormeisters (Sâhib al-bâb)[160] Kaimâz[161] seine Panzerhemden für den Kampf anzog. Als Rudwân mit ihnen zusammenstieß, schlug er sie auf's Haupt und zog in Kairo ein.

92. Ich war zu Pferde gestiegen und hatte mich mit meinen Gefährten zum Tore des Palastes gewandt, bevor Rudwân in die Stadt einzog. Ich fand die Türen des Palastes geschlossen, ohne daß jemand sich an den Zugängen aufhielt. Ich kehrte wieder um und begab mich in mein Haus.

93. Rudwân hatte sich in der Moschee Al-Akmar[162] niedergelassen. Die Emire begaben sich massenhaft zu ihm und brachten ihm Lebensmittel und Geld. Al-Hâfith seinerseits hatte einen Trupp Neger in dem Palaste versammelt. Sie tranken nnd berauschten sich, dann öffnete man ihnen die Türe, und sie gingen hinaus und forderten das Haupt Rudwâns.

94. Der Auflauf, welcher entstand, veranlaßte alle Emire zu Pferde zu steigen. Sie ließen Rudwân im Stich und zerstreuten sich. Nun verließ auch er die Moschee, aber sein Reittier war nicht mehr da: sein Reitknecht war mit ihm auf und davon gegangen.

95. Ein junger Mann von der Leibwache[163] sah Rudwân auf der Schwelle der Moschee still stehen und sagte zu ihm: „O mein Ge-

---

[157] Am 13. April 1148. Siehe Wüstenfeld a. a. O. S. 309.

[158] Siehe Anm. 50.

[159] Dem alten Kairo gegenüber auf dem Westufer des Nil.

[160] Die Würde eines „Tormeisters“ kam der eines Unter-Veziers beinahe gleich. Siehe Wüstenfeld, Calcaschandi's Geographie und Verwaltung von Ägypten S. 181 und unsere Anm. 82.

[161] Tâdsch al-Mulûk Kaimâz war nach Ibn Tagrîbardî einer der hervorragendsten Emire von Kairo. Derenbourg p. 211 n. 4.

[162] Der Chalif Al-Âmir, der Vorgänger Al-Hâfith's (siehe Anm. 31 u. 37), hatte im Jahre 1125 diese Moschee erbaut.

[163] Die „jungen Leute von der Leibwache“ wurden schon verschiedent-

bieter, willst du nicht meinen Platz auf meinem Pferde einnehmen?" „Sehr gern," sagte Rudwân. Der junge Mann galoppierte auf ihn zu mit dem Schwerte in der Faust, neigte den Kopf und bückte sich herab, als wollte er absteigen, und schlug Rudwân mit seinem Schwerte. Dieser fiel. Die Neger, die wieder auf ihn gestoßen waren, töteten ihn vollends. Die Leute von Misr teilten unter sich die Stücke seines Fleisches, wovon sie aßen, um sich Mut einzuflößen.[164] Das hätte für Abbâs ein lehrreiches Beispiel und eine Warnung sein können, wenn Allah es nicht anders beschlossen gehabt hätte.

96. Am gleichen Tage wurde einer unserer Kameraden, ein Syrer, durch zahlreiche Wunden verletzt. Sein Bruder suchte mich auf und sprach zu mir: „Mein Bruder ist in einem verzweifelten Zustande. Höre, was ihm begegnet ist: er ist durch Schwerter und andere Waffen verwundet worden, hat das Bewußtsein verloren und kommt nicht wieder zu sich." Ich antwortete: „Kehre zurück und laß ihm zur Ader!" Er erwiderte: „Er hat bereits zwanzig Pfund Blut verloren." Ich wiederholte: „Kehre um und schröpfe ihn! denn ich habe mehr Erfahrung bei Verwundungen als du. Es gibt für ihn kein anderes Heilmittel als den Aderlaß." Er ging fort, blieb zwei Stunden lang von mir fern, dann kam er ganz vergnügt wieder und sagte: „Ich hab' ihm zur Ader gelassen, und er ist wieder zu sich gekommen, hat sich aufgesetzt, hat gegessen und getrunken. Sein Leiden hat ihn verlassen." Ich rief aus: „Allah die Ehre! Wenn ich dieses Verfahren nicht mehr als einmal an mir selbst erprobt hätte, so würde ich es dir nicht anempfohlen haben."

5. Usâma's zweiter Aufenthalt in Damaskus (1154—1164).[165]

1. Hierauf widmete ich mich dem Dienste Al-Malik Al-Âdil Nûr al-Dîn's (Allah sei ihm gnädig!). Er begann einen Briefwechsel mit

---

lich erwähnt (S. 25. 29). Ibn Misâr berichtet von dieser Prätorianertruppe: „Die jungen Leute der Leibgarde rekrutierten sich aus den Söhnen der Soldaten, der Emire und der Diener des Herrscherhauses. Kam es mit einem derselben zum Sterben und hinterließ er Söhne, so führte man sie dem Chalifen zu; sie wurden in besonderen Anstalten untergebracht, erhielten Reitunterricht und hießen dann ‚die jungen Leute der Leibgarde'." Derenbourg, p. 212 n. 1.

[164] Dieser Kannibalismus beruhte also auf der — noch heute in gewissen Gegenden des Orients verbreiteten — Wahnvorstellung, als könne man sich den Mut eines anderen aneignen, indem man dessen Fleisch (insbesondere Herz und Leber, die als Sitz jener Eigenschaft gedacht werden) verzehrt. Derenbourg, ebendas., n. 2.

[165] Siehe Anm. 133 und 127, wozu hier noch weiter bemerkt s

Al-Mâlik Al-Sâlih,[166] um ihn zu bitten, daß er meine Frauen[167] und meine Kinder, welche in Misr geblieben waren und wohlwollend von ihm behandelt wurden, ziehen ließe. Der Vezier schickte den mit der Überbringung der Bitte beauftragten Boten zurück und entschuldigte sich, indem er sagen ließ, daß er für sie von den Franken Gefahr fürchte. Dann schrieb er mir folgendermaßen: „Du wirst nach Misr zurückkehren; denn du weißt, in welchen Beziehungen wir zu einander stehen. Solltest du aber zu große Abneigung gegen die Leute am Hofe empfinden, so magst du dich nach Mekka begeben. Ich werde dir eine Verfügung zustellen lassen, wodurch ich dir die Stadt Uswân[168] verleihe, und dir die nötigen Verstärkungen zur Verfügung stellen, damit du im Stande bist, die Abessinier zu bekämpfen; denn Uswân ist eine Grenzstadt am Ende der muslimischen Gebiete. Dort werde ich dir deine Frauen und Kinder hinschicken.“ Ich zog Al-Malik Al-Âdil[169] zu Rate und suchte seine Meinung zu erforschen. Er sagte zu mir: „O Usâma, du bist gewiß nicht geneigt, nachdem du von Misr und seinen inneren Streitigkeiten erlöst bist, dahin zurückzukehren. Das Leben ist zu kurz dafür. Ich werde die nötigen Schritte tun, um für deine Familie einen Geleitsbrief von dem König der Franken[170] zu erhalten, und jemand hinschicken, um deine Angehörigen zu holen.“ Und wirklich entsandte Nûr al-Dîn (Allah sei ihm gnädig!) einen Boten, welcher von dem Könige einen zu Wasser und zu Land giltigen Geleitsbrief erwirkte und mir zustellte.

2. Ich hieß einen meiner Diener sich auf den Weg machen als Träger des Geleitsbriefs sowie eines Schreibens von Al-Malik Al-Âdil, desgleichen eines Briefes von mir für Al-Malik Al-Sâlih. Dieser ließ meine Angehörigen auf einem Boote, das sein Privateigentum war, bis nach Damiette bringen, versah sie mit den für ihre Bedürfnisse notwendigen Geldmitteln und Vorräten und gab ihnen seine Verhaltungsbefehle. Von Damiette aus fuhren sie mit vollen Segeln auf einem fränkischen Fahrzeuge in's hohe Meer hinaus. Als sie sich Akko

---

Usâma's ehemaliger Hauptgegner, das Stadtoberhaupt Ibn al-Sûfî (Anm. 26), kurz vor seiner Ankunft in Damaskus gestorben war am 19. Mai 1154. Derenbourg p. 268. Einen Monat später, am 19. Juni 1154, langte Usâma vor Damaskus an (Siehe S. 52 und Anm. 135).

[166] Gemeint ist der ägyptische Vezier Al-Malik al-Sâlih Talâ'i' ibn Ruzzîk. Siehe oben S. 50 Abs. 71 vergl. mit S. 45 Abs. 54 und 46 Abs. 57.

[167] Usâma's Mutter, die ihren Sohn nach Ägypten begleitet hatte (siehe S. 47 Abs. 58), war dort gestorben.

[168] Südlichste Grenzstadt von Oberägygten (= Assuan, Syene).

[169] D. i. Nûr al-Dîn.

[170] König Balduin III. von Jerusalem (1142—1162).

näherten, wo der König sich gerade aufhielt (Allah habe kein Erbarmen mit ihm!), schickte der König auf einem kleinen Nachen einige Männer, welche unter den Augen meiner Angehörigen das Schiff mit ihren Äxten zertrümmerten. Der König stieg zu Pferd, blieb aber am Ufer, alles plündernd, was ihm hier in den Weg kam.

3. Mein Diener schwamm zu ihm heran mit dem Geleitsbrief und sagte zu ihm: „O mein Herr König; ist das nicht dein Geleitsbrief?" „In der Tat," antwortete der König; „aber es ist Brauch bei den Muselmännern, daß, wenn eines ihrer Fahrzeuge im Angesichte einer Stadt Schiffbruch erleidet, die Bewohner dieser Stadt das Recht haben, es auszuplündern" [171]. „Wirst du uns gefangen nehmen?" frug mein Diener. „Nein," antwortete der König. Dieser (Allah verfluche ihn!) brachte sie in ein Haus zusammen und ging so weit, die Frauen zu durchsuchen dergestalt, daß er alles wegnahm, was die Gesellschaft besaß.

4. Auf dem Schiffe waren Schmuckgegenstände, welche die Frauen hier aufbewahrt hatten, Gewänder, Perlen, Degen, sonstige Waffen, Gold und Silber — ein Wert von ungefähr 30000 Goldstücken. Der König plünderte alles und übergab den Reisenden fünfhundert Goldstücke mit den Worten: „Diese Summe diene zu eurer Rückkehr in's Vaterland!" Nun waren es aber nicht weniger als fünfzig Personen, Männer und Weiber.

5. Zur selben Zeit begleitete ich Al-Malik Al-Âdil Nûr al-Dîn in die Länderstrecken des Königs Masʿûd [172], nach Raʿbân und Kaisûn [173]. Das Wohlbefinden meiner Kinder, der Kinder meines Bruders und unserer Frauen [174] ließ mich den Verlust meines Vermögens leicht verschmerzen. Schmerzlich war mir nur der Verlust meiner Bücher. Es waren viertausend Bände, lauter kostbare Werke. Ihr Verschwinden ist für mich lebenslang ein Gegenstand des Kummers geblieben.

6. Das sind Katastrophen, welche die Berge erschüttern [175] und

---

[171] Der König sucht also sein beutegieriges Verhalten zu rechtfertigen durch die Berufung auf das landesübliche Strandrecht.

[172] Masʿûd, Sultan von Ikonium, war bereits am 1. Oktober 1152 gestorben. Der Feldzug Nûr al-Dîn's, welcher in den Frühling 1155 fällt, war also nicht gegen Masʿûd selbst, sondern gegen dessen Sohn und Nachfolger Kilidsch Arslân II. gerichtet. Derenbourg, p. 272 nach ʿImâd al-Dîn und Ibn Challikân.

[173] Diese beiden festen Plätze lagen bei Samosata (an der Grenze von Cilicien und Mesopotamien), Raʿbân östlich, Kaisûn westlich von dieser Stadt.

[174] Usâma erhielt die Nachricht von der glücklichen Ankunft seiner Lieben in Damaskus auf dem Rückmarsch von der eben erwähnten erfolgreichen Expedition und zwar in Aleppo. Derenbourg, p. 273 nach Abû Schâma.

[175] Zur Wahl dieses Ausdrucks wurde Usâma vielleicht veranlaßt durch

die Reichtümer vernichten. Aber Allah (Ehre sei ihm!) wiegt sie auf durch seine Barmherzigkeit, läßt die Wunden vernarben durch seine Gnade und durch seine Vergebung. Wie viele schwere Ereignisse, die ich durchgemacht habe! Wie viele Katastrophen, von denen ich betroffen worden bin! Und doch bin ich selbst dabei wohlauf geblieben, weil das Schicksal es so bestimmt hatte. Ich bin zu Grunde gerichtet worden durch den Verlust meines Vermögens, und in der Zwischenzeit dieser schweren Ereignisse habe ich an unzähligen Schlachten mit den Ungläubigen und mit den Muselmännern teilgenommen. Und von den Wunderdingen, welche ich in den Schlachten gesehen und erfahren habe, will ich berichten, was mein Gedächtnis mir in Erinnerung bringen wird; denn die Vergeßlichkeit ist nicht tadelnswert bei denen, an welchen eine lange Reihe von Jahren vorübergegangen ist. Sie ist erblich bei den Söhnen Adams von ihrem ersten Vater an (über ihm sei Segen und Heil!).

6. Reitersehre.[176]

1. Ein Beispiel, dessen Zeuge ich gewesen bin, von dem Ehrgefühl bei den Reitern und von der Unerschrockenheit, mit welcher sie den Gefahren trotzen, ereignete sich bei einem Zusammenstoße zwischen

---

das schreckliche Erdbeben, welches zur Zeit seines zweiten Aufenthaltes in Damaskus, nämlich im August 1157, seine Heimat Schaizar und noch zwölf andere Städte der Umgegend verwüstete. Der Emir von Schaizar, Tâdsch al-Daula Nâsir al-Dîn Muhammed (siehe Anm. 133), mit seiner ganzen Familie wurde unter den Trümmern der Burg begraben. Nur zwei Personen wurden gerettet: die Gemahlin des Emirs, eine Prinzessin von Damaskus, welche noch lebend unter den Trümmern hervorgezogen werden konnte, und ein Bruder Tâdsch al-Daula's, Scharaf al-Daula Ismâ'îl, welcher zur Zeit der Katastrophe von Schaizar abwesend war. Wie gut für Usâma, daß ihm die Heimkehr verwehrt worden war! Siehe Derenbourg p. 276 ff.; Röhricht, Gesch. d. Königr. Jerusalem, S. 290 Anm. 6.

[176] Während bis hierher die Erzählung Usâma's im ganzen einer chronologischen Ordnung folgte und eigentlich geschichtlichen und biographischen Stoff in Fülle darbot, so daß wir auch den Abschnitten geschichtliche Überschriften geben konnten, reißt jetzt der historische Faden ab, und es folgen ohne alle zeitliche, örtliche und fast auch ohne deutlich bemerkbare sachliche Ordnung anekdotenhafte Reminiszenzen in buntester Mischung, lediglich nach dem Gesetz der Ideen-Assoziation aneinandergereiht und oft unmerklich in einander übergehend. Wir tun gut, uns hier zu erinnern (s. Einleitung S. 1 u. 14 f.), daß Usâma in seinem Buch weder eine eigentliche Autobiographie, noch gar eine Geschichte seiner Zeit zu geben beabsichtigte, sondern „belehrende Beispiele“ aus dem Erfahrungsvorrat seines langen und abwechselungsreichen Le-

uns [177] und Schihâb al-Dîn Mahmûd, Sohn Karâdschâ's, der zu jener Zeit Herr von Hamâ war [178]. Der Krieg zwischen uns und ihm gehörte zu denen, die man schlückchenweise trinkt [179], sofern die Truppenabteilungen immer wachsam blieben und das Kriegsvolk an Schnelligkeit im Kampfe wetteiferte. Einer unserer angesehensten Soldaten und Reiter, der Numairite [180] Dschamʿa, kam zu mir. Er war in Tränen. Ich sagte zu ihm: „Was hast du denn gegenwärtig für einen Grund so zu weinen, o Abû Mahmûd [181]?" Er antwortete: „Ich habe einen Lanzenstich bekommen von Surhanak, dem Sohne Abû Mansur's." „Nun," versetzte ich, „was ist denn da besonderes daran, einen Stich von der Lanze Surhanaks zu bekommen?" Er antwortete: „Nichts, als daß ich ihn von einem solchen Manne wie Surhanak bekommen habe. Bei Allah, der Tod wäre mir leichter als der Schlag, mit dem er mich getroffen hat. Aber er hat mich unvermutet und unversehens getroffen." Ich versuchte ihn zu beruhigen und die Sache in seinen Augen zu mildern. Darauf wandte er den Kopf seines Pferdes rückwärts dem Feinde zu. Ich frug ihn: „Wo willst du hin, Abû Mah-

---

bens, wie ja schon der ursprüngliche Titel deutlich erkennen läßt. - Immerhin werden die kaleidoskopartig wechselnden Kriegs- und Jagdabenteuer, die wunderbaren Heilungsgeschichten und Sittenbilder etc. nicht nur hin und wieder von fesselnden Schilderungen wissenswerter geschichtlicher Ereignisse unterbrochen, sondern sie enthalten selbst — oft ganz nebenbei — außerordentlich viele geschichtliche Daten und wertvolle Einzelheiten, die der Historiker dankbar als Mosaiksteinchen zur Komposition eines lebensvollen Bildes jener Zeit zu verwenden wissen wird.

[177] D. h. den Munkidhiten von Schaizar.

[178] Hamâ, das biblische Hamath, später Epiphania, südliche Nachbarstadt von Schaizar, wie dieses am Orontes gelegen (vergl. Sachau, Reise in Syrien S. 66 f.), war nach der Eroberung durch Bursuk ibn Bursuk, den Oberfeldherrn des Sultans Muhammed-Schâh von Ispahan, im Sommer 1115 dem Fürsten von Hums (Emesa), Chîrchân, Sohn Karâdschâ's, und von diesem darauf seinem Bruder Schihâb al-Dîn Mahmûd übergeben worden. (Siehe Derenbourg p. 107 und 127). Dieser Schihâb al-Dîn Mahmûd von Hamâ darf nicht verwechselt werden mit dem gleichnamigen Fürsten von Damaskus (siehe S. 22 und Anm. 23) und auch nicht mit Schihâb al-Dîn Ahmad, Sohn Salâh al-Dîn's (siehe S. 20 und Anm. 14).

[179] D. h. es bestanden fortwährende Reibereien mit diesem streitsüchtigen Nachbar. Die hier erzählte Episode kann nicht genauer datiert werden. Sie ereignete sich eben bei einem der vielen Kämpfe zwischen 1115 und 1124, in welch letzterem Jahre die beiden Gegner behufs gemeinsamen Vorgehens gegen die Franken in Apamea (nördlich von Schaizar) sich aussöhnten.

[180] Die Numairiten waren ein arabischer Stamm.

[181] D. h. Vater Mahmûd's. Er hatte nämlich einen Sohn dieses Namens, den wir später noch kennen lernen werden.

mûd?“ Er antwortete: „Zu Surhanak. Bei Allah, ich werde ihn mit der Lanze niederstoßen oder von seiner Hand sterben.“ Er entfernte sich und blieb eine Stunde aus, während ich mich mit dem Gegner beschäftigte, der mir die Stirne bot. Dann kam er lachend zurück. Ich fragte ihn: „Was hast du getan?“ Er antwortete: „Ich hab' ihm, bei Allah, einen Lanzenstoß gegeben; und wenn ich ihn gefehlt hätte, wäre ich verloren gewesen.“ Wirklich war er auf Surhanak losgegangen, der mitten unter seinen Gefährten war, hatte ihn mit einem Lanzenstoß durchbohrt und war zurückgekommen.

2. Es folge hier ein poetisches Bruchstück, das sich auf Surhanak und Dscham'a bezieht:

„Allah mag dich schützen![182] *Du ließest es dir nicht einfallen, daß er zornige Wiedervergeltung üben würde, daß er, nach Blut dürstend, am Schlafen verhindert wäre durch Rachbegier.*

Du hattest ihn geweckt, warst selbst dann eingeschlafen; aber er war nicht entschlummert aus Zorn gegen dich: wie sollte er schlafen in seiner Hitze!

Wenn die Zeit dich besiegt, — und das wird wohl eines Tages geschehen —, so ist's, weil man dir allzu gut gemessen hat und der Kelch überlaufen wird.“

3. Dieser Surhanak war einer der berühmtesten Reiter, ein Kurdenhäuptling. Nur war er jung, während Dscham'a in voller Reife war, mit der Urteilskraft des Alters und der Überlegenheit des Mutes.

4. Die Tat Surhanaks hat mich erinnert an das, was Malik Ibn Al-Hârith Al-Aschtar (Allah sei ihm gnädig!) an Abû Musaika Al-Ijâdî tat. Als zur Zeit Abû Bekr's des Gerechten[183] (Allah sei ihm gewogen!) die Araber vom Islam abfielen und Allah (Ehre sei ihm!) beschlossen hatte, sie zu Gunsten dieser Religion zu bekämpfen, führte Abû Bekr die Heere gegen die abtrünnigen arabischen Stämme. Nun war Abû Musaika Al-Ijâdî im Bunde mit den Banû Hanîfa, den Löwen

---

[182] Das Verbum دَرَّ heißt „Milch geben“; darnach übersetzt Derenbourg: „C'est d'Allâh que vient ton lait“ („von Allah kommt deine Milch“). Dieser an sich schwer ergründliche Satz paßt aber keinesfalls in den Zusammenhang dieses Gedichtes, welches den Helden Surhanak vor der Rache seines Gegners warnen will. Nun heißt das Substantiv دَرٌّ „Werk“, „Handlung“, لِلّٰهِ دَرُّكَ also: „Allah's ist (oder sei) deine Sache!“ Übrigens ist diese Wendung eine bekannte Gebetsformel in der Bedeutung: „Allah schütze dich!“

[183] Der erste Chalif d. h. Nachfolger Muhammeds 632—634.

unter den Arabern an Kampfesmut, während Malik Al-Aschtar einer der Feldherren Abû Bekr's (Allah sei ihm gnädig!) war. Als die Gegner einander gegenüberstanden, trat Malik zwischen die beiden Heere vor und rief: „O Abû Musaika!" Dieser trat aus den Reihen hervor. Der andere nahm wieder das Wort: „Wehe über dich, o Abû Musaika! Wie bist du, nachdem du den Islam ausgeübt und den Koran gelesen hast, zur Gottlosigkeit zurückgekehrt!" „O Malik, sieh dich vor," sagte Abû Musaika; „es ist den Muselmännern untersagt, Wein zu trinken. Ohne Wein aber gibt es keine Ausdauer." „Wäre es dir gefällig," versetzte Malik, „mit mir einen Zweikampf zu bestehen?" „Jawohl," sagte der andere. Sie drangen mit den Lanzen und mit den Schwertern aufeinander ein. Abû Musaika schlug Malik, spaltete ihm den Kopf und kehrte ihm die Augenlieder um, was ihm den Beinamen Al-Aschtar (der Mann mit den umgekehrten Augenliedern) eintrug. Malik kehrte darauf an seinen Platz [184] zurück, indem er den Hals seines Pferdes umschlang. Familienglieder und Freunde schlossen sich ihm weinend an. Er sagte zu einem von ihnen: „Stecke deine Hand in meinen Mund!" Dieser steckte seinen Finger in den Mund Maliks, der ihn biß. Der Mensch wand sich vor Schmerz. Malik rief aus: „Es steht nicht schlimm um euren Herrn. Sagt man doch, so lange die Zähne stark sind, sei der Kopf stark. Stopft meine Wunde zu mit Mehl und verbindet sie mit einem Turban!" Und als man die Wunde verstopft und verbunden hatte, sagte er: „Bringt mein Pferd!" Man frug ihn: „Wo willst du hin?" „Zu Abû Musaika", war seine Antwort. Malik ritt zwischen die beiden Heere vor und rief: „O Abû Musaika!" Abû Musaika stürzte vor, wie ein Pfeil so schnell. Malik traf Abû Musaika mit seinem Schwerte auf die Schulter, die er durchhieb bis auf den Sattel herab, und tötete ihn. Malik kehrte zu seinem Lagerplatz zurück und blieb vierzig Tage unfähig sich zu rühren. Dann erholte er sich und genas von dieser Wunde.

7. Dem sicheren Tode entronnen.

1. Ich habe einen ähnlichen Fall erlebt, wo ein von einer Lanze verwundeter Mann gerettet wurde, nachdem man geglaubt hatte, es

[184] Derenbourg übersetzt الى رحله durch „depuis la selle" (?) — eine sprachliche Härte und sachlich unvollziehbare Vorstellung. رحل bedeutet allerdings gewöhnlich „Sattel", hier aber gewiß „Standort, Halteplatz", wie denn auch Derenbourg selbst kurz nachher (Seite 28 Zeile 1 des arabischen Textes) denselben Ausdruck mit „vers son campement" sinngemäß wiedergibt.

wäre um ihn geschehen. Wir hatten ein Gefecht gehabt mit dem Vortrab der Reiterei Schihâb al-Dîn Mahmûds [185], des Sohnes Karâdschâ's, welcher einen Einfall in unser Land gemacht und uns einen Hinterhalt gelegt hatte. Als wir einander gegenüberstanden — wir und er —, zerstreuten sich unsere Reiter. Da kam ein Reiter von unseren Truppen Namens ʿAlî ibn Salâm, ein Numairite, zu mir und sagte: „Unsere Kameraden haben sich zerstreut. Wenn die Feinde sie überfallen, werden sie sie vernichten.“ Ich sagte: „Halte in meinem Namen meine Brüder und meine Vettern zurück, damit ich unsere Leute zurückhole!“ Alî rief: „O Emire, lasset Usâma die Leute zurückbringen und folget ihm nicht! sonst würde der Feind sie überfallen und vertreiben.“ Sie antworteten: „Wir werden umkehren.“ Ich ritt mit meinem Pferde im Galopp davon, um unsere Leute zurückzuholen. Was die Feinde anbetrifft, so hielten sich dieselben in einiger Entfernung von ihnen, um sie anzulocken und sich ihrer Personen zu bemächtigen. Aber als sie sahen, wie ich sie zur Umkehr veranlaßte, stürzten sie sich auf uns, und ihr Hinterhalt kam zum Vorschein, während ich in einiger Entfernung von meinen Gefährten war. Ich machte kehrt, um mich den Feinden entgegenzuwerfen, indem ich die Nachhut meiner Kameraden decken wollte. Ich fand meinen Vetter Laith al-Daula Jahjâ [186] (Allah erbarme sich seiner!), der beim Nachtrab meiner Gefährten auf der Südseite des Weges blank gezogen hatte, während ich auf der Nordseite war. Wir hatten unsere Freunde eingeholt.

2. Ein Reiter von der feindlichen Kavallerie Namens Fâris ibn Zimâm, ein Araber und berühmter Reiter, kam dahergesprengt. Er galoppierte an uns vorüber und wollte einen Lanzenangriff auf unsere Kameraden machen. Mein Vetter eilte mir voran auf ihn zu und versetzte ihm einen Stoß mit der Lanze, daß er mit samt seinem Pferde zu Falle kam. Klirrend zersplitterte die Lanze, daß ich und meine Gefährten es hörten.

3. Nun hatte mein Vater [187] (Allah sei ihm gnädig!) einen Boten zu Schihâb al-Dîn geschickt, der ihn mit sich führte, als er gegen uns

---

[185] Des Herrn von Hamâ. Vergl. Anm. 178 und 179.

[186] Usâma bezeichnet denselben späterhin Abschn. 48, 9 als Sohn Mâliks, des Sohnes Humaids. Ein Bruder Murschids, des Vaters Usâma's, mit Namen Mâlik ist sonst nicht bekannt. Und da dessen Vater Humaid genannt wird, während Murschids Vater ʿIzz al-Daula Sadîd al-Mulk Abû 'l-Hasan ʿAlî hieß, so müßte man daraus schließen, daß Usâma's Großmutter zwei mal vermählt gewesen und Mâlik ein Halbbruder Murschid's sei.

[187] Er hieß Madschd al-Dîn Abû Salâma Murschid. Vergl. über ihn die Anmerkungen 17 und 20.

in den Kampf zog. Nach dem Lanzenstoße, welcher Fâris ibn Zimâm traf, und nach dem Fehlschlagen des Feldzugs gab Schihâb al-Dîn dem Boten die Freiheit wieder, welcher eine den Gegenstand seiner Sendung berührende Antwort mitbrachte, und kehrte nach Hamâ zurück.

4. Ich frug den Boten: „Ist Fâris ibn Zimâm tot?“ „Nein, bei Allah“, antwortete er; „er ist nicht einmal verwundet.“ Er fügte hinzu: „Laith al-Daula hat ihn, wie ich wohl bemerkte, mit dem Speere getroffen. Er hat ihn und sein Pferd zu Fall gebracht. Ich habe das Krachen der Lanze deutlich gehört, als sie zerbrach. Aber in dem Augenblick, wo Laith al-Daula ihn links bedrängte, hat er sich auf die rechte Seite geworfen, selbst eine Lanze in der Hand haltend, über welche sein Pferd gestürzt ist. Es war eine hervorragende Waffe. Diese Lanze ist zerbrochen. Laith al-Daula setzte seinem Gegner mit seinem eigenen Speere scharf zu, welcher darauf seinen Händen entfiel. Was du gehört hast, war also das Krachen des Speeres von Fâris ibn Zimâm. Die Lanze Laith al-Daula's ist in meiner Gegenwart vor Schihâb al-Dîn gebracht worden. Sie war unverletzt, ohne den geringsten Sprung, und Fâris ist nicht im allermindesten verwundet worden.

5. Seine Rettung setzte mich in Erstaunen. Dieser Lanzenstoß hatte den Hieben geglichen, welche man mit einem scharfen Schwerte beibringt nach dem Worte Antar's [188]:

> *„Die Pferde und die Reiter wissen, daß ich ihre Menge durch einen Hieb mit einem scharfen Schwert gewaltsam getrennt habe.“*

6. Das Heer und der Hinterhalt Schihâb al-Dîn's kehrten zurück, ohne erobert zu haben, was sie gewollt hatten.

7. Der vorhergehende Vers ist ausgezogen aus einem Gedichte des Antara ibn Schaddâd, in welchem er sagt:

> *„Ich bin ein Held, dessen eine Hälfte dem vornehmsten Geschlechte des ʿAbs angehört; die andere schütze ich mit meinem Säbel.*
>
> *Und wenn die Reiterschar sich kleinmütig zeigt und mit dem Augenwinkel beobachtet [189], so werde **ich** als überlegen betrachtet jedem, der seiner väterlichen und mütterlichen Ohme sich rühmt.*

---

[188] Antar (oder Antara) ibn Schaddâd aus dem Stamme ʿAbs ist einer der berühmtesten vorislamischen Dichter. Er lebte im 6. Jahrhundert. Eine der sieben Moallakât ist von ihm gedichtet. Auch in der Hamâsa sind uns Gedichte von ihm erhalten.

[189] D. h. ängstlich seitwärts späht nach einer Gelegenheit zur Flucht.

Die Pferde und die Reiter wissen, daß ich ihre Menge durch einen Hieb mit einem scharfen Schwert gewaltsam getrennt habe.

Steht davon ab, von euren Rossen zu steigen; denn ich bin der erste beim Absteigen. Auf was für Rossen sollte ich reiten, wenn ich nie davon heruntersteige? (?)

8. Ein ähnliches Abenteuer begegnete mir vor Apamea [190]. Wahrlich, der Urtukide Nadschm al-Dîn Ilgâzî [191] (Allah sei ihm gnädig!) schlug die Franken vor Al-Balât [192] auf's Haupt und zwar am Freitag den 5. des ersten Dschumâdâ im Jahr 513 [193] und vernichtete sie [194]. Roger, Fürst von Antiochien [195], wurde getötet nebst allen seinen Rittern.

---

[190] Apamea, 20 Kilometer nördlich von Schaizar und 7 Kilometer östlich vom Orontes, war am 14. September 1106 von Tankred eingenommen worden und befand sich seitdem im Besitz der Franken. Das furchtbare Erdbeben, welches im August 1157 Syrien heimsuchte (siehe Anm. 175) legte auch diese Stadt in Trümmer. Die Ruinenstätte führt heute den Namen Kal'at al-Mudîk. Vergl. H. Hagenmeyer, Galterii Cancellarii Bella Antiochena S. 150 f.; E. Sachau, Reise in Syrien S. 71 ff; Ritter, Erdkunde XVII, S. 1075 ff.

[191] Nadschm al-Dîn Ilgâzî ibn Urtuk, Fürst von Mâridîn im Hochland von Mesopotamien, teilte sich mit dem Atâbek Togtakîn von Damaskus in den Oberbefehl über das Heer des Sultans Mahmûd von Ispahan, das dieser im Frühjahr 1119 gegen die Franken aufbot. Er starb am 3. November 1122 auf einem Zuge gegen Majja Farikîn (nördlich von Mâridîn). Derenbourg p. 111 f.; Hagenmeyer, Galt. Cancell. Bella Antioch. S. 145.

[192] Al-Balât, bei Galt. Cancell. ‚Ager sanguinis' (Blutacker) genannt, soll nach Kamâl al-Dîn in einer engen Schlucht zwischen zwei Bergen bei dem Paß von Sarmadâ nördlich von Atharîb (Sarepta, jedoch nicht dem aus der Bibel bekannten sidonischen, sondern einem zwischen Antiochia und Aleppo gelegenen, dessen heutiger Name Terîb,) gelegen sein; ähnlich bezeichnet es Ibn al-Athîr als einen Gebirgspaß nahe bei Atharîb. Derenbourg p. 112; Hagenmeyer a. a. O. S. 210 f. vergl. m. S. 133.

[193] Am 14. August 1119. Dieses Datum ist jedoch irrig. Es ist das Datum der zweiten Schlacht bei Dânîth, während das für die Franken so unglückliche Blutbad bei Al-Balât schon am 28. Juni 1119 stattfand.

[194] Usâma behauptet späterhin (siehe Abschnitt 48, 2), es seien von dem ganzen fränkischen Heer kaum zwanzig Mann nach Antiochien entkommen. Eine ausführliche Schilderung der Schlacht gibt der Kanzler Galterius im 5. Kapitel seines Bellum Antiochenum secundum p. 87—89 der H. Hagenmeyer'schen Ausgabe.

[195] Roger war ein Sohn Richards del Principatu und ein Schwestersohn Tankreds. Sein Vater nahm mit Bohemund am ersten Kreuzzug teil, und Roger begleitete ihn oder kam doch bald nach. Als sein Oheim Tankred im Dezember1 112 starb, wurde er dessen Nachfolger als Fürst von Antiochien, jedoch unter Vorbehalt der Rechte des jüngeren Bohemund, der damals noch minderjährig war. Roger war verheiratet mit der Schwester des Königs Bal-

9. Mein Oheim ʿIzz al-Dîn Abû 'l-ʿAsâkir Sultân (Allah sei ihm gnädig!) hatte sich in das Lager Nadschm al-Dîn Ilgâzi's begeben, während mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) in der Citadelle von Schaizar zurückgeblieben war. Mein Oheim hatte ihm empfohlen, mich nach Apamea ziehen zu lassen an der Spitze der Mannschaften, die mit mir in Schaizar geblieben waren, und sie wie auch die Araber zu einem Einfall anzureizen, um die bebauten Felder von Apamea zu plündern. Eine Anzahl Araber war gekommen, unser Kriegsvolk zu verstärken.

10. Wenige Tage nach dem Abmarsch meines Oheims rief uns der Herold zu den Waffen. Ich führte eine kleine Schar, höchstens zwanzig Reiter, mit mir. Wir waren überzeugt, daß Apamea von Rittern entblößt sei. Hinter uns drein zog eine Menge Plünderer und Beduinen. Im Wâdî Abû 'l-Maimûn[196] angelangt, sahen wir — von den Plünderern und Arabern, die sich in die Felder zerstreut hatten, getrennt — eine beträchtliche Abteilung Franken auf uns losstürmen. Es waren in eben jener Nacht sechzig Reiter und sechzig Mann Fußvolk zu ihnen gestoßen. Wir wurden aus dem Tale vertrieben und hartnäckig verfolgt. Endlich waren wir mit denjenigen von unseren Leuten, welche mit der Verwüstung der Anpflanzungen beschäftigt waren, wieder zusammengetroffen.

11. Die Franken stießen ein laut schallendes Kriegsgeschrei aus. Ich verachtete den Tod, indem ich dachte, daß diese ganze Welt mit mir demselben ausgesetzt sei. An der Spitze der Franken näherte sich ein Reiter, welcher sein Panzerhemd abgelegt und sich so erleichtert hatte, um uns überholen zu können. Ich stürzte mich auf ihn und traf ihn mitten in die Brust. Sein Leichnam flog in weitem Bogen aus dem Sattel. Dann fiel ich über ihre Reiter her, welche hinter einander anrückten. Sie wichen zurück. Und doch hatte ich keine Erfahrung in den Kämpfen; denn dies war meine erste Schlacht[197].

---

duin II. von Jerusalem. Ende Juni 1113 eilte er dem König Balduin I. gegen Maudûd, den Oberfeldherrn des persischen Sultans Muhammed-Schah, zu Hilfe, kam aber zu spät, um die Niederlage der Franken bei Tiberias am 28. Juni verhindern zu können. Seinen Heldentod in der Schlacht bei Al-Balât am 28. Juni 1119 meldet der Text. Vergl. H. Hagenmeyer a. a. O. S. 119 ff. und S. 15 ff.

[196] Abû 'l-Maimûn ist Bohemund I. (Bohemund II. nennen die Araber gewöhnlich Ibn Maimûn), Wâdî Abû 'l-Maimûn also: ‚Tal Bohemunds', vermutlich von den Christen so genannt. Derenbourg p. 113 n. 5.

[197] D. h. es war das erste Mal, daß er an der Spitze eines Trupps in ein Gefecht verwickelt wurde. Nach Abschnitt 33, 1 hatte er schon vier Jahre

Ich ritt ein Pferd, schnell wie ein Vogel. Ich jagte ihnen nach, um in ihre Reihen einzuhauen, ohne daß sie mir Schrecken einflößten.

12. In der Nachhut der Franken befand sich ein Ritter, welcher auf einem Rotfuchs mit schwarzem Kopfe ritt, der einem Kameele ähnlich war. Er hatte sein Panzerhemd und seinen Harnisch an. Ich fürchtete mich vor ihm, obgleich er nicht einmal vom Leder zog, um sich angriffsweise gegen mich zurückzuwenden. Plötzlich gab er seinem Rosse die Sporen, dessen Schweif ich mit Freuden glänzen sah. Es schien erschöpft. Ich stürzte mich auf den Ritter, traf ihn, und meine Lanze durchbohrte seinen Körper, so daß sie beinahe eine Elle nach vorn herausragte. Die Leichtigkeit meines Körpers, die Heftigkeit des geführten Stoßes und die Schnelligkeit meines Pferdes machten, daß ich aus dem Sattel fiel. Ich saß wieder auf, schwang meinen Speer, ganz überzeugt, daß ich den Franken getötet hatte, und sammelte meine Kameraden. Sie waren alle gesund und munter.

13. Ein kleiner Mameluk, der eine mir gehörige Fuchsstute als Reserve an der Koppel führte, hatte mich begleitet. Er selbst ritt eine schöne Sattel-Mauleselin, welche eine mit Silberfransen besetzte Schabracke trug. Er stieg von ihr herab, ließ sie laufen und bestieg das Pferd, das eiligen Laufes mit ihm bis Schaizar rannte.

14. Sobald ich wieder mit meinen Gefährten, welche sich der Mauleselin bemächtigt hatten, zusammengetroffen war, erkundigte ich mich nach meinem Reitknecht. „Er ist fort“, antworteten sie mir. Ich begriff, das er nach Schaizar heimkehren und das Herz meines Vaters (Allah sei ihm gnädig!) meinetwegen beunruhigen würde. Ich wandte mich an einen unserer Krieger und sagte zu ihm: „Eile nach Schaizar und unterrichte meinen Vater von dem, was sich zugetragen hat!“

15. Mein Reitknecht war, kaum zurückgekehrt, von meinem Vater eingeladen worden, sich ihm vorzustellen. „Wie ist es euch ergangen?“ frug Murschid. „O mein Gebieter,“ erwiederte der Reitknecht, „die Franken haben einen Ausfall gegen uns gemacht; es waren ihrer wohl tausend, und ich würde mich wundern, wenn ein einziger außer meinem Herrn noch am Leben wäre.“ „Aber,“ sagte Murschid, „wie wäre dein Herr allein dem allgemeinen Blutbade entronnen?“ „Ich habe ihn gesehen,“ sagte der Reitknecht, „wie er, mit seinem Harnisch bedeckt, auf seiner Apfelschimmelstute ritt.“

16. So weit war er mit seinem Berichte gekommen, als der von mir nachgeschickte Reiter dazu kam und Gewißheit brachte. Auch

---

früher, ja nach Abschnitt 24, 2 bereits im Jahr 1110, an einem Treffen teilgenommen und vermutlich seither noch öfter.

ich kehrte nun nach Hause zurück. Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) frug mich aus, und ich berichtete ihm: „O mein Gebieter, es ist die erste Schlacht, der ich beigewohnt habe. Als ich die Franken mit unseren Leuten handgemein werden sah, habe ich den Tod verachtet und mich gegen die Franken gekehrt, um mich töten zu lassen oder diese ganze Welt zu retten.“ Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) wendete dann folgenden Vers des Dichters auf mich an:

„Der Feige flieht, um seinen Kopf zu retten; der tapfere Mann verteidigt selbst die, welche nicht bei ihm ausharren.“

17. Mein Oheim (Allah sei ihm gnädig!) kam einige Tage später an, nachdem er von Nadschm al-Dîn Ilgâzî (Allah sei ihm gnädig!) Abschied genommen hatte. Er ließ mich sofort durch einen Boten holen, indem er mich bat, zur gewohnten Stunde mich bei ihm einzustellen. Er empfing mich, einen fränkischen Mann zu seiner Seite. „Dieser Ritter,“ sagte er zu mir, „ist von Apamea gekommen. Er möchte gern den Reiter sehen, welcher den Ritter Philipp[198] geschlagen hat; denn die Franken sind überrascht gewesen von dem Stoße, der ihm beigebracht worden ist. Derselbe hat sein Panzerhemd an zwei Stellen des Saumes aufgerissen, und doch ist der Ritter gerettet worden.“ „Wie war das möglich?“ rief ich aus. Der fränkische Ritter antwortete: „Der Stoß ist in die Haut seiner Weichen gedrungen.“ „Wunder des Schicksals!“ rief ich. „Eine wie uneinnehmbare Festung ist doch das Schicksal! Ich hätte nie gedacht, daß der Ritter einen solchen Stoß überleben würde.“

18. Hier ist meine Meinung: es ist unerläßlich für denjenigen, welcher sich vornimmt, einen Lanzenstoß zu versetzen, daß er seine Hand und seinen Vorderarm gegen seine Seite preßt auf die Lanze und daß er das Pferd sich richten läßt nach dem, was er selbst tut in dem Augenblicke, wo er zustößt. Denn allemal wenn der Mann seine Hand mit der Lanze bewegt oder jene ausstreckt, um diese zu regieren, läßt der Stoß keine Spur zurück und verursacht keinen Schaden.

19. Ich habe einen Reiter von unseren Leuten gesehen Namens Badî ibn Talîl Al-Kuschairî. Er war ein tapferer Mann. Wir und die Franken waren aufeinander gestoßen[199]. Er war unbewehrt, da er

---

[198] Es wird wohl manchen Ritter Namens Philipp im Heer der Kreuzfahrer gegeben haben; da Usâma uns nichts näheres über die Persönlichkeit mitteilt, so läßt sich natürlich auch nicht feststellen, wer hier gemeint ist. Graf Riant rät auf Philipp von Montoro (de Monte Aureo bei Salerno), einen Ritter im Heere Bohemunds. Siehe Derenbourg p. 115 n. 3, sowie p. 472 n. 4 und p. 152 n. 3.

[199] Über Zeit, Ort und Verlauf dieses Gefechts ist nichts auszumachen;

nur zwei Kleidungsstücke an hatte. Ein fränkischer Reiter traf ihn mit der Lanze mitten auf die Brust und durchstach ihm die Herzvene, welche in der Brust ist. Das Eisen drang auf der andern Seite hervor. Dieser Mensch kam zu ück, und wir glaubten nicht, daß er seine Wohnung lebend wieder erreichen würde. Allah aber (Ehre sei ihm!) beschloß, daß er entränne und seine Wunde heilte. Aber ein ganzes Jahr lang konnte er sich, wenn er auf dem Rücken lag, nicht aufsetzen, ohne daß ein Mann ihn aufrichtete, indem er ihn bei den Schultern ergriff. Dann ließ das nach, worüber er sich beklagte, und er konnte sich wieder in gewohnter Weise bewegen und reiten. Daher sage ich: „Ehre sei dem, dessen Wille seine Geschöpfe beherrscht; der leben läßt und der sterben läßt, während er leben bleibt und nicht stirbt: in dessen Hand jedes Gut ist; dessen Macht allumfassend ist!"

8. Des Todes leichte Beute.

1. Es war bei uns ein Handwerker Namens ʿAttâb, ein außerordentlich beleibter und hochgewachsener Mensch. Dieser betrat eines Tages sein Haus und stützte in dem Augenblick, da er sich setzen wollte, seine Hand auf ein Stück Zeug, das in seinem Bereiche lag. Daran stak eine Nadel, die ihm in die flache Hand eindrang, und er mußte daran sterben. Bei Allah, wenn er drunten in der Stadt stöhnte, so hörte man seine Klagelaute von der Citadelle aus wegen seiner hohen Gestalt und seiner klangvollen Stimme. Er starb an einem Nadelstich, während Al-Kuschairî eine Lanze in die Brust drang und ihn durchbohrte, ohne daß er schwer geschädigt wurde!

9. Der Bandit Al-Zamarrakal.

1. In einem bestimmten Jahre[200] bot der Herr von Antiochien[201] (Allah verfluche ihn!) seine Reiter, sein Fußvolk und seine Zelte gegen

---

doch ist es wahrscheinlich, daß es in der Umgebung von Schaizar stattfand, so lange Usâma noch daheim war.

[200] Vermutlich 1122.

[201] Falls die angenommene Zeit richtig ist, wäre es Balduin II., Sohn des Grafen Hugo v. Rethel in der Champagne und seiner Gemahlin Melissende. Ehe er (am 14. April 1118) an Stelle Balduins I., seines Oheims, zum König von Jerusalem erhoben wurde, war er Graf von Edessa. Er wird geschildert als ein tapferer, sittenreiner, gerechter und milder Fürst; der einzige häßliche Fleck in seinem sonst so edlen Charakter war eine unersättliche Habgier. Als sein Schwager Roger (siehe Anm. 195) in der Schlacht bei Al-Balât gefallen

uns auf. Wir stiegen zu Pferd und ritten ihnen entgegen, weil wir dachten, daß sie uns eine Schlacht liefern wollten. Sie kamen, richteten sich in ihrem gewöhnlichen Lagerplatze[202] ein und hielten sich stille in ihren Zelten. Wir ritten daher gegen Ende des Tages wieder heim. Wir stiegen wieder zu Pferd in der Annahme, daß sie uns bekämpfen würden. Aber sie rührten sich nicht aus ihren Zelten.

2. Meine Vetter Laith al-Daula Jahjâ[203] hatte Ernten, welche wohl geraten waren. Sie waren in der Nachbarschaft der Franken. Er brachte Lasttiere zusammen, um seine Ernten zu holen und einzuheimsen. Wir gingen mit ihm, zwanzig bewaffnete Männer an der Zahl, und stellten uns zwischen ihm und den Franken auf, bis daß er von den Ernten Besitz genommen hätte. Er fuhr heim.

3. Ich entfernte mich mit einem unserer Freigelassenen, einem gewissen Husâm al-Daula Musâfir (Allah sei ihm gnädig!) nach einem Weinberge, in welchem wir etliche Individuen bemerkt hatten, die am Ufer des Stromes[204] standen. Als wir beim Niedergang der Sonne die Personen erreichten, welche wir gesehen hatten, siehe, da war es ein Greis, der eine Weiberhaube trug, und ein anderer Greis. Husâm al-Daula (Allah sei ihm gnädig!), welcher ein vortrefflicher Mensch war, der gern einen Scherz machte, sagte zu dem ersten der beiden Greise: „O Scheich[205], was machst du da?" Er antwortete: „Ich warte, bis es finster wird; dann will ich Allah (hoch erhaben ist er!) rächen an den Reitern dieser Ungläubigen." Jener erwiederte: „O Scheich, willst du ihre Reiterei mit deinen Zähnen zerschneiden?" „Nein," sagte er, „aber mit diesem Messer." Damit zog er aus seinem Kleide ein Messer hervor, das an einer Schnur befestigt war und wie Feuer funkelte. Er hatte kein anderes Gewand als sein langes Kleid. Wir nahmen Abschied von ihm und verließen ihn.

4. Am folgenden Morgen stieg ich zu Pferde, wartend, was mit den Franken sich ereignen würde. Siehe, da saß der Scheich an meinem Wege auf einem Stein mit geronnenem Blut auf seinem Bein

---

war, fiel ihm auch die Herrschaft von Antiochien zu, gemäß einer Abmachung, welche Roger mit ihm getroffen hatte (siehe Abschn. 48, 1). In dieser Eigenschaft nun, als Herr von Antiochien, unternahm er im Frühling 1122 einen Zug gegen Schaizar. Er starb am 31. August 1131. Vergl. H. Hagenmeyer, Galt. Cancell. S. 204 f.; Derenbourg p. 110 f. und p. 123; B. Kugler, Gesch. der Kreuzzüge S. 106 ff.

[202] Siehe 22, 1 und 25, 2; vergl. auch 16, 3.

[203] Siehe Anm. 186.

[204] D. i. des Orontes.

[205] Das Wort bedeutet als appellativum „Greis", „Alter", ist aber zugleich auch Titel und Ehrenname.

und seinem Fuß. Ich sprach zu ihm: „Allah gebe dir Heil! Was hast du gemacht?“ Er antwortete: „Ich habe ihnen ein Pferd, einen Schild und einen Speer genommen. Ein Fußsoldat ist mir nachgegangen in dem Augenblick, wo ich mich von ihrem Heere entfernte, hat mir einen Stoß mit seiner Lanze gegeben und sie in meinen Schenkel hineingebohrt. Ich habe ihm aber mit dem Pferd, dem Schild und dem Speer entwischen können.“ Er verachtete den Stoß, den er erhalten hatte, als wäre ein anderer davon getroffen worden. Und dieser Mann, Al-Zamarrakal genannt, war ein Teufel von einem Banditen!

5. Mit Bezug auf ihn hat mir der Emir Mu'în al-Dîn [206] (Allah sei ihm gnädig!) folgendes erzählt: „Als ich mich in Hums [207] aufhielt, machte ich einen Kriegszug gegen Schaizar. Am Ende des Tages kehrte ich zurück, um bei einem Landgute auf dem Gebiete von Hamâ ein Lager zu beziehen. Ich war damals in Fehde mit dem Herrn von Hamâ. Siehe, da schleppten Leute einen alten Mann zu mir, dem sie mißtrauten und den sie daher gefangen genommen und hergebracht hatten. Ich frug ihn: „Wer bist du, Alter?“ Er antwortete: „O Herr, ich bin ein alter, von Siechtum befallener Bettler.“ Er zeigte mir seine Hand, welche von einer chronischen Krankheit befallen war, und fuhr fort: „Die Truppen haben mir zwei Ziegen genommen; ich habe mich an die Verfolgung der Soldaten gemacht in der Hoffnung, daß sie mir für meine beiden Ziegen ein Almosen geben würden.“ Ich gab einigen aus meiner Leibwache den Befehl, den Bettler bis zum Morgen zu verwahren. Sie ließen ihn in ihre Mitte sitzen und setzten sich zu ihm auf die Ärmel eines Pelzmantels, den er umgeworfen hatte. Der Bettler täuschte ihre Wachsamkeit während der Nacht, schlüpfte aus dem Pelzmantel heraus und ließ denselben unter ihnen, um zu entfliehen. Andern Tags eilten sie ihm nach; aber er hatte ihnen den Vorsprung abgewonnen und war davongegangen.“

---

[206] Mu'în al-Dîn Anar ist uns aus der Zeit des ersten Aufenthalts Usâma's in Damaskus bekannt. Siehe S. 22—24 und Anm. 24 und 26.

[207] Hums (auch Homs und Höms gesprochen), bekannter unter dem Namen Emesa, liegt an einem Arm des Orontes, südlich von Hamâ und nördlich von einem See, der von Hums seinen Namen hat. Es hatte eine Zeit lang eigene Fürsten, unter denen wir bereits Chîrchân, Sohn Karâdschâ's, genannt haben (siehe Anm. 178). Dann kam es unter die Herrschaft Schihâb al-Dîn's, des Fürsten von Damaskus, der es seinem Minister Mu'în al-Dîn Anar abtrat (Ende 1135 oder Anfang 1136). Im Juni 1138 verhandelte es dieser an den Atâbek Zankî gegen etliche andere Besitzungen. Was Mu'în al-Dîn hier erzählt, fällt demnach in die Zeit zwischen 1136 und 1138. Hums ist heute noch bewohnt und zählt etwa 30—40000 Einwohner. Vergl. Sachau, Reise in Syrien S. 62—64, mit 2 Bildern. Siehe auch Ritter, Erdkunde XVII, S. 1005 ff.

6. Mu'în al-Dîn fuhr folgendermaßen fort: „Ich hatte einige von meinen Gefährten mit irgend einem Auftrag fortgeschickt. Als sie zurückkamen, unter ihnen einer meiner Leibwächter Namens Saumân, der in Schaizar wohnte, erzählte ich ihm die Geschichte von dem Alten. Er sagte zu mir: „Ah! wie hat mich dieser Kerl schon geärgert! Wenn ich diesen Zamarrakal erwischt hätte, — sein Blut hätte ich getrunken!" Ich frug ihn: „Was hattest du denn mit ihm zu schaffen?" worauf er antwortete: „Das Frankenheer lagerte vor Schaizar. Ich begann die Runde um dasselbe zu machen: vielleicht könnte ich ihnen ein Pferd entwenden. Als es völlig dunkel war, näherte ich mich einem Stalle, der vor mir lag. Aber siehe, da saß dieser Zamarrakal vor mir und frug mich: „Wo willst du hin?" Ich antwortete ihm: „Ein Pferd aus diesem Stalle holen." Er erwiederte: „Wie, ich sollte seit dem Abendessen diesen Stall beobachtet haben, nur damit du dir das Pferd darin holtest?!" Ich sagte: „Du bist auf keinem guten Wege." Aber er versetzte: „Bei Allah, du wirst nicht hineingehen. Ich werde dich nichts nehmen lassen." Ich kümmerte mich nichts um sein Verbot und wandte mich dem Stalle zu. Da stand er auf, schrie so laut er konnte und machte Miene, mir nachzulaufen. Ich rief ihm zu, daß ich ihn todt schlagen würde, und schwang mein Schwert über seinem Kopfe [208]. Aber er lärmte so lange, bis die Franken auf mich losstürzten. Er aber war verschwunden. Die Franken folgten mir so hart auf der Ferse, daß ich mich in den Fluß warf. Ich glaubte nicht, daß ich ihnen entrinnen würde. Hätte ich ihn erwischt, so hätte ich sein Blut getrunken. Denn er ist ein fürchterlicher Räuber, welcher immer nur den Truppen gefolgt ist, um sie zu bestehlen."

7. Derselbe Saumân sagte: „Wer Al-Zamarrakal sähe, würde ihn für unfähig halten, einen Laib Brod aus einem Hause zu stehlen."

10. Ein merkwürdiger Pferderaub.

1. Bezüglich eines merkwürdigen Diebstahles will ich folgende Anekdote erzählen: Ich hatte in meinem Dienste einen gewissen 'Alî ibn Al-Dûdawaihi aus den Bürgern von Muthakîr [209]. Die Franken

[208] Ein, wie ich zugebe, tastender Versuch, die im Text vorliegende Lesart wiederzugeben. In den seiner „Vie d'Ousâma" beigegebenen Corrections (p. 627) schlägt Derenbourg vor, zu lesen: وا فقرتى وا خيبة نعتى وشهرتى und übersetzt demgemäß: (et cria de sa voix la plus forte:) „O ma misère, ô déception pour mon honneur et pour ma renommée!"

[209] Die Änderung des in der Handschrift stehenden Wortes متكير in

(Allah verfluche sie!) lagerten eines Tages [210] vor Kafartâb [211], welches damals Salâh al-Dîn Muhammed [212], dem Sohne Ajjûb's, Al-Gîsijânî [213] gehörte [214]. Dieser ʿAlî ibn Al-Dûdawaihi ging zur Stadt hinaus, umschlich die Franken und nahm ein Pferd, welches er bestieg und im Galopp von dem Lagerplatze entführte. ʿAlî hörte ein Geräusch hinter sich und glaubte, daß ein Reiter ihn hartnäckig verfolge. Er trieb sein Roß an, da der Lärm hinter ihm fortdauerte. Sein Galopp wurde auf die Entfernung von zwei Parasangen [215] fortgesetzt, ohne daß das Geräusch aufhörte. Dann wandte er sich zurück, um zu sehen, was im Finstern hinter ihm drein komme. Es war eine Mauleselin, die Gefährtin des Pferdes, welche ihren Halfter zerrissen hatte, um jenem zu folgen. ʿAlî band seine Zügel um den Kopf der Maultierstute, deren er sich bemächtigte. Am folgenden Morgen fand er sich mit dem Pferde und der Mauleselin bei mir in Hamâ ein. Das Pferd war eines der besten, schönsten und schnellsten Reittiere.

2. Ich war eines Tags bei dem Atâbek [216], als er Rafanijja [217] belagerte [218]. Er bestellte mich zu sich und sagte zu mir: „O Usâma, was hat es für eine Bewandtnis mit deinem Pferde, das du so geheim

---

تنكير scheint mir nicht empfehlenswert, noch auch nötig. Muthakîr ist freilich als Ortsname sonst nicht bekannt; aber kennen wir denn jedes Dorf in der weiteren Umgegend von Schaizar?

[210] Zwischen 1135 (Belehnung Salâh al-Dîn Muhammeds mit Hamâ, dem bald darauf Kafartâb hinzugefügt wurde) und 1138, in welchem Jahre Usâma die Heimat verließ.

[211] Ein fester Platz im Norden von Schaizar. Näheres siehe Anm. 360.

[212] Siehe Anm. 14.

[213] Al-Gîsijânî, wie Usâma stets schreibt, oder Al-Jâgîsijânî, wie dieser Beiname von anderen arabischen Schriftstellern richtiger geschrieben wird, bedeutet den Abkömmling Jâgîsijâns d. i. „der seinen Feind vernichtet." Derenbourg p. 29 n. 7 und p. 143 n. 1.

[214] Als Lehensträger Zankî's, des Atâbeks von Mosul.

[215] Eine Parasange ist etwa $5^1/_2$ Kilometer.

[216] ʿImâd al-Dîn Zankî von Mosul.

[217] Rafanijja, nordwestlich von Hums, südwestlich von Hamâ, zu der im J. 1109 errichteten Grafschaft Tripolis gehörig, nachdem Balduin II. es im Jahre 1126 erobert hatte. Vergl. Ibn al-Athîr und Abû 'l-Fidâ in Hist. or. des croisades I p. 373 n. 16; Kugler S. 110; Ritter, Erdkunde XVII, S. 940 f.

[218] Nach Al-Dhahabî, in dessen Tarîch al-Islâm uns ein Stück des verlorenen Anfangs von Usâma's Memoiren erhalten ist, fand zwischen dem Atâbek Zankî und den Franken eine Schlacht bei Rafanijja statt, welcher Usâma beiwohnte, und zwar im Jahr 531 der Flucht d. i. 1137 n. Chr. Geburt. Dadurch wird unsere Zeitangabe in Anm. 210 bestätigt und präzisiert. Das erwähnte Fragment findet sich bei Derenbourg p. 405 ff. (französisch) und p. 594 ff. (arabisch).

hältst?“ Man hatte ihm die Geschichte von dem Pferde erzählt. Ich antwortete ihm: „Nein, o mein Gebieter, bei Allah, ich habe kein Pferd verheimlicht. Alle meine Pferde werden von unseren Soldaten geritten.“ Er versetzte: „Und das fränkische Pferd?“ „Es ist zur Stelle,“ erwiederte ich, worauf er befahl: „Schicke fort und laß es herführen!“ Ich schickte fort und ließ es holen. Dann sagte ich zu dem Reitknecht: „Führe es in den Stall des Atâbek!“ Der Atâbek rief: „Ich werde es vorläufig bei dir lassen.“ Am folgenden Morgen bestieg er es, und es übertraf alle andern an Schnelligkeit. Dann gab er es meinem Stalle zurück. Er verlangte abermals, daß man es ihm vorführe, bestieg es, und es übertraf wieder alle anderen an Schnelligkeit. Ich ließ es alsdann in seinen Stall schaffen.

11. Eines Helden Tod.

1. Ich habe in dem Kampfe [219], welcher dem Ende des Waffenstillstandes folgte, nachstehende Episode erlebt: Es war bei uns unter unseren Truppen ein angesehener Reiter Namens Râfiᶜ Al-Kilâbî. Wir und die Banû Karâdschâ [220], welche turkomanische [221] und andere Soldaten gegen uns angeworben und zusammengebracht hatten, lagen mit einander im Streit. Wir ließen sie in einer Ebene der Gegend sich entfalten. Sie waren in sehr großer Anzahl wider uns versammelt. Wir kehrten zurück, einander den Rückzug deckend, wobei jener Râfiᶜ an der Spitze derjenigen stand, welche unseren Nachtrab verteidigten. Er trug einen kurzen Kriegsmantel; auf seinem Kopfe war ein Helm ohne Visier. Er wandte sich zurück, vielleicht um eine Gelegenheit zu erspähen, wie er den Feinden Schaden zufügen könnte. Da traf ihn ein Pfeil, der in seine Kehle eindrang und sie durchbohrte. Er fiel auf der Stelle tot hin.

12. Unrühmliches Ende Schihâb al-Dîn Mahmûds, des Fürsten von Hamâ.

1. Ich habe auch Schihâb al-Dîn Mahmûd, den Sohn Karâdschâ's, sterben sehen. Die Mißhelligkeiten zwischen uns und ihm waren aus-

---

[219] Zwischen 1115 und 1124, vergl. Anm. 179.

[220] Samsâm al-Dîn Chîrchân, Fürst von Hums (Emesa), und dessen Bruder Schihâb al-Dîn Mahmûd, Fürst von Hamâ. Siehe Anm. 178.

[221] Die Turkomanen d. i. „türkenähnliche“ (Kamâl al-Dîn), nicht unter der Herrschaft der Seldschuken stehende Völkerschaften dienten zu jener Zeit als Söldner in allen Heeren, sogar auch in dem der Christen.

geglichen [222], und er hatte meinem Oheim [223] eine Botschaft gesandt des Inhalts: „Du wirst Usâma befehlen, so bald als möglich mit einem einzigen Reiter wieder zu mir zu kommen, damit wir auf Entdeckung ausgehen nach einem für unseren Hinterhalt und unseren Angriff auf Apamea [224] günstigen Ort.“ Als mein Oheim mir in diesem Sinne Befehle gegeben hatte, stieg ich zu Pferd, traf Mahmûd und begleitete ihn, um das Terrain zu rekognoszieren.

2. Unser Heer und das seine versammelten sich bald [225]. Ich hatte das Kommando über das Heer von Schaizar, er befehligte sein Heer. Noch ehe wir in Apamea angekommen waren, standen wir den fränkischen Reitern und Fußsoldaten gegenüber in der wüsten Gegend, die man passieren muß, ehe man zur Stadt kommt. Es ist ein Terrain, auf dem die Pferde nur mit Schwierigkeit sich fortbewegen können wegen der Steine, Säulen und Fundamente zerstörter Mauern [226]. Wir waren außerstande, die Franken aus diesem Orte zu vertreiben.

3. Einer unserer Soldaten sagte zu mir: „Du möchtest sie in die Pfanne hauen?“ „Gewiß,“ antwortete ich. „Wohlan denn,“ versetzte der Soldat, „so führe uns zum Tor der Citadelle!“ Ich sagte zu ihm: „Geht hin!“ Der Mann, der sich so mit mir unterhalten, bereute sein Wort und sah ein, daß unsere Feinde uns unter die Füße treten würden, um vor uns in ihrer Citadelle anzukommen. Er suchte mich daher abzubringen von dem, was er mir zuerst geraten hatte. Aber ich wollte nichts hören und schlug die Richtung nach dem Tore ein.

4. Sobald die Franken uns auf das Tor zustreben sahen, wandten sie sich wieder gegen uns, Fußvolk und Reiterei, traten uns unter die Füße und zogen vorüber. Ihre Reiter stiegen am Eingange des Tores ab und ließen ihre Pferde in die Burg hinaufführen. Sie richteten die Spitzen ihrer Lanzen in den Torraum [227]. Ich und einer meiner Gefährten, ein Diener meines Vaters (Allah sei ihm gnädig!), Namens Râfiʿ ibn Sûtakîn [228], hielten uns unter der Mauer dem Tore gegenüber, beschossen von zahlreichen Steinen und Holzpfeilen, während

---

[222] Siehe Anm. 179.

[223] ʿIzz al-Dîn Abû 'l-ʿAsâkir Sultân, regierender Emir von Schaizar.

[224] Siehe Anm. 190.

[225] Die Expedition fällt in das Jahr 1124.

[226] Vergl. Sachau, Reise in Syrien S. 71—82, wo sich auch ein Stadtplan und zwei Abbildungen von den Ruinen finden. Die hier von Usâma erwähnten Trümmer mochten von dem Erdbeben im November 1114 herrühren.

[227] Nämlich von innerhalb des Tores nach außen zu, den Angreifern entgegen.

[228] Nicht zu verwechseln mit dem im vorigen Abschnitt erwähnten Râfiʿ al-Kilâbî, der schon vor 1124 gefallen war.

Schihâb al-Dîn[229] mit seinem Gefolge sich entfernt hielt in seiner Furcht vor den Kurden[230].

5. Zufällig hatte ein Lanzenstoß einen unserer Gefährten Namens Hâritha Al-Numairî getroffen, weil er niedergekauert war auf die Brust seines Pferdes. Der Speer bohrte sich in das Pferd ein, verwundete es schwer, und der Schaft senkte sich auf den Boden. Die Brusthaut des Tieres wurde ganz weggerissen, und das Tier blieb aufgehängt an seinen Vorderbeinen.

6. Schihâb al-Dîn hielt sich abseits vom Kampfplatz. Und dennoch erreichte ihn ein von der Festung aus geschossener Pfeil und traf ihn an die Seite des Ellenbogenknochens, ohne übrigens weiter als Gerstenkorn tief einzudringen. Sein Adjutant brachte mir von ihm den Bescheid: „Bleibe auf deinem Posten, um die im Lande zerstreuten Truppen wieder zu sammeln; denn ich bin verwundet worden und glaube meine Wunde bis in's Herz hinein zu fühlen. Ich kehre heim; wache du über unsere Leute!"

7. Er ging fort. Ich führte die Leute zurück und machte Halt vor dem festen Schlosse von Churaiba. Die Franken hatten hier eine Schildwache aufgestellt, um uns von weitem zu beobachten, wenn wir einen Streifzug gegen Apamea beabsichtigen sollten.

8. Ich kam in Schaizar an, als der Tag sich neigte. Schihâb al-Dîn war im Hause meines Vaters. Er hatte den Verband seiner Wunde auflösen und dieselbe pflegen wollen. Mein Oheim hinderte ihn daran und sagte zu ihm: „Bei Allah, du wirst deine Wunde nirgend anders als in deinem Hause aufmachen." Er antwortete: „Ich bin doch in dem Hause meines Vaters." Es war mein Vater (Allah sei ihm gnädig!), den er damit meinte. Mein Oheim versetzte: „Wenn du daheim angelangt bist und deine Wunde geheilt ist, steht das Haus deines Vaters zu deiner Verfügung." Schihâb al-Dîn wandte sich nach Westen und begab sich nach Hamâ. Er verweilte dort den nächsten und den über-

---

[229] Es ist natürlich der in der Überschrift und im Anfang dieses Abschnittes genannte Schihâb al-Dîn Mahmûd, Fürst von Hamâ, gemeint.

[230] „Die Kurden," sagt Derenbourg (Vie d'Ousâma p. 130 n. 2) „waren die Räuber der großen syrischen Heerstraßen. Sie waren der Schrecken der friedlichen Bevölkerung, und ihre festen Burgen galten für Schlupfwinkel der Spitzbuben und Raubgesellen. Im Jahr 1123, also ein Jahr vor der hier erzählten Begebenheit, hatte Uzbek, mit dem Beinamen Dschujûsch-Bek (siehe über diesen Abschnitt 26, 7) die Kurden bekämpft und sie gezwungen, sich tiefer in die Berge zurückzuziehen. Dadurch wurden die Wege wieder sicher und die Ruhe hergestellt." Nach Ibn Al-Athîr, Orientalische Geschichtschreiber der Kreuzzüge I, S. 346.

nächsten Tag; dann wurde seine Hand schwarz, er verlor das Bewußtsein und starb. So vollendete sich sein Schicksal.

13. Wuchtige Lanzenstöße.

1. Einen der schrecklichsten Lanzenstiche, die ich mit angesehen habe, brachte ein fränkischer Ritter (Allah versage ihnen seine Hilfe!) einem Reiter unserer Truppen Namens Sâja (?) ibn Kunaib, einem Kilâbiten, bei. Drei Rippen auf seiner linken Seite und drei Rippen auf seiner rechten Seite wurden ihm gebrochen. Außerdem traf die Schneide des Schwertes seinen Ellbogen und löste ihn ab, wie der Metzger die Gelenke trennt. Der Kilâbite starb zur Stunde.

2. Ein Kurde, welcher bei unsern Truppen diente, ein gewisser Majjâh, traf mit dem Speer einen fränkischen Ritter, stieß damit ein Bruchstück seines Panzerhemdes in seinen Körper hinein und tötete ihn. Darauf machten die Franken, einige Tage später, einen Streifzug gegen uns. Majjâh hatte sich gerade verheiratet. Er zog bewaffnet aus, und über seinem Küraß trug er, wie die Neuvermählten, ein rotes Gewand, welches ihn auffällig machte. Ein fränkischer Ritter traf ihn mit seiner Lanze und tötete ihn (Allah erbarme sich seiner!). *Wie nahe war bei ihm Tod und Hochzeit!*

3. Ich erinnere mich bei dieser Gelegenheit dessen, was man von dem Propheten (Allah gebe ihm Segen und Heil!) erzählt hat. Man hatte eben vor ihm das Wort des Kais ibn Al-Chatîm[231] angeführt:

> *„Ich schlage mich mit ihnen am Tage des Zornes ohne jegliche Schutzwehr, als wäre meine das Schwert führende Hand wie die eines Spielers mit Binden umwunden.“*

Der Prophet (Allah neige sich gnädig über ihm!) sagte zu den anwesenden Ansâr-Leuten[232] (Allah sei ihnen gewogen!): „Hat jemand unter euch teilgenommen am Tage im Obstgarten[233]?“ „Ich war da-

[231] Kais ibn Al-Chatîm, ein Dichter aus Medina, berühmt durch die Rache, welche er nahm an den Mördern seines Vaters und Großvaters. Er erlebte noch das Auftreten des Propheten, starb aber vor der Flucht. Vergl. Brockelmann, Gesch. der arab. Literatur I, S. 28.

[232] Ansâr-Leute heißen diejenigen Anhänger des Propheten, welche ihn in Medina aufgenommen hatten. Siehe Ölsner, Mohamed S. 20 u. A. Sprenger, Das Leben und die Lehre des Mohammed, II. Bd. S. 532.

[233] Der „Obstgarten“ heißt nach Jâkût Mu'dscham (Ausg. von Wüstenfeld II, p. 226) eine Örtlichkeit in den obstreichen Tälern von Medina an der Straße nach Mekka. Hier fand in der Zeit kurz vor der Einführung des Islam ein Kampf statt zwischen den beiden arabischen Stämmen 'Aus und Chazradsch. Siehe Caussin de Perceval, Hist. des Arabes avant l'islamisme, II, p. 675.

bei,“ sagte einer von ihnen, „o Gesandter Allah's (Allah gebe dir Segen und Heil!) und Kais Ibn Al-Chatîm, der sich kurz zuvor verheiratet hatte. Er trug einen roten Mantel. Nun, bei dem, der dich gesandt hat, die Wahrheit zu bringen, er verhielt sich in der Schlacht, wie er es von sich selbst gesagt hat.“

4. Anläßlich der Erzählung merkwürdiger Lanzenstiche will ich berichten von einem Kurden Namens Hamadât, der uns durch sehr alte Beziehungen verbunden war. Er war mit meinem Vater (Allah sei ihm gnädig!) bis nach Ispahan an den Hof des Sultans Malik-Schâh [234] gereist. Er war in vorgerücktem Alter, und seine Sehkraft hatte abgenommen. Seine Kinder waren bereits herangewachsen. Mein Oheim ʿIzz al-Dîn (Allah sei ihm gnädig!) sagte eines Tages zu ihm: „O Hamadât, du bist alt und schwach geworden. Wir sind dir für deine Dienste verpflichtet. Wenn du nur gebunden bleiben wolltest an deine Moschee (es stieß nämlich eine Moschee an die Türe seines Hauses)! Wir würden deine Söhne in die Register eintragen [235], und du würdest jeden Monat zwei Denare samt einer Last Mehl erhalten, vorausgesetzt, daß du dich in deiner Moschee hältst.“ „Einverstanden, mein Emir,“ antwortete er. Die Abmachung hatte aber nur kurze Dauer; dann suchte er meinen Oheim auf und sagte zu ihm: „O Emir, meine Natur weiß sich in dieses stillsitzende Leben im Tempel nicht zu schicken. Auf meinem Rosse getötet zu werden, scheint mir wünschenswerter als in meinem Bette zu sterben.“ „Das steht dir frei,“ erwiederte mein Oheim und befahl, ihm seinen früheren Sold wieder auszubezahlen.

5. Kaum einige Tage waren seitdem verstrichen, als der Graf von Cerdagne [236], der Gebieter von Tripolis [237], einen Einfall in unser Ge-

---

[234] Die Reise des erst achtzehnjährigen Murschid fällt in das Jahr 1085 n. Chr. Geburt. Derenbourg, p. 33. Siehe auch Anm. 439.

[235] D. h. in das Heer einstellen.

[236] Arabisch: Al-Sardânî. Gemeint ist Guillaume Jourdain, Graf von Cerdagne, der Neffe Raimunds von Saint-Gilles. Der erwähnte Einfall fand im Jahr 1108 statt. Siehe Derenbourg, Autobiographie d'Ousâma p. 50 n, 1 und Vie d'Ous. p. 75 f.; Kugler, Gesch. der Kreuzzüge S. 90 f.

[237] Tripolis, von den Arabern Tarâbulus genannt, liegt an der Ostküste des Mittelmeeres und am Fuß der westlichen Vorhöhen des Libanon. Es war schon im Altertum eine mächtige und im Mittelalter nicht unbedeutende Seestadt. Raimund von Saint Gilles belagerte die Stadt im Jahr 1101, starb aber am 28. Februar 1105, ohne daß es ihm gelungen war, sie einzunehmen. Erst am 12. oder 13. Juli 1109 brachten die Franken sie in ihre Gewalt, und seitdem war sie die Hauptstadt der fränkischen Grafschaft gleichen Namens, bis sie am 27. April 1289 wieder in türkischen Besitz überging. Siehe H. Hagenmeyer, Galt. Cancell. Bella Antioch. S. 170; Kugler, Gesch. der Kreuzzüge S. 90 f.

biet machte. Unsere Leute zogen gegen sie zu Felde, und Hamadât war einer derjenigen, welche am schrecklichsten unter den Feinden wüteten. Er hielt auf einem Hügel in der Richtung der Kibla [288]. Ein fränkischer Ritter sprengte von der westlichen Seite gegen ihn heran. Da riefen ihm unsere Kameraden zu: „O Hamadât!" Er wandte sich um und sah den Ritter auf sich losgehen. Hamadât warf sein Pferd links herum, faßte die Lanze und stieß sie in gerader Linie dem Franken in die Brust, so daß sie aus dem Rücken wieder hervordrang. Der Franke kehrte, an der Mähne seines Pferdes sich haltend, zurück — ein Sterbender.

6. Als der Kampf zu Ende war, sagte Hamadât zu meinem Oheim: „O Emir, wenn Hamadât in der Moschee wäre, — wer hätte einen solchen Lanzenstoß versetzt?" Dies bringt mir das Wort von Al-Find Al-Zimânî [289] in Erinnerung:

> *„O Lanzenstoß eines hochbetagten, abgelebten, entkräfteten Greises! Ich bin davon wieder jung geworden. Denn gewöhnlich haben Leute meines Alters einen Abscheu vor den Waffen."*

Al-Find hatte, obgleich hoch betagt, dem Kampfe beigewohnt. Er hatte mit der Lanze zwei Reiter getroffen, die sich ihm genähert hatten, und hatte sie alle beide niedergeworfen.

7. Uns war etwas ähnliches begegnet. Ein Bauer der oberen Stadt kam zu meinem Vater und meinem Oheim (Allah sei beiden gnädig!) herangaloppiert und sagte: „Ich habe eine Abteilung verirrter Franken gesehen, welche aus der Wüste gekommen sind. Wenn ihr euch zu einem Ausmarsch gegen sie entschlösset, würdet ihr sie gefangen nehmen." Mein Vater und meine beiden Oheime stiegen zu Pferd und zogen mit dem Heere aus, um die verirrte Abteilung zu überraschen. Es war aber der Graf von Cerdagne, der Herr von Tripolis, an der Spitze von 300 Reitern und 200 Turkopolen. So nennt

---

u. 406 f.; Derenbourg, Vie d' Ous. p. 80; Röhricht, Gesch. des Königreichs Jerusalem S. 78—81 u. S. 999 ff. Vergl. auch die Anm. 492. Der Graf von Cerdagne war also zur Zeit der hier berichteten Begebenheit noch nicht „Gebieter von Tripolis", hatte sich diesen Titel aber allerdings per anticipationem schon beigelegt. Wilhelm Jourdain wurde bald nach der Einnahme von Tripolis meuchlings ermordet, und Bertrand, der Sohn Raimunds, trat nun die Regierung der Grafschaft an, die Wilhelm ihm streitig gemacht hatte. Über die Stadt Tripolis vergl. Ritter, Erdkunde XVII, S. 598 ff.

[288] D. h. in der üblichen Gebetsrichtung der Muhammedaner, den Blick nach Mekka gewandt, welches von Schaizar aus südöstlich lag.

[289] Al-Find Al-Zimânî hieß eigentlich Sahl Ibn Schaibân und war ein vorislamischer Dichter. Siehe über ihn Hammer, Literaturgesch. der Araber I, S. 144.

man nämlich die fränkischen Bogenschützen. Als sie unsere Kameraden bemerkten, bestiegen sie ihre Pferde wieder, machten einen schneidigen Angriff auf unsere Soldaten, schlugen sie auf's Haupt und zwangen sie, bis auf den letzten Mann das Schlachtfeld zu verlassen.

8. Ein Mameluk meines Vaters Namens Jâkût der Lange hielt sich sehr wacker gegen sie unter den Augen meines Vaters und meines Oheims (Allah sei beiden gnädig!). Er gab einem ihrer Ritter einen Lanzenstich, obgleich ein anderer diesem zur Seite war, als sie unsere Kameraden verfolgten. Jâkût brachte die beiden Ritter und die beiden Pferde zu Fall. Nun war aber dieser Reitknecht sonst ein sehr unzuverlässiger Bursche und setzte sich unaufhörlich Bestrafungen aus. So oft jedoch von nun an mein Vater sich vornahm ihn zu züchtigen, sagte mein Oheim: „O mein Bruder, bei deinem Leben, gewähre mir seine Begnadigung und vergiß ihm jenen Lanzenstoß nicht!" Dann verzieh ihm mein Vater dank der Fürsprache seines Bruders.

14. Der witzige Hamadât.

1. Jener Hamadât, von dem ich weiter oben gesprochen habe, war ein witziger Plauderer. Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) hat mir folgendes erzählt: „Eines Morgens sagte ich zu Hamadât, als wir uns auf der Reise nach Ispahan[240] befanden: „O Emir Hamadât, hast du heute irgend etwas gegessen?" „Ja, mein Emir," antwortete er, „ich habe Brodsuppe gegessen." Ich erwiederte: „Wir sind die Nacht durch geritten, ohne Halt zu machen und Feuer anzuzünden. Wo hast du denn diese Brodsuppe hergenommen?" Er antwortete: „O Emir, die habe ich in meinem Munde bereitet: ich mischte das Brod in meinem Munde mit dem Wasser, das ich dazu trank. Daraus wurde so etwas wie eine Brodsuppe."

15. Usâma's Vater.

1. Mein Vater[241] (Allah sei ihm gnädig!) ist ein sehr kampfesfroher Mann gewesen. Er hatte schreckliche Wunden an seinem Körper und starb gleichwohl in seinem Bette. Eines Tags wohnte er, bewaffnet und von einem muselmännischen Helm mit Nasenschutz bedeckt, der Schlacht bei. Ein Mann griff ihn mit einem kurzen Speere an. So bekämpften nämlich zu jener Zeit die Franken am häufigsten

[240] Siehe Anm. 234.
[241] Siehe Anm. 187.

die Araber. Das Eisen drang in den Nasenschutz des Helmes ein. Mein Vater wand sich und ließ seine Nase ausbluten ohne Schaden für ihn selbst. Und wenn Allah (Ehre sei ihm!) beschlossen hätte, daß der Speer neben der Nase des Helms eingedrungen wäre, so wäre mein Vater daran gestorben.

2. Ein anderes Mal wurde er von einem Holzpfeile in's Bein getroffen. In seinem Halbstiefel stak ein Dolch. Der Pfeil bohrte sich hier ein und zerbrach daran, ohne ihn zu verwunden, weil Allah (hoch erhaben ist er!) ihn trefflich schützte.

3. Er (Allah sei ihm gnädig!) wohnte am Sonntag den 29. Schawwâl[242] des Jahres 497[243] der Schlacht bei, welche gegen Saif al-Daula Chalaf Ibn Mulâ'ib Al-Aschbahî, den Herrn von Apamea[244], auf dem Gebiete von Kafartâb geliefert wurde. Mein Vater hatte seinen Harnisch angezogen. Der Reitknecht hatte aber in seiner Hast versäumt, den Haken des Harnischs auf der Seite einzuhängen. Eine Pike traf meinen Vater an der Stelle, welche der Reitknecht zu sichern versäumt hatte, oberhalb der linken Brust, und wollte oberhalb der rechten Brust hervordringen. Die Ursache seiner Rettung war, daß, während das Schicksal ein Wunder verfügt hatte inbetreff der Verwundung, Allah (Ehre sei ihm!) ein Wunder beschloß inbetreff der Heilung.

4. An eben demselben Tage hatte mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) einem Reiter einen Lanzenstoß gegeben. Dann hatte er, sein Pferd seitwärts wendend, seine Hand fest um den Lanzenschaft geschlossen, um das Eisen aus dem Körper des Verwundeten wieder herauszuziehen. Hört, was er mir darüber erzählt hat: „Ich fühlte

---

[242] Der 10. Monat der Araber.

[243] D. i. am 25. Juli 1104.

[244] Apamea hatte früher den Munkidhiten von Schaizar gehört. Als im J. 1086 der Seldschuken-Sultan Malik-Schâh von Ispahan Syrien an sich riß, erkaufte der Emir 'Izz al-Daula Abû 'l-Murhaf Nasr, Usâma's Oheim, sich von jenem den Frieden und die Unabhängigkeit durch Preisgabe der Städte Laodicea, Kafartâb und Apamea. Mit letzterem wurde nun Saif al-Daula Chalaf ibn Mulâ'ib, ein Abenteurer aus dem Stamm der Kilabiten, belehnt. Da er aber mit seinen räuberischen Einfällen fortwährend die ganze Gegend beunruhigte, vertrieb ihn Kasîm al-Daula Ak Sunkur, Malik-Schâh's Statthalter in Aleppo und Vater des berühmten Atâbek Zankî, im August 1091 und gab Apamea seinem frühern Besitzer, dem Emir Nasr von Schaizar, zurück. Mit ägyptischer Hilfe gelang es Chalaf, 1096 sich auf's neue in Apamea festzusetzen, von wo aus er nun wieder seine Raubzüge unternahm. Im Jahr 1106 wurde Chalaf ermordet und Apamea von den Franken eingenommen. Vergl. Anm. 190; Derenbourg p. 28 f. und p. 69—74; Röhricht, Gesch. des Königreichs Jerusalem S. 63 f. Weiteres über die Kämpfe der Munkidhiten gegen Chalaf bringen die Abschnitte 36, 1 und 48, 18.

etwas wie ein Brennen an meinem Ellbogen. Ich schrieb es der von den Metallplättchen des Harnischs hervorgerufenen Hitze zu. Aber meine Lanze fiel mir aus den Händen, und als ich sie wieder aufhob, wurde ich gewahr, daß ich an der Hand verletzt worden war und dieselbe schlaff herunterhing infolge der Zerreißung einer Sehne.“ Ich stand meinem Vater (Allah sei ihm gnädig!) zur Seite, als der Chirurg Zaid seine Wunde behandelte. Am Kopfende seines Bettes stand ein Diener. Dieser sagte: „O Zaid, ziehe diesen Kiesel aus der Wunde!“ Der Wundarzt gab ihm keine Antwort. Da nahm der Diener wieder das Wort: „O Zaid, siehst du diesen Kiesel nicht? Wirst du ihn nicht aus der Wunde entfernen?“ Ärgerlich über seine dringend wiederholte Aufforderung sagte Zaid: „Wo ist dieser Kieselstein? Was ich sehe, ist das hervorstehende Ende der zerrissenen Sehne.“ Diese Sehne war wirklich so weiß wie ein Kiesel aus dem Euphrat.

5. Mein Vater wurde am nämlichen Tage noch von einem anderen Lanzenstich getroffen. Aber Allah rettete ihn, so daß er am Montag den 8. Ramadân [245] 531 [246] in seinem Bette starb (Allah sei ihm gnädig!).

6. Er hatte eine prächtige Handschrift, die auch jener Lanzenstich nicht verdorben hatte. Er schrieb nur den Koran ab. Eines Tages frug ich ihn: „O mein Gebieter, wie viele Exemplare hast du wohl vollendet?“ Er antwortete: „In meiner letzten Stunde sollt ihr es erfahren.“ Als sein Tod nahe war, sagte er: „Dort in jenem Kasten sind Abschriften von meiner Hand; zu jeder derselben habe ich einen Anhang geschrieben. Legt sie im Grabe unter meine Wange!“ Nach vorgenommener Zählung waren es deren dreiundvierzig mit ebensovielen Anhängen, wovon einer einen ganz beträchtlichen Umfang hatte. Dieses Exemplar war mit goldenen Buchstaben geschrieben und enthielt am Ende eine Abhandlung über die auf den Koran bezüglichen Wissenschaften: über seine abweichenden Lesarten, die darin vorkommenden Fremdwörter, sein Arabisch, seine Abschreiber und Abschriften [247],

[245] Siehe Anm. 54.

[246] Am 30. Mai 1137. Geboren war Murschid im Jahre 1068.

[247] Die Übersetzung Derenbourgs: „ce qui y abroge et ce qui y est abrogé“ ist unverständlich und scheint mir auch dem Wortlaut und Sinn des Grundtextes nicht zu entsprechen. Die beiden Verbalsubstantive ناسخه und منسوخه (siehe Derenbourgs Textausgabe p. 39 Zeile 16/17) kommen doch jedenfalls von dem Verbum نسخ, das auf derselben Seite Z. 11 in der Bedeutung „abschreiben“ gebraucht ist, die sich auch hier sehr wohl festhalten läßt. Nun ist das erste der zwei Partizipien aktivisch, das andere passivisch, also „Abschreiber und Abschrift“.

seine Erklärung, das Werkzeug seiner Offenbarung und seine Rechtsgrundsätze. In dieser Abhandlung, betitelt „der große Kommentar“, wechseln Sepia, Rot und Blau ab. Mein Vater hatte in goldenen Buchstaben noch ein anderes von seinem Kommentar unabhängiges Exemplar geschrieben. Was die anderen Abschriften anbetrifft, so war darin für den Text die Tinte gebraucht, dagegen das Gold für die Dekaden, die Quintänen, die Anfangsworte der Verse, die Köpfe der (114) Suren und die Köpfe der (30) Sektionen.

7. Mein Buch gestattete eigentlich diese Erwähnung hier nicht. Ich habe sie hier nur eingefügt, um denjenigen, welcher eines dieser Exemplare lesen wird, zu bitten, daß er die Gnade Allah's zu Gunsten meines Vaters anflehe.

8. Ich kehre zu meinem Gegenstande zurück. Im Verlaufe eben jenes Tages[248] erhielt ein Diener meines Oheims von väterlicher Seite ʿIzz al-Daula Abû 'l-Murhaf Nasr[249] (Allah sei ihm gnädig!) — der Diener hieß Muwwaffak al-Daula Schimʿûn – einen schrecklichen Lanzenstich, der meinem anderen Oheim väterlicherseits ʿIzz al-Dîn Abû 'l-ʿAsâkir Sultân (Allah sei ihm gnädig!) bestimmt war. Es begab sich[250], daß mein Oheim Sultân den Schimʿûn mit einer Botschaft[251] nach Aleppo[252] zu dem König Rudwân, Sohn des Tâdsch al-Daula Tutusch, geschickt hatte. Bei seinem Empfang sagte dieser zu seinen Dienern: „Da seht ihr das Muster der Diener und derer, die in ihren Pflichten gegen ihre Herren pünktlich sind.“ Dann sich an Schimʿûn wendend fügte er hinzu: „Erzähle ihnen, was dir begegnet ist zur Zeit meines Vaters und wie du dich damals gegen deinen Herrn verhalten hast!“ Schimʿûn ergriff folgendermaßen das Wort: „O mein Gebieter,

---

[248] D. i. des 25. Juli 1104.

[249] Des im Jahr 1098 gestorbenen Vorgängers und älteren Bruders des Emirs Sultân.

[250] Am Tage nach dieser Schlacht.

[251] Dieselbe betraf ohne Zweifel die durch Chalaf eben erlittene Niederlage.

[252] Diese alte und noch heute blühende Stadt, nördlich von Schaizar am Kuwek-Flusse gelegen, kam 1086 mit dem übrigen Syrien (siehe Anm. 244) unter die Herrschaft des Sultans Malik-Schâh von Ispahan, welcher den Vater Zankî's, Kasîm al-Daula Ak Sunkur, zum Statthalter daselbst einsetzte. Im Juni 1094 wurde dieser von Tâdsch al-Daula Tutusch, dem Bruder des Sultans, gefangen genommen und abgesetzt. Nun regierte Tutusch als „König“ in Aleppo, und als er im Januar 1095 in einer Schlacht fiel, folgte ihm sein Sohn Rudwân, dessen Schwester der Emir Sultân von Schaizar heiratete (siehe Abschnitt 52, 2). Über Aleppo vergl. Hagenmeyer, Galt. Canc., S. 250; Sachau, Reise in Syrien, S. 105 f. u. 456 f.; Ritter, Erdkunde XVII, S. 1733 ff.

gestern habe ich mit meinem Herrn dem Kampfe beigewohnt. Ein Reiter hat ihn überfallen, um ihm einen Lanzenstoß zu versetzen. Ich habe mich zwischen diesen Reiter und meinen Herrn gestürzt, um diesen um den Preis meines Lebens zu erkaufen. Der Reiter hat sich an mir gerächt und mir zwei Rippen gebrochen. Ich schwöre es bei deinem Wohlwollen: ich habe sie in einem Kästchen mitgebracht." Der König Rudwân sagte zu ihm: „Bei Allah, ich werde dir keinen Bescheid geben, so lange du nicht das Kästchen und die Rippen hast holen lassen." Schimʿûn blieb beim König und ließ das Kästchen bringen. Es enthielt zwei Knochen von seinen Rippen. Rudwân, von Bewunderung ergriffen, sagte zu seinem Gefährten: „Handelt ebenso in meinem Dienst!"

9. Was die Tat betrifft, über welche Rudwân den Schimʿûn befragte und welche sich zur Zeit seines Vaters Tâdsch al-Daula Tutusch zutrug, so verhielt es sich damit folgendermaßen: Mein Großvater Sadîd al-Mulk Abû 'l-Hasan ʿAlî ibn Mukallad ibn Nasr ibn Munkidh[253] (Allah sei ihm gnädig!) hatte seinen Sohn ʿIzz al-Daula Nasr[254] (Allah sei ihm gnädig!) in den Dienst Tadsch al-Daula's geschickt, der damals innerhalb der Bannmeile von Aleppo lagerte[255]. Tutusch ließ ihn ergreifen[256], einsperren, bewachen und erlaubte niemand bei ihm einzutreten, ausgenommen seinem Mameluken, eben jenem Schimʿûn. Das Zelt wurde ringsum scharf bewacht. Mein Oheim schrieb seinem Vater (Allah sei ihnen beiden gnädig!) und bat ihn, in der und der näher bezeichneten Nacht Mannschaften aus der Zahl seiner Gefährten, die er angab, uud Reitpferde, die sich an einen im voraus bestimmten Ort begeben sollten, zu ihm ziehen zu lassen. Als diese Nacht gekommen war, trat Schimʿûn in das Zelt und zog seine Kleider aus, welche sein Herr anzog. Dieser ging vor den Augen der Wächter, die ihn nicht erkannten, hinaus, kam zu seinen Kameraden, stieg zu Pferd und ritt davon.

10. Schimʿûn schlief auf dem leer gebliebenen Bette. Bei Tagesanbruch waren die Wächter erstaunt, ihn nicht kommen zu sehen, —

---

253 Derselbe regierte von 1059 bis zu seinem Tod im Jahr 1082.

254 Von 1082—1098.

255 Tâdsch al-Daula Tutusch machte im J. 1079 einen Einfall in Syrien und suchte sich Aleppo's zu bemächtigen, mußte aber nach beinahe viermonatlicher Belagerung unverrichteter Sache wieder abziehen. Derenbourg, p. 20—22. Vergl. Anm. 686.

256 Der Emir ʿAlî, Usâma's Großvater, hatte nämlich dem Gegner Tutuschs, Ahmad-Schâh, in der Brückenveste bei Schaizar Zuflucht gewährt und erst nach dem Tode des letzteren diesen Annäherungsversuch an Tutusch unternommen, um sich vor dessen Rache zu schützen.

ihn, der doch regelmäßig sich einstellte, seinem Herrn bei der Waschung zu helfen. Nasr (Allah sei ihm gnädig!) war nämlich einer jener Asketen, welche in der Nacht aufstehen, um das Buch Allah's (hoch erhaben ist er!) psalmodirend zu lesen. Als sie am Morgen Schimʿûn nicht nach seiner Gewohnheit eintreten sahen, drangen sie in das Zelt ein und fanden ihn da, während ʿIzz al-Daula fort war. Tâdsch al-Daula, von ihnen über das, was sich begeben hatte, unterrichtet, beschied Schimʿûn zu sich. Dieser erschien sofort. „Wie hast du das fertig gebracht?“ frug Tutusch. Schimʿûn antwortete: „Ich habe meine Kleider meinem Herrn gegeben, welcher unter dem Schutze dieser Verkleidung hat entfliehen können; ich dagegen schlief in seinem Bette.“ Der Fürst versetzte: „Und hast du nicht gefürchtet, daß ich dir den Kopf abschlagen ließe?“ Darauf sagte Schimʿûn: „O mein Gebieter, wenn du mir den Kopf wirst abschlagen lassen und ich nur meinen Herrn in Sicherheit weiß inmitten der Seinigen, so wird diese Aussicht genügen, mich glücklich zu machen. Er hat mich nur gekauft und aufgezogen, um eines Tags über mein Leben verfügen zu können.“ Tâdsch al-Daula (Allah sei ihm gnädig!) sagte hierauf zu seinem Kämmerer: „Man übergebe diesem Reitknecht die Pferde, die Lasttiere, die Lagergegenstände und alles Gepäck seines Herrn!“ Er schickte ihn dem wieder zu, dem er angehörte, hegte keinen Groll gegen ihn und legte keinen Zorn gegen ihn an den Tag um deßwillen, was er im Dienste seines Herrn getan hatte. Aus diesem Grunde hatte Rudwân zu Schimʿûn gesagt: „Erzähle meinem Gefolge, was du zur Zeit meines Vaters an deinem Herrn getan hast!“

11. Ich kehre zu dem Berichte über die Schlacht zurück, von der ich oben[257] gesprochen habe und die wir mit Ibn Mulâʿib begonnen hatten. Mein Oheim ʿIzz al-Daula[258] (Allah sei ihm gnädig!) erlitt an jenem Tage mehrere Verwundungen, wovon die eine von einem Lanzenstoß unterhalb des Augenlids, nahe der inneren Ecke des Auges, herrührte. Die Lanze bohrte sich am äußersten Ende des Augenwinkels ein. Das Augenlid löste sich vollständig ab und blieb an der Haut hängen, welche es am äußeren Winkel des beschädigten, schwankenden Auges festhielt; denn die Augenlider allein halten das Auge. Der Wundarzt konnte den zerrissenen Teil des Auges wieder nähen und heilte es. Das Auge bekam seine frühere Gesundheit wieder, so daß man es vom anderen nicht unterscheiden konnte.

---

[257] Seite 84.

[258] Der oft erwähnte ʿIzz al-Daula Abû ʾl-ʿAsâkir Sultân.

12. Mein Vater und mein Oheim (Allah sei beiden gnädig!) gehörten zu den mutigsten Männern ihres Landes. Ich bewunderte ihr Verhalten, als sie eines Tages auf die Jagd mit Falken ausgezogen waren in der Richtung von Tell Milh [259], welcher reich war an Wasservögeln. Ohne unser Wissen hatte das Heer von Tripolis [260] einen Einfall gemacht und sich in der Gegend verbreitet [261]. Wir kehrten nach Hause zurück. Mein Vater litt noch an den Nachwirkungen einer Krankheit. Mein Oheim rückte mit seiner schwachen Begleitung gegen die Franken vor bis zu dem Augenblick, wo diese ihn die Furt [262] überschreiten sahen. Mein Vater ließ sein Pferd im Trab gehen. Ich, damals noch ein junger Mensch [262a], durfte ihn begleiten. Er hielt eine Quitte in der Hand, die er aussaugte. Als wir in der Nachbarschaft der Franken angelangt waren, sagte er zu mir: „Geh' du und suche, durch den Damm [263] gedeckt, die Stadt zu erreichen!“ Er aber überschritt den Fluß in der Umgebung des von den Franken besetzten Punktes.

13. Ein anderes Mal sah ich meinen Vater, als die Reiter Mahmûds, des Sohnes Karâdschâ's [264], einen Einfall in das Gebiet von Schaizar gemacht hatten [265]. Wir waren in einer gewissen Entfernung von der Stadt, und die Reiterei Mahmûd's war uns auf den Fersen. Ich hatte der Schlacht beigewohnt und am Kampfe teilgenommen, be-

[259] Der Tell Milh, auf deutsch ‚Salzhügel‘, lag in unmittelbarer Nähe von Schaizar und ist vielleicht identisch mit der Örtlichkeit, welche der Kanzler Galterius in seinem ersten Bellum Antiochenum cap. III „Salinæ“ nennt. Siehe die Ausgabe von H. Hagenmeyer S. 67 und dessen Anmerkung 19 auf S. 155 und Ritter, Erdkunde XVII S. 1089.

[260] Siehe Anm. 237.

[261] Es ist die Expedition gemeint, welche Graf Bertrand von Tripolis im Sommer 1110 in die Gegend von Schaizar unternommen hat, als er mit König Balduin I. und Joscelin von Tell Baschir Edessa zu Hilfe eilte, welches von Sukman, Maudud und Ilgâzî bedrängt wurde. Vergl. Röhricht, Geschichte des Königreichs Jerusalem S. 85.

[262] Diese Furt über den Orontes, welche nur den Einheimischen bekannt war und vor Fremden sorgfältig geheim gehalten wurde, wird weiterhin erwähnt im Abschnitt 50,6 und 52,2, an welch letzterer Stelle sie eine verhängnisvolle Rolle spielt.

[262a] Usâma war um jene Zeit etwa 15 Jahre alt.

[263] Eine Bodensenkung im Norden der Stadt hatte die Herstellung eines Schutzdammes gegen die oft sehr wilden Fluten des Orontes, den die Araber nicht ohne Grund „Al-Âsî“ d. i. den „Rebellischen“ nannten, nötig gemacht. Siehe Derenbourg p. 11.

[264] Gemeint ist Schihâb al-Dîn Mahmûd, der Fürst von Hamâ, den wir im 6. und 7. Abschnitt (S. 62 ff.) kennen gelernt haben. Siehe Anm. 178.

[265] Etwa um's Jahr 1120.

kleidet mit einem Mantel[266], zu Pferde, mit einer Lanze bewaffnet. Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) ritt auf einer Mauleselstute. Ich sagte zu ihm: „O mein Gebieter, willst du nicht dein Pferd besteigen?" Er sagte: „Nein, das werde ich nicht." Und er blieb auf seiner Mauleselin, ohne sich stören zu lassen und ohne sich zu beeilen. Ich aber, in Angst um ihn, drang darauf, daß er sein Pferd bestiege, bis wir die Stadt erreicht hätten; aber er blieb auf seiner Maultierstute. Als unsere Feinde in ihr Lager zurückgekehrt und wir wieder in Sicherheit waren, sagte ich zu meinem Vater: „O mein Gebieter, du sahst den Feind zwischen uns und unserem Gebiete gelagert: warum bestiegst du nicht eins der zu deinem Gebrauche an der Koppel geführten Pferde? Umsonst drängte ich dazu, du hörtest nicht auf mich." „Mein Sohn," antwortete Murschid, „es steht in meinem Horoskop, daß ich der Furcht unzugänglich sein werde."

14. Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) befaßte sich nämlich seit langer Zeit mit der Astrologie, trotz seiner Gottesfurcht, trotz seines Glaubens, seines unaufhörlichen Fastens und seiner Koran-Rezitation[267]. Er ermunterte mich, mich gleichfalls mit dieser Wissenschaft bekannt zu machen; aber ich weigerte mich dessen und verwahrte mich dagegen, obgleich er unablässig zu mir sagte: „Aber lerne doch mindestens die Namen der Sterne und unterscheide diejenigen, welche am Horizont emporsteigen, von denjenigen, welche hinabsinken!"[268] Und beharrlich zeigte er mir die Gestirne und lehrte mich ihre Namen kennen.

16. Verdächtige Gäste.

1. Ein Zug männlicher Tapferkeit und eine Offenbarung kriegerischen Ehrgefühls entfaltete sich vor meinen Augen. Wir sahen eines Morgens[269] zur Stunde des Frühgebets einen kleinen Trupp Franken — ungefähr zehn Reiter — zum Stadttore herankommen, bevor es geöffnet wurde. Sie frugen den Torwächter: „Welches ist der Name

[266] Das ursprünglich persische Wort kazâgand, welches Usâma hier und noch öfter gebraucht, scheint durch die Kreuzfahrer nach Frankreich verpflanzt und dort in den Ausdrücken casaque und casaquin erhalten zu sein. Derenbourg, p. 43 n. 6. Dieser französische Gelehrte gibt es in seiner Übersetzung des Usâma regelmäßig durch „casaque rembourrée" wieder.

[267] Der Islam verpönt astrologische Künste.

[268] Astronomische Wissenschaft und astrologischer Aberglaube waren ja damals noch nicht geschieden.

[269] Derenbourg p. 123 f. gibt als mutmaßliches Datum dieser Begebenheit den Frühling 1122 an; siehe dagegen Anm. 284.

dieser Gegend?" Das Tor hatte zwei hölzerne Türflügel mit Querbalken. Der Torwächter war im Innern. Er antwortete: „Schaizar". Durch einen Türspalt schossen die Franken einen Holzpfeil auf ihn; dann trabten sie mit ihren Rossen wieder davon.

2. Wir stiegen zu Pferd, und mein Oheim[270] (Allah sei ihm gnädig!) war am ersten bereit. Ich war bei ihm. Die Franken zogen sich zurück, ohne sich jedoch sonderlich zu beeilen. Einige von unseren Soldaten stießen nach einander zu uns. Ich sagte zu meinem Oheim: „Befiehl nur, und ich werde mit unseren Kameraden die Franken verfolgen. Ich werde sie wohl aus dem Sattel zu heben wissen, ehe sie weit von hier weg sind." Aber mein Oheim, welcher mehr Kriegserfahrung hatte als ich, antwortete mir: „Es gibt in Syrien keinen einzigen Franken, der Schaizar nicht kennt. Darunter verbirgt sich irgend eine Falle."

3. Mein Oheim rief zwei Reiter, die auf flinken Pferden ritten, heran und sagte zu ihnen: „Erforschet den Tell Milh!" [271] Dort legten sich die Franken gewöhnlich in den Hinterhalt. Auf dem Gipfel angelangt, wurden die beiden Reiter von dem gesamten antiochenischen Heere angegriffen. Eilig waren wir gegen die Franken vorgerückt, um die Gelegenheit zu ergreifen, uns mit ihnen zu messen, ehe der Kampf beendet wäre. Bei uns waren Dscham'a vom Stamme Numair's und sein Sohn Mahmûd. Dscham'a war unser Reiter und unser Scheich[272]. Sein Sohn Mahmûd hatte sich mitten in's fränkische Heer hineingewagt. Dscham'a rief: „O Reiter, rettet meinen Sohn!" Wir kehrten mit ihm zurück an der Spitze von sechzehn Reitern. Unsere Speere trafen sechzehn fränkische Reiter, denen unser Gefährte entrissen wurde. Wir und die Franken schlugen uns mit einander herum, bis einer unserer Reiter den Kopf des Sohnes Dscham'a's[273] unter seiner Achsel daherbrachte. Er[274] wurde durch einen unserer Lanzenstiche gerettet.

17. Große Ehre und große Schmach.

1. Trotz solchen Erfolgs traue kein Mensch seinem Mut, und keiner sei allzusehr eingenommen von seiner Tapferkeit! Bei Allah, ich ritt

---

[270] 'Izz al-Dîn Abû 'l-'Asâkir Sultân.

[271] Siehe Anm. 259.

[272] Die Redensart will wohl besagen, daß Dscham'a sowohl durch Tapferkeit als durch reife Erfahrung allgemeines Ansehen genoß.

[273] Im Texte steht: „den Kopf Dscham'a's."

[274] Der Reiter, welcher den Kopf Mahmûds den Feinden entrissen hatte.

mit meinem Oheim väterlicherseits [275] (Allah sei ihm gnädig!) auf einen Streifzug gegen Apamea [276]. Da geschah es, daß die Truppen dieser Stadt ausrückten, um die Abreise einer Karawane, die sie entsandten, zu schützen. Auf ihrem Rückweg begegneten wir ihnen und machten ungefähr zwanzig Mann nieder. Ich sah damals Dscham'a, den Numairiten (Allah sei ihm gnädig!), in welchem die Hälfte eines Speeres stak. Derselbe hatte zuerst die Polsterung unter dem Sattel getroffen, war dann durch eine der Ecken bis in seinen Schenkel gedrungen, hatte seinen Körper von hinten durchbohrt und war darin abgebrochen. Ich war tief bewegt davon. Er aber sprach zu mir: „Beunruhige dich nicht! Ich bin gesund und munter.“ Er ergriff die Spitze der Lanze und zog sie heraus. Wirklich waren beide, er und sein Pferd, in bestem Zustande. Ich sagte zu ihm; „O Vater Mahmûds [277], ich möchte mich gern der Festung nähern, um sie zu untersuchen.“ Er sagte: „Gut! Machen wir uns auf den Weg!“ Wir trabten miteinander auf unseren beiden Pferden davon. Als wir an einem Punkte angekommen waren, von wo aus wir die Festung beherrschten, siehe da waren acht Franken postirt am Wege über dem Amphitheater. Von der Anhöhe, auf welcher wir standen, konnte man nur auf diesem Wege hinabsteigen. Dscham'a sagte zu mir: „Halt an, damit ich dir zeige, wie ich mit ihnen umgehen werde!“ Ich antwortete: „Das ist nicht recht, sondern wir wollen sie beide angreifen.“ „Sei's!“ versetzte er. Wir sprengten auf sie los und schlugen sie in die Flucht. Dann kehrten wir wieder zurück, überzeugt, getan zu haben, was kein anderer hätte tun können. Wir beide hatten allein acht fränkische Reiter in die Flucht geschlagen.

2. Wir blieben auf dieser Anhöhe, um die Festung zu besichtigen. Wir wurden darin nur gestört durch einen kleinen Fußsoldaten, der heraufgestiegen war, um uns auf dieser jähen Steigung anzugreifen. Er hatte einen Bogen und Holzpfeile mitgebracht und schoß auf uns, ohne daß es für uns irgend einen Weg gab, auf dem wir ihn hätten erreichen können. Wir wurden in die Flucht gejagt, und — bei Allah — wir glaubten kaum, daß wir ihm entrinnen würden. Und doch wurden nicht einmal unsere Pferde verletzt. Auf demselben Wege zurück-

---

[275] Siehe Anm. 270.

[276] Siehe Anm. 190 vergl. mit Anm. 244. Der Streifzug dürfte bald nach der Niederlage der Franken bei Al-Balât (28. Juni 1119) stattgefunden haben, da die Munkidhiten sonst wohl nicht den Mut gehabt hätten, angriffsweise gegen die Franken in Apamea vorzugehen. Man vergl. Abschnitt 7.

[277] Wir erinnern uns aus dem vorigen Abschnitt, daß Dscham'a einen Sohn Namens Mahmûd hatte.

kehrend betraten wir die Wiesen um Apamea herum, von wo wir eine beträchtliche Beute an Kameelen, Rindern und Schafen vor uns hertrieben und heimkehrten. Aber mein Herz seufzte bei dem Gedanken an diesen Fußsoldaten, der uns in die Flucht gejagt hatte, weil kein Weg zu ihm hin für uns offen gewesen war. Wie hatte denn ein einziger Fußsoldat uns in die Flucht getrieben, — uns, die wir acht fränkische Reiter in die Flucht geschlagen hatten?!

18. Kampf gegen die Franken von Kafartâb.

1. Ich war eines Tags [278] zugegen, als die Reiter von Kafartâb [279] in geringer Anzahl einen Streifzug gegen uns gemacht hatten. Wir stürzten uns auf sie in dem Wunsche, aus ihrer kleinen Anzahl Nutzen zu ziehen. Nun hatten sie aber einen Hinterhalt gegen uns aufgestellt, wo ihre Krieger in Masse geordnet standen. Die Urheber des Angriffs waren geflohen. Wir machten uns an ihre Verfolgung bis auf eine bestimmte Entfernung von der Stadt. Der Hinterhalt brach gegen uns hervor. Diejenigen, welche wir zurückgetrieben hatten, griffen uns auf's neue an, und wir hielten uns überzeugt, daß, falls wir auf's Haupt geschlagen würden, sie uns bis auf den letzten Mann niederhauen würden.

2. Es kam zum Treffen, und wir boten ihnen die Stirne. Allah gab uns den Sieg über sie, nnd wir überwältigten achtzehn ihrer Reiter. Teils wurden sie vom Speer getroffen und getötet, teils durch den Stoß zu Boden geworfen, ohne daß sie tot gewesen wären, teils endlich wurden sie zu Fußsoldaten, weil ihre Pferde verletzt waren. Diejenigen unter ihnen, welche auf dem Kampfplatze am Leben geblieben waren, zogen ihre Schwerter und faßten Posto, um allen Vorübergehenden aufzulauern und sie zu erschlagen.

3. Dscham'a der Numairite (Allah sei ihm gnädig!) kam an einem dieser Franken vorüber. Dieser ging gegen ihn vor und traf ihn an den Kopf. Dscham'a hatte auf dem Kopfe eine hohe Mütze, welche der Schlag zerriß, indem er ihm die Stirne spaltete, aus welcher bis zur Erschöpfung das Blut floß. Seine Stirn blieb offen wie das Maul eines Fisches. Ich traf ihn, während wir so von Franken umgeben

---

[278] Wohl nach der Wiederbesetzung Kafartâbs durch die Franken (die am 3. September 1115 daraus hatten weichen müssen) infolge des Sieges Rogers über Bursuk bei Danîth am 13. September desselben Jahres. Vergl. Abschnitt 26, 14 u. 17.

[279] Siehe Anm. 211.

waren und sagte zu ihm: „O Vater Mahmûds, warum verbindest du deine Wunde nicht?“ Er antwortete: „Es ist jetzt keine Zeit zu Verbänden und Kompressen auf die Wunden.“ Nun hatte Dscham'a jederzeit eine schwarz verbrannte Haut im Gesicht; auch hatte er triefende Augen mit sichtbaren Adern. Nachdem er aber diese Wunde erhalten hatte und sein Blut reichlich daraus geflossen war, wich das Augenleiden, über das er sich beklagte, so daß er künftighin weder Triefen noch Schmerz mehr daran verspürte. Manchmal ist die Gesundheit des Leibes die Folge der Krankheiten.

4. Was die Franken anbetrifft, so sammelten sie sich wieder, nachdem wir diejenigen von ihnen getötet hatten, die wir töteten, und stellten sich uns gegenüber auf. Ich sah damals meinen Vetter Sachîrath al-Daula Abû 'l-Kanâ Chitâm[280] (Allah sei ihm gnädig!) zu mir kommen. Er sagte zu mir: „O mein Vetter, du hast zwei Reservepferde bei dir, während ich auf diesem abgetriebenen Gaul sitze.“ Ich sagte zu dem Reitknecht: „Führe das rote Roß für ihn vor!“ Der Reitknecht tat es. Kaum hatte sich Chitâm in den Sattel geschwungen, so stürmte er auch schon allein auf die Franken los. Diese lockten ihn an, so daß er sich mitten unter sie stürzte, einen Lanzenstich erhielt und aus dem Sattel geworfen wurde. Das Pferd war auch verwundet. Die Franken kehrten ihre Lanzen um, um Chitâm den Rest zu geben. Aber er trug ein widerstandsfähiges Panzerhemd, an welchem die Lanzen nichts ausrichteten. Wir schrieen um die Wette: „Zu Hilfe eurem Kameraden! eurem Kameraden zu Hilfe!“ Wir stürzten uns auf sie, warfen sie in die Flucht und befreiten ihn. Er war wohlbehalten. Das Pferd hingegen starb desselbigen Tages. Ehre sei dem, der da behütet, dem Allmächtigen!

5. Dscham'a gereichte dieser Kampf nur zum Glück und zur Heilung seiner Augen. Ehre sei dem, der da sagt: „Es ist möglich, daß ihr eine Sache verabscheut, die euch doch heilsam ist[281]!“

19. Durch Verwundung geheilt.

1. Es begegnete mir ein ähnliches Abenteuer. Ich war in Mesopotamien[282] im Heere des Atâbek[283]. Einer meiner Freunde rief mich

[280] Dieser Vetter Usâma's wird sonst nirgends mehr erwähnt, weßhalb das genauere Verwandtschaftsverhältnis unklar bleibt.

[281] Koran II, 213.

[282] Wahrscheinlich im Jahre 1132, wo Usâma an der Schlacht bei Takrît (am Tigris zwischen Mosul und Bagdad) teilnahm.

[283] Nämlich des 'Imâd al-Dîn Zankî von Mosul. Siehe Anm. 3 und vergl. Anm. 20.

in sein Haus. Ich kam dahin, begleitet von einem Reitknecht Namens Gunaim, welcher wassersüchtig geworden war. Sein Hals war dürr und sein Leib aufgedunsen. Er hatte mit mir sein Vaterland verlassen, und ich wußte ihm dafür Dank. Mein Diener führte seine Mauleselin in den Stall meines Freundes und gesellte sich den Reitknechten der übrigen anwesenden Personen zu. Wir hatten unter uns einen jungen Türken, der sich betrunken hatte und von dem Weine bezwungen worden war. Er ging in den Stall hinaus, zog sein Messer und stürzte sich auf die Reitknechte, welche sich aus dem Stalle flüchteten. Gunaim dagegen hatte in Anbetracht seiner Schwäche und seiner Krankheit den Sattel unter seinen Kopf gebreitet und schlief. Er erhob sich erst nach dem Weggang aller derer, die im Stalle waren. Jener Betrunkene traf ihn mit seinem Messer unterhalb des Nabels und machte in seinen Bauch einen vier Daumen breiten Riß. Er fiel auf der nämlichen Stelle zu Boden. Der, welcher uns eingeladen hatte (es war der Herr der Festung Bâsahrâ) ließ ihn in meine Wohnung schaffen, wohin man auch den Urheber der Wunde brachte, der seinerseits an der Schulter verletzt war. Ich schenkte meinem Diener die Freiheit. Der Wundarzt kam zu ihm. Er erholte sich wieder, fing wieder an zu gehen und sich zu bewegen; nur seine Wunde war nicht vernarbt, und zwei Monate lang kamen unablässig Schorfe und gelbliches Wasser heraus. Dann schloß sich die Wunde, der Leib wurde dünner, er kehrte zur Gesundheit zurück, und jene Wunde war es, die seine Heilung verursachte.

2. Ich habe eines Tags den Falkner vor meinem Vater (Allah sei ihm gnädig!) stehen sehen, um ihm zu sagen: „O mein Gebieter, dieser Falke hat seine Federn verloren, und er wird sterben; eines seiner Augen ist schon verloren.“ Mein Vater hatte mit diesem Falken gejagt zur Zeit, da er noch ein sehr munterer Vogel war, und jetzt war er verloren! Wir gingen auf die Jagd. Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) hatte mehrere Falken bei sich. Er hetzte jenen auf ein Haselhuhn. Der Falke stieß in die Bilsenkrautbüsche, wo das Haselhuhn in dichtem Gestrüpp seinen Ruf ertönen ließ. Der Falke drang hier mit ihm hinein. Auf dem Auge hatte er etwas wie einen großen Punkt. Ein Dorn der Hecke stach ihn auf diesen Fleck, den er durchbohrte. Der Falkner brachte den Falken, dessen verletztes Auge Flüssigkeiten absonderte, und sagte: „O mein Gebieter, das Auge des Falken ist verloren.“ Er fügte hinzu: „Der Falke ist ganz und gar verloren.“ Am folgenden Tage öffnete der Falkner das Auge des Vogels. Es war geheilt. Dieser Falke blieb gesund und munter bei uns und mauserte sich zwei mal. Er war einer der gewandtesten Falken. Die Erinnerung

an ihn ist mir zurückgerufen worden durch das, was Dscham'a und Gunaim widerfuhr, obwohl dies hier nicht der Ort ist, der Falken zu gedenken.

3. Ich habe gleicherweise einen Wassersüchtigen gesehen, mit dem man einen Aderlaß vornahm und welcher starb, während Gunaim, welchem durch jenen Betrunkenen der Bauch aufgeschlitzt worden war, gerettet und geheilt wurde. Ehre dem Allmächtigen!

20. In wilder Flucht vor den Franken.

1. Das antiochenische Heer machte einen Streifzug gegen uns[284]. Unsere Kameraden waren mit ihrer Vorhut zusammengestoßen und gegen sie vorgegangen, während ich, auf ihrem Wege postiert, ihre Ankunft bei mir erwartete. Vielleicht lieferten sie mir eine Gelegenheit, ihnen Schaden zu tun. Ich sah unsere Kameraden in wilder Flucht an mir vorübereilen. Unter denen, welche so vorüberzogen, erkannte ich Mahmûd, den Sohn Dscham'a's, und rief ihm zu: „Halt! Mahmûd." Er hielt einen Augenblick an, dann spornte er sein Roß und verließ mich. Die Plänkler der fränkischen Reiterei stießen auf mich. Ich wurde vor ihnen hergetrieben, während ich meine Lanze rückwärts auf sie schwang, mich umwendend und sie im Aug' behaltend. Keiner ihrer Reiter hatte es eilig, mich zu erreichen, um mir einen Lanzenstich zu geben. Vor mir waren einige unserer Kameraden. Wir befanden uns zwischen zwei Gärten, welche mit mannshohen Mauern eingeschlossen waren. Ich wandte mein Roß, welches einer unserer Kameraden an der Brust hielt, gegen den Feind, drehte den Kopf meiner Stute auf die linke Seite und gab ihr die Sporen. Die Mauer war jetzt nahe geworden. Ich faßte sie[285], und sie befand

[284] Derenbourg möchte die hier erzählte Begebenheit in die Jahre zwischen 1125 und 1129 verlegen (p. 138) „Vers 1127", sagt er Autobiogr. d'Ous. p. 61 n. 2. Da aber hier Mahmûd, der Sohn Dscham'a's, noch lebt, dessen Tod am Schlusse unseres 16. Abschnittes berichtet wird, so muß entweder Abschnitt 16 in eine spätere Zeit verlegt werden als Frühjahr 1122 (siehe Anm. 269), oder der hier berichtete Streifzug des antiochenischen Heeres gegen Schaizar fand früher statt, spätestens Anfang des Jahres 1122. Nun wird aber im nächsten Abschnitt von einem wenige Tage nachher stattgehabten Kampfe mit den Reitern von Hamâ berichtet, wobei Schihâb al-Dîn Mahmûd, der 1124 starb, nicht mehr erwähnt wird. Daraus geht hervor, daß die in Anm. 269 nach Derenbourg gegebene Datierung unhaltbar ist, vorausgesetzt natürlich, daß Usâma den Tod Mahmûd's, des Sohnes Dscham'a's, an der richtigen Stelle erzählt hat.

[285] Arabisch: فضبطت. Es ist mir nicht recht klar, wie dieses „fassen" zu verstehen ist; gerne hätte ich übersetzt „ich nahm sie" (mit dem Pferde

sich nun zwischen mir und den in Reihen aufgestellten Franken. Einer von ihnen, ein Ritter, eilte herbei. Er trug einen Waffenrock von grüner und gelber Seide, unter welchem ich ein Panzerhemd zu erraten glaubte. Ich ließ ihn an mir vorüber, spornte meine Stute und gab ihm in der Nähe der Mauer einen Lanzenstoß. Er beugte sich herab, bis sein Kopf den Steigbügel berührte; sein Schild und seine Lanze fielen ihm aus den Händen und der Helm vom Kopfe. Wir waren mittlerweile zu unserem Fußvolk gestoßen. Nun setzte er sich wieder im Sattel aufrecht. Er trug ein Panzerhemd unter dem Wamms, und mein Stoß hatte ihn nicht verwundet. Seine Gefährten trafen ihn wieder und kamen zurück, um den Schild, den Speer und den Helm aufzuheben. Als der Kampf zu Ende war und die Franken sich entfernt hatten, kam Dscham'a (Allah sei ihm gnädig!) zu mir, um sich im Namen seines Sohnes Mahmûd zu entschuldigen. „Dieser Hund," sagte er, „ist dir davon gelaufen." „Was liegt daran?" antwortete ich. Er erwiederte: „Mein Sohn ist dir entlaufen, und das wäre unerheblich?!" Ich sagte: „Bei deinem Leben, o Vater Mahmûds, auch du wirst von mir fliehen"[286]. Er entgegnete: „O Emir, bei Allah, gewiß wäre mir der Tod leichter, als zu fliehen und dich im Stiche zu lassen."

21. Glänzender Sieg über das Heer von Hamâ.

1. Wenige Tage nachher[287] machten die Reiter von Hamâ[288] einen Streifzug gegen uns. Sie nahmen uns eine Herde Ochsen und schlossen sie ein auf einer Insel unterhalb der Mühle Al-Dschalâlî. Die Bogenschützen stiegen oberhalb der Mühle hinauf, um die Herde Ochsen zu beschützen. Ich holte sie ein mit Dscham'a und Schudschâ al-Daula Mâdî, einem in unserem Hause geborenen Sklaven, einem tapferen Mann. Ich sagte zu den beiden: „Wir werden auf das andere Ufer hinübergehen und die Tiere entführen." Dieser Plan wurde ausgeführt. Mâdî's Pferd wurde von einem Holzpfeil getroffen, der es tötete. Mit

---

darüber hinwegsetzend); es ist mir aber kein Beispiel dafür bekannt, daß die Araber das Verbum ضبط in diesem Sinne gebrauchen. Auch Derenbourg begnügt sich zu sagen: „Je la saisis (Autobiogr. p. 62).

286 Wir werden diese Prophezeiung sich im nächsten Abschnitt erfüllen sehen.

287 Also auch etwa um's Jahr 1127.

288 Vergl. Anm. 178. Nach dem Tode Schihâb al-Dîn Mahmûds im Jahre 1124 hatte der Atâbek Togtakîn von Damaskus das Gebiet von Hamâ seinen Ländern einverleibt. Siehe Derenbourg, Vie d'Ous. p. 139.

genauer Not brachte ich ihn zu seinen Gefährten zurück. Auch mein Roß erhielt einen Holzpfeil in den Nacken, wo er eine Öffnung von ungefähr einer Spanne machte, ohne daß mein Pferd — bei Allah — mit dem Hufe ausschlug oder unruhig wurde oder die Wunde zu fühlen schien. Dscham'a aber kehrte erschreckt auf seinem Pferde um. Bei unserer Rückkehr sprach ich zu ihm: „O Abû Mahmûd, hatte ich dir nicht gesagt[289], daß du mir davon gehen würdest, du, der du deinen Sohn Mahmûd getadelt hast?" Er antwortete: „Bei Allah, ich habe nur für mein Pferd gefürchtet; denn es ist mir teuer." Und er entschuldigte sich.

2. An eben diesem Tage waren wir mit den Reitern von Hamâ zusammengestoßen. Es war ihre Vorhut, welche die Ochsenherden zur Insel getrieben hatte. Es kam zu einem Kampfe zwischen uns und ihnen. Unter den Kämpfern waren die vornehmsten Reiter des Heeres von Hamâ: Surhanak[290], Gâzî al-Tullî[291], Mahmûd ibn Baldâdschî, Hadr al-Tût und der Generalissimus Chutluch[292]. Die Truppen von Hamâ waren zahlreicher als die unsrigen. Dessenungeachtet trieb unser Angriff sie in wilde Flucht. Ich wandte mich zu einem ihrer Reiter, um ihm einen Lanzenstoß zu geben. Nun war es aber Hadr al-Tût, welcher zu mir sagte: „Zu deinen Befehlen, o Usâma." Ich wandte mich von ihm ab zu einem andern, den ich schlug. Meine Lanze flog ihm unter die Achsel, und sie wäre nicht hineingedrungen, wenn er sie hätte gehen lassen. Aber er preßte seinen Vorderarm auf die Achsel, um die Lanze zu ergreifen, während sein Pferd um mich herumjagte. Die Lanze durchbohrte den Sattel bis auf den Hals des Rosses, welches niederstürzte und dann sich wieder erhob am Ufer des Gießbaches, welcher nach Al-Dschalâlî[293] hinabfließt. Der Reiter schlug seine Stute, trieb sie vor sich her und stieg ab. Ich lobte Allah (Ehre sei ihm!) dafür, daß dieser Lanzenstich ihm keinen Schaden verursacht hatte; denn mein Gegner war Gâzî al-Tullî (Allah sei ihm gnädig!), und er war ein Held.

---

[289] Siehe am Schluß des vorigen Abschnitts.

[290] Siehe Abschnitt 6, Nr. 1 S. 63 f. Der Lanzenstoß, den Surhanak damals von Dscham'a erhielt, war also nicht tödtlich für ihn gewesen.

[291] Gâzî al-Tullî begegnet uns später (siehe Abschnitt 37, 5) etwa ums Jahr 1135 wieder als Kammerherr (hâdschib) Schihâb al-Dîn Ahmad's, welcher in Vertretung seines Vaters Salâh al-Dîn Al-Jâgîsiânî, der von dem Atâbek Zankî mit Hamâ belehnt worden war, in dieser Stadt das Regiment führte. Vergl. Anm. 14.

[292] Die drei letztgenannten sind sonst nicht näher bekannt.

[293] Der im Anfang des Abschnitts erwähnten Mühle.

22. Der Bauer und seine Kuh.

1. An einem gewissen Tage[294] ließ sich das Heer von Antiochien gegen uns nieder an dem Lagerplatze, den es allemal einnahm, wenn es uns angriff[295]. Wir nahmen zu Pferde ihnen gegenüber Aufstellung. Der Strom trennte uns. Keiner unserer Feinde ergriff die Offensive gegen uns. Sie hatten ihre Zelte aufgerichtet und sich häuslich darin niedergelassen. Wir gingen wieder heim in unsere Häuser und beobachteten die Feinde von der Citadelle aus. Plötzlich gingen ungefähr zwanzig Reiter von unseren Truppen gegen Bandar Kanîn, ein Dorf in der Nachbarschaft von Schaizar, hinaus, um ihre Pferde weiden zu lassen, ohne sich jedoch mit ihren Lanzen zu versehen. Zwei fränkische Reiter ritten auf diese Leute zu, welche ihre Pferde weiden ließen, begegneten unterwegs einem Manne, welcher eine Kuh vor sich hertrieb, und bemächtigten sich seiner und der Kuh. Wir beobachteten sie von der Burg aus. Unsere Leute stiegen wieder zu Pferd und verhielten sich ruhig, da sie ja ihre Lanzen nicht mitgebracht hatten. Mein Oheim väterlicherseits[296] sagte: „Sie sind zu zwanzig und wagen es nicht, einen Gefangenen zu befreien, der von zwei Reitern bewacht wird! Wenn Dscham'a zugegen wäre, solltet ihr sehen, was er tun würde.“ Kaum hatte er so gesprochen, als Dscham'a sich bewaffnete, um im Galopp sich auf sie zu stürzen. Mein Oheim rief aus: „Seht jetzt, was er tun wird!“ Als Dscham'a im Galopp in die Nähe der beiden Reiter gekommen war, wandte er den Kopf seines Pferdes und ließ es in einem gewissen Abstande hinter ihnen vorwärts gehen. Meines Vaters Bruder, der sich auf einem Balkon seines Wohnsitzes in der Festung aufgehalten hatte, sah ihn dann weit von den beiden fränkischen Reitern anhalten, verließ den Balkon und kam wütend herein, indem er ausrief: „Das ist Verräterei!“ Nun hatte aber Dscham'a angehalten aus Furcht vor einer Höhle[297], die vor den bei-

---

[294] Vermutlich im Jahre 1129, falls der in diesem Abschnitt genannte „Ibn Maimûn“ Bohemund II. ist und nicht Bohemund I., den Usâma sonst Maimûn nennt.

[295] Siehe Anm. 202.

[296] 'Izz al-Dîn Abû 'l-'Asâkir Sultân, regierender Emir von Schaizar.

[297] Die auf beiden Ufern des Orontes sich erhebenden Berge weisen heute noch zahlreiche Höhlen in der Nähe von Schaizar auf. Usâma erzählt Ausführlicheres darüber im Abschnitt 26, 4. Auch Galt. Cancell., Bell. Antioch. I. cap. III § 7 erwähnt sie. Siehe die Ausgabe von Dr. H. Hagenmeyer p. 68 und 161 Anm. 55. Ferner ist zu vergl. Ritter, Erdkunde XVII S. 1082 und Sachau, Reise in Syrien S. 68.

den Reitern sichtbar war. Möglicherweise barg sie einen Hinterhalt. Als Dscham'a, zu dieser Höhle gelangt, festgestellt hatte, daß niemand darin war, stürmte er auf die beiden Reiter ein, befreite den Mann und die Kuh und trieb seine beiden Gegner bis zu ihrem Lager zurück unter den Augen Bohemunds (Ibn Maimûn), des Herrn von Antiochien[298]. Als die zwei fränkischen Reiter zurückgekehrt waren, ließ Bohemund ihnen ihre Schilde abnehmen, die er den Tieren zum Fraß überlieferte[299], ließ ihre Zelte umwerfen, stieß sie aus und sagte: „Ein einziger muselmännischer Reiter treibt zwei fränkische Reiter zurück! Ihr seid keine Männer, ihr seid Weiber.“ Dem Dscham'a aber erteilte mein Oheim einen Verweis und ward böse gegen ihn, weil er zuerst ferne von ihnen angehalten hatte, statt geradewegs zu ihnen hin zu reiten. Dscham'a entgegnete: „O mein Gebieter, ich habe gefürchtet, es möchte in der Höhle des Hügels der Karmaten[300] ein Hinterhalt liegen, der mich angreifen könnte. Als ich jene Höhle erforscht und leer gefunden hatte, habe ich den Gefangenen und seine Kuh befreit und die Reiter vor mir hergetrieben, bis sie wieder zu ihrem Heere gekommen waren.“ Aber, bei Allah, mein Oheim nahm seine Entschuldigung nicht an und bezeugte ihm seine Unzufriedenheit.

23. Das hohe Ansehen der Ritter bei den Franken.

1. Die Franken (Allah versage ihnen seine Hilfe!) haben keinen von den Vorzügen der Männer, ausgenommen die Tapferkeit. Es gibt bei ihnen nur für die Ritter[301] Vorrang und Ehrenvorrechte. Eigent-

---

[298] Bohemund II., der als Sohn seines gleichnamigen Vaters verbriefte Rechte auf das Fürstentum Antiochien besaß, ergriff im Jahr 1126 davon Besitz, nachdem Balduin II., der die Regierung interimistisch geleitet hatte, ihm gutwillig gewichen war. Vergl. hierüber Abschnitt 48, 7. Bohemund, der bei seinem Regierungsantritt noch nicht zwanzig Jahre alt war, kam schon im Februar 1131 auf einem Feldzug gegen den Atâbek Zankî in Cilicien um's Leben. Vergl. H. Hagenmeyer, Galt. Cancell. Bella Antiochena S. 266; Kugler, Gesch. der Kreuzzüge S. 116; Röhricht S. 181—188.

[299] Es ist mir nicht klar, inwiefern die Schilde sich zum Fraß für die Tiere eigneten, wenn man bei den Tieren nicht gerade an Ratten und Mäuse denken will. Die Worte جعلهما معالف للدوابّ ließen sich allerdings auch übersetzen: „er machte daraus Krippen (oder Futtersäcke) für die Tiere“, was aber einen eben so wenig befriedigenden Sinn ergäbe.

[300] Die Karmaten, nach denen dieser Hügel benannt ist, sind ein Seitenzweig der muhammedanischen Sekte der Ismaëliten. Vergl. Anm. 561 und Ritter, Erdkunde XVII, S. 726; Oelsner, Mohammed S. 302—306.

[301] Für „Ritter“ und „Reiter“ steht im Arabischen stets dasselbe Wort

lich gelten bei ihnen nur die Ritter für volle Menschen. Daher betrachten sie dieselben als die Schiedsrichter bei den Beratungen, den Urteilen und den Entscheidungen. Einmal[302] forderte ich von ihnen Gerechtigkeit wegen der Schafherden, welche der Gebieter von Paneas[303] im Walde geraubt hatte. Es herrschte nämlich Friede zwischen uns und ihnen[304], und ich wohnte damals in Damaskus[305]. Ich sagte zu dem König Fulko, dem Sohne Fulko's[306]: „Dieser Herr hat einen Akt der Feindseligkeit gegen uns begangen und sich unserer Herden bemächtigt. Es war die Zeit, wo die Schafe Junge werfen; ihre Jungen sind bei der Geburt gestorben. Er hat sie uns zurückgegeben, nachdem er den Verlust ihrer Nachkommenschaft verschuldet hatte." Der König sagte alsbald zu sechs oder sieben Rittern: „Haltet eine Sitzung, um ihm Gerechtigkeit widerfahren zu lassen!" Sie verließen den Saal, zogen sich zurück und berieten, bis sie einig geworden waren. Dann traten sie wieder in den Saal ein, wo der König Audienz hielt, und sagten: „Wir haben entschieden, daß der Herr von Paneas die Verpflichtung hat, sie zu entschädigen für den Verlust, den er ihnen durch den Tod ihrer Lämmer verursacht hat." Der König befahl ihm, diese Schuld zu entrichten. Der Herr von Paneas bat mich um Nachsicht, drang in mich und flehte mich an. Endlich gab ich mich mit der Bezahlung von vierhundert Denaren zufrieden. Wenn die Ritter die Entscheidung einmal ausgesprochen haben, so kann weder der König noch irgend ein Haupt der Franken sie ändern oder aufheben. Eine so wichtige Rolle spielt in ihren Augen der Ritter!

„fâris", was oft eine Unsicherheit in der Übersetzung erzeugt. Hier können natürlich nur „Ritter" gemeint sein. Vergl. Anm. 7.

[302] Etwa um's Jahr 1140.

[303] Renier, mit dem Beinamen Brus. Paneas ist die aus dem Neuen Testament bekannte Stadt Cæserea Philippi, am Südabhang des Antilibanon in der Nähe der Jordanquellen gelegen. Vergl. auch Anm. 430.

[304] Die Angriffe des Atâbek Zankî von Mosul auf Damaskus veranlaßten den Fürsten dieser Stadt, Dschamâl al-Dîn Muhammed, oder richtiger dessen leitenden Minister Mu'în al-Dîn Anar (vergl. Anm. 24 und 26) zum Abschluß eines Schutzbündnisses mit den Franken von Jerusalem gegen ihren gemeinsamen Feind. Dieser Vertrag kam zu Stande im Anfang des Jahres 1140. Siehe Abschnitt 28, 1; Derenbourg, Vie d'Ous. p. 181 f.; Röhricht, Gesch. d. Königr. Jerus. S. 220 f.

[305] Es war bei Usâma's erstem Aufenthalt in dieser Stadt, welcher, wie wir wissen, in die Jahre 1138—44 fällt. Siehe Abschn. 3 und die Anm. 22 u. 25.

[306] Fulko V., Sohn Fulko's IV., Grafen von Anjou, war seinem Schwiegervater Balduin II. am 31. August 1131 in der Königswürde von Jerusalem nachgefolgt und regierte bis zu seinem Tode am 13. November 1142 (nach anderen am 10. November 1143). Derenbourg, p. 154; Kugler, Gesch. d. Kreuzzüge S. 117. Siehe auch Anm. 400.

2. Der König sprach zu mir: „O Usâma, bei der Wahrheit meiner Religion, ich habe gestern eine sehr lebhafte Freude empfunden." Ich antwortete: „Allah erfreue den König! Worüber hast du dich gefreut?" Der König erwiederte: „Man hat mir berichtet, daß du ein edler Ritter seist. Ich wußte nämlich nicht im mindesten, daß du ein Ritter wärest." „O mein Gebieter," antwortete ich, „ich bin ein Ritter im Sinne meiner Rasse und meines Geschlechts." Was man nämlich hier vor allen Dingen an einem Ritter bewundert, das ist: wenn er dünn und lang ist [307].

24. Tankred.

1. Tankred [308], der erste Gebieter von Antiochien [309] nach Bohemund [310], hatte uns belagert [311]. Nach dem Kampfe hatten wir wieder

---

[307] Der letzte Satz wird von Derenbourg noch in die Antwort Usâma's an den König Fulko einbezogen, was ich nicht für richtig halte, da Usâma keine Veranlassung hatte, ein solch sonderbares Urteil über seine Waffengefährten abzugeben und sie dadurch lächerlich zu machen; vielmehr spöttelt er durch diese später hinzugefügte Bemerkung über die schlanke Gestalt der fränkischen Ritter.

[308] Als die Muselmänner im Anfang des Jahres 1104 einen entscheidenden Sieg über das Christenheer erfochten hatten bei Harrân, südlich von Edessa, entschloß sich Bohemund I. (siehe Anm. 310) zu einer Reise in's Abendland, um dort die Aufbietung größerer Streitkräfte zu betreiben. Bei seiner Abreise im Herbst desselben Jahres beauftragte er seinen Neffen Tankred, ihn (wie schon einmal in den Jahren 1100—1103, als Bohemund von Ibn Danischmend in Siwas gefangen gehalten wurde) während seiner Abwesenheit in der Regierung des Fürstentums Antiochien zu vertreten, was dieser mit großer Umsicht und ausgezeichnetem Erfolge tat bis zu seinem Tode im Dezember 1112. Siehe Derenbourg p. 72 ff.; Kugler S. 68. 70 f. 89 ff.

[309] Diese altberühmte Stadt am Orontes, seit 1084 unter der Herrschaft der Seldschuken, war am 3. Juni 1098 — allerdings durch List und Verrat — nach neunmonatlicher Belagerung von den Kreuzfahrern eingenommen worden. An die Spitze des hier errichteten christlichen Fürstentums trat Bohemund. Antiochia bildete fortan einen der wichtigsten Stützpunkte für die Behauptung des heiligen Landes durch die Christen, bis es am 19. Mai 1268 von dem ägyptischen Sultan Bibars erobert und zerstört wurde. Vergl. Kugler, Gesch. der Kreuzzüge S. 44 ff. und S. 389 f.

[310] Bohemund I., ein normannischer Fürst aus Tarent in Unteritalien, Sohn Robert Guiscard's, war einer der hervorragendsten Teilnehmer am ersten Kreuzzug. Die Einnahme Antiochiens und die Behauptung dieser Stadt gegen die gewaltige Heeresmacht Kerboga's von Mosul war ihm in erster Linie zu danken, die Krone dieses Fürstentums daher sein wohlverdienter Lohn. Von der in Anm. 308 erwähnten Reise nach Europa kehrte er nicht wieder in's Morgenland zurück, da ihn im März 1111 der Tod ereilte, als er gerade die Vorbereitungen zu seiner Einschiffung traf. Vergl. Kugler a. a. O. S. 81—87.

[311] Am 27. November 1108. Siehe Abschnitt 26, 4.

Frieden gemacht. Tankred bat, man möge ihm ein Pferd abtreten, das einem Reitknecht meines Oheims väterlicherseits ʿIzz al-Dîn (Allah sei ihm gnädig!) gehörte. Es war ein prächtiges Pferd. Meim Oheim ließ es ihm vorführen, geritten von einem Kurden aus unserem Gefolge Namens Hasanûn, einem tapferen jungen Reiter von angenehmem Äußern und schlanker Gestalt, welcher das Pferd vor den Augen Tankreds eine Probe seiner Schnelligkeit ablegen lassen sollte. Der Reiter setzte sein Roß in Galopp und ließ es alle anderen Pferde, welche man auf der Strecke galoppieren ließ, überholen. Als Hasanûn dem Tankred vorgestellt wurde, prüften die fränkischen Ritter die Stärke seiner Arme, bewunderten seinen feinen Körperbau und seine Jugend und erkannten in ihm einen tapferen Reiter. Tankred ehrte ihn durch Geschenke. Hierauf sagte Hasanûn: „O mein Gebieter, ich wünschte von dir eine Zusicherung zu erhalten: daß du mir nämlich, wenn du mich je im Kriege in deine Gewalt bekommst, die Gunst erweisen wirst, mich frei zu lassen.“ Tankred bewilligte ihm seine Bitte, oder wenigstens nahm Hasanûn es an; denn diese Menschen redeten keine andere Sprache als die Sprache der Franken: wir verstanden den Sinn ihrer Worte nicht.

2. Ein Jahr war verflossen oder ein wenig mehr. Der Waffenstillstand ging zu Ende, und Tankred zog auf's neue gegen uns heran an der Spitze des antiochenischen Heeres [312]. Der Kampf entspann sich unter den Mauern unserer Stadt. Unsere Reiter waren auf den Vortrab der Franken gestoßen. Ein kurdischer Waffengenosse Namens Kâmil Al-Maschtûb [313] hieb furchtbar auf sie ein. Er und Hasanûn hatten gleichen Mut. Hasanûn hielt sich mittlerweile mit meinem Vater (Allah sei ihm gnädig!) in einem kleinen Hause auf, das er besaß, und wartete auf sein Pferd, das sein Reitknecht ihm vom Tierarzt zurückbringen sollte. Er wartete auch auf seinen Harnisch. Er wurde ungeduldig und unruhig, als er die Hiebe sah, die von Kâmil Al-Maschtûb ausgeteilt wurden, und sagte zu meinem Vater: „O mein Gebieter, stelle mir eine Ausrüstung zur Verfügung, wenn sie auch nur leicht sein sollte!“ „Diese Maulesel“, antwortete mein Vater, „tragen Rüstungen; wähle diejenigen aus, welche du passend findest!“ In diesem Augenblicke stand ich hinter meinem Vater. Ich war ein Jüngling [314], und es war der erste Tag, an dem ich einem Kampfe beiwohnte [315].

---

[312] Im Frühling 1110.

[313] D. h. „Kâmil mit der Schmarre.“ Weiteres über ihn erzählt Usâma im Abschnitt 37.

[314] Im Alter von 15 Jahren.

[315] Vergl. Anm. 197.

Hasanûn durchmusterte die Harnische, welche in den Futteralen auf dem Rücken der Maultiere eingeschlossen waren. Keiner paßte ihm. Er schäumte vor Wut in seinem brennenden Verlangen, sich, wie Kâmil Al-Maschtûb, im Gefechte auszuzeichnen. Er zog unverzüglich aus seinem Häuschen ab, ohne geharnischt zu sein. Ein fränkischer Reiter sperrte ihm den Weg und versetzte mit seiner Lanze der Stute Hasanûns einen Stich in's Kreuz. Die Stute nahm das Gebiß zwischen die Zähne und stürmte mit Hasanûn davon, den sie mitten in ein fränkisches Geschwader hineinwarf. Diese nahmen ihn gefangen, marterten ihn auf alle erdenkliche Weise und wollten ihm das linke Auge ausstechen. Aber Tankred (Allah verfluche ihn!) sagte zu ihnen: „Stecht ihm lieber das rechte Auge aus, damit, wenn er seinen Schild trägt, durch den sein linkes Auge verdeckt ist, er nichts mehr sehen kann.“ Man stach ihm das rechte Auge aus, wie Tankred es befohlen hatte. Man verlangte für seine Freilassung tausend Denare und ein braunes Pferd, welches meinem Vater gehörte, ein prächtiges Chafâdscha-Roß [316], dessen mein Vater sich entäußerte, um Hasanûn loszukaufen (Allah sei ihm gnädig!).

3. An diesem Tage war zahlreiches Fußvolk von Schaizar ausmarschiert. Die Franken griffen sie heftig an, ohne ihre Reihen zum Wanken zu bringen. Da wurde Tankred zornig und sagte zu ihnen: „Ihr seid meine Ritter, und jeder von euch steckt eine Löhnung ein gleich dem Solde von hundert Muselmännern. Ihr habt Schergen [317] vor euch (er wollte damit sagen: Fußsoldaten), und ihr solltet nicht im Stande sein, sie zu vertreiben?!“ Sie antworteten: „Uns ist nur bange für unsere Pferde; sonst hätten wir sie niedergeritten und mit unseren Speeren durchbohrt.“ Tankred versetzte: „Die Pferde gehören mir; wenn einem von euch sein Roß getötet wird, werde ich es ihm ersetzen.“ Sie führten hierauf mehrere scharfe Reiter-Attacken gegen die Leute von Schaizar aus und verloren siebenzig Pferde, konnten aber ihre Feinde aus den von ihnen besetzten Stellungen doch nicht vertreiben.

---

[316] Die Chafâdscha-Rosse haben ihren Namen von dem arabischen Stamm des Chafâdscha ibn Amr und gelten für Vollblutpferde edelster Rasse. Siehe Derenbourg p. 85 n. 1.

[317] Arabisch ‚sirdschand‘, vergleiche das französische ‚sergent‘. Hier ist es jedenfalls ein verächtlicher Ausdruck für Soldaten. Ich hoffe ihn durch ‚Schergen‘ sprachlich und sachlich zutreffend wiedergegeben zu haben.

25. Der Ritter Badrhawâ.

1. In Apamea[318] war ein Ritter, einer der tapfersten unter den Franken, Namens Badrhawâ[319], welcher in einem fort sagte: „Du sollst sehen, was geschehen wird an dem Tage, da ich im Kampfe mit Dscham'a[320] zusammentreffen werde," während Dscham'a sagte: „Du sollst sehen, was geschehen wird an dem Tage, da ich im Kampfe mit Badrhawâ zusammentreffen werde."

2. Das antiochenische Heer stand nämlich gegen uns im Felde[321] und schlug an dem gewohnten Orte seine Zelte auf[322]: zwischen uns und den Franken war der Fluß. Wir hatten eine Abteilung auf einer Anhöhe ihnen gegenüber aufgestellt. Ein Reiter ritt aus ihren Zelten hervor, näherte sich und hielt unterhalb unserer Abteilung an, während das Wasser ihn von unseren Truppen trennte. Er rief ihnen zu: „Ist Dscham'a unter euch?" „Nein," antworteten sie. Und bei Allah, er war wirklich nicht zugegen. Der Ritter, welcher die Frage gestellt hatte, war Badrhawâ.

3. Er kehrte um und sah vier unserer Reiter auf seiner Seite des Flusses. Es waren Jahja, der Sohn Sâfi's, der linkshändige, Sahl, Sohn Abû Gânim's, der Kurde, Hâritha, der Numairite[323], und noch ein anderer Reiter. Er sprengte auf sie los und schlug sie in die Flucht. Hinter einem von ihnen jagte er drein und gab ihm einen Lanzenstich. Aber trotz angestrengtesten Laufes kam sein Pferd ihm nicht so nahe, daß er ihn hätte niederstoßen können. Daher kehrte er zu den Zelten zurück.

4. Unsere vier Ausreißer kamen, mit Schande bedeckt, wieder in Schaizar an. Man verhöhnte sie, man tadelte sie, man verachtete sie, man sagte: „Vier Reiter lassen sich in die Flucht schlagen von einem einzigen Reiter! Ihr habt euch seinetwegen zerstreut. Er hat einem von euch einen Lanzenstich gegeben. Die drei anderen hätten ihn töten sollen. Aber nein! Ihr habt euch mit Schande bedeckt." Am erbittertsten gegen sie war Dscham'a, der Numairite. Es war jedoch, als wenn diese schimpfliche Flucht ihnen ein Herz gegeben habe, wie

---

318 Siehe Anm. 190 und 244.

319 Derenbourg vermutet, Badrhawâ könne die arabisirte Form des fränkischen Namens Pedrovant sein (Vie d'Ous. p. 57 n. 2).

320 Über Dscham'a vergl. Abschn. 16—22.

321 Bald nach der Besetzung Apamea's durch die Franken (14. Sept. 1106).

322 Siehe Anm. 202.

323 Derselbe ist schon einmal genannt Abschnitt 12, 5.

sie es nie gehabt hatten, und einen Mut, nach dem sie sonst nicht einmal getrachtet hätten. Sie fühlten sich in ihrer Eigenliebe gekränkt, kämpften, machten sich im Kriege bekannt und wurden berühmte Reiter nach dieser Flucht.

5. Was Badrhawâ betrifft, so wollte sich dieser hernach wegen irgend eines Geschäfts von Apamea nach Antiochien begeben. Unterwegs fiel ihn ein Löwe aus dem Walde von Al-Rudsch an, riß ihn von seiner Maultierstute herab, schleppte ihn in den Wald und fraß ihn auf. Allah habe kein Erbarmen mit ihm!

26. Einer gegen viele.

1. Unter den Zügen von Mut an einem einzigen Manne gegenüber einer zahlreichen Truppe will ich folgendes erzählen: Der Oberfeldherr Maudûd [324] (Allah sei ihm gnädig!) lagerte sich in der Bannmeile von Schaizar am Donnerstag den 9. des ersten Rabî' im Jahre 505 [325]. Tankred [326], der Gebieter von Antiochien, schickte sich an, ihn hier mit beträchtlichen Truppen anzugreifen. Mein Oheim väterlicherseits [327] und mein Vater [328] (Allah sei beiden gnädig!) gingen zu Maudûd hinaus und sagten zu ihm: „Die empfehlenswerteste Maßregel wäre, das Lager abzubrechen (es war im Osten von Schaizar an den Ufern des Flusses aufgeschlagen) und dich im Inneren der Stadt einzurichten. Die Soldaten werden ihre Zelte auf den flachen Dächern unserer Häuser aufrichten, und wir werden die Franken bekämpfen, nachdem wir unsere Zelte und unser Gepäck in Sicherheit gebracht haben.“ Maudûd verließ seine Stellungen, um sich nach den Weisungen meines Oheims und meines Vaters zu richten, welche sich am folgenden Morgen mit ihm verbanden. Es zogen damals fünftausend bewaffnete Fußsoldaten von Schaizar aus [329], deren Anblick den Generalissimus erfreute und

---

[324] Maudûd, Sohn Altûntikîn's, war im Jahr 1108 von dem Seldschuken-Sultan Muhammed-Schâh von Ispahan zum Beherrscher von Mosul ernannt worden und führte nun den Oberbefehl über das Heer, welches der Sultan auf Betreiben des Chalifen Al-Mustathir Billah von Bagdad gegen Tankred in's Feld gestellt hatte. Er wurde am 26. September 1113 ermordet.

[325] D. i. am 15. September 1111.

[326] Siehe Anm. 308.

[327] Der regierende Emir von Schaizar 'Izz al-Dîn Abû 'l-'Asâkir Sultân.

[328] Siehe Anm. 187.

[329] In der Annahme, daß dies die Zahl sämtlicher waffenfähiger Männer von Schaizar sein soll, könnte man die Bevölkerung der Stadt auf ungefähr 25000 Seelen schätzen. Schwerlich aber hat Schaizar je so viele Einwohner gehabt. Ist die Angabe Usâma's nicht übertrieben, so sind unter den 5000

stärkte. Er (Allah sei ihm gnädig!) hatte seinerseits vortreffliche Soldaten mitgebracht. Er stellte seine Truppen südlich vom Flusse auf, während die Franken im Norden lagerten. Den ganzen Tag verhinderte man diese zu trinken und zur Tränke herabzusteigen. In der Nacht marschierten sie ab, um auf ihr Gebiet zurückzukehren, da unsere Leute sie von allen Seiten umzingelten. Am folgenden Tage lagerten sie sich in Tell al-Tirmâsî [330], wo sie vom Wasser abgeschnitten wurden, wie Tags zuvor. Sie zogen in der folgenden Nacht ab und lagerten in Tell al-Tulûl [330], in die Enge getrieben von unserem Heere, welches sie am Vorrücken hinderte und die Zugänge zum Wasser sperrte, damit sie nicht hingelangen konnten. Sie zogen in der Nacht wieder ab und schlugen die Richtung nach Apamea [331] ein. Unser Heer griff sie an und umzingelte sie, um ihnen den Rückzug abzuschneiden. Ein Reiter [332] kam aus ihren Reihen hervor, griff unsere Leute an und bahnte sich einen Weg mitten unter sie hinein. Man tötete ihm sein Pferd, man bedeckte ihn mit Wunden: er kämpfte zu Fuß und kam schließlich wieder zu seinen Waffengefährten. Die Franken zogen in ihre Gegenden heim, und die Muselmänner verfolgten sie nicht weiter. Der Oberfeldherr Maudûd (Allah sei ihm gnädig!) zog nach Damaskus [333].

2. Einige Monate später gelangte an uns ein Brief Tankreds, des Fürsten von Antiochien, durch Vermittelung eines Ritters, der von einem Gefolge von Reitknechten und Waffengefährten begleitet war. Der Brief besagte: „Der Überbringer ist ein hochangesehener fränkischer Ritter, der gekommen ist, eine Pilgerfahrt zu machen, und wieder in sein Vaterland zurückkehren will. Er hat mich gebeten, ihn bei euch einzuführen, um eure Reiter zu sehen. Ich habe ihn euch zugeschickt. Behandelt ihn gut!“ Er war jung, von schönem Äußeren und trug seine Tracht mit vornehmem Anstande. Nur bewahrte er die Spuren zahlreicher Wunden. Auf seinem Gesichte trat ein Schwert-

---

Kämpfern jedenfalls auch die aus den zum Gebiet von Schaizar gehörigen Nebenorten mit inbegriffen.

330 Sonst nicht bekannte Orte in der Umgebung von Schaizar.

331 Das seit Herbst 1106 im Besitz der Franken war. Vergl. Anm. 190 und 244.

332 Der Heldenmut dieses Reiters oder vielmehr Ritters ist der eigentliche Gegenstand der Erzählung Usâma's in den beiden ersten Abschnitten dieses Stückes.

333 Nicht in feindlicher, sondern in freundlicher Absicht; denn der Atâbek Togtakîn von Damaskus war sein treuer Verbündeter. Vergl. übrigens Röhricht, Gesch. d. Königr. Jerus. S. 91 f.

hieb hervor, welcher ihn vom Rande der Haare bis zum Kinn zerhauen hatte. Ich erkundigte mich, wer er sei. Man antwortete mir: „Es ist der, welcher sich auf die Truppen des Oberfeldherrn Maudûd stürzte, dessen Pferd unter ihm getötet worden ist, der sich zu seinen Kriegskameraden durchgeschlagen hat.“ Erhaben ist Allah, der kann was er will und wie er es will! Feige Zurückhaltung verzögert das festgesetzte Lebensziel ebensowenig als die Tollkühnheit es beschleunigt[334].

3. Das zeigt deutlich der Bericht, den mir der Dichter Al-Ukâb[335], einer unserer Mitkämpfer, ein Magrebiner[336], geliefert hat. „Mein Vater“, sagte er, „reiste von Tadmor[337] ab, um sich auf den Markt von Damaskus zu begeben. Er hatte vier Reiter und vier Fußsoldaten bei sich, welche acht Kameele mit sich führten, um sie zu verkaufen.“ Er fuhr folgendermaßen zu erzählen fort: „Während unserer Reise näherte sich auf der Grenze der Wüste ein Reiter und durchmaß sehr eilig den Abstand, der ihn von uns trennte. Dann rief er: „Liefert mir die Kameele aus!“ Wir empfingen ihn mit lautem Geschrei und Schmähworten. Er sprengte auf uns los, stieß einen unserer Reiter mit seiner Lanze von seinem Pferde herab und verwundete ihn. Wir verfolgten ihn, aber er war schneller als wir. Dann kehrte er sich wieder gegen uns und rief: „Liefert mir die Kameele aus!“ Abermals antworteten wir ihm mit lautem Geschrei und Schmähworten. Da stürzte er sich auf uns und verwundete einen unserer Fußgänger schwer mit seiner Lanze. Wir verfolgten ihn, aber er entkam uns wieder. Dann kehrte er noch einmal zurück. Er hatte uns bereits zwei Mann kampfunfähig gemacht. Sein erneuter Anlauf gegen uns wurde zurückgeschlagen von einem der Unsrigen, der ihm einen Lanzenstich versetzte. Der Stoß traf den Sattelbogen und die Lanze brach darin ab. Hierauf gab der feindliche Reiter ihm einen Lanzenstich und verwundete ihn. Dann griff er uns wieder an und streckte einen der Unsrigen mit einem Lanzenstoß zur Erde. Er rief abermals: „Gebt mir die Kameele preis!

---

[334] Ein Lieblingsgedanke Usâma's, worin der Fatalismus der Muhammedaner praktisch verwertet wird zur Entflammung kriegerischen Heldenmuts.

[335] Über diesen „Adler des Abendlandes“ (dies die Bedeutung seines Namens) ist sonst nichts bekannt.

[336] Vergl. Anm. 70.

[337] Tadmor oder Palmyra, nach I. Kön. 9, 18 und II. Chron. 8, 4 von Salomo erbaut, später berühmte Hauptstadt des palmyrenischen Reiches, von dem römischen Kaiser Aurelian im Jahr 273 n. Chr. zerstört, lag an der Haupthandelsstraße, welche von Damaskus in nordöstlicher Richtung nach dem Euphrat führte. Noch heute zeugen stattliche Ruinen von der einstigen Ausdehnung und Pracht dieser Stadt der Zenobia. Vergl. Ritter, Erdkunde XVII, S. 1486 ff. und Sachau, Reise in Syrien S. 39—49.

sonst werde ich euch vernichten." Wir sagten: „Komm, nimm die Hälfte davon!" Er erwiederte: „Nein; bindet vier davon an und laßt sie am Platz! Nehmt die andern vier und packt euch damit!" Das taten wir auch, da wir kaum glauben konnten, daß wir mit dem, was wir behalten hatten, errettet seien. Er führte die vier Kameele unter unseren Augen fort. Wir waren machtlos und ohne Feuer gegen ihn. Er aber ging mit seiner Beute davon, er, der allein war gegen acht Mann!"

4. Eine ähnliche Geschichte trug sich zu, als Tankred [338], der Herr von Antiochien, einen Feldzug gegen Schaizar unternahm, von wo er Lasttiere in Menge raubte, nachdem er einen Teil der Unsrigen getötet und gefangen genommen hatte. Sein Lager war bei einem Dorfe, Zalin [339] genannt, woselbst unzugängliche Höhlen [340] sind, gleichsam schwebend an den Seiten des Berges. Man kann auf keinem von der Höhe hinab- oder aus der Ebene emporführenden Wege beikommen. Will man sich in diesen Höhlen verschanzen, so geht es nur mit Hilfe von Seilen, die man vom Gipfel herablassen kann. Man war am Donnerstag den 20. des zweiten Rabī' im Jahre 502 [341]. Ein Teufelskerl unter den fränkischen Reitern nahete sich Tankred und sprach zu ihm: „Laß mir eine hölzerne Kiste machen. Wenn ich drin sitzen werde, so laßt mich von der Höhe des Berges zu unseren Feinden hinab; sorgt aber dafür, daß eiserne Ketten zur Verwendung kommen, welche fest genug an der Kiste angemacht sind, daß man sie weder mit Schwertern abhauen noch mich fallen lassen kann!" Man stellte ihm eine Kiste her und ließ ihn an Eisenketten zu den schwebenden Höhlen hinab. Er bemächtigte sich ihrer und brachte alle, welche sich darin befanden, zu Tankred. Da das Innere einen offenen Raum bildete ohne das mindeste Versteck, so traf er, wenn er mit Pfeilen hineinschoß, bei jedem Schusse einen Menschen. So eng war der Raum, so zusammengedrängt war die Menge darin.

5. Unter den Gefangenen dieses Tages [342] war ein Weib von vornehmer arabischer Herkunft. Man hatte schon vordem ihr Lob gesungen bei dem Bruder meines Vaters 'Izz al-Dīn Abū 'l-'Asākir Sultān

---

[338] Siehe Anm. 308.

[339] Derenbourg p. 77 n. 1 glaubt dieses Dorf wiederzuerkennen in dem von Wilhelm von Tyrus (Fränkische Ansiedelungen in Syrien, Ausgabe von Rey p. 332) erwähnten Behetselin, welches er mit Bait Zalin erklärt.

[340] Vergl. über dieselben Anm. 297.

[341] D. i. am 27. November 1108.

[342] Die hier erzählten Ereignisse stehen in zeitlichem Zusammenhange mit der in Abschnitt 24, 1 erwähnten Expedition Tankreds gegen Schaizar.

(Allah sei ihm gnädig!), als sie noch im Hause ihres Vaters war. Mein Oheim schickte eine alte Frau aus seiner Umgebung, um sie zu sehen. Sie kam zurück und rühmte ihre Schönheit und ihren Geist, sei's daß man sie durch Geschenke bestochen, sei's daß man ihr ein anderes Weib gezeigt hatte. Mein Oheim begehrte die vornehme Dame zur Ehe und vermählte sich mit ihr. Als sie aber bei ihm eintrat, glich sie der Beschreibung, die man ihm von ihr gemacht hatte, keineswegs. Außerdem war sie stumm. Er gab ihr den Brautschatz, der ihr zustand, und schickte sie zu ihrer Familie zurück. Nun war sie zur Gefangenen gemacht und an jenem Tage den Behausungen ihrer Familie entrissen worden. Mein Oheim sagte: „Ich werde ein Weib, das ich geehelicht habe, und das sich vor mir entschleiert hat, nicht als Gefangene den Franken überlassen.“ Er kaufte sie los (Allah sei meinem Oheim gnädig!) für 500 Denare und brachte sie wieder zu ihrer Familie.

6. Etwas Ähnliches hat mir der Bagdader Dichter Al-Muʿajjad[343] in Mosul[344] erzählt im Jahre 565[345]. „Der Chalif[346]“, sagte er, „hatte meinen Vater mit einem Landgut beschenkt[347], wo er aus- und einging. Die Gegend wurde von Landstreichern unsicher gemacht, welche die Wege sperrten. Mein Vater suchte sie zu gewinnen, teils weil er sie fürchtete, teils weil er darauf rechnete, einigen Vorteil aus ihren Räubereien zu ziehen. Wir saßen eines Tages auf dem Landgut, als sich ein junger Türke auf seinem Pferde näherte mit einem Sattelmaultier, das einen Geldsack und ein auf dem Geldsack sitzendes junges Mädchen trug. Er stieg ab, ließ das Mädchen gleichfalls absteigen und rief uns zu: „O ihr jungen Leute, helft mir den Geldsack abladen!“ Wir gingen mit ihm, um ihm den Geldsack abladen zu helfen. Er enthielt lauter Gold-Denare und kostbare Kleinodien. Er und das junge Mädchen setzten sich, um etwas zu essen. Dann sagte er: „Helft mir

---

[343] Eigentlich Muhammed, Sohn des Muʿajjad. Beide, Vater und Sohn, waren berühmte Dichter. Der erstere war aber schon 1162 gestorben. Derenbourg p. 351 f.

[344] Usâma hatte von seinem damaligen Zufluchtsort Dijâr Bekr (im nordöstlichen Syrien an der Grenze Mesopotamiens), wo er sich von 1164 bis 1174 aufhielt, sich zu mehrmonatlichem Aufenthalt nach Mosul begeben.

[345] 1170 nach Chr. Geb.

[346] Al-Mustandschid-Billah, der 1160 zur Chalifenwürde in Bagdad gelangt war.

[347] Um das an dem Dichter begangene Unrecht seines Vaters und Vorgängers Al-Muktafî, der denselben zehn Jahre gefangen gehalten hatte, wieder gut zu machen. Vergl. Derenbourg a. a. O. nach Ibn Challikân, Biographical Dictionary III, p. 503—507.

den Geldsack wieder aufladen!" Wir luden ihn mit ihm auf. Er frug: „Welches ist der Weg nach Al-Anbâr [348]?" Mein Vater sagte zu ihm: „Dahin geht der Weg!" und gab ihm gute Ratschläge für die Reise mit, indem er hinzufügte: „Aber es liegen auf der Strecke sechzig Wegelagerer im Hinterhalt, von denen ich für dich fürchte." Der Türke lachte ihn aus und sagte: „Ich sollte mich fürchten vor den Vagabunden?!" Mein Vater verließ ihn, begab sich zu den Banditen und erzählte ihnen von dem Türken und seiner kostbaren Last. Diese traten hervor und verlegten ihm den Weg. Als er sie bemerkte, nahm er seinen Bogen, auf welchem er einen Pfeil bereit liegen hatte, und spannte ihn, um auf sie zu schießen. Aber die Schnur riß. Hierauf stürmten die Kerle auf ihn ein, jagten ihn in die Flucht und bemächtigten sich des Maulesels, des Mädchens und des Geldsacks. Die Jungfrau flehte: „O Jünglinge, um Allah's willen, entehrt mich nicht! Verkauft mich, wie auch das Maultier, um den Preis einer Perlenschnur, welche dieser Türke bei sich trägt und welche fünfhundert Denare wert ist! Den Geldsack samt Inhalt mögt ihr behalten." „Abgemacht!" antworteten die Räuber. Das Mädchen fügte hinzu: „Schickt einen von euch mit mir, damit ich mit dem Türken spreche und das Halsband hole!" Man schickte einen mit, um sie zu bewachen. Endlich näherte sie sich dem Türken und sprach zu ihm: „Ich habe mich sowie das Maultier losgekauft gegen das Halsband, welches in dem Schafte deines linken Stiefels ist. Übergieb es mir!" „Gut", antwortete er und trennte sich von ihnen, um seinen Stiefel auszuziehen. Er enthielt eine Bogenschnur. Der Türke bezog damit seinen Bogen und kehrte dann zu ihnen zurück. Der Kampf wurde beiderseits fortgesetzt, wobei der Türke einen um den andern niederschoß, bis er dreiundvierzig von den Räubern getödtet hatte. Jetzt schaute er auf und siehe! mein Vater war unter den überlebenden Vagabunden. „Wie?" sagte der Türke, „du bist bei ihnen? Du wünschest wohl auch deinen Teil Pfeile abzubekommen?" „Durchaus nicht", antwortete mein Vater, worauf der Türke ihm befahl: „Nimm die siebzehn Überlebenden und gehe mit ihnen, an ihrer Spitze schreitend, zu dem Bürgermeister der Stadt!" Mit Freuden legten diese Menschen die Waffen nieder. Der Türke aber trieb sein Maultier mit seiner Last vorwärts und zog ab. Allah (hoch erhaben ist er!) hatte durch ihn Unheil und ein Zeichen seines heftigen Zornes über die Wegelagerer geschickt."

7. Ich habe einem ähnlichen Vorfall im Jahre 509 [349] beigewohnt.

[348] Am Mittellauf des Euphrat.

[349] Das Jahr 509 der Flucht begann nach unserer Zeitrechnung am 27. Mai 1115 und endigte am 15. Mai 1116.

Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) war ausgezogen, um mit unserem Heere zu dem Oberbefehlshaber Bursuk ibn Bursuk[350] zu stoßen. Dieser hatte den Feldzug auf Befehl des Sultans[351] unternommen. Er gebot über zahlreiche Truppen[352] und mehrere Emire, worunter der ‚Emir der Heere‘ Uzbek[353], Fürst von Mosul, Sunkur Dirâz, Herr von Rahaba[354], der Emir Kundugadî[355], der Oberkammerherr Baktimur[356], Zankî, der Sohn Bursuks[357], ein wirklicher Held, Tamîrek[358], Ismâ'îl

---

[350] Bursuk ibn Bursuk, von Galterius Cancellarius in seinen Bella Antiochena Burso genannt, Fürst von Hamadhân, war im Februar 1115 von dem Sultan Muhammed-Schâh zum Oberbefehlshaber seiner Heere ernannt worden. Er darf nicht verwechselt werden mit Ak Sunkur Al-Bursukî, dem Vater des berühmten Atâbek Zankî von Mosul. Ak Sunkur war allerdings nach der Ermordung Maudûds (26. Sept. 1113, siehe Anm. 324) an dessen Stelle getreten, aber im Jahr 1115 vorübergehend bei dem Sultan in Ungnade gefallen. Bursuk starb im Jahr 1116. Vergl. Derenbourg p. 96—98 und Dr. H. Hagenmeyer, Galt. Canc. S. 152 f.

[351] Es ist der in der vorigen Anmerkung genannte Sultan von Ispahan Muhammed-Schâh, Sohn des Malik-Schâh, nach dessen im Jahre 1092 erfolgtem Tode er mit seinem Bruder Barkjarok um die Sultanswürde kämpfen mußte, bis er im Jahre 1105 zur Alleinherrschaft gelangte. Er regierte bis zu seinem Tode am 15. April 1118. Siehe H. Hagenmeyer, Galt. Canc. S. 143.

[352] Die Angaben über die Stärke des Heeres Bursuks schwanken zwischen 10000 und 40000 Mann. Die erstere Schätzung dürfte der Wahrheit näher kommen als die zweite, welche offenbar übertrieben ist. Siehe Hagenmeyer a. a. O. S. 153.

[353] Uzbek, betitelt ‚der Emir der Heere‘, ein türkischer Mameluk des Sultans, rückte an Stelle des in Ungnade gefallenen Ak Sunkur Al-Bursukî (siehe Anm. 350) in die Würde eines Atâbek von Mosul ein. Derenbourg p. 97.

[354] Wenn Usâma diesen Sunkur Dirâz als Herrn von Rahaba bezeichnet, so scheint er ihn mit Ak Sunkur Al-Bursukî zu verwechseln, welcher ein Lehensgut dieses Namens besaß, auf welches er sich nach seiner Absetzung zurückzog. Siehe Derenbourg p. 101 n. 2.

[355] Der Emir Kundugadî wurde für seine Verdienste in diesem Feldzug von dem Sultan zum Erzieher seines jüngeren Bruders berufen und starb gegen Ende des Jahres 1121. Siehe Derenbourg a. a. O. n. 3, wo jedoch die näheren Daten in unausgleichbarem Widerspruch stehen zu der von Derenbourg selbst (p. 101) mitgeteilten Tatsache, daß Muhammed-Schâh schon am 15. April 1118 starb. Vergl. Anm. 351.

[356] Sonst nicht bekannt.

[357] Dieser Zankî, Sohn Bursuk's, ist ein Bruder des Oberbefehlshabers Bursuk, Sohn Bursuks, und darf ja nicht mit 'Imâd al-Dîn Zankî, dem späteren Atâbek von Mosul, verwechselt werden. Nach Ibn al-Athîr ist Zankî, der Sohn Bursuk's, bereits im Jahr 1116/17 gestorben, während jener berühmtere Zankî erst zehn Jahre später auf den Schauplatz der Geschichte tritt. Siehe Anm. 3.

[358] Tamîrek (Deminutivum von Timur) bei Galterius Cancellarius in

von Balch[359], um nur die wichtigsten zu nennen. Sie lagerten vor Kafartâb[360], einer Stadt, in welcher die beiden Brüder Theophils[361] an der Spitze der Franken standen, und griffen den Platz an. Das Heer von Churasan[362] drang in den Graben ein, um einen unterirdischen Gang anzulegen. Als die Franken merkten, daß sie verloren seien, legten sie Feuer an die Citadelle und steckten das Balkenwerk in Brand. Die Flamme erreichte und vernichtete die Pferde, die Lasttiere, das Kleinvieh, die Schweine und die Gefangenen. Die Franken blieben sozusagen aufgehängt an den Mauern auf dem Gipfel der Burg.

8. Es kam mir in den Sinn, das Innere des Ganges zu betreten, um ihn zu prüfen. Ich stieg in den Graben hinab, während man einen wahren Regen von Holzpfeilen und Steinen auf uns schleuderte. Ich drang in den Gang ein und sah, daß er mit großer Klugheit angelegt war. Ein Tunnel war gebohrt worden vom Graben an bis zu dem mit Schießscharten versehenen Wehrgang[363]. Auf den Seiten trugen zwei

---

seinem ersten Bellum Antiochenum cap, VI, 5 (pag. 74 der Hagenmeyerschen Ausgabe) Tumbarech genannt, war nach Ibn Al-Athîr Emir von Sindschâr, einer mesopotamischen Stadt, westlich von Mosul.

[359] Ibn Al-Athîr in seinem Chronikon X, p. 422 erwähnt einen ‚Emir Ismâ'îl den Bakdschier', weshalb vielleicht auch bei Usâma البكجى statt البلخى zu lesen ist. Siehe Derenbourg p. 401 n. 7. Vermutlich bezeichnen diese beiden nomina relativa die Herkunft, den Geburts- bezw. Wohnort, also „von Balch" oder „von Bakdsch", oder auch die Zugehörigkeit zur Familie (dem Geschlecht) eines Stammvaters dieses Namens. Derenbourg verweist in betreff der Emire, die man ‚Bakdschier' hieß, auf Slane, Hist. orient. des croisades II, II, p. 45 n. 3.

[360] Kafartâb, bei Galterius Cafarda genannt, war eine von einem Festungsgraben umgebene Stadt (siehe Abschnitt 46, 3) mit starkem Kastell und lag in der Mitte zwischen Schaizar und Ma'arrat al-Nu'mân (oder kurzweg Marra). Zu Usâma's Zeit war diese kleine Festung vielumstritten und wechselte häufig ihren Herrn. Von 1041 an gehörte sie beinahe ein halbes Jahrhundert hindurch den Munkidhiten, bis der Emir Nasr sie im Jahre 1086 an den Sultan Malik-Schâh abtrat (s. Anm. 244). Am 17. Februar 1096 wurde Kafartâb von dem Atâbek Togtakîn von Damaskus und seinen Verbündeten erobert. Um's Jahr 1106 gehörte es, wie wir weiter unten sehen werden (Abschnitt 48, 20), einem Franken Namens Theophil und um 1113 dem Fürsten Roger von Antiochien (siehe Abschnitt 46, 2), in dessen Namen die gleich nachher im Text genannten beiden Brüder Theophil's das Regiment in Stadt und Burg ausgeübt zu haben scheinen. Vergl. H. Hagenmeyer, Galt. Canc. S. 163.

[361] Siehe den Schluß der vorigen Anmerkung. Über Theophil und seine Brüder ist sonst nichts näheres bekannt.

[362] D. i. Persien.

[363] So übersetze ich das von Derenbourg durch barbacane wiedergegebene Wort al-bâschûra. Vgl. Anm. 96.

Stützbalken je einen Querbalken, welcher den darüber befindlichen Teil am Einsturz hinderte. Diese Holzgerüste setzten sich ohne Unterbrechung bis zu den Grundmauern des Wehrganges fort. Dann hatten die Angreifer unter der Mauer des Wehrgangs gegraben, hatten sie unterhöhlt und waren bis zu den Grundmauern des Burgturmes vorgedrungen. Der Tunnel war eng. Es gab für sie keinen anderen Weg zur Veste. Einmal an diesem Punkte angekommen, verbreiterten sie den in die Mauer der Veste getriebenen Gang und, die Steine einen um den anderen vorsichtig ausbrechend, stützten sie die Mauer mittelst Balken. Der Boden war im Innern des Tunnels, nachdem er bis dahin trocken gewesen, kotig geworden. Dies bestimmte mich hinauszugehen. Die Truppen von Churasan erkannten mich nicht. Hätten sie mich erkannt, so würden sie mich nicht hinausgelassen haben oder mindestens nur gegen eine erkleckliche Bezahlung.

9. Sie waren damit beschäftigt, dürres Holz zu zerkleinern und in dem Gange anzuhäufen. Am folgenden Morgen legten sie Feuer daran. Was uns betrifft, so hatten wir unsere Harnische angelegt und waren in den Graben hinabgeklettert, um zum Sturme auf die Citadelle zu schreiten, sobald der Turm eingestürzt sein würde. Unterdessen machten die Steine und Holzpfeile uns schreckliche Not. Die erste Wirkung des Feuers war, daß der Kalkverputz, welcher die Steine verband, abfiel. Dann bekam das Gemäuer einen Sprung, die Öffnung erweiterte sich, das Kastell stürzte ein. Wir hatten geglaubt, daß wir darnach im Stande sein würden, an unsere Gegner heranzukommen. Aber die äußere Façade war allein eingefallen. Die innere Mauer war unversehrt stehen geblieben. Wir harrten aus, bis die Sonne uns brannte. Dann kehrten wir in unsere Zelte zurück, wobei wir von den nach uns geschleuderten Steinen schweren Schaden erlitten.

10. Und als wir bis zum Mittag gezögert hatten, da trat aus dem Heere ein einzelner Fußsoldat hervor mit seinem Schwert und Schild und schritt zu der Mauer des Turmes, welcher eingestürzt war und dessen Seite gleichsam die Stufen einer Leiter bildete, und stieg auf ihr empor, bis er den höchsten Punkt erklommen hatte. Als aber die Männer unseres Heeres ihn sahen, folgte ihm aus ihrer Mitte eine Anzahl von zehn Männern, und sie klommen eilig allzumal einer nach dem andern empor, bis sie auf dem Turme waren, ohne daß die Franken sie bemerkten. Da schlichen auch wir aus den Zelten und rückten vor; und es waren schon viele von uns auf dem Kastell, ehe ihre Leute alle beisammen waren. Nun aber ergossen sich die Franken über sie und beschossen sie mit Pfeilen und verwundeten jenen, der zuerst hinaufgestiegen war. Er stieg hinab; aber seine Kameraden fuhren be-

harrlich fort emporzuklimmen. Sie befanden sich zugleich mit den Franken auf einem Mauerstumpfe des Kastells. Vor ihnen war ein Turm, an dessen Tor ein gepanzerter Reiter stand mit Schild und Lanze, welcher den Eingang zum Turm verwehrte. Und auf dem Turme kämpften eine Masse Franken gegen unsere Leute mit Pfeilen und Steinen. Da stieg ein Türke hinauf, und wir sahen ihn, wie er voranschritt. Es war ein hartes Stück Arbeit für ihn, bis er sich dem Turme genähert hatte. Dann überschüttete er den, welcher über ihm stand, mit einem Gefäß voll Naphta. Ich sah ihn lichterloh brennend auf jenen Steinen zu seinen Kameraden hinstürzen. Sie aber hatten sich auf den Boden geworfen aus Furcht, gleichfalls verbrennen zu müssen. Hierauf kehrte der Türke wieder zu uns zurück.

11. Jetzt stieg ein anderer hinauf und schritt auf den Mauerrest zu, mit Schwert und Schild bewaffnet. Aus dem Turme, an dessen Tor der Reiter gestanden war, kam ein fränkischer Fußgänger heraus auf ihn zu. Er hatte einen doppelten Kettenpanzer an, und in seiner Hand schwang er einen Speer. Einen Schild jedoch hatte er nicht bei sich. Der Türke trat ihm entgegen mit dem Schwert in der Faust. Der Franke führte einen Stoß nach ihm; aber jener schlug mit seinem Schild die Spitze des Speeres beiseite und schritt gerade auf den Franken zu. Er war neben der Lanze zu ihm hingegangen. Der aber zog sich von ihm zurück und neigte und beugte seinen Rücken, wie der Muselmann beim Beten zu tun pflegt, aus Furcht für seinen Kopf. Der Türke versetzte ihm mehrere Schläge, die ihm aber nichts schadeten, und der Franke ging wieder in den Turm zurück.

12. Unsere Leute aber gewannen die Oberhand über die Franken; denn sie wurden immer zahlreicher; und so entrissen sie ihnen schließlich die Burg. Die Gefangenen stiegen nieder zu den Zelten Bursuks, des Sohnes Bursuks.

13. Da sah ich jenen Fußsoldaten, welcher mit seinem Speere gegen den Türken hervorgetreten war. Man hatte sie versammelt in dem Zelte Bursuks, des Sohnes Bursuks, um den Preis für sie festzusetzen, um welchen sie frei ausgehen sollten. Da stand auch jener. Er war Sergeant [364]. Er sagte: „Wie viel wollt ihr von mir haben?“ Sie sprachen: „Wir wollen 600 Denare.“ Da lachte er sie aus [365]

---

[364] Ob das Wort sardschandî wie das heutige Sergeant eine militärische Charge bezeichnen soll oder nur einen fränkischen Fußsoldaten schlechthin bedeutet, ist freilich ungewiß; doch scheint hier ersteres immerhin wahrscheinlicher.

[365] Der arabische Text hat einen unanständigen Ausdruck, welcher eigentlich bedeutet: crepitum ventris emisit.

und sprach: „Ich bin Sergeant. Meine ganze Monatslöhnung beträgt zwei Denare. Woher soll ich 600 Denare nehmen?!" Dann setzte er sich wieder zu seinen Kameraden.

14. Es war eine große Gesellschaft beisammen. Da sprach der Emir, der edle Herr, welcher einer der mächtigsten Emire war[366], zu meinem Vater (Allah sei ihnen beiden gnädig!): „O mein Bruder, du siehst diese Leute; wir wollen vor ihnen zu Allah unsere Zuflucht nehmen." Da bestimmte Allah (Ehre sei ihm!), daß das Heer von Kafartâb nach Dânîth[367] zog. Das antiochenische Heer aber überraschte sie am Dienstag Morgen den 23. des zweiten Rabîʿ[368]; Kafartâb aber hatte sich ergeben am Freitag den 13. des zweiten Rabîʿ[368]. Der Emir, der Fürst[369] (Allah sei ihm gnädig!), wurde getötet nebst vielen anderen Muselmännern[370].

---

[366] Derenbourg hält es für ziemlich ausgemacht, daß der Höchstkommandierende, Bursuk ibn Bursuk, damit gemeint sei (Vie d'Ous. p. 105 n. 1); aber den Generalissimus hätte Usâma wohl nicht nur als einen der mächtigsten Emire charakterisiert. Ich möchte daher eher glauben, daß Uzbek, „der Emir der Heere" (siehe oben S. 112), die nachfolgenden Worte an Murschid gerichtet habe, zumal sich die etwas kleinlaute Äußerung im Munde des siegreichen Heerführers Bursuk ziemlich sonderbar ausnimmt.

[367] Nach Jâkût, Muʿdschâm II. p. 540, ist Dânîth eine Stadt in der Provinz Aleppo zwischen Aleppo und Kafartâb. Siehe Derenbourg p. 105 n. 2. Galterius redet von einem mons Danit, den Dr. Hagenmeyer mit einem bei Sarmin gelegenen Hügel identifiziert, welcher heute noch von den Bewohnern der Gegend „Kubbet Denneit" genannt werde (Seite 186 Anm. 21 seiner Ausgabe des Galterius).

[368] Die beiden Daten entsprechen dem 15. und 5. September 1115. Die von Usâma angegebenen Monats- und Wochentage stimmen aber nicht zusammen: war der 13. Tag des zweiten Rabîʿ ein Freitag, so war der 23. desselben Monats kein Dienstag, sondern ein Montag. Nun fiel aber der 5. September, der dem 13. des zweiten Rabîʿ entspricht, in jenem Jahre (1115) gar nicht auf einen Freitag, sondern auf einen Sonntag. War es ein Freitag, an welchem Kafartab von den Türken erstürmt wurde, so wäre es der 11. des zweiten Rabîʿ d. i. der 3. September gewesen. Siehe Derenbourg p. 105 n. 3; Hagenmeyer, S. 172 Anm. 30; Röhricht, Gesch. des Königr. Jerus. S. 109 f.

[369] Meint Usâma, wie anzunehmen ist, mit dem ‚Emir, dem Fürsten' den Bursuk ibn Bursuk, so ist es nicht richtig, daß dieser in der Schlacht bei Dânîth getötet worden sei; er wurde von Roger besiegt, rettete sich aber durch die Flucht und starb erst Ende 1115 oder Anfang 1116 nach Ibn Al-Athîr p. 298 und Ibn Chaldûn p. 17. Siehe Derenbourg p. 105 n. 4 und Hagenmeyer, Galt. Canc. S. 153.

[370] Die Einnahme von Kafartâb durch Bursuk erzählt im wesentlichen übereinstimmend, aber viel kürzer der Kanzler Galterius in seinem Bellum Antiochenum primum cap. IV, § 6 (pag. 70 der Ausgabe von Hagenmeyer) also: „Nec multo post per partes Sisarae [i. e. Schaizars] hostes tyrannidem exercendo

15. Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) kehrte zurück, und ich nahm von ihm Abschied, als er von Kafartâb abzog. Unser Heer war geschlagen worden. Wir aber waren in Kafartâb geblieben, um es zu bewachen. Wir wollten es wieder aufbauen. Denn der Oberbefehlshaber hatte es uns übergeben[371]. Wir führten sämtliche Gefangenen, je zwei von den Leuten zusammengefesselt, heraus nach Schaizar. Der eine war zur Hälfte zerrissen und sein Schenkel durchbohrt, ein anderer war im Feuer umgekommen. Ich sah an ihnen ein starkes Beispiel von Erschöpfung[372]. Wir verließen Kafartâb und kehrten mit meinem Vater (Allah sei ihm gnädig!) nach Schaizar zurück. Jeder nahm mit, was ihm zur Hand war: Zelte, Kameele, Maultiere, Vieh und alles, was aufladbar war. Dann zerstreute sich das Heer.

16. Diese unerwarteten Unglücksfälle wurden herbeigeführt durch eine Kriegslist des Eunuchen Lu'lu'[373], welcher damals in Aleppo[374]

---

quadam die castrum Cafarda [= Kafartâb], quo jam damnum eis contigerat [dies hatte Galt. im III. Kapitel § 8 berichtet], invadunt atrocissime. hinc invadunt, illinc petrariis aliisque machinamentis ita quidem pulsant, quod factis muri dirutionibus ingens praebetur aditus; mox introgressi praesentes suos interemptos et praeteritos vindicando quosdam interficiunt, quosdam altioris fortunae reservant, ut ipsos pro victoriae palma soldano praesentare valeant. sed prospera illorum postea Dei gratia cessere in contrarium [nämlich durch die auch von Usâma oben erwähnte Schlacht bei Dânîth]. Castro illo funditus diruto per confinia devastando et truncando quos inveniunt, ad Marram pervenerunt."

Die von Usâma nur kurz gestreifte Niederlage Bursuks bei Dânîth erzählt der Kanzler Galterius ausführlich im VI. und VII. Kapitel seines Bellum Antiochenum primum.

[371] Wir erinnern uns, daß Kafartâb früher den Munkidhiten gehört hatte (Anm. 360).

[372] Im Text steht nur: „Ich sah an ihnen ein starkes Beispiel", worauf ein neuer Satz beginnt. Derenbourg paraphrasirt daher jene Worte: „Ce qui leur était arrivé nous fut un enseignement salutaire." Aber schwerlich hat Usâma diesen kaum in den Zusammenhang passenden Gedanken aussprechen wollen: hätte er aber diese Sentenz im Sinne gehabt, so wären die Worte so schlecht als möglich gewählt, um sie auszudrücken. Ich vermute, daß das letzte Wort des Satzes aus Versehen des Abschreibers ausgefallen ist. Es wird فتر (Erschöpfung) geheißen haben und, da das den nächsten Satz beginnende Wort فتركناها mit denselben drei Konsonanten anfängt, von dem Abschreiber übersehen worden sein.

[373] Dieser Eunuche, dessen voller Name Badr al-Dîn Lu'lu' lautet, hatte sich nach dem Tode des Fürsten Rudwân, Sohn Tutuschs, am 10. Dezember 1113 (siehe Anm. 252) der Herrschaft in Aleppo bemächtigt. Im Jahre 1117 wurde er von seinen eigenen Parteigängern ermordet. Vgl. Derenbourg p. 96 und 97 nach Ibn Al-Athîr und Kamâl al-Dîn; Röhricht S. 104—114.

[374] Siehe Anm. 252.

herrschte. Er hatte sich gegen den Herrn von Antiochien [375] anheischig gemacht, die Muselmänner zu überlisten und zu entzweien. Dieser hätte darnach nichts mehr zu tun als sein Heer von Antiochien ausmarschieren zu lassen, um sie in Stücke zu hauen. Luʿluʾ hatte an den Oberbefehlshaber Bursuk eine also abgefaßte Botschaft gelangen lassen: „Du wirst mir einen Emir mit genügenden Streitkräften senden, damit ich ihm Aleppo ausliefere; denn ich fürchte sehr, daß die Einwohner meinem Willen inbetreff der Übergabe des Platzes sich nicht fügen werden. Daher wünschte ich, daß der Emir über eine Truppe zu verfügen hätte, auf welche ich mich gegen die Aleppiner stützen könnte." Bursuk stellte den Emir der Heere, Uzbek [376], in's Feld an der Spitze von 3000 Reitern. Am folgenden Morgen griff Roger (Allah verfluche ihn!) sie an und metzelte sie nieder. So wurde der göttliche Wille erfüllt.

17. Die Franken zogen in Kafartâb wieder ein, bauten diese Stadt wieder auf und setzten sich darin fest. Allah der Allmächtige hatte beschlossen, daß die in Kafartâb gefangen genommenen Franken die Freiheit wieder erlangen sollten; denn die Emire hatten sie unter sich verteilt und sie schonend behandelt, damit sie sich loskaufen sollten. Eine Ausnahme wurde nur mit denjenigen gemacht, welche dem Emir der Heere [377] in die Hände gefallen waren; denn der hatte allen Gefangenen, welche ihm bei der Teilung zugefallen waren, vor seinem Abmarsch nach Aleppo den Kopf abschlagen lassen.

18. Die Trümmer des muselmännischen Heeres zerstreuten sich. Diejenigen Soldaten, welche bei der Niederlage von Dânîth entkamen, kehrten in ihre Heimat zurück. Jener Mann, welcher allein die Veste von Kafartâb erstiegen hatte, hatte ihre Eroberung entschieden.

19. Ein gleichartiger Fall: In meinen Diensten stand ein Mann Namens Numair Al-Alârûzî, ein mutiger, unternehmender Fußsoldat, welcher mit Einwohnern von Schaizar die Franken zu Al-Rûdsch [378] angriff. Sie zogen auf unserem Gebiet an einer Reisegesellschaft von Franken vorbei, welche sich in eine Höhle [379] geflüchtet hatten, und sagten unter einander: „Wer wird ihnen in dieselbe nachgehen?" „Ich", antwortete Numair. Er übergab ihnen sein Schwert und seinen

---

[375] Fürst Roger, von Dezember 1112 bis 28. Juni 1119. Siehe Anm. 195.

[376] Siehe Anm. 353.

[377] Uzbek.

[378] Zwischen Apamea und Antiochia, siehe Abschnitt 25 am Schlusse. Al-Rûdsch ist vermutlich etwa um dieselbe Zeit wie Apamea (im September 1106, siehe Anm. 190 und 244) von den Franken besetzt worden.

[379] Siehe Anm. 297.

Schild, zog sein Messer und drang in die Höhle ein. Einer von ihnen trat ihm entgegen, erhielt einen Messerstich, wurde niedergeworfen und Numair kniete auf ihn, um ihn zu töten. Hinter ihm her kam ein Franke mit einem Schwert und schlug ihn. Aber auf dem Rücken hatte Numair einen Reisesack, in welchem sich Brod befand. Der bot ihm Schutz gegen ihn. Und als der Mann, welcher unter ihm lag, getötet war, wandte er sich zu dem Träger des Schwertes und drang auf ihn ein. Der aber schlug ihn mit dem Schwert auf die Seite seines Gesichts und spaltete ihm die Augenbrauen, das Augenlied, die Wange, die Nase und die Oberlippe, daß eine Seite seines Gesichts auf seine Brust herabhing. Nun ging er aus der Höhle hinaus zu seinen Kameraden. Die verbanden seine Wunde und kehrten in kalter Regennacht mit ihm zurück. In diesem Zustand traf er in Schaizar ein, wo man sein Gesicht vernähte und seine Wunden heilte. Er genas und wurde wieder wie zuvor; nur sein Auge war verloren. Er war einer jener drei, welche die Ismaeliten von der Burg von Schaizar herabgestürzt hatten, wie oben [380] erwähnt worden ist.

20. Der Anführer Sahrî, welcher im Dienste des Emirs Schams al-Chawâß Al-Tûntâsch, des Herrn von Rafanija [381], stand, der ein Feind und Widersacher des ʿAlam al-Dîn ʿAlî Kurd, des Herrn von Hamâ [382], war, hat mir erzählt: „Schams al-Chawâß befahl mir, hinauszugehen und das zu Rafanija gehörige Land zu vermessen und seinen Saatenstand zu besichtigen. Ich zog aus in Begleitung einiger Kriegsleute, vermaß das Land und kehrte um die Abendzeit vor Einbruch der Nacht in einem der zu Rafanija gehörigen Dörfer ein. Es hatte einen Turm, dessen Terrasse wir bestiegen. Wir nahmen hier unsere Abend-

---

[380] Die Stelle, auf welche Usâma verweist, muß sich in dem verlorenen Teil am Anfang seines Buches befunden haben. Der erwähnte Überfall der Burg von Schaizar durch die Ismaeliten fand statt im April 1109 nach Ibn Al-Athîr und Abû 'l-Fidâ, vielleicht aber auch erst im April 1114 nach Sibt Ibn Al-Dschauzî. Was weiter unten (Abschnitt 48, 12—14) über diesen Schreckenstag noch mitgeteilt wird, scheint mir eher für das spätere Datum zu sprechen, da Usâma dort nicht den Eindruck eines erst 14jährigen Knaben macht. Siehe auch Anm. 611.

[381] Schams al-Chawâß Al-Tûntâsch hatte nach der Ermordung Luʾluʾs, des Usurpators von Aleppo, Anfang Mai 1117 (siehe Anm. 373), die Hand auf diese Stadt gelegt, aber schon nach einem Monat sich wieder auf sein Emirat Rafanija zurückgezogen. Derenbourg p. 109 f.

[382] ʿAlam al-Dîn ʿAli, der Kurde, wird auch von Ibn Al-Athîr, Abû 'l-Fidâ und Ibn Chaldûn als Gebieter von Hamâ erwähnt, der gegen Ende des Jahres 1110 von Tankred um zwei tausend Denare den Frieden erkauft habe. Siehe Derenbourg p. 88.

mahlzeit ein und legten uns nieder, nachdem wir an der Tür des Turmes eine Wache ausgestellt. Wir merkten aber nicht einmal, daß ein Mann zu uns heraufgestiegen war zwischen den Zinnen des Turmes. Er schrie auf uns ein und stürzte sich auf uns mit dem Messer in der Hand. Wir ergriffen die Flucht und stiegen hinunter auf einer ersten Leiter, während er uns folgte. Wir stiegen auf der zweiten Leiter hinab, und er folgte uns wieder, bis wir die Tür erreicht hatten. Als wir hinausgingen, siehe da standen uns an der Tür Männer im Weg. welche uns alle ergriffen, mit Fesseln banden und mit uns nach Hamâ zogen zu ʿAlî Kurd. Wir blieben vor dem Geköpftwerden lediglich bewahrt durch den Freibrief des Schicksals. Er legte uns ins Gefängnis und gab uns gegen ein Lösegeld frei. Derjenige, welcher dies an uns tat, war ein einziger Mann!

21. Ein ähnlicher Fall ereignete sich in der Festung Al-Charba. Es gehörte Salâh al-Dîn Muhammed[383], Sohn Ajjûb Al-Gîsiânî's[384] (Allah sei ihm gnädig!). Der Festungskommandant (Wâlî) war der Kammerherr Isâ. Die Festung selbst lag unzugänglich auf einem von allen Seiten hoch emporragenden Felsen. An einer ihrer Seiten stieg man zu ihr empor mittelst einer hölzernen Leiter; dann zog man die Leiter hinauf, so daß kein Weg mehr zu ihr übrig blieb. Es war niemand bei dem Wâlî in der Festung außer seinem Sohne, seinem Diener und dem Torwart der Festung. Dieser hatte einen Kameraden Namens Ibn Al-Mardschî, welcher von Zeit zu Zeit in Geschäften zu ihm hinaufkam. Der verhandelte mit den Ismaeliten und machte mit ihnen einen Vertrag, wornach man ihn mit Geld und Viehherden beschenken wollte, wenn er ihnen die Festung Al-Charba ausliefere. Hierauf kam er zur Festung und bat um die Erlaubnis, hinaufsteigen zu dürfen. Dann tötete er zuerst den Torwart, und als ihm der Diener entgegentrat, tötete er ihn ebenfalls; darauf trat er bei dem Wâlî ein und tötete ihn; zuletzt wandte er sich zu dem Sohne des Wâlî, den er gleichfalls tötete. Nun übergab er die Burg den Ismaeliten, welche ihm den vereinbarten Preis bezahlten. Wenn die Menschen sich etwas fest vorgenommen haben, so führen sie es auch aus.

22. Daher kommt es, daß die Menschen in ihren Gedanken und ihren ehrgeizigen Bestrebungen mit einander wetteifern. Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) pflegte zu mir zu sagen: „Alles was hervorragt über anderes Gleichartige, nämlich über das Geringere von seiner Art, ist diesem nicht gleichwertig. Ein gutes Pferd kommt in seinem

---

383 Siehe Anm. 14 und 399.
384 Siehe Anm. 213.

Wert hundert Denaren gleich. Fünf geringere Pferde sind auch nur hundert Denare wert. Ebenso ist es auch bei den Kameelen, bei den verschiedenen Arten von Kleidungsstücken, aber nicht bei den Söhnen Adams. Tausend schlechtere Männer kommen nicht gleich einem einzigen vorzüglichen Mann.“ Und er hat wahr gesprochen (Allah sei ihm gnädig!).

23. Ich hatte einen meiner Mameluken in einer wichtigen Angelegenheit nach Damaskus geschickt. Und als er schnellen Laufs dahin kam, siehe da hatte der Atâbek Zankî[385] (Allah sei ihm gnädig!) Hamâ[386] eingenommen und Hums[387] belagert. Damit war für meinen Diener der Weg[388] versperrt. Daher wandte er sich nach Baalbek und von da nach Tripolis[389]. Er mietete das Maultier eines Christen Namens Jûnân. Dieses trug ihn bis zu dem ausbedungenen Ort. Dann verabschiedete er ihn und kehrte zurück. Mein Genosse zog mit einer Karawane und wollte von den Bergfestungen[390] aus nach Schaizar gelangen. Da begegnete ihnen ein Mensch und sprach zu den Besitzern der Tiere: „Geht nicht weiter! denn auf eurem Weg an der und der Stelle ist eine Räuberbande von 60 bis 70 Mann, welche euch festnehmen werden.“ Er sprach's, und wir standen still, ohne zu wissen, was wir tun sollten. Wir mochten nicht gerne umkehren und wagten es auch nicht weiterzureisen — aus Furcht. So stand es mit uns, als plötzlich der Häuptling Jûnân vor uns stand. Er war eiligen Laufes daher gekommen. Wir sprachen: „Was ist dir, o Häuptling?“ Er sagte: „Ich habe gehört, daß auf eurem Wege Räuber seien. Da bin ich gekommen, um euch zu geleiten. Zieht weiter!“ Und wir zogen mit ihm weiter nach jenem Ort. Und siehe, eine große Anzahl Räuber war vom Gebirge herabgestiegen, welche uns festnehmen wollten.

---

[385] Siehe Anm. 3.

[386] Die Eroberung Hamâ's (vergl. Anm. 178) durch Zankî fällt in's Jahr 1129 nach Ibn Al-Athîr; dagegen gibt Kamâl al-Dîn ein späteres Datum: den 14. September 1130. Derenbourg p. 141.

[387] Hums (vergl. Anm. 207) wurde von Zankî vergebens belagert. Er mußte wieder abziehen und begab sich über Aleppo nach Mosul zurück. Derselbe p. 142.

[388] Der Rückweg nämlich, der in gerader Linie von Damaskus über Emesa und Hamâ nach Schaizar führte.

[389] D. h. er machte einen Umweg in nordwestlicher Richtung, um dem Heere Zankî's auszuweichen.

Dieser Eroberungszug führte den Atâbek in die unmittelbare Nachbarschaft von Schaizar. Offenbar hatten aber die Munkidhiten nichts von ihm zu fürchten, wie die vollkommene Sorglosigkeit beweist, mit welcher Usâma von den kriegerischen Unternehmungen Zankî's in Hamâ und Hums spricht.

[390] Von den „Assassinen“ bewohnte Raubnester in den Ansârijja-Bergen, die den westlichen Horizont von Schaizar begrenzten. Vergl. Anm. 561.

Jûnân ging ihnen entgegen und sagte: „O ihr Jünglinge, kehrt zurück an euren Ort! Ich bin Jûnân, und diese stehen unter meinem Schutz. Bei Gott, keiner von euch nähere sich ihnen!" Und, bei Allah, er trieb sie alle von uns zurück, daß sie nicht einmal einen runden Brodkuchen bei uns aßen. Und Jûnân ging mit uns, bis wir in Sicherheit waren. Dann verabschiedete er sich von uns und kehrte zurück.

27. Der dankbare Beduine.

1. Mein Freund [391] hat mir Folgendes aus dem Munde des Sohnes des Herrn von Al-Tûr [392] berichtet. Er [393] war nämlich mit mir nach Misr [394] hinaufgezogen im Jahr 538 [395]. Er sprach: „Der Sohn des Statthalters (Wâlî) von Al-Tûr hat mir erzählt (Al-Tûr ist nämlich eine entlegene Provinz Ägyptens, und wenn Al-Hâfith li-dîn Allâh (Allah sei ihm gnädig!) irgend einen von den Emiren entfernen wollte, so machte er ihn zum Statthalter von Al-Tûr; denn es liegt nahe beim Gebiet der Franken [396]) — er sagte also: mein Vater trat die Verwaltung der Provinz an, und ich zog mit ihm dahin. Ich war leidenschaftlich dem Waidwerk ergeben und zog aus, um demselben obzuliegen. Leute von den Franken griffen mich an, nahmen mich fest und gingen mit mir nach Bait Dschibrîl [397]. Dort sperrten sie mich in ein unterirdisches Gefängnis, und der Gebieter von Bait Dschibrîl setzte für mich ein Lösegeld von 1000 Denaren fest. Ich blieb ein Jahr in der Grube, ohne daß irgendjemand nach mir gefragt hätte. Nachdem ich noch einige Tage in der Grube zugebracht, wurde die Verschlußplatte von ihr weggenommen und ein Beduine zu mir herabgelassen. Ich sagte: „Woher haben sie dich geholt?" Er sprach: „Von der Straße weg." Er blieb einige Tage bei mir, und sie legten ihm fünfzig Denare auf [398].

---

[391] Es ist der Mameluk gemeint, dessen gefahrvolle Rückreise von Damaskus Usâma soeben erzählt hat.

[392] Al-Tûr liegt im Südwesten der Sinai-Halbinsel am Meerbusen von Suez. Siehe Wüstenfeld, Die Geographie und Verwaltung von Ägypten nach dem Arabischen des Al-Calcaschandî p. 100 und 170—171.

[393] Der Mameluk.

[394] Siehe Anm. 32.

[395] Das Jahr der Flucht 538 endete am 3. Juli 1144. Vergl. den Anfang des 4. Abschnitts S. 24.

[396] Es ist hier der südliche Ausläufer des Königreichs Jerusalem gemeint, welcher von Karak (im Südosten des Toten Meeres) über Mont réal bis zum St. Katharinenkloster am Berg Sinai sich erstreckte.

[397] Siehe Anm. 84.

[398] Als Lösegeld.

Er sagte zu mir Tag für Tag: „Du wirst einsehen, daß niemand außer mir dich aus dieser Zisterne befreien kann. So befreie mich, auf daß ich dich befreie!“ Ich sagte bei mir selbst: da sitzt ein Mann in Bedrängnis, der für sich nach Befreiung strebt. Und so antwortete ich ihm nicht. Dann, nach einigen Tagen, wiederholte er mir gegenüber dieselbe Rede. Und ich sprach bei mir selbst: bei Allah, ja, ich will seine Befreiung betreiben! Vielleicht wird Allah, es vergeltend, mich retten. Ich bot meine ganze Beredtsamkeit auf bei dem Gefangenwärter und sprach zu ihm: „Sage dem Herrn: ‚Ich wünsche mit dir zu sprechen‘!“ Er ging weg und kam wieder, um mich aus der Grube heraufzuziehen und zu dem Herrn zu führen. Ich sprach zu ihm: „Ich habe nun ein Jahr in deinem Gefängnis zugebracht, ohne daß einer nach mir gefragt hat, und niemand weiß, ob ich lebe oder tot bin. Nun hast du diesen Beduinen zu mir gesperrt und ihm fünfzig Denare Lösegeld auferlegt. Füge es als Zuschlag zu meinem Lösegeld hinzu und laß mich ihn zu meinem Vater schicken, damit er mich loskaufe!“ Er sprach: „Tue es!“ Ich kehrte zurück, um den Beduinen davon in Kenntnis zu setzen. Er verließ das Gefängnis, nachdem er sich von mir verabschiedet, und ging fort.

2. Ich wartete (zwei) Monate lang, was aus ihm geworden sein möchte; aber ich bekam weder eine Spur von ihm zu sehen, noch eine Nachricht von ihm zu hören, so daß ich an ihm verzweifelte. Aber was erschreckte mich Nacht für Nacht? Es war niemand anders als er, der durch eine Öffnung in der Wand des Brunnens zu mir hervortrat! Er sprach: „Steh' auf! Bei Allah, fünf Monate habe ich dazu gebraucht, diesen unterirdischen Gang von der Stadt Charba[399] aus zu graben, bis ich wieder bei dir war.“ Nun erhob ich mich mit ihm, und wir gingen durch diesen Gang hinaus. Er zerbrach meine Fessel und führte mich in mein Haus. Ich weiß nicht, worüber ich mich mehr verwundern soll: über seine edle Treue oder darüber, wie er seinem Gang eine solche Richtung zu geben wußte, daß seine Öffnung durch die Wand der Zisterne herauskam.“ Wenn Allah (Ehre sei ihm!) beschlossen hat, seinen Gefangenen zu trösten, — wie leicht ist sein Weg!

---

[399] Abschnitt 26 Absatz 21 war eine dem Salâh al-Dîn Muhammed gehörige „Festung Al-Charba“ erwähnt. Ist dieselbe identisch mit der hier genannten „Stadt Charba“, so müßte sie ganz in der Nähe der Frankenveste Bait Dschibrîl (Anm. 84) zu suchen sein.

28. Usâma kauft Gefangene los.

1. Ich ging aus und ein beim König der Franken[400] während des Friedens[401] zwischen ihm und Dschamâl al-Dîn Muhammed[402], dem Sohne des Tâdsch al-Mulûk (Allah sei ihm gnädig!), infolge einer Bürgschaft, die mein Vater[403] (Allah sei ihm gnädig!) geleistet hatte für den König Balduin[404], den Vater der Königin[405], der Gemahlin des Königs Fulko[406], des Sohnes Fulko's. Die Franken führten mir ihre Gefangenen vor, damit ich sie loskaufte. Ich kaufte von ihnen diejenigen los, deren Befreiung Allah (hoch erhaben ist er!) möglich machte. Da trat ein Teufel unter ihnen hervor Namens Kiljâm (Guillaume, Wilhelm) Dschîbâ[407], auf seinem Wagen sitzend, um zum

---

[400] Es war, wie sich gleich nachher bestätigen wird, Fulko V. von Anjou, König von Jerusalem. Er regierte vom 31. August 1131 bis 13. November 1142. Vergl. Anm. 306.

[401] Derenbourg faßt die im Original stehende Präposition fi (= in) prägnant = in Sachen (des Friedens) und übersetzt (Vie d'Ousâma p. 182): „pour regler les conditions de la paix." Aber von Friedensverhandlungen, welche Usâma mit dem König geführt hätte, ist in diesem ganzen Abschnitt mit keiner Silbe die Rede. Ich ziehe deßhalb vor, das „fi" zeitlich zu fassen und durch „während" wiederzugeben. In der Autobiographie d'Ousâma (pag. 82) hat übrigens auch Derenbourg „lors d'une trêve".

Der „Friede" war aber mehr als dies: er war ein Bündnis zwischen dem muhammedanischen Gebieter von Damaskus und den christlichen Fürsten in Jerusalem, Antiochien und Tripolis, dessen Spitze gegen den Atâbek Zankî von Mosul gerichtet war. Das Bündnis kam Ende 1139 oder Anfang 1140 zu stande auf Betreiben des Ministers Mu'în al-Dîn Anar von Damaskus, nachdem Zankî eben Baalbek erobert, die Verteidiger mit größter Brutalität behandelt hatte (10. Oktober 1139) und nun Miene machte, Damaskus ein gleiches Schicksal zu bereiten. Siehe Anm. 304 und vergl. Derenbourg, Vie d'Ousâma p. 181 f. und B. Kugler, Gesch. der Kreuzzüge S. 119 f.

[402] Fürst von Damaskus, vom 24. Juni 1139 bis 29. März 1140, Bruder und Nachfolger Schihâb al-Dîn Mahmûds. Siehe Anm. 23, 26. u. 518.

[403] Murschid.

[404] Balduin II., König von Jerusalem 14. April 1118 bis 31. August 1131. Siehe Anm. 201. Bezüglich der Sicherheit, welche Usâma's Vater für den König Balduin geleistet hatte, erfahren wir weiter unten das Nähere in Abschnitt 48, 6, vergl. auch Anm. 593—597.

[405] Es war Balduins älteste Tochter Melisende; die zweitälteste Tochter Elise war die Gemahlin des Fürsten Bohemund II. von Antiochien, und die jüngste, Hodierna, heiratete den jüngeren Raimund, Sohn des Grafen Pontius von Tripolis. Siehe Kugler, Gesch. der Kreuzzüge S. 117.

[406] Siehe Anm 400.

[407] Dieser Zuname hat keinen abendländischen Klang. Derenbourg spricht darum die Vermutung aus (p. 182 n. 8), dieser Ritter Wilhelm möchte so ge-

Kampfe anzutreiben. Er hatte nämlich einen Wagen weggenommen, auf welchem eine Pilgerfahrt aus dem Abendland [408] nach Mekka [unternommen worden war]. Es waren gegen vierhundert Seelen, Männer und Weiber. Es kamen zu mir ganze Haufen von Leuten mit ihren Besitzern. Ich kaufte alle von ihnen los, für welche ich den Kaufpreis erlegen konnte. Unter ihnen befand sich ein junger Mann, welcher grüßte und sich niedersetzte, ohne sonst ein Wort zu sagen. Ich fragte nach ihm. Da wurde mir gesagt: „Er ist ein Asket und sein Herr ein Gerber.“ Ich sagte zu dem letzteren: „Um welchen Preis verkaufst du mir diesen?“ Er antwortete: „Bei der Wahrheit meiner Religion, ich verkaufe ihn nur zusammen mit diesem Greise, für die Summe, um welche ich sie gekauft habe, für 43 Denare.“ Ich kaufte sie. Und ich kaufte noch einige von ihnen für mich und kaufte auch einige von ihnen für den Emir Muʿîn al-Dîn [409] (Allah sei ihm gnädig!) um 120 Denare. Ich bezahlte, soweit meine Barschaft reichte, und verbürgte mich für den Rest. Darauf reiste ich nach Damaskus und sprach zu dem Emir Muʿîn al-Dîn (Allah sei ihm gnädig!): „Ich habe Gefangene für dich losgekauft und gebe sie dir zu eigen. Aber ich hatte den Preis für sie nicht bei mir. Nachdem ich jetzt heimgekehrt bin, magst du ihr Lösegeld bezahlen, wenn du es erstatten willst, andernfalls bezahle ich es.“ Er erwiederte: „Durchaus nicht! Ich werde, bei Allah, ihr Lösegeld bezahlen. Aber ich will die Männer um den für sie erlegten Preis auch haben.“ Er war (Allah sei ihm gnädig!) am schnellsten von allen Menschen bereit, Gutes zu tun, aber er begehrte auch Lohn.

2. Er bezahlte ihren Preis, und ich kehrte einige Tage später nach Akko [410] zurück. Von den Gefangenen bei Kiljâm Dschîbâ waren

---

nannt sein als Besitzer der (oder eines der) beiden Schlösser, welche von Jâkût (Muʿdschâm II. p. 170) unter dem Namen „die beiden Dschîb“ als zwischen Jerusalem und Nablus (Sichem) liegend erwähnt sind, — vielleicht identisch mit den zwei alten biblischen Orten Gibeah Sauls und Gibeah Pinehas', welche auf dieser Strecke lagen?

[408] Unter dem „Abendland“ sind hier die nordafrikanischen Länder zu verstehen, die von Muhammedanern bewohnt sind.

[409] Muʿîn al-Dîn Anar, der allmächtige Minister und edle Gönner und Beschützer Usâma's in Damaskus, wo dieser zu jener Zeit lebte (von 1138 bis 1144). Siehe Abschnitt 3.

[410] Akko, arabisch Akkâ, auch Ptolemais und St. Jean d'Acre geheißen, uralte Hafenstadt am Mittelmeer, dem Vorgebirge Karmel gegenüber, wurde am 26. Mai 1104 von König Balduin I., welchen ein genuesisches Geschwader dabei unterstützte, eingenommen. Im Jahr 1187 wurde es den Franken von Saladin wieder entrissen, 1191 aufs neue erstürmt. Von da an blieb es noch hundert Jahre im Besitz der Christen, bis der ägyptische Sultan Al-Malik Al-

noch 38 vorhanden, darunter das Weib Eines von denen, welche Allah (hoch erhaben ist er!) durch meine Hand befreit hatte. Ich kaufte sie von ihm los, zahlte aber ihren Preis nicht. Ich ritt in seine Wohnung (Allah verfluche ihn!) und sagte: „Verkaufe mir zehn von ihnen!" Er antwortete: „Bei der Wahrheit meiner Religion, ich verkaufe sie nur alle auf einmal." Ich sprach: „Ich habe keine so große Summe bei mir, daß sie für alle reicht. Aber ich will einen Teil von ihnen kaufen, und bei einer anderen Gelegenheit werde ich den Rest kaufen." Er erwiderte: „Ich werde sie dir nur alle zumal verkaufen." Ich ging weg. Aber Allah (Ehre sei ihm!) beschloß, daß sie in jener Nacht sämtlich entfliehen sollten. Die Einwohner des Gebiets von Akko waren nämlich alle Muhammedaner. Wenn nun ein Gefangener zu ihnen gelangte, so verbargen sie ihn und halfen ihm, muhammedanisches Gebiet zu erreichen. Wieder und wieder verlangte jener Verfluchte sie heraus; aber keinen einzigen von ihnen bekam er zu sehen; denn Allah (Ehre sei ihm!) begünstigte ihre Befreiung. Am andern Morgen forderte er von mir das Lösegeld für das Weib, welches ich gekauft, aber für welches ich den Kaufpreis noch nicht bezahlt hatte. Nun war sie aber mit den übrigen entflohen. Daher sagte ich: „Übergib sie mir, dann sollst du die Kaufsumme für sie empfangen!" Er entgegnete: „Ihr Kaufpreis stand mir von gestern an zu, noch ehe sie entflohen war." Er zwang mich zur Bezahlung ihres Lösegeldes, und so bezahlte ich es. Das fiel mir leicht in meiner Freude über die Befreiung jener Gefangenen.

29. Mißglückter Verrat.

1. Eine andere wunderbare Befreiung, worin das Schicksal zu Tage trat und der göttliche Wille siegte, ereignete sich, als der Emir Fachr al-Dîn Karâ Arslân, Sohn des Sukmân ibn Urtuk[411] (Allah sei ihm

---

Aschraf am 18. Mai 1291 es dem Erdboden gleich machte. Siehe Kugler a. a. O. S. 102. 196 und 409 ff.; Röhricht, Gesch. des Königreichs Jerusalem S. 46 f. 442 f. 500—565; Ritter, Erdkunde XVI, 725 ff.

[411] Bei Fachr al-Dîn Karâ Arslân, dem Emir von Husn Kaifâ in Dijâr Bekr (s. Abschnitt 65, 4 und 71) an der Nordostgrenze Syriens hatte Usâma in den Jahren 1164—1174 eine Zuflucht gefunden. Karâ Arslân regierte etwa von 1138 bis 1167. Er hatte Usâma am Hofe Nûr al-Dîn's in Damaskus kennen und schätzen gelernt, als er diesem die Festung Hârim (einen Tagemarsch östlich von Antiochien), welche im Februar 1158 an die Franken verloren gegangen war, zurückerobern half (am 12. August 1164). Siehe Derenbourg p. 309 vergl. mit p. 283.

gnädig!) zu wiederholten malen gegen die Stadt Âmid [412] operierte, als ich in seinen Diensten war. Er sollte aber bei ihr seine Absicht nicht erreichen. Und als er einmal wieder nichts gegen sie ausgerichtet hatte [413], schickte ein kurdischer Emir, welcher die Truppenaushebungen in Âmid leitete, einen Boten zu ihm mit einem Haufen seiner Spießgesellen und gab die bestimmte Zusage, daß das Heer in einer noch zu vereinbarenden Nacht zu ihm stoßen solle, dann werde er sie mit Stricken hinaufziehen, damit er sich Âmids bemächtigen könne. Fachr al-Dîn vertraute unter diesen Umständen die wichtige Angelegenheit seinem fränkischen Diener Namens Jârûk [414] an, während doch sein ganzes Heer ihn haßte und verabscheute wegen seines schlechten Charakters. Er ritt an der Spitze einer Heeresabteilung voraus, und die übrigen Emire folgten ihm zu Pferd. Als er aber sein Marschtempo verlangsamte, da eilten ihm die Emire nach Âmid voraus. Jener kurdische Emir und seine Kameraden erblickten sie von der Höhe des Kastells aus, ließen die Stricke zu ihnen herab und sagten: „Steige herauf!“ Keiner von ihnen stieg hinauf. Sie stiegen herab, schoben die Riegel des Stadttores zurück und sprachen: „Tretet ein!“ Sie traten aber nicht ein. Das war die Folge des Vertrauens, welches Fachr al-Dîn in einer solch wichtigen Angelegenheit auf ein unerfahrenes Jüngelchen gesetzt hatte, ohne sich um die alten Emire zu kümmern. Der Emir Kamâl al-Dîn ʿAlî ibn Nîsân [415] erhielt Kenntnis von der Verräterei, desgleichen die Einwohner und die Besatzung. Sie fielen über die Verräter her, welche sie zum Teil töteten, während andere sich in die Tiefe stürzten oder gefangen genommen wurden. Einer von denen, welche sich in die Tiefe gestürzt hatten, streckte, während er durch die Luft flog, seine Hand aus, um sich an irgend etwas festzuhalten. Da fiel ihm eines von jenen Seilen in die Hand, welche sie [416] herabgelassen hatten im Beginne der Nacht, an denen sie [417] aber nicht empor geklettert waren. Er hing sich daran und entrann als einziger

---

[412] Âmid, die eigentliche Hauptstadt von Dijâr Bekr, am Oberlauf des Tigris war im Besitz einer anderen Linie der Banû Urtuk.

[413] Abû Schâma in seinem Kitâb al-raudatain II, p. 40 spricht von einem solchen fehlgeschlagenen Unternehmen Karâ Arslân's gegen Âmid, das im Jahr 1495 der seleucidischen Ära d. i. zwischen Oktober 1163 und Oktober 1164 stattgefunden habe. Siehe Derenbourg p. 320 n. 1.

[414] Der Name klingt nicht eben fränkisch. Usâma dürfte sich in betreff der Nationalität dieses jungen Mannes irren.

[415] Kamâl al-Dîn ʿAlî ibn Nîsân ist der Vezier des Fürsten von Âmid und eigentlicher Inhaber der Gewalt.

[416] Die Verräter.

[417] Die Leute von Husn Kaifâ.

von seinen Kameraden. Nur seine beiden Hände wurden von dem Seil zerschunden.

2. Ich war dabei[418]. In der Morgenfrühe machte sich der Gebieter von Âmid an die Verfolgung derjenigen, welche ihm entgegengewirkt hatten, und tötete sie. Jener Mann war der Einzige, der gerettet wurde. Ehre sei dem, der, wenn er die Rettung eines Menschen beschlossen hat, denselben sogar aus dem Rachen des Löwen zu reißen weiß! Das ist buchstäblich wahr und kein Gleichnis.

30. Aus dem Rachen des Löwen errettet.

1. Im Brückenkastell[419] (hisn al-dschisr) war einer unserer Kameraden von den Banû Kinânâ[420], bekannt unter dem Namen Ibn Al-Ahmar. Er ritt auf seinem Pferde zum Brückenkastell hinaus, um sich nach Kafartâb[421] zu begeben wegen eines ihm obliegenden Geschäfts. Als er an Kafarnabûsa[422] vorüberkam, begegnete ihm auf dem Weg eine Karawane. Sie sahen einen Löwen. Ibn Ahmar hatte einen blitzenden Speer bei sich. Die Leute von der Karawane riefen ihm zu: „O Mann mit der blitzenden Lanze, nimm den Kampf mit dem Löwen auf!“ Und die Scham vor ihrem Geschrei bewog ihn, den Löwen zu bestehen. Aber das Pferd machte einen Seitensprung, so daß er zu Fall

---

[418] Die Begebenheit fällt also frühestens in's Spätjahr 1164. Vergl. Anmerkung 411 und 413. Ungefähr um jene Zeit, vielleicht etwas später, hielt sich ein Bruder Usâma's, Abû 'l-Mugîth Munkidh, in Âmid auf, wie aus einem uns teilweise erhaltenen Brief Usâma's an denselben hervorgeht. (Bei Kamâl al-Dîn ibn Al-Adîm in seinem biographischen Wörterbuch berühmter Aleppiner.)

[419] Von Schaizar. Dieses Brückenkastell ist aber nicht, wie Hagenmeyer annimmt (Galt. Canc., Bella Antioch. S. 168), die eigentliche Burg der Munkidhiten, von der sich bei Sachau, Reise in Syrien, S. 68, eine photographische Abbildung findet, sondern ein Vorwerk zum Schutze der Orontesbrücke. Das Brückenkastell liegt unten im Tal, die Burg hoch oben auf einem steil abfallenden Felsen. An das Brückenkastell schloß sich ein Vorort von Schaizar an, „die Brückenstadt“ genannt, „suburbium“ bei Galterius I, cap. IV, 3. Daß das Brückenkastell und die Burg nicht nur wohl zu unterscheiden sind, sondern auch ziemlich weit von einander entfernt lagen, geht klar hervor aus Abschnitt 52 Absatz 4 und 5, sowie aus Abschnitt 73 Absatz 59 und 62.

[420] Die Banû Kinânâ sind ein alter arabischer Stamm, dem die Munkidhiten von Schaizar und viele Bewohner der Stadt und Umgegend angehörten. Vergl. Abschnitt 51 Absatz 1, 3 u. 4.

[421] Über die Lage von Kafartâb siehe Anm. 211 und 360.

[422] Ein sonst nicht bekannter Ort, dessen Lage — zwischen Schaizar und Kafartâb, also nördlich von ersterem — sich aus unserer Stelle unmittelbar ergibt.

kam. Der Löwe kam zu ihm heran und duckte sich auf ihn nieder. Wenn Allah seine Rettung nicht gewollt hätte, so würde der Löwe, auch wenn er satt war, sein Gesicht uud seine Stirn mit einem Bisse verschluckt haben; sein Gesicht entging aber diesem Schicksal, indem der Löwe sich damit begnügte, ihm das Blut abzulecken, während er auf ihm kauerte, ohne ihn irgend zu verletzen. Ibn Ahmar sagte: „Ich öffnete meine Augen und gewahrte das Zäpfchen im Rachen des Löwen. Dann zog ich mich unter ihm hervor, hob seinen Schenkel von mir hinweg und ging davon, indem ich mich an einen in seiner Nähe stehenden Baum anklammerte, um ihn zu erklettern. Er sah mich und kam mir nach. Aber ich war ihm zuvorgekommen und auf den Baum gestiegen. Der Löwe schlief unter dem Baume ein. Da kam aber eine große Menge kleiner Ameisen zu mir herauf an meine Wunden gekrabbelt, da eben die Ameisen die vom Löwen verursachten Wunden aufsuchen, wie die Mäuse die vom Panther herrührenden.“ Er fuhr fort: „Ich sah dann, wie der Löwe sich aufsetzte und seine Ohren spitzte, als ob er lauschte. Dann erhob er sich und sprang fort. Denn eine Karawane kam auf dem Weg daher, und er hatte das von ihr verursachte Geräusch gehört.“ Die Leute erkannten unsern Freund und brachten ihn in seine Wohnung. Die Spur der Zähne des Löwen an seiner Stirn und seinen Wangen glich einem Brandmale. Ehre dem Erretter!

31. Erst besinn's, dann beginn's!

1. Wir unterhielten uns eines Tags mit Kriegserinnerungen, während mein Lehrer, der gelehrte Scheich[423] Abû ʿAbd Allah Muhammed ibn Jûsuf, bekannt unter dem Namen Ibn al-Munîra[424] (Allah sei ihm gnädig!), zuhörte. Ich sagte zu ihm: „O mein Lehrer, wenn du ein Pferd bestiegest, einen Kriegsmantel und einen Helm anlegtest, ein Schwert umgürtetest und eine Lanze und einen Schild trügest und dich aufstelltest bei dem Sammelplatz am Orontes, am Engpaß, durch welchen gerade die Franken (Allah verfluche sie!) heranzögen, — kein einziger von ihnen würde dir entrinnen.“ „Nein, alle, bei Allah!“ antwortete er. Ich sprach: „Sie würden dich fürchten und dich nicht wiedererkennen.“ „Allah die Ehre!“ erwiederte er, „ich würde mich selbst

---

[423] Siehe Anm. 205.

[424] Dieser Gelehrte war geboren zu Kafartâb, verfaßte verschiedene Werke über ‚echte Poesie‘, über die Sprache des Korans und auch ein ‚Meer der Syntax‘ und starb im Jahr 1109. Derenbourg p. 50 (nach ʿImâd al-Dîn und Hâdschî Chalifa).

nicht wiedererkennen.“ Darauf sagte er zu mir: „O mein Bester, ein einsichtiger Mensch kämpft überhaupt nicht.“ Ich versetzte: „O lieber Meister, urteilst du denn über diesen und jenen (und ich zählte ihm Männer aus unseren Kameraden, aus den mutigsten Reitern auf) daß sie verrückt seien?“ Er sagte: „Das habe ich nicht gemeint. Meine Meinung war nur, daß die Einsicht zur Zeit des Kampfes nicht vorhanden sei. Wäre sie vorhanden, so würde der Mensch nicht sein Gesicht den Schwertern und seine Brust den Lanzen und Pfeilen darbieten. Dergleichen schreibt der Verstand nicht vor.“ Er war eben (Allah sei ihm gnädig!) kundiger in der Wissenschaft als im Kriegswesen. Der Verstand ist's ja gerade, der zu kühnem Wagemut gegenüber den Schwertern, Lanzen und Pfeilen hinreißt, durch den Widerwillen vor dem Standpunkte des Feiglings und seinem schlechten Ruf. Beweis dafür ist, daß den Mutigsten Schrecken und Zittern erfaßt und er die Farbe wechselt vor seinem Eintritt in den Kampf, wenn er vorher darüber nachgedacht und sich darein versenkt hat; wie unruhig, wie ängstlich vor der Gefahr, wie bange ist ihm deßwegen, wie bebt er davor zurück! Aber wenn er erst einmal eingegriffen hat in den Kampf und sich hineingestürzt in das Schlachtgetümmel, dann verläßt ihn jenes Entsetzen, Zittern und Erbleichen. Wo bei irgend einer Sache die Einsicht fehlt, da kommen Sünde und Fehler bei ihr zu Tage.

2. Als Beispiel dafür mag Folgendes gelten: Als die Franken[425] einmal[426] vor Hamâ[427] sich lagerten in einem Walde, in dessen Mitte ein reiches Saatfeld lag, schlugen sie ihre Zelte in eben jenem Saatfelde auf. Ein Haufen Gesindel zog aus Schaizar aus und lungerte um das fränkische Heer herum, in der Absicht, es zu bestehlen. Da sahen sie die Zelte im Saatfeld. Einer von ihnen lief Morgens in der Frühe zu dem Beherrscher von Hamâ[428] und sagte: „Zur Nachtzeit werde ich das ganze Heer der Franken in Brand stecken.“ „Wenn du das tust,“ erwiderte jener, „werde ich dir einen Ehrenmantel umhängen.“ Als es Abend war, schritt er mit einer Menge Leute zur Ausführung seines Planes. Sie legten das Feuer auf der Westseite der in dem Saatfelde stehenden Zelte an, damit der Wind es zu ihren Zelten hintrage; die Nacht wurde durch den Feuerschein so hell wie der Tag. Die Franken aber sahen die Mordbrenner, fingen sie ein und töteten

---

[425] Aus der Grafschaft Tripolis.

[426] Nach Ibn Al-Athîr und Sibt ibn Al-Dschauzî war es am 17. Juni 1117 zur Zeit einer Mondsfinsternis. Derenbourg p. 108.

[427] Siehe Anm. 178.

[428] Schihâb al-Dîn Mahmûd ibn Karâdschâ, Bruder Chîrchân's, des Emirs von Hums, 1115—1124.

ihrer viele. Es entrann von ihnen nur, wer sich in's Wasser[429] warf und an's andere Ufer schwamm. Dies sind die Folgen der Unklugheit und ihre Strafe.

3. Ich habe etwas dem Ähnliches erlebt, wenn es auch keine kriegerische Tat war. Das Heer der Franken war in großer Menge vor Paneas[430] (Bânîjâs) versammelt. Beim Heer befand sich auch der Patriarch[431]. Dieser hatte ein geräumiges Zelt aufgeschlagen, welches er zu einer Kirche herrichtete, in der sie beteten. Der Dienst an dieser Kirche war einem alten Diakon anvertraut. Derselbe hatte auf ihrem Boden Halfa[432] und Heu ausgebreitet und dadurch zahlreiche Flöhe hervorgerufen. Da verfiel jener Diakon darauf, das Halfa und Heu anzuzünden, um die Flöhe zu verbrennen. Er legte das Feuer an; da aber das Material sehr dürr war, so schlug die Flamme hoch empor, ergriff das Zelt und verwandelte es in Asche. So geht es, wenn es einem an Verstand fehlt!

4. Ganz anders erging es uns, als wir eines Tags von Schaizar aus auf die Jagd ritten. Mein Oheim väterlicherseits[433] (Allah sei ihm gnädig!) war bei uns mit einer Truppenabteilung. Ein Löwe stürzte aus dem Röhricht hervor und griff uns an, als wir dasselbe betreten hatten, um Haselhühner zu jagen. Da warf sich ihm einer unserer Kameraden, ein Kurde, entgegen. Er hieß Zahr al-Daula Bachtijâr Al Karsî. Jenen Beinamen [Zahr al-Daula d. i. Blume des Glücks] hatte er erhalten wegen seines angenehmen Charakters. Er war (Allah sei ihm gnädig!) einer der ritterlichsten Muselmänner. Gegen diesen also wandte sich der Löwe. Das Roß aber bäumte sich mit ihm und warf ihn ab. Da kam der Löwe zu ihm heran, wie er so hingestreckt am Boden lag. Der Kurde hielt seinen Fuß empor, und der Löwe verbiß sich darein. Wir eilten unserem Kameraden schnell zu Hilfe, töteten

---

[429] Hamâ liegt am Orontes.

[430] Siehe Anm. 303. Paneas war im Jahre 1129 von König Balduin II. erobert worden. Im Jahre 1133 entriß Schams al-Mulûk Isma'îl von Damaskus es den Franken wieder. Um's Jahr 1139 war es im Besitz des Atâbeks Zankî von Mosul. In den ersten Monaten des Jahres 1140 wurde es von dem damascenischen Minister Mu'în al-Dîn Anar im Bunde mit König Fulko von Jerusalem, dem Fürsten Raimund von Antiochien und dem Grafen Raimund von Tripolis belagert, eingenommen und dem Königreich Jerusalem wieder einverleibt. Diese Belagerung wird es sein, auf welche Usâma hier anspielt. Vergl. Derenbourg, Vie d'Ous. p. 147 und 182; Kugler, Gesch. der Kreuzzüge S. 120.

[431] Es war der Patriarch Wilhelm von Jerusalem. Siehe Röhricht, Gesch. d. Königr. Jerusalem S. 221.

[432] Eine Wasserpflanze.

[433] Der oft erwähnte 'Izz al-Dîn Abû 'l-'Asâkir Sultân.

den Löwen und befreiten jenen. Er war unverletzt. Wir sprachen zu ihm: „O Zahr al-Daula, warum hast du deinen Fuß dem Rachen des Löwen entgegengestreckt?" Er antwortete: „Mein Leib ist, wie ihr seht, schwach und mager. Auch habe ich nur ein Unter- und Oberkleid an, und nichts an mir ist so wohl bedeckt, als der Fuß mit Gamasche, Stiefel und Beinschiene, die ihn umschließen. Und so habe ich mir gesagt: ich will ihn damit beschäftigen und dadurch ihn fern halten von meinen Rippen oder meinen Händen oder meinem Kopf, bis Allah (hoch erhaben ist er!) ihn mir vom Halse schafft." Dieser Mann besaß Geistesgegenwart in einer Lage, in welcher sie selbst den Verständigsten leicht verläßt. Jenen anderen aber ging die Einsicht ab. Der Mensch braucht also den Verstand nötiger als alle anderen Geschöpfe. Gepriesen sei Er [Allah] bei dem Verständigen und bei dem Toren!

32. Weise Regenten.

1. Davon legt auch ein Brief Zeugnis ab, welchen Roger[434], der Gebieter von Antiochien, an den Bruder meines Vaters schrieb[435], also lautend: „Ich habe einen meiner Ritter in einer wichtigen Angelegenheit nach Jerusalem geschickt. Ich bitte dich, ein Fähnlein Reiter aufzubieten, das ihn von Apamea abholen und bis Rafanija[436] geleiten möge." Mein Oheim machte einige Leute beritten und schickte sie zu ihm, damit sie ihm denselben herbeibrächten. Als der Ritter sich ihm vorstellte, sagte er: „Mein Herr hat mich mit einem geheimen Auftrage entsandt, aber ich habe dich als einen verständigen Mann erkannt; daher will ich dir davon Mitteilung machen." Da sprach meines Vaters Bruder zu ihm: „Woher kennst du mich als einen verständigen Mann? du hattest mich doch bis zu dieser Stunde nicht gesehen!" Der Ritter erwiderte: „Ich habe das Gebiet, welches ich durchreiste, verödet gefunden, dein Gebiet dagegen wohl angebaut. Da habe ich denn gemerkt, daß du es nur durch eine verständige Verwaltung in diesen blühenden Zustand versetzen konntest." Dann teilte er ihm mit, in welcher Angelegenheit er reiste.

---

[434] Siehe Anm. 195.

[435] Etwa um's Jahr 1116. Siehe Derenbourg p. 107 f. Die geheime Sendung hatte vermutlich Bezug auf den Vertrag, von welchem Abschn. 48, 1 die Rede ist.

[436] Der Weg von Apamea, dem südlichsten Ort des Fürstentums Antiochien, nach Rafanija, der nördlichen Grenzstadt der Grafschaft Tripolis, führte durch muhammedanisches Gebiet, nämlich durch die Emirate von Schaizar und Hamâ.

2. Der Emir Fadl, Sohn des Abû 'l-Haidschâ, des Herrn von Irbil[437], hat mir folgendes erzählt[438], was Abû 'l-Haidscha ihm erzählt hatte: „Der Sultan Malik-Schâh[439] schickte mich, als er nach Syrien gekommen war[440], zu dem Emir Ibn Marwân, dem Herrn von Dijâr-Bekr[441], mit dem Befehl, 30000 Denare für ihn in Empfang zu nehmen. Ich hatte eine Zusammenkunft mit ihm und wiederholte ihm meine Botschaft. Er sprach: „Ruhe dich aus und laß uns mit einander plaudern!“ Am nächsten Morgen befahl er, das man mich in das Bad führe, und schickte mir das Badgeräte, ganz aus Silber; auch eine vollständige Gewandung schickte er mir und ließ meinem Kammerdiener sagen: „Alle die Badegeräte gehören euch.“ Als ich das Bad verließ, zog ich meine eigenen Kleider wieder an und gab die sämtlichen Sachen zurück. Er ließ mir einige Tage Zeit. Dann befahl er, mir wieder ein Bad zu rüsten. Und obgleich er sehr wohl um die Zurückgabe der Sachen wußte, brachte man mir dennoch wiederum Badegeräte, das noch schöner war als jenes erste, und eine vollständige Gewandung, die noch prächtiger war als das erste Gewand. Sein Kammerdiener sprach zu dem meinigen dieselben Worte wie das erste Mal. Als ich aber hinausging, zog ich mein eigenes Gewand an und gab die Gegenstände und die Kleidung zurück. Er ließ mir drei oder vier Tage Zeit. Hierauf ließ er mich abermals in's Bad führen, und man brachte mir noch kostbareres Silbergeräte als das frühere und eine noch kostbarere Gewandung als die frühere. Aber auch dies mal zog ich beim Verlassen des Bades meine eigenen Kleider an und gab alles zurück. Als ich vor dem Emir erschien, sagte er zu mir: „O mein Sohn, ich habe dir Gewänder geschickt — du hast sie nicht angezogen, und Badegeräte — du hast sie nicht angenommen, sondern zurückgegeben. Aus welchem Grunde hast du das getan?“ Ich erwiederte: „O mein Fürst, ich bin mit einer Botschaft des Sultans gekommen in Betreff eines Geschäfts, das noch nicht erledigt ist. Nähme

---

[437] Abû 'l-Haidschâ Al-Hutbânî war der Gründer einer kleinen Herrschaft zu Irbil, einer mesopotamischen Festung südlich von Mosul. Eine Geschichte dieser Stadt von Scharaf al-Dîn Al-Mubârak ibn Al-Mustanfî findet sich bei Ibn Challikân, Biographical Dictionary I p. 177. Zu vergleichen ist ferner Jâkût, Muʿdschâm I, p. 186—189. Siehe Derenbourg, Vie d'Ous. p. 356 n. 1.

[438] Usâma hatte sich in Irbil aufgehalten zur Zeit als er im Heere Zankî's kämpfte d. h. um's Jahr 1132 oder 1133.

[439] Malik-Schâh, Sohn und Nachfolger Alp Arslân's, seldschukischer Sultan von Ispahan, regierte von 1071—1092.

[440] Im Jahr 1086. Siehe Anm. 244 und 360.

[441] Vergl. Anm. 344, 411 und 412.

ich deine Auszeichnungen an und kehrte zurück, ohne daß die Angelegenheit des Sultans geregelt ist, so stünde ich da, als wäre ich nur in meinem Interesse gekommen.“ Er erwiederte: „O mein Sohn, hast du den blühenden Zustand meines Landes und seinen großen Wohlstand nicht gesehen mit seinen Gärten, seinen vielen Bauern und der Wohlhäbigkeit seiner Bewohner? Meinst du etwa, daß ich dies alles um der 30000 Denare willen dem Untergang preisgeben möchte? Bei Allah, ich war klug genug, das Gold vom Tage deiner Ankunft an zur Rückerstattung bereit zu halten. Ich habe nur gewartet, bis der Sultan durch mein Land ziehen würde, daß du ihm mit dem Gelde folgtest, aus Besorgnis, er möchte, wenn er seine Forderung an mich zuvor empfangen hätte, dieselbe bei seiner Ankunft auf meinem Gebiet verdoppeln. Beunruhige dich also nicht; denn dein Auftrag ist erledigt.“ Darauf schickte er mir die drei Gewänder, welche er mir früher geschickt und die ich zurückgegeben hatte, samt allen Badegeräten, die er mir dreimal übersandt hatte. Jetzt nahm ich sie an. Und als der Sultan durch Dijâr-Bekr zog, übergab mir der Emir das Geld und ich stellte es dem Sultan zu, als ich mit ihm zusammentraf.“

3. Eine gute Verwaltung erzielt reichen Gewinn aus dem Anbau des Landes. Davon folgendes Beispiel: Der Atâbek Zankî[442] (Allah sei ihm gnädig!) freite um die Tochter des Herrn von Chilât[443]. Ihr Vater[444] war bereits gestorben[445], und ihre Mutter regierte das Land[446]. Es hatte aber auch Husâm al-Daula ibn Dilmâdsch, der Gebieter von Badlîs[447], für seinen Sohn um das Mädchen werben lassen. Der Atâ-

---

[442] Siehe Anm. 3.

[443] Chilât war damals die Hauptstadt von Armenien und lag am nordwestlichen Ufer des Wan-See's.

[444] Er hieß Sukmân Al-Kutbî, der Gründer der Dynastie der Schâh-Armên.

[445] Im Jahr 506 der Flucht d. i. 1112—1113 n. Chr.

[446] Sukmân's Sohn und Nachfolger Thahîr al-Dîn Ibrâhîm war 1127 gestorben. Ihm folgte sein Bruder Ahmad, der aber auch schon nach einjähriger Regierung starb und den Tron seinem erst zehnjährigen Neffen Sukmân II., einem Sohne Ibrâhîm's, vererbte. Für diesen führte seine Großmutter Inânadsch die vormundschaftliche Regierung. Siehe Derenbourg p. 315 n. 5 nach Abû 'l-Fidâ, Annales moslemici III, p. 376—379 und 428 f. und Hist. or. des croisades I, p. 11 und 17.

[447] Ibn Al-Athîr, Chronikon X, p. 389 und 436; XI. p. 43 und Hist. or. des crois. I, p. 324 und 354, erwähnt aus jener Zeit einen Fürsten von Badlîs Namens Tugân Arslân, Sohn Altakîn's, welcher im Jahr 532 der Hedschra (1137/38 unserer Zeitrechnung) starb. Derselbe scheint trotz des verschiedenen Namens mit Husâm al-Daula identificiert werden zu müssen. Derenbourg a. a. O. n. 6.

bek zog mit einem stattlichen Heer nach Chilât, jedoch auf einem anderen Weg als den er sonst einschlug, um dem Engpaß von Badlîs auszuweichen. Er ging über die Berge. Wir[448] lagerten uns, ohne Zelte zu benützen, jeder einzelne auf seinem Platz am Wege, bis wir nach Chilât kamen. Der Atâbek bezog ein Zelt vor der Stadt. Wir dagegen rückten in ihre Burg ein und setzten schriftlich die Mitgift fest. Als die Angelegenheit geregelt war[449], befahl der Atâbek, daß Salâh al-Dîn[450] mit der Hauptmacht des Heeres nach Badlîs marschiere und es angreife. Wir ritten mit einbrechender Nacht ab und kamen nach längerem Marsche am folgenden Morgen vor Badlîs an. Husâm al-Daula, der Herr der Stadt, kam zu uns heraus, traf auf der Gemarkung der Stadt mit uns zusammen, ließ den Salâh al-Dîn in dem Hippodrom sich lagern, brachte ihm die glänzendste Gastfreundschaft entgegen, bediente ihn und trank mit ihm im Hippodrom. Er sagte: „O mein Fürst, was schreibst du mir vor? und wozu hast du deinen weiten und ermüdenden Marsch unternommen?“ Der andere erwiederte: „Den Atâbek hat deine Werbung um die Tochter, die er selbst zur Ehe begehrte, erzürnt, und da du ihnen 10000 Denare geben wolltest, so fordern wir sie von dir.“ „Ich gehorche dem Befehl“, versetzte er, brachte ihm alsbald einen Teil des Geldes und erbat sich für den Rest eine Frist von einigen Tagen, die er genau bestimmte. Dann kehrten wir zurück. Sein Gebiet war durch seine gute Verwaltung in blühendem Stande und blieb unbelästigt.

4. Dies trifft nahe zusammen mit dem, was Nadschm al-Daula Mâlik ibn Sâlim[451] (Allah sei ihm gnädig!) begegnete, als Joscelin[452]

---

[448] Usâma befand sich also im Heere Zankî's.

[449] Nach Kamâl al-Dîn, Zubda, in Hist. or. des croisades III, p. 666 f. fand die Vermählung im Sommer 1134 statt.

[450] Gemeint ist Salâh al-Dîn Al-Jâgîsijânî (vergl. Anm. 14).

[451] Nadschm al-Daula Mâlik ibn Sâlim war Besitzer des festen Schlosses Dscha'bar am Oberlauf des Euphrat zwischen Bâlis und Al-Rakka. Er war seinem Vater Sâlim im Jahr 1125 in der Regierung gefolgt. Das Jahr seines Todes ist nicht bekannt. Gewiß ist, daß er 1128 noch lebte, und wahrscheinlich, daß er vor 1146 starb. Derenbourg p. 359 n. 2.

[452] Wahrscheinlich Joscelin I., zuerst Herr von Tell-Bâschir, dann, nachdem Balduin II. den Tron von Jerusalem bestiegen (im April 1118), von diesem mit der bisher von ihm innegehabten Grafschaft Edessa belehnt. Ende des Jahres 1122 wurde Joscelin von Balak ibn Behram, einem Neffen Ilgâzî's, bei Sarûdsch (zwischen Edessa und Antiochien) überfallen, gefangen genommen und auf der Burg Chartabirt (Chertbert) an der Grenze von Dijâr Bekr und Armenien in Haft gehalten. Im April 1123 sollte König Balduin II. sein Loos teilen. Doch gelang es Joscelin bald darauf, zu entfliehen. Er starb im gleichen Jahre wie Balduin (1131) und vererbte die Grafschaft Edessa seinem Sohne Joscelin II.

(Dschûslîn) einen Streifzug unternahm gegen Al-Rakka[453] und Al-Kalʿat[454], alle dazugehörigen Ortschaften wegnahm, Gefangene fortschleppte, große Beute davontrug und Al-Kalʿat belagerte, nur durch den Euphrat davon getrennt. Nadschm al-Daula bestieg mit drei oder vier seiner Diener einen Kahn und fuhr über den Euphrat zu Joscelin hinüber. Die beiden waren alte Bekannte und Mâlik stand bei Joscelin in Ehren. Joscelin glaubte, es sei ein Abgesandter Mâliks in dem Kahn. Da kam einer von den Franken zu ihm und sagte: „Mâlik selbst ist in dem Kahn." Jener antwortete: „Nein, es ist nicht der rechte." Da kam aber ein anderer und sagte: „Eben ist Mâlik aus dem Nachen gestiegen und gerade auf mich zugegangen." Da erhob sich Joscelin, ging ihm entgegen, redete freundlich und achtungsvoll mit ihm und gab ihm sämtliche Beutestücke und Gefangenen, die er ihm abgenommen hatte, zurück. Wenn aber die geschickte Politik Nadschm al-Daula's nicht gewesen wäre, so wäre sein Land verwüstet worden.

33. Ist erst bestimmt das Lebensziel, Hilft Mut und Kraft uns nicht mehr viel.[455]

1. Ich war eines Tages mit dabei, als das Heer der Franken[456] gegen uns anrückte, um uns anzugreifen. Ein Teil des Heeres schwenkte mit dem Atâbek Togtakîn[457] ab nach der Brückenveste[458] (Hisn al-dschisr) und wollte dieselbe bestürmen. Der Atâbek hatte sich zu

---

Siehe Derenbourg p. 111 und 131 f.; Kugler, Gesch. der Kreuzzüge S. 106—108; Röhricht, Gesch. d. Königr. Jerusalem S. 154 ff.

[453] Al-Rakka östlich von Dschaʿbar und gleichfalls am Euphrat gelegen.

[454] Mit Al-Kalʿat ist Dschaʿbar gemeint, das mit seinem vollen Namen Al-Kalʿat Dschaʿbar (= die Burg Dschaʿbar's) heißt. Dschaʿbar ist der Name des Erbauers der Burg.

[455] Diese Überschrift ist samt dem Rhythmus und Reim dem arabischen Text entnommen beziehungsweise nachgebildet.

[456] Es waren die Heere König Balduins I. von Jerusalem, des Fürsten Roger von Antiochien und des Grafen Pontius von Tripolis. Vergl. Kugler, Gesch. d. Kreuzzüge S. 93.

[457] Togtakîn wurde im Jahr 1095 von seinem Stiefvater Dukak, dem Herrn von Damaskus, zum Atâbek d. h. Minister und Stellvertreter ernannt und folgte demselben nach seinem 1104 erfolgten Tode in der Regierung. Da auf Togtakîn der Verdacht fiel, den persischen Oberfeldherrn Maudûd ermordet zu haben, so wollte der Sultan an ihm Rache nehmen und überzog ihn mit Krieg. Togtakîn starb am 13. Februar 1128. Siehe Dr. H. Hagenmeyer, Galt. Canc. p. 144 vergl. mit p. 21.

[458] Siehe Anm. 419.

Apamea mit Ilgâzî ibn Urtuk [459] und den Franken verbündet zum Kampfe gegen die Heere des Sultans [460]. Dessen Oberfeldherr Bursuk ibn Bursuk [461] war in Syrien eingetroffen und hatte die Belagerung von Hamâ [462] begonnen am Sonntag den 19. Muharram [463] im Jahre 509 [464]. Was uns betrifft, so griffen die Feinde uns nahe bei der Mauer unserer Stadt an. Wir erbaten uns Hilfe gegen sie, schlugen sie in die Flucht und konnten nun wieder aufatmen.

2. Ich war Zeuge, wie einer unserer Kameraden Namens Muhammed ibn Sarâjâ, ein beherzter und starker junger Mann, von einem fränkischen Reiter (Allah verfluche ihn!) angegriffen wurde, der ihn in den Schenkel stach. Der Speer drang in denselben ein, Muhammed ergriff die in seinem Schenkel steckende Lanze. Der Franke versuchte sie herauszuziehen, um sie wieder zu bekommen, während Muhammed seinerseits sie herauszuziehen und sich ihrer zu bemächtigen suchte. So wurde die Lanze in seinem Schenkel hin und her gezerrt, bis derselbe ein großes rundes Loch hatte und der Speer endlich herausgezogen war, nachdem er den Schenkel zerstört hatte. Muhammed starb zwei Tage später (Allah sei ihm gnädig!).

3. Ich sah an jenem Tage, als ich Schulter an Schulter mit unseren Leuten kämpfte, wie ein feindlicher Reiter sich auf einen unserer Reiter stürzte, sein Pferd mit einem Speerstich tötete und so aus unserem Gefährten einen Fußsoldaten machte. Ich wußte nicht, wer er war, wegen der Entfernung, die zwischen uns lag. Ich lenkte mein Pferd zu ihm hin, weil ich für ihn von Seiten des Franken einen neuen Angriff fürchtete. Der Speer hatte das Roß durchbohrt, seine Gedärme zerrissen und dadurch seinen Tod herbeigeführt. Der Franke war auf eine geringe Entfernung von ihm zurückgewichen, hatte sein Schwert gezogen und sich ihm kampfbereit gegenüber gestellt. Als ich zu ihm hin kam, erkannte ich ihn als den Sohn meines Oheims von väterlicher Seite, Nâsir al-Daula Kâmil ibn Mukallad [465] (Allah sei ihm gnädig!). Ich hielt neben ihm, räumte ihm meine Steigbügel und

---

[459] Siehe Anm. 191.

[460] Muhammed-Schâh von Ispahan; siehe Anm. 351.

[461] Siehe Anm. 350.

[462] Siehe Anm. 178 und 14. Herr von Hamâ war damals entweder ʿAlî der Kurde oder einer seiner Söhne. Siehe Hagenmeyer, Galt. Canc. S. 158 u. Anm. 382.

[463] Siehe Anm. 92.

[464] D. i. am 14. Juni 1115.

[465] Er war ein Sohn von Murschid's Bruder Abû 'l-Mutawwadsch Mukallad, den wir in unserer Anm. 31 erwähnten.

sprach: „Sitze auf!“ Und als er aufgestiegen war, wandte ich den Kopf meines Pferdes westwärts, während die Stadt im Osten lag. „Wo willst du diesen Abend noch hin?“ frug er mich. Ich antwortete: „Zu dem, welcher dein Pferd durchbohrt hat, indem er es in die Weichen stieß.“ Kâmil streckte seine Hand aus, ergriff den Zügel des Rosses und sagte: „Es wird dir nicht gelingen mit dem Kämpfen, wenn du noch einen Mann auf deinem Pferde hast. Bringe mich fort und dann kehre zurück und suche ihn zu durchbohren!“ So zog ich denn mit ihm ab, brachte ihn heim und kehrte dann zu jenem Hund zurück. Aber er war wieder in die Reihen seiner Kameraden eingerückt.

34. Unter Allah's Schutz.

1. Ich war Zeuge eines Huldbeweises Allah's (hoch erhaben ist er!) und seines herrlichen Schutzes, als die Franken (Allah verfluche sie!) uns mit Reiterei und Fußvolk belagerten [466]. Zwischen uns und ihnen war der Orontes (Al-Âsî), dessen Fluten hoch angeschwollen waren, so daß es für sie unmöglich war, zu uns herüberzukommen, und wir auch nicht zu ihnen hinüberkommen konnten. Sie lagerten auf dem Berg in ihren Zelten, und einige von ihren Leuten lagerten sich bis zu den Gärten hin, welche auf ihrer Seite waren. Sie ließen ihre Rosse frei im grünen Fruchtfeld weiden und schliefen ein. Da entkleideten sich etliche junge Leute aus dem Fußvolk von Schaizar, und nachdem sie ihre Kleider abgelegt, ergriffen sie ihre Schwerter, schwammen zu jenen Schläfern hinüber und töteten einige von ihnen. Nun aber machten sich ihrer viele auf zur Verfolgung unserer Kameraden, stürzten sich in's Wasser und schwammen herüber, während gleichzeitig das fränkische Heer vom Berg herabströmte gleich einem Gießbach. Auf ihrer Seite stand eine Moschee, bekannt unter dem Namen ‚Moschee des Abû 'l-Madschd ibn Sumajâ‘ [467], in welcher sich ein Mann aufhielt Namens Hasan Al-Zâhid (der Asket). Er stand gerade auf dem flachen Dach, im Begriff sich zum Gebet in die Moschee zurückzuziehen, und war angetan mit schwarzen wollenen Gewändern. Wir

---

[466] Es ist wohl dieselbe feindliche Demonstration gemeint, die nach Absatz 1 des vorigen Abschnitts in den Sommer 1115 fällt. Vergl. die Darstellung des Kanzlers Galterius in seinem ersten Bellum Antiochenum cap. III, § 5—7, S. 68 der Hagenmeyer'schen Ausgabe, und des Herausgebers Erläuterungen dazu S. 158 ff.

[467] Vermutlich der Name des Gründers der Moschee. Über die Persönlichkeit desselben ist nichts weiter bekannt.

sahen ihn; es gab aber für uns keinen Weg zu ihm. Eben waren die Franken gekommen, am Tor der Moschee abgestiegen und zu ihm hinaufgegangen, während wir sagten: „Es gibt keine Macht noch Kraft als bei Allah. Gleich werden sie ihn töten." Jener aber, bei Allah, betete ruhig weiter und wich nicht von seinem Platze. Die Franken aber stiegen wieder herab, saßen auf und ritten davon, während er immer noch betend an seinem Platze stand. Wir zweifelten nicht, daß Allah (Ehre sei ihm!) sie vor ihm mit Blindheit geschlagen und ihn vor ihren Blicken verborgen habe. Ehre sei dem Allmächtigen und Barmherzigen!

2. Eine solche Gunstbezeigung Allah's (hoch erhaben ist er!) geschah auch, als der griechische Kaiser [468] im Jahre 532 Schaizar belagerte [469]. Ein Haufen Fußvolks rückte von Schaizar aus in den Kampf. Die Griechen schnitten sie ab und töteten sie zum Teil, die übrigen nahmen sie gefangen. Unter der Zahl derer, die sie gefangen nahmen, befand sich ein Asket von den Banû Kardûs, ein heiliger Mann, der in der Sklaverei des Mahmûd ibn Sâlih, des Gebieters von Aleppo [470], geboren war. Als die Griechen abzogen, nahmen sie ihn als Gefangenen mit. So kam er nach Konstantinopel. Und als er einige Zeit dort gewesen war, begegnete ihm ein Mann, der ihn anredete: „Bist du ein Ibn Kardûs?" „Jawohl," antwortete er. „So komm mit mir," sagte jener, „und stelle mich deinem Herrn vor!" Er ging mit ihm und machte ihn mit seinem Herrn bekannt, welcher über das für ihn zu erlegende Lösegeld mit ihm verhandelte, bis zwischen ihm und dem Griechen eine Einigung zu Stande gekommen war, die den letzteren zufrieden stellte. Dann zahlte er ihm den Kaufpreis und gab dem Ibn Kardûs überdies noch ein Geldgeschenk mit den Worten: „Das ist für die Heimreise, und nun ziehe hin im Frieden Allah's (hoch erhaben ist er)!" Er reiste von Konstantinopel ab und gelangte glücklich wieder nach Schaizar. Das ist ein Beispiel von dem Troste Allah's (hoch erhaben ist er!) und seiner geheimen Gnade. Ibn Kardûs wußte nämlich nicht, wer es war, der ihn gekauft und frei gegeben hatte.

---

[468] Johannes Comnenus (1118—1143).

[469] Die Belagerung begann am 29. April 1138 und dauerte etwa drei Wochen. Vergl. den Abschnitt 2 und die dazu gegebenen Erläuterungen.

[470] Der Mirdâsite Tâdsch al-Mulûk Mahmûd ibn Nasr ibn Sâlih bemächtigte sich der Herrschaft über Aleppo am 1. September 1060 und starb Ende des Jahres 1074. Näheres über ihn siehe bei Derenbourg, Vie d'Ousâma p. 16—19.

3. Etwas dem Ähnliches begegnete mir. Als die Franken auf dem Rückweg von Misr gegen uns auszogen[471] und Abbâs ibn Abû 'l-Futûh und dessen ältesten Sohn Nasr getötet hatten[472], flohen wir in das nahe Gebirge. Unsere Leute bestiegen dasselbe zu Fuß einherschreitend und ihre Rosse nach sich ziehend. Ich dagegen ritt auf einem Klepper[473], da ich unfähig war zu gehen. So klomm ich denn reitend empor. Nun waren aber die Abhänge jenes Berges ganz zerrissen und voller Steinchen, welche, wenn das Pferd darauf trat, das Blut unter seinen Hufen fließen machten. Ich schlug die Mähre, um sie aufwärts zu treiben. Aber sie war nicht dazu im Stande, sondern rutschte hinab, und die Steinchen und das Geröll rollten mit ihr hinunter. Da stieg ich ab, ließ das Tier halten und blieb auch dabei stehen, da ich nicht laufen konnte. Da kam ein Mann vom Berge zu mir herab, ergriff meine Hand, während ich meinen Klepper in der andern Hand hielt, um mich hinaufzuziehen. Bei Allah, ich wußte nicht, wer er war, und ich habe ihn nie wieder gesehen.

4. In jener schweren Zeit forderte man für die geringste Wohltat eine entsprechende Belohnung. Ich hatte von einem Türken einen Trunk Wassers erhalten, wofür ich ihm zwei Denare gab. Der Mensch ließ aber nach unserer Ankunft zu Damaskus[474] nicht nach mit seinen Forderungen an mich, indem er mir auf Schritt und Tritt folgte, wegen jenes Trunkes, den er mir gereicht hatte. Jener dagegen, welcher mir [den Berg hinauf] geholfen hatte, verhielt sich nicht so, sondern [uneigennützig] wie ein Engel, durch den Allah (der Erhabene erbarme sich meiner!) mir zu Hilfe kam.

5. Ein weiteres Beispiel des gnädigen Schutzes Allahs (hoch erhaben ist er!) hat mir ʿAbd Allah Al-Muschrif[475] erzählt. Er sagte: „Ich lag gefangen zu Haizân[476], an Füßen und Händen gefesselt, und Wächter standen an der Tür des Gefängnisses, in welchem ich mich befand. Da schaute ich im Traume den Propheten (Allah neige sich in Gnaden über ihm und gebe ihm Frieden!), der zu mir sprach: „Streife

---

[471] Es war am 7. Juni 1154. Siehe Abschnitt 4 Absatz 73 S. 50 f.

[472] Nâsir al-Dîn Nasr war übrigens nicht auf dem Kampfplatz gefallen, sondern gefangen genommen worden. Siehe ebenda und Anm. 126.

[473] Vergl. Abschnitt 4 Absatz 67 und 74—78.

[474] Nach Abschnitt 4 Absatz 78 (vergl. Anm. 135) am 19. Juni 1154.

[475] Nach dem Schlußsatz dieses Paragraphen war ʿAbd Allah Al-Muschrif Oberkoch des Salâh al-Dîn Muhammed ibn Ajjub Al-Jâgîsijânî, des Ministers Zankî's und (seit 1135) Herrn von Hamâ.

[476] Haizân, eine armenische Stadt in der Nähe von Schirwân, nach Jâkût, Muʿdschâm, II, p. 38.

deine Fessel ab und gehe hinaus!" Ich erwachte, zerriß die Kette, die sich von meinem Fuße löste, erhob mich und ging an die Tür, um sie zu öffnen. Ich fand sie offen. Ich ging an den Wächtern vorüber bis zu einem Spalt in der Mauer. Ich hätte nicht geglaubt, daß meine Hand hindurchginge. Aber ich kam hindurch und fiel auf einen Dunghaufen, auf welchem die Eindrücke meines Falles und meines Fußes zurückblieben. Ich stieg hinab in ein Tal, das die Mauer umgab, und trat in eine am diesseitigen Fuße des Berges gelegene Höhle. Ich sagte bei mir selbst: „Man wird unverzüglich nach mir ausgehen, meine Spuren sehen und mich ergreifen." Aber Allah (Ehre sei ihm!) ließ Schnee fallen, der die Spuren zudeckte, und so gingen sie zwar aus und umkreisten mich, während ich sie beobachtete, an jenem Tage; aber spät am Abend, als ich vor ihren Nachforschungen sicher war, konnte ich jene Höhle verlassen und begab mich an einen Ort, der mir Sicherheit bot." Dieser Mann war der Oberkoch des Salâh al-Dîn Muhammed ibn Ajjûb Al-Gisijânî (Allah sei ihm gnädig!).

35. Kämpfer für den Glauben.

1. Unter unseren Leuten giebt es solche, welche kämpfen wie die Genossenschaft [Muhammeds], welche sich das Wohlgefallen Allah's erwarb, indem sie um das Paradies kämpfte, nicht um Beute und Ruhm. So zur Zeit des Königs der Deutschen [477], des Franken (Allah verfluche ihn!). Als dieser nach Syrien kam [478], sammelten sich um ihn alle Franken [479], welche in Syrien waren, und zogen mit ihm gegen

[477] Kaiser Konrad III. (vom 13. März 1138 bis 15. Februar 1152) hatte bekanntlich, von dem Abt Bernhard von Clairvaux dazu gedrängt, mit König Ludwig VII. von Frankreich im Sommer 1147 den sogenannten zweiten Kreuzzug unternommen. Die beiden waren aber nur mit einem geringen Rest ihrer stattlichen Heere im heiligen Lande angelangt, da bei ihrem Zug durch Kleinasien das Schwert der Seldschuken, der Hunger und die Anstrengung des mit wenig Umsicht geleiteten Marsches furchtbar unter ihnen aufgeräumt hatte und viele mutlos wieder in die Heimat zurückgekehrt waren, ehe sie nur Syrien erreichten. Ohne einen nennenswerten Erfolg erzielt zu haben, verließ Konrad am 8. September 1148, Ludwig an Ostern 1149 das heilige Land. Vergl. Derenbourg, Vie d'Ous. p. 212—214; Kugler, Gesch. der Kreuzzüge S. 128—151; Röhricht, Gesch. d. Königr. Jerus. S. 247—258.

[478] Mitte April 1148 landete König Konrad in Akko, während Ludwig am 19. März in St. Simeonshafen an der Orontesmündung den Boden Syriens betreten hatte.

[479] Unter der Führung des jungen Königs Balduin III. von Jerusalem. Derselbe war am 13. November 1142, erst dreizehnjährig, seinem durch einen

Damaskus[480]. Heer und Einwohner von Damaskus zogen in den Kampf gegen sie[481], unter anderen der Priester Al-Findalâwî[482] und der Scheich und Asket ʿAbd al-Rahmân[483] Al-Halhûlî[484] (Allah sei den beiden gnädig!). Diese gehörten zu den besten unter den Muselmännern. Als sie sich dem Christenheere näherten, sagte der Priester zu ʿAbd al-Rahmân: „Sind dies nicht die Römer[485]?" „Allerdings," erwiederte dieser. „Wie lange wollen wir warten?" nahm jener wieder das Wort. ʿAbd al-Rahmân versetzte: „Vorwärts für den Namen Allah's des Hocherhabenen!" Und die beiden gingen kämpfend voran, bis sie auf einem und demselben Platze getötet wurden (Allah sei beiden gnädig!)[486].

36. Mannentreue.

1. Es gibt unter den Männern auch solche, welche der Treue wegen kämpfen. Zu diesen zählte ein Kurde Namens Fâris (Reiter). Und er war, was sein Name besagt, ein Reiter und was für ein Reiter! Mein Vater und meines Vaters Bruder[487] (Allah sei beiden gnädig!) waren

---

Sturz vom Pferde verunglückten Vater Fulko auf dem Throne gefolgt. Die vormundschaftliche Regierung führte für ihn zunächst die Königin-Wittwe Melisende. Er starb nach einer wenig glücklichen Regierung in dem noch jugendlichen Alter von 32 Jahren am 10. Februar 1162 und hinterließ, da er keinen Leibeserben hatte, die Krone des Königreichs Jerusalem seinem Bruder Amalrich. Vergl. Kugler a. a. O. S. 157—166.

[480] Am 24. Juli 1148 trafen die Verbündeten vor Damaskus ein, drängten die Verteidiger hinter ihre Mauern zurück, wobei besonders die Deutschen unter der persönlichen Anführung Konrads durch wuchtige Hiebe sich hervortaten, mußten aber andern Tags vor einem stürmischen Ausfall der Belagerten zurückweichen, ihr Lager verschanzen und bald darauf unverrichteter Sache wieder abziehen, da Saif al-Dîn Gâzî und Nûr al-Dîn Mahmûd, die Söhne und Erben der Macht Zankî's von Mosul, auf den Hilferuf des damascenischen Veziers Muʿîn al-Dîn Anar zum Entsatze heranzogen. Vgl. Kugler a. a. O. S. 149.

[481] Bezieht sich vermutlich auf den Ausfall am 25. Juli 1148.

[482] Ein berühmter Rechtsgelehrter aus Magreb in Ägypten. Derenbourg, Vie d'Ous. p. 213 n. 4.

[483] Nach Jâkût, Muʿdschâm II. p. 360 ein geborener Aleppiner.

[484] Halhûlî bezeichnet den ʿAbd al-Rahmân als gebürtig oder ansäßig zu Halhûl, einer schon im Buche Josua XV, 58 erwähnten Stadt im Stamme Juda zwischen Hebron und Jerusalem.

[485] Als „Römer" bezeichnet Usâma Griechen. Diese befanden sich aber nicht unter den gegen Damaskus Verbündeten. Al-Findalâwî irrt also.

[486] Von diesem fehlgeschlagenen Unternehmen der Franken gegen Damaskus (das von Kugler mit Recht auch als ein von vornherein ganz verfehltes beurteilt wird) wußte Usâma nur von Hörensagen, da er sich zu jener Zeit in Kairo aufhielt.

[487] ʿIzz al-Dîn Abû 'l-ʿAsâkir Sultân, der regierende Emir von Schaizar.

dabei, als ein Kampf stattfand zwischen ihnen beiden und Saif al-Daula Chalaf ibn Mulâʿib [488], welcher sich dabei niederträchtig und treulos gegen sie verhielt. Er hatte gerüstet und Truppen zusammengezogen, während sie gar nicht vorbereitet waren auf das, was sich begeben sollte. Die Ursache des Streites war, daß er ihnen Botschaft geschickt hatte des Inhalts: „Wir wollen nach Asfûnâ [489] ziehen, wo die Franken sich befinden, und sie gefangen nehmen." Unsere Kameraden kamen vor ihm dahin, saßen ab und rückten zu Fuß gegen die Festung vor, welche sie überrumpelten. Während sie im Kampfe standen, kam Ibn Mulâʿib an und nahm die Rosse derjenigen unserer Kameraden weg, welche abgestiegen waren. So kam es zwischen ihnen zum Kampf nach dem, welcher den Franken gegolten hatte [490]. Der Streit zwischen ihnen wurde erbittert. Der Kurde Fâris kämpfte auf's tapferste, erhielt viele Wunden, kämpfte aber trotzdem weiter und wurde wieder und wieder verwundet, bis er von den vielen Wunden erschöpft war und den Kampfplatz verlassen mußte. Mein Vater und mein Oheim (Allah sei beiden gnädig!) kamen an ihm vorüber, als er eben zu unseren Leuten getragen wurde, welche ihn in ihre Mitte nahmen. Die beiden blieben bei ihm stehen und wünschten ihm Glück zu seiner Rettung. Da sagte er: „Bei Allah, ich habe nicht gekämpft um meine Rettung, sondern für euch. Ihr habt mir viel Schönes und Gutes erwiesen, und ich habe euch noch nie in solcher Bedrängnis gesehen wie heute. Da habe ich es mir gelobt: ich will vor euren Augen kämpfen und eure Wohltaten vergelten und in eurer Gegenwart sterben." Allah (gepriesen sei er!) hatte jedoch beschlossen, daß er wieder hergestellt würde von seinen Wunden, und so begab er sich nach Dschabala [491], wo Fachr al-Mulk ibn Ammâr [492] sich befand, während die Franken in Laodicea [493] waren.

---

[488] Vergl. Abschnitt 15 Absatz 3 S. 84 und die Anmerkungen 244 u. 190.

[489] Asfûnâ, eine befestigte Stadt in der Nähe von Maʿarrat al-Nuʿmân, westlich von Kafartâb, hatte von 1067—1082 dem Großvater Usâma's, dem Emir Sadîd al-Mulk ʿAlî, gehört. Siehe Derenbourg, Vie p. 70 n. 5 vergl. mit p. 17 und 24; Rey, Les colonies franques p. 330.

[490] Wenn die Vermutung Derenbourg's richtig ist, so handelt es sich hier um dasselbe Gefecht am 25. Juli 1104, von welchem schon die oben erwähnten Absätze 3 u. 4 des 15. Abschnitts erzählen. Doch ist dort von einem geplanten gemeinsamen Vorgehen der Munkidhiten und Chalaf's gegen die Franken nicht die Rede.

[491] Dschabala, bei Galterius Cancellarius, Bellum Antiochenum primum cap. V, Gibellum genannt, ist das heutige Dschebeli, das Gabala des Strabo und des Plinius, 10 Meilen südlich von Laodicea am Meere gelegen. Es wurde zu Anfang des Jahres 1099 von Gottfried von Bouillon und Robert von Flandern

2. Ein Fähnlein Reiter von der Reiterei des Fachr al-Mulk machte einen Streifzug gegen Laodicea, und eine Reiterabteilung aus Laodicea zog jenem Fähnlein entgegen[494]. Die beiden Geschwader lagerten sich auf dem Weg. Zwischen ihnen befand sich ein Hügel. Ein fränkischer Reiter stieg von ihrer Seite aus empor, um den Hügel aufzuklären, während der Kurde Fâris von der anderen Seite hinaufstieg, um seinen Gefährten Kunde zu bringen. Die beiden Reiter begegneten sich auf

---

auf dem Zuge von Antiochien nach Jerusalem vergeblich belagert, dagegen am 23. Juli 1109 von den Franken eingenommen. Siehe Hagenmeyer, Gesta Francorum S. 429 f. und Galt. Canc. S. 179.

[492] Fachr al-Mulk Abû ʿAlî Ammâr ibn Muhammed ibn Ammâr war um's Jahr 1101 seinem Verwandten Dschalâl al-Mulk ʿAlî ibn Ammâr in der Herrschaft über Tripolis (siehe Anm. 237) nachgefolgt. Er setzte den Angriffen Raimunds von St. Gilles und — nach dessen am 28. Februar 1105 erfolgten Tode — seines Neffen Wilhelm Jourdain auf Tripolis den hartnäckigsten Widerstand entgegen, und erst als eine genuesische Flotte den Franken zu Hilfe kam, mußte die Stadt sich ergeben am 12. oder 13. Juli 1109. Es war Graf Bertrand, der Sohn Raimunds, der die Kapitulation erzwang. Fachr al-Mulk glückte es, während die siegestrunkenen Franken mit der Plünderung beschäftigt waren, nach dem nördlich von Tripolis gelegenen Dschabala zu entkommen. Als er es von hier aus unternahm, Laodicea anzugreifen (vergl. den folgenden Absatz!), wurde er von Tankred, dem Fürsten von Antiochien (siehe Anm. 308) zurückgetrieben und in Dschabala eingeschlossen. Für eine Belagerung nicht genügend gerüstet, mußte Fachr al-Mulk am 23. Juli desselben Jahres kapitulieren, erhielt jedoch freien Abzug und begab sich nach Schaizar, wo er bei dem Emir Sultân freundliche Aufnahme fand. Im August wandte er sich nach Damaskus zu dem Atâbek Togtakîn, der ihn mit Al-Zabdânî (nördlich von Damaskus) belehnte und im folgenden Jahre mit einer Mission an Al-Mustathir, den Chalifen von Bagdad, betraute. Von 1118 — 1120 bekleidete Fachr al-Mulk die Würde eines Veziers bei dem König Masʿûd (von Mosul) und bot dann seine Dienste vergeblich dem Fürsten von Maridîn, Nadschm al-Dîn Ilgâzî (siehe Anm. 191), an. Von da ab verschwindet er spurlos vom Schauplatz der Geschichte, und wir kennen nicht einmal das Jahr seines Todes. Vergl. Derenbourg, Vie d'Ousâma p. 75—83; Röhricht, Gesch. d. Königreichs Jerusalem S. 46 Anm. 3, S. 54. 38 u. 81 Anm. 7.

[493] Laodicea, am mittelländischen Meer gelegen, 81 Kilometer südwestlich von Antiochien, hatte nach Abschnitt 42, 5 eine Zeit lang den Munkidhiten von Schaizar gehört, war wiederholt von den Kreuzfahrern eingenommen und ihnen wieder entrissen worden, bis es um die Mitte des Jahres 1108 endgiltig dem Fürstentum Antiochien einverleibt wurde. Vergl. Hagenmeyer, Galt. Canc. S. 256; Derenbourg p. 75; Röhricht, Gesch. des Königreichs Jerusalem Seite 77.

[494] Dies Reiterstücklein ereignete sich gemäß Anm. 492 zwischen dem 13. und 23. Juli 1109, und Usâma — damals 14 Jahre alt — hat es wohl unmittelbar aus dem Munde Fachr al-Mulk's, der ja gleich darauf in Schaizar die Gastfreundschaft der Munkidhiten genoß, erfahren.

dem Gipfel des Hügels. Sie gingen beide auf einander los, tauschten zwei Hiebe miteinander aus und fielen alle zwei tot nieder. Die Pferde fuhren fort, auf dem Hügel wild auf einander los zu gehen, als die beiden Reiter schon tot waren.

3. Dieser Fâris hatte einen Sohn bei uns. Er hieß Alân. Er war gleichfalls ein Krieger und hatte schöne Pferde und eine prächtige Ausrüstung. Im übrigen aber war er seinem Vater nicht gleich. Tankred[495], der Gebieter von Antiochien[496], belagerte uns einst[497] und griff uns an, bevor er seine Zelte aufgeschlagen hatte. Jener Alân ibn Fâris hatte ein prächtiges Roß bestiegen, eines der schönsten Pferde, und hatte sich auf einer Bodenerhebung aufgestellt. Da stürzte sich ein fränkischer Reiter auf ihn, als er wie ein ahnungsloses Kind dastand, und gab seinem Pferde einen Stoß in den Hals, in welchen der Speer eindrang. Das Pferd bäumte sich vorne hoch auf und warf Alân ab. Da kam der Franke wieder, und das Pferd ging an seiner Seite mit dem Speer im Halse, woran er es wie an einem Zügel führte, stolz auf eine so schöne Beute.

37. Pferdegeschichten.

1. Da ich nun einmal der Rosse gedacht habe, so sei hier bemerkt, daß es darunter, wie bei den Männern, ausdauernde und schwächliche gibt. Hiefür ein Beispiel: In unserem Heere war ein Kurde mit Namen Kâmil Al-Maschtûb[498]. Er besaß Mut, Frömmigkeit und Edelsinn (Allah sei ihm gnädig!) und hatte ein schwarzes, widerstandsfähiges, kameelähnliches Pferd. Derselbe stieß mit einem fränkischen Reiter zusammen, welcher sein Pferd an der Stelle des Halsgeschmeides mit dem Speere traf. Der Hals des Tieres bog sich infolge der Heftigkeit des Stoßes zur Seite, so daß der Speer an der Seite des Pferdehalses hervordrang, den Schenkel Kâmil Al-Maschtûbs traf und auf der anderen Seite wieder zum Vorschein kam. Das Pferd wurde von jenem Stoße ebensowenig beunruhigt wie sein Reiter. Ich habe selbst jene Wunde in seinem Schenkel gesehen, nachdem sie vernarbt und geschlossen war. Eine größere Wunde hat es wohl nie gegeben.

---

[495] Siehe Anm. 308.

[496] Siehe Anm. 309.

[497] Tankred rückte zweimal vor Schaizar: am 27. November 1108 und im Frühling 1110 (vergl. Abschnitt 24 und Abschnitt 26 Absatz 4); hier ist die zweite Expedition vom Jahr 1110 gemeint.

[498] Derselbe ist schon einmal erwähnt Abschnitt 24 Absatz 2. Siehe auch Anm. 313.

Das Pferd wurde wieder heil, und Kâmil bestand abermals auf ihm einen Kampf, in den er mit einem fränkischen Reiter verwickelt wurde. Hiebei wurde das Pferd in die Stirn getroffen und übel zugerichtet. Aber das Pferd rührte sich nicht und genas auch von dieser zweiten Verwundung. Wenn ein Mann, nachdem die Wunde geschlossen war, seine Hand darauf deckte und sie dem Pferd an der Stelle der Wunde auf die Stirne legte, so konnte er sie gerade umspannen.

2. Etwas Seltsames begegnete darauf meinem Bruder ʿIzz al-Daula Abû 'l-Hasan ʿAlî[499] (Allah sei ihm gnädig!) mit jenem Pferde, das er von Kâmil Al-Maschtûb gekauft hatte. Da es widerwärtige Eigenschaften annahm, schaffte er es sich vom Halse und gab es hin als Pfand einer Annäherung, welche damals zwischen uns und einem fränkischen Ritter von Kafartâb[500] zu Stande kam. Das Pferd blieb ein Jahr bei ihm. Dann starb es. Der Ritter schickte zu uns und wollte sein Geld wieder haben. Wir ließen ihm sagen: „Du hast das Pferd gekauft und geritten, und es ist bei dir gestorben, — wie magst du seinen Kaufpreis zurückfordern?“ Er erwiederte: „Ihr habt ihm etwas zu trinken gegeben, woran es nach einem Jahre sterben sollte.“ Wir wunderten uns über seine Torheit und seinen schwachen Verstand.

3. Ein Pferd wurde vor Hums[501] unter mir verwundet. Der Stoß durchbohrte sein Herz und außerdem trafen es mehrere Pfeile. Es trug mich aus der Schlacht[502], während aus seinen beiden Nasenlöchern wie aus seinen Hinterbacken das Blut floß. Ich merkte nichts an ihm. Aber nach dem Eintreffen bei meinen Kameraden verendete es.

4. Ein anderes Pferd wurde dreimal unter mir verwundet in der Gegend von Schaizar während des Krieges mit Mahmûd ibn Karâdschâ[503]. Ich kämpfte auf ihm weiter und wußte, bei Allah, gar nicht, daß es verwundet sei, weil ich nichts Ungewöhnliches in seinem Verhalten bemerkte.

5. Nun ein Beispiel von Ängstlichkeit und Schwäche mancher Pferde bei Verwundungen! Das Heer von Damaskus belagerte Hamâ[504],

---

499 Vergl. über denselben Abschn. 4 Abs. 33 u. 37 und Anm. 83 u. 86.

500 Siehe Anm. 360.

501 Siehe Anm. 207.

502 Es handelt sich offenbar um einen der Kämpfe, welche die Munkidhiten mit Chîrchân von Hums und seinem Bruder Mahmûd von Hamâ (vergl. Anm. 178), den Söhnen Karâdschâ's, zu bestehen hatten zwischen 1115 u. 1124.

503 Dem in der vorigen Anmerkung genannten Herrn von Hamâ und Bruder Chîrchân's von Hums.

504 Nach dem Tode Schihâb al-Dîn Mahmûd's, des Sohnes Karâdschâ's, im Jahre 1124 (vergl. Anm. 178 und Abschn. 12) hatte der Atâbek Togtakîn von Damaskus (siehe Anm. 457) Hamâ seinem Gebiete einverleibt. Im Jahre 1129

welches damals Salâh al-Dîn Muhammed ibn Ajjûb Al-Gîsijânî gehörte, während Damaskus von Schihâb al-Dîn Mahmûd [505] ibn Bûrî ibn Togtakîn beherrscht wurde. Ich befand mich zu Hamâ, als die Feinde mit großer Streitmacht gegen uns heranrückten [506]. Der Statthalter (Wâlî) von Hamâ war Schihâb al-Dîn Ahmad, der Sohn Salâh al-Dîns, da letzterer gerade auf dem Tell Mudschâhid sich aufhielt. Der Kammerherr Gâzî al-Tullî [507] kam zu ihm mit der Meldung: „Das feindliche Fußvolk hat sich entfaltet, und die Helme blitzen zwischen den Zelten hervor. Gleich werden sie über unsere Leute herfallen und sie vernichten." „Geh und schlage sie zurück!" antwortete Salâh al-Dîn. Jener erwiederte: „Bei Allah, keiner wird sie verjagen außer dir oder noch Einem." Damit zielte er auf mich. Salâh al-Dîn ließ mir sagen: „Du wirst ausziehen und sie zurückschlagen!" Ich zog einem Diener das Panzerhemd aus, welches er an hatte, und bekleidete mich selbst damit. Dann ging ich hinaus, um unsere Leute mit der Keule zurückzuholen. Ich ritt einen Fuchs mit schönem langem und weit vorgestrecktem Hals. Als ich unsere Leute zurückgeholt hatte, rückten die Feinde gegen uns vor. Kein Reiter war mehr außerhalb der Mauern Hamâ's zu sehen außer mir. Teils waren sie in die Stadt hineingegangen und sahen jetzt wohl ein, daß sie sonst gefangen genommen worden wären, teils waren sie — aber zu Fuß [508] — in meinem Gefolge. Und als nun die Feinde auf uns einstürmten, riß ich das Pferd mit dem Zügel herum, da ich ihnen bisher das Gesicht zugewandt hatte; als sie sich aber rückwärts wandten, ritt ich hinter ihnen her wegen der Enge des Schlachtfeldes und des Gedränges der Menschen. Hierbei wurde mein Pferd von einem Pfeil in's Bein getroffen, in welches er sich einbohrte. Es stürzte mit mir, erhob sich wieder und fiel abermals, während ich auf dasselbe einschlug, bis die Leute, welche sich in meinem Gefolge befanden, zu mir sagten: „Geh hinein in das Vorwerk und besteige ein anderes Pferd!" Ich erwiederte aber: „Bei

---

(nach Ibn Al-Athîr) oder 1130 (nach Kamâl al-Dîn) wurde die Stadt von dem Atâbek Zankî von Mosul erobert, 1133 aber durch Schams al-Mulûk Isma'îl von Damaskus wieder besetzt. Zwei Jahre später — 1135 — eroberte sie Zankî auf's neue und belehnte damit seinen Minister Salâh al-Dîn Muhammed Al-Jâgîsijânî. Siehe Anm. 14.

[505] Über Schihâb al-Dîn Mahmûd vergl. Anm. 23.

[506] Im Jahre 1135, vielleicht aber auch erst 1137 oder 1138; cf. Kamâl al-Dîn in „Hist. or. des croisades" III, p. 670.

[507] Gâzî al-Tullî ist uns schon einmal begegnet im Abschnitt 21 Absatz 2.

[508] Lies مترجّل statt مترحّل.

Allah, ich werde nicht von ihm heruntersteigen.“ Ich bemerkte an diesem Pferde eine solche Schwachheit, wie ich sie an keinem anderen wahrgenommen habe.

6. Nun noch ein Zug von schöner Ausdauer eines Pferdes. Tirâd ibn Wahîb, der Numairite [509], wohnte einem Kampfe bei zwischen den Banû Numair, welche ʿAlî ibn Schams al-Daula Sâlim ibn Mâlik, den Wâlî von Al-Rakka [510], getötet und sich der Stadt bemächtigt hatten, und dem Bruder des in diesem Kampfe Getöteten, Schihâb al-Dîn Mâlik ibn Schams al-Daula [511]. Tirâd ibn Wahîb ritt ein ausgezeichnetes, kostbares Pferd, das ihm gehörte. Dasselbe erhielt einen Stich in die Weichen, daß seine Gedärme hervortraten. Tirâd gürtete es mit Riemen, damit es nicht mit den Füßen auf die herabhängenden Eingeweide trete und sie abreiße. Und er kämpfte weiter, bis die Schlacht [512] entschieden war. Dann zog er mit ihm in Al-Rakka ein, worauf es starb.

38. Allezeit kampfbereit!

1. Ich habe gesagt, die Erwähnung der Pferde habe mich erinnert an etwas, das mir mit Salâh al-Dîn Muhammed ibn Ajjub Al Gîsijânî [513] (Allah sei ihm gnädig!) begegnet ist. Ich meinte nachstehenden Vorgang. Der König der Emire, der Atâbek Zankî [514] (Allah sei ihm gnädig!), lagerte vor Damaskus im Jahre 530 [515] auf dem Boden von Dârajjâ [516]. Der Gebieter von Baalbek [517], Dschamâl al-Dîn Muham-

---

[509] Die Numairiten sind ein Stamm der Araber. Siehe Abschn. 16, 3.

[510] Siehe Anm. 453.

[511] Schihâb al-Dîn Mâlik ibn Schams al-Daula ist derselbe, der uns schon Abschn. 32, 4 unter dem Namen Nadschm al-Daula Mâlik ibn Sâlim begegnet ist. Sein voller Name heißt Schihâb al-Dîn Nadschm al-Daula Mâlik ibn Schams al-Daula Sâlim ibn Mâlik. Siehe über ihn Anm. 451.

[512] Dieselbe fand wohl statt zwischen 1125 und 1128. Usâma erfuhr die Begebenheit entweder aus dem Munde seines Vaters Murschid, dessen Freund Schihâb al-Dîn Nadschm al-Daula war, oder auch während seines Aufenthaltes zu Husn Kaifâ in Dijâr Bekr in den Jahren 1164—1174. Vergl. Derenbourg p. 359.

[513] Siehe Anm. 14 u. 504 und zu dem Beinamen „Al-Gîsijânî“ Anm. 213.

[514] Siehe Anm. 3.

[515] Statt 530 der Flucht ist wahrscheinlich 532 zu lesen, welches Jahr am 19. September 1137 begann und am 7. September 1138 schloß. Siehe Derenbourg, Autobiographie d'Ousâma p. 99 n. und Vie d'Ous. p. 170 n. 2.

[516] Dârajjâ ist ein großes Dorf vier Meilen von Damaskus. Siehe Jâkût, Muʿdschâm II, p. 536; Ibn Al-Athîr in Hist. or. des crois. I, p. 434 und Kamâl al-Dîn, Zubda, ebendas. III, p. 681.

[517] Vergl. Anm. 148.

med[518] ibn Bûrî ibn Togtakîn (Allah sei ihm gnädig!), hatte ihm aber Botschaft geschickt, daß er zu ihm stoßen werde. Er habe Baalbek bereits verlassen und sei auf dem Wege, sich in den Dienst des Atâbek zu begeben. Diesem kam es zu Ohren, daß das Heer von Damaskus ausgerückt wäre, um den Dschamâl al-Dîn gefangen zu nehmen. Da befahl er Salâh al-Dîn, uns aufsitzen zu lassen, um ihm entgegenzuziehen und ihm die Damascener vom Leibe zu halten. In der Nacht kam ein Bote Salâh's zu mir, welcher sagte: „Besteige dein Pferd!" Mein Zelt stand neben dem seinigen, und er hatte bereits sein Roß bestiegen und hielt vor seinem Zelte. Sogleich stieg ich auch zu Pferd. „Hattest du gewußt, daß ich schon im Sattel sei!" frug er mich. Ich antwortete: „Nein, bei Allah." Er erwiederte: „Eben habe ich erst zu dir geschickt, und gleich sitzest du im Sattel." „O mein Fürst" versetzte ich, „mein Pferd frißt seine Gerste, mein Reitknecht zäumt es auf und sitzt, den Zügel in seiner Hand, an der Tür des Zeltes, und ich ziehe meine Rüstung an, gürte mein Schwert um und schlafe ein. Wenn nun dein Bote zu mir kommt, so habe ich nichts mehr zu tun, was mich aufhält.

2. Salâh al-Dîn wartete, bis ein großer Teil des Heeres sich um ihn versammelt hatte. Dann befahl er: „Legt eure Waffen an!" Die meisten der Anwesenden hatten sie bereits umgeschnallt, und ich stand an seiner Seite. Hierauf sagte er: „Wie oft soll ich euch sagen: ‚Legt eure Waffen an!'?" Ich erwiederte: „O mein Fürst, schiltst du nicht mich?" „Allerdings," sagte er. Ich antwortete: „Bei Allah, ich kann meine Waffen nicht anlegen. Wir stehen im Anfang der Nacht. In meinem Überkleid sind zwei Kettenpanzer verborgen. Sobald ich den Feind zu Gesicht bekomme, werde ich es anziehen." Nun schwieg er, und wir marschierten ab.

3. Am nächsten Morgen waren wir bei Dumair[519]. Da sprach Salâh al-Dîn zu mir: „Willst du nicht absteigen und etwas essen?

---

[518] Dschamâl al Dîn Muhammed hatte beim Tode seines Vaters Tâdsch al-Mulûk Bûrî, des Beherrschers von Damaskus, Baalbek als selbständiges Besitztum erhalten. Seine Brüder, Schams al-Mulûk Isma'îl und Schihâb al-Dîn Mahmûd, welche nacheinander in Damaskus regierten, zürnten ihm wegen dieses Gebietsverlustes zu seinen Gunsten und hielten schlechte Nachbarschaft mit ihm. Daher machte Dschamâl al-Dîn mit dem Atâbek Zankî gemeinsame Sache gegen seinen Bruder Schihâb al-Dîn. Und als letzterer am 24. Juni 1139 ermordet wurde, ergriff er selbst Besitz von dem damascenischen Fürstenthron, starb aber schon am 29. März des folgenden Jahres. Siehe Anm. 26 und 402 und Derenbourg p. 169 f. 177 u. 182.

[519] Dumair ist ein Dorf, das ganz nahe bei Damaskus und zwar nordwestlich von dieser Stadt lag. Das Dorf heißt sonst Dummar und darf nicht

denn du mußt Hunger haben von der durchwachten Nacht." Ich sagte: „Du hast zu befehlen!" Wir stiegen ab. Und wir hatten noch nicht festen Fuß gefaßt auf dem Boden, als er schon fragte: „Wo ist dein Oberkleid?" Ich befahl dem Burschen, es herbeizubringen. Ich zog es heraus aus seiner Lederhülle; dann zog ich das Messer, um das Kleidungsstück auf der Brust aufzutrennen, und zeigte ein Stück von den beiden Kettenpanzern. Mein Oberkleid enthielt ein fränkisches Panzerhemd, das den Unterkörper bedeckte. Ein anderes, das nur bis zur Körpermitte reichte, bildete sein Oberteil. Über jedem Kettenpanzer wird noch ein Überkleid und ein wollener Rock getragen. Diese beiden Kleidungsstücke sind mit Hasenpelz gefüttert. Salâh al-Dîn wandte sich um nach einem seiner Reitknechte, den er auf türkisch anredete. Ich verstand aber nicht, was er sagte. Der Bursche führte darauf seinem Herrn ein rotbraunes Pferd vor, welches der Atâbek ihm in jenen Tagen geschenkt hatte; es war hart wie der Fels, der vom Gipfel des Berges gebrochen wurde. Salâh al-Dîn sagte: „Dieses Pferd paßt zu diesem Gewand; übergib es dem Diener Usâma's!" Und man übergab es meinem Burschen.

39. Proben der Geistesgegenwart Usâma's.

1. Ich sagte, mein Oheim ʿIzz al-Dîn (Allah sei ihm gnädig!) habe an mir die nötige Selbstbeherrschung im Kampfe vermißt[520] und mich mit Fragen ausgeholt. Wir waren einst in einem der Kriege, welche zwischen uns und dem Beherrscher von Hamâ[521] geführt wurden. Dieser hatte Truppen ausgehoben und zusammengezogen und sie auf einem der Landgüter von Schaizar aufgestellt, wo sie sengten und plünderten. Mein Oheim sonderte von dem Heere ungefähr sechzig bis siebenzig Reiter ab und sagte zu mir: „Nimm sie und ziehe gegen die Feinde!" Wir marschierten ab, indem wir untereinander um die Wette liefen, und stießen auf die Vorposten ihrer Reiterei, die wir mit den Säbeln niedermachten, mit unseren Lanzen durchbohrten und aus ihrer Stellung vertrieben.

---

verwechselt werden mit der Stadt Dumair, welche am Rande der syrischen Wüste liegt und zu weit entfernt ist, als daß das Heer in einem Tag von Dârajja aus hätte dahin gelangen können. Derenbourg p. 170 n. 4.

[520] Nämlich an dem noch jugendlichen Usâma, der mehr kühn als besonnen und kaltblütig im Kampfe sich zu benehmen pflegte.

[521] Schihâb al-Dîn Mahmûd, Sohn Karâdschâ's, 1115—1124. Siehe Anm. 178 und Abschnitt 12.

2. Ich schickte einen Reiter, einen meiner Kampfgenossen, zu meinem Oheim und zu meinem Vater (Allah sei beiden gnädig!), welche mit dem Reste des Heeres und zahlreichem Fußvolk zurückgeblieben waren, und befahl ihm: „Sage den beiden: ‚Rückt mit dem Fußvolk heran; denn ich habe sie in Stücke gehauen.'" Sie kamen beide zu mir; und als sie sich näherten, griffen wir die Feinde auf's neue an und hieben sie zusammen. Sie warfen sich mit ihren Pferden in den hoch angeschwollenen Schârûf[522], schwammen hinüber und machten sich davon.

3. Wir kehrten siegreich heim. Mein Oheim frug mich: „Was hast du mir durch den Boten sagen lassen?" Ich erwiederte: „Ich habe dir sagen lassen: ‚Rücke mit dem Fußvolk heran; denn wir haben sie zusammengehauen.'" Er fragte weiter: „Mit wem hast du mir die Botschaft geschickt?" „Mit dem Sklaven Radschab", antwortete ich. Da sagte er: „Du hast recht gesagt. Wie ich sehe, hast du diesmal durchaus deine Geistesgegenwart bewahrt; der Kampf hat dir die Besinnung nicht geraubt."

4. Ein andermal kämpften wir und das Heer von Hamâ wieder gegeneinander. Mahmûd ibn Karâdschâ hatte das Heer seines Bruders Chîrchân ibn Karâdschâ, des Gebieters von Hums[523], zum Kampfe gegen uns herbeigerufen. Es war ihnen in jener Zeit gerade eine Lieferung Lanzen zu statten gekommen, von denen man je zwei Lanzen durch eine Vorrichtung zum Ineinanderstecken zusammenfügen konnte, wodurch eine Waffe von zwanzig oder doch achtzehn Ellen Länge entstand. Eine Abteilung der Feinde war in Frontstellung gegen uns aufmarschiert, während ich nur einen Zug von etwa fünfzehn Reitern befehligte. Alawân Al-Irâkî, einer ihrer tapfersten Reiter, machte einen Angriff auf uns. Als er sich uns aber näherte und wir nicht wankten noch wichen, kehrte er zurück, schwang seine Lanze rückwärts und schleifte sie hinter sich nach. Ich sah, wie sie gleich einem Tau auf der Erde schleifte, ohne daß er sie wieder aufzuheben vermochte. Ich ließ mein Pferd ihm nachsetzen und versetzte ihm einen Stoß mit meiner Lanze. Aber er hatte bereits seine Kameraden wieder erreicht. Ich kehrte zurück, nachdem über meinem Haupte schon ihre Banner geweht hatten. Meine Kameraden, unter denen sich mein Bruder Bahâ al-Daula Munkidh[524] (Allah sei ihm gnädig!) befand, warfen sich den

---

[522] Ein Nebenfluß des Orontes.

[523] Vergl. Anm. 207.

[524] Dieser Bruder Usâma's — er hatte deren drei — ist außer in unserem Abschnitt nur noch Abschn. 40, 3; 42, 1 u. 73, 74 erwähnt, an welch letzteren Stellen er Bahâ al-Daula Abû 'l-Mugîth Munkidh genannt wird.

Feinden entgegen und schlugen sie in die Flucht. Mein Speer war an dem gepolsterten Waffenrock Alawâns mitten entzwei gebrochen, als wir uns gerade in der Nähe meines Oheims befanden, welcher mir zugeschaut hatte. Als der Kampf entschieden war, sagte mein Oheim zu mir: „Wohin hast du den Alawân Al-Irâkî gestoßen?" Ich antwortete: „Ich wollte ihn in den Rücken treffen; aber der Wind hat den Stoß abgelenkt, und so traf die Lanze seine Seite." Er sprach: „Du hast recht gesagt; du hast also in jenem Augenblicke Geistesgegenwart gezeigt."

40. In Gefahren gestählt.

1. Ich habe nie gesehen, daß der Vater (Allah sei ihm gnädig!) mich vom Kampfe oder von einem gefahrvollen Ritte abhielt, trotz aller Zärtlichkeit, mit der er auf mich blickte, und trotz aller Besorgnis und Vorliebe, die er — wie ich wohl wahrnahm — für mich hegte. Das habe ich eines Tages gesehen. Es befanden sich bei uns in Schaizar als Pfänder von dem Frankenkönig Balduin [525] für eine Schuld, die er dem Husâm al-Dîn Timurtâsch ibn Ilgâzî [526] (Allah sei ihm gnädig!) zu zahlen hatte, zwei Ritter, ein Franke und ein Armenier. Als sie nach der Abtragung der Schuld in ihr Land zurückkehren wollten [527], schickte Chîrchân, der Herr von Hums [528], einen Trupp Reiter, welche sich außerhalb Schaizar's ihnen in den Weg stellten. Und als die Geiseln abreisten, fielen sie sie aus einem Hinterhalt an und nahmen sie gefangen. Der öffentliche Ausrufer meldete es meinem Oheim und meinem Vater (Allah sei beiden gnädig!), welche zu Pferd stiegen, sich an der Straße aufstellten und jeden, der zu ihnen kam, ihnen nachschickten. Da kam auch ich, und mein Vater sagte zu mir: „Folge ihnen mit allen, die bei dir sind; opfert euch selbst für sie auf und befreit eure Geiseln!" Ich folgte ihnen und holte sie ein, nachdem der größte Teil des Tages vorübergeeilt war, und es gelang mir, alle, welche in ihrer Gewalt waren, zu befreien und einige Reiter von Hums gefangen zu nehmen. Ich bewunderte die Rede meines Vaters: „Opfert euch selbst für sie auf!"

---

[525] Balduin II., genannt „von Burg", siehe Anm. 201 und 404.

[526] Husâm al-Dîn Timurtâsch war der Sohn und Nachfolger des den Christen einst so furchtbaren Nadschm al-Dîn Ilgâzî, Fürsten von Mâridîn (siehe Anm. 191). Zur Sache ist zu vergl. Abschnitt 28, 1 und besonders Abschnitt 48, 6.

[527] Im Frühjahr 1125.

[528] Siehe Anm. 178 und 207.

2. Ich war einmal bei ihm (Allah sei ihm gnädig!), als er im Hofe seines Hauses stand. Da streckte plötzlich eine große Schlange ihren Kopf am Dachvorsprung des Säulenganges, welcher innerhalb des Hauses war, hervor. Er blieb stehen, um sich dieselbe anzusehen. Ich aber holte eine Leiter, welche neben dem Hause stand, lehnte sie unterhalb der Schlange an und stieg auf ihr empor, während mein Vater, ohne mich daran zu hindern, zusah. Dann zog ich ein kleines Messer hervor, das ich bei mir trug, und stieß es der schlafenden Schlange in den Hals. Mein Gesicht war von ihr weniger als eine Elle entfernt. Ich schickte mich nun an, ihr den Kopf abzuschneiden; sie schoß aber hervor und ringelte sich um meine Hand, bis es mir gelang, ihr den Kopf abzuschneiden. Dann trug ich sie tot in's Haus.

3. Anders sah ich ihn (Allah sei ihm gnädig!) sich verhalten, als wir eines Tages ausgezogen waren in den Kampf gegen einen Löwen, der sich bei der Brücke gezeigt hatte. Als wir sie erreicht hatten, sprang er aus dem Röhricht, in welchem er versteckt war, auf uns los und stürzte sich auf die Pferde. Dann stand er still. Ich und mein Bruder Bahâ al-Daula Munkidh [529] (Allah sei ihm gnädig!) standen zwischen dem Löwen und einem Haufen Soldaten, welche meinen Vater und meinen Oheim (Allah sei beiden gnädig!) umgaben. Der Löwe hatte sich am Ufer des Flusses niedergelegt, indem er sich, die Brust an den Boden angedrückt, die Flanken peitschte und brüllte. Ich sprang auf ihn zu. Da schrie mir mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) nach: „Geh nicht zu ihm hin, du Wahnsinniger! Er wird dich ja packen." Aber ich versetzte dem Löwen einen Stoß mit meiner Lanze, und — bei Allah — er rührte sich nimmer von der Stelle, sondern verendete auf seinem Platze. Dies war das einzige Mal, daß mein Vater mich von einem Kampfe zurückzuhalten suchte.

41. Niemand entgeht seinem Schicksal.

1. Allah (herrlich und erhaben ist er!) hat seine Geschöpfe so geschaffen, daß sie nach Art und Anlage gar mannigfaltig und verschieden sind: weiße Naturen und schwarze [530], schöne und häßliche, lange und kurze, starke und schwache, mutige und feige, wie es seine Weisheit und seine Allmacht bestimmt hat.

2. Ich sah einen der Söhne der turkomanischen [531] Emire, welche

---

[529] Siehe Anm. 524.

[530] Das will sagen: Menschen von weißer und schwarzer Hautfarbe.

[531] Siehe Anm. 221.

im Dienst des Königs der Emire, des Atâbek Zankî (Allah sei ihm gnädig!), standen. Denselben hatte ein Holzpfeil getroffen, ohne jedoch auch nur um Gerstenkorngröße in seine Haut einzudringen. Trotzdem zeigte er sich schlaff, ließ seine Glieder hängen, verlor die Sprache und wurde bewußtlos. Dabei war er ein Mann wie ein Löwe, der stattlichste von uns allen. Man holte ihm einen Arzt und einen Chirurgen. Der Arzt sagte: „Er ist nicht krank; aber wenn er zum zweiten Male verwundet wird, so wird er sterben." Er ruhte sich aus, bestieg sein Pferd und war wieder munter wie zuvor. Hierauf traf ihn ein zweiter Holzpfeil von geringerer Größe als der erste und noch weniger tief. Dennoch starb er.

3. Ich erlebte zum zweiten Male einen ähnlichen Fall. Es waren nämlich bei uns in Schaizar zwei Brüder. Man nannte sie die Banû Madschâdschû. Der eine hieß Abû 'l-Madschd, der andere Muhâsin. Sie waren die Pächter der Brückenmühle [532] und zahlten dafür hundert Denare. Bei der Mühle war ein Schlachthaus für die Schafe, welche der Metzger unserer Stadt darin schlachtete. Die Blutspuren zogen die Wespen an. Als Muhâsin ibn Madschâdschû eines Tages an der Mühle vorüberging, stach ihn eine Wespe. Er wurde auf der einen Seite gelähmt, verlor die Sprache und wäre beinahe gestorben. So blieb er eine Zeit lang. Dann genas er wieder, hielt sich jedoch noch eine Weile von der Mühle fern. Da machte ihm sein Bruder Abû 'l-Madschd Vorwürfe und sagte zu ihm: „O mein Bruder, wir haben diese Mühle um den Preis von hundert Denaren; du aber betrittst sie nicht und schaust sie nicht an. Morgen wird man uns den Pacht kündigen, und wir werden im Gefängnis sterben [533]. Muhâsin antwortete ihm: „Du möchtest nur haben, daß mich wieder eine Wespe steche und mich töte." Früh am nächsten Morgen ging er zur Mühle. Da stach ihn eine Wespe, daß er daran starb. Die geringste Sache wird schwer, wenn der Tag des Schicksals vorhanden ist, und die Mantik steht über der Logik.

4. So ging es, als bei uns im Gebiete von Schaizar ein Löwe auftauchte. Wir ritten zu ihm hinaus und fanden einen Diener des Emirs Sâbik [534] ibn Watâb ibn Mahmûd ibn Sâlih an jenem Ort, woselbst er

---

[532] Diese Mühle ist unter dem Namen „Al-Dschalâlî" bereits Abschnitt 21 Abs. 1 u. 2 erwähnt und wohl auch Abschn. 73 Abs. 64 gemeint, wo der Text Al-Chalâli hat. Sie lag im Norden der Stadt, nahe der Orontesbrücke; daher die Bezeichnung „Brückenmühle". Siehe Derenbourg, Vie d' Ousâma p. 12.

[533] Wegen des schuldig gebliebenen Pachtgeldes.

[534] Dieser Sâbik, welchen Usâma sonst nicht wieder erwähnt, scheint *ein* Nachkomme des Tâdsch al-Mulûk Mahmûd ibn Nasr ibn Sâlih, eines Für-

sein Pferd weidete. Er hieß Schammâs. Mein Oheim sagte zu ihm: „Wo ist der Löwe?“ „In jenem Dickicht,“ erwiederte er. „Geh mir dahin voraus!“ nahm mein Oheim wieder das Wort, worauf der Reitknecht versetzte: „Du möchtest wohl, daß der Löwe hervorbräche und mich packte?“ Er ging jedoch voran. Und der Löwe stürzte hervor, als wäre er gerade auf den Schammâs losgelassen, ergriff ihn und tötete ihn als den einzigen von den Leuten. Der Löwe wurde erlegt.

42. Abenteuer mit Löwen.

1. Ich kann es bezeugen, was ich von dem Löwen nie geargwöhnt hätte und ihm nicht zugetraut hatte, daß es unter den Löwen wie unter den Männern mutige und furchtsame gibt. Dies geht aus folgendem hervor: Eines Tags kam Dschaubân al-Chail zu uns herangesprengt und sagte: „In dem Röhricht des Tell al-Talûl[535] sind drei Löwen.“ Wir stiegen zu Pferde und ritten hinaus an den Ort. Und wirklich erblickten wir da eine Löwin und hinter ihr noch zwei Löwen. Als wir das Röhricht umkreisten, da sprang die Löwin aus demselben heraus auf uns zu und stürzte sich auf unsere Leute. Ich blieb ruhig stehen. Mein Bruder Bahâ al-Daula Abû 'l-Mugîth Munkidh[536] (Allah sei ihm gnädig!) warf sich ihr entgegen und tötete sie durch einen Lanzenstoß. Seine Lanze zersplitterte im Körper der Löwin. Als wir nun zu dem Röhricht zurückkehrten, da brach einer der Löwen gegen uns hervor und trieb die Pferde vor sich her. Ich dagegen blieb mit meinem Bruder Bahâ al-Daula an seinem Wege stehen, den er bei seiner Rückkehr von der Verfolgung der Pferde einschlug. Wenn nämlich der Löwe seinen Platz verläßt, so muß er durchaus zu ihm zurückkehren. Das ist unbezweifelbar. Wir stellten unsere Pferde so, daß sie dem Löwen das Hinterteil zukehrten und streckten unsere Lanzen rückwärts ihm entgegen, indem wir fest glaubten, daß er uns angreifen würde. Dann wollten wir ihm die Lanze in den Leib bohren und ihn töten. Aber wir behagten ihm wohl nicht, und so schoß er an uns vorbei wie der Wind auf einen unserer Kameraden los, welcher Saʿad Allah Al-Schaibânî hieß, und warf dessen Pferd mit einem Schlage nieder. Nun versetzte ich dem Löwen einen Stoß mit meiner Lanze und stieß ihm dieselbe mitten in den Leib, daß er auf seinem

---

sten aus dem Geschlecht der Mirdâsiten, zu sein, welcher am 1. September 1060 Aleppo unterwarf und Abschn. 34 Abs. 2 genannt wurde. Siehe Anm. 470.

[535] Ein nicht näher bekannter Hügel in der Umgebung von Schaizar.

[536] Siehe Anm. 524.

Platze verendete. Wir kehrten zu dem anderen Löwen zurück mit ungefähr zwanzig armenischen Fußsoldaten, lauter Bogenschützen[537]. Der andere Löwe kam hervor, an Gestalt der größte von ihnen. Er wurde bei seinem Erscheinen von den Armeniern mit Pfeilen empfangen. Ich blieb den Armeniern zur Seite, weil ich erwartete, daß der Löwe sich auf sie stürzen würde, um einen von ihnen zu packen. Ich gedachte ihn dann niederzustoßen. Aber er schritt ganz gemessen einher, und jedes Mal, wenn ihn ein Holzpfeil traf, brüllte er und schlug mit seinem Schweif um sich. Ich dachte: „Jetzt wird er sich auf uns stürzen." Dann schritt er aber wieder ruhig weiter und hörte nicht auf, sich so zu benehmen, bis er tot niederstürzte. So sah ich an diesem Löwen etwas, was ich von seinesgleichen nie geglaubt hätte.

2. Später[538] erlebte ich an einem Löwen noch etwas Wunderbareres als dies. In der Stadt Damaskus war ein junger Löwe, den ein Tierbändiger bei sich aufgezogen hatte, bis er erwachsen war. Er hatte ihn dazu abgerichtet, daß er auf die Pferde losging und dadurch den Leuten Schaden zufügte. Da wurde dem Emir Muʿîn al-Dîn[539] (Allah sei ihm gnädig!) gesagt, als ich gerade bei ihm war: „Dieser Löwe hat den Leuten Schaden zugefügt, und die Pferde flüchten sich vor ihm, wenn er auf der Straße ist." Er saß nämlich bei Tag und Nacht auf einer Bank in der Nähe der Wohnung Muʿîn al-Dîn's. Dieser sprach: „Saget dem Tierbändiger, daß er mit seinem Löwen zu mir komme!" Dem Tafeldecker aber befahl er: „Hole von den zum Schlachten bestimmten Tieren ein Schafböckchen aus der Küche und laß es in den Hof des Hauses laufen, daß wir es mit ansehen, wie der Löwe es zerreißen wird!" Der Tafeldecker führte das Böckchen in den Hof hinaus, und der Tierbändiger betrat denselben mit seinem Löwen. Kaum hatte aber das Böckchen den Löwen erblickt, welchen der Tierbändiger an einer um seinen Hals gelegten Kette hereinbrachte, als es auch schon auf denselben lossprang und ihm mit seinen Hörnchen einen Stoß versetzte. Der Löwe ergriff die Flucht und begann im Kreis um den Wasserbehälter herumzulaufen, während das Böckchen ihm folgte und ihn mit Hornstößen vor sich her trieb. Wir hatten mit Mühe das Lachen unterdrückt. Da sprach der Emir Muʿîn al-Dîn (Allah sei ihm gnädig!): „Dieser Löwe ist ein unglückseliges Tier.

---

[537] Vielleicht ist hier auch zu lesen الاخيار رماة „den geschicktesten Bogenschützen."

[538] Da gleich nachher Muʿîn al-Dîn Anar erwähnt wird, welcher am 30. August 1149 starb (siehe Derenbourg p. 217), so fällt dieses Erlebnis in die Zeit des ersten Aufenthalts Usâma's in Damaskus 1138—1144.

[539] Siehe Anm. 24 und 26.

Führt ihn hinaus, schneidet ihm den Hals ab, zieht ihm das Fell aus und bringt es mir!“ Sie schnitten ihm die Kehle durch und häuteten ihn ab. Jenes Böckchen aber wurde freigegeben und nicht geschlachtet.

3. Noch eine wunderbare Geschichte, die von Löwen handelt! Ein Löwe zeigte sich bei uns auf dem Gebiete von Schaizar. Wir zogen gegen ihn aus in Begleitung etlichen Fußvolks aus den Leuten von Schaizar. Darunter befand sich der Reitknecht des Anführers, dem die Gebirgsbewohner gehorchten und den sie beinahe abgöttisch verehrten[540]. Jener Bursche hatte seinen Hund bei sich. Der Löwe sprang aus seinem Versteck heraus auf die Pferde zu, welche keuchend in gestrecktem Galopp vor ihm davon rannten. Er stürzte sich mitten unter die Fußsoldaten, packte jenen Reitknecht und kauerte sich auf ihm nieder. Da sprang aber der Hund dem Löwen auf den Rücken. Dieser ließ von dem Manne ab und kehrte in das Dickicht zurück. Der Mann aber trat vor meinen Vater hin (Allah sei ihm gnädig!), welcher lachte. Er aber sprach: „O mein Fürst, bei deinem Leben, er hat mich nicht verwundet oder sonst beschädigt.“ Sie töteten den Löwen. Der Mann ging heim, starb aber in der folgenden Nacht, ohne irgend eine Wunde erhalten zu haben, an einem Herzschlag. Ich wunderte mich über den Mut jenes Hundes dem Löwen gegenüber, während jedes Tier vor dem Löwen flieht und ihm aus dem Wege geht.

4. Ich sah einmal, wie man den Kopf eines Löwen in eines unserer Häuser trug. Da sah man die Katzen von jenem Hause fliehen und sich von den Dächern herabstürzen, obgleich sie niemals einen Löwen gesehen hatten. Wir zogen dem Löwen die Haut ab und warfen ihn von der Burg herab auf die Plattform des Außenwerks. Aber kein Hund und kein Vogel näherte sich. Und wenn die Adler das Fleisch sahen, flogen sie zwar zu ihm herab; dann aber, wenn sie näher an dasselbe herangekommen waren, flogen sie kreischend wieder davon. Wie viel Ähnlichkeit hat diese Furcht der Tiere vor dem Löwen mit der Furcht der Vögel vor dem Adler! Denn wenn ein Hühnchen, welches niemals einen Adler gesehen hat, einen solchen erblickt, so schreit es und flieht vor Angst. Allah (hoch erhaben ist er!) hat dieselbe der Tierwelt vor diesen beiden Tieren ins Herz gelegt.

5. Bei der Erwähnung der Löwen sei noch folgendes erzählt: Es befanden sich bei uns unter unseren Waffengenossen zwei Brüder. Man

---

[540] Gemeint ist damit offenbar das Haupt der Ismaeliten oder „Assassinen“ (vergl. Anm. 561), vielleicht der weiter unten Abschn. 48, 12 erwähnte Alawân ibn Harâr, möglicherweise aber auch der zu Saladin's Zeit so berüchtigte Sinân, den die Kreuzfahrer „den Alten vom Berge“ nannten. Siehe Derenbourg p. 78—80 u. p. 399 f.; Kugler, Gesch. d. Kreuzzüge S. 92.

hieß sie die Banû al-Ruʿâm. Sie waren Fußsoldaten und gingen zwischen Schaizar und Laodicea [541] beständig hin und her. Laodicea gehörte damals meinem Oheim väterlicherseits ʿIzz al-Daula Abû 'l-Murhaf Nasr [542], und es wohnte dort sein Bruder ʿIzz al-Dîn Abû 'l ʿAsâkir Sultân (Allah sei beiden gnädig!). Die zwei Banû al-Ruʿâm, welche den Briefwechsel zwischen den beiden vermittelten, haben erzählt: „Wir waren von Laodicea aufgebrochen und schauten herab von dem Hügel Al-Mauda. Dieser Hügel ist hoch, und man überschaut von ihm aus die ganze unter ihm sich ausbreitende Ebene. Da sahen wir einen Löwen, welcher am Ufer eines unterhalb des Hügels sich hinschlängelnden Flusses lag. Wir blieben auf unserem Platze stehen, da wir es nicht wagten hinunterzusteigen aus Furcht vor dem Löwen. Da sahen wir einen Mann herankommen und riefen ihm zu, indem wir zugleich unsere Kleider nach ihm hin schwenkten, um ihn vor dem Löwen zu warnen. Aber er hörte nicht auf uns, sondern spannte seinen Bogen, legte einen Holzpfeil auf und schritt weiter. Der Löwe sah ihn. Jener aber sprang auf ihn zu, schoß und traf ihn ohne zu fehlen in's Herz und verwundete ihn tötlich. Dann ging er zu ihm hin, tötete ihn vollends, nahm seinen Holzpfeil wieder an sich, ging zu jenem Fluß, zog sein Schuhwerk aus, legte seine Kleider ab und stieg hinab, um in dem Wasser zu baden. Darauf stieg er wieder herauf und zog seine Kleider an, während wir ihm zusahen, fing an, seine Haare zu schütteln, um sie von dem Wasser zu befreien, zog einen seiner Stiefel an, stützte sich auf seine Seite und verharrte lange in dieser Stellung. Wir sagten: „Bei Allah, was hält ihn nur auf? Und auf wen hat er es abgesehen?“ Als wir zu ihm hinabstiegen, war er noch in seinem Zustande. Wir fanden ihn tot. Wir wußten nicht, was ihm zugestoßen war. Da zogen wir ihm den einzigen Stiefel vom Fuß, und siehe da! in demselben befand sich ein kleiner Skorpion, welcher ihn in die große Zehe gestochen hatte. Und er war alsbald daran gestorben. Wir wunderten uns über diesen Helden, welcher den Löwen getötet hatte und welchen dann ein fingerlanger Skorpion tötete. Ehre sei Allah, dem Allwaltenden, der seinen Willen an den Menschen zur Ausführung bringt!“

---

[541] Vergl. Anm. 493.

[542] ʿIzz al-Daula Abû 'l-Murhaf Nasr, der älteste Bruder Murschids und Sultâns, folgte seinem Vater Sadîd al-Mulk ʿAlî in der Herrschaft über Schaizar und seine Dependenzen im Oktober oder November 1082 und regierte bis zu seinem Tode im Jahre 1098. Da Nasr keine Kinder hinterließ, so sollte ihm sein Bruder Madschd al-Dîn Abû Salâma Murschid, der Vater Usâma's, folgen. Dieser verzichtete aber zu Gunsten des jüngeren Bruders ʿIzz al-Dîn Abû 'l-ʿAsâkir Sultân. Derenbourg p. 26. 27. 31 u. 32.

6. Ich kann wohl sagen: Ich habe an unzähligen Orten mit Löwen gekämpft und ihrer so viele getötet, daß keiner mir darin ebenbürtig ist, so sehr mir in anderen Stücken einer überlegen sein mag. Ich kenne den Löwen und habe Erfahrung im Kampf mit ihm wie außer mir kein zweiter. So weiß ich zum Beispiel, daß der Löwe, gleich den anderen Tieren, den Sohn Adams fürchtet und vor ihm flieht. Er ist sorglos und träg, solange er nicht verwundet wird. Ist er aber erst einmal verwundet, dann zeigt sich der wahre Löwe, dann wird er furchtbar. Wenn er den Wald oder das Röhricht verlassen und die Reiter angefallen hat, so muß er unbedingt in das verlassene Versteck zurückkehren[543], selbst wenn Feuer auf seinem Wege sein sollten. Nachdem ich einmal diese Einsicht durch Erfahrung gewonnen hatte, stellte ich mich, wenn er sich auf die Reiter stürzte, an dem Wege, auf welchem er zurückkehren mußte, auf, und wenn er dann zurückkehrte, ohne zuvor verwundet worden zu sein, ließ ich ihn erst an mir vorübergehen und versetzte ihm dann den Todesstoß.

43. Abenteuer mit Panthern.

1. Was die Panther[544] anbetrifft, so ist der Kampf gegen dieselben schwieriger als der Kampf gegen die Löwen, wegen ihrer größeren Behendigkeit, ihres weiten Sprunges und ihrer Ausdauer und auch weil sie, wie die Hyänen, in Höhlen und andere Schlupfwinkel sich verkriechen, während die Löwen nur im Waldesdickicht und im Sumpfröhricht sich aufhalten.

2. Es hatte sich bei uns ein Panther gezeigt in einer Ortschaft Namens Maʿrazaf[545] im Gebiete von Schaizar. Mein Oheim väterlicherseits ʿIzz al-Dīn (Allah sei ihm gnädig!) ritt zu ihm hinaus und schickte einen Reiter zu mir, als ich gerade im Begriffe stand, in irgend einer Angelegenheit fort zu reiten, und ließ mir sagen: „Triff in Maʿrazaf mit mir zusammen!“ Ich traf mit ihm zusammen, und wir begaben uns an die Stelle, wo nach der Aussage der Leute der Panther sein sollte. Wir sahen ihn aber nicht. Nun war da eine Grube. Ich stieg von meinem Pferde und setzte mich, mit meinem Speere bewaffnet, an der Mündung der Grube nieder. Sie war nur etwa mannstief und hatte

543 Dieselbe Behauptung hat Usâma bereits im 1. Absatz dieses Abschnitts aufgestellt.

544 Das arabische Wort namir (auch namr oder nimr) kann außer dem Panther auch den Leoparden bezeichnen.

545 Derenbourg vokalisiert „Muʿarzaf“ nach Rousseau, Description du Paschalik de Haleb, in ‚Mines de l'Orient‘ IV p. 12.

an ihrer Seite einen Spalt wie ein Schlupfloch. Ich stieß meinen Speer in jenen Spalt, der in der Grube war. Da streckte der Panther seinen Kopf aus dem Spalt hervor, um den Speer zu fassen. Da wir nun wußten, daß er sich an jener Stelle befand, so stiegen einige von unseren Gefährten mit mir hinab. Einer von uns senkte seine Lanze, um sie an jener Stelle hineinzustoßen, und wenn der Panther herauskäme, sollte ihn der andere durchbohren. So oft er aus der Grube heraufkommen wollte, drohten wir ihm mit unseren Lanzen Tod und Verderben, bis wir ihn schließlich erlegten. Er war ein stattliches Tier; aber er hatte sich dadurch selbst unerträglich gemacht, daß er die Tiere des Dorfes auffraß. Der Panther ist das einzige Tier, welches Sätze macht von mehr als vierzig Ellen.

3. In der Kirche zu Hunâk[546] war ein Fenster in einer Höhe von vierzig Ellen. Zu demselben kam regelmäßig in der heißen Mittagsstunde ein Panther und sprang durch dasselbe in die Kirche hinein, um darin bis zum Abend zu schlafen. Dann sprang er wieder durch das Fenster herab und ging davon. Um jene Zeit kam ein fränkischer Ritter Namens Sir Adam, einer von den fränkischen Teufeln, auf der Durchreise nach Hunâk. Man erzählte ihm die Geschichte von dem Panther. Da sagte er: „Wenn ihr ihn wieder sehet, so laßt es mich wissen!“ Der Panther kam nach seiner Gewohnheit und sprang durch jenes Fenster. Einer der Bauern kam und machte Sir Adam Mitteilung davon. Dieser zog seinen Panzer an, bestieg sein Pferd, nahm Schild und Lanze und begab sich zur Kirche. Sie lag in Trümmern. Nur eine Mauer war stehen geblieben, in welcher sich jenes Fenster befand. Als der Panther den Ritter sah, sprang er durchs Fenster auf ihn herab, wie er da auf seinem Pferde saß, brach ihm den Rücken, tötete ihn und ging davon. Die Bauern von Hunâk nannten ihn fortan ‚den Panther, der gegen die Ungläubigen kämpft‘.

4. Zu den Eigentümlichkeiten des Panthers gehört, daß der Mensch, welchen er verwundet hat, sterben muß, sobald eine Maus auf ihn pißt, und die Maus weicht nicht von einem durch den Panther Verwundeten, bis man ihm eine Sänfte macht und sie auf dem Wasser schwimmen läßt. Man schützt seinen Leichnam durch Katzen, weil man für ihn von den Mäusen Gefahr fürchtet.

---

[546] Hunâk ist eine der Festungen, welche Ma'arrat al-Nu'mân schützten. Vergl. Jâkût, Mu'dschâm II p. 345. Die Stadt Ma'arrat al-Nu'mân liegt nordöstlich von Schaizar, auf halbem Wege zwischen Aleppo und Hamâ Derenbourg p. 59 n. 6.

5. Der Panther vermag kaum sich an die Menschen zu gewöhnen und mit ihnen vertraut zu werden. Ich kam einmal[547] auf der Durchreise in die am Meeresstrand gelegene Stadt Haifa[548], die den Franken gehörte. Da sagte ein Franke zu mir: „Möchtest du wohl einen schönen Gepard von mir kaufen?" „Gewiß", sagte ich. Da brachte er mir einen Panther daher, welchen er so weit gezähmt hatte, daß er in die Haut eines Hundes geschlüpft zu sein schien. Ich sagte: „Das paßt mir nicht; denn dies ist ein Panther und kein Gepard." Ich wunderte mich über seine Zahmheit und über die Macht, welche der Franke über ihn hatte.

6. Der Unterschied zwischen dem Panther und dem Gepard besteht darin, daß das Gesicht des Panthers lang ist wie das Gesicht des Hundes und daß seine Augen bläulich sind, während der Gepard ein rundes Gesicht und schwarze Augen hat.

7. Ein Aleppiner nahm einen Panther und brachte ihn, Gerechtigkeit fordernd, zu dem Gebieter von Al-Kadmûs[549], einem der Banû Muharrar, welcher eben mit Trinken beschäftigt war. Er eröffnete die Gerichtssitzung. Der Panther stürzte sich auf die Männer, welche im Sitzungssaale waren. Der Emir aber, welcher sich in der Nähe eines Torbogens der Burg befand, schlüpfte durch denselben und verschloß die Tür hinter sich. Der Panther machte die Runde durch das Haus, tötete einige Leute, andere verwundete er, bis man ihn erschlug.

44. Abenteuer mit einem Leoparden.

1. Ich habe gehört, aber nicht selbst gesehen, daß unter den Löwen der Leopard zu finden sei. Ich kann es zwar nicht bestätigen,

---

547 Zwischen 1140 und 1143. Usâma bereiste damals von Damaskus aus mit dem ihm eng befreundeten Mu'în al-Dîn Anar das Gebiet der Franken, mit denen die Damascener einen Waffenstillstand geschlossen hatten. Vergl. Derenbourg p. 188.

548 Haifa liegt am Fuße des Karmel, südlich von Akko, und war von 1100—1187 im Besitze der Franken. Derenbourg p. 60 n. 1 nach Ibn Al-Athîr, Hist. or. des croisades I p. 208 u. 690.

549 Al-Kadmûs war eine feste Burg, welche westlich von Hamâ und südwestlich von Schaizar in den Vorbergen des Ansârijja-Gebirges lag. Fürst Bohemund II. von Antiochien nahm sie 1129 oder etwas früher ein, scheint sie aber nicht behauptet zu haben; denn Iftichâr al-Daula Abû 'l-Futûh ibn Amrûn, der Herr von Bûkubais, ein Schwager des Emirs 'Izz al-Dîn Abû 'l-'Asâkir Sultân von Schaizar, den wir weiter unten (Abschn. 47, 4—6) kennen lernen werden, verkaufte das Schloß Al-Kadmûs im Jahre 1133 den Ismaeliten. Derenbourg p. 139 u. p. 17 n. 5 nach Ibn Al-Athîr in Hist. or. des croisades I p. 387,

aber mir hat es ein Schaich, der Imâm Hudscha al-Dîn Abû Hâschim Muhammed ibn Muhammed ibn Safar [550] (Allah sei ihm gnädig!), erzählt wie folgt: „Ich machte eine Reise nach dem Westen. Ein alter, vielgereister und geschäftserfahrener Diener meines Vaters begleitete mich. Das Wasser, welches wir bei uns hatten, war ausgegangen, und wir litten Durst. Wir hatten keinen Dritten bei uns, sondern waren ganz allein, ich und er, auf zwei edlen Kameelen. Wir strebten auf ein Wasser zu, das auf unserem Wege war, und fanden bei ihm einen schlafenden Leoparden. Nachdem wir uns von ihm zurückgezogen hatten, stieg mein Gefährte von seinem Kameel, gab mir seinen Zügel, ergriff sein Schwert und seinen Schild und einen Schlauch, den wir bei uns hatten, und sagte zu mir: „Gib acht auf den Kopf des Kameels!" Dann schritt er auf das Wasser zu. Als der Leopard ihn bemerkte, erhob er sich und machte einen Sprung ihm entgegen, schoß aber an ihm vorbei. Dann stieß er einen Schrei aus; denn andere Bestien waren aufgescheucht worden, liefen herbei und hängten sich an ihn. Er kam uns nicht mehr in den Weg und belästigte uns nicht weiter. Wir tranken, tränkten die Tiere und setzten dann unsere Reise fort." So hat er (Allah sei ihm gnädig!) mir erzählt, und er war ein wackerer Muselmann in seiner Frömmigkeit und in seinem Wissen.

45. Wirkungen griechischer Wurfgeschosse bei der Belagerung von Schaizar.

1. Als die Griechen sich vor Schaizar lagerten im Jahre 532 [551], stellten sie schreckliche Kriegsmaschinen vor der Stadt auf, welche sie aus ihrer Heimat mitgebracht hatten. Dieselben vermochten 25 Pfund schwere Steine zu schleudern auf eine Entfernung, die kein Pfeil erreicht.

2. Einmal beschossen die Griechen das Haus eines meiner Freunde Namens Jûsuf ibn Abû 'l-Garîb (Allah sei ihm gnädig!), wobei durch

---

21 u. 400 und Jâkût, Muʿdscham I p. 103; vergl. auch Ritter, Erdkunde XVII, S. 918.

[550] Hudscha al-Dîn Abû Hâschim Muhammed war ein berühmter Gelehrter, der unter anderem ein ‚Trostbuch für die Fürsten' verfaßt haben soll. Usâma traf mit ihm zusammen in Aleppo oder in Hamâ, als er mit dem Fürsten Nûr al-Dîn von Damaskus von einem Feldzuge gegen den Sultan Kilidsch Arslân II. von Ikonium zurückkehrte um's Jahr 1155. Vergl. Abschnitt 5 Absatz 6 und die Anm. 172, sowie Derenbourg p. 272 f.

[551] Siehe Abschnitt 2 und die zu demselben gegebenen Erläuterungen, insbesondere Anm. 9. 16 u. 19.

einen einzigen Stein das Gebäude so schwer auf's Dach getroffen wurde, daß es von oben bis unten zusammenkrachte.

3. Auf einem Turm am Hause des Emirs war ein Speer aufgesteckt, an welchem eine Fahne befestigt war. Der Weg, auf welchem die Leute in die Burg gelangten, führte gerade am Fuße des Turmes vorbei. Da traf ein Stein von einer Wurfmaschine den Spieß und brach ihn mitten entzwei. Das Ende, woran die Eisenspitze sich befand, wurde umgebogen und abgeschlagen und fiel auf den Weg, als gerade einer unserer Kameraden vorüberging. Und da die Spitze aus solcher Höhe herabfiel und die Hälfte des Speeres noch daran war, so durchbohrte sie den Mann von den Schlüsselbeinen an, wo sie eindrang, bis auf den Erdboden und tötete ihn.

4. Chutluch, ein Mameluk meines Vaters (Allah sei ihm gnädig!), hat mir Folgendes erzählt: „Wir saßen während der Belagerung durch die Griechen beisammen im Burghof in voller Ausrüstung und mit unseren Schwertern. Da kam plötzlich ein Greis eiligen Laufes zu uns heran und sagte: „O Muselmänner, verteidigt euer Heiligtum! Die Griechen sind bei uns eingedrungen.“ Wir griffen zu unseren Schwertern, eilten hinaus und fanden die Feinde, welche durch eine Bresche in der Mauer, welche die Wurfmaschine gebrochen hatte, hereingestiegen waren, hieben mit den Schwertern auf sie ein, bis wir sie wieder hinausgedrängt hatten, verfolgten sie in's Freie, jagten sie zu ihren Kameraden zurück, kehrten um und gingen auseinander. Da sah ich jenen Alten wieder, welcher uns den Schrecken eingejagt hatte. Er stand da und wandte sein Gesicht der Mauer zu, im Begriff das Wasser abzuschlagen. Als ich ihn verließ, hörte ich ein Geräusch. Ich drehte mich um — ein Stein der Schleudermaschine war dem Alten an den Kopf geflogen, hatte denselben zerschmettert und gleichsam an die Mauer angeklebt, während sein Gehirn an der Mauer herabfloß. Ich trug den Leichnam weg, wir beteten für ihn und begruben ihn an Ort und Stelle. Allah sei ihm gnädig!“

5. Ein Stein der Wurfmaschine traf auch einen unserer Gefährten und schlug ihm das Bein ab. Man brachte ihn zu meinem Oheim, welcher in der Vorhalle der Burg saß. Dieser sagte: „Holt den Wundarzt!“ Nun lebte dazumal in Schaizar ein Heilkünstler Namens Jahjâ, welcher sehr geschickt war im Einrichten gebrochener Glieder. Er kam und setzte sich nieder, um den Fuß des Verletzten einzurenken. Man hatte den Patienten in einem Zelt draußen vor dem Burgtor untergebracht. Da traf den schon mit einem Beinbruch behafteten Mann ein zweiter Stein an seinen Kopf, daß dieser davon flog. Der Wundarzt ging hinein in die Halle, und mein Oheim sagte zu ihm: „Wie

schnell du aber damit fertig warst, ihm den Fuß wieder einzurichten!“ Er erwiederte: „O mein Fürst, ein zweiter Stein hat den Mann getroffen und ihm die Operation erspart.“

46. Verunglückter Zug der Franken gegen Damaskus.

1. Die Franken (Allah versage ihnen seine Hilfe!) waren übereingekommen, auf Damaskus loszugehen und es zu erobern. Sie hatten schon aus ihren eigenen Leuten ein großes Heer zusammengebracht [552]; außerdem stießen aber noch zu ihnen der Herr von Edessa [553] und Tell Bâschir [554] und der Herr von Antiochien [555]. Auf seinem Weg nach Damaskus [556] lagerte sich der Beherrscher von Antiochien vor Schaizar. Die Verbündeten versteigerten bereits unter sich die Häuser, die Bäder und die Paläste von Damaskus. Die Bürger würden sie ihnen dann wieder abkaufen und ihnen den Preis dafür bezahlen. Denn sie zweifelten gar nicht daran, daß Damaskus ihnen die Tore werde öffnen und sich ergeben müssen.

2. Kafartâb [557] gehörte damals dem Gebieter von Antiochien. Derselbe sonderte daher von seinem Heere hundert der tapfersten Reiter

---

[552] Gemeint ist das Heer des Königs Balduin I. von Jerusalem. Balduin war ein Bruder Gottfrieds von Bouillon, des Herzogs von Nieder-Lothringen, welcher bekanntlich nach der Eroberung von Jerusalem am 15. Juli 1099 als „Beschützer des heiligen Grabes“ der erste christliche Herrscher der befreiten Stadt wurde. Balduin hatte schon vorher — im März 1098 — den Thron des armenischen Fürsten Thoros von Edessa, der zu seinen Gunsten abgedankt hatte, bestiegen und damit die erste abendländisch-christliche Herrschaft im Morgenlande begründet, die Grafschaft Edessa. Als Gottfried schon am 18. Juli 1100 starb, erhoben die lothringischen Ritter Balduin zum König von Jerusalem. Sein Nachfolger in der Grafschaft Edessa wurde sein Neffe Balduin von Burg. Balduin I. war ein tatkräftiger, tapferer und umsichtiger Fürst, den seine Zeitgenossen mit dem Namen „die Blume der Könige“ ehrten. Nachdem er Akko (26. Mai 1104), Beirut (17. Mai 1110) und Sidon (11. Dezember 1110) erobert hatte, starb er auf einem Kriegszug gegen Ägypten im März 1118. Siehe Kugler, Gesch. d. Kreuzzüge S. 27 f. 43. 69—71 und 96—106.

[553] Balduin der jüngere, siehe die vorige Anmerkung und Anm. 201.

[554] Joscelin I., siehe Anm. 452. Tell Bâschir liegt in der Mitte zwischen Aleppo und Edessa.

[555] Roger, siehe Anm. 195.

[556] Dieser Kriegszug der vereinigten Franken gegen Damaskus fällt wahrscheinlich in den Frühling des Jahres 1113. Vergl. Derenbourg p. 94 f. Sicheres läßt sich freilich nicht behaupten, da Usâma hier — entgegen seiner sonstigen Gepflogenheit — nicht nur kein Datum angegeben, sondern auch keine Namen fränkischer oder muselmännischer Fürsten genannt hat.

ab und befahl ihnen, in Kafartâb zu bleiben, um uns und die Einwohner von Hamâ [558] in Schach zu halten. Als er nach Damaskus abmarschiert war, versammelten sich alle in Syrien wohnenden Muhammedaner zu einem Zuge nach Kafartâb und schickten einen unserer Kameraden Namens Kunaib ibn Mâlik, um Kafartâb nächtlicherweile zu ihren Gunsten auszuspionieren. Er schlich sich hinein, lief darin umher, kehrte zurück und sagte: „Freuet euch auf die Beute und auf die Befreiung!" Die Muselmänner zogen gegen sie aus und gingen den in einem Hinterhalt liegenden Feinden entgegen. Allah aber (gepriesen sei er!) half dem Islâm, und so töteten sie die Franken bis auf den letzten Mann.

3. Kunaib, welcher ihnen Kafartâb ausgekundschaftet hatte, hatte in dem Stadtgraben viele Tiere bemerkt. Als sie nun über die Franken gesiegt und sie getötet hatten, wünschte er jener Tiere in dem Stadtgraben sich zu bemächtigen und hoffte mit der Beute zu entkommen. Er schwenkte ab und schritt eilig auf den Stadtgraben zu. Da warf ein Franke von der Veste herab einen Stein auf ihn und tötete ihn so. Seine Mutter, ein hochbetagtes Weib, lebte bei uns als Klagefrau bei unseren Leichenfeiern. Nun beweinte sie ihren eigenen Sohn. Und es begab sich, als sie über ihren Sohn Kunaib weinte, da floß aus ihren beiden Brüsten so reichlich Milch, daß ihre Kleider ganz durchnäßt wurden. Und als sie aufhörte über ihn zu weinen und ihre Trauer sich beruhigte, da wurden ihre Brüste wieder wie zwei Hautfalten, in welchen kein Tropfen Milch sich befand. Gepriesen sei Der, welcher die Herzen mit Zärtlichkeit gegen die Kinder erfüllt!

4. Als man dem Herrn von Antiochien, welcher nunmehr vor Damaskus stand, sagte: „Die Muhammedaner haben deine Waffengefährten getötet," erwiederte er: „Das ist nicht wahr; denn ich habe hundert Reiter in Kafartâb zurückgelassen, welche allen Muselmännern die Stirne bieten." Aber Allah (gepriesen sei er!) bestimmte, daß auch in Damaskus [559] die Muselmänner über die Franken den Sieg davon tragen, ein großes Blutbad unter ihnen anrichten und ihre sämtlichen Tiere erbeuten sollten. Die Franken zogen von Damaskus ab, mit Schmach bedeckt und gedemütigt. Gelobt sei Allah, der Herr der Welten!

5. Etwas Wunderbares widerfuhr in jenem Kampfe den Franken. In dem Heere von Hamâ waren zwei Brüder. Es waren Kurden. Der eine hieß Badr, der andere Anâs. Dieser Anâs hatte schwache Augen.

---

[557] Siehe Anm. 360.

[558] Vergl. Anm. 178 u. 14.

[559] Die Richtigkeit der Datierung in Anm. 556 vorausgesetzt, herrschte damals in Damaskus der Atâbek Togtakîn, über welchen Anm. 457 nachzulesen ist.

Als nun die Franken geschlagen und getötet waren, schnitt man ihnen die Köpfe ab und befestigte sie an den Riemen der Pferde. Auch Anâs schnitt einen Kopf ab und trug ihn an seinem Riemenwerk mit sich. Leute aus dem Heere von Hamâ sahen ihn und sprachen zu ihm: „O Anâs, was für einen Kopf hast du denn da bei dir?" „Gepriesen sei Allah," versetzte er, „für das, was zwischen mir und dem da vorgegangen ist, bis ich ihn getötet hatte!" Da antworteten sie ihm: „O Mann, das ist ja der Kopf deines Bruders Badr!" Jetzt erst betrachtete ihn Anâs genauer, und wirklich — es war der Kopf seines Bruders! Nun schämte er sich vor den Leuten und zog von Hamâ weg. Wir wußten nicht, wohin er sich gewandt hatte, und hörten auch nichts mehr von ihm. Sein Bruder Badr war tatsächlich in jener Schlacht umgekommen. Aber die Franken hatten ihn getötet (Allah — hoch erhaben ist er — versage ihnen Hilfe und Beistand!).

47. Schneidige Schwertstreiche.

1. Der Schleuderstein, welcher den Kopf jenes Alten traf[560] (Allah sei ihm gnädig!), hat mich erinnert an schneidige Schwertstreiche. Ein Beispiel hievon! Einer von unseren Gefährten Namens Hamâm al-Hâdsch maß sich im Kampfe mit einem der Ismaeliten[561], als diese die Festung Schaizar angriffen[562]. Es war in einer Säulenhalle der Woh-

---

[560] Siehe Abschnitt 45, 4.

[561] Ismaeliten ist bei Usâma nicht die uns aus der Bibel geläufige Gesamtbezeichnung der Araber als Nachkommen Ismaels, des Sohnes Abrahams von seinem Nebenweibe Hagar, sondern Name einer fanatischen Sekte schiitischer Richtung, kurz vor den Kreuzzügen von einem gewissen Hasan ibn Sabâh gestiftet und nach Isma'îl, einem Nachkommen des Chalifen 'Alî, benannt. Die Mitglieder des Bundes wurden wegen des Gebrauches eines aufregenden Geheimmittels vom Volk als Haschischîn (Haschisch-Esser) bezeichnet, woraus die Franken „Assassins" (Mörder) machten. Nicht mit Unrecht; denn mit blutigem Grimm verfolgten diese Schiiten die Führer der sunnitischen Partei des Islams. Der Mord war ihnen religiöse Pflicht, und viele sunnitische (auch christliche) Fürsten, Staatsmänner und Theologen sind ihrem Dolche zum Opfer gefallen. Die syrischen Assassinen setzten sich in der Folge in den Ansârijja-Bergen zwischen Tortosa und Apamea fest und bildeten dort im Besitze einer Anzahl von Burgen und Ortschaften eine Art von Staat, dessen Oberhaupt die Untergebenen in sklavischem Gehorsam hielt. Vergl. Anm. 540, deren Literaturangaben hier noch ergänzt werden mögen durch: Stanislas Guyard, Un grand-maître des Assassins au temps de Saladin; Weil, Geschichte der Chalifen III. p. 208; Defrémery, Recherches sur les Ismaéliens, in dem Journal asiatique de 1854 I, p. 396.

[562] Im April 1109 oder 1114. Vergl. Anm. 380. Vielleicht aber ereignete

nung meines Oheims (Allah sei ihm gnädig!). Der Ismaelite hatte ein Messer in der Hand, Al-Hâdsch ein Schwert. Der Batanäer[563] stürzte sich mit dem Messer auf ihn, aber Hamâm traf ihn mit dem Schwert oberhalb seiner Augen und spaltete ihm den Schädel seines Kopfes, daß sein Gehirn auf die Erde fiel, zerplatzte und rings umherspritzte. Hamâm legte das Schwert aus der Hand und erbrach alles, was er in seinem Leibe hatte, weil ihn ein Ekel erfaßt hatte beim Anblick jenes zerfließenden Gehirns.

2. Am gleichen Tage traf auch ich mit einem von ihnen zusammen, in dessen Hand ein Dolch blitzte, während ich mein Schwert in der Faust trug. Jener ging mit dem Dolche auf mich los, ich aber traf ihn mitten auf den Vorderarm. Den Griff des Dolches hielt noch seine Hand umspannt, während seine Klinge an den Arm angedrückt war. Mein Schwerthieb hatte ein Stück von vier Finger Breite von der Klinge des Dolches und den Vorderarm in der Mitte durchhauen. Die Spur von der Schneide seines Dolches blieb sichtbar an der Schärfe meines Schwertes. Ein Waffenschmied, der bei uns aus- und einging, sah die Scharte und sprach: „Ich will sie beseitigen." Aber ich erwiederte ihm: „Laß sie, wie sie ist! denn diese Scharte bildet den schönsten Schmuck meines Schwertes." Und bis auf diesen Tag erkennt Jedermann, wenn er sie sieht, daß es die Spur eines Messers ist.

3. Dieses Schwert hat seine eigene Geschichte, deren ich hier gedenken will. Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) hatte einen Reitknecht, welcher Dschâmi hieß. Die Franken machten einen Streifzug gegen uns. Mein Vater zog seinen Kriegsmantel an und verließ sein Haus, um zu Pferde zu steigen. Aber er fand es nicht vor und blieb eine Weile stehen, um auf dasselbe zu warten. Endlich brachte der Reitknecht Dschâmi das Roß. Er hatte sich verspätet. Deßhalb schlug ihn der Vater mit jenem Schwert, ohne es jedoch aus der Scheide zu

---

sich das hier Erzählte auch erst bei dem späteren Angriff der Ismaeliten auf Schaizar, von welchem Abschnitt 57 Absatz 1 u. 2 berichtet, etwa um's Jahr 1135.

[563] Batanäer ist ein anderer Name für die vorhin besprochene Sekte der Ismaeliten. Ob sie diesen Namen haben von der Landschaft Batanaea (östlich vom Genezareth-See, westlich vom Haurân), weil sie etwa dort stark verbreitet waren, oder ob sie damit als Angehörige eines Geheimbundes beziehungsweise als Anhänger einer Geheimlehre (بطن verborgen, geheim sein) bezeichnet werden sollen, weiß ich nicht mit Bestimmtheit zu sagen. Derenbourg erklärt den Namen auf die letztere Weise p. 44 n. 1. „la première appellation (sc. „les Baténiens") fait allusion à ses doctrines secrètes." Aber dann dürfte man das arabische Wort nicht unübersetzt lassen, weil ‚Batanäer' im Sinne von ‚Geheimbündler' nicht allgemein bekannt ist, sondern fast notwendig als Volksname aufgefaßt wird.

ziehen, in der er es umgeschnallt hatte, und zerfetzte ihm die Ausrüstung, die silbernen Sandalen, einen Mantel, den der Reitknecht übergeworfen hatte, ein wollenes Unterkleid und den Ellenbogenknochen. Auch seine Hand wurde abgeschlagen. Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) sorgte für ihn und seine Kinder, auch noch nach seinem Tode, wegen jener Schläge. Der Säbel aber hieß fortan das Dschâmi-Schwert nach dem Namen jenes Reitknechts.

4. In das Kapitel von den denkwürdigen Schwertstreichen gehört auch folgende Begebenheit: Vier Brüder aus der Verwandtschaft des Emirs Iftichâr al-Daula Abû 'l-Futûh ibn Amrûn[564], des Herrn der Festung Bûkubais[565], stiegen zu ihm hinauf in die Festung, während er schlief, und verwundeten ihn tötlich. Niemand war bei ihm in der Burg als sein Sohn. Dann gingen sie hinaus in der Meinung, ihn getötet zu haben, und suchten seinen Sohn auf. Allah aber hatte diesen Iftichâr al-Daula mit einer wunderbar großen Körperkraft begabt. Und so erhob er sich nackt von seinem Lager, ergriff sein Schwert, das bei ihm in der Wohnung hing, und ging ihnen nach. Einer von ihnen, ihr Anführer, der zugleich der Mutigste war, trat ihm entgegen. Iftichâr al-Daula versetzte ihm einen Hieb mit dem Schwert und sprang dann aus dem Bereiche seines Gegners fort, in der Befürchtung, daß dieser mit dem Messer, das er in der Hand hielt, auf ihn eindringen werde. Dann schaute er sich nach ihm um und fand ihn am Boden hingestreckt. Er hatte ihn mit jenem Streich getötet. Nun wandte er sich zu dem zweiten, schlug und tötete ihn. Die beiden übrigen ergriffen die Flucht und stürzten sich von der Burg herab. Der Eine von ihnen kam dabei ums Leben, der andere entrann.

5. Die Kunde von diesem Ereignis gelangte zu uns nach Schaizar. Wir schickten einen Boten hinüber, um ihn zu seiner Errettung zu beglückwünschen. Und nach drei Tagen stiegen wir selbst hinauf zur Veste Bûkubais, um ihn zu besuchen; denn seine Schwester war bei meinem Oheim ʿIzz al-Dîn, welcher Kinder von ihr hatte. Er erzählte uns sein Erlebnis und wie sich die Sache eigentlich verhielt. Dann fügte er hinzu: „Ein Stich in meinem Schulterblatt verursacht mir ein Jucken, und ich kann nicht hinlangen.“ Und er rief seinen Burschen, damit er jene Stelle besichtige und untersuche, was ihn dort steche. Als dieser nachschaute, zeigte sich eine Wunde und in derselben die

---

[564] Vergl. Anm. 549.

[565] Bûkubais liegt westlich Schaizar gegenüber. Außer Bûkubais besaß Iftichâr, wie wir aus Anm. 549 wissen, auch die Burg Al-Kadmûs und — nach Jâkût, Muʿdscham IV p. 229 — das feste Schloß Al-Kâf in der Gegend von Dschabala (vergl. Anm. 491).

Spitze eines Dolches, der in seinem Rücken abgebrochen war, ohne daß er etwas davon wußte oder merkte. Erst als die Wunde zu eitern anfing, juckte es ihn.

6. Es zeugt für die Stärke dieses Mannes, daß er die Fußwurzel eines Maulesels hielt und das Tier schlug, ohne daß dieses im Stande gewesen wäre, seinen Fuß aus seiner Hand zu befreien, und daß er einen Hufnagel zwischen seine Finger nahm und ihn in ein Brett von Eichenholz hineintrieb. Seine Eßlust war aber auch so groß wie seine Kraft, wenn nicht größer.

48. Heldenmütige Frauen.

1. Ich habe eben einige Taten von Männern erwähnt; nun will ich auch einiger Heldentaten von Frauen gedenken, nachdem ich zuvor den Boden dafür werde bereitet haben[566].

2. Antiochien[567] gehörte einem fränkischen Teufel Namens Roger[568]. Derselbe begab sich auf eine Pilgerfahrt nach Jerusalem. Der Gebieter von Jerusalem war der Baron Balduin[569], ein alter Mann[570], während Roger jung war. Dieser sagte zu Balduin: „Laß uns miteinander einen Vertrag schließen: wenn ich vor dir sterbe, so soll Antiochien dir gehören; wenn aber du vor mir stirbst, so soll Jerusalem mir zufallen“[571]. Die Abmachung kam wirklich unter diesen Bedingungen zu Stande. Allah (hoch erhaben ist er!) bestimmte aber, daß Nadschm al-Dîn Ilgâzî ibn Urtuk[572] (Allah sei ihm gnädig!) mit Roger bei Dânîth[573]

---

566 Usâma braucht freilich etwas lang dazu, da er erst im 10. Absatz endlich auf sein Thema „weibliche Heldentaten“ zu sprechen kommt.

567 Siehe Anm. 309.

568 Siehe Anm. 195.

569 Balduin II., siehe Anm. 201.

570 Dies kann höchstens im Vergleich mit dem allerdings bedeutend jüngeren Roger gelten. Balduin II. muß damals (zwischen dem 14. April 1118, dem Tage seiner Thronbesteigung, und dem 28. Juni 1119, als dem Todestag Rogers) doch noch ein Mann in sehr rüstigen Jahren gewesen sein. Leider kennen wir das Jahr seiner Geburt nicht.

571 In Anbetracht des Altersunterschieds zwischen den zwei Kontrahenten möchte man sich verwundern, daß der König von Jerusalem auf den Vorschlag Rogers einging. Indeß nimmt ja der Krieg noch weniger als der Tod überhaupt auf das Alter Rücksicht, wie denn tatsächlich Roger sehr bald darauf im Kampfe fiel. Und übrigens ist zu bedenken, daß Balduin keine Söhne hatte, seine Töchter noch nicht verheiratet waren und Roger eine Schwester des Königs zur Frau hatte.

572 Siehe Anm. 191.

573 Dies ist eine Verwechslung. Roger fiel bei Al-Balât, wie Usâma selbst Abschn. 7 Abs. 8 erzählt, nicht bei Dânîth.

zusammenstieß, ihn tötete und sein ganzes Heer aufrieb. Dies geschah am Donnerstag am 5. des ersten Dschumâdâ im Jahre 513[574]. Nicht mehr als zwanzig Mann kamen nach Antiochien zurück. Balduin reiste nach Antiochien und ergriff Besitz davon. Vierzig Tage später lieferte er dem Nadschm al-Dîn eine Schlacht[575]. Wenn nun Ilgâzî[576] Wein trank, so hatte er drei Wochen unter Verdauungsbeschwerden zu leiden. So trank er auch, nachdem er die Franken geschlagen und sie aufgerieben hatte[577], und bekam davon einen solchen Katzenjammer, daß er erst wieder zu sich kam, nachdem der König, der Baron Balduin, mit seinem Heere bereits nach Antiochien gelangt war[578].

3. Die zweite Schlacht[579], zwischen Ilgâzî und Balduin, nahm für beide einen schlimmen Ausgang: eine Abteilung Franken schlug eine Abteilung Muselmänner, und eine Abteilung Muselmänner schlug eine Abteilung Franken, und Tote gab es hüben und drüben viele[580]. Die Muselmänner nahmen Robert[581], den Herrn von Sihaiwun[582], Balâ-

---

[574] D. i. am 14. August 1119. Dies ist allerdings das Datum der Schlacht bei Dânîth. An der eben angeführten Stelle läßt Usâma irrtümlich die Schlacht bei Al-Balât an diesem Tage stattfinden. Dieselbe wurde aber schon am 28. Juni 1119 geschlagen. Vergl. die Anmerkungen 192—194.

[575] Dies war erst die Schlacht bei Dânîth (vergl. Anm. 367). Hier hatte im September 1115 auch Bursuk eine Niederlage erlitten. Vergl. Abschn. 26 Abs. 14.

[576] Ilgâzî ist derselbe, der eben Nadschm al-Dîn genannt wurde. Sein voller Name heißt (siehe Mitte dieses Absatzes) Nadschm al-Dîn Ilgâzî ibn Urtuk. Über seine Trunkenheit und ihre physischen Folgen vergl. auch Galt. Canc., Bella Antioch. II cap. XVI, 4.

[577] Nämlich bei Al-Balât.

[578] Ilgâzî versäumte es also — zum Glück der Franken — seinen Sieg auszunützen und Antiochien zu besetzen, bevor Balduin II. herbeieilte.

[579] Gemeint ist die schon erwähnte Schlacht bei Dânîth am 14. August 1119, von Galt. Cancell. nach dem in der Nähe gelegenen festen Schloß Hab (oder Hap) benannt.

[580] Usâma stellt hier den Ausgang der Schlacht als unentschieden hin. Wahr ist, daß beide Gegner sich den Sieg zuschrieben. Balduin aber behauptete das Schlachtfeld und verlor, wie der Kanzler Galterius berichtet, nur 600—800 Kämpfer, während die Verluste der Türken sich auf 2000—3000 belaufen haben sollen. Vergl. Galt. Canc., Bella Antiochena II, cap. XII und XIII; Derenbourg, Vie d'Ous. p. 120; Kugler, Gesch. der Kreuzzüge S. 106—107; Röhricht, Gesch. d. Königr. Jerus. S. 139 f.

[581] Robert, von Galt. Canc. I cap. VI, 9 Fulcoii und II, cap. XIV Fulcoides zubenannt, war in der ersten Schlacht bei Dânîth am 13. September 1115 Führer einer Kohorte gewesen, welche vollständig aufgerieben wurde. Vergl. über ihn außer den angeführten Stellen bei Galterius des Herausgebers (H. Hagenmeyer) Anmerkungen S. 190 Nr. 50 und S. 289 Nr. 2 und Kamâl al-Dîn, Zubda, in Röhrichts „Beiträgen“ I, p. 259 und 267; Hist. or. des croisades III,

tunus[583] und jener ganzen Gegend[584], gefangen. Dieser war ein Freund des Atâbek Togtakîn, des damaligen Gebieters von Damaskus[585], und er war auch bei Nadschm al-Dîn Ilgâzi gewesen, als dieser sich zu Apamea[586] mit den Franken verbündete zu jener Zeit, da die morgenländischen Heere unter Bursuk ibn Bursuk heranrückten[587].

4. Dieser Robert „der Aussätzige"[588] hatte zu dem Atâbek Togtakîn gesprochen: „Ich weiß nicht, womit ich dir meine Gastfreundschaft beweisen soll; aber ich stelle dir mein Land zur Verfügung; schicke deine Reiter hin, daß sie es durchziehen und alles nehmen, was sie finden; nur mögen sie Niemanden gefangen wegführen oder töten; die Tiere jedoch nebst dem Geld und den Früchten mögen sie sich nehmen, das ist ihnen alles überlassen."

5. Als nun Robert gefangen genommen wurde, da war der Atâbek Togtakîn auch auf dem Schlachtfelde gegenwärtig zur Unterstützung Ilgâzî's. Robert machte sich verbindlich, 10000 Denare Lösegeld für sich zu zahlen. Ilgâzî befahl: „Bringt ihn zu dem Atâbek! vielleicht jagt dieser ihm solchen Schrecken ein, daß er uns eine noch höhere Loskaufssumme bezahlt." Man führte ihn hin. Der Atâbek saß in seinem Zelte und trank. Als er ihn herankommen sah, erhob er sich, schürzte die Zipfel seines Gewandes auf, ergriff sein Schwert, schritt auf ihn zu und schlug ihm den Kopf ab[589]. Ilgâzî begab sich zu Tog-

---

p. 621 u. 629. Über Roberts Herkunft und sonstige Lebensumstände ist nichts weiter bekannt.

[582] Sihaiwun oder, wie Derenbourg vokalisiert, Sihyaun ist der Name einer Burg, die zwischen Laodicea und Hums (Emesa) lag, etwa 3 oder 4 Stunden südöstlich von ersterer Stadt. Derenbourg p. 120 n. 5 nach Ibn Al-Athîr in Hist. or. des crois. I p. 720 und Jâkût, Mu'dscham III p. 438.

[583] Balâtunus, wohl arabische Transscription des lateinischen Platanus. ist ein Bergschloß, das in der Mitte zwischen Laodicea und Antiochien lag. Ibn Al-Athîr a. a. O. p. 723 und Jâkût, Mu'dscham I p. 710.

[584] Nach Kamâl al-Dîn wäre Zardanâ oder Sardonas (so bei Galt. Canc.), eine Stadt und Burg in jener Gegend, Roberts Residenz gewesen. Vergl. über diesen Ort Dr. H. Hagenmeyer, Galt. Canc., S. 175.

[585] Siehe Anm. 457.

[586] Siehe Anm. 190 u. 244.

[587] Im Frühjahr 1115. Das Bündnis zwischen den Franken (Balduin I. von Jerusalem, Roger von Antiochien und Graf Pontius von Tripolis), dem Atâbek Togtakîn von Damaskus und dem Emir Nadschm al-Dîn Ilgâzî von Mâridîn löste sich indeß nach wenigen Monaten wieder auf. Siehe Derenbourg p. 98—100; Galt. Canc., Bella Antioch. I, cap. II, 5—7 und cap. IV, 5; Kugler, Gesch. d. Kreuzzüge S. 93 f.

[588] Auch Kamâl al-Dîn nennt Robert „den aussätzigen Grafen." Die Belegstellen sind Anm. 581 angegeben.

[589] Ausführlich schildert den Märtyrertod des Grafen Robert der Kanzler

takîn und machte ihm Vorwürfe. „Wir können," sagte er, „keinen einzigen Denar entbehren, um diese turkomanischen Söldner zu bezahlen[590]. Dieser Gefangene hatte 10000 Denare Lösegeld für sich angeboten. Ich schickte ihn zu dir, damit du ihn in Schrecken setzen und dadurch womöglich eine höhere Summe von ihm erpressen solltest, und du — bringst ihn um!" Der Atâbek antwortete: „Nun, ich konnte ihm doch keinen ärgeren Schrecken einjagen als so!"

6. Baron Balduin war also nun Beherrscher von Antiochien. Mein Vater und meines Vaters Bruder[591] (Allah sei beiden gnädig!) hatten ihm viel Gutes erwiesen. Nûr al-Daula Balak[592] (Allah sei ihm gnädig!) hatte ihn nämlich gefangen genommen[593], und nach dem Tode Balaks[594] war Balduin in die Hände von Husâm al-Dîn Timurtâsch[595] ibn Ilgâzî geraten, welcher ihn zu uns nach Schaizar schickte[596], damit mein Vater und mein Oheim (Allah sei beiden gnädig!) seine Los-

---

Galterius, Bella Antiochena II, cap. XIV. Darnach habe Togtakîn dem Grafen die Wahl gelassen, seinen Glauben abzuschwören oder zu sterben, worauf Robert heldenmütig geantwortet habe: „Ich widersage allen Werken des Teufels und seinem Anhang, für Christum aber zu sterben weigere ich mich nicht."

[590] „Wie schlimm es in Betreff der Auszahlung des Soldes an die unter Ilgâzî's Fahnen sich befindenden Turkomanen stand, berichtet auch Ibn Al-Athîr, Hist. or. des croisades I p. 333." Dr. H. Hagenmeyer, Galt. Canc. S. 302 Anm. 35.

[591] Murschid und Sultân.

[592] Nûr al-Daula Balak, Sohn Bahrâm's, des Bruders Ilgâzî's, war Besitzer mehrerer festen Plätze in der Gegend von Malatia oder Melitene, nordwestlich von Âmid, nördlich von Edessa. Er war einer der wütendsten Feinde der Christen, fiel aber schon im Frühling 1124 in dem heißen Kampfe bei Menbidsch oder Mambeg (zwischen Aleppo und Harrân). Die Kreuzfahrer jubelten bei der Kunde seines Todes, daß „der Drache, der das Volk Gottes so bitter geängstet hatte, nunmehr erwürgt" sei. Siehe Kugler, Gesch. d. Kreuzzüge S. 107 f.

[593] Vorausgegangen war die Gefangennahme des Grafen Joscelin I. von Edessa durch Balak im September 1122. Vergl. Anm. 452. König Balduin II. eilte auf die Kunde hin im Frühjahr 1123 mit Heeresmacht herbei, um Joscelin zu befreien, geriet aber dabei selbst in die Gefangenschaft Balaks am 18. April 1123 und wurde in derselben Burg Chartabirt (auch Chertbert geschrieben), wo Joscelin interniert war, in sicheren Gewahrsam gebracht. Nachdem es Joscelin gelungen war, von hier zu entfliehen, brachte Balak den König, mit Ketten belastet, zuerst nach Harrân und dann in die Burg von Aleppo, Ende Februar 1124. Derenbourg p. 131—133; Kugler S. 107 f.

[594] Bei Menbidsch am 6. Mai 1124. Siehe Anm. 592.

[595] Siehe Anm. 526, wozu hier noch bemerkt sei, daß Timurtâsch unmittelbar nach Balaks Tod sich zum Herrn von Aleppo machte, wodurch auch König Balduin in seine Gewalt kam. Siehe Schluß der Anm. 593.

[596] Balduin II. kam nach Schaizar am 19. Juni 1124. Derenbourg p. 134.

kaufung vermittelten[597]. Und sie hatten ihn gut behandelt. Als er König wurde[598], waren wir dem Herrn von Antiochien[599] einen Tribut schuldig. Er erließ ihn uns, und unsere Beziehungen zu Antiochien hatten sich auf diese Weise günstig gestaltet.

7. In solcher Lage befand sich damals Balduin[600], und einer unserer Freunde war als Abgesandter bei ihm, als eben[601] ein Fahrzeug in Al-Suwaidijja[602] anlangte, in welchem ein junger Mensch in abgetragenen Kleidern saß. Er stellte sich dem König Balduin vor und gab sich ihm als Sohn Bohemunds[603] (Ibn Maimûn) zu erkennen. Balduin trat Antiochien an ihn ab, verließ die Stadt und schlug sein Zelt außerhalb derselben auf. Unser Gesandter, welcher bei ihm war, hat uns eidlich versichert, daß der König Balduin noch an jenem Abend die Gerste für seine Pferde auf dem Markt habe kaufen wollen, während doch die Getreidespeicher von Antiochien voll waren von Vorräten. Hierauf kehrte Balduin nach Jerusalem zurück[604].

8. Von jenem Satan, dem Sohn Bohemunds, kam eine schwere Prüfung über unsere Leute. Eines Tages machte er Anstalt, uns mit seinem Heere zu belagern, und schlug seine Zelte auf. Wir waren zu Pferde gestiegen, um ihnen die Stirne zu bieten; aber nicht Einer von

---

[597] Der König mußte versprechen, Al-Athârib, Zardanâ, Al-Dschisr, Kafartâb und Azaz an Timurtâsch auszuliefern und überdies 80000 Goldstücke Lösegeld zu bezahlen. Kamâl al-Dîn, Zubda, in Röhrichts „Beiträgen" I p. 279 und Hist. or. des croisades III p. 643. Auch dieser Geschichtschreiber nennt den Emir Abû 'l-ʿAsâkir Sultân, den Munkidhiten, als Unterhändler zwischen Balduin und Timurtâsch und berichtet, daß Sultân seine Söhne und Neffen (worunter wohl auch Usâma) nach Aleppo schicken mußte als Bürgschaft für den ihm anvertrauten hohen Gefangenen. Vergl. Abschn. 28, 1. Als Kaution für die versprochene Loskaufsumme mußte Balduin nach Abschnitt 40, 1 Geiseln stellen, welche gleichfalls in Schaizar verwahrt wurden.

[598] Am 14. April 1118.

[599] Roger del Principatu, siehe Anm. 195. Den Tribut im Betrage von 4000 Goldstücken hatte Tankred nach der Eroberung von Athârib im Jahr 1110 dem Emir von Schaizar auferlegt. Siehe Röhricht, Gesch. des Königr. Jerus. Seite 88.

[600] Nach Eintreffen der Geiseln in Schaizar wurde Balduin aus der Haft entlassen am 30. August 1124 und begab sich nach Antiochien. Derenbourg p. 135 nach Kamâl al-Dîn, Zubda, in Röhrichts „Beiträgen" I p. 280 und Hist. or. des croisades III p. 644.

[601] Im Spätjahr 1126.

[602] Al-Suwaidijja ist der Hafen von Antiochien, von den Abendländern St. Simeonshafen genannt.

[603] Er hieß gleichfalls Bohemund. Siehe über ihn Anm. 298.

[604] Jedoch nicht ohne vorher den jungen Fürsten mit seiner zweiten Tochter Elise zu vermählen. Vergl. Kugler S. 110.

ihnen kam zu uns heraus. Sie lagerten in ihren Zelten, während wir auf eine Anhöhe hinaufritten, um sie zu beobachten. Zwischen uns und ihnen befand sich der Orontes (Al-Âsî).

9. Ein Sohn meines Oheims väterlicherseits, Laith al-Daula Jahjâ ibn Mâlik ibn Humaid[605] (Allah sei ihm gnädig!), stieg aus unserer Mitte hinab und schritt dem Orontes zu. Wir meinten, er wolle sein Pferd tränken. Aber er ging in das Wasser hinein, gewann das jenseitige Ufer und schritt auf eine fränkische Heeresabteilung zu, welche in der Nähe ihrer Zelte stund. Als er sich ihnen näherte, kam ein einzelner Reiter zu ihm herab. So drangen die beiden allein auf einander ein; und jeder von den beiden wußte schlau dem Stoße des andern auszuweichen. Da eilte ich mit einigen gleichgesinnten jungen Leuten in jenem Augenblick auf die zwei Kämpfer zu. Jetzt kam auch jene Abteilung herab, und der Sohn Bohemunds selbst stieg zu Pferd mit seinem Heer. Wie der Strom brausten sie nun heran. Was unseren Kameraden betrifft, so war sein Pferd durch einen Lanzenstich verwundet worden. Da stießen gerade die vordersten von unseren Reitern auf die vordersten von ihren Reitern. Unter unseren Truppen war ein Kurde Namens Michael. Derselbe war fliehend in die Vorhut der feindlichen Reiterei hineingeraten. Ein fränkischer Reiter durchbohrte ihn von hinten mit seiner Lanze. Der Kurde lag hilflos vor ihm und schrie und heulte laut. Als ich zu ihm stieß, ließ der Franke von dem kurdischen Reiter ab, ging mir aus dem Wege und wandte sich unserer Reiterei zu, welche in dichten Haufen am Flusse stand, ohne uns jedoch etwas helfen zu können. Ich war eifrig hinter ihm her, um ihn mit meinem Pferde einzuholen und ihn niederzustoßen. Aber es gelang mir nicht. Der Franke kümmerte sich gar nicht um mich, sondern hatte nur Augen für jene beisammenstehende Reiterschar. Endlich kam er an sie heran, von mir verfolgt. Meine Kameraden versetzten seinem Pferde einen Stoß, der es dem Tode weihte. Aber auch seine Kameraden waren in Menge seinen Spuren gefolgt, so daß wir nichts gegen sie ausrichten konnten. Der Reiter kehrte zurück und traf auf seinem verendenden Pferde mit ihnen zusammen; er ließ sie umkehren und ritt mit ihnen davon. Der Reiter war — der Sohn Bohemunds, der Gebieter von Antiochien. Er war noch jung[606] und sein Herz von Schrecken erfüllt. Wenn er seine Gefährten hätte gewähren lassen, so hätten sie uns in die Flucht geschlagen und bis in die Stadt hineingejagt.

---

[605] Siehe Anm. 186.

[606] Bei seinem Regierungsantritt zählte Bohemund II. erst achtzehn Jahre. Kugler a. a. O.; Derenbourg p. 138 n. 1 nach Wilhelm von Tyrus.

10. Dies alles habe ich erzählt, um der Tat einer alten Sklavin zu gedenken, welche Buraika hieß und einem unserer Gefährten, einem Kurden Namens ʿAlî ibn Mahbûb, angehörte. Sie stellte sich zwischen den Reitern am Ufer des Flusses auf mit einem Trinkgefäß in der Hand, schöpfte damit Wasser und tränkte die Männer. Die meisten unserer Kameraden, welche auf der Anhöhe standen, liefen, wenn sie die Franken in solcher Masse herankommen sahen, eilig der Stadt zu, aber jenes Teufelsweib blieb ruhig stehen; sie schreckte nicht jene große Menge.

11. Ich möchte noch etwas in betreff dieser Buraika erzählen, wenn es eigentlich auch nicht hierher gehört; aber die Geschichte ist doch nicht zu entbehren. ʿAlî, der Herr der Buraika, war sehr religiös und trank keinen Wein. Eines Tages sagte er zu meinem Vater: „Bei Allah, o Emir, ich würde mich nicht für berechtigt halten, auf öffentliche Kosten zu speisen.“ Und er aß auch wirklich nur, was Buraika beschafft hatte. Dieser Dummkopf meinte also, daß diese gesetzwidrige Handlungsweise berechtigter sei, als wenn einer aus der Staatskasse Besoldung empfängt! Jene Magd hatte einen Sohn Namens Nasr; er war ein großer Mann und bekleidete die Stelle eines Feldmessers auf den Ländereien meines Vaters (Allah sei ihm gnädig!) in Gemeinschaft mit einem anderen Mann, welcher Bakijja ibn Al-Usaifir hieß. Dieser erzählte mir folgendes: „Ich betrat zur Nachtzeit die Stadt und wollte in mein Haus gehen, um dort irgend etwas zu schaffen. Aber als ich mich der Stadt näherte, sah ich zwischen den Gräbern im Mondschein eine Gestalt, welche weder Mensch noch Tier zu sein schien. Ich blieb in einiger Entfernung davon stehen, denn ich fürchtete mich davor. Dann sagte ich bei mir selbst: „Bin ich denn nicht Bakijja? Was soll diese Furcht vor einem Einzigen?“ Ich legte mein Schwert, meinen Schild und meine Lanze, welche ich bei mir hatte, nieder und trat schrittweise näher, da ich an dieser Gestalt Ton und Stimme wahrnahm. Als ich nahe bei ihr war, sprang ich mit gezücktem Dolche auf sie ein und packte sie. Und siehe! es war Buraika, mit unbedecktem Kopf und gefärbten Haaren, auf einer grünen Rute reitend und, wie ein Pferd wiehernd, zwischen den Gräbern umherirrend. Ich frug sie: „Unselige, was treibst du zu dieser Stunde hier?“ Sie antwortete: „Hexen.“ Ich erwiederte: „Allah verfluche dich, und er verfluche deine Hexerei und deine Kunst vor allen Künsten!“

12. Die geistige Kraft dieser Hündin hat mich erinnert an Taten, welche die Frauen verrichteten in dem Streit, welcher zwischen uns und den Ismaëliten[607] ausgebrochen war[608], obgleich sie keine schlim-

[607] Siehe Anm. 561.

men Taten waren. An jenem Tage stieß der Fürst des ismaëlitischen Volkes Alawân ibn Harâr auf der Burg zusammen mit dem Sohne meines Oheims Sinân al-Daula Schabîb ibn Hâmid ibn Humaid[609] (Allah sei ihm gnädig!). Dieser mein Vetter war völlig gleichalterig mit mir und am gleichen Tag wie ich zur Welt gekommen: wir sind nämlich beide geboren am Sonntag den 27. des zweiten Dschumâdâ im Jahre 488[610]. Er nahm jedoch noch nicht selbständig teil an dem Kampfe jenes Tages, während ich die Angel war, um die sich der Kampf drehte[611]. Alawân gedachte ihn für sich zu gewinnen und sprach zu ihm: „Kehre in dein Haus zurück! hole aus demselben, was du tragen kannst, und komm wieder, daß du nicht getötet wirst! denn die Burg haben wir bereits in Besitz genommen." Schabîb ging heim in seine Wohnung und sagte: „Wer etwas hat, der gebe es mir!" So sprach er zu seiner Tante und den Frauen seines Oheims. Und jede von ihnen gab ihm etwas. Unterdessen war ein Mensch in die Wohnung getreten, bekleidet mit einem Kettenpanzer und einem Helm und bewaffnet mit Schwert und Schild. Als Schabîb ihn erblickte, glaubte er, nun müsse er sterben. Der Krieger legte den Helm ab, und siehe — es war die Mutter seines Vetters Laith al-Daula Jahjâ (Allah sei ihm gnädig!). Sie sprach: „Was willst du tun?" Er antwortete: „Nehmen was ich kann, mich an einem Seil von der Burg hinablassen und draußen in der Welt mein Leben fristen." „Pfui über das, was du tun willst!" versetzte sie; „du wolltest die Töchter deines Oheims und deiner Familie den Wüstlingen überlassen und auf- und davongehen? Was für ein Leben wird das deinige sein, wenn du dich mit Schmach bedeckt hast in deiner Familie und ihr entflohen bist! Geh'

---

[608] Über den Zeitpunkt dieses von Usâma wiederholt erwähnten Überfalles der Burg von Schaizar durch die Ismaeliten vergl. Anm. 380.

[609] Dieser Vetter Usâma's wird sonst nirgends erwähnt. Wie der im 8. Absatz dieses Abschnittes genannte Laith al-Daula Jahjâ ibn Malik ibn Humaid (vergl. Anm. 186) war er ein Enkel des uns völlig unbekannten Humaid.

[610] D. i. am 4. Juli 1095. Nach F. Wüstenfeld's Vergleichungstabellen der muhammedanischen und christlichen Zeitrechnung (Leipzig 1854) fiele freilich der 27. des zweiten Dschumâdâ 488 der Flucht nicht, wie Usâma angibt, auf einen Sonntag, sondern auf einen Mittwoch.

[611] Das könnte Usâma doch nicht wohl von sich sagen, wenn er damals erst 14 Jahre alt gewesen wäre d. h. wenn das in Frage stehende Ereignis schon im Jahr 1109 stattgefunden hätte. Wir haben uns deßhalb schon in der Anmerkung 380 der Angabe Sibt ibn Al-Dschauzî's zugeneigt, welcher diesen Überfall in das Jahr 1114 verlegt. Das letztere Datum wird übrigens von Usâma selbst gegeben in dem Vorwort zu seinen Memoiren, das in der Geschichte des Islam von Al-Dhahabî auszugsweise mitgeteilt ist. Er nennt nämlich hier das Jahr 507 d. Fl. d. i. Juni 1113/1114.

hinaus! kämpfe für die deinen, bis du in ihrer Mitte getötet wirst! Allah vergelte es dir! ja, er wird es vergelten." Und sie (Allah sei ihr gnädig!) verhinderte ihn wirklich an der Flucht, und er wurde darnach einer der angesehensten Reiter.

13. An jenem Tage verteilte meine Mutter (Allah sei ihr gnädig!) meine Schwerter und meine Waffenröcke und begab sich zu meiner älteren Schwester und sagte: „Ziehe deine Schuhe und deine Kleider an!" Sie zog dieselben an, und meine Mutter führte sie zu einem Altan meiner Wohnung, welcher den Blick auf das östliche Tal gestattete, und ließ sie sich auf demselben niedersetzen, während sie selbst an der Tür des Altans Platz nahm. Allah (gepriesen sei er!) half uns gegen unsere Feinde. Ich kam in meine Wohnung, um eine meiner Waffen zu holen, fand aber nur die Scheiden der Schwerter und die Lederhüllen der Waffenröcke. Ich sagte: „O meine Mutter, wo sind meine Waffen?" Sie erwiederte: „O mein Sohn, ich habe die Waffen jedem gegeben, der für uns kämpfen wollte[612], und habe nicht vermutet, daß du noch heil seiest." Ich fuhr fort: „Und meine Schwester, was tut die hier?" Sie antwortete: „Mein lieber Sohn, ich habe sie auf den Altan gesetzt und selbst neben ihr Platz genommen, um ihr, wenn ich die Batanäer[613] hätte auf uns zukommen sehen, einen Stoß zu versetzen und sie so hinabzuschleudern in das Tal; denn ich wollte sie lieber tot sehen als in den Händen der Bauern und Wüstlinge als eine Gefangene." Ich dankte ihr dafür, und auch die Schwester dankte ihr und zollte ihr Anerkennung für ihre Hochherzigkeit. Fürwahr, dieser weibliche Stolz ist strenger als der Männerstolz!

14. Fanûn, eine alte Dienerin meines Großvaters, des Emirs Abû 'l-Hasan ʿAlî (Allah sei ihm gnädig!), verhüllte ihr Angesicht, ergriff ein Schwert und ging hinaus in den Kampf. Und sie wich nicht eher als bis wir über unsere Feinde die Oberhand gewannen und behielten.

15. Man wird den vornehmen Frauen Mut, Stolz und Scharfsinn nicht absprechen dürfen. Ich war eines Tages mit dem Vater (Allah sei ihm gnädig!) auf die Jagd gegangen. Er war ein leidenschaftlicher Jäger und besaß eine Sammlung von Falken, Habichten, Weihen, Ge-

[612] Die Munkidhiten hatten nämlich, dem augenblicklichen Frieden zu sehr trauend, die Unvorsichtigkeit begangen, die Burg zu verlassen, um — vielleicht in dem benachbarten Apamea, das seit 1106 den Franken gehörte — der christlichen Osterfeier beizuwohnen. Die Ismaeliten, welche auch in Schaizar Anhänger hatten, waren davon verständigt worden und wollten die günstige Gelegenheit benützen, sich in Besitz des Schlosses zu setzen. Siehe Derenbourg p. 78—80.

[613] Siehe Anm. 563.

parden und Schweißhunden, wie sie nicht leicht bei einem Andern zusammen angetroffen werden. Er stieg zu Pferde an der Spitze von vierzig Reitern aus seinen Söhnen und seinen Leibeigenen, jeder von ihnen ein erfahrener Waidmann und geübter Schütze. Er hatte in Schaizar zwei Jagdreviere. An einem Tage ritt er in westlicher Richtung von der Stadt nach dem Röhricht und den Bächen und jagte das Haselhuhn, die Wasservögel, die Hasen und die Gazellen und tötete die Wildschweine; und an einem andern Tage ritt er ins Gebirge südlich von der Stadt und machte Jagd auf Rebhühner und Hasen. Als wir eines Tages im Gebirge waren und die Stunde des Nachmittagsgebets heranrückte, da stieg mein Vater ab und wir deßgleichen, um zu beten, jeder für sich. Siehe da kam ein Reitknecht zu uns herangesprengt und rief: „Ein Löwe, ein Löwe!" Ich beschloß meine Andacht vor dem Vater (Allah sei ihm gnädig!), damit er mich nicht von dem Kampf mit dem Löwen zurückhalten sollte, bestieg mein Pferd, ergriff meine Lanze und stürzte mich auf die Bestie, die mir brüllend entgegenkam. Aber das Pferd machte mit mir einen Seitensprung, die Lanze entfiel infolge ihrer Schwere meiner Hand, und das Roß rannte in rasendem Laufe mit mir davon bis zum Fuße des Berges, wo es stehen blieb. Der Löwe war eines der stärksten Tiere seiner Art, aber trotz seiner runden Körperfülle[614] hungerig. So oft wir uns ihm näherten, kam er den Berg herab, trieb die Pferde vor sich her und kehrte dann wieder an seinen Platz zurück. Aber kein einziges Mal stieg er herab, ohne bei unseren Gefährten Spuren zu hinterlassen. Ich hatte ihn gesehen, wie er dem Pferd eines der Reitknechte meines Oheims Namens Baschtakîn Garza ins Kreuz sprang, mit seinen Krallen dessen Kleider und Gamaschen zerriß und dann auf den Berg zurückkehrte. Es gab keine Möglichkeit für mich, mit ihm fertig zu werden, wenn es mir nicht gelang, am Abhang des Berges einen höheren Standort oberhalb des Löwen zu gewinnen. Deßhalb trieb ich nun mein Pferd aufwärts an dem Löwen vorbei und versetzte ihm dann einen Stoß, daß meine Lanze ihm tief in den Leib drang und in seiner Flanke stecken blieb. Er kollerte bis zum Fuße des Berges hinab mit der Lanze im Leib. Der Löwe verendete, und die Lanze war abgebrochen. Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) stand mit den Söhnen seines Bruders ʿIzz al-Dîn dabei und schaute uns zu. Die letzteren waren junge Leute, welche gespannt darauf waren, was sich ereignen würde. Wir nahmen den Löwen mit und zogen Abends in der Stadt ein.

---

[614] Wörtlich: „als wäre er ein Brückenbogen", — vorausgesetzt daß die Lesart كانه قنطرة richtig ist.

16. Meine Großmutter von väterlicher Seite (Allah erbarme sich ihrer!) kam in der Nacht zu mir mit einer Wachskerze in den Händen. Sie war hochbetagt; denn sie näherte sich dem Alter von hundert Jahren. Ich zweifelte nicht, daß sie gekommen sei, um mich zu meiner Rettung zu beglückwünschen und mir ihre Freude zu erkennen zu geben über meine Heldentat. Daher ging ich ihr entgegen und küßte ihre Hand. Aber erregt und zornig sprach sie zu mir: „O mein Kind, was hat dich zu diesem Wagnis getrieben, worin du dein und deines Pferdes Leben aufs Spiel setztest, deine Waffen zerbrachst und dir das Herz deines Oheims entfremdest in Furcht und Mißtrauen?“[615] Ich erwiederte: „O meine Fürstin, ich habe mein Leben ja nur gewagt in diesem und ähnlichen Fällen, um mir das Herz meines Oheims zu gewinnen!“ „Nein, bei Allah,“ versetzte sie hierauf, „dies wird dich ihm nicht näher bringen, sondern es wird dich nur weiter von ihm entfernen und seine Furcht und sein Mißtrauen gegen dich vermehren.“ Da erkannte ich, daß sie (Allah sei ihr gnädig!) es in ihrer Rede gut mit mir gemeint und mir die Wahrheit gesagt hatte. Bei meinem Leben, das sind Mütter von Männern!

17. Diese Greisin (Allah sei ihr gnädig!) war eine der edelsten Anhängerinnen des Islams in Bezug auf Frömmigkeit, Almosen, Fasten und andächtiges Gebet. Ich war einmal zugegen, wie sie in der Nacht des 15. Schaʿbân[616] bei meinem Vater betete. Dieser (Allah sei ihm gnädig!) verstand das Buch Allah's (hoch erhaben ist er!) ausnehmend schön vorzulesen, und seine Mutter betete mit, wenn er betete. Mitleidig sagte er zu ihr: „O meine Mutter, wenn du dich doch beim Beten auf einen Sitz niederlassen wolltest!“ Sie sprach: „O lieber Sohn, bleibt mir bei meinem Alter noch so viel Zeit übrig, eine gleiche Nacht wie diese zu erleben? Nein, bei Allah, ich werde mich nicht setzen.“ Der Vater hatte eben das siebenzigste Jahr erreicht[617], und sie war nahezu hundert alt. Allah sei ihr gnädig!

18. Ich habe von dem Stolze der Frauen Wunderbares erlebt. Einer der Gefährten des Chalaf ibn Mulâʿib[618], ein gewisser ʿAlî ʿAbd ibn Abû 'l-Raida, war von Allah (hoch erhaben ist er!) mit einem Ge-

---

[615] Siehe Anm. 20.

[616] Der 8. Monat des arabischen Jahres.

[617] Murschid war geboren im Jahre 460 der Flucht (1068 n. Chr.); das hier Erzählte fällt also in das 530. Jahr der Flucht d. i. 1136 n. Chr. Im folgenden Jahre starb Usâma's Vater.

[618] Über Saif al-Daula Chalaf ibn Mulâʿib, den Herrn von Apamea, 1086—1106, vergl. die Abschnitte 15, 3 und 36, 1, sowie die Anm. 244.

sicht begabt worden, wie er es nicht einmal Zarkâ al-Jumâma[619] verliehen hat. Er pflegte mit Ibn Mulâ'ib Reisen zu machen und erblickte eine Karawane auf eine ganze Tagereise weit. Ein Mann aus Mulâ'ibs Gefolge Namens Sâlim Al-Idschâzî, welcher nach der Ermordung Chalaf ibn Mulâ'ibs[620] in den Dienst meines Vaters übergegangen war, hat mir erzählt: „Wir waren eines Tages aufgebrochen und schickten 'Alî 'Abd ibn Abû 'l-Raida in der Morgendämmerung voraus, um für uns Ausschau zu halten. Als er wieder zu uns kam, sagte er: „Freuet euch auf die reiche Beute! Dort kommt eine große Karawane uns entgegen." Wir schauten aus, sahen aber nichts. Da sagten wir: „Wir sehen keine Karawane, aber auch sonst nichts," worauf er erwiederte: „Bei Allah, ich sehe ganz gewiß die Karawane, und ihr voraus schreiten zwei gesprenkelte Rosse, welche ihre Mähnen schütteln." Wir legten uns auf die Lauer bis zum Nachmittag. Da kam die Karawane bei uns an, und die beiden gesprenkelten Rosse gingen an ihrer Spitze. Wir brachen hervor und bemächtigten uns der Karawane."

19. Sâlim Al-Idschâzî hat mir ferner erzählt: „Wir zogen eines Tages aus, und 'Alî 'Abd ibn Abû 'l-Raida stieg empor, um für uns Ausschau zu halten. Er schlief ein und kam erst wieder zum Bewußtsein, als ein Türke, welcher einem Zuge Türken angehörte, ihn angepackt hatte. Sie frugen ihn: „Wer bist du?" Er antwortete: „Ich bin ein armer Mann und habe mein Kameel an einen Kaufmann, der zu einer Karawane gehört, vermietet. Gib mir deine Hand darauf, daß du mir mein Kameel geben wirst, wenn ich euch zu der Karawane führe!" Da gab ihm ihr Anführer seine Hand, und er schritt vor ihnen hin, bis er sie zu uns nach dem Hinterhalt geführt hatte. Nun fielen wir über sie her und nahmen sie gefangen. 'Alî hing sich an den, welcher ihm gerade zunächst stand, und nahm sein Pferd und seine Ausrüstung. Wir nahmen ihnen eine schöne Beute ab."

20. Als Ibn Mulâ'ib ermordet worden war, trat 'Alî 'Abd ibn Abû 'l-Raida in den Dienst des Franken Theophil, des Herrn von Kafartâb[621]. Er erhob sich mit den Franken gegen die Muselmänner, um sie zu plündern, und zeigte sich dabei sehr eifrig zum Schaden der Muselmänner. Er nahm ihr Geld und Gut und vergoß ihr Blut; ja er ging

---

[619] Zarkâ (d. i. die Blauäugige) von Jumâma, einer Stadt im mittleren Arabien, ist in der alt-arabischen Sage das Urbild eines scharfen Gesichts. Siehe Freytag, Arabum proverbia I, S. 182.

[620] Im Jahre 1106. Näheres hierüber findet sich bei Ibn Al-Athîr und Abû 'l-Fidâ (Hist. or. des croisades I p. 232—235 u. 8); ferner bei Ibn Chaldûn in Röhrichts „Quellenbeiträgen" p. 11; G. Weil, Gesch. d. Chalifen III, p. 187—190.

[621] Siehe Anm. 360 u. 361.

soweit, friedliche Wanderer unterwegs zu überfallen. Er hatte in Kafartâb unter der Herrschaft der Franken ein Weib bei sich, welches sein Tun mißbilligte und ihn davon abzuhalten suchte; aber er ließ sich nicht abhalten. Sie ließ einen ihrer Verwandten zu sich holen, von der Zunft der Handwerker — ich glaube, es war ihr Bruder — und versteckte ihn bis zur Nacht im Hause. Sie waren mit einander einig gegen ihren Mann ʿAlî ʿAbd ibn Abû ʾl-Raida, töteten ihn und schleppten all sein Gut fort. Am nächsten Morgen kam sie zu uns nach Schaizar und sagte: „Ich bin zornig geworden über das, was dieser Ungläubige den Muselmännern zugefügt hat.“ Sie hatte den Leuten Ruhe verschafft vor diesem Satan, und wir schätzten sie hoch für ihre Tat. Sie stand bei uns in Ehren und Ansehen.

21. Unter den ägyptischen Emiren war ein Mann Namens Nadî Al-Sulaihî, auf dessen Gesicht zwei Schmarren sichtbar waren; die eine reichte von der rechten Augenbraue bis zum Rande seines Haupthaares, die andere von der linken Augenbraue bis zum Rande seines Haupthaares. Ich frug ihn[622] nach den beiden Hieben, worauf er mir folgendes erzählte: „Als ich noch ein Jüngling war, zog ich einmal zu Fuß auf der Straße nach Jerusalem dahin. Ich suchte Händel mit fränkischen Pilgern. Wir stießen auf einige ihrer Leute, und ich geriet an einen mit einem Speere bewaffneten Mann. Hinter ihm drein kam seine Frau. Sie trug einen hölzernen Krug, der mit Wasser gefüllt war. Der Mann versetzte mir einen Schlag mit der Lanze, und daher rührt die eine Schmarre. Ich schlug ihn dafür tot und schritt dann auf sein Weib zu. Dieses schlug mir seinen hölzernen Krug ins Gesicht und verwundete mich. Daher die andere der beiden Narben, die mein Gesicht gezeichnet haben.“

22. Noch ein Beispiel weiblicher Tapferkeit! Ein Zug fränkischer Pilger hatte eine Pilgerfahrt[623] gemacht und kehrte nach Rafanija[624] zurück, welches zu jener Zeit den Franken gehörte. Sie verließen Rafanija wieder, um nach Apamea weiter zu ziehen, verirrten sich aber bei der Nacht und gelangten nach Schaizar. Unsere Stadt war aber damals mauerlos, und so konnten sie ungehindert hineinkommen. Es waren ihrer ungefähr 700—800, Männer, Weiber und junge Leute. Das Heer von Schaizar war gerade ausgezogen unter der Führung meiner beiden Oheime ʿIzz al-Dîn Abû ʾl-ʿAsâkir Sultân und Fachr al-Dîn Abû

[622] Wir erinnern uns, daß Usâma in den Jahren 1144—54 Gast der Fatimiden-Chalifen in Kairo war.

[623] Natürlich nach Jerusalem.

[624] Siehe Anm. 217.

Kâmil Schâfi[625] (Allah sei beiden gnädig!), welche ihre beiden neuvermählten Frauen abholen wollten. Es waren Schwestern aus der Familie der Banû Al-Sûfî von Aleppo. Mein Vater dagegen (Allah sei ihm gnädig!) war in der Festung geblieben. Ein Mann ging in irgend einem Geschäft Nachts zur Stadt hinaus, sah da einen Franken, kehrte zurück, um sein Schwert zu holen, ging wieder hinaus und tötete ihn. In der Stadt erhob sich ein Geschrei, die Männer stürzten hinaus, töteten die Franken und erbeuteten was dieselben bei sich hatten: Weiber, Kinder, Silber und Vieh.

23. In Schaizar lebte eine Frau, das Weib eines unserer Gefährten. Sie hieß Nadra und war die Tochter eines gewissen Buzarmât. Dieselbe zog mit den Männern aus, nahm einen Franken gefangen und führte ihn in ihr Haus. Dann ging sie wieder hinaus, fing einen zweiten und brachte ihn heim. Sie ging zum dritten mal hinaus und holte abermals einen. Die drei Franken wurden an einem Orte zusammen bei ihr verwahrt. Was sie bei sich hatten, nahm sie ihnen ab, soweit es ihr für deren Gefangennehmung zustand. Dann ging sie hinaus, um Leute aus ihrer Nachbarschaft herbeizurufen, welche die Gefangenen töteten.

24. In derselben Nacht noch trafen auch meine beiden Oheime mit dem Heere ein. Viele von den Franken waren in die Flucht geschlagen worden, und die Männer von Schaizar hatten sie verfolgt und außerhalb der Stadt niedergemacht. Die heimkehrende Reiterei strauchelte in der Nacht über den Leichen der Getöteten. Sie wußten aber nicht, worüber sie gestolpert waren, bis einer von ihnen abstieg und in der Finsternis die Leichname erkannte. Diese Entdeckung erschreckte sie; denn sie glaubten, die Stadt wäre überfallen worden. Aber es war reiche Siegesbeute, welche Allah unseren Leuten zugetrieben hatte.

25. Einige von den gefangenen fränkischen Mädchen wurden in die Wohnung meines Vaters (Allah sei ihm gnädig!) gebracht. Nun sind aber die Franken (Allah verfluche sie!) eine verdammte Rasse: sie verheiraten sich nur mit Leuten ihres Volkes. Mein Vater bemerkte unter jenen Jungfrauen ein frisches, junges Mädchen und befahl der Oberhofmeisterin seines Hauses: „Führe es ins Bad, bringe seine Kleidung in Ordnung und bemühe dich, es für die Reise fertig zu machen!" So geschah es. Mein Vater übergab das Mädchen einem seiner Diener und schickte es zu dem Emir Schihâb al-Dîn Mâlik ibn Sâlim ibn Mâlik, dem Herrn von Kalʿat Dschaʿbar[626], welcher ihm befreundet war, und

---

[625] Nur hier erwähnt.

[626] Siehe Anm. 451.

schrieb ihm dazu folgende Zeilen: „Wir haben uns von den Franken eine Beute geholt. Ich schicke dir hiermit einen Teil davon.“ Das Mädchen gefiel dem Emir und entzückte ihn. Er behielt es für sich, und es gebar ihm einen Sohn, welcher den Namen Badrân[627] erhielt. Sein Vater bestimmte ihn zu seinem Nachfolger. Als er herangewachsen war, starb sein Vater, und Badrân regierte die Stadt und die Untertanen, jedoch nach den Befehlen und Verboten seiner Mutter. Diese verabredete sich mit einigen Leuten und ließ sich mittelst eines Seiles zur Stadtmauer von Kalʿat hinab. Jene brachten sie nach Sarûdsch[628], welches damals den Franken gehörte, und sie verheiratete sich mit einem fränkischen Schuster, während ihr Sohn Herr von Kalʿat Dschaʿbar war!

26. Unter jenen Frauen, welche in das Haus meines Vaters gebracht wurden, befanden sich auch eine Greisin mit ihrer Tochter, einem jungen Weibe von schöner Gestalt, und mit einem kraftvollen Sohne. Der Sohn wurde ein Muselmann, und seine Bekehrung zum Islam war aufrichtig, wie man an seinem Gebet und seinem Fasten deutlich sehen konnte. Er lernte die Bearbeitung des Marmors von einem Steinmetz, welcher das Haus meines Vaters mit Marmorplatten belegte. Nachdem er lange bei uns geweilt hatte, verheiratete ihn mein Vater mit einer Frau aus rechtschaffener Familie und versah ihn mit allem, was er zu seiner Hochzeit und für sein Hauswesen bedurfte. Seine Frau beschenkte ihn mit zwei Kindern, welche heranwuchsen, und er war allen herzlich zugetan. Der eine der beiden Knaben mochte fünf oder sechs Jahre zählen, als ihr Vater Raoul, ein noch junger Mann, der seine Freude an ihnen hatte, sie nebst ihrer Mutter und sämtlichem Hausrat nahm und eines Morgens nach Apamea aufbrach zu den Franken, wo er samt seinen Kindern zum Christentum übertrat, nachdem er ein Muhammedaner und frommer Beter gewesen war. Allah (hoch erhaben ist er!) möge die Welt von ihnen reinigen!

49. Schilderung der Franken.

1. Ehre sei dem Urheber und Schöpfer aller Dinge! Wenn jemand die Gepflogenheiten der Franken genau kennen gelernt hat, so muß er

---

[627] Dieser Emir Badrân wird erwähnt von Kamâl al-Dîn in Hist. or. des croisades III p. 728.

[628] Sarûdsch in Mesopotamien, südwestlich von Edessa, gelangte schon im Jahre 1101 in den Besitz der Franken. Vergl. Ibn Al-Athîr und Abû 'l-Fidâ in Hist. or. des crois. I p. 207.

Allah den Erhabenen ehren und heiligen; denn er hat Bestien in ihnen gesehen, die sich auszeichnen durch Mut und Tapferkeit im Kampf, aber durch nichts weiter, wie auch die Bestien den Vorzug der Stärke und des mutigen Angriffs besitzen.

2. Ich will einiges erwähnen von ihren Eigentümlichkeiten und besonders von ihrer staunenswürdigen Intelligenz.

3. Im Heere des Königs Fulko [629], des Sohnes Fulko's, befand sich ein hochangesehener fränkischer Ritter. Er war aus ihrem Vaterland gekommen, um eine Pilgerfahrt zu machen und dann wieder heimzukehren. Er trat mit mir in freundschaftlichen Verkehr und wurde so anhänglich an mich, daß er mich ‚mein Bruder' nannte. Kurz, es herrschte zwischen uns Liebe und Freundschaft. Als er sich zur Seereise in seine Heimat entschlossen hatte, sagte er zu mir: „O mein Bruder, ich gedenke nun in meine Heimat zu reisen und möchte gern, daß du deinen Sohn mit mir ziehen ließest in mein Vaterland (ich hatte nämlich meinen vierzehnjährigen Sohn [630] bei mir); er würde dort die Ritter sehen und die ritterlichen Künste lernen. Wenn er dann wieder heimkehrte, könnte er es mit jedem Manne von Einsicht und Bildung aufnehmen." Die Rede beleidigte mein Ohr; denn sie kam aus keinem verständigen Munde. Selbst wenn mein Sohn gefangen genommen worden wäre, so hätte ihm die Gefangenschaft nichts schlimmeres eintragen können als die bequeme Reise in's Land der Franken. Ich antwortete ihm: „Bei deinem Leben, das habe ich auch im Sinne gehabt; aber an der Ausführung verhindert mich die Besorgnis meiner Mutter für ihn, die ihn so sehr liebt, daß sie ihn nicht einmal mit mir fortläßt, ohne mich vorher schwören zu lassen, daß ich ihn zu ihr zurückbringen werde." Er sagte: „Deine Mutter lebt also noch?" „Gewiß", erwiederte ich, worauf er versetzte: „Dann sei ihr nicht entgegen!"

4. Nun ein Beispiel von ihrer wunderbaren Heilkunst! Der Gebieter von Munaitira [631] schrieb an meinen Oheim und bat ihn, ihm einen Arzt zu schicken, daß er etliche Kuren vornehme an seinen kranken Freunden. Mein Oheim schickte ihm einen christlichen Arzt Namens Tâbit (?) [632]. Nach kaum zehntägiger Abwesenheit kehrte er

---

629 Siehe Anm. 306 u. 400.

630 Usâma meint vermutlich seinen Lieblingssohn Adûd al-Daula (oder al-Dîn) Abû 'l Fawâris Murhaf. Vergl. Anm. 902.

631 Munaitira ist eine Burg im Libanon und gehörte zur Grafschaft Tripolis, bis Nûr al-Dîn von Damaskus sie im Jahr 1166 überrumpelte und besetzte. Derenbourg, Vie d'Ous. p. 491 n. 3 nach Ibn Al-Athîr in Hist. or. des croisades I p. 545.

632 Aus dem ثابت des Textes ist auch nicht mit annähernder Sicherheit *festzustellen*, wie dieser christliche Arzt eigentlich hieß. Ich lese mit Deren-

schon wieder zu uns zurück. Wir fragten ihn erstaunt: „Wie hast du nur so schnell die Kranken geheilt?" Der Arzt erwiederte: „Man brachte mir einen Reiter, an dessen Bein sich ein Geschwür gebildet hatte, und eine Frau, welche von einem zehrenden Fieber befallen war. Dem Reiter habe ich ein Zugpflaster aufgelegt. Das Geschwür brach auf und nahm einen gutartigen Verlauf. Der Frau verordnete ich Diät und besserte ihr körperliches Befinden durch Darreichung von pflanzlicher Nahrung. Da kam ein fränkischer Arzt hinzu und sagte: ‚Der versteht nicht sie zu heilen.' Darauf wandte er sich an den Reiter mit der Frage: ‚Was ist dir lieber: zu leben mit einem Bein oder zu sterben mit zwei Beinen?' Dieser antwortete: ‚Leben mit einem Bein.' Dann sagte der fränkische Arzt: ‚Holt mir einen starken Reiter mit einem scharfen Beil!' Der Reiter mit dem Beile erschien. Ich war noch zugegen. Nun legte der Arzt das Bein des Patienten auf einen hölzernen Hauklotz und befahl dem Reiter: ‚Schlag ihm das Bein mit einem einzigen Axthieb ab!' Der Reiter versetzte ihm einen Hieb, während ich zusah. Aber das Bein war damit noch nicht abgetrennt. Er schlug zum zweiten mal zu. Da floß das Mark des Beines aus, und der Unglückliche starb zur Stunde. Darauf untersuchte der Arzt die Frau und sagte: ‚Dieses Weib hat einen Teufel im Kopf, der in sie verliebt ist. Schneidet ihr die Haare ab!' Man schnitt sie ihr ab, und sie aß wieder die Speisen ihrer Landsleute, Knoblauch und Senf. Das Fieber stieg bei ihr. Der Arzt sprach: ‚Der Teufel ist ihr in den Kopf gestiegen.' Mit diesen Worten ergriff er das Rasiermesser, machte ihr kreuzweise einen Schnitt in den Kopf und zog ihr die mittlere Kopfhaut ab, bis der Schädelknochen bloßgelegt war, den er nun mit Salz rieb. Die Frau starb zur selbigen Stunde. Ich fragte die Leute: ‚Habt ihr noch eine nötige Verrichtung für mich?' Sie antworteten: ‚Nein', und so ging ich, nachdem ich von ihrer Heilkunst gelernt hatte, was mir von ihr bis dahin unbekannt geblieben war."

5. Ich habe übrigens die Heilkunst der Franken auch von einer anderen Seite kennen gelernt. Der König[633] hatte unter seinen Rittern einen Schatzmeister Namens Bernhard[634] (Allah verfluche ihn!), welcher einer der fluch- und strafwürdigsten Franken war. Diesen

---

bourg auf Geratewohl Tâbit. Vielleicht hat er aber auch Naboth oder Nabob geheißen.

[633] Gemeint ist wohl der in diesem Abschnitt Absatz 3 bereits genannte König Fulko von Jerusalem.

[634] Arabisch: Barnâd. Es ist noch nicht gelungen, einen Schatzmeister dieses Namens aus dem 12. Jahrhundert am Hofe der Könige von Jerusalem zu ermitteln.

hatte ein Pferd mit dem Huf an seinen Schenkel getroffen, woraus ein Fußleiden entstand. Es wurden an vierzehn Stellen Einschnitte gemacht. Aber so oft sich die Wunden an einer Stelle schlossen, brachen sie an einer anderen wieder auf. Ich meinerseits betete für seinen Untergang. Da kam aber ein fränkischer Arzt zu ihm, welcher die Pflaster von ihm entfernte und die Wunden mit scharfem Essig zu waschen begann. Die Wunden vernarbten, der Kranke genas und erholte sich. Unkraut verdirbt nicht[635].

6. Ein weiteres Beispiel von der wunderbaren Heilkunst der Franken! Bei uns in Schaizar lebte ein Handwerker mit Namen Abû 'l-Fath. Derselbe hatte einen Sohn, an dessen Hals sich Geschwülste gebildet hatten. So oft dieselben an einer Stelle verschwanden, kamen sie an einer anderen wieder zum Vorschein. Als er in einer Angelegenheit nach Antiochien reisen mußte, nahm er seinen Sohn dahin mit. Ein Franke sah denselben und erkundigte sich nach ihm. „Es ist mein Sohn," antwortete der Handwerker. Der Franke sagte: „Schwöre mir bei deiner Religion, daß du, wenn ich dir ein Mittel beschreibe, welches ihn von der Krankheit befreien wird, von keinem, den du damit kurieren wirst, eine Belohnung annehmen willst, dann will ich dir ein Mittel verraten, das ihm helfen wird." Er schwur es ihm zu, und der Andere sagte ihm: „Nimm für deinen Sohn ungemahlene Mandragorenwurzel, röste sie und mache sie gebrauchsfertig durch Hinzufügung von Olivenöl und scharfem Essig; reibe damit den Hals deines Sohnes ein, bis die schmerzhafte Stelle es aufgesogen hat. Hierauf nimm geschmolzenes Blei, füge Butter hinzu[636] und streiche es ihm auf, so wird es ihn gesund machen." Der Mann behandelte seinen Sohn auf die beschriebene Weise, und dieser genas wirklich. Die Wunden vernarbten, und der junge Mensch erlangte wieder seine volle frühere Gesundheit. Ich behandelte mit diesem Heilmittel jeden, an welchem die gleiche Krankheit zum Ausbruch kam. Es half immer, und das Leiden, worüber die Patienten sich beklagten, wurde beseitigt.

7. Alle diejenigen, welche sich neuerdings auf dem Gebiete der Franken ansiedeln, gehen schroffer mit unseren Leuten um, als jene, welche einst das Land in Besitz nahmen und freundschaftlich mit den Muselmännern verkehren lernten.

8. Ein Beweis für die Härte der Franken (Allah möge ihnen Schimpf und Schande antun!) ist das, was mir widerfuhr, als ich Jerusalem

---

[635] Wörtlich: „(er erholte sich) wie ein Teufel."

[636] Die hinzugefügte Butter soll vermutlich bewirken, daß das geschmolzene Blei auch in erkaltetem Zustande breiartig weich bleibt und also wie eine Salbe aufgestrichen werden kann. (?)

besuchte[637]. Ich trat in die Moschee Al-Aksâ, neben welcher eine kleine Moschee stand, aus der die Franken eine Kirche gemacht haben. Als ich in die Moschee Al-Aksâ eintrat, welche die Tempelherren[638], meine guten Freunde[639], in Besitz genommen hatten, räumten sie mir eben jene kleine Moschee ein, damit ich darin beten könne. Eines Tages betrat ich dieselbe und verherrlichte Allah. Als ich so in Andacht versunken dastand, stürzte ein Franke auf mich zu, ergriff mich und wandte mein Angesicht nach Osten, indem er mir zuschrie: „So wird gebetet!“ Einige anwesende Tempelherren eilten herzu, packten ihn und warfen ihn hinaus. Ich nahm nun mein Gebet wieder auf. Aber jener Mensch warf sich trotz des empfangenen Denkzettels von neuem auf mich, drehte mein Angesicht nach Osten und sagte: „So wird gebetet!“ Und wieder drangen die Tempelritter auf ihn ein und warfen ihn hinaus. Sie entschuldigten sich bei mir und sagten: „Dieser Fremdling ist erst vor kurzer Zeit aus dem Lande der Franken gekommen und hat noch niemand anders beten sehen als mit ostwärts gerichtetem Angesicht.“ Ich erwiederte: „Ich habe nun genug gebetet“ und ging hinaus. Ich war erstaunt über diesen Satan, wie sein Gesicht von Fanatismus glühte, wie es ihm einen ordentlichen Schrecken einjagte und er es gar nicht fassen konnte, jemand beten zu sehen mit südwärts gewandtem Angesicht[640].

9. Ich sah einen von den Franken zu dem Emir Muʿîn al-Dîn[641]

---

[637] Um's Jahr 1140. Derenbourg, Autobiographie d'Ous. p. 131 n. 1.

[638] Der Ritterorden der Tempelherren oder Templer wurde ums Jahr 1118 von Hugo von Payens und Gottfried von St. Omer gestiftet. König Balduin II. gab ihnen eine Wohnung in seinem Palaste nahe bei der Stelle, wo einst der salomonische Tempel gestanden hatte. Aus diesem Grunde nannte man sie milites templi oder Templarii. Ihr erster Ordensmeister wurde Hugo von Payens. Ein weißer Mantel mit einem roten Kreuze bildete die Ordenstracht. Der Orden gelangte bald durch Schenkungen zu großem Reichtum und zog sich durch seine allzufreundlichen Beziehungen zu den Sarazenen manchen bitteren Tadel zu. König Philipp der Schöne von Frankreich, lüstern nach den Schätzen der Tempelherren, strengte 1307 einen Prozeß gegen sie an, der im Jahre 1312 zur Aufhebung des Ordens durch Papst Clemens V. führte. Der letzte Großmeister der Templer, Jakob von Molay, erlitt am 11. März 1314 den Feuertod. Vergl. Kugler, Gesch. der Kreuzzüge S. 111 ff.

[639] Usâma's freundschaftliche Beziehungen zu den Tempelherren datierten wahrscheinlich von seinem ersten Besuch in Jerusalem im Jahre 1138, worüber er selbst in seinem ‚Kitâb al-ʿasâ‘ (liber de baculo) berichtet.

[640] D. h. in der Richtung nach Mekka.

[641] Usâma hatte dies mal die Reise nach Jerusalem in Begleitung dieses seines mächtigen Gönners, des leitenden Staatsmannes von Damaskus, gemacht. Es war während seines ersten Aufenthaltes in letzterer Stadt (1138—1144).

(Allah sei ihm gnädig!) kommen, als dieser gerade in dem Felsentempel[642] war. Er frug ihn: „Möchtest du Gott als Kind sehen?" „Gerne", antwortete dieser. Da schritt er vor uns hin und enthüllte uns schließlich das Bild der Maria mit dem Messias (Friede sei über ihm!) als Kind in ihrem Schooß. „Das ist Gott als Kind," sagte der Franke. Hoch erhaben ist Allah, aber Blindheit ist's, was die Ungläubigen erhaben und groß nennen.

10. Die Franken wissen nichts von Ehrgefühl und Eifersucht[643]. Es mag geschehen, daß einer von ihnen mit seiner Frau spazieren geht, ein anderer Mann begegnet ihm, ergreift die Hand der Frau, zieht sich mit ihr zurück und plaudert mit ihr, während der Gatte beiseits steht und geduldig das Ende ihrer Unterhaltung abwartet. Und wenn sie allzu lange bei ihm verweilt, läßt er sie mit dem Gesellschafter allein und geht weiter.

11. Ich habe selbst ein derartiges Vorkommnis mit angesehen. Als ich einmal[644] nach Nâblus[645] kam, kehrte ich im Hause eines gewissen Muʿizz ein, da sein Haus das Absteigequartier der Muselmänner war. Seine Bogenfenster waren nach der Straße zu geöffnet. Auf der anderen Seite der Straße, gerade gegenüber, stand das Haus eines Franken, der den Händlern Wein verkaufte. Er füllte von dem Wein in Flaschen ab und gab dann öffentlich bekannt: der und der Händler hat ein Faß angestochen von diesem Wein. Wer davon haben will, der darf sich nur an dem und dem Ort einfinden. Ich werde ihm von

---

642 Arabisch, ‚Kubbat al-sachra', von den Franken ‚Dôme de la Roche' genannt. Siehe den Plan bei Socin, Palästina und Syrien S. 176.

643 Die größere Freiheit des Verkehrs zwischen Damen und Herren bei den Franken ist dem Muhammedaner natürlich anstößig und gibt ihm Anlaß zu der drolligen Unterstellung, die christlichen Ehemänner wüßten nichts von Eifersucht. In diesem Zusammenhang gibt Usâma, dessen Buch sich sonst durch sittliche Unanstößigkeit auszeichnet, einige verwegene Pikanterien zum besten, die ich am liebsten unterdrückt hätte; ich habe mich aber als Übersetzer hiezu nicht für berechtigt gehalten.

644 Auf derselben Reise durch das Königreich Jerusalem, welche Usâma und seinen Begleiter nicht nur in die Hauptstadt, sondern auch nach Akko, Nâblus, Sebaste, Haifa und Tiberias führte, zwischen 1140 und 1143. Derenbourg, Vie d'Ous. p. 188.

645 Nâblus ist das alte, aus der Bibel wohlbekannte Sichem, oder vielmehr die an dessen Stelle von Flavius Vespasianus erbaute „Neustadt", Flavia Neapolis. Aus dem letzteren Namen ist die arabische Schreibart hervorgegangen. Die Lage von Nâblus zwischen den beiden Bergen Ebal und Garizim wird derjenigen von Heidelberg verglichen. Die Stadt liegt 6—7 Meilen nördlich von Jerusalem (in der Luftlinie); E. Völter, Das heilige Land, S. 214, gibt die Entfernung auf 18 Wegstunden an. Nâblus ist heute noch bewohnt.

dem Anstich des Weines ablassen, welcher in den vorhandenen Flaschen ist.

12. Als der Weinhändler eines Tags heim kam, fand er einen Mann bei seiner Frau im Bett. Er sagte zu ihm: „Was hat dich bewogen, zu meiner Frau hineinzugehen?" Der Fremde erwiederte: „Ich war müde, und so bin ich hereingekommen, um mich auszuruhen." „Aber wie kamst du dazu, dich in mein Bett zu legen?" frug der Ehemann weiter. „Ich fand ein gemachtes Bett, in welchem ich einschlief," versetzte der andere. „Aber das Weib schlief bei dir!" „Freilich, das Bett gehörte ihr; konnte ich sie denn aus ihrem eigenen Bette vertreiben?" „So wahr ich ein guter Christ bin," begnügte sich der Hahnrei zu erwiedern, „wenn du das noch einmal tust, werde ich ein ernstes Wort mit dir reden." Das war sein ganzer Unwille und der Gipfel seiner Eifersucht.

13. Ein weiteres Beispiel ähnlicher Art! Wir hatten einen Badmeister bei uns Namens Sâlim, gebürtig von Al-Muʿarra[646], der im Bade meines Vaters (Allah sei ihm gnädig!) angestellt war. Dieser erzählte: „Ich hatte in Al-Muʿarra eine Badeanstalt eröffnet, um daraus meinen Lebensunterhalt zu gewinnen. Eines Tages besuchte dieselbe ein fränkischer Ritter. Nun können es aber die Franken nicht leiden, wenn einer mit einem Lendentuch umgürtet im Bade umherläuft. Der Ritter streckte daher seine Hand aus, riß mir das Tuch von den Lenden und warf es fort. Nun sah er mich an. Ich hatte in jüngster Zeit meine Schamhaare wegrasiert. Er rief mir: „Sâlim!" Und als ich zu ihm trat, streckte er seine Hand aus nach meiner Scham und sagte: „Sâlim, du bist ein Prachtskerl. Bei der Wahrheit meiner Religion, mach mir's auch so!" Er legte sich auf den Rücken, und er war an jener Stelle wie sein Bart. Ich rasierte ihn. Darauf fuhr er mit der Hand über die Stelle und merkte, wie zart sie sich anfühle. „Bei der Wahrheit deiner Religion," sagte er dann zu mir, „mach's auch der Dame!" Die „Dame"[647] bedeutet in ihrer Sprache die Gattin. Er meinte also seine Frau. Er befahl seinem Diener: „Sage der Dame, sie möge herkommen!" Der Diener ging fort, um sie zu holen und brachte sie auch wirklich herein. Sie legte sich hin auf den Rücken, und er wiederholte mir: „Tue, wie du mir getan!" Ich rasierte jene Haare ab, und ihr Gatte saß dabei und schaute mir zu. Er bedankte sich bei mir und gab mir eine Belohnung für meine Mühe."

---

[646] D. i. Maʿarrat al-Nuʿmân, vergl. Anm. 546.

[647] Das fränkische Wort ist im arabischen Text wiedergegeben durch داما (dâmâ).

14. Beachtet diesen starken Widerspruch! Sie kennen keine Eifersucht und haben kein Ehrgefühl, und doch zeigen sie hohe Tapferkeit. Die Tapferkeit aber kommt doch nur aus dem Ehrgefühl und aus der Empörung über ein schlechtes Gerücht!

15. Folgendes ähnliche Abenteuer ist mir selbst begegnet. Ich besuchte das städtische Bad von Tyrus [648] und nahm in einer darin befindlichen Zelle Platz. Da sagte einer meiner Diener zu mir: „Im Bade werden wir die Gesellschaft einer Frau haben." Und wirklich, als ich hinaustrat um mich auf einer Bank niederzulassen, da war jenes Weib, welches im Bade gewesen war, auch herausgestiegen und trat mir entgegen. Sie hatte ihre Kleider wieder angezogen und stand bei ihrem Vater. Ich erkannte nicht sicher, daß es ein Weib sei, und sagte zu einem meiner Begleiter: „Bei Allah, schau doch, ob es ein Weib ist! Auch wünsche ich, daß du dich nach ihr erkundigst." Er ging weg, und ich sah, wie er den Saum ihres Kleides aufhob und an ihr hinauftastete. Ihr Vater wandte sich nach mir um und sagte: „Es ist meine Tochter. Ihre Mutter ist gestorben, und sie hat niemand, der ihr den Kopf wasche. Darum habe ich sie zu mir in's Bad genommen, um ihr den Kopf zu waschen." „Daran hast du wohl getan," antwortete ich ihm, „und dir einen Gotteslohn an ihr verdient."

16. Von der wunderbaren Heilkunst der Franken will ich noch einen Fall mitteilen, von welchem uns Wilhelm von Büren (Kiljâm de Bûr)[649], der Herr von Tiberias [650], einer ihrer Anführer, erzählt hat. Es hatte sich begeben, daß er sich dem Emir Mu'în al-Dîn [651] (Allah sei ihm gnädig!) als Begleiter anschloß auf einer Reise von Akko [652] nach Tiberias. Ich war auch dabei. Und da hat er uns unterwegs

---

648 Wohl um dieselbe Zeit: zwischen 1140 und 1143. Tyrus, die altberühmte phönikische Handelsstadt und starke Festung am Meere, war am 7. Juli 1124 von den Christen erobert worden und blieb in ihrem Besitze, bis nach dem Falle von Akko am 18. Mai 1291 die ganze syrische Küste den Muhammedanern überlassen wurde. Kugler, Gesch. d. Kreuzzüge S. 109 u. 412.

649 Delaville le Roux, Les archives, la bibliothèque et le trésor de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem à Malte p. 15, hat eine Schenkungsurkunde vom 18. Oktober 1153 veröffentlicht, auf deren Rückseite die Worte zu lesen sind: „Carta de bonis, quas (!) dedit W. de Buri apud Tiberiadis (!) super." Auch Delaborde, Chartes de Terre-Sainte, p. 27. 29. 32 etc. findet sich Wilhelm von Büren als Herr von Tiberias erwähnt. Derenbourg p. 190 n. 2.

650 Tiberias, am westlichen Gestade des Genezareth-See's gelegen, war schon im Jahre 1099 von Tankred weggenommen worden. Saladin eroberte es zurück am 6. Juli 1187. Siehe Kugler S. 67, 193 u. 196.

651 Siehe die Anm. 641.

652 Siehe Anm. 410.

folgendes erzählt. „Es war einmal,“ so begann er, „bei uns in unserem Lande ein sehr mächtiger Ritter. Er wurde krank und kam dem Tode nahe. Wir wandten uns an einen unserer angesehensten Priester und baten ihn: „Komm mit uns, um nach dem Ritter so und so zu sehen!“ Er sagte: „Recht gern“ und ging mit uns. Wir hielten uns überzeugt, daß er den Kranken durch bloßes Auflegen seiner Hände retten könne. Als er ihn gesehen hatte, sagte er: „Bringt mir Wachs!“ Wir schafften ihm ein wenig Wachs herbei. Er erweichte es und machte daraus eine Art Fingergelenke, von welchen er je eines dem Patienten in eines seiner Nasenlöcher stopfte. Der Ritter starb. Als wir ihm meldeten: „Er ist gestorben,“ erwiederte er: „Ja, er mußte große Schmerzen ausstehen; da habe ich ihm die Nase verstopft, damit er stürbe und Ruhe bekäme.“

„Laß das und überlege die Rede mit Verstand!“ [653]

17. Wir wenden uns nun von der Erzählung fränkischer Wunderkuren zu einem anderen Gegenstande.

18. Ich war in Tiberias bei einem der christlichen Feste zugegen. Die Ritter waren ausgezogen zu einem Turnier. Mit ihnen waren auch zwei alte gebrechliche Weiblein hinausgegangen. Man stellte die beiden an einem Ende der Rennbahn auf, während man am anderen Ende ein Schwein verwahrte, das man vorher abgebrüht und auf einen Felsblock gelegt hatte. Nun veranstalteten die Ritter einen Wettlauf zwischen den beiden alten Weibern. Jede derselben wurde begleitet von einer Abteilung Reiterei, um ihr auf dem Wege Hindernisse zu bereiten, so daß die alten Weiblein bei jedem Schritte zu Boden fielen und sich wieder aufrappelten unter schallendem Gelächter der Zuschauer, bis schließlich eine von ihnen den Sieg im Wettlauf errang und jenes Schwein als Siegespreis erhielt.

19. Eines Tages war ich in Nâblus Zeuge eines merkwürdigen Schauspiels. Man hatte zwei Männer zum Zweikampf einander gegenübergestellt. Der Anlaß war folgender: Eine muhammedanische Räuberbande hatte eines der Landgüter bei Nâblus überfallen. Man hatte einen von den Bauern im Verdacht, daß er die Räuberbande nach dem

---

[653] Dieses Hemistich des vorislamischen Dichters Zuhaîr ibn Abî Sulmâ Al-Muzanî, dessen Diwan Usâma mit Vorliebe studierte, kann auch übersetzt werden: „Laß das und fange wieder an, von Harim zu sprechen!“ Harim ibn Sinân war ein freigebiger Gönner des Dichters, der seinerseits mit Lob und Schmeichelei jenem gegenüber nicht kargte. Ob man nun harim als nomen proprium oder als nomen appellativum faßt und demgemäß übersetzt — jedenfalls ist im Sinne Usâma's der Satz eine überleitende Formel, womit ein unangenehmer Gegenstand verlassen wird. Vergl. Derenbourg p. 372 n. 2 u. 494 n. 6.

Landgute geführt habe. Der Bauer entfloh. Der König[654] aber schickte hin und ließ seine Kinder festnehmen. Da kehrte der Flüchtling zurück und sagte zu dem König: „Verfahre gerecht und billig mit mir! Ich will einen Zweikampf bestehen mit dem, der mich beschuldigt hat, ich hätte die Bande nach dem Landgute geführt“[655]. Der König sagte zu dem mit der Ortschaft belehnten Herrn: „Bringe den, der mit ihm kämpfen soll, zur Stelle!“ Jener begab sich in sein Dorf. Hier lebte ein Schmied. Diesen ergriff er und sagte zu ihm: „Du wirst mit dem Erzürnten kämpfen.“ Denn der Grundherr war besorgt für die Sicherheit seiner Bauern, daß keiner von ihnen getötet und sein Gut nicht verwahrlost werde.

20. Ich bekam diesen Schmied zu sehen. Er war ein junger Mann von kräftigem Körperbau, hatte aber den Fehler, daß er, wo er ging und stand, etwas zu trinken haben mußte. Was den anderen betrifft, welcher den Zweikampf gefordert hatte, so war dieser ein Greis, jedoch stark von Geist; er klatschte mutig in die Hände und machte sich sichtlich nicht viel aus dem Zweikampfe. Der Vicomte (Biskund), der Stadtkommandant[656], erschien und gab jedem von ihnen einen Prügel und einen Schild. Dann ließ er die Zuschauer ringsum im Kreise Spalier bilden.

21. Die Kämpfer gingen auf einander los. Der Alte drängte den Schmied zurück, der rückwärts und rückwärts wich, bis er gegen den Kreis getrieben war. Dann wandte er sich wieder zur Mitte des Kampfplatzes. Die beiden hieben so heftig auf einander ein, daß sie zuletzt wie eine Blutsäule dastanden.

22. Der Kampf zwischen den beiden zog sich in die Länge; daher trieb der Vicomte sie zur Eile an, indem er ihnen zurief: „Tummelt euch!“ Dem Schmied kam seine Übung in der Handhabung des Hammers zu statten. Als der Greis ermattet war, versetzte ihm der Schmied einen Schlag, daß er hinstürzte. Sein Prügel fiel dabei unter seinen Rücken. Der Schmied kniete auf ihn, um ihm seine Finger in die Augen zu bohren, aber er vermochte es nicht wegen des aus seinen Augen hervorquellenden Blutes. Darauf erhob er sich von ihm und

---

[654] König von Jerusalem war damals Fulko von Anjou (1131—1142). Siehe über denselben Anm. 306 u. 400.

[655] Die Meinung des Mannes ist, daß ein Gottesurteil — der Ausgang des richterlichen Zweikampfes, zu dem er sich erbietet — über seine Schuld oder Unschuld entscheiden solle.

[656] Der damalige Vicomte von Nâblus (Sichem) hieß Ulrich. Derenbourg p. 188 und 477 n. 5 nach Ducange, Les familles d'outre-mer p. 412 und Delaborde, Chartes de Terre-Sainte p. 31. 35. 40 u. ö.

schlug ihm mit dem Prügel so lange auf den Kopf, bis er tot war. Man legte der Leiche alsbald einen Strick um den Hals, schleppte sie fort und hing sie an einen Galgen[657].

23. Der Herr, welcher den Schmied hergebracht hatte, schenkte ihm ein Grundstück, ließ ihn hinter sich drein reiten und verließ mit ihm den Platz. Dies ist ein Beispiel summarischer fränkischer Justiz und Rechtsprechung. Allah verfluche sie!

24. Ich reiste einmal[658] mit dem Emir Mu'în al-Dîn (Allah sei ihm gnädig!) nach Jerusalem[659]. Unterwegs kehrten wir in Nâblus[660] ein. Da kam zu ihm ein blinder Mann. Es war ein junger, wohlgekleideter Muhammedaner, welcher ihm eine Frucht als Geschenk darbrachte und ihn bat ihm zu erlauben, daß er in seinem Dienste mit ihm nach Damaskus ziehen dürfe. Mu'în willigte ein. Ich erkundigte mich nach ihm und erfuhr, daß seine Mutter mit einem Franken verheiratet gewesen sei und ihn ermordet habe. Ihr Sohn führte Böses im Schilde gegen die fränkischen Pilger und verband sich mit seiner Mutter zu ihrer Ermordung. Die Franken schöpften schließlich Verdacht gegen ihn und übten an ihm ihre landesübliche Justiz. Sie stellten ein großes Faß auf, das sie mit Wasser füllten, und legten ein hölzernes Brett darüber. Dann banden sie dem Verdächtigen die Hände auf dem Rücken zusammen, befestigten an seiner Fessel einen Strick und warfen ihn in das Faß. War er unschuldig, so sank er im Wasser unter, und man zog ihn an jenem Stricke wieder heraus, daß er nicht ertrank. Wenn er aber eine Schuld auf sich hatte, so sank er nicht unter im Wasser[661]. Und wenn er[662] sich auch alle Mühe gab, nachdem sie ihn in's Wasser geworfen hatten, darin unterzutauchen, so brachte er

[657] Nach dem Glauben der Zeit war durch die Besiegung des Bauern seine Schuld erwiesen. Die nachträgliche Aufknüpfung stellte also die Strafe dar für die begangene Verräterei.

[658] Auch hier gilt die Anm. 644 u. 641.

[659] Jerusalem war bekanntlich im ersten Kreuzzug am 15. Juli 1099 von Gottfried von Bouillon erstürmt worden und blieb von da an im Besitze der Christen bis zum 2. Oktober 1187.

[660] Siehe Anm. 645.

[661] Neben dem richterlichen Zweikampf, wofür Absatz 19—23 dieses Abschnitts ein anschauliches Beispiel erzählt hat, war diese Wasserprobe eine andere beliebte Form des Gottesurteils. Das weiter oben erwähnte Brett ist offenbar frei auf der Wasserfläche des großen Behälters schwimmend zu denken. Der Angeschuldigte wurde darauf gelegt, und nun kam es darauf an, ob das Brett seine Last trug oder mit ihr versank.

[662] Subjekt dieses Satzes ist der junge Muslim, Sohn eines fränkischen Vaters und einer muhammedanischen Mutter, welcher sich zu Nâblus in den Schutz Mu'în al-Dîn Anar's begab.

es doch nicht fertig. Er mußte ihr Urteil über sich ergehen lassen (Allah verfluche sie!) und wurde geblendet.

25. Der Mann kam also damals nach Damaskus, wo der Emir Muʿîn al-Dîn (Allah sei ihm gnädig!) für alle seine Bedürfnisse sorgte. Dann sprach er zu einem seiner Diener: „Führe ihn zu Burhân al-Dîn von Balch[663] (Allah sei ihm gnädig!) und sage diesem, er solle einem befehlen, daß er diesem den Koran und einige Kenntnis der Gesetze beibringe!" Der Blinde aber sprach zu ihm: „[Allah verleihe dir] Heil und Sieg! aber das ist nicht mein Fall." Muʿîn al-Dîn erwiederte ihm: „Und was erwartest du denn von mir?" „Daß du mir ein Pferd, einen Maulesel und Waffen geben und einen Reiter aus mir machen mögest," versetzte jener. Muʿîn sagte: „Das hätte ich nicht geglaubt, daß ein Blinder zu einem Reiter taugte!"

26. Von den Franken haben sich manche fest unter uns angesiedelt und sich freundlich zu den Muselmännern gestellt. Diese sind besser als diejenigen, welche erst in neuerer Zeit in ihrem Gebiete sich niedergelassen haben. Diese Ausländer sind gar nicht mit jenen zu vergleichen.

27. Dafür erlebte ich ein Beispiel, als ich einmal einen Freund in irgend einer Angelegenheit nach Antiochien schickte. Das Stadtoberhaupt[664] war damals Theodor Sophianos (Tâdurus ibn Al-Safî)[665]. Zwischen mir und ihm bestand ein freundschaftliches Verhältnis, als er die Herrschaft in Antiochien ausübte. Eines Tages sagte er zu meinem Freund: „Ein mir befreundeter Franke hat mich eingeladen. Komm mit mir, damit du ihre Weise kennen lernst!" Nachher erzählte er mir folgendes:

28. „Ich ging mit ihm, und wir kamen in das Haus eines jener alten Ritter, welche mit der ersten Expedition[666] der Franken ausgezogen waren. Er hatte sich aus der Löhnungs- und Dienstliste streichen lassen und hatte in Antiochien ein Besitztum, von welchem er lebte. Er ließ eine schöne Tafel aufstellen, beladen mit äußerst reinlichen und trefflichen Speisen. Als er sah, daß ich zu essen zögerte, sagte er zu mir: „Iß nur! es wird dir schmecken. Ich mag selbst nicht

---

[663] Balch, das alte Baktra, eine Stadt in Persien, am Oberlauf des Oxus.

[664] Also etwa der Bürgermeister nach unserer Art zu reden. Keinesfalls ist an das politische Oberhaupt, an den Fürsten, zu denken.

[665] Über diesen Theodor ist sonst nirgends etwas bekannt. Auch die Transscription des ibn Al-Safî in ‚Sophianos' ist unsicher. Siehe Derenbourg p. 474 n. 4.

[666] Es war also ein Teilnehmer am ersten Kreuzzug, welcher Mitte August *1096* unter Führung des Herzogs Gottfried von Bouillon die Heimat verließ.

essen von den Speisen der Franken. Ich habe ägyptische Köchinnen und esse nur, was sie gekocht haben, und insbesondere kommt in mein Haus kein Schweinefleisch.“ So aß ich denn, jedoch mit Vorsicht. Dann gingen wir mit einander weg.

29. Als ich darauf über den Marktplatz ging, heftete sich mir ein fränkisches Weib an die Fersen und schimpfte in ihrer barbarischen Sprache. Ich verstand aber nicht, was sie sagte. Eine Menge Franken sammelte sich um mich, und ich glaubte bestimmt, daß meine letzte Stunde gekommen sei. Da kam aber gerade zur rechten Zeit jener Ritter des Wegs daher, und als er mich erblickte, trat er näher und sagte zu dem Weibe: „Was hast du mit diesem Muselmann zu schaffen?“ Sie sprach: „Er hat meinen Bruder Hurso (Urs) getötet.“ Dieser Hurso war ein Ritter von Apamea [667], welchen ein Krieger von Hamâ [668] getötet hatte. Mein Retter schrie die Frau an: „Das ist ja ein friedlicher Bürger, nämlich ein Kaufmann, der nicht kämpft und an keinem Kampfe sich beteiligt.“ Dann schalt er auch jene Leute, welche sich zusammengerottet hatten, worauf sie sich zerstreuten. Er nahm mich bei der Hand und ging mit mir fort. Ich hatte es der Teilnahme an jenem Mahle zu danken, daß ich dies mal dem Tode entging.“

50. Seltsame Schwächen.

1. Es ist eine der Sonderbarkeiten des Menschenherzens, daß derselbe Mann, welcher sich furchtlos in Kämpfe hineinstürzt und den Gefahren trotzt, dann wieder zurückbeben kann vor etwas, das nicht einmal Kinder und Frauen erschreckt. Das habe ich beispielsweise einmal beobachtet an meinem Oheim ʿIzz al-Dîn Abû ’l-ʿAsâkir Sultân (Allah sei ihm gnädig!), der doch einer der tapfersten Männer seines Volkes war. Er hatte ruhmvolle Kämpfe und denkwürdige Lanzenstöße aufzuweisen. Wenn er aber eine Maus erblickte, so veränderte sich sein Gesichtsausdruck; es ergriff ihn eine Art Schauder, und er erhob sich von dem Orte, wo er sie sah.

2. Unter seinen Dienern befand sich ein tapferer Mann Namens Sandûk, der wegen seines Mutes und seiner Kühnheit bekannt war. Vor einer Schlange hatte er aber solche Furcht, daß er beim Anblick einer solchen völlig den Kopf verlor. Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) sagte einmal zu ihm, als er vor meinem Oheim stand: „O Sandûk, du bist ein wackerer Bursche, und jeder kennt deine Tapferkeit; aber

[667] Siehe Anm. 190.
[668] Siehe Anm. 178.

schämst du dich nicht, daß du dich vor einer Schlange fürchtest?" Er antwortete: „O mein Gebieter, was ist daran Verwunderliches? In Hums lebte ein mutiger Mann, ein hervorragender Held, welcher vor einer Maus erschrack und daran starb." Damit spielte er auf seinen Herrn an, weshalb denn auch mein Oheim (Allah sei ihm gnädig!) ihm zurief: „Daß Allah dich schände, du infamer Schlingel, du!"

3. Ich kannte einen Mameluken meines Vaters (Allah sei ihm gnädig!) mit Namen Lulu. Er war ein trefflicher, kühner Mann. Ich war Nachts von Schaizar ausgezogen mit vielen Mauleseln und Lasttieren. Ich wollte mit ihnen Holz aus dem Gebirge holen, welches ich dort hatte hauen lassen, um eine Mühle [669] daraus zu erbauen. Wir hatten die Gegend von Schaizar bereits verlassen und dachten, der Tag werde bald anbrechen; aber es war nichts damit. Schon waren wir zu einem Dorfe Namens Dubais gelangt, als die Nacht noch nicht halb herum war. Daher sagte ich: „Steigt ab! In der Nacht können wir doch nicht ins Gebirge eindringen." Als wir abgestiegen waren und uns gelagert hatten, hörten wir ein Pferd wiehern. Wir sagten uns: „Das sind die Franken" und bestiegen in der Finsternis wieder unsere Pferde, während ich mir im Herzen vornahm, den ersten besten von ihnen niederzustoßen und sein Pferd zu nehmen, wenn sie unsere Tiere samt ihren Führern ergreifen würden. Ich sprach zu Lulu und drei weiteren Dienern: „Reitet uns voraus und bringt uns sichere Kunde darüber, was dieses Wiehern zu bedeuten hat!" Sie galoppierten voraus und stießen bald auf jene, welche in großer Zahl versammelt waren. Lulu ritt an der Spitze der anderen zu ihnen hin und sagte: „Redet! oder ich töte euch alle mit einander." Er war ein trefflicher Bogenschütze. Sie erkannten ihn an der Stimme und antworteten: „Du bist der Leibwächter Lulu." „Jawohl," versetzte er. Und siehe, es war das Heer von Hamâ unter der Anführung des Emirs Saif al-Dîn Suwâr [670] (Allah sei ihm gnädig!). Sie befanden sich auf der Rückkehr von einem Beutezug ins Gebiet der Franken. Suwâr übertraf an

[669] Arabisch: nâ'ûra. Vielleicht ist damit auch nur ein Schöpfrad gemeint, wie dergleichen heute noch im Orontestal zur Bewässerung der Felder gebraucht werden. Siehe die Abbildung von Hamâ in Dr. Ed. Sachau's ‚Reise in Syrien' S. 66/67 und Derenbourg, Vie d'Ous p. 10/11.

[670] Saif al-Dîn Suwâr (Ibn Al-Athîr und Abû 'l-Fidâ nennen ihn Aswâr) war der Statthalter Zankî's in Aleppo. Derselbe machte im Mai 1136 einen Streifzug in das antiochenische Gebiet, plünderte das reiche Laodicea und schleppte angeblich 7000 Gefangene mit sich fort. Siehe Ibn Al-Athîr, Hist. or. des croisades I p. 416—417; Kamâl al-Dîn, Zubda, ebendaselbst p. 672; vergl. Röhricht, ‚Beiträge' I S. 302; Derenbourg p. 152—153 und Kugler, Gesch. d. *Kreuzzüge* S. 119.

Kühnheit seine ganze Schar; wenn er aber zu Hause eine Schlange sah, floh er eiligst hinaus und sagte zu seiner Gemahlin: „Sieh du zu, wie du mit der Schlange fertig wirst!“ Sie erhob sich dann, machte sich über die Schlange her und tötete sie.

4. Der Kämpfer — und wenn es ein Löwe wäre an Tapferkeit — kann durch den geringsten Zufall vernichtet und kampfunfähig gemacht werden, wie es mir vor Hums[671] einmal begegnete.

5. Auf einer Streife wurde mein Pferd getötet und fünfzig Schwerter hieben auf mich ein. Dies alles war die Wirkung des göttlichen Willens, in zweiter Linie aber auch der Vergeßlichkeit meines Reitknechts beim Befestigen des Zügels am Gebiß. Er hatte ihn an den Ringen angebunden und nicht fest genug gemacht. Als ich ihn nun anzog, um den Angreifern zu entkommen, löste sich der Riemen aus seinen Knoten in den Ringen, und da hatte ich die Bescherung.

6. Der Ausrufer[672] hatte eines Tags auf der Südseite von Schaizar seine Stimme erschallen lassen. Wir kleideten uns an und waren damit fertig; aber der Ausrufer hatte uns getäuscht. Als mein Oheim und mein Vater (Allah sei beiden gnädig!) aufbrachen, von mir begleitet, da stand mit einem mal der Ausrufer im Norden, auf der Seite der Franken[673]. Ich setzte mein Pferd in der Richtung nach dem Ausrufer hin in Galopp. Da sah ich, wie unsere Leute einer hinter dem andern an einer seichten Stelle[674] durch den Fluß ritten, indem sie riefen: „Die Franken, die Franken!“ Ich durchritt gleichfalls die Furt und rief den Männern zu: „Es wird euch nichts übles begegnen; ich bin bei euch.“ Dann sprengte ich im Galopp den Hügel von Al-Karâfita[675] hinan und siehe, da rückte eine Reiterschar heran in stattlicher Anzahl, an ihrer Spitze ein Ritter, welcher mit Panzerhemd und Helm bekleidet war. Er näherte sich mir, und ich ritt auf ihn zu, indem ich die Gelegenheit ergreifen wollte, zuerst mit ihm allein zu kämpfen und nach ihm mit seinen Gefährten. Er trat mir entgegen. In dem Augenblick aber, wo ich mein Pferd auf ihn zutrieb, riß mein Steigbügel; es gab für mich keine Möglichkeit mehr, ihm auszuweichen.

---

[671] Siehe Anm. 207.

[672] D. i. der Turmwächter, der von seiner Warte aus jede der Stadt drohende Gefahr zu signalisieren hatte. Es scheint, daß er das Alarmsignal immer nach der Seite hin ertönen ließ, von welcher die Gefahr kam, damit die Verteidiger gleich wüßten, wohin sie sich zur Abwehr zu begeben hatten.

[673] Apamea, die nächste von den Franken besetzte Stadt, lag nördlich von Schaizar.

[674] Siehe Abschnitt 15, 12 und Anm. 262.

[675] Es ist unsicher, ob Karâfita oder Karâmita zu lesen ist.

und so stellte ich mich ihm denn ohne Steigbügel. Als wir ganz nahe bei einander waren und mir nichts mehr übrig blieb als zuzustoßen, grüßte er mich und bot mir seine Dienste an. Und siehe, es war der General Omar[676], der Oheim des Generals Zain al-Dîn Ismâ'il ibn Omar ibn Bachtijâr[677]. Er war mit dem Heere von Hamâ gegen die Stadt Kafartâb[678] zu Felde gezogen. Die Franken aber hatten einen Ausfall gegen sie gemacht, und sie hatten sich geschlagen in der Richtung nach Schaizar zurückziehen müssen, wie vor ihnen schon der Emir Suwâr (Allah sei ihm gnädig!).

7. Der Weg, den der Kriegsmann zu gehen hat, läßt ihn die Ausrüstung seines Pferdes vermissen. Und wenn seine Sachen und wären es die geringfügigsten und unbedeutendsten beschädigt oder zu Grunde gegangen sind, so ist dies alles verknüpft mit dem, worin der Wille und Beschluß (Allah's) ihm entgegentritt.

8. Ich habe unzählige mal an Kämpfen mit den Löwen teilgenommen und habe ihrer so viele getötet, daß niemand es in dieser Hinsicht mit mir aufnehmen kann, und niemals habe ich irgend welchen Schaden dabei erlitten.

9. Eines Tages zog ich mit meinem Vater (Allah sei ihm gnädig!) in das der Stadt benachbarte Gebirge auf die Jagd, wo wir mit Falken auf Rebhühner jagten. Der Vater und wir mit ihm sowie einige Falkner waren oben auf dem Berge, die übrigen Diener und Falkner blieben am Fuße des Berges stehen, um die Falken zu hüten und sie im Bilsenkraut ausruhen zu lassen. Da tauchte vor uns eine Hyäne[679] auf und verschwand in einer Höhle. In dieser Höhle befand sich offenbar der Schlupfwinkel, den sie aufzusuchen pflegte. Ich rief einen Burschen herbei, der mir als Reitknecht diente. Er hies Jûsuf. Dieser legte sein Gewand ab, ergriff sein Messer und drang in jenen Schlupfwinkel

[676] Sonst nicht bekannt.

[677] Gleichfalls nicht festzustellen.

[678] Siehe Anm. 360.

[679] Derenbourg redet hier und in diesem ganzen Absatz von Löwinnen statt von Hyänen. Aber dagegen spricht nicht nur der Name, sondern auch der Aufenthalt der hier in Rede stehenden Bestien. Abschnitt 43 Absatz 1 macht Usâma die Bemerkung, daß Löwen nicht wie Panther und Hyänen in Höhlen sich verkriechen, sondern im Waldesdickicht und im Sumpfröhricht sich aufhalten. Endlich will Usâma, wie der Zusammenhang und der Schluß des gegenwärtigen Absatzes deutlich zeigt, ja gerade dies als eine Merkwürdigkeit hervorheben, daß er, den kein Löwe je verwundete, von einem viel weniger gefährlichen Tiere beinahe zerrissen worden wäre. Der Gegensatz von männlichen und weiblichen Löwen, den Derenbourg in seiner Übersetzung zum Ausdruck bringt, reicht hiezu nicht aus.

ein, während ich mit dem Speere in der Hand mich dem Ort gegenüber aufstellte. Wenn die Bestie herauskäme, wollte ich sie niederstoßen. Der Bursche rief: „Aufgepaßt! sie kommt.“ Ich stieß mit der Lanze nach ihr, verfehlte sie aber, weil die Hyäne so schlank war. Sie ergriff die Flucht. Da rief der Bursche: „Es ist noch eine zweite Hyäne bei mir; sie kommt jener auf dem Fuße nach.“ Ich erhob mich und stellte mich am Eingang der Höhle auf. Der Eingang war eng, aber von doppelter Manneshöhe. Ich wollte sehen, was unsere Gefährten, welche in der Ebene standen, tun würden mit den Hyänen, welche zu ihnen hinabeilten. Da sprang eine dritte Hyäne hervor, während ich damit beschäftigt war, jenen ersten nachzuschauen. Sie überrannte mich und warf mich von dem Eingang der Höhle auf eine unterhalb derselben befindliche Bodensenkung. Beinahe hätte sie mich zerrissen. Ich wurde verletzt von einer Hyäne, ich, der ich selbst im Kampfe mit Löwen nie eine Verletzung davontrug. Ehre sei dem, der die Geschicke lenkt und die Ursachen bewirkt!

10. Ich habe an etlichen Männern eine Seelenschwäche und Feigheit beobachtet, wie ich sie selbst bei Frauen nicht vermutet hätte. Zum Beleg hiefür diene folgendes Erlebnis. Ich stand eines Tages am Tor meines väterlichen Hauses (Allah sei meinem Vater gnädig!), als ich ein Knabe im Alter von noch nicht ganz zehn Jahren war. Da ohrfeigte ein Diener meines Vaters Namens Muhammed Al-Adschamî einen Jungen, der zu unserer Hausdienerschaft gehörte. Dieser entwischte ihm, lief zu mir heran und hing sich an mein Kleid. Der Reitknecht eilte ihm nach und gab ihm noch eine Ohrfeige, während der Knabe sich noch an meinem Gewande festhielt. Nun schlug ich mit einem Stock, den ich gerade in der Hand hatte, auf Muhammed ein. Er stieß mich zurück. Da zog ich ein Messer aus meinem Gürtel und gab ihm damit einen Stich. Derselbe drang ihm in die linke Brust, daß er zusammenstürzte. Ein alter Reitknecht meines Vaters Namens Asad mit dem Beinamen „der Stallmeister“ (Al-Kâ'id) trat zu uns heran, beugte sich über den Daliegenden und untersuchte seine Wunde. Als dieser wieder zu sich kam, quoll das Blut hervor schaumig wie Wasserblasen. Er wurde gelb, zitterte und verlor das Bewußtsein. Er wurde in seine Wohnung verbracht und wohnte seit jener Zeit bei uns in der Burg. Er erholte sich nimmer von seiner Bewußtlosigkeit bis zu seinem letzten Tage. Endlich starb der Verwundete und wurde begraben[680].

[680] Usâma erzählt dieses traurige Erlebnis aus seinen Knabenjahren als Beispiel von „Seelenschwäche und Feigheit“ eines Mannes ohne irgend ein Zeichen von Reue über seine Bluttat, zu der seine ritterliche, aber maßlos heftige Natur ihn hinriß.

11. Mit dieser Begebenheit nahe verwandt ist folgende Geschichte: Es besuchte uns einmal in Schaizar ein vornehmer und gebildeter Bürger von Aleppo, welcher Schach spielen konnte, sowohl am Spieltisch als auch fern von demselben. Er hieß Abû 'l-Mardscha Sâlim ibn Kânit (Allah sei ihm gnädig!). Er verweilte jährlich längere oder kürzere Zeit bei uns. Als er einmal zufällig erkrankte, verordnete ihm der Arzt einen Aderlaß. Aber als der Schröpfer sich bei ihm einfand, wechselte er die Farbe und zitterte, und als er ihm zur Ader gelassen hatte, fiel er in eine Ohnmacht und blieb bewußtlos, bis die Wunde verbunden war. Dann erst erholte er sich.

51. Seelenstärke.

1. Das Gegenteil davon zeigte sich in folgendem Fall: Unter unseren Kameraden und zwar unter den Banû Kinâna[681] befand sich ein Neger[682] Namens 'Alî ibn Faradsch. Diesen hatte eine Schlange in den Fuß gebissen. Seine Zehen wurden sehr schlimm und begannen abzusterben. Der Fuß selbst verbreitete einen üblen Geruch. Der Wundarzt sagte zu dem Verletzten: „Mit deinem Fuße ist nichts anderes zu machen, als daß man ihn abnimmt. Andernfalls mußt du daran zu Grunde gehen.“ Damit holte er eine Säge hervor, die er bei sich trug, und begann, das Bein abzusägen. Schließlich wurde ihm aber doch der große Blutverlust zu stark, und das Bewußtsein schwand ihm. Als er sich wieder erholt hatte, setzte der Wundarzt seine Sägearbeit fort, bis er sein Bein in der Mitte durchschnitten hatte. Er pflegte es, und er wurde heil.

2. 'Alî ibn Faradsch (Allah sei ihm gnädig!) war einer der härtesten und kräftigsten Männer. Er ritt in seinem Sattel mit einem einzigen Steigbügel: auf der anderen Seite befand sich ein Riemen, in welchem sein Knie hing. So nahm er am Kampfe teil und führte noch manchen Speerstoß gegen die Franken trotz seines krüppelhaften Zustandes. Ich habe ihn (Allah sei ihm gnädig!) gesehen. Kein Mann dürfte im Stande sein, mit ihm fertig zu werden und ihn in seine Gewalt zu bekommen. Und bei all seiner Stärke und seinem Mut war er doch ein leichtherziger Bursche.

3. Er und die Banû Kinâna wohnten in unserer Veste, der sogenannten Brückenveste[683]. Eines Tags schickte er in der Frühe zu

[681] Siehe Anm. 420.

[682] Es gab also unter den Banû Kinâna Leute von dunklerer und hellerer Hautfarbe.

[683] Siehe Anm. 419.

einigen der angesehensten Männer unter den Banû Kinâna und ließ ihnen sagen: „Heute gibts einen Regentag; bei mir aber ist Überfluß an Wein und Eßwaren. So macht euch denn verdient um mich durch euer Erscheinen, auf daß wir mit einander pokulieren!" Sie versammelten sich bei ihm. Er setzte sich an die Tür seines Hauses und sprach: „Getraut sich wohl einer von euch zur Tür hinaus zu gehen, wenn ich es nicht will?" Damit spielte er auf seine Körperstärke an. Sie antworteten: „Nein, bei Allah!" Dann fuhr er fort: „Heute gibts einen Regentag, und ich habe an diesem Morgen weder Mehl noch Brod noch Wein in meinem Hause. Unter euch aber ist keiner, der nicht in seinem Hause hätte, was er für seinen Tagesunterhalt bedarf. So schickt in eure Wohnungen und laßt euren Mundvorrat und euren Wein bringen! Ich stelle das Haus, und so werden wir heute beisammen sein, um zu trinken und zu plaudern." „Wir sind einverstanden mit deinem Vorschlag, o Abû 'l-Hasan", riefen sie alle und schickten fort, um holen zu lassen, was an Speise und Trank in ihren Häusern war. Sie verbrachten ihren Tag bei ihm, dem von ihnen hochgeschätzten Manne. Hoch erhaben sei er, welcher seine Geschöpfe so verschieden geschaffen hat! Wo ist solche Kraft und Seelenstärke neben jener Schwäche und Mutlosigkeit?!

4. Dem möge sich anreihen, was ein Mann von den Banû Kinâna in der Brückenveste mir erzählt hat: Ein Bewohner der Veste war wassersüchtig geworden und schnitt sich den Bauch auf. Er genas und wurde wieder gesund wie zuvor. Ich sagte: „Ich möchte ihn sehen und ausfragen." Der es mir erzählte, war ein Mann von den Banû Kinâna Namens Ahmad ibn Maʿbad ibn Ahmad. Er stellte mir jenen Mann vor, und ich frug ihn aus nach seinem Zustand und über die Art seiner Selbstbehandlung. Er berichtete: „Ich bin ein armer, einsamer Mann. Mein Bauch füllte sich mit Wasser und blähte sich dermaßen auf, daß ich unfähig war, mich frei zu bewegen. Das Leben war mir verleidet. Da nahm ich mein Scheermesser und machte damit oberhalb des Nabels einen breiten Schnitt in meinen Bauch, den ich auf diese Weise allerdings übel zurichtete. Es flossen zwei Kochtöpfe voll Wasser heraus (er wollte sagen: zwei Maß). Unablässig sickerte das Wasser heraus, bis mein Bauch dünn geworden war. Ich nähte ihn wieder zu, pflegte die Wunde und sie heilte. Mein Leiden war völlig verschwunden." Er ließ mich die Stelle sehen, wo der Riß in seinem Bauche gewesen war. Er war mehr als eine Spanne breit. Ohne Zweifel hatte dieser Mann sich auf Erden einer besonderen Gnade zu erfreuen, die ihn am Leben erhalten hat.

5. Übrigens habe ich auch einmal einen Wassersüchtigen gesehen, dessen Leib der Arzt geöffnet hatte. Das Wasser ging ebenfalls von ihm, wie es von jenem gegangen war, der ihn sich selbst aufgeschlitzt hatte; aber er starb an dieser Operation. Das Schicksal ist eine starke Festung.

52. Überrumpelung Schaizar's durch fränkische Reiter.

1. Der Sieg im Kriege kommt von Allah (gesegnet und gepriesen sei er!), nicht von der Anordnung und Aufstellung und nicht von der Menge der Angreifer und der Verteidiger. Wenn mich mein Oheim[684] (Allah sei ihm gnädig!) in den Kampf schickte, sei's mit den Türken, sei's mit den Franken, so sprach ich zu ihm: „O mein Fürst, sage mir, nach welchem Plane ich vorgehen soll, wenn ich auf den Feind stoße!“ Dann pflegte er mir zu antworten: „O mein Sohn, der Krieg folgt seiner eigenen Ordnung.“ Und er hatte recht.

2. Einmal[685] befahl er mir, seine Gemahlin und seine Kinder zu nehmen (er war nämlich verheiratet mit der Tochter des Tâdsch al-Daula Tutusch[686]) und sie unter starker militärischer Bedeckung in die Burg Masjâth[687] zu geleiten, welche damals ihm gehörte. Er fürchtete nämlich, die in Schaizar herrschende große Hitze möchte ihnen schaden. Ich stieg zu Pferde. Auch mein Vater und mein Oheim (Allah sei beiden gnädig!) bestiegen ihre Pferde, um uns eine Strecke Wegs zu begleiten. Als sie wieder umkehrten, folgten ihnen nur einige jüngere Mameluken, welche die Saumtiere hinter sich herzogen und die Waffen trugen. Meines Oheims ganzes Heer aber folgte mir. Als jene beiden sich der Stadt näherten, hörten sie, daß die Brückenpauke[688] geschlagen wurde, und sagten: „Was ist denn auf der Brücke vorgegangen?“ Sie trieben ihre Rosse zu schnellerem Laufe an, ritten vorsichtig weiter und näherten sich so der Brücke. Zwischen uns und den Franken (Allah verfluche sie!) war Waffenstillstand. Trotzdem hatten sie einen

---

[684] ʿIzz al-Dîn Abû ʾl-ʿAsâkir Sultân, der regierende Emir von Schaizar.

[685] Es war im Jahre 1122 oder 1123.

[686] Tâdsch al-Daula Tutusch war der Bruder des seldschukidischen Sultans Malik-Schâh von Ispahan und regierte in dessen Namen von Juni 1094 bis Januar 1095 als „König“ in Aleppo. Vergl. Anm. 252.

[687] Masjâth lag nördlich von Rafanija und südwestlich von Hamâ, ganz nahe der Nordgrenze der Grafschaft Tripolis. Die Burg gehörte den Munkidhiten bis zum Jahre 1140, wo sie von den Ismaeliten (siehe Anm. 561) erobert wurde. Derenbourg p. 43 n. 1.

[688] Die Alarmtrommel.

Mann herübergeschickt, welcher ihnen die Furt[689] ausspionierte, durch welche sie zu der Brückenstadt[690] gelangen konnten. Diese lag auf einer Halbinsel[691], die nur mittelst einer aus Stein und Kalk zusammengefügten Brücke erreichbar war, damit die Franken nicht hinkämen. Jener Spion zeigte ihnen also die Furt, und so ritten sie alle von Apamea[692] herüber und kamen Morgens früh an jene Stelle, die ihnen verraten worden war, überschritten den Fluß, bemächtigten sich der Stadt, plünderten, machten Gefangene, mordeten, schickten einen Teil der Gefangenen und der Beute nach Apamea und ergriffen Besitz von den Häusern. Jeder einzelne von ihnen befestigte als Zeichen sein Kreuz am Hause und steckte sein Fähnlein davor in die Erde.

3. Als mein Vater und mein Oheim (Allah sei beiden gnädig!) in die Nähe der Festung kamen, riefen unsere Leute in der Festung sie mit lautem Geschrei an. Allah (gepriesen sei er!) jagte den Franken einen Schrecken und ratlose Bestürzung ein. Sie wußten die Stelle nicht mehr, an welcher sie den Fluß überschritten hatten, und warfen sich gepanzert mit ihren Pferden an einer anderen Stelle in den Fluß als da wo die Furt sich befand. Eine große Zahl derselben ertrank. Der Reiter sank im Strome unter, fiel aus dem Sattel und verschwand im Wasser, während das Pferd wieder auftauchte. Diejenigen, welche gerettet wurden, eilten in wilder Flucht davon, ohne sich auch nur nach einander umzusehen. Und doch waren sie in großer Anzahl, während mein Vater und mein Oheim nur von zehn jungen Mameluken begleitet waren!

4. Mein Oheim blieb in der Brückenstadt, mein Vater dagegen kehrte nach Schaizar[693] zurück.

5. Ich meines Teils brachte die Familie meines Oheims nach Masjâth, kehrte andern Tags zurück und langte gegen Abend in Schaizar an, wo ich von dem Geschehenen Kenntnis erhielt. Ich stellte mich meinem Vater vor (Allah sei ihm gnädig!) und beriet mit ihm, ob ich zu meinem Oheim in die Brückenveste[694] mich verfügen solle. Er meinte: „Du würdest in der Nacht hinkommen, wenn sie schlafen;

---

[689] Siehe Anm. 262.

[690] Vergl. Anm. 419.

[691] Im Osten, Norden und Westen vom Orontes bespült.

[692] Diese Stadt, eine halbe Tagereise nördlich von Schaizar gelegen, war seit 1106 im Besitze der Kreuzfahrer. Vergl. Anm. 190 und 244.

[693] D. h. in die obere Burg, die Residenz der Munkidhiten, die auf einem steil abfallenden Hügel lag.

[694] Die Brückenveste ist also von der eigentlichen Burg wohl zu unterscheiden. Siehe Anm. 419.

gehe lieber erst morgen früh!“ So machte ich mich denn am nächsten Morgen auf den Weg und stellte mich meinem Oheim vor. Wir stiegen mit einander zu Pferd, um jene Stelle zu besichtigen, wo die Franken ertrunken waren. Zahlreiche Schwimmer tauchten nach denselben und zogen viele von den fränkischen Reitern tot heraus. Ich sagte zu meinem Oheim: „O mein Fürst, wollen wir nicht ihre Köpfe abschneiden und sie nach Schaizar schicken?“ „Tu's,“ erwiederte er. Wir schnitten davon etwa zwanzig Köpfe ab. Ihr Blut floß, als ob sie erst zu dieser Stunde getötet worden wären, und es war doch schon ein Tag und eine Nacht verstrichen. Ich vermute, daß das Wasser ihr Blut konserviert hat. Unsere Leute eigneten sich von ihnen viele Waffenstücke an: Kettenpanzer, Schwerter, Speere, Helme und Beinschienen.

6. Ich sah einen der Bauern der Brückenstadt (Al-Dschisr), welcher sich bei meinem Oheim einfand und seine Hand unter seinem Gewande verbarg. Scherzend frug ihn mein Oheim: „Was hast du denn da für mich auf die Seite geschafft von der Beute?“ Er antwortete: „Ein Pferd mit voller Ausrüstung, ein Panzerhemd, einen Schild und ein Schwert,“ worauf er wegging, um dies alles herbeizuschaffen. Mein Oheim nahm die Equipierung an, das Pferd aber gab er ihm zurück und sagte: „Was hast du denn an deiner Hand?“ „O mein Fürst,“ erwiederte er, „ich wurde handgemein mit dem Franken, und obgleich ich weder Rüstung noch Schwert besaß, warf ich ihn zu Boden und gab ihm einen Faustschlag ins Gesicht, das an seinem untern Teil durch eine Fortsetzung des Kettenpanzerhemds geschützt war. Nachdem ich ihn durch diesen Schlag betäubt hatte, ergriff ich sein Schwert und tötete ihn damit. Die Haut an den Knochen meiner Finger hatte sich abgelöst, und meine Hand schwoll dermaßen an, daß ich sie nicht mehr gebrauchen konnte.“ Er zeigte uns seine Hand. Sie war wirklich so zugerichtet, wie er gesagt hatte: an seinen Fingern lagen die Knochen bloß.

7. Unter den Soldaten der Brückenstadt war ein Kurde Namens Abû 'l-Habasch, dessen Tochter Rafûl die Franken gefangen genommen hatten. Abû 'l-Habasch jammerte über sie und sagte jedem, der ihm im Laufe des Tags begegnete: „Rafûl ist gefangen.“ Folgenden Tages zogen wir aus und marschierten den Fluß entlang. Da sahen wir am jenseitigen Ufer des Stromes etwas Schwarzes. Wir befahlen einem der Reitknechte: „Schwimme hinüber und schau nach, was dieser schwarze Gegenstand ist!“ Er verfügte sich dorthin, und siehe, jenes schwarze Bündel war die in dunkelblaues Gewand gehüllte Rafûl. Sie hatte sich von dem Pferde des Franken, der sie an sich genommen hatte, herabgestürzt und war ertrunken, und ihr Kleid war an einem Weiden-

baum hängen geblieben. Die Trauer ihres Vaters Abû 'l-Habasch beruhigte sich aber nun.

8. Die Strafe, welche die Franken traf, ihre Flucht und ihr Untergang, wurden bewirkt durch den gnädigen Schutz Allah's (groß und mächtig ist er!), nicht durch Heeresmacht. Gesegnet sei Allah, der alles nach seinem Willen ordnet!

53. Die Furcht als Bundesgenossin.

1. Die Furcht in einem Teil der (feindlichen) Heerhaufen kommt oft im Kriege zu statten, wie nachstehende Begebenheit beweist.

2. Der Atâbek [695] kam, von mir begleitet [696], im Jahre 529 [697] nach Syrien. Er marschierte auf Damaskus los [698]. Als wir bei Al-Kutajjifa [699] lagerten, sprach Salâh al-Dîn [700] (Allah sei ihm gnädig!) zu mir: „Steige zu Pferd und reite uns voraus nach Al-Fustaka [701]. Bleibe auf der Straße, damit keiner von unserem Heere nach Damaskus entfliehe!“ [702] Ich ritt voraus. Nachdem ich eine Stunde gewartet hatte, siehe da kam Salâh al-Dîn an der Spitze einer kleinen Schar seiner Gefährten mir nachgeritten. Da wir in Adhrâ [703] Rauch aufsteigen sahen, so schickte Salâh al-Dîn einen Reiter dorthin, um zuzusehen, was es mit

---

695 Gemeint ist 'Imâd al-Dîn Zankî, der berühmte Atâbek von Mosul. Siehe Anm. 3.

696 Vergl. Anm. 20.

697 Es war im Frühjahr 1135.

698 Schams al-Mulûk Ismâ'îl von Damaskus hatte — aus Furcht vor den Franken — sich erboten, dem Atâbek Zankî freiwillig die Tore seiner Hauptstadt zu öffnen, war aber dann auf Anstiften seiner eigenen Mutter am 1. Februar 1135 ermordet worden. Sein Bruder und Nachfolger Schihâb al-Dîn Mahmûd war nicht Willens, Damaskus ohne Schwertstreich dem Atâbek auszuliefern, und so machte der letztere den Versuch, sich mit Gewalt in den Besitz der damascenischen Herrschaft zu setzen. Ibn Al-Athîr in Hist. or. des croisades I p. 403 bis 405; Kamâl al-Dîn, Zubda, in Röhrichts „Beiträgen“ I S. 301 und in Hist. or. des croisades III p. 668. Vergl. auch Derenbourg p. 148 und Anmerkung 149.

699 Al-Kutajjifa, Stadt im Nordosten von Damaskus, an der Straße nach Palmyra. Vergl. Jâkût, Mu'dscham, IV p. 144; Sachau, Reise in Syrien S. 24; Ritter, Erdkunde XVII, S. 1559 f.

700 Salâh al-Dîn Muhammed Al-Jâgîsijânî, Minister Zankî's. Siehe Anm. 14.

701 Al-Fustaka, ein Dorf, vielleicht auch nur eine Karawanserei zwischen Al-Kutajjifa und Adhrâ. Siehe die Karte von Syrien bei Sachau.

702 Als Überläufer.

703 Adhrâ, auf derselben Strecke wie die vorher genannten Orte, aber noch näher bei Damaskus gelegen.

dem Rauche für eine Bewandtnis habe. Es waren Leute aus dem Heere von Damaskus, welche das Stroh angezündet hatten, das sie in Adhrâ vorfanden. Sie ergriffen die Flucht. Salâh al-Dîn verfolgte sie, und wir begleiteten ihn. Wir mochten etwa unserer dreißig bis vierzig Reiter sein. Als wir Al-Kusair [704] erreichten, war die ganze Streitmacht von Damaskus in dieser Stadt versammelt und schnitt uns den Zugang zur Brücke ab. Wir befanden uns in der Nähe der Karawanenherberge und hielten uns in derselben versteckt. Fünf oder sechs Reiter von uns verließen dieselbe, damit das damascenische Heer sie bemerke. Dann kehrten sie wieder in das Versteck in der Karawanserei zurück. Dadurch machten wir die Feinde glauben, daß wir hier einen Hinterhalt hätten.

3. Salâh al-Dîn schickte einen Reiter zu dem Atâbek, um ihn zu benachrichtigen, in welch gefahrvoller Lage wir uns befänden. Da sahen wir ungefähr zehn Reiter sich uns eilig nähern und hinter ihnen in geschlossenem Zuge das Heer. Und als sie zu uns herankamen, siehe da war es der Atâbek, der voraus geritten war, und sein Heer folgte ihm auf dem Fuße nach. Er schalt den Salâh al-Dîn wegen seines verwegenen Streiches und sagte zu ihm: „Du bist mit nur dreißig Reitern bis vor die Tore von Damaskus geeilt, um dich mit ihnen in Stücke hauen zu lassen!“ Dann söhnte er sich jedoch wieder mit ihm aus. Sie sprachen türkisch mit einander, und so verstand ich nicht, was sie sagten.

4. Als der Vortrab des Heeres bei uns anlangte, sagte ich zu Salâh al-Dîn: „Sobald du es befiehlst, werde ich diese Leute, welche eben angekommen sind, nehmen und mich mit ihnen auf die Reiterei von Damaskus werfen, welche uns gegenüber aufgestellt ist, und sie aus ihrer Stellung vertreiben.“ Er antwortete: „Nein, nicht also! Und wenn du mir rätst, im Dienste dieses Mannes so zu handeln, so mußt du nicht gehört haben, wie er mich eben behandelt hat.“ Wäre nicht Allah (hoch erhaben ist er!) uns gnädig gewesen, wäre ferner die Furcht und der Schrecken [der Feinde] uns nicht zu statten gekommen, so hätten sie uns sicher in die Flucht gejagt [705].

---

[704] Al-Kusair nördlich von Damaskus, an der Straße nach Hums (Emesa).

[705] Zankî's Anschlag auf Damaskus gelang indessen doch nicht, dank der umsichtigen und tatkräftigen Verteidigung durch Mu'in al-Dîn Anar. Siehe Ibn Al-Athîr in Hist. or des croisades I p. 405; Derenbourg p. 150. Über Anar (oder Unar bei Kamâl al-Dîn) vergl. Anm. 24 u. 26.

5. Es begegnete mir noch ein ähnlicher Fall wie dieser. Ich war mit meinem Oheim [706] (Allah sei ihm gnädig!) von Schaizar weggeritten. Er wollte nach Kafartâb [707]. Nun gab es bei uns eine Menge Bauern und sonstige arme Teufel, die immer bereit waren zu plündern, was an Früchten und Baumwolle auf dem Gebiete von Kafartâb wuchs. Diese Leute zerstreuten sich beim Plündern, während Reiter von Kafartâb vor ihrer Stadt umherritten oder auf Posten standen. Wir befanden uns zwischen ihnen und den auf den Getreidefeldern und Baumwollenpflanzungen zerstreuten Männern. Siehe, da kam einer unserer berittenen Kameraden von einem Erkundigungsritt dahergesprengt und rief: „Die Reiterei von Apamea [708] kommt!“ Mein Oheim sagte zu mir: „Du wirst der Reiterei von Kafartâb gegenüber Stand halten, während ich mit dem Heere der Reiterei von Apamea entgegenziehe.“ So faßte ich denn mit zehn Reitern Posto, unter Olivenbäumen versteckt. Von Zeit zu Zeit ritten drei oder vier von uns hervor, um sich den Franken zu zeigen und dann wieder unter das Olivengehölz zurückzukehren. So meinten die Franken, wir seien in großer Zahl hier beisammen. Sie sammelten sich, schrieen und trieben ihre Pferde bis nahe zu uns heran. Wir aber rührten uns nicht von der Stelle, und sie wandten sich immer wieder um. Wir blieben in dieser Lage, bis mein Oheim zurückkehrte und die Franken, welche von Apamea gekommen waren, die Flucht ergriffen hatten.

6. Einer seiner Reitknechte sagte zu ihm: „O mein Fürst, du siehst, was er getan hat (damit meinte er mich). Er ist hinter dir zurückgeblieben und nicht mit dir den Reitern von Apamea entgegengezogen.“ Mein Oheim antwortete ihm: „Wenn Usâma nicht mit seinen zehn Reitern die Reiterei und das Fußvolk von Kafartâb in Schach gehalten hätte, so hätten sie diese ganze Gegend in Besitz genommen.“ Den Franken Furcht und Schrecken einzujagen war zu dieser Zeit nützlicher als sich mit ihnen in einen Kampf einzulassen, weil wir nur wenig Leute hatten, während sie sehr zahlreich waren.

54. Schädlichkeit übertriebener Kühnheit.

1. Eine ähnliche Geschichte passierte mir in Damaskus [709]. Ich war eines Tages bei dem Emir Muʿîn al-Dîn (Allah sei ihm gnädig!),

[706] ʿIzz al-Dîn Abû 'l-ʿAsâkir Sultân.

[707] Siehe Anm. 360.

[708] Siehe Anm. 190 und 244.

[709] Während Usâma's erstem Aufenthalt daselbst in den Jahren 1138—1144. Vergl. Abschnitt 3.

als ein Reiter zu ihm kam und ihm meldete: „Die Räuber haben eine Karawane weggenommen, welche ungebleichte Baumwollenzeuge [710] über den Bergrücken trug.“ Der Emir befahl mir, ihnen nachzureiten. Ich erwiederte: „Du hast zu befehlen. Befiehl dem Offizierskorps, die Truppen aufsitzen zu lassen und dich mit ihnen zu begleiten!“ Er erwiederte: „Wozu brauchen wir das Heer?“ „Und was kann es uns schaden“, versetzte ich, „wenn sie mitreiten?“ „Wir brauchen sie nicht,“ beharrte er.

2. Muʿîn al-Dîn (Allah sei ihm gnädig!) war einer der mutigsten Reiter; aber die Kühnheit geht manchmal zu weit und schadet dann. Wir ritten ab mit ungefähr zwanzig Reitern. Als es gegen Mittag ging, schickte er zwei Reiter hierhin, zwei Reiter dorthin, ein drittes Reiterpaar wieder nach einer anderen Richtung und noch einen Reiter [711] anderswohin, um die Straßen nach einer Spur der Räuber abzusuchen. Wir aber zogen mit unserer kleinen Schar unseres Weges weiter. Als die Zeit des Nachmittagsgebets herankam, sagte Muʿîn al-Dîn zu einem meiner Diener: „O Sawindsch, schau doch einmal von der Höhe umher, um festzustellen, nach welcher Richtung hin wir beten müssen!“ Kaum war sein Abschiedsgruß verklungen, da kam der Bursche auch schon wieder herangesprengt mit der Meldung: „Seht dort die Männer im Tal! sie tragen Stücke ungebleichten Baumwollenzeugs auf ihren Köpfen.“ Muʿîn al-Dîn (Allah sei ihm gnädig!) gab den Befehl zum Aufsitzen. Ich sagte: „Tu' gemach! Wir wollen erst unsere Kriegsmäntel umhängen. Und wenn wir ihrer ansichtig werden, so überreiten wir sie [712] und stechen sie mit den Lanzen tot, noch ehe sie wissen, ob wir unserer viele oder wenige sind.“ „Nein,“ erwiederte er, „wir werden unsere Kriegsmäntel erst anziehen, wenn wir sie erreicht haben.“ Er stieg zu Pferd, und wir ritten den Räubern entgegen. Wir erreichten sie in dem Tale von Halbûn [713]. Dieses ist ein enges Tal. Zwischen

---

[710] Die Verarbeitung und der Handel mit Stoffen in Damaskus reicht in's graue Altertum hinauf. Schon der Prophet Amos (3, 12) kennt den „Damast“.

[711] Vielleicht ist statt des jedenfalls korrupten فارس auch hier فارسين zu lesen, so daß 4 mal 2 Reiter ausgeschickt wurden.

[712] Wörtlich: „Wir werfen sie mit den Köpfen unserer Pferde nieder.“

[713] Halbûn ist ein Dorf 3 Stunden nördlich von Damaskus, am Antilibanon. Es wurde dort vor Alters ein trefflicher Wein gebaut, der schon bei dem Propheten Ezechiel (27, 18) als damascenischer Handelsartikel im Verkehr mit Tyrus genannt wird. Auch in den assyrischen Keilinschriften (siehe Friedr. Delitzsch, Assyrische Lesestücke 63) und bei Strabo (XV, 735) wird der Wein von Helbon (Halbûn) genannt. Siehe Ritter, Erdkunde XVII, 2, S. 1319 ff.; Petermann, Reisen im Orient, I S. 308 ff.; Schrader in Riehm's Handwörterbuch s. v.

den beiden Bergen bleibt nur ein Raum von etwa fünf Ellen Breite. Die Berge sind beiderseits steil und hoch und der Weg so schmal, daß auf ihm nur ein Reiter hinter dem andern reiten kann.

3. Die Räuber bildeten eine siebenzig Mann starke Bande. Sie waren zu Fuß und mit Bogen und Pfeilen bewaffnet. Als wir zu ihnen stießen, waren unsere Reitknechte mit unseren Waffen hinter uns zurückgeblieben und kamen uns nicht nach. Unsere Feinde aber waren teils im Tal, teils am Fuß des Berges. Ich war der Meinung, jene im Tal seien Gefährten von uns, Bauern unserer Felder, welche vor den ihnen nachrückenden Feinden auf der Flucht begriffen seien, während ich die am Fuß des Berges hinziehenden Leute für die Räuber hielt. Daher stürzte ich mit gezücktem Schwerte auf die letzteren los. Beim Erklimmen jenes Abhangs ging meinem Rosse schier der Atem aus. Und als ich sie erreicht hatte und mein Roß stille stand, weil es nicht mehr weiter konnte, legte einer von ihnen einen Pfeil auf seinen Bogen[714], um auf mich zu schießen. Ich stieß einen Schrei aus und erschreckte ihn dadurch. Er ließ von mir ab, und ich ritt den Abhang wieder hinab. Ich hätte wahrhaftig nicht geglaubt, daß ich ihnen entrinnen würde.

4. Der Emir Muʿîn al-Dîn erstieg den Gipfel des Berges, um zu schauen[715], ob sich hier Bauern fänden, welche sich vor den Räubern geflüchtet hätten. Er rief mir vom Gipfel des Berges aus zu: „Halte ihnen Stand, bis ich wieder komme!“ Er entzog sich aber unseren Blicken. Ich kehrte nun zu denen zurück, welche im Tale waren; denn ich hatte jetzt gemerkt, daß sie zu den Räubern gehörten. Ich machte ganz allein einen Angriff auf sie, weil die Örtlichkeit so enge war. Sie ergriffen die Flucht und warfen weg, was sie an Baumwollenzeug bei sich hatten. Ich befreite zwei Saumtiere aus ihren Händen, welche gleichfalls mit ungebleichter Baumwolle beladen waren. Sie kletterten

---

714 Das Manuskript hat ٮى ڡوله. Derenbourg liest فى قوله und hält قول für ein türkisches Wort in der Bedeutung „Hand“ (Vie d'Ous. p. 193 n. 2). Die von Nöldeke und v. Kremer vorgeschlagenen Textänderungen entfernen sich doch zu weit von dem deutlichen Wortbild der Handschrift, um ernstlich in Betracht kommen zu können. Ich möchte daher vermuten, daß فى فُوله zu lesen sein dürfte: „(er legte einen Pfeil) auf die Bohne“, in welchem Fall „die Bohne“ etwa eine der Bohnenhülse ähnliche Vertiefung in der Mitte des Bogens bezeichnen konnte, in welcher der Pfeil vor dem Abschießen ruhte.

715 Nach der Lesart نظر, für welche Derenbourg in seinen „Corrections“ (Vie d'Ous. p. 631) يظنّ zu lesen empfiehlt: „indem er hoffte“.

wieder zu einer Höhle am Abhang des Berges empor. Dies taten sie vor unseren Augen. Trotzdem konnten wir keinen Weg entdecken, auf dem wir ihnen hätten folgen können.

5. Der Emir Muʿîn al-Dîn (Allah sei ihm gnädig!) kehrte erst zurück, als der Tag zu Ende war, jedoch ohne Leute gefunden zu haben, die er hätte um ihren Beistand angehen können. Wäre das Heer bei uns gewesen, so hätten wir den Räubern allen die Köpfe abgeschlagen und uns ihres gesamten Raubes bemächtigt.

6. Noch ein anderes Abenteuer ähnlicher Art ist mir einmal begegnet. Die wirkende Ursache dabei war in erster Linie der sich durchsetzende göttliche Wille, dann aber auch geringe kriegerische Erfahrung. Die Sache verhielt sich so: Wir zogen mit dem Emir Kutb al-Dîn Chusrû ibn Talîl [716] von Hamâ aus, um uns nach Damaskus in den Dienst des Al-Malik Al-ʿÂdil Nûr al-Dîn [717] (Allah sei ihm gnädig!) zu begeben, und waren bis nach Hums [718] gekommen. Da Chusrû sich fest entschlossen hatte, bei dem Marsch den Weg über Baalbek [719] einzuschlagen, so sagte ich zu ihnen: „Ich will vorausreiten und die

---

[716] Kutb al-Dîn Chusrû ibn Talîl war ein kurdischer Emir, ein Neffe jenes Abû 'l-Haidschâ Al-Hutbânî, den wir Abschnitt 32 Absatz 2 als Herrn von Irbil kennen lernten (vergl. Anm. 437). Chusrû wußte sich die Gunst Nûr al-Dîn's zu gewinnen und wurde einer seiner angesehensten Vasallen. Näheres über ihn bei Ibn Al-Athîr, Die Atâbeke von Mosul, p. 255—257. Derenbourg p. 297 n. 7.

[717] Nûr al-Dîn, der würdige Sohn und Nachfolger seines großen Vaters ʿImâd al-Dîn Zankî, des berühmten Atâbeks von Mosul. Er hatte zwar seinem älteren Bruder Saif al-Dîn Gâzî Mosul und das östliche Mesopotamien überlassen und sich mit dem Gebiet von Aleppo begnügen müssen, verstand es aber, in glücklichen Kämpfen mit den Franken und Muselmännern seine Herrschaft immer weiter auszudehnen und insbesondere den Lieblingsplan seines Vaters zu verwirklichen, indem er im Jahre 1154 Damaskus — fast ohne Schwertstreich — seinen Staaten einverleibte und seine Residenz dahin verlegte. Durch seinen Feldherrn Schirkûh und dessen hochbegabten Neffen Salâh al-Dîn (den berühmten ‚Saladin') gelang es ihm sogar noch, das Chalifat der Fatimiden in Kairo zu stürzen — im Jahre 1171 — und damit Ägypten unter seine Oberhoheit zu bringen. Drei Jahre später — am 15. Mai 1174 — starb Nûr al-Dîn, und Saladin trat seine Erbschaft an. Vergl. Kugler, Geschichte der Kreuzzüge, Seite 147—174. Usâma, dem der Boden in Ägypten, wo er sich von 1144—1154 aufgehalten hatte (vergl. den Abschnitt 4), allmählich zu heiß geworden war, traf am 19. Juni 1154 in Damaskus ein und wurde von Nûr al-Dîn ehrenvoll aufgenommen. Zehn Jahre lang (von 1154—1164) genoß Usâma die Gastfreundschaft des mächtigen Emirs von Damaskus. Vergl. Anm. 133.

[718] Siehe Anm. 207.

[719] Siehe Anm. 148.

Kirche von Baalbek[720] besichtigen, bis du mir nachkommst.“ „Tue es!“ antwortete er. Ich stieg zu Pferd und ritt ab.

7. Als ich in der Kirche war, kam ein Reiter, von Chusrû entsandt, zu mir mit der Meldung: „Eine Räuberbande ist zu Fuß gegen eine Karawane ausgezogen und hat dieselbe aufgehoben. Steige zu Pferd und komm mir entgegen in's Gebirge!“[721] Ich bestieg also mein Roß und ritt ihm entgegen. Als wir miteinander das Gebirge erstiegen hatten, erblickten wir die Räuber in einem Tal unter uns. Das Gebirge, auf welchem wir standen, umschloß jenes Tal. Ein Gefährte Chusrû's sagte zu ihm: „Du wirst zu ihnen hinabsteigen.“ Ich dagegen sagte: „Tue es nicht! Laß uns vielmehr um den Berg herumgehen und über ihren Köpfen bleiben, um ihnen den Weg nach Westen abzuschneiden, so werden wir sie in unsere Gewalt bekommen.“ Sie waren aus dem Gebiete der Franken. Ein anderer sagte: „Wozu um den Berg herumgehen? Wir sind ihnen ja schon ganz nahe und können sie festnehmen.“ So stiegen wir denn hinab. Aber als die Räuber uns sahen, stiegen sie den Berg hinauf. Da sagte Chusrû zu mir: „Steig ihnen nach!“ Ich gab mir alle Mühe, hinaufzukommen; aber es gelang mir nicht.

8. Auf dem Berge befanden sich noch etliche Reiter von uns, sechs oder sieben. Diese saßen ab, um zu den Räubern gelangen zu können, und gingen zu Fuß, ihre Pferde am Zügel mit sich führend. Jene aber, welche sehr zahlreich waren, fielen über unsere Kameraden her, töteten zwei Reiter von ihnen und erbeuteten ihre Pferde und noch ein anderes Pferd, dessen Herr mit heiler Haut davon kam. Dann stiegen die Banditen mit ihrer Beute auf der anderen Seite des Berges hinunter.

9. So kehrten wir zurück, nachdem zwei Reiter von uns getötet und drei Pferde uns abgenommen waren mit samt der Karawane. Diese Art, sich der Gefahr und dem Verderben auszusetzen, hatte ihren Grund in der mangelhaften kriegerischen Erfahrung.

55. Der Ehrgeiz als Hauptursache heldenmütiger Todesverachtung.

1. Wenn man sich kühn der Todesgefahr aussetzt, so zeugt das nicht notwendig für eine Geringschätzung des Lebens. Vielmehr ist es

---

[720] Die Handschrift hat hier بعسل; Derenbourg hat aber wohl Recht, wenn er بعلبك in seine Textausgabe aufgenommen hat.

[721] Gemeint ist der Antilibanon.

darin begründet, daß der Mann, welcher durch seine Kühnheit bekannt ist und in dem Rufe eines Helden steht, wenn er an einem Kampfe teilnimmt, von seinem Ehrgeiz hingerissen wird, zu tun, was ihn berühmt macht und jeden Makel von ihm ferne hält. Gleichwohl graut seiner Seele vor dem Tod und der Gefahr, und wenig fehlt, so würde die Furcht ihn besiegen und ihn abhalten von dem, was er tun möchte. Schließlich wird seine Seele aber doch bezwungen und fortgerissen zu dem, wovor sie zurückbebte. Es kommt eine Art Betäubung über ihn, er wechselt die Farbe; aber ist er erst einmal in den Kampf eingetreten, so schwindet seine Erschrockenheit und sein Gemüt beruhigt sich.

2. Ich nahm mit dem König der Emire [722], dem Atâbek Zankî (Allah sei ihm gnädig!), dessen schon öfter erwähnt wurde, an der Belagerung der Festung Al-Saur [723] teil. Sie gehörte dem Emir Fachr al-Dîn Karâ Arslân [724] ibn Dâ'ûd ibn Sukmân ibn Urtuk (Allah sei ihm gnädig!) und war angefüllt mit Bogenschützen. Dieser Feldzug erfolgte nach des Atâbek's Niederlage vor Âmid [725].

3. Sobald die Zelte aufgeschlagen waren, schickte Zankî einen seiner Leute, damit er zur Veste hinaufriefe: „O ihr Schützenvolk, der Atâbek läßt euch sagen: bei der Gnade des Sultans [726], wenn ein einziger Mann von meinen Leuten durch eure Pfeile getötet wird, so werde ich euch ohne Gnade die Hände abhauen lassen." Darauf stellte er die Schleudermaschinen vor der Veste auf, welche eine Seite derselben zerstörten. Und noch war dies Zerstörungswerk nicht ganz vollbracht,

[722] Dieser Ehrentitel, mit welchem Usâma gerade den Atâbek Zankî wiederholt auszeichnet, will nicht sowohl die Oberhoheit als vielmehr die alle übrigen Emire seiner Zeit hoch überragende geistige Größe Zankî's zum Ausdruck bringen.

[723] Al-Saur war eine ungewöhnlich feste und stattliche Burg, welche in der Gegend von Mâridîn (in Dijâr Bekr) auf dem Gipfel eines Berges lag. Siehe Jâkût, Mu'dscham III p. 435; Derenbourg p. 325 n. 4.

[724] Siehe über denselben Anm. 411. Zur Zeit der Belagerung von Al-Saur durch den Atâbek Zankî (im 528. Jahre der Flucht d. i. 1133—1134 n. Chr.) war übrigens Karâ Arslân noch nicht Herr der Festung, sondern leitete nur in Vertretung seines Vaters Dâ'ûd (David) die Verteidigung.

[725] Siehe Anm. 412. Die Niederlage Zankî's in der Schlacht vor den Mauern Âmids gegen die verbündeten Urtukiden fällt in dasselbe Jahr 528 der Hedschra, welches am 1. November 1133 begann und am 21. Oktober 1134 endigte. Siehe den Auszug aus dem Vorwort zur Autobiographie Usâma's nach Al-Dhahabî's Ta'rîch al-Islâm, mitgeteilt von Derenbourg in seiner Vie d'Ousâma p. 601 f. (arabisch) und Autobiographie d'Ousâma p. 217 f. (französisch).

[726] Mugîth al-Dîn Mahmûd, seldschukischer Sultan zu Ispahan, war — kaum 15jährig — am 15. April 1118 seinem Vater Muhammed-Schah (siehe Anm. 351) in der Regierung gefolgt. Vergl. auch Anm. 3.

als unsere Leute auch schon zum Sturme schritten. Ein Mann aus der Leibwache des Atâbek, ein Aleppiner Namens Ibn Al-ʿUraik trat hinzu, stieg durch jene Bresche hinein und griff die Feinde mit dem Schwerte an. Sie brachten ihm aber zahlreiche Wunden bei und warfen ihn von dem Turm in den Festungsgraben hinab. Nun drangen aber unsere Leute durch jene Bresche in Menge auf die Belagerten ein und bemächtigten sich der Festung. Die Vertreter des Atâbek stiegen auch zu derselben hinauf und nahmen die Schlüssel in Empfang, welche sie dem Husâm al-Dîn Timurtâsch [727] ibn Îlgâzî ibn Urtuk übergaben, an welchen der Atâbek die Festung abtrat.

4. Es begab sich aber, daß ein Pfeil eines Bogenschützen einen Mann aus Churâsân [728] in's Knie traf und die Scheibe durchbohrte, welche sich am Kniegelenk befindet. Der Mann starb. Sobald der Atâbek von der Festung Besitz ergriffen hatte, ließ er die Bogenschützen vor sich rufen. Es waren ihrer neun im Ganzen. Sie kamen herbei jeder mit dem bespannten Bogen über seiner Schulter. Er befahl, ihnen die Daumen ihrer Hände abzuhauen. Ihre Hände wurden schlaff und starben ab.

5. Ibn Al-ʿUraik aber pflegte seine Wunden und genas, nachdem er dem Tode mit genauer Not entgangen war. Er war ein tapferer Mann, der sich mutig in Gefahren stürzte.

6. Ich habe noch eine ähnliche Begebenheit erlebt. Der Atâbek hatte die Festung Al-Bâriʿa [729] belagert, deren Umgebung mit Felsblöcken besät ist, so daß man hier keine Zelte aufschlagen kann. Daher lagerte sich der Atâbek in der Ebene und beauftragte die Emire abwechselnd mit der Leitung der Arbeiten. Eines Tages ritt der Atâbek zu dem Belagerungsheer, als die Reihe des Oberbefehls gerade an dem Emir Abû Bekr Al-Dubaisî war, welcher sich für den Kampf schlecht vorbereitet zeigte. Der Atâbek hielt vor Abû Bekr und sagte

---

[727] Siehe Anm. 526 u. 595.

[728] D. i. Persien.

[729] Al-Bâriʿa oder Bârîn, von den christlichen Geschichtschreibern Mons Ferrandus genannt, liegt nordwestlich von Hums (Emesa), südwestlich von Hamâ. Herr der Burg war damals — Sommer 1137 — Graf Raymund II. von Tripolis. Unter den in der Burg Eingeschlossenen befand sich auch König Fulko von Jerusalem, der sich nach einer von Zankî erlittenen blutigen Niederlage hierher gerettet hatte. Da auf den Hilferuf der hart Bedrängten der Patriarch Wilhelm von Jerusalem, Fürst Raymund von Antiochien und Graf Joscelin II. von Edessa zum Entsatz heranrückten, so bewilligte Zankî den Belagerten eine ehrenvolle Kapitulation mit freiem Abzug. Die Festung wurde übergeben und geschleift. Vergl. Kugler, Gesch. d. Kreuzzüge S. 119; Röhricht, Gesch. d. Königr. Jerus. S. 204—206; Ritter, Erdkunde XVII, S. 941 ff.

zu ihm: „Rücke vor zum Angriff!“ Er rückte nun zwar mit seinen Leuten vor, aber dieselben waren nicht gerüstet. Die Besatzung der Festung machte einen Ausfall gegen die Angreifer. Einer von den Leuten Abû Bekr's Namens Mazjad, welcher keineswegs zu jener Elite schlachtberühmter und tapferer Krieger zählte, focht in der vordersten Reihe; er kämpfte heldenmütig, schlug mit seinem Schwert auf die Feinde ein, zersprengte ihre Haufen und erhielt zahlreiche Wunden. Ich sah ihn, als man ihn zum Heere zurückbrachte. Er schien in den letzten Zügen zu liegen. Dann genas er aber doch, und Abû Bekr Al-Dubaisî beförderte ihn, zog ihm ein Ehrenkleid an und nahm ihn auf in die Schar seiner Leibwächter.

56. Grausamkeit Salâh al-Dîn Muhammeds.

1. Der Atâbek pflegte zu sagen: „Ich habe drei Diener. Der eine von diesen fürchtet Allah (hoch erhaben ist er!), aber er fürchtet mich nicht (damit meinte er Zain al-Dîn ʿAlî Kûdschek [730] — Allah sei ihm gnädig!); der andere fürchtet mich, aber er fürchtet Allah, den Erhabenen, nicht (damit bezeichnete er Nasîr al-Dîn Sunkur [731] — Allah sei ihm gnädig!); der dritte fürchtet weder Allah noch mich“ (damit deutete er auf Salâh al-Dîn Muhammed ibn Ajjûb Al-Gîsijânî [732] — Allah sei ihm gnädig!).

2. An dem letzteren (Allah möge sich von ihm wenden! [733]) habe ich bestätigt gefunden, wie richtig der Ausspruch des Atâbek ihn beurteilte. Wir waren eines Tages [734] gegen Hums [735] marschiert. In der Nacht war ein so heftiger Regen niedergegangen, daß die Pferde sich in dem tiefen Morast nicht mehr fortbewegen konnten, als das Fußvolk auf beiden Seiten bereits im Kampf begriffen war. Salâh al-Dîn, den ich begleitet hatte, machte halt. Wir sahen das Fußvolk vor

---

[730] Zain al-Dîn ʿAlî Kûdschek war seit 539 der Flucht (1144—1145 n. Chr.) Befehlshaber der Burg von Mosul, später Minister des Atâbeks Kutb al-Dîn Maudûd, des Sohnes Zankî's, in Mosul. Er starb im August oder September 1168. Derenbourg p. 301 f. u. 358.

[731] Ein anderer Vezier Zankî's. Er wurde im Jahr 1145 oder 1146 in Mosul ermordet. Röhricht S. 236.

[732] Siehe Anm. 14.

[733] Paßt schlecht zu dem eben ausgesprochenen Segenswunsch!

[734] Im Mai 1137. Derenbourg p. 153 f.; Röhricht S. 204 f.

[735] Siehe Anm. 207. Die Belagerung der Stadt wurde am 11. Juli abgebrochen, weil Zankî es für nötiger hielt, dem heranziehenden König Fulko eine Schlacht zu liefern. Vergl. den letzten Absatz des vorigen Abschnitts!

uns. Einer davon näherte sich frühmorgens den Fußsoldaten von Hums und machte unter den Augen Salâh al-Dîn's gemeinsame Sache mit ihnen. Da sprach dieser zu einem seiner Gefährten: „Schaffe mir den Nebenmann des Ausreißers zur Stelle!“ Er ging weg und brachte ihn. Salâh al-Dîn frug ihn: „Wer ist der Mann, welcher von deiner Seite weg geflohen und nach Hums hineingegangen ist?“ Er antwortete: „Bei Allah, o mein Gebieter, ich kenne ihn nicht.“ „Haut ihn mitten entzwei!“ befahl Salâh al-Dîn. Ich sprach: „O mein Herr, sperre ihn ein und stelle eine Untersuchung an nach jenem Mann! Wenn er ihn kennt oder gar mit ihm verwandt und in die Geschichte mit verwickelt ist, so magst du ihm den Kopf abschlagen; und andernfalls wirst du wissen, wie du gegen ihn zu verfahren hast.“ Salâh al-Dîn schien geneigt, auf meine Rede zu achten. Da sagte aber ein Diener, der hinter ihm stand: „Wenn einer entflieht, so ergreife man nur seinen Nebenmann und schlage ihm den Kopf ab oder halbiere ihn!“ Seine Rede versetzte Salâh al-Dîn in Wut, so daß er ausrief: „So haut ihn doch entzwei!“ Man band ihm die Füße zusammen, wie es das Herkommen verlangte, und hieb ihn mitten auseinander. Dieser Mann [736] hatte sonst keinen Fehler als seinen Starrsinn und eine allzu geringe Furcht vor Allah dem Hocherhabenen.

3. Ich war noch ein anderes Mal in der Gesellschaft Salâh al-Dîn's, nachdem wir von dem Schlachtfelde bei Bagdad [737] angekommen waren, wo der Atâbek seine Ausdauer und Tapferkeit zeigen wollte. Er hatte dem Salâh al-Dîn befohlen, mit seinem Heere gegen den Emir Kafdschâk [738] zu ziehen. Wir legten von Mosul aus sechs Tagemärsche zurück in äußerster Entkräftung, bis wir vor der Residenz des Emirs eintrafen, und fanden sie gleichsam aufgehängt in den Bergen von Kûhistân [739]. Wir lagerten uns vor einer Festung, Mâsurra genannt. Es

---

[736] Nämlich Salâh al-Dîn.

[737] Wahrscheinlich im Jahr 1133; denn in dem von Al-Dhahabî (Ta'rîch al-Islâm) mitgeteilten Auszug aus dem Vorwort zu Usâma's Memoiren erwähnt dieser seine Teilnahme an einer Schlacht zwischen dem Chalifen Al-Mustarschid Billah und dem Atâbek Zankî vor Bagdad im Jahre 527 der Hedschra, d. i. zwischen dem 12. November 1132 und dem 31. Oktober 1133. Derenbourg (Vie d'Ousâma p. 170 n. 2) schwankt zwischen den beiden Jahren 1132 und 1135.

[738] Kafdschâk oder Kifdschâk, Sohn des Alp Arslâm-Schâh (nach Abû l-Fidâ, Annales muslemici III, p. 482) oder des Arslân Tâsch (nach Ibn Al-Athîr, Chronikon XI, p. 50) war ein Turkomanen-Häuptling. Derenbourg p. 170 n. 2 und p. 616.

[739] Das Bergland Kûhistân mit den beiden dem Emir Kafdschâk ge-

war um Sonnenaufgang, als wir hier unser Lager aufschlugen. Ein Weib tauchte hoch oben auf der Festung auf und rief zu uns herab: „Habt ihr Baumwollenzeug bei euch?“ Wir antworteten ihr: „Die Zeit scheint uns schlecht gewählt zum Kaufen und Verkaufen.“ Sie erwiederte: „Wir wollten das Linnen, um eure Leichen hineinzuwickeln; denn innerhalb fünf Tagen werdet ihr alle tot sein.“ Sie wollte damit sagen, daß diese Gegend ungesund sei.

4. Salâh al-Dîn stieg ab und ordnete den Sturm auf die Festung für den nächsten Morgen an. Er befahl den Pionieren, unter einem der Türme einzudringen, da die ganze Festung auf Lehmgrund erbaut war und die Männer darinnen Bauern waren. Wir schritten zum Sturm und kletterten den Hügel hinan, auf welchem die Veste lag. Die Mannschaft von Churâsân [740] untergrub einen Turm. Er stürzte ein. Auf demselben waren zwei Männer gestanden, von denen der eine gleich tot war, den anderen nahmen unsere Kameraden gefangen und brachten ihn zu Salâh al-Dîn. Dieser befahl: „Haut ihn mitten entzwei!“ Ich sprach: „O mein Fürst, wir sind im Monat Ramadân [741] und dieser Mann ist ein Muselmann; laß uns nicht durch seine Tötung eine Schuld auf uns wälzen!“ Aber er wiederholte nur seinen Befehl: „Haut ihn mitten entzwei, damit die Veste sich ergebe!“ Ich nahm wieder das Wort: „O mein Fürst, die Festung wirst du noch in dieser Stunde einnehmen.“ Er wiederholte nur: „Haut ihn entzwei!“ und blieb darauf bestehen. Man führte seinen Befehl aus, und in jener Stunde nahmen wir die Festung ein.

5. Salâh al-Dîn trat an's Tor, um wieder von der Veste hinabzusteigen, begleitet von seinen siegreichen Truppen. Nachdem er etlichen Leuten aus seinem Gefolge die Bewachung der Veste anvertraut hatte, schritt er davon und stieg hinab in sein Zelt, jedoch nur für einen Augenblick, bis das Heer, welches er um sich versammelt hatte, auseinander gegangen war. Dann stieg er zu Pferd und befahl mir, ein Gleiches zu tun. Wir ritten wieder zur Veste hinauf. Er setzte sich, ließ den Wächter der Festung vor sich kommen, damit er ihm Auskunft gäbe über das, was sie enthielt. Er stellte ihm Frauen und junge Leute, Christen und Juden vor.

---

hörigen Schlössern Mâsurra und Al-Karchînî (siehe unten Absatz 8) lag in Mesopotamien südlich von Mosul, nicht weit von Irbil (s. Anm. 437). Jâkût, Mu'dscham IV, p. 257.

[740] Die Mannschaft von Churâsân sind persische Söldner Zankî's.

[741] Der Ramadân d. i. der neunte Monat des arabischen Jahres ist den Muhammedanern heilig und wird durch tägliches Fasten ausgezeichnet.

6. Eine alte Kurdin, welche sich auch eingefunden hatte, frug jenen Wächter: „Hast du meinen Sohn, den N. N. gesehen?“ Er antwortete: „Er ist gefallen: ein Pfeil hat ihn getroffen.“ Sie frug weiter: „Und mein Sohn X?“ „Den hat der Emir mitten entzwei hauen lassen“, erwiederte der Wächter. Sie schrie auf und entblößte ihr Haupt: ihr Haar war wie gekrämpelte Baumwolle. Der Wächter sagte zu ihr: „Schweige! um des Emirs willen.“ Aber sie erwiederte: „Was kann mir der Emir noch tun? Ich hatte nur zwei Söhne, und die hat er beide getötet.“ Man stieß sie hinaus.

7. Der Wächter ging weg und brachte einen hochbetagten Greis herbei mit schönem weißen Haupthaar, der an zwei Stöcken ging. Er grüßte Salâh al-Dîn, und dieser frug: „Wer ist dieser Greis?“ Der Wächter antwortete: „Es ist der Imâm [742] der Festung.“ „Tritt näher, o Greis,“ rief Salâh al-Dîn, „tritt näher! als näher!“ Er ließ ihn vor sich Platz nehmen, streckte seine Hand aus, ergriff ihn beim Bart, zog das Messer heraus, das am Gürtel seines Gewandes befestigt war, und schnitt ihm den Bart von seinem Kinn weg. Er blieb ihm in seiner Hand wie Fingerglieder. Der Greis sprach zu ihm: „O mein Fürst, um welcher Ursache willen hast du es für nötig erachtet, mir solches anzutun?“ Salâh al-Dîn antwortete: „Wegen deiner Auflehnung gegen den Sultan.“ [743] „Bei Allah,“ versetzte der Greis, „ich habe nichts gewußt von eurer Ankunft bis zur Stunde, da der Wächter kam und mich davon in Kenntnis setzte und hierher beschied.“

8. Hierauf zogen wir ab und belagerten ein anderes Schloß, das gleichfalls dem Emir Kafdschâk gehörte und Al-Karchînî [744] hieß. Wir nahmen es ein und fanden darin ein Magazin, angefüllt mit Kleidungsstücken, die aus Baumwollenzeug genäht und zu milden Spenden für arme Mekkapilger bestimmt waren. Salâh al-Dîn nahm alles weg, was in der Festung war und den verbündeten Christen und Juden gehörte. Er raubte ihr Eigentum gerade wie es die Griechen machten. Allah (gepriesen sei er!) möge es ihm verzeihen!

9. Ich möchte hier, am Schlusse dieses Abschnitts angelangt, folgenden Vers von mir heranziehen:

„Unterlasse es, Mörder und ihre Geschichte wohlgefällig zu erwähnen; denn was man von ihnen erzählt, würde die Haare des Kindes unter uns bleichen.“

---

742 D. i. Priester.

743 Mugîth al-Dîn Mahmûd, s. Anm. 726.

744 Siehe Anm. 739.

57. Wie sich die Zeiten ändern!

1. Ich kehre zurück zur Erzählung der Erlebnisse, die uns und den Ismaeliten [745] in der Festung Schaizar widerfahren sind [746].

2. Ein Sohn meines Vatersbruders Namens Abû ʿAbd Allah ibn Hâschim (Allah sei ihm gnädig!) sah an jenem Tage im Vorübergehen einen Batanäer [747] in einem Turm des Schlosses meines Oheims. Derselbe war mit Schwert und Schild bewehrt, und die Türe stand offen. Außerhalb des Turmes stand eine große Menge unserer Kameraden. Aber keiner wagte es, zu dem Batanäer hineinzugehen. Mein Vetter sagte zu einem jener Umherstehenden: „Geh doch zu ihm hinein!" Er ging zu ihm hinein. Der Batanäer aber ließ ihm gar keine Zeit zum Dreinschlagen, sondern brachte ihm gleich eine Wunde bei. So kam unser Kamerad verwundet wieder heraus. Mein Vetter sagte zu einem anderen: „Geh hinein zu ihm!" Er trat ein, der Batanäer schlug und verwundete ihn, und er kam heraus, wie sein Gefährte herausgekommen war. Darauf sagte der Sohn meines Oheims: „O Hauptmann (ra'îs) Dschawâd, geh' du zu ihm hinein!" Da rief ihm [748] der Batanäer zu: „O Angstmeier, der du bist, warum kommst du denn nicht selbst herein? Du schickst immer deine Leute zu mir herein, während du unbeweglich draußen stehen bleibst. Komm doch herein, du Angstmeier, damit auch du etwas inne wirst!" Der Hauptmann Dschawâd ging zu ihm hinein und tötete ihn. Dieser Dschawâd war ein Schiedsrichter bei Streitigkeiten und ein tapferer Mann mit einem klugen Kopf.

3. Nur wenige Jahre verstrichen, bis ich ihn in Damaskus wieder sah. Es war im Jahr 534 [749]. Er war Futterhändler geworden, der Gerste und Stroh verkaufte, und war so gealtert, daß er wie ein alter, abgenutzter Ledersack aussah. Er war nicht mehr fähig, die Mäuse aus seinem Futterspeicher zu verjagen.

---

745 Siehe Anm. 561.

746 Es handelt sich hier nicht um den Überfall des Jahres 1109 oder 1114, von welchem Usâma im Abschnitt 48 Absatz 12—14 erzählt, sondern, wie die Zeitangabe im 3. Absatz des gegenwärtigen Stückes zeigt, um einen spätern Angriff etwa im Jahr 1135, auf den sich vielleicht auch Abschnitt 47, 1 u. 2 bezieht. Vergl. Derenbourg p. 80 n. 2.

747 Siehe Anm. 563.

748 Dem Vetter Usâma's.

749 D. i. zwischen dem 28. August 1139 und dem 16. August 1140, also während des ersten Aufenthalts Usâma's in Damaskus, der in die Jahre 1138 bis 1144 fällt.

4. Was ist doch das Leben der Menschen! Ich mußte mich wundern über die Erstlingstat Dschawâds, und wohin war es zuletzt mit ihm gekommen, ohne daß eine lange Spanne seiner Lebenszeit vorübergegangen war! Ich wußte nicht, daß die Krankheit des Alters allgemein sei und jeden heimsuche, den der Tod vergessen hat; aber jetzt, da ich den Gipfel der neunzig (Jahre) erstiegen habe und die Bitterkeit der Tage und Jahre mich abgenutzt hat, bin ich wie der Futterhändler Dschawâd geworden (Dschawâd al-ʿallâf), aber nicht ein Verschwender, ein Prasser (dschawâd al-mitlâf) [750]. Ich klebe vor Schwachheit am Boden, und infolge des hohen Alters ist ein Teil meines Körpers um den andern eingeschrumpft, so daß ich mich selbst nicht mehr erkenne. Ich empfinde die Beschwerden meines Lebensabends. Daher habe ich in der Schilderung meines gegenwärtigen Zustandes gesagt:

„Nachdem ich an ein Ziel des Lebens gelangt bin, nach dem ich mich sehnte, wünsche ich mir nun den hilfreichen Tod.

Die Länge meines Lebens hat mir nicht die Kraft gelassen, dem Wechsel des Geschickes zu begegnen, wenn er feindlich auftritt.

Geschwächt sind meine Kräfte und getäuscht haben mich die beiden Freunde, denen ich vertraute: mein Gesicht und mein Gehör; es ist Zeit, daß ich an's Ziel gelange.

Wenn ich mich erhebe, meine ich, ich trage einen Berg; und gehe ich, so gehe ich wie ein mit Ketten Gefesselter.

Ich schleiche einher, den Stab in der Hand, die ich im Kampfe den wieselfarbigen Speer und den indischen Säbel schwingen sah.

Ich verbringe die Nacht im weichen Bett schlaflos und unruhig, als läg' ich hingestreckt auf hartem Fels.

Der Mensch wird im Leben so umgestürzt, daß er die höchste Stufe mit der untersten vertauscht: in dem Augenblick, da er das Ziel der höchsten Vollkommenheit erreicht, kehrt er wieder zum Anfang zurück.“ [751]

Und doch sagte ich einst in Misr[752], ein bequemes und ruhiges Leben tadelnd (ach, wie rasend schnell ist es dahin!):

„Schau auf den Wechsel meines Geschickes, wie er mich, nachdem bereits meine Haare ergraut sind, gewöhnt hat an neue Sitten!

---

[750] Ein Wortspiel mit dem Namen Dschawâd.

[751] D. h. er wird wieder hilflos wie ein Kind.

[752] Ägypten beziehungsweise Kairo, wo Usâma in den Jahren 1144—1154 sich aufhielt.

Und in dieser fortwährenden Wandlung meines Geschickes ist ein lehrreiches Beispiel enthalten. Welche Lage hat sich mit der Zeit nicht verändert?

Einst war ich Anstifter des Kriegs, und wenn er erlöschen wollte, so schürte ich ihn wieder an, indem ich die Schwerter blitzen ließ unter der wiederzusammengescharten Menge.

Meine einzige Sorge war, in die Arena hinabsteigen zu können mit meinen Gegnern, welche ich für eine zu verschlingende Beute hielt, während sie sich vor mir fürchteten.

Ich jagte mehr Schrecken ein als die Nacht, ich stürmte reißender dahin als ein Gießbach, ich war furchtbarer im Kampf als der Tod.

Nun aber bin ich geworden wie ein geschmeidiges, verweichlichtes Mädchen, hingegossen auf schwellendem Pfühl, das hinter Vorhang und Schleier hervorlugt.

Ich war nahe daran, zu verrosten von der langen Ruhe, wie das indische Schwert rostet, wenn es zu lange in der Scheide steckt.

Nachdem ich lange den kriegerischen Harnisch getragen, ruhe ich nun aus in gerippten Gewändern von Dabîk[753] *— zum Unglück für mich und die Kleider.*

Die Bequemlichkeit ist nicht meine Liebhaberei und nicht mein Bedürfnis; und behagliches Genießen ist nicht meine Schwäche und mein Geschäft.

Es befriedigt mich nicht, auf meinen Lorbeeren auszuruhen, noch Ruhm zu ernten fern vom Geklirr der Schwerter und Lanzen.“

5. Ich meinte früher, daß die Zeit ihren Günstling nicht aufreiben und daß ihr Held sich nie abnützen würde, und daß ich, nach Syrien zurückgekehrt, dort meine Tage wieder finden würde, wie in meiner früheren Zeit, ohne daß die Dauer meines Ferneseins irgendwelche Veränderung darin hervorzubringen vermöchte. Aber als ich zurückgekehrt war, sah ich mich in meiner Hoffnung grausam getäuscht. Jene Einbildung verschwand wie eine glänzende Fata morgana. O Allah, vergib mir jede unziemliche Äußerung der Auflehnung, die mir entfahren ist, genährt von einem Kummer, der schwer auf mir lastete, nun aber überwunden ist!

---

[753] Siehe Anm. 60.

58. Des Lebens Markstein läßt sich nicht verrücken.

1. Ich will nun zurückkehren zu dem, was meinen Geist beschäftigt, und mich losreißen von den Schrecken der finsteren Nacht.

2. Wenn die Herzen frei wären von der Unreinheit der Sünde und sich zurückwenden würden zu Dem, der die Geheimnisse kennt, so würde sich die Erkenntnis Bahn brechen, daß, wenn man sich den Gefahren der Kriege aussetzt, die voraus bestimmte Lebenszeit dadurch keineswegs vermindert wird. Ich habe zur Zeit unseres Kampfes mit den Ismaeliten in der Festung Schaizar[754] ein lehrreiches Beispiel erlebt, das einem mutigen und verständigen Manne, ja selbst dem Feigling und Toren deutlich zeigen kann, daß die Lebensdauer unabänderlich voraus bestimmt ist, so daß ihr Ende weder beschleunigt noch verzögert werden kann.

3. Als wir an jenem Tage den Kampf schon beendet hatten, rief ein Mann seitwärts von der Festung: „Da sind die Kerle wieder!“ Bei mir standen einige meiner Gefährten mit ihren Waffen. Wir liefen eilig zu jenem Manne hin, welcher gerufen hatte, und frugen ihn, was los sei. Er antwortete mit gedämpfter Stimme: „Die Kerle sind wieder da!“ Wir gingen zu einem dunklen Pferdestall, betraten denselben und fanden darin zwei bewaffnete Männer, welche wir töteten. Wir fanden auch einen unserer Kameraden, der getötet war und auf irgend etwas lag. Als wir ihn aufhoben, entdeckten wir unter ihm einen batanäischen Mann, der sich in ein Leichentuch gehüllt und den Toten auf seine Brust gelegt hatte. Wir trugen unseren Kameraden fort und töteten jenen, der unter ihm gelegen war. Unseren Kameraden legten wir in einem jenem Ort benachbarten Tempel nieder. Er war von schweren Wunden bedeckt. Wir zweifelten nicht daran, daß er tot sei, da er sich weder bewegte noch atmete, obwohl ich — bei Allah — mit meinem Fuß seinen Kopf an die Steinplatten des Tempels gestoßen hatte. Wir zweifelten, wie gesagt, gar nicht daran, daß er tot sei. Der Ärmste war an jenem Stalle vorübergegangen, hatte einen gedämpften Laut darin gehört und seinen Kopf hineingesteckt, um sich darüber zu vergewissern, was er vernommen hatte. Einer der Batanäer hatte ihn dann vollends hineingezogen, worauf sie mit ihren Dolchen ihn so lange bearbeiteten, bis sie glaubten, daß er tot sei. Aber Allah (gepriesen sei er!) hatte beschlossen, daß seine Wunden am Hals und an seinem übrigen Körper genäht würden, daß er genesen und voll-

---

[754] Bezieht sich wohl auf den im vorigen Abschnitt erwähnten zweiten Kampf mit den Ismaeliten aus dem Jahr 1135.

ständig die frühere Gesundheit wieder erlangen sollte. Gepriesen sei Allah, der die Geschicke bestimmt und die Stunde des Todes wie die Dauer des Lebens im Voraus festsetzt!

4. Ich war Augenzeuge bei einer Begebenheit, welche der eben erzählten nahe kommt. Die Franken (Allah verfluche sie!) hatten im letzten Drittel der Nacht uns überfallen[755]. Wir stiegen zu Pferd, um sie zu verfolgen. Aber mein Oheim ʿIzz al-Dîn (Allah sei ihm gnädig!) hielt uns von ihrer Verfolgung ab, indem er sagte: „Da stekt eine Kriegslist dahinter, daß der Überfall in der Nacht geschah." Ohne daß wir darum wußten, war aber doch eine Abteilung Fußvolks aus der Stadt ausgerückt hinter den Franken her. Ein Teil davon wurde auf dem Rückmarsche von den Franken überfallen und niedergemacht. Die übrigen entkamen.

5. Früh morgens nahm ich Aufstellung in Bandar Kanîn, einer Ortschaft in der Nähe der Stadt, und bemerkte drei Gestalten, die sich uns näherten. Zwei von ihnen sahen aus wie Menschen, das Gesicht der mittleren dagegen war nicht wie die Gesichter der Menschen. Als sie uns näher kamen, zeigte es sich, daß ein Franke die Person in der Mitte mit dem Schwerte gerade mitten auf die Nase getroffen und ihr Gesicht bis zu den Ohren gespalten hatte, so daß die Hälfte ihres Gesichts lose auf die Brust herabhing. Zwischen den beiden Hälften ihres Gesichts klaffte eine Öffnung von beinahe einer Spanne Breite. Er schritt zwischen zwei Männern, und so ging er in die Stadt hinein. Der Wundarzt nähte ihm das Gesicht wieder zusammen und pflegte es. Die Wunde überzog sich wieder mit Fleisch. Der Patient genas und wurde wieder so gesund wie zuvor, bis er endlich in seinem Bette starb. Er wurde Viehtreiber, und man nannte ihn Ibn Gâzî mit der Schmarre (Ibn Gâzî Al-Maschtûb). Diesen Beinamen „Al-Maschtûb" erhielt er wegen jenes Säbelhiebes.

59. Die Bürde des Alters.

1. Man denke ja nicht, daß Verwegenheit den Tod beschleunige oder übergroße Vorsicht ihn verzögere! Daß ich noch lebe, ist ein deutliches und beachtenswertes Beispiel hiefür. Denn welchen Schrecken habe ich getrotzt, in welche furchtbaren Lagen und Gefahren habe ich mich hineingestürzt! Wie vielen Reitern bin ich im Kampfe gegenüber gestanden! Wie viele Löwen habe ich getötet! Wie manchen Schwertstreich und Lanzenstoß habe ich ausgeteilt! Wie manche Wunde habe

---

[755] Zeitpunkt und nähere Umstände sind unbestimmbar.

ich beigebracht mittelst Pfeil und Bogen! Und doch war ich vor dem Tode geschützt wie in einer starken Festung, so daß ich ein Alter von neunzig Jahren erreicht und Gesundheit und langes Leben genossen habe nach dem Worte des Propheten (Allah neige sich über ihn und gebe ihm Heil!): „Die Gesundheit genügt als Krankheit“ [756]. Tatsächlich bewirkte die Errettung aus jenen schrecklichen Lagen was härter ist als Kampf und Tod. Inmitten seiner Krieger fallen ist leichter als die Beschwerden des Lebens zu tragen. Bei der Länge meines Daseins haben die Tage mir wieder abgefordert, was sie mir gegeben hatten. Geblieben ist mir das Verlangen nach den Freuden der Erde. Aber die düstere Kargheit [des Alters] hat getrübt die Heiterkeit des wohlhäbigen Lebens, wie ich denn auch selbst gesagt habe:

„Mit achtzig Jahren hat die Zeit meine Haut welk gemacht, und mit Wehmut erfüllt mich die Schwäche meines Fußes und das Zittern meiner Hand.

Wenn ich schreibe, so ist meine Schrift, als hätte ein Bebender sie mit der Schwertspitze geschrieben, wie die Schriftzüge von den zitterigen Händen eines Ängstlichen.

Wundere dich nur über die Unfähigkeit einer Hand, die Feder zu regieren, nachdem sie Speere gebrochen im Herzen des Löwen!

Wenn ich dahin schreite, den gewichtigen Stab in der Hand, so sinkt mein Fuß auf dem harten Boden ein, als wandelte ich in einem Sumpf.

Sage jedem, der sich ein langes Dasein wünscht: dies sind die Folgen der Langlebigkeit und des hohen Alters!“

2. Meine Kraft ist geschwächt und zerfallen, und das Glück meines Lebens ist dahin, für immer zu Ende. Mein allzulanges Verweilen unter den Menschen hat mich erschöpft, und die unter der Asche verborgene Glut meines Lebensfeuers ist nahe dem Erlöschen, so daß es nun um mich steht, wie ich nachstehend gesagt habe:

„Das Schicksal hat mich umhergetrieben wie ein abgehetztes, müdes Reisekameel in der Wüste.

Da mir meine achtzig Jahre keine Kraft gelassen haben, so ist es mir, wenn ich mich erheben will, als wäre ich zerbrochen.

---

[756] Soll wohl heißen, daß das Alter an sich eine Krankheit ist, auch wenn der Gesundheitszustand ein verhältnismäßig guter ist. Wo diese Äußerung Muhammeds sich findet, ist mir unbekannt.

Mein Gebet muß ich sitzend verrichten; denn wenn ich mich dabei niederwerfen will, fällt mir der Versuch zu schwer.

Dieser Zustand mahnt mich, daß mir die letzte Reise nahe bevorsteht und der Abschied vor der Tür ist.“

3. Die schwächenden Jahre haben mich unfähig gemacht, den Herrschern zu dienen. Daher betrete ich nicht mehr die Schwelle ihrer Paläste. Ich habe meine Sache von der ihrigen getrennt und meine Entlassung aus ihrem Dienst mir ausgebeten. Ich habe ihnen zurückerstattet, was sie als Zeichen ihrer Gunst mir zugewandt. Fürwahr, es ist meine feste Überzeugung, daß das Greisenalter zu nichts mehr taugt. Es ist den schweren Aufgaben des Dienstes nicht mehr gewachsen, und auf dem Markt ist der hochbetagte Greis keine begehrte Ware für den Emir. Ich bin an mein Haus gefesselt und habe die Dunkelheit zu meiner Decke gemacht. Doch hat sich meine Seele zufrieden gegeben bei dem einsamen Leben in der Fremde, nachdem sie die altgewohnten Orte und den heimatlichen Boden verlassen. Schließlich gewann sie ihre Fassung so völlig wieder, daß alle Bitterkeit aus ihr entschwand. Ich trage nun mein Los mit Geduld, wie der Gefangene seine Fessel, wie der Durstige die Qual des Durstes, wann er vergebens nach Wasser gesucht hat.

60. Lob des großen Saladin.

1. Ein Schreiben unseres Gebieters, des Al-Malik al-Nâsir Salâh al-Dunjâ wa-'l-Dîn Abû 'l-Muthaffar Jûsuf ibn Ajjûb [757], des Sultans des Islâm und der Muselmänner, entbot mich zu ihm [758], dem treuen Er-

---

[757] Es ist der berühmte Sultan Saladin, ein Kurde, Sohn des Nadschm al-Dîn Ajjûb und Neffe Schirkûh's, des tapferen Feldherrn Nûr al-Dîn's von Damaskus. Er hatte seinen Oheim Schirkûh auf dem Feldzug nach Ägypten begleitet, dem schiitischen Chalifat zu Kairo vollends den Garaus gemacht (1171), sich der Herrschaft über das Nilland bemächtigt und nach dem Tode Nûr al-Dîn's (15. Mai 1174) auch von Damaskus Besitz ergriffen. Am 25. November 1177 erlitt er zwar bei Askalon eine schwere Niederlage durch die Ritterschaft des Königreichs Jerusalem, brachte dagegen dem christlichen Heere 1179 zwischen Sidon und Paneas und am 5. Juli 1187 bei dem Dorfe Hattîn (in der Nähe von Tiberias) vernichtende Schläge bei, eroberte am folgenden Tag die Citadelle von Tiberias, am 9. Juli Akko, darauf Beirut, Sidon, Haifa, Arsuf, Cäsarea, Joppe und Askalon, endlich am 2. Oktober 1187 Jerusalem selbst. Saladin starb am 3. März 1193 zu Damaskus. Siehe Kugler, Gesch. d. Kreuzzüge S. 171—254; Röhricht, Gesch. d. Königr. Jerus. S. 342—658.

[758] Usâma weilte damals in dem fernen Husn Kaifâ in Dijâr Bekr, fühlte sich aber dort nicht mehr wohl, nachdem sein gastfreundlicher Gönner Fachr

füller des beschworenen Wortes, dem Besieger der Kreuzanbeter, dem Bannerträger der Gerechtigkeit und des Edelsinnes, der die glückliche Zeit des Emirs der Gläubigen[759] wieder aufleben ließ[760]. Allah verleihe Glanz dem Islam und seinen Bekennern durch lange Dauer ihres Daseins; er stärke sie durch die Schärfe seiner Schwerter und seiner Anschläge[761], und herrlich breite er über sie seinen weiten schützenden Schatten, wie er ihnen aus der Dunkelheit lichte Zugänge zu seiner Güte bereitet hat! Weit breite er über die Erde aus seine erhabene Herrschaft und Herrlichkeit und verschaffe seinen scharfen Schwertern richterliche Gewalt über die Hälse seiner Feinde! In seiner Barmherzigkeit hat er Gänge hinter mir her gegraben[762] in die Länder, als zwischen mir und der Heimat Berge und Ebenen lagen, als ich in einem verlorenen Winkel der Erde[763] lebte, ohne Schätze oder Freunde bei mir zu haben. Er riß mich aus den Zähnen des Unheils durch seinen herrlichen Ratschluß, trug mich zu seinem erhabenen Tor[764] in seiner unermeßlich reichen Güte und machte wieder gut, was die Zeit an mir verbrochen hatte. Durch seine Großmut ward wieder begehrt, was wegen seiner Unansehnlichkeit unverkäuflich geworden war, weil er mein Alter wieder zu Ehren brachte. Er überhäufte mich mit einer erstaunlichen Fülle von Schätzen. Er setzte mich nach seiner Großmut in den Besitz so reicher Geschenke, daß er mich förmlich weiden ließ im Übermaß seiner Gunst. Der schlechte Lohn, den ich von den Die-

---

al-Dîn Karâ Arslân (s. Anm. 411) im Jahr 1167 gestorben war, zumal dessen Sohn und Nachfolger Nûr al-Dîn Muhammed den greisen Emir mit fühlbarer Kälte behandelte. Die Nachrichten von Saladins glänzenden Erfolgen waren auch in jenen weltentlegenen Winkel gedrungen und hatten Usâma zu dichterischer Verherrlichung des siegreichen Helden begeistert, den er einst als siebzehnjährigen Jüngling am Hofe Nûr al-Dîn Mahmûd's zu Damaskus kennen gelernt hatte (im Jahr 1154). Usâma's Gedichte zum Preise Saladin's gefielen diesem sehr wohl und bewirkten, unterstützt durch die Bitten des Lieblingssohnes des Dichters, Abû 'l-Fawâris Murhaf, der dem Gefeierten nahestand, daß Saladin den Verbannten von Husn Kaifâ auf's freundlichste zu sich einlud. Anfangs Oktober 1174 traf Usâma in Damaskus ein und blieb hier bis zu seinem Tode am Donnerstag den 23. des Monats Ramadân im Jahre 584 der Flucht (16. November 1188).

[759] D. i. des Propheten Muhammed.

[760] Indem er nämlich das ketzerische Chalifat in Ägypten beseitigte und dadurch die Glaubenseinheit in der muhammedanischen Welt wieder herstellte.

[761] D. h. durch die Siege und die Politik Saladin's.

[762] Will sagen: er wußte mich zu finden.

[763] Husn Kaifâ in Dijâr Bekr. Siehe Anm. 758.

[764] Nämlich an den Hof zu Damaskus.

nern[765] zuvor empfangen, betrübte ihn; aber er vergalt es mir doppelt und achtete darauf mit einer Sorgfalt, als wäre er dabei gewesen und hätte es mit eigenen Augen gesehen. Seine Geschenke kamen mir über Nacht, während ich schlief, und flossen mir zu, ich mochte liegen oder sitzen. Und so werde ich — dank seiner Huld — jeden Tag reicher. Aber je höher ihn sein Volk ehrt, desto geringer will ich sein unter seinen Knechten. Der edle Mann hat mich sicher gestellt; sein Anblick verbreitet Glanz über das Unglück. Seine Großmut ersetzte mir, was die Zeit mir geraubt durch schreckliche Unglücksfälle. Er hat seine reichen Gaben über mich ausgegossen, nachdem er mir bezahlt hatte, was nach göttlichem und menschlichem Rechte mir zukam. Wie unfähig waren dagegen die Hälse, seinen leichtesten Vorwurf zu tragen! Seine Freigebigkeit ließ mir keinen Wunsch unerfüllt, auf dessen Gewährung ich hoffte. Und so weihe ich meine Zeit dem Gebet für ihn bei Tag und Nacht.

2. Mit seiner Barmherzigkeit umfaßt er alle Diener [Allah's]. Mit ihren Segnungen hat er ganzen Ländern wieder zur Blüte verholfen. Er ist der Sultan, welcher die Tradition der guten alten Chalifen[766] wieder zu Ehren gebracht und die Säule der Macht und des Glaubens wieder aufgerichtet hat, — das Meer, dessen Wasser nicht versiegt, so viele auch daraus schöpfen, der freigebige Spender, der nicht aufhört zu schenken, so sehr er auch überlaufen wird. Unausgesetzt fühlt sich das Volk durch seine Schwerter sicher wie in einer unzugänglichen Festung; durch seine Gunst wie in einem Früchte in Fülle verheißenden Frühling, durch seine Gerechtigkeit wie in einer Flut von Licht, das die Finsternis ungerechter Bedrückungen von ihnen zerstreut. Es genügt, daß er seine Hand ausreckt, um die schon nach Beute greifende Hand des Feindes sinken zu lassen. Seine siegreiche Macht verbreitet weithin schützenden Schatten und ununterbrochenes Glück, indem stets ein neues den Spuren des vorangegangenen folgt, so lange Nacht und Tag einander folgen und der Himmelsglobus über unserem Scheitel kreist.

> *„Ich habe gebetet, und die beiden Merk-Engel[767] haben Amen dazu gesagt, und der auf dem Throne sitzt, nahte sich dem, der ihn anrief.*

---

765 Gemeint sind die dem Saladin untertänigen Emire, insbesondere Nûr al-Dîn Muhammed von Husn Kaifâ.

766 Die vier unmittelbaren, durch ihre Orthodoxie ausgezeichneten Nachfolger Muhammeds: Abû Bekr, ʿOmar, ʿOthmân und ʿAlî (Koran XLIX, 7). Siehe Derenbourg p. 366 n. 5.

767 Jedem Muselmann sind zwei Engel beigegeben, um auf seine guten

Er hat ja gesagt[768] *(hoch gepriesen sei er!) zu seinen Dienern: ‚bittet mich, und ich will euch hören und antworten.'"*

3. Gelobt sei Allah, der Herr der Welten, und sein Segen sei über unserem Herrn Muhammed und über allen seinen Nachkommen! Allah ist uns genug. O welch herrlicher Beschützer ist er! Alles, was ihr an Glücksgütern habt, — es kommt von Allah.

---

und schlechten Handlungen achtzugeben und sie aufzuzeichnen. Koran VI, 62; LXXXII, 10.

[768] Koran XI, 64.



I. Anhang.

61. Heiligen-Legenden.

1. (Abschnitt.[769]) Es sagt Usâma ibn Murschid ibn ʿAlî ibn Mukallad ibn Nasr ibn Munkidh[770]: Allah möge ihm verzeihen, wie auch seinen Eltern und allen Muselmännern!

2. Dies sind neuere Geschichten, die ich teils selbst erlebt, teils von vertrauenswürdigen Personen mitgeteilt bekommen habe. Ich füge sie hier als Anhang meinem Buche bei, weil sie eigentlich nicht zu den Gegenständen gehören, deren Mitteilung ich mir in dem vorausgehenden Teil zur Aufgabe gemacht habe.

3. Ich mache hierbei den Anfang mit den Geschichten der Heiligen. Möge Allah an ihnen allen sein Wohlgefallen haben!

4. Es erzählte mir ein Schaich, der Imâm und Prediger Abû Tâhir Ibrahîm ibn Al-Husein ibn Ibrahîm, eine Leuchte der Religion und Prediger der Stadt Isʿird[771], wo ich mich im Monat Dhû 'l-Kaʿda des

---

[769] Durch dieses Wort wird in dem ununterbrochen fortlaufenden arabischen Text das folgende von dem vorangehenden Hauptteil abgetrennt.

[770] Dies ist die einzige Stelle, an der Usâma seine vollständige Genealogie dem Namen beifügt, die „Kette“ (isnâd), wie der Kunstausdruck bei den Arabern lautet. Dem eigentlichen Namen Usâma gehen bei anderen arabischen Schriftstellern noch voraus die ehrenden Beinamen Mu'ajjad al-Daula Madschd al-Dîn und der Vorname (die Kunja) Abû 'l-Muthaffar. Hinter „Usâma“ folgt dann die „Kette“ und zum Beschluß die Bezeichnung seiner entfernteren Abstammung und seines Geburtsortes: Al-Kinânî Al-Kalbî Al-Schaizarî (nach ʿImâd al-Dîn, Abû Schâma u. Ibn Challikân). Vergl. Derenbourg p. 47 f.

[771] In Dijâr Bekr (im Quellgebiet des Tigris), wo Usâma in den Jahren 1164—1174 am Hofe des Emir's Fachr al-Dîn Karâ Arslân und seines Sohnes

Jahres 562[772] aufhielt[773], daß Abû 'l-Faradsch von Bagdad[774] ihm Folgendes mitgeteilt habe:

5. „Ich wohnte einmal — so erzählte dieser — einer von dem Schaich, dem Imâm Abû ʿAbd Allah Muhammed von Basra, in Bagdad abgehaltenen Sitzung bei. Da trat ein Weib vor ihn und sprach: „O mein Herr, siehe du warst einer der Zeugen bei der Festsetzung meiner Mitgift. Nun suche ich vergebens meinen Ehevertrag. Darum bitte ich dich, mir die Gefälligkeit zu erweisen, daß du deine Zeugenschaft in der Amtsstube des Richters bestätigst." Muhammed erwiederte: „Ich werde es nicht eher tun, als bis du mir etwas Süßes gebracht hast." Die Frau blieb stehen, weil sie dachte, er habe mit seiner Rede nur gescherzt. Aber er sagte: „Besinne dich nicht lang! Ich werde nicht mit dir gehen, ohne daß du mir etwas Süßes gebracht hast." Sie ging weg, dann kam sie wieder und zog aus dem Bausch ihres Gewandes ein Papier hervor, in welchem eine trockene Süßigkeit eingewickelt war. Seine Freunde wunderten sich sehr darüber, daß er bei seiner bekannten Enthaltsamkeit und asketischen Lebensweise etwas Süßes verlangt hatte. Er aber ergriff das Papier, öffnete es und warf die süßen Sachen Stück für Stück weg, bis das Papier leer war. Dann betrachtete er es, und siehe, es war — der Ehevertrag der Frau, welcher ihr abhanden gekommen war. Und er sprach: „Nimm deinen Vertrag! hier ist er." Alle waren höchlich erstaunt über das eben Vorgefallene. Er sagte: „Esset, was erlaubt ist! Ihr habt dies zwar getan, aber noch mehr dazu."

6. Der Schaich Abû 'l-Kâsim Al-Chidr ibn Muslim ibn Kâsim von Hamâ hat mir, als ich mich am Montag, dem letzten Tag des Monats Dhû 'l-Hidscha im Jahre 570 dort aufhielt[775], Folgendes erzählt: „Es

---

und Nachfolgers Nûr al-Dîn Muhammed zu Husn Kaifâ lebte. Vergl. Anm. 758.

[772] Im August 1167 nach unserer Zeitrechnung.

[773] Usâma reiste damals in Dijâr Bekr umher, vermutlich um sich über den Tod seines Wohltäters Karâ Arslân im Verkehr mit gelehrten und frommen Männern zu trösten.

[774] Dschamâl al-Dîn Abû 'l-Faradsch ʿAbd al-Rahmân ibn Al-Dschauzî, ein Nachkomme des Chalifen Abû Bekr, war ein berühmter Geschichtschreiber, der u. a. eine Biographie der beiden ʿOmar verfaßt hat. Er ist geboren zu Bagdad um's Jahr 508 der Flucht (1114—1115 n. Chr.) und gestorben ebendaselbst am 12. Ramadân 597 (16. Juni 1201). Näheres über denselben findet sich bei Ibn Challikân, Biographical Dictionary II, p. 96—98 und Hammer, Literaturgeschichte der Araber VII, S. 219. 643. 703 f., sowie bei Wüstenfeld, Die Geschichtschreiber der Araber S. 102—104.

[775] Am 1. August 1175 auf einer Reise von Damaskus nach seinem von Saladin ihm verliehenen Lehensgut bei Maʿarrat al-Nuʿmân. Vergl. Anm. 546

kam zu uns ein vornehmer Mann, ein Bürger von Kûfa[776], der uns mitteilte, was er aus dem Munde seines Vaters gehört hatte:

7. „Ich ging aus und ein bei dem obersten Kâdi von Syrien, der aus Hamâ gebürtig war und mich ehrte und auszeichnete. Derselbe sagte eines Tages zu mir: „Ich liebe die Leute von Kûfa, wenn ich den Blick auf einen von ihnen hefte. Ich war in meiner Jugend in Hamâ, wo ʿAbd Allah ibn Maimûn aus Hamâ gestorben ist (Allah sei ihm gnädig!). Vor seinem Tode sprachen sie zu ihm: „Äußere deine letzten Wünsche!“ Da erwiederte er: „Wenn ich tot bin und ihr die Vorbereitungen zu meiner Bestattung getroffen habt, so bringt mich hinaus in die Wüste, und ein Mann steige auf den Hügel, welcher sich über die Gräber erhebt, und rufe: „O ʿAbd Allah ibn Al-Kubais, ʿAbd Allah ibn Maimûn ist tot; stelle dich bei ihm ein und bete für ihn!“ Und als er gestorben war, taten sie, was er ihnen geboten hatte. Da näherte sich ein Mann, der ein Kleid aus ungebleichter Baumwolle und einen wollenen Mantel trug, von der Seite her, wohin der Ruf erklungen war. Er kam und sprach die Gebete für den Toten, ohne daß die überraschten Männer dazu kamen, ein Wort an ihn zu richten. Und als er das Gebet beendigt hatte, ging er wieder weg, dahin zurückkehrend, von wo er gekommen war. Man machte einander Vorwürfe, weil niemand ihn zurückgehalten und ausgefragt hatte. Man verfolgte seine Spur, aber er entkam ihnen, ohne ein einziges Wort zu ihnen gesprochen zu haben.“

8. Ich habe etwas dem Ähnliches in der Festung Kaifâ erlebt. In der Moschee Al-Chidr[777] war ein Mann, bekannt unter dem Namen Muhammed Al-Sammâ, der einen Winkel zur Seite der Moschee bewohnte. Er kam heraus zur Stunde des Gebets, verrichtete in öffentlicher Versammlung seine Andacht und kehrte in seinen Winkel zurück. Er war ein Heiliger. Als er sich einmal in der Nähe meiner Wohnung befand, trat der Tod an ihn heran. Da sprach er: „Ich wünschte, bei Allah (hoch erhaben ist er!), daß mein Schaich Muhammed Al-Bustî bei mir wäre!“ Und noch hatte man die nötigen Sachen zu seiner Waschung und zur Einhüllung seines Leichnams nicht beieinander, da war auch

---

am Schluß. Derenbourg p. 380—382. Dhû 'l-Hidscha ist der 12. Monat des arabischen Jahres.

[776] Kûfâ, eine Stadt auf dem rechten Ufer des Euphrat, in der Nähe von Babylon.

[777] Die Moschee Al-Chidr zu Husn Kaifâ trug ihren Namen vermutlich zu Ehren des im Koran XVIII, 64 erwähnten Propheten dieses Namens. Siehe Sprenger, Das Leben und die Lehre des Muhammed II. S. 466.

schon sein Schaich Muhammed Al-Bustî bei ihm, besorgte seine Waschung, ging uns voran hinter seinem Leichnam her und betete für ihn. Hierauf stieg er hinab in seine Klause und verweilte darin eine Zeit lang. Er besuchte mich und ich besuchte ihn. Er war (Allah sei ihm gnädig!) ein Weiser und ein Asket — ich habe seinesgleichen nie gesehen noch je von einem solchen gehört. Er fastete fortwährend, trank kein Wasser und aß kein Brod, nicht einmal Getreidekörner. Er brach das Fasten nur durch den Genuß zweier Granatäpfel oder einer Weintraube oder zweier Äpfel. Ein oder zweimal monatlich aß er einige Bissen gekochten Fleisches. Einstmals sagte ich zu ihm: „O Schaich Abû ʿAbd Allah, wie bist du darauf verfallen, weder Brot zu essen noch Wasser zu trinken? Du fastest ja fortwährend!“ Er antwortete: „Ich habe gefastet und Hunger gelitten und — fühlte mich stärker davon. Ich hungerte nun drei Tage und sagte mir: ich will tote Tiere, welche dem, der es nötig hat, nach drei Fasttagen zu essen erlaubt sind, zu meiner Nahrung machen. Und ich befand mich noch wohler dabei. Nun gab ich das Essen und Wassertrinken überhaupt auf. Jetzt bin ich daran gewöhnt, bin zufrieden dabei und erfreue mich eines immer gleichen Wohlbefindens.“

9. Einer der angesehensten Männer von Husn Kaifâ räumte diesem Schaich eine Ecke in seinem Garten ein, welche er ihm zur Verfügung stellte. Da trat der Alte am 1. des Monats Ramadân bei mir ein und sprach: „Ich bin gekommen, um dir Lebewohl zu sagen.“ Ich erwiederte: „Und die Ecke, welche für dich hergerichtet worden ist? und der Garten?“ „O mein Bruder“, versetzte er, „ich brauche beides nicht, und ich mag nicht bleiben.“ Hierauf nahm er Abschied von mir und ging weg (Allah erbarme sich sein!). Dies begab sich im Jahre 570 [778].

10. Der Schaich Abû 'l-Kâsim Al-Chidr ibn Muslim ibn Kusaim[779] aus Hamâ hat mir im vorhergehenden Jahre [780] zu Hamâ erzählt von einem Manne, welcher im Garten des Muhammed ibn Misʿar (Allah sei ihm gnädig!) zu arbeiten pflegte. Derselbe kam zu seinen Leuten, als

---

[778] Das Jahr 570 der Flucht begann am 1. August 1174. Das Erlebnis fällt also in den Anfang des Jahrs 570 der Flucht und in die beiden letzten Monate des Aufenthalts Usâma's in Husn Kaifâ, da er im Oktober 1174 nach Damaskus übersiedelte.

[779] Vergl. den Anfang des 6. Absatzes, wo Usâma denselben Schaich als seinen Gewährsmann anführt, dessen Großvater aber Kâsim nennt, während hier der Text Kusaim hat.

[780] Also im Jahr 569 der Flucht d. i. zwischen dem 12. August 1173 und dem 1. August 1174.

diese an den Türen ihrer Häuser zu Al-Maʿarra[781] saßen, und sprach zu ihnen: „Ich habe soeben etwas Merkwürdiges gehört." „Was ist's?" erwiederten sie. Und nun berichtete er: „Ein Mann ging an mir vorüber mit einem Wassereimer und bat mich, Wasser in denselben zu gießen. Als ich ihm solches gegeben hatte, nahm er mit Eifer seine Waschungen vor. Ich bot ihm eine Feigengurke an, aber er weigerte sich, sie anzunehmen. Ich sagte zu ihm: „Siehe, dieser Garten gehört zur Hälfte mir als rechtmäßige Entschädigung für meine Arbeit und zur anderen Hälfte dem Muhammed ibn Misʿar als dem Besitzer." Darauf frug er mich: „Hat er in diesem Jahre seine Pilgerfahrt gemacht?" „Allerdings", erwiederte ich ihm. Da sprach er: „Gestern, nach unserem Aufbruch vom Halteplatz, ist er gestorben." Wir beteten für den Verstorbenen. Dann eilten sie dem Fremdling nach, um ihn weiter auszufragen; aber sie erblickten ihn nur noch in unerreichbarer Ferne. Sie kehrten zurück und merkten sich das Datum des Berichts. Die Sache verhielt sich, wie jener gesagt hatte.

11. Der hoch angesehene Schihâb al-Dîn Abû 'l-Fath Al-Muthaffar ibn Asʿad ibn Masʿûd ibn Bachtakîn ibn Sabuktakîn (der letztere war ein Freigelassener des Muʿizz al-Daula ibn Buwaih[782] hat mir zu Mosul am 18. des Monats Ramadân im Jahre 565[783] folgendes erzählt: „Al-Muktafî bi-Amr Allah, der Emir der Gläubigen[784] (Allah sei ihm gnädig!) besuchte die Moschee Sandûdija in der Umgebung von Al-Anbâr auf dem westlichen Ufer des Euphrat. Er war von dem Vezier begleitet. Auch ich war gegenwärtig. Muktafî betrat die Moschee, welche bekannt ist unter dem Namen ‚Moschee ʿAli's, des Emir's der Gläubigen'[785] (das Wohlgefallen Allah's ruhe auf ihm!). Der Chalif war bekleidet mit einem Gewand aus Damiette[786] und umgürtet mit einem Schwert, dessen Schmuck aus Eisen bestand. Wer ihn nicht kannte, hätte nicht gewußt, daß es der Emir der Gläubigen[787] wäre. Der Vorsteher der Moschee begann, für den Vezier zu beten. Da sprach der Vezier: „Un-

---

[781] D. i. Maʿarrat al-Nuʿmân.

[782] Muʿizz al-Daula ibn Buwaih regierte ungefähr 22 Jahre zu Irâk und starb in Bagdad im Jahre 967 n. Chr.

[783] Am 5. Juni 1170.

[784] Chalif von Bagdad, gestorben 1160.

[785] ʿAlî ist der vierte Chalif, geboren 602, nach ʿOthmân's Ermordung zum Chalifen erhoben 655 und ermordet am 23. Januar 661 n. Chr.

[786] Damiette, bekannte Stadt in Unterägypten, an einer der Nilmündungen, fabricierte kostbare Stoffe wie Goldbrokat u. dergl. Siehe Abschnitt 4 Absatz 18.

[787] „Der Emir (= Oberhaupt) der Gläubigen" stehender Ausdruck für „Chalif".

glückseliger, bete für den Emir der Gläubigen!" Al-Muktafi aber (Allah sei ihm gnädig!) sagte zu dem Vezier: „Frage ihn, womit ich ihm einen Dienst erzeigen könne! erkundige dich, welche Krankheit sein Gesicht entstellt hat! Denn ich sah ihn einst in den Tagen unseres Herrn Al-Mustathir[788] (Allah sei ihm gnädig!), als er eine Krankheit in seinem Gesicht hatte. Er hatte nämlich damals ein Geschwür im Gesicht, welches sich über den größten Teil desselben ausdehnte, und wenn er essen wollte, bedeckte er es mit einer Serviette, bis die Speise in seinen Mund gelangt war." Der Vorsteher berichtete: „Ich befand mich in dem dir bekannten Zustand und ging hin und her zwischen dieser Moschee und Al-Anbâr. Da begegnete mir einmal ein Mann, welcher zu mir sagte: „Wenn du einmal zu dem und dem gingst (er meinte damit den Gouverneur von Al-Anbâr), da du ja doch den Weg zu dieser Moschee hin und her zu machen pflegst, so würde dieser gewiß dir einen Arzt rufen lassen, der diese Krankheit aus deinem Gesicht entfernen könnte." Mein Herz wurde durch seine Rede auf's heftigste bewegt. Es war, als schnürte mir etwas die Brust zusammen. Als ich in jener Nacht eingeschlummert war, sah ich den Emir der Gläubigen, ʿAlî ibn Abû Tâlib[789] (Allah's Wohlgefallen ruhe auf ihm!); er war in der Moschee und sprach zu mir: „Was ist das für eine Traurigkeit?" Er meinte damit die Traurigkeit über irdisches Leid. Ich klagte ihm mein Leiden. Er wandte sich jedoch von mir ab. Ich wiederholte meine Klage und zugleich die Worte, die jener Mann zu mir gesprochen. Darauf erwiederte er mir: „Gehörst du zu denen, welche die Lust dieser Welt begehren?" Hierauf erwachte ich. Die Geschwulst auf meiner Seite war weg und mein Übel verschwunden." Da sprach Al-Muktafî (Allah sei ihm gnädig!): „Er hat die Wahrheit gesprochen." Darauf fügte er, sich an mich[790] wendend, hinzu: „Unterrede dich mit ihm und suche zu erfahren, welchen Wunsch er hat, nimm ein Protokoll darüber auf und laß ihn eintreten, damit ich Genaueres über ihn erfahre!" Ich sprach mit ihm, und er sagte: „Ich bin Familienvater und habe Töchter. Ich wünschte monatlich drei Denare zu empfangen." Ich verfaßte im Namen des Chalifen ein Schriftstück, welches dieser mit der Aufschrift versah: „Der Diener, Vorsteher der ʿAlî-Moschee", und wodurch er ihm verlieh, was er erbeten hatte. Hierauf befahl mir der Chalif: „Gehe hin und laß es in das Stipendienverzeichnis eintragen!" Ich ging hin, ohne jedoch vorher ge-

788 Al-Mustathir Billah, Chalif von Bagdad, starb am 6. Aug. 1118.

789 Siehe Anm. 785.

790 Usâma's Gewährsmann Schihâb al-Dîn Abû 'l-Fath Al-Muthaffar. Siehe am Anfang dieses Absatzes!

nauer darin nachzulesen, mit welchem Edelmut ihm seine Bitte gewährt worden war. Nun bestand die Vorschrift, daß für den Kanzlei-Chef eine Kopie der Verleihungsurkunde hergestellt, die Originalhandschrift des Emirs der Gläubigen ihm dagegen wieder abgenommen wurde. Als aber der Schreiber das Aktenstück öffnete, um es zu kopieren, fand er unter den Worten „Vorsteher der ʿAlî-Moschee" in den Schriftzügen Al-Muktafî's, des Emirs der Gläubigen (der Segen Allah's sei über ihm!), die Bemerkung: „Und wenn er mehr gefordert hätte als dies, so wäre es ihm auch bewilligt worden."

12. Der Kâdî und Imâm Madschd al-Dîn Abû Suleiman Dâ'ûd ibn Muhammed ibn al-Hasan ibn Châlid Al-Châlidî [791] (Allah sei ihm gnädig!) erzählte mir in der Gegend der Veste Kaifâ am Donnerstag den 22. des ersten Rabîʿ im Jahre 566 [792], dem Berichte seines Gewährsmannes folgend, daß ein Schaich sich Gehör erbat bei seiner Excellenz dem Premierminister (Allah sei ihm gnädig!). Als er bei demselben eintrat, erkannte dieser in ihm einen ehrwürdigen, einsichtsvollen Schaich und frug ihn: „Woher, o Schaich?" Dieser antwortete: „Ich komme aus weiter Ferne." Der Minister versetzte: „Hast du ein dringendes Geschäft?" Jener entgegnete: „Ich bin ein Gesandter des Gesandten Allah's [793] (Allah neige sich über ihn und gebe ihm Heil!) an den Malik-Schah [794]. „Was ist das für eine Geschichte, o Schaich?" frug ihn der Minister. Jener erwiederte: „Wenn du mich zu ihm führst, werde ich ihm meine Botschaft bestellen; andernfalls werde ich nicht von der Stelle gehen, bis ich eine Zusammenkunft mit ihm gehabt und ihm meinen Auftrag ausgerichtet habe." Der Premierminister ging zum Sultan hinein und teilte ihm mit, was der Schaich zu ihm gesagt hatte. Der Herrscher befahl, ihn vorzulassen. Und als jener vor ihm stand, überreichte er dem Sultan eine Zahnbürste und einen Kamm, indem er zu ihm sagte: „Ich bin ein Mann, der Töchter hat; dabei bin ich so arm, daß ich sie nicht ausstatten und verheiraten kann. Jede Nacht bete ich zu Allah (hoch erhaben ist er!), er möge mir schenken, was ich zu ihrer Aussteuer bedarf. In der Nacht auf den Freitag in dem und dem Monat schlief ich ein, nachdem ich zuvor wieder Allah (hochgepriesen sei er!) angerufen hatte, mir Hilfe für sie zu schicken. Drauf erblickte ich im Traume den Abgesandten Allah's (Allah neige sich über

---

[791] Derselbe scheint in der Geschichte von Irbil und Mesopotamien eine Rolle gespielt zu haben; denn bei Jâkût (Muʿdscham I, p. 188 f.) findet sich ein Lobgedicht auf ihn. Sonst ist nichts über ihn bekannt. Siehe Derenb. p. 351.

[792] Am 3. Dezember 1170.

[793] D. i. des Propheten Muhammed.

[794] Siehe Anm. 439.

ihn und gebe ihm Heil!). der zu mir sagte: „Du flehst zu Allah. dem Hocherhabenen, daß er dir schenke, was du zur Ausstattung deiner Töchter bedarfst?" „Gewiß", bestätigte ich, „o Gesandter Allah's." Da sprach er zu mir: „Gehe hin zu dem und dem (er nannte ihn Mu'izz Malik-Schâh, womit er den Sultan meinte) und sage ihm: „Der Gesandte Allah's (Allah neige sich über ihn und gebe ihm Heil!) befiehlt dir: statte meine Töchter aus!" Ich erwiederte dem Propheten: „O Gesandter Allah's, wenn er aber ein Zeichen von mir fordert, was soll ich ihm antworten?" Er sprach: „Sage ihm zum Zeichen: ‚Jede Nacht vor dem Einschlafen liesest du die Sure 'Tabâraka'" [795]. Als der Sultan dies hörte, rief er aus: „Dies ist ein vollgiltiger Beweis; denn niemand weiß darum als Allah (gesegnet und erhaben ist er!). Mein Lehrer befahl mir, sie jede Nacht vor dem Einschlafen zu lesen, und so tue ich es denn auch." Hierauf befahl der Sultan, ihm alles zu geben, was er für die Ausstattung seiner Töchter fordere, beschenkte ihn noch außerdem reichlich und entließ ihn dann.

13. Eine ähnliche Geschichte habe ich gehört von Abû 'Abd Allah Muhammed ibn Fâtik, dem Koran-Vorleser. Er sagt: „Ich las eines Tages unter der Leitung des Vorlesers Abû Bekr ibn Mudschâhid (Allah sei ihm gnädig!) zu Bagdad den Korân, als ein alter Mann bei ihm eintrat, der einen schäbigen Turban, einen schäbigen Mantel und ein ebensolches Kleid trug. Ibn Mudschâhid, welcher den Greis kannte, sagte zu ihm: „Was weiß man denn von den Kindern zu berichten?" Er antwortete: „O Abû Bekr, gestern ist die dritte Tochter bei mir angekommen, und meine Leute verlangen einen Dânik [796] von mir, um Butter und Honig dafür zu kaufen, womit sie das Kind zum Saugen reizen wollen. Und da ich dazu nicht imstande bin, so brachte ich die Nacht mit Sorgen zu. Nun sah ich im Traume den Propheten (Allah neige sich über ihn und gebe ihm Heil!); derselbe sprach zu mir: „Sei nicht betrübt und traurig; sobald es morgen geworden ist, begieb dich zu 'Alî ibn Îsâ, dem Vezier des Chalifen [797], grüße ihn von mir und sage ihm: „In Anbetracht dessen, daß du vier tausend mal an meinem Grabe für mich gebetet hast, gib mir hundert Denare in Gold!" Da sprach Abû Bekr ibn Mudschâhid: „O Abû 'Abd Allah, darin liegt eine nützliche Lehre." Er brach die Vorlesung ab, ergriff den Greis bei der Hand, stand auf und ging mit ihm hinein zu 'Alî ibn Îsâ. Als dieser

---

795 ‚Tabâraka' ist das Anfangs- und Stichwort zweier Koransuren, der 25. und der 67.

796 Eine kleine arabische Münze.

797 Al-Muktathir Billah, 908—932 n. Chr.

mit Ibn Mudschâhid einen Greis eintreten sah, den er nicht kannte, frug er: „Woher hast du diesen Mann, o Abû Bekr?“ Ibn Mudschâhid antwortete: „Der Vezier möge ihn näher treten lassen und von ihm seine Rede hören.“ Der Vezier empfing ihn mit der Frage: „Was ist dein Anliegen, o Schaich?“ Der Greis erwiederte: „Wie Abû Bekr ibn Mudschâhid weiß, hatte ich zwei Töchter, und gestern ist mir eine dritte geboren worden. Nun fordern meine Leute einen Dânik von mir, um dafür Butter und Honig zu kaufen, womit sie das Kind zum Saugen reizen wollen. Da ich aber nicht dazu im Stande bin, so brachte ich die vergangene Nacht in Sorge und Unruhe hin. Da erblickte ich im Traume den Propheten (Allah neige sich über ihn und gebe ihm Heil!), wie er zu mir sagte: ‚Sei nicht betrübt und traurig; sobald es morgen geworden ist, begib dich zu ʿAlî ibn Îsâ, grüße ihn von mir und sprich zu ihm: „In Anbetracht dessen, daß du vier tausend mal an meinem Grabe für mich gebetet hast, gib mir hundert Denare in Gold!“‘ Ibn Mudschâhid berichtet weiter: „Die Augen ʿAlî ibn Îsâ's schwammen in Tränen. Dann sagte er: „Allah und sein Gesandter haben die Wahrheit gesagt, und auch du hast die Wahrheit gesprochen. Wie es sich auch immer mit diesem Manne verhalten mag, — niemand weiß um diese Tatsache außer Allah (hoch erhaben ist er!) und sein Gesandter (Allah neige sich über ihn und gebe ihm Heil!). Diener, gib mir den Geldbeutel her!“ Dieser brachte ihn herbei. Er griff mit der Hand hinein und entnahm ihm hundert Denare mit den Worten: „Dies sind die hundert, von welchen dir der Gesandte Allah's (Allah neige sich über ihn und gebe ihm Heil!) gesprochen hat, und dies sind weitere hundert für die gute Botschaft, und hier sind abermals hundert, die wir dir als Geschenk geben.“ Und als der Mann ʿAlî ibn Îsâ verließ, trug er dreihundert Denare in seinem Ärmel mit fort.

62. Wunderbare Heilung eines Gelähmten.

1. Der Alkaïde [798] und Mekkapilger Abû ʿAlî [799] hat mir im Monat Ramadân des Jahres 568 [800] zu Husn Kaifâ folgendes erzählt: „Ich saß zu Mosul in dem Laden eines gewissen Muhammed ibn ʿAlî ibn Muhammed ibn Mâma, als ein beleibter Schankwirt mit mächtig dicken Beinen an uns vorüberging. Muhammed rief ihn heran und sagte zu ihm: „O ʿAbd Allâh, ich bitte dich um Allah's willen, erzähle dem

---

[798] Allgemeiner Ausdruck für einen Würdenträger oder Magnaten.
[799] Ist nicht zu identificieren.
[800] Zwischen dem 16. April und dem 15. Mai 1173.

Mann da deine Geschichte!" Dieser begann: „Ich bin, wie du siehst, ein Bierwirt und war in der Nacht vom Dienstag auf den Mittwoch noch vollständig gesund. Aber als ich aufwachte, war die Hälfte meines Körpers gelähmt, so daß ich außerstande war, mich zu rühren. Meine beiden Füße waren verdorrt und so abgezehrt, daß nur noch Haut und Knochen übrig waren. Ich konnte nur noch rückwärts kriechen, weil meine Füße mir nicht mehr folgten und überhaupt keine Beweglichkeit mehr in ihnen war. Da setzte ich mich an den Weg, wo Zain al-Dîn ʿAlî Kûdschek[801] (Allah sei ihm gnädig!) vorüberkommen mußte. Er befahl, mich in sein Haus zu tragen. Man brachte mich hin und holte die Ärzte. Er sagte zu ihnen: „Ich wünsche, daß ihr diesen Mann wieder herstellt." „Jawohl," antworteten sie, „wir werden ihn kurieren, wenn es Allah's Wille ist." Hierauf nahmen sie einen Nagel und machten ihn glühend. Dann brannten sie damit meinen Fuß. Ich spürte nichts davon. Nun gaben sie dem Zain al-Dîn den Bescheid: „Wir können ihn nicht heilen; da hilft keine Kunst mehr." Jener gab mir zwei Denare und einen Esel. Der Esel blieb ungefähr einen Monat bei mir, dann verendete er. Ich setzte mich wieder an seinen Weg, und er schenkte mir einen anderen Esel. Der krepierte auch. Er gab mir einen dritten Esel, welcher gleichfalls starb. Ich bat ihn wiederum. Da sagte er zu einem seiner Begleiter: „Führe diesen Menschen hinaus und wirf ihn in den Graben!" Ich bat ihn um Gottes Willen, mich auf die Hüfte werfen zu lassen, da ich an ihr nichts spüren würde von dem, was mit mir vorginge, Aber er erwiederte: „Nein, sondern ich werde dich auf den Kopf fallen lassen." Aber als der Abgesandte Zain al-Dîn's (Allah sei ihm gnädig!) zu mir kam, führte er mich wieder zu ihm. Jener Befehl, mich in den Graben zu werfen, war nur ein Scherz gewesen. Als man mich ihm vorstellte, gab er mir vier Denare und einen Esel. Ich blieb in jenem Zustand bis zu einer Nacht, wo ich im Traum einen Mann vor mir stehen sah, welcher mir zurief: „Stehe auf!" Ich frug ihn: „Wer bist du?" Er antwortete: „Ich bin ʿAlî ibn Abû Tâlib[802]." Ich erhob mich, stand aufrecht und weckte meine Frau, indem ich ihr zurief: „Armes Weib, ich habe soeben das und das geschaut." Sie rief aus: „Ei sieh da, du kannst ja stehen!" Ich ging auf meinen Füßen umher, mein Leiden war verschwunden, und ich kehrte wieder zurück in den Zustand, in welchem du mich erblickst. Ich begab mich zu dem Emir Zain al-Dîn ʿAlî Kûdschek (Allah sei ihm gnädig!) und erzählte ihm meinen Traum. Er sah, daß das

---

801 Siehe Anm. 730.

802 Siehe Anm. 785.

Leiden, welches er an mir beobachtet hatte, von mir gewichen war, und schenkte mir zehn Denare." Ehre sei dem, der von Krankheit befreit und die Gesundheit wieder verleiht!

63. Belohnte Uneigennützigkeit.

1. Der Schaich Al-Hâfith Abû 'l-Chattâb ʿOmar ibn Muhammed ibn ʿAbd Allah ibn Maʿmar Al-Ulaimî hat mir im Beginne des Jahres 572[803] zu Damaskus erzählt, was ihm ein Mann aus Bagdad von dem Kâdî Abû Bekr Muhammed ibn ʿAbd al-Bâkî ibn Muhammed Al-Ansârî Al-Furdî, bekannt unter dem Namen des „Krankenhaus-Kâdî", berichtet hat: Als ich meine Pilgerfahrt machte und eben gerade um das Heiligtum herumlief, fand ich ein Halsband aus Perlen und barg es in den Falten meines Pilgergewandes. Nach Verlauf einer Stunde hörte ich, wie ein Mann im Heiligtum darnach frägte und dem, der es ihm wieder verschaffte, zwanzig Denare aussetzte. Ich frug ihn nach einem Kennzeichen seines verlorenen Gegenstandes. Er gab mir ein solches an, und so erstattete ich ihm das Halsband zurück. Er sprach zu mir: „Gehe mit mir in meine Wohnung, damit ich dir die versprochene Belohnung aushändige!" Aber ich antwortete ihm: „Ich bedarf derselben nicht, habe dir auch das Halsband nicht der Belohnung wegen zurückgegeben. Ich lebe, Gott sei Dank, in guten Vermögensverhältnissen." „Du hast es also," versetzte er, „nur um Allah's willen (groß und herrlich ist er!) hergegeben?" „Gewiß", antwortete ich. Da sagte er: „Begleite uns zur Kaʿaba und sprich Amen zu meinem Gebet!" Wir gingen miteinander zur Kaʿaba, wo er also betete: „O Gott, sei ihm gnädig und gewähre mir, ihm gleiches zu vergelten!" Darauf sagte er mir lebewohl und ging fort.

2. Hierauf begab es sich, daß ich von Mekka in die Gegend von Ägypten reiste. Ich fuhr übers Meer, indem ich mich abendwärts wandte. Die Griechen nahmen unser Fahrzeug weg. Ich wurde mit anderen gefangen fortgeschleppt und fiel als Beuteanteil einem christlichen Priester zu, dem ich so lange dienen mußte, bis sein Tod herannahte. Nun verfügte er meine Freilassung. Ich zog aus dem Lande der Griechen weg und wandte mich einer der Städte des Abendlandes zu. Ich ließ mich als Schreiber im Geschäfte eines Bäckers nieder, welcher einen der Hausbesitzer jener Stadt in seiner Kundschaft hatte. Am ersten des Monats kam ein Diener jenes Grundbesitzers zu dem

[803] Im Spätsommer oder Herbst 1176, also während des dritten und letzten Aufenthaltes Usâma's in Damaskus.

Bäcker und sprach: „Mein Herr bittet dich zu kommen und mit ihm abzurechnen." Er nahm mich als Begleiter mit, und wir gingen zu ihm hin. Ich[804] rechnete laut mit ihm ab. Als der Herr meine Geschicklichkeit im Rechnen und meine Handschrift sah, bat er den Bäcker, mich ihm zu überlassen, und dieser ließ mich zu ihm ziehen, und mein neuer Herr übertrug mir den Einzug seiner Einkünfte. Er besaß ein großes Vermögen und räumte mir eine Wohnung neben seinem Hause ein. Als eine gewisse Zeit verstrichen war, sagte er zu mir: „O Abû Bekr, was denkst du vom Heiraten?" Ich antwortete: „O mein Herr, ich bin nicht imstande, mich selbst zu ernähren, wie sollte ich für eine Frau sorgen können!?" Er erwiederte: „Ich werde dir für die Mitgift, für die Wohnung, für die Kleidung und alles, was dir nötig ist, sorgen." Da sagte ich: „Du hast zu befehlen." Er fuhr fort: „O mein Sohn, wenn aber an dieser Gattin [die ich dir bestimme] allerlei Fehler zu finden wären?" Und er ließ keinen Fehler an der äußeren Gestalt unerwähnt von ihrem Haupte an bis zu ihren Füßen, alle zählte er mir auf. Ich aber sagte: „Ich bins zufrieden." Und mein Inneres war darin wie mein Äußeres[805]. Jetzt erklärte er mir: „Die Gattin ist meine Tochter." Er versammelte viele Leute in seinem Hause und knüpfte den Ehebund. Nach einigen Tagen sprach er zu mir: „Mache dich bereit, in dein Haus einzuziehen!" Hierauf befahl er, mir ein herrliches Gewand anzulegen. Und ich betrat ein Haus, das auf's prächtigste eingerichtet und ausgestattet war. Hierauf wurde ich auf einen wunderschönen Thronsessel gesetzt, und die Neuvermählte wurde tief verschleiert hereingeführt. Ich erhob mich, um ihr entgegenzueilen. Als sie nun aber den Schleier zurück schlug, erblickte ich eine Gestalt, wie ich sie schöner niemals auf der Welt geschaut hatte. Ich verließ das Haus in eiliger Flucht. Da begegnete mir der Greis und frug mich nach der Ursache meiner Flucht. Ich sprach: „Das ist nicht das Weib, welches du mir beschrieben; an ihr ist keiner der Fehler, die du mir aufgezählt." Lächelnd erwiederte er: „O mein Sohn, sie ist deine Gattin; ich habe gar kein anderes Kind als sie. Jene Beschreibung habe ich dir nur gemacht, damit dir nicht verächtlich erscheinen sollte, was du hernach zu sehen bekämst." Nun kehrte ich zurück, und sie entschleierte sich mir. Am folgenden Tage begann ich den Schmuck und die kostbaren Edelsteine, die sie trug, zu besichtigen. Da sah ich unter all den Gegenständen, mit denen sie geschmückt war, auch jenes Halsband, welches ich in Mekka gefunden hatte. Ich war erstaunt

---

[804] Der Text hat die dritte Person — offenbar nur infolge eines Schreibfehlers.

[805] D. h. wie ich redete, so dachte ich auch.

darüber und versank in Nachdenken über diese Sache. Als ich das Haus verließ, rief mich mein Schwiegervater zu sich und erkundigte sich nach meinem Befinden, indem er hinzufügte: „Der erlaubte Genuß hat die Nase der Eifersucht verstümmelt.“ Ich dankte ihm für das, was er an mir getan hatte. Dann bemächtigte sich meiner wieder der Gedanke an das Halsband und wie es in seine Hände gelangt sein mochte. Er sprach zu mir: „Worüber denkst du nach?“ Ich erwiederte: „Über ein gewisses Halsband. Ich machte in dem und dem Jahre eine Pilgerfahrt und fand es oder vielmehr ein ähnliches Halsband in dem heiligen Bezirk.“ Da rief er aus: „Du bist es also gewesen, der mir das Halsband wiedergegeben hat?“ Ich antwortete: „Kein anderer als ich.“ „So freue dich!“ versetzte er; „denn Allah ist mir und dir gnädig gewesen. Ich habe in jener Stunde zu Allah (hoch gepriesen sei er!) gebetet, er möge mir darin gnädig sein und es mir gewähren, dir Gleiches zu vergelten. Nun habe ich dir mein Vermögen und mein Kind übergeben, und ich fürchte, daß mein Ende nicht mehr ferne ist.“ Hierauf gab er mir noch allerlei Ratschläge und starb kurze Zeit darauf (Allah sei ihm gnädig!).

64. Merkwürdige Kuren.

1. Der Emir Saif al-Daula Zankî ibn Karâdschâ [806] (Allah sei ihm gnädig!) hat mir erzählt: „Schâhânschâh (es war der Gatte der Schwester Zankî's) lud uns zu sich ein nach Aleppo. Als wir bei ihm versammelt waren, schickten wir nach einem unserer Freunde, da wir näher mit ihm bekannt und Zechbrüder von ihm waren. Er war ein flotter Bursche und ein angenehmer Gesellschafter. Daher hatten wir eine Einladung für ihn ausgewirkt. Er erschien, und wir setzten ihm etwas zu trinken vor. Er aber sprach: „Ich muß mich dessen enthalten; denn der Arzt hat mir für einige Tage Enthaltsamkeit verordnet, bis sich diese Geschwulst geöffnet hat.“ Er hatte wirklich hinten im Nacken eine starke Geschwulst. Wir sagten zu ihm: „So trink doch heute mit uns um die Wette! morgen mag dann die Enthaltsamkeit wieder zu

[806] Dieser Emir Saif al-Daula Zankî ibn Karâdschâ ist nicht weiter bekannt. Es ist daher auch nicht auszumachen, ob er ein Sohn Karâdschâ's von Hums, also ein Bruder Chîrchân's und Schihâb al-Dîn Mahmûd's von Hamâ (vergl. Anm. 178), oder des gleichnamigen Statthalters von Fârs war (siehe Derenburg p. 406). Keinesfalls darf er verwechselt werden mit dem berühmten Atâbek Zankî von Mosul oder auch mit Zankî ibn Bursuk (Anm. 357). Sein Schwager Schâhânschâh war vielleicht der Bruder des Seldschuken-Sultans Kilidsch Arslân II. von Ikonium. Siehe Ibn Al-Athîr und Abû 'l-Fidâ in Hist. orient. des croisades I, p. 544 und 35.

ihrem Rechte kommen.“ Er tat so und trank mit uns bis in die späte Nacht hinein. Wir baten Schâhânschâh, er möchte uns auch etwas zu essen geben. Er sagte: „Ich habe nichts zur Hand.“ Wir setzten ihm aber so lange zu, bis er uns nachgab und uns Eier bringen ließ, die wir über dem Roste buken. Er lieferte die Eier, wir stellten die Pfanne. Wir zerbrachen die Eier und entleerten ihren Inhalt in die Pfanne. Darauf stellten wir die Pfanne auf den Rost, um sie zu erhitzen. Ich gab jenem Manne, welcher die Geschwulst im Nacken hatte, ein Zeichen, die Eier auszuschlürfen. Er hob die Pfanne an seinen Mund, um einen Teil davon zu trinken. Aber als er trank, ergoß sich der ganze Inhalt der Pfanne in seine Kehle. Wir sagten zu dem Hausherrn: „Schaffe uns andere Eier!“ Er erwiederte uns aber: „Bei Allah, das tue ich nicht.“ So tranken wir denn aus und trennten uns dann.

2. Als der nächste Morgen dämmerte und ich noch in meinem Bette lag, wurde an die Tür gepocht. Ein Dienstmädchen ging hinaus, um nachzusehen, wer vor der Tür stünde. Und siehe da, es war unser guter Freund. Ich sagte: „Laß ihn eintreten!“ Er kam zu mir, während ich noch im Bette lag, und sagte: „O mein Herr, jene Geschwulst, die ich in meinem Nacken hatte, ist verschwunden und keine Spur von ihr übrig geblieben.“ Ich betrachtete die Stelle, wo sie gesessen hatte, und siehe, sie war wie die übrigen Seiten seines Halses. Ich frug ihn: „Was hat sie denn beseitigt?“ worauf er antwortete: „Gott sei gelobt, ich wüßte nicht, daß ich irgend etwas angewendet hätte; ich habe nichts anderes getan, als daß ich jene rohen Eier trank.“ Gelobt sei der Allmächtige, der Prüfungen auferlegt und wieder gesund macht!

3. Es lebten bei uns in Schaizar zwei Brüder. Der ältere hieß Muthaffar, der jüngere Mâlik. Beide waren Söhne Ajjâds und stammten aus Kafartâb. Sie waren beide Kaufleute und reisten oft nach Bagdad und anderen Städten. Muthaffar bekam einen großen Bruch, der ihn sehr belästigte. Er reiste in einer Karawane über Al-Samâwa nach Bagdad. Die Karawane machte Rast bei einem der arabischen Stämme. Man bewirtete die Reisenden mit gebratenen Vögeln. Sie hielten ihr Abendbrod und schliefen ein. Muthaffar erwachte und weckte seinen Reisebegleiter, welcher an seiner Seite schlief, und sagte zu ihm: „Schlafe ich oder wache ich?“ Der andere erwiederte: „Du wachst; wenn du schliefest, würdest du nicht sprechen.“ Da rief Muthaffar aus: „Dann ist mein Bruch verschwunden und keine Spur davon übrig geblieben.“ Sein Freund schaute nach: Muthaffar war wieder so gesund geworden wie ein anderer. Am andern Morgen frugen sie die Araber, welche sie bewirtet hatten, was sie ihnen zu essen gegeben hätten. Sie antworteten: „Ihr seid bei uns angekehrt, während unsere

Tiere sich weitab auf der Weide befanden. Da sind wir denn fortgegangen und haben junge Raben geholt, die wir für euch brieten.“ Als unsere Reisenden nach Bagdad kamen, gingen sie in das Spital und erzählten dem Leiter des Spitals die Geschichte Muthaffars. Derselbe ließ sich nun auch junge Raben besorgen und gab sie denen zu essen, welche an eben diesem Gebrechen litten. Aber es nützte ihnen nichts und hatte überhaupt gar keine Wirkung bei ihnen. Er behauptete nun, jene jungen Vögel, welche Muthaffar gegessen hatte, müßten von ihren Alten mit giftigen Schlangen gefüttert worden sein, und deßwegen hätte der Genuß ihres Fleisch diese heilkräftige Wirkung gehabt.

4. Ein Seitenstück zu dieser Geschichte ist die folgende: Ein Mann kam zu Juhannâ ibn Botlân[807], einem durch sein Wissen und Können berühmten Arzt, der Hervorragendes in der Heilkunst leistete. Er traf ihn in seinem Geschäftszimmer zu Aleppo und klagte ihm sein Leiden. Der Arzt sah ihn an; er gewann die feste Überzeugung, daß er es mit einem Wassersüchtigen zu tun habe: sein Bauch war aufgetrieben, sein Hals mager. Ibn Botlân prüfte seine Körperwärme und sprach dann zu ihm: „O mein Sohn, bei Allah, meine Kunst vermag bei dir nichts auszurichten, und es gibt kein Heilmittel mehr, das bei dir anschlüge.“ Der Kranke ging fort. Dann, nach einiger Zeit, kam er bei Juhannâ vorüber, als dieser in seinem Laden war. Seine Krankheit hatte ihn völlig verlassen, sein Leib war schlank, sein ganzer Zustand ausgezeichnet. Ibn Botlân rief ihn zu sich heran und frug ihn: „Bist du nicht derselbe, welcher vor einiger Zeit bei mir vorsprach und wassersüchtig war? Dein Leib war aufgetrieben und dein Hals mager, und ich sagte zu dir, meine Kunst vermöge nichts mehr bei dir?“ „Der bin ich allerdings,“ versetzte dieser. Der Arzt fuhr zu fragen fort: „Und womit hast du dich denn kuriert, daß dein Leiden verschwunden ist?“ „Bei Allah,“ erwiederte der andere, „gar nichts habe ich angewendet. Ich bin ein armer Mann, der nichts besitzt und niemand um sich hat als eine alte, gebrechliche Mutter. Dieselbe hatte Essig in einem Krüglein und gab mir davon jeden Tag ein wenig auf dem Brot zu essen.“ Ibn Botlân sprach zu ihm: „Ist etwas von dem Essig übrig?“ „Jawohl,“ bekam er zur Antwort. „So komm mit mir und

---

[807] Juhannâ (Johannes) ibn Botlân ist ein christlicher Arzt aus Bagdad. Im Jahre 1047 ließ er sich in Aleppo nieder und trat später in die Dienste des Abû 'l-Mutawwadsch Mukallad, des Urgroßvaters Usâma's (siehe unten Abs. 6 dieses Abschnitts!). Um's Jahr 1063 lebte Ibn Botlân zu Antiochien und wird nicht viel später gestorben sein. Die französische Nationalbibliothek soll mehrere Werke Ibn Botlân's besitzen. Siehe Derenbourg, Vie d'Ousâma p. 15 Note 5 und p. 487 f.

laß mich den Krug sehen, in welchem der Essig aufbewahrt wurde!" Der Mann ging vor dem Arzt her in sein Haus und ließ ihn den Essigkrug betrachten. Ibn Botlân goß den übrigen Essig aus und fand auf seinem Boden zwei zerkochte Vipern. Da sprach er zu ihm: „O mein Sohn, nur Allah (groß und herrlich ist er!) konnte mit dem Essig und den Vipern darin dich gesund kurieren."

5. Eben dieser Ibn Botlân hatte wunderbare Erfolge in der Heilkunst zu verzeichnen. So kam beispielsweise einmal ein Mann zu ihm, als er in seinem Laden zu Aleppo war. Dieser Mann hatte die Sprache verloren, so daß man ihn kaum verstehen konnte, wenn er sprach. „Was treibst du für ein Handwerk?" frug ihn Ibn Botlân. Er antwortete: „Ich bin ein Sieber." „Bringe mir ein halbes Pfund scharfen Essig!" sagte der Arzt. Als er ihn brachte, befahl er ihm, denselben auszutrinken. Er trank ihn, setzte sich einen Augenblick nieder, bekam heftiges Erbrechen und erbrach eine Menge Schleim mit jenem Essig. Seine Kehle wurde frei, und seine Stimme war wieder hergestellt. Ibn Botlân sagte darauf zu seinem Sohn und zu seinen Zöglingen: „Behandelt ja keinen Kranken mit diesem Heilmittel; ihr würdet ihn damit tödten. In dem Schlund dieses Mannes hatte sich Erdstaub vom Sieben angehängt, der nur durch den Essig herausgebracht werden konnte."

6. Ibn Botlân stand im Dienste meines Urgroßvaters Abû 'l-Mutawwadsch Mukallad ibn Nasr ibn Munkidh [808]. Bei meinem Großvater Abû l'-Hasan ʿAlî ibn Mukallad ibn Nasr ibn Munkidh [809] (Allah sei ihm gnädig!) zeigte sich, als er noch ein kleiner Junge war, ein Anfang von Aussatz. Dies beunruhigte seinen Vater, und er hegte ernstliche Besorgnisse für ihn wegen des Aussatzes. Er ließ daher Ibn Botlân kommen und sagte zu ihm: „Schau einmal nach, was sich an dem Körper ʿAlî's zeigt!" Nachdem er ihn besichtigt hatte, sagte er: „Ich verlange 500 Denare für seine Behandlung, dann will ich ihn davon befreien." Mein Urgroßvater erwiederte ihm: „Wenn du ʿAlî kurierst, werde ich es nicht bei 500 Denaren für dich bewenden lassen." Als aber Ibn Botlân den Ingrimm meines Urgroßvaters bemerkte, rief er

[808] Nach Ibn Al-Athîr (Chronikon IX, p. 162) soll Abû 'l-Mutawwadsch Mukallad von Sâlih, dem Begründer der Mirdâsiten-Dynastie in Aleppo, in den zwanziger Jahren des elften Jahrhunderts mit Schaizar belehnt worden sein. Um 1041 residierte er in Kafartâb, und im Januar 1059 ist er gestorben. Siehe Derenbourg p. 13—16.

[809] Sadîd al-Mulk Abû 'l-Hasan ʿAlî regierte als Emir von Schaizar nebst Dependenzen von 1059 bis zu seinem Tode im Oktober oder November 1082. Ausführlicheres über ihn siehe bei Derenbourg p. 16—26.

aus: „O mein Gebieter, ich bin dein Diener, dein Sklave und ganz von deiner Güte abhängig; was ich gesagt habe, habe ich nur im Wege des Scherzes gesagt. Die weißen Flecken an ʿAlî sind nur eine ganz ungefährliche Kinderkrankheit; wenn er in die Jahre der Reife kommt, wird sie ihn verlassen. Habe nur keine Angst um ihn! Niemand außer mir wird dir sagen: ‚Ich will ihn kurieren' und ein Geschäft mit dir machen. Der Ausschlag wird sich von selber verlieren, wenn der Knabe heranwächst.“ Und es kam, wie er gesagt hatte.

7. In Aleppo lebte eine vornehme Frau, Barra mit Namen, die sich eine Erkältung an ihrem Kopfe zugezogen hatte. Sie umwickelte ihn mit feiner Baumwolle, mit einer Haube, mit einem seidenen Tuch und mit allerlei Binden, daß sie aussah, als ob sie einen mächtigen Turban auf dem Kopf hätte; und trotzdem bat sie noch um Schutz gegen die Kälte. Sie ließ Ibn Botlân zu sich kommen und klagte ihm ihr Leiden. Er sagte zu ihr: „Verschaffe mir bis morgen fünfzig Lot (Mithkâl) [810] stark riechenden Kampher, den du von irgend jemand leihen oder auch von einem Parfümeriehändler mieten kannst; denn er wird ihn unverringert zurückerhalten.“ Sie besorgte ihm den Kampher. Am andern Morgen warf er alles, was sie um den Kopf gewickelt hatte, weg und überschüttete ihre Haare mit diesem Kampher. Dann wurde ihr Kopf wieder in die bereits benützten Tücher gehüllt, da die Kranke gegen die Kälte geschützt sein wollte. Sie schlief für eine kleine Weile ein, erwachte wieder und klagte über Hitze und heftige Kopfschmerzen. Sie legte nun Stück für Stück von ihrer Kopfumhüllung ab bis auf ein einziges Kopftuch, das sie aufbehielt. Hierauf schüttelte sie den Kampher aus ihren Haaren und die Erkältung war verschwunden. Sie begnügte sich fortan, nur ein einziges Kopftuch umzubinden.

8. Etwas Ähnliches widerfuhr mir selbst in Schaizar. Ich zog mir eine heftige Erkältung zu, wobei es mich schauderte, jedoch ohne daß ich Hitze empfand. Ich deckte mich mit vielen Kleidern und einem Pelze zu. So oft ich mich im Sitzen bewegte, bekam ich das Zittern, alle Haare an meinem Körper richteten sich auf, und ich kauerte mich in mich selbst zusammen. Ich ließ den Schaich Abû 'l-Wafâ Tamîm, den Arzt, rufen und klagte ihm mein Leiden. Er sprach: „Bringt mir eine indische Melone!“ Sie wurde gebracht. Er zerschnitt sie und sprach zu mir: „Iß davon, soviel als dir möglich ist!“ Ich entgegnete ihm: „Lieber Doktor, ich bin halb zu tot erkältet, und die Melone ist kalt, — wie dürfte ich sie essen bei ihrer Kälte?!“ Er erwiederte: „Iß, wie ich dir sage!“ Ich aß, und noch hatte ich sie nicht ganz

---

[810] Etwa 220 Gramm.

bis auf die Schale aufgegessen, da hörten auch schon die Folgen meiner Erkältung auf. Abû 'l-Wafâ erklärte mir: „Was du in dir hattest, war ein Gallenfieber[811], keine wirkliche Erkältung."

9. Weiter oben habe ich einiges erwähnt von seltsamen Träumen[812]. In meinem Buche, das den Titel trägt „Der Schlaf und die Träume"[813], habe ich Beispiele namhaft gemacht von der Erwähnung dieses Gegenstandes bei anderen Schriftstellern und deren Ansichten hierüber, sowie über die dem Träumen günstigsten Stunden. Ich habe Aussprüche von Gelehrten darüber angeführt und als bestätigende Zeugnisse für ihre Aussprüche zitiert, was mir darüber an arabischen Versen gegenwärtig war. Ich habe ausführlich meine Meinung dargelegt und überhaupt die ganze Materie erschöpfend behandelt. Es ist daher nicht nötig, hier noch ein mehreres davon zu erwähnen.

10. Dennoch will ich folgendes Vorkommnis noch berichten, das mir besonders hübsch erschien und mir eben gerade einfällt. Mein Großvater Sadîd al-Mulk Abû 'l-Hasan ʿAlî ibn Mukallad ibn Nasr ibn Munkidh[814] (Allah sei ihm gnädig!) hatte ein Mädchen Namens Lulua als Wärterin meines Vaters Madschd al-Dîn Abû Salâma Murschid ibn ʿAlî[815] (Allah sei ihm gnädig!). Als er erwachsen war und das elterliche Haus verließ, verließ sie es mit ihm. Mein Vater ernährte, die alte Magd aber erzog nun mich, bis ich erwachsen war und mich verheiratete. Und als ich das Haus meines Vaters (Allah sei ihm gnädig!) verließ, verließ auch sie es mit mir, und ich ernährte meine Kinder, sie aber erzog sie. Sie war (Allah sei ihr gnädig!) eine fromme Person, die fleißig fastete und treu ihre Pflichten erfüllte.

11. Von Zeit zu Zeit bekam sie Kolikanfälle. Eines Tags bekam sie wieder einen solchen, der so heftig war, daß sie den Verstand verlor und man an ihrer Wiederherstellung verzweifelte. Sie blieb zwei

---

811 Der arabische Ausdruck bedeutet eigentlich excessus flavorum, wornach der medizinisch gebildete Leser wird beurteilen können, ob die Wiedergabe durch „Gallenfieber" zutreffend ist.

812 Muß in dem verlorenen Teil des Buches enthalten gewesen sein.

813 Arabisch „Kitâb al-naum wa 'l-ahlâm." Diese Schrift Usâma's ist nicht auf uns gekommen. Ihr Inhalt ist aber im Text vom Verfasser genügend gekennzeichnet.

814 Siehe Anm. 809.

815 Vergl. über denselben den 15. Abschnitt dieses Buches. Murschid sollte seinem 1098 kinderlos verstorbenen Bruder ʿIzz al-Daula Abû 'l-Murhaf Nasr in der Regierung folgen. Da dies aber seinen Neigungen nicht entsprach, so verzichtete er zu Gunsten seines jüngeren Bruders ʿIzz al-Dîn ʿAbû 'l-ʿAsâkir Sultân. Murschid war geboren im Jahre 1068 und starb am 30. Mai 1137. Derenbourg p. 31 f.

Tage und zwei Nächte in diesem Zustand. Dann kam sie wieder zu sich und rief aus: „Es ist kein Gott außer Allah! Welch wunderbare Dinge sind mir begegnet! Ich habe alle unsere Verstorbenen gesehen, und sie haben mir merkwürdige Dinge berichtet. Unter anderem haben sie mir gesagt: ‚Du wirst diese Kolikanfälle nicht mehr bekommen.'" Sie lebte nach diesem noch geraume Zeit, ohne daß sie je wieder einen Anfall bekam. Sie wurde beinahe hundert Jahre alt und hielt immerdar fest an ihren Gebetsübungen (Allah sei ihr gnädig!).

12. Ich besuchte sie einmal in der Wohnung, die ich für sie von meinem Hause abgetrennt hatte. Sie hatte eine Schüssel in den Händen, da sie gerade die Serviette wusch, deren sie sich zu den heiligen Waschungen bei ihren Gebeten bediente. Ich frug sie: „Was machst du da, mein Mütterchen?" Sie antwortete: „O mein Sohn, sie haben diese Serviette angegriffen mit Händen, die stark nach Käse rochen. Wie oft habe ich sie schon gewaschen, und doch ist der Käsegeruch immer noch daran!" Ich sagte: „Zeige mir einmal die Seife, die du beim Waschen benützest!" Sie zog sie aus der Serviette hervor, und siehe, es war ein Stück Käse, das sie für Seife gehalten hatte. Je öfter sie jene Serviette mit dem Käse rieb, desto mehr nahm sie natürlich dessen Geruch an. Ich sprach: „O Mütterchen, das ist ein Stück Käse und kein Stück Seife." Sie betrachtete es und sagte: „Du hast recht, mein Sohn; ich hatte nicht anders geglaubt, als daß es Seife wäre." Gepriesen sei Allah, der wahrhaftigste unter allen, die da reden! Er sagt: „Wen wir lange am Leben erhalten, dessen Natur kehren wir um" [816].

13. Die Langlebigkeit erregt Überdruß, weil Unglücksfälle und Beschwerden sich dermaßen häufen, daß sie nicht mehr zu zählen sind. Eine Sehnsucht nach Gott, dem Mächtigen und Herrlichen, bemächtigt sich unser in dem Pilgrimsstand. Man fleht nur noch um Bewahrung für den übrigen Rest des Lebens, und Gnade und Gunst ist es bei Gott, wenn er uns den Tod beschert; denn Allah (gepriesen sei er!) ist der hochherzigste Erhörer der Gebete und am ersten bereit, die Hoffnungen zu erfüllen. Allah sei gelobt, er allein, und seine Segens- und Heilsfülle ergieße sich über unsern Herrn Muhammed und über seine Familie!

---

[816] Koran XXXVI, 68.

II. Anhang.

Jagderlebnisse.

65. Übersicht.

1. Ich vertraue auf Allah (hoch erhaben ist er!).

2. Allah gehört der Teil von mir, den ich nicht werde verloren gehen lassen; der Eitelkeit und Vergänglichkeit meine andere Hälfte.

3. Ich habe erzählt von den kriegerischen Zuständen und was ich als Augenzeuge miterlebt habe an Kämpfen, Schlachten und Gefahren, soweit es mir in Erinnerung geblieben ist und die Zeit und ihre Bitterkeit es mich nicht hat vergessen lassen. Denn mein Leben hat lange gewährt, und die Zeit der Vereinsamung und der Zurückgezogenheit. Die Vergeßlichkeit ist ein altes Erbteil von unserem Vater Adam her (Friede sei mit ihm!).

4. In dem gegenwärtigen Abschnitt gedenke ich zu erzählen, was ich persönlich erlebt habe auf der Jagd, beim Fischfang und mit Raubvögeln, und zwar 1. zu Schaizar im Anfang meines Lebens, 2. mit dem König der Emire, dem Atâbek Zankî ibn Ak Sunkur (Allah sei ihm gnädig!), 3. zu Damaskus mit Schihâb al-Dîn Mahmûd ibn Tâdsch al-Mulûk (Allah sei ihm gnädig!), 4. zu Misr, 5. mit Al-Malik Al-ʿÂdil Nûr al-Dîn Abû 'l-Muthaffar Mahmûd, dem Sohne des Atâbeks Zankî (Allah sei ihm gnädig!), 6. zu Dijâr Bekr mit dem Emir Fachr al-Dîn Karâ Arslân ibn Dâ'ûd ibn Urtuk (Allah sei ihm gnädig!),

66. Vorläufiges über die väterlichen Jagden.

1. Was meine diesbezüglichen Erlebnisse in Schaizar angeht, so habe ich dieselben mit meinem Vater (Allah sei ihm gnädig!) gmeine-

sam erlebt. Er war ein leidenschaftlicher Jäger, indem seine Passion für die Jagd sich auf sämtliche Raubtiere erstreckte und er keine Kosten scheute, wenn es sich um die Befriedigung seiner Liebhaberei handelte. Sie war eben sein Leibvergnügen. Er kannte keine andere Beschäftigung als den Krieg, den Kampf gegen die Franken und das Abschreiben des Buches Allah's [817] (mächtig und herrlich ist er!), nachdem er die Angelegenheiten seiner Genossen erledigt hatte. Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) fastete sehr häufig und war überaus eifrig im Lesen des Korans. Aber mit der Jagd hielt er es, wie es in dem Spruche heißt: „Erfreuet die Herzen! so bewahren sie euren Ruf“ [818]. Ich habe seinesgleichen nie gesehen, was die Jagd und deren Veranstaltung anbetrifft.

67. Jagden mit dem Atâbek Zankî.

1. Ich habe den Jagden des Königs der Emire, des Atâbek Zankî (Allah sei ihm gnädig!) beigewohnt [819]. Er besaß Raubtiere in größter Anzahl. Ich habe es gesehen, während wir dem Laufe der Flüsse folgend dahinzogen, wie die Falkner mit den Falken vorauseilten, um sie auf die Wasservögel loszulassen, wie man nach herkömmlicher Sitte die Pauken schlug [820], wie die Falken auf die Vögel stießen, ohne sie zu erwischen, und sie manchmal verfehlten, wie man hinter ihnen die feurigen Geierfalken auf den Händen der Falkner bereit hielt und wie man, wenn die Falken beim Jagen ihre Beute verfehlten, diese Geierfalken auf die Vögel losließ. Nach Entfernung der Haube, stürzten sich diese jagdlustig auf die Rebhühner, auf welche man sie losgelassen, verfolgten dieselben, wenn sie den Abhang des Berges emporstrebten, und erhaschten sie. Denn die Schnelligkeit des Fluges dieser Vögel ist etwas über alle Beschreibung erstaunliches.

2. Eines Tages war ich mit dem Atâbek dabei, als wir in der überschwemmten Ebene bei Mosul festen Boden aufsuchten. Vor dem Atâbek her schritt ein Falkner, der einen Sperber auf der Hand trug. Da flog ein Haselhuhn-Männchen auf. Der Sperber stürzte sich auf dasselbe, packte es und ließ sich nieder. Aber als er auf dem Boden angekommen war, ließ er das Haselhuhn aus seinen Krallen entwischen,

---

[817] Siehe Abschnitt 15, Absatz 6.

[818] Die Meinung ist, daß ein frohes Herz zu keinen schlimmen Taten fähig sei. Wir pflegen denselben Gedanken durch den Vers auszudrücken: „Wo man singt, da laß dich ruhig nieder; böse Menschen haben keine Lieder.“

[819] Zwischen 1130 und 1137. Vergl. Anm. 20.

[820] Um die Rebhühner etc. zum Auffliegen zu veranlassen.

und dieses flog davon. Aber kaum hatte es sich aufgeschwungen, da erhob sich der Finkenhabicht[821] gleichfalls vom Boden, packte es zum zweiten mal und ließ sich mit ihm nieder. Und dies mal hielt er es fest.

3. Ich sah den Atâbek Zankî auch wiederholt auf der Jagd nach wilden Tieren. Wenn die Jagdgesellschaft versammelt und das Wild in ihrem Kreis eingeschlossen war, so durfte niemand mehr sich in die Gesellschaft eindrängen. Und wenn eins von den wilden Tieren hervorbrach, so schoß man darauf. Der Atâbek selbst war einer der geschicktesten Bogenschützen. Kam eine Gazelle in seine Nähe, so schoß er auf sie, und es war dann so gut, als wäre sie schon getroffen, gefallen und getötet. Die erste Gazelle, welche er auf jeder Jagd erlegte, schickte er, wenn ich dabei gewesen war, durch einen seiner Diener mir zu.

4. Abermals war ich zugegen, als die Gesellschaft versammelt war und wir uns im Gebiete von Nisibis[822] am Hirmâs[823] aufhielten. Man hatte die Zelte aufgeschlagen. Die wilden Tiere kamen bis in die Nähe der Zelte heran. Die Reitknechte rückten mit Prügeln und Keulen aus und erschlugen ihrer sehr viele. Ein Wolf war in die Umzäunung hereingebrochen. Er sprang mitten im Kreis auf eine Gazelle, packte sie, kauerte sich auf sie nieder und tötete sie, während er auf ihr lag.

5. Eines Tages war ich wiederum bei dem Atâbek, als wir in Sindschâr[824] waren. Da kam ein Reiter aus seinem Gefolge zu ihm und sprach: „Hier liegt eine schlafende Hyäne." Er ging weg, und wir begleiteten ihn nach einem dort befindlichen Tal. Die Hyäne schlief auf einem Felsen am Abhang des Flußbetts. Der Atâbek stieg ab und ging, bis er der Bestie gegenüberstand. Er traf sie mit einem Pfeil, so daß sie hinunterstürzte ins Flußbett. Man stieg hinab und brachte sie vor den Atâbek. Sie war tot.

6. Noch einmal sah ich ihn in der Gegend von Sindschâr. Man zeigte ihm einen Hasen. Auf den Befehl des Atâbek mußten die Reiter den Hasen von allen Seiten einschließen. Darauf befahl er einem hinter ihm stehenden Diener den Hirschwolf[825] zu bringen, wie man den Gepard auch heißt. Derselbe wurde gebracht und auf den Hasen losge-

---

[821] „Sperber" und „Finkenhabicht" sind bekanntlich nur verschiedene Namen desselben Raubvogels.

[822] Nordwestlich von Mosul, südöstlich von Mâridîn.

[823] Nebenfluß des Chaboras.

[824] Südöstlich von Nisibis, westlich von Mosul.

[825] Auch Tigerwolf genannt.

lassen, welcher den Pferden zwischen die Beine lief und sich von dem Hirschwolf nicht erwischen ließ. Nie hatte ich zuvor den Hirschwolf jagen sehen.

68. Jagden in Damaskus.

1. Zu Damaskus sah ich mir das Jagen mit an in den Tagen des Schihâb al-Dîn Mahmûd ibn Tâdsch al-Mulûk [826]. Man schoß Vögel, Gazellen, Wildesel und Rehe. Ich sah ihn eines Tags, als wir hinauszogen in den Wald von Paneas [827]. Der Boden war dicht mit Gras bewachsen. Wir brachten zahlreiche Rehe zur Strecke und schlugen die Zelte in einer Umzäunung auf. Als wir uns gelagert hatten, tauchte mitten auf dem umhegten Platz ein Reh auf, das im Grase geschlafen hatte. Es wurde inmitten der Zelte gefangen.

2. Als wir heimkehrten, bemerkte ich, daß ein Mann ein graues Eichhörnchen auf einem Baume sah. Er machte Schihâb al-Dîn darauf aufmerksam. Dieser ging hin, stellte sich unter dem Baume auf und schoß zwei oder drei mal nach dem Tierchen, ohne es jedoch zu treffen. Da ließ er es in Ruhe und schritt weiter, wütend darüber, daß er es nicht getroffen hatte. Ich sah dann, wie ein Türke kam, nach ihm schoß und es mit dem Pfeil gerade in der Mitte aufspießte. Seine beiden Vorderpfoten hingen schlaff herab, während es mit dem Pfeil im Bauche an den beiden Hinterpfoten hängen blieb, bis man den Baum schüttelte, daß es herunterfiel. Wenn jener Pfeil in einem Sohne Adams gesteckt wäre, er wäre zur Stunde gestorben. Ehre sei dem Schöpfer der Kreaturen!

69. Jagden in Aegypten.

1. Ich habe auch die Jagden in Misr gesehen [828]. Al-Hâfith li-Dîn Allah ʿAbd al-Madschîd Abû 'l-Maimûn [829] (Allah sei ihm gnädig!) besaß zahlreiche Raubvögel: Falken, Habichte und Seeadler. Dieselben hatten einen besonderen Wärter, der in jeder Woche an zwei Tagen mit ihnen ausging. Die meisten saßen dabei auf den Händen ihrer Träger. Allemal wenn sie auf die Jagd auszogen, bestieg ich mein Pferd, um mich zu ergötzen an dem Schauspiel ihres Jagens. Der

---

[826] Siehe Anm. 23. Usâma hielt sich, wie wir wissen, erstmals von 1138 bis 1144 zu Damaskus auf.

[827] Siehe Anm. 303 und 430.

[828] In den Jahren 1144—1154.

[829] Siehe Abschnitt 4 Absatz 1—3 und Anm. 36. 42 u. 46.

Wärter ging deßhalb einmal zu Al-Hâfith und sagte zu ihm: „Dein Gast, der N., zieht immer mit uns aus, wie wenn er gute Lust hätte, dabei mitzutun.“ Jener erwiederte: „Laß ihn nur mit ausziehen und seine Freude haben an unseren Raubvögeln!“ Eines Tags waren wir miteinander ausgezogen. Einer der Falkner hatte einen Falken bei sich, der sich daheim gemausert hatte und dessen Augen rot waren. Da sahen wir Kraniche. Der Oberjäger sagte zu dem Falkner: „Geh voran und laß den Falken mit den roten Augen auf sie los!“ Dies geschah. Die Kraniche flogen fort. Der Falke aber erreichte einen von ihnen in weiter Entfernung von uns und brachte ihn herab. Ich sagte zu einem meiner Reitknechte, der ein vorzügliches Pferd ritt: „Galoppiere hin zu dem Kranich, steige ab, bohre den Schnabel des Vogels in den Boden ein, halte ihn fest und laß seine Füße unter deinen Füßen, bis wir dich eingeholt haben!“ Er ritt davon und tat, was ich ihn geheißen hatte. Der Falkner kam hinzu, tötete den Kranich und fütterte den Falken. Als der Oberjäger heimkam, berichtete er Al-Hâfith, was geschehen war und was ich dem Diener befohlen hatte, und schloß mit den Worten: „O unser Gebieter, seine Anordnung war die eines fachmännischen Jägers.“ Al-Hâfith antwortete: „Was treibt er denn anderes als Krieg und Jagd!?“

2. Die Falkner führten auch Habichte mit sich, welche sie auf fliegende Reiher stoßen ließen. Wenn der Reiher den Habicht erblickte, so beschrieb er einen Kreis und schwang sich empor, während der Habicht auf einer anderen Seite seine Kreise machte, bis er sich schießlich über den Reiher emporschwang. Dann stürzte er sich im geeigneten Moment auf ihn und packte ihn.

3. Es gibt in diesem Lande Vögel, welche sie „al-budsch“ nennen. Sie gleichen dem Nahhâm[830], der gleichfalls gejagt wird. Diese Wasservögel halten sich in den Nil-Armen auf und lassen sich leicht fangen. Die Gazellen sind selten hier; dagegen findet man in jenem Lande das „Rind der Kinder Israel“, ein Rind von gelber[831] Farbe, dessen Hörner denen unseres Rindes gleichen, nur daß es kleiner ist als dieses und vorzüglich läuft.

4. Aus dem Nil steigt zuweilen ein Tier an's Land, das die Einwohner Flußpferd nennen. Es gleicht einer kleinen (?) Kuh und hat winzige Augen. Seine Behaarung ist spärlich wie beim Büffel. Es hat lange Zähne im Unterkiefer, während die Zähne des Oberkiefers in

---

[830] Ein roter, im übrigen der Gans ähnlicher Vogel.

[831] Derenbourg ändert das صفر des Textes in صغير „klein“.

Höhlungen stecken, deren größte unter den Augen hervortreten. Sein Geschrei gleicht dem des Schweins. Es lebt nur in Lagunen, worin sich Wasser befindet, und frißt Brot, Datteln und Gerste.

70. Jagd in Akko.

1. Ich zog mit dem Emir Muʿîn al-Dîn[832] (Allah sei ihm gnädig!) nach Akko[833] zu dem König der Franken Fulko, dem Sohne Fulko's[834]. Da sahen wir einen Mann aus Genua, der eben aus dem Lande der Franken angekommen war. Er hatte einen starken Falken bei sich, welcher zur Jagd auf Kraniche abgerichtet war, und außerdem war ein kleiner Hund bei ihm. Wenn er den Falken auf den Kranich losließ, lief die Hündin unter ihm her; und wenn jener den Kranich gefaßt und zur Erde herab gebracht hatte, so biß sie sich an ihm fest, daß er ihr nicht mehr entwischen konnte. Jener Genuese sagte zu uns: „Der Falke muß bei uns dreizehn Federn im Schwanze haben, wenn er zur Jagd auf den Kranich für tauglich befunden werden soll.“ Wir zählten die Schwanzfedern jenes Falken, und es befand sich also. Der Emir Muʿîn al-Dîn (Allah sei ihm gnädig!) erbat sich den Falken vom König. Dieser nahm ihn von jenem Genuesen, wie auch die Hündin, und schenkte beide dem Emir Muʿîn al-Dîn. Wir nahmen den Falken also mit, und ich sah ihn auf dem Wege sich auf die Gazellen stürzen wie auf ein vorgeworfenes Stück Fleisch. Wir brachten ihn nach Damaskus; aber er lebte dort nicht lange, er jagte nicht mehr und starb.

71. Jagden in Husn Kaifâ.

1. Ich habe auch den Jagden in Husn Kaifâ[835] beigewohnt mit dem Emir Fachr al-Dîn Karâ Arslân ibn Dâ'ûd (Allah sei ihm gnädig!). Hier gab es Rebhühner, zahlreiche Wasserhühner (?) und Haselhühner. Die Wasservögel nisteten am Flußufer[836], und dieses war zu weit ausgedehnt, als daß der Falke hier mit Erfolg hätte jagen können. Häufiger jagten daher die Bewohner auf Antilopen und Bergziegen. Sie stellten ihnen Netze, die sie in den Tälern ausspannten, und hetzten die Anti-

---

[832] Von Damaskus. Siehe Anm. 24, 26 u. 304.

[833] Siehe Anm. 410.

[834] Siehe Anm. 306 u. 400.

[835] Siehe Anm. 411.

[836] Des Tigris.

lopen, bis sie in jene Netze gerieten. Es gab viele Antilopen in jener Gegend, und das Jagdrevier war nahe. In gleicher Weise fing man auch die Hasen.

72. Jagden mit Nûr al-Dîn.

1. Ich habe auch teilgenommen an Jagdpartien mit Al-Malik Al-'Âdil Nûr al-Dîn [837] (Allah sei ihm gnädig!). Ich war bei ihm, als wir uns im Gebiete von Hamâ [838] aufhielten. Man hatte ihm eben einen Hasen gezeigt. Übermütig durchbohrte er ihn mit einem Pfeil. Der Hase aber sprang auf und rannte seinem Verstecke zu, in welchem er verschwand. Wir jagten hinter ihm her. Nûr al-Dîn aber blieb in Gedanken über ihn stehen. Der treffliche Scherif Bahâ al-Dîn [839] (Allah sei ihm gnädig!) streckte mir einen Fuß des Hasen hin, den der Pfeil oberhalb des Laufes abgetrennt hatte. Die Spitze des Geschosses hatte noch seinen Bauch aufgeschlitzt, aus welchem die Gebärmutter herausgefallen war. Die Häsin war darnach noch weiter gerannt und hatte sich in ihr Versteck geflüchtet. Auf den Befehl Nûr al-Dîn's saß einer von der Dienerschaft ab, zog seine Sandalen aus und schlich der Häsin nach hinein, gelangte aber nicht bis zu ihr. Ich sagte zu dem, welcher die Gebärmutter, worin sich zwei Häschen befanden, trug: „Schneide sie auf und laß die Jungen herausspringen auf den Boden!" Er tat es, und sie bewegten sich und lebten.

2. Ich war eines Tages zugegen, als Nûr al-Dîn eine Hündin auf einen Fuchs hetzte. Wir befanden uns bei Fanâ Hisâr [840] im Gebiete von Aleppo [841]. Er setzte sein Pferd in Galopp hinter dem Fuchse her, und ich folgte ihm. Die Hündin erwischte den Fuchs und packte ihn beim Schwanz. Dieser aber kehrte ihr den Kopf zu und biß ihr die Nasenknorpel durch. Die Hündin heulte auf, während Nûr al-Dîn (Allah sei ihm gnädig!) lachte. Dann befreite er sie; der Fuchs aber zog sich in sein Versteck zurück, ohne daß wir seiner habhaft zu werden vermochten.

---

[837] Siehe Anm. 717.

[838] Über Hamâ vergleiche man die Anmerkungen 14, 178 u. 504.

[839] Über diesen Scherif Bahâ al-Dîn, der nicht verwechselt werden darf mit dem berühmten Geschichtschreiber Saladin's Bahâ al-Dîn ibn Schaddâd, ist nichts weiter bekannt, als daß er ein Abkömmling des Propheten Muhammed oder des Chalifen 'Alî gewesen sein soll. Derenbourg p. 297 n. 4.

[840] Vie d'Ous. p. 297 n. 5 empfiehlt Derenbourg, statt Fanâ Hisâr „Karâhisâr" zu lesen, welches der Name einer weiten Ebene im Norden von Aleppo sein soll (nach Jâkût, Mu'dscham IV p. 44).

[841] Siehe Anm. 252. Aus Anm. 717 wissen wir, daß Aleppo zu dieser Zeit einen Teil des Herrschaftsgebietes Nûr al-Dîn's ausmachte.

3. Eines Tages brachte man Nûr al-Dîn einen Falken, als wir gerade unterhalb der Burg von Aleppo auf der Nordseite der Stadt hinritten. Er sagte zu Nadschm al-Dîn Abû Tâlib ibn ʿAlî Kurd [842] (Allah sei ihm gnädig!): „Sage dem dort (womit er mich meinte): ‚nimm diesen Falken und gib dich mit ihm ab!'" Dieser bestellte mir den Auftrag, aber ich erwiederte: „Ich verstehe mich nicht darauf." Nûr al-Dîn versetzte: „Ihr bringt eure ganze Zeit mit der Jagd zu, — wie solltest du nicht im Stande sein, einen Falken abzurichten!" „O mein Gebieter," antwortete ich ihm, „wir richten die Falken nicht selbst ab; dafür haben wir Falkner und andere Diener, welche sie abrichten und vor unseren Augen mit ihnen jagen." Ich nahm also den Falken nicht an.

73. Murschid's Jagden in der Umgebung von Schaizar.

1. Ich habe mit diesen hohen Herren an so vielen Jagden teilgenommen, daß es zu viel Zeit in Anspruch nähme, wenn ich meine Erlebnisse mit allen Einzelheiten schildern wollte. Diese Fürsten verfügten über alles, was sie sich nur wünschen mochten an Wild, Jagdgeräten etc. Aber nie habe ich so interessante Jagden mitgemacht wie die meines Vaters (Allah sei ihm gnädig!). Vielleicht rührt dies auch daher, daß ich diese mit dem Auge der Liebe beobachtet habe, wie der Dichter sagt:

„Und alles, was der Geliebte tut, ist liebenswert."

Vielleicht aber entsprechen meine diesbezüglichen Beobachtungen auch wirklich den Tatsachen. So will ich denn Einiges davon erzählen, damit jeder darüber urteilen kann, der die Sache zu prüfen versteht.

2. Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) verbrachte alle seine Zeit bei Tage mit der Betrachtung des Korans, mit Fasten und Jagen, während er des Nachts das Buch Allah's (hoch erhaben ist er!) abschrieb. Sechsundvierzig mal hat er ihn ganz abgeschrieben mit eigener Hand. Allah sei ihm gnädig dafür! Zwei Exemplare des ganzen Korans sind mit Goldbuchstaben geschrieben. An einem Tage ritt er auf die Jagd, am andern Tage ruhte er sich aus, wobei er fortwährend zu fasten pflegte.

3. Wir hatten in Schaizar zwei Jagdreviere: eins für Rebhühner und Hasen auf dem Gebirge südlich von der Stadt, das andere für

---

[842] Nadschm al-Dîn Abû Tâlib ibn ʿAlî Kurd ist der Sohn des uns aus Abschn. 26 Abs. 20 bekannten Herrn von Hamâ ʿAlam al-Dîn ʿAlî Kurd.

Wasservögel, Haselhühner, Hasen und Gazellen am Fluß im Röhricht westlich von der Stadt.

4. Mein Vater war eifrigst darauf bedacht, Leute aus seiner Umgebung in fremde Länder zu entsenden, um Falken einzukaufen. Sogar bis nach Konstantinopel schickte er sie, um ihm von dort Jagdfalken zu holen. Seine Diener brachten neben den Falken auch Tauben mit, so viel sie zur Ernährung der gekauften Falken für erforderlich hielten. Aber das Meer empörte sich gegen sie. Sie wurden verschlagen, und schließlich ging ihr Nahrungsvorrat für die Falken zu Ende. Sie sahen sich genötigt, dieselben mit Fischfleisch zu füttern. Dies hatte nachteilige Folgen für ihre Flügel: die Federn wurden brüchig und fielen aus. Als man sie aber nach Schaizar brachte, fanden sich doch ausnehmend gute Jagdfalken darunter.

5. Im Dienste meines Vaters stand ein Falkner, der eine lange Hand hatte [843] zur Abrichtung und Pflege der Jagdfalken. Er hieß Gunaim. Dieser brachte ihre Flügel wieder in Ordnung, jagte mit ihnen, und einige machten bei ihm die Mauserung durch. Die meisten Falken, welche er holte und um hohen Preis kaufte, stammten aus dem Wâdî Ibn Al-Ahmar. Er ließ zu diesem Zwecke Leute aus den Bewohnern des Schaizar benachbarten Gebirges [844] kommen, Leute von Baschîlâ, von Jasmâlich und Hillat Ârâ. Er traf mit ihnen Verabredung darüber, daß sie in ihren Ortschaften Fangplätze für Falken herrichten sollten. Er gewann sie für seinen Plan durch Geschenke, namentlich von Kleidungsstücken. Sie gingen fort und errichteten Jagdhütten und fingen viele Falken, teils noch jung, teils schon zur Jagd brauchbar, sowie auch weiße Sperber. Sie trugen dieselben zu meinem Vater und sprachen: „O Herr, wir haben in deinem Dienste unsere tägliche Hantierung und unsere Saaten auf die Seite gesetzt und wünschen nun, daß du uns alles, was wir gefangen haben, abnimmst und uns dafür einen Preis bezahlst, den wir anerkennen können, ohne daß es darüber Streit zwischen uns gibt.“ Mein Vater setzte den Preis für einen jungen Falken auf fünfzehn Denare, den für einen jungen Sperber auf die Hälfte, den für einen älteren Falken auf zehn und den für einen älteren weißen Sperber wiederum auf die Hälfte fest. So eröffnete sich für die Bergbewohner eine Einnahmequelle, aus welcher ihnen mancher Denar in die Taschen floß, ohne ihnen viel Mühe und Beschwerden zu verursachen. Es brauchte sich einer nur ein Häuschen aus Steinen zu

[843] D. h. sehr geschickt war.

[844] Der Ansârijja-Berge im Westen von Schaizar. Das Wâdî Ibn Al-Ahmar wie die drei gleich nachher genannten Ortschaften Baschîlâ, Jasmâlich und Hillat Ârâ sind hier zu suchen.

erbauen von Manneshöhe, es mit Zweigen zu bedecken und Stroh und Heu darüber zu breiten, eine Öffnung darin anzubringen und eine Taube mit beiden Füßen an einem Ast zu befestigen. Ließ er dann die Taube aus jener Öffnung hervortreten, indem er den Ast bewegte, so bewegte sich auch der Vogel, breitete seine Schwingen aus und wurde von dem Falken bemerkt, der sich auf ihn stürzte, um ihn zu packen. Sobald der Jäger den Falken erblickte, zog er den Ast an die Öffnung heran und streckte seine Hand hinaus, um den Falken an den beiden Fängen zu ergreifen, mit welchen derselbe die Taube festhielt, zog ihn daran zu sich herab und verhüllte[845] ihm die Augen. In der Frühe des folgenden Tages kam er dann damit zu uns, um den Preis dafür in Empfang zu nehmen, und machte sich nach zwei Tagen wieder auf den Heimweg.

6. Die Falkenfänger mehrten sich, und wir bekamen so viele Falken, daß sie bei uns zo zahlreich wurden wie die Hühner. Mit einem Teil derselben wurden Jagden veranstaltet, die übrigen gingen auf ihrer Stange zugrunde, infolge ihrer zu großen Anzahl[846].

7. Im Dienste meines Vaters (Allah sei ihm gnädig!) standen Falkner, Aufseher über die Habichte und Diener für die Hunde. Er hatte einige seiner Mameluken die Dressur der Falken gelehrt. Etliche zeigten ein außerordentliches Geschick für diese Kunst. Wenn mein Vater auf die Jagd ging, so durften wir, seine vier Söhne, alle ihn begleiten; auch unsere Reitknechte, Pferde und Waffen hatten wir bei uns; denn wir waren nicht sicher vor den Franken, da sie nicht weit von uns entfernt waren[847]. Ferner nahmen wir viele Falken — mehr als zehn — nebst ihrer Bedienung mit. Endlich befanden sich im Gefolge meines Vaters zwei Diener für die Habichte, zwei für die Geparde und zwei für die Hunde. Der eine von den beiden führte die Spürhunde, der andere die Schweißhunde[848].

---

845 Die arabische Verbalform خيّط = خط, bedeutet „durchbohren“ oder „ausstechen“. Da aber von einer Blendung der Jagdfalken doch nicht die Rede sein kann, so wird die Redensart hier in einem abgeschwächten Sinne zu fassen sein von einem vorübergehenden Blindmachen durch Verhüllung der Augen mit einer über den Kopf gestülpten Kappe. Derenbourg übersetzt „sillait“: „vernähte“ (Kunstausdruck in der Jägersprache).

846 Weil sie nicht genügend beschäftigt werden konnten.

847 Das nur 20 Kilometer nördlich von Schaizar gelegene Apamea war ja seit Herbst 1106 im Besitze der Franken. Siehe Anm. 190.

848 Das arabische Wort زغاريّة ist, wie Paul de Lagarde in den „Göttingischen gelehrten Anzeigen“, Jahrgang 1887 S. 252 f. nachgewiesen hat, nichts anderes als das byzantinisch-griechische ζαγάριον.

8. Wenn mein Vater in's Gebirge ging, um Rebhühner zu jagen, und er noch weit vom Gebirge entfernt war, pflegte er unterwegs zu uns zu sagen: „Zerstreut euch! Jeder sage erst den ihm aufgegebenen Abschnitt im Koran her!“ Und da wir, seine Söhne, den Koran auswendig wußten, trennten wir uns von einander und rezitierten bis zum Eintreffen am Orte der Jagd. Dann befahl er einem, uns herbeizurufen, und fragte uns, wie viel jeder einzelne von uns rezitiert habe. Und wenn wir ihm darüber berichtet hatten, sagte er: „Ich habe hundert Verse rezitiert oder einige mehr oder weniger.“ Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) sagte den Koran so her, wie er vom Himmel herab gesandt worden ist (d. h. er wußte den ganzen Koran wörtlich auswendig).

9. Waren wir an dem verabredeten Stelldichein angelangt, so gab mein Vater den Dienern seine Befehle, worauf ein Teil derselben ihn mit den Falknern verließ. Und wie ein Rebhuhn aufflog, so wurde auf der betreffenden Seite ein Falke auf dasselbe losgelassen. Bei meinem Vater standen vierzig Reiter aus der Zahl seiner Mameluken und seiner Freunde, die jagdkundigsten Männer. Und kaum war ein Vogel aufgeflogen oder ein Hase oder eine Gazelle aufgetaucht, so begannen wir auch schon die Jagd darauf. Wir kamen dabei bis auf den Gipfel des Berges hinauf. Wir jagten bis spät in den Nachmittag hinein. Dann kehrten wir zurück, nachdem wir zuvor die Falken gefüttert und sie an die auf dem Berg befindlichen Wassertümpel gesetzt hatten, aus denen sie tranken und worin sie sich badeten. Nach dem ersten Drittel der Nacht trafen wir wieder in der Stadt ein.

10. Wenn wir auf Wasservögel und Haselhühner ausritten, so war dies für uns ein Tag der Erholung. Wenn wir bei einem solchen Ritt zur Jagd das Stadttor hinter uns hatten, gelangten wir in das Röhricht. Die Geparde und die Habichte blieben außerhalb desselben, während wir mit den Falken in dasselbe eindrangen. Sobald ein Haselhuhn aufflog, packte es der Falke, und wenn ein Hase aufsprang, so ließen wir einen der Falken auf ihn stoßen. Erwischte er ihn, so war es gut, andernfalls sprang der Hase draußen den Geparden in die Krallen, die man auf ihn losließ. Und wenn eine Gazelle aufgescheucht wurde, so lief sie gleichfalls hinaus den auf sie gehetzten Geparden entgegen. Entwischte sie diesen, so schickte man die Habichte auf ihre Verfolgung aus. Nicht leicht entging uns ein Wild, es wäre denn durch eine Laune des Schicksals.

11. In dem Schilfmorast trieben sich auch zahlreiche Wildschweine umher. Wir ritten im Galopp hinaus, um unter ihnen aufzuräumen, und erlegten sie. Und unsere Freude über ihre Tötung war größer als die Lust an der Jagd.

12. Mein Vater zeigte bei der Jagd dasselbe Organisationstalent wie im Kriege. Seine Befehle wurden von seinen Leuten mit solchem Ernst und Eifer ausgeführt, daß keiner sich damit aufhielt, mit seinem Kameraden zu plaudern. Ihre einzige Sorge war, das Terrain zu erforschen und nach den Hasen oder den Vögeln in ihren Nestern zu schauen.

13. Zwischen meinem Vater und den Söhnen Rûbâl's [849], Tarûs [850] und Lâûn [851], aus Armenien, den Herren von Massîsa [852], Antartûs [853], Adhana [854] und der Engpässe [855], war es zu freundschaftlichen Beziehungen und zu einem regen Briefwechsel gekommen, deren hauptsächlichsten Gegenstand die Leidenschaft meines Vaters für die Jagdfalken bildete. Dieselben schickten ihm jedes Jahr eine Anzahl Falken, etwa zehn Stück, oder auch ein paar mehr oder weniger, auf den Händen armenischer Falkner, welche zu Fuß hierher wanderten. Auch Schweißhunde sandten sie ihm. Als Gegengeschenk sandte ihnen mein Vater Pferde, Parfümerien und ägyptische Gewänder. So erhielten wir von ihnen prächtige Falken seltener Rassen. In einem bestimmten

---

849 Ruben, armenischer Fürst aus dem alten Stamme der Bagratiden, welche um's Jahr 859 zur Herrschaft gelangt waren, hatte um 1080 wieder ein selbständiges Reich gegründet, nachdem das Land vorher abwechselnd den byzantinischen Kaisern und den Arabern unterworfen war.

850 Theodoros.

851 Leo, Schwager des Grafen Joscelin I. von Edessa, ein tapferer Fürst, der das Herrschaftsgebiet seines Vaters Ruben durch Eroberung vieler griechischen Städte, u. a. Seleucia, beträchtlich erweiterte. Ein treuer Waffengefährte Rogers von Antiochien, wurde er bei einem Besuch in dieser Stadt von dem Fürsten Raymund treulos zwei Monate gefangen gehalten und erst gegen Abtretung der beiden Städte Adhana und Massîsa und ein Lösegeld von 60000 Goldstücken wieder freigelassen. Kaum war er jedoch heimgekehrt, so eroberte er die abgetretenen Städte zurück und besiegte die Antiochener. Da Leo's wachsende Macht nachgerade eine Gefahr für das byzantinische Reich bildete, so zog Kaiser Johannes Comnenus mit einem gewaltigen Heere heran, ließ den wackeren Armenierfürsten in einer der Bergschluchten des Taurus umstellen und zwang ihn so durch Hunger zur Übergabe. Dies geschah im Frühjahr 1137. Leo wurde mit seiner Gemahlin und zwei Söhnen nach Konstantinopel gebracht und starb dort nach 7jähriger Haft im Jahre 1144. Vergl. Röhricht, Gesch. d. Königr. Jerusalem S. 209—211, wo auch die Quellen verzeichnet sind.

852 Massîsa, bekannter unter dem Namen Mopsuestia, eine Stadt am Pyramus in Cilicien, nordöstlich von Tarsus.

853 Antartûs = Tortosa, Küstenstadt am Mittelmeer, nördlich von Tripolis.

854 Adhana liegt in Cilicien zwischen Tarsus und Mopsuestia am Sarus.

855 Damit sind wohl die sogenannten „Portae Ciliciae“ im Norden des Landes zwischen den Flüssen Cydnus und Sarus gemeint.

Jahre trafen bei uns eine Anzahl Falken ein, welche aus den Gebirgspässen jener Fürsten stammten. Darunter befand sich ein junger Falke, der wie ein Adler aussah, und andere Falken etwas kleiner als dieser. Ferner bekamen wir aus dem Gebirge eine Anzahl Falken, deren einer einem noch sehr jungen Habicht glich. In Betreff dieses letzteren Falken sagte der Falkner Ganâ'im: „Unter allen diesen Falken ist keiner, der diesem Falken Al-Jahschûr (so hieß er) gleichkommt. Der stößt auf kein Wild, ohne daß er es packt." Wir jedoch schenkten ihm darin keinen Glauben.

14. Ganâ'im richtete darnach diesen Falken ab, und er wurde, wie er von ihm erwartet hatte, einer der gewandtesten, im Fluge schnellsten und listigsten Jagdfalken. Er mauserte sich bei uns, ging aber aus der Mauserung trefflicher hervor als er zuvor schon war. Dieser Falke lebte und mauserte sich bei uns dreizehn Jahre lang. Er war so zutraulich geworden, als ob er zur Familie unseres Hauses gehörte. Er übte die Jagd aus im Dienste seines Herrn, nicht zur Befriedigung der Raublust nach Gewohnheit der Raubvögel, wenn sie für sich selbst jagen. Sein Standort war bei meinem Vater (Allah sei ihm gnädig!), der ihn nicht bei dem Falkner ließ, weil dieser den Falken nur in der Nacht trägt und ihn hungern läßt, bis er mit ihm jagen geht. Dieser Falke aber tat von selbst seine Schuldigkeit und verrichtete, was man von ihm verlangte. Als wir einmal mit vielen Falken auf die Rebhühnerjagd gingen, übergab ihn der Vater einem der Falkner mit den Worten: „Geh mit ihm beiseite und laß ihn nicht mit den Angreifern fliegen, sondern ergehe dich mit ihm im Gebirge!" Sowie sich aber der Falkner mit dem Falken zurückgezogen hatte, erblickte man ein Rebhuhn, welches am Fuß eines Baumes sich niederduckte. Als man den Vater davon in Kenntnis setzte, befahl er: „Bringt Al-Jahschûr!" In dem Augenblick, da er seine Hand aufhob, um den Falken zu ergreifen, kam dieser auch schon von der Hand des Falkners hergeflogen, um sich auf seiner Hand niederzusetzen, ohne erst einen Ruf abzuwarten. Dann wandte er seinen Kopf und Hals suchend umher und hielt schließlich den Blick auf das schlafende Rebhuhn geheftet. Mein Vater warf mit einer Gerte, die er gerade in der Hand hatte, nach dem Rebhuhn. Es flog empor. Und nun ließ er Al-Jahschûr auf dasselbe los, welcher es auch erwischte, obwohl es zehn Ellen Vorsprung hatte. Der Falkner neigte sich zu ihm herab, machte ihn an den Füßen fest und hob ihn auf. Mein Vater sagte wieder: „Geh mit ihm beiseite!" Aber als sie ein anderes Rebhuhn an den Boden geduckt sahen, verfuhr Al-Jahschûr ebenso mit ihm, bis er fünf oder sechs Rebhühner gejagt und wie jenes auf eine Entfernung von zehn

Ellen gefaßt hatte. Darauf sagte mein Vater zu dem Falkner: „Füttere ihn!“ Dieser erwiederte: „O mein Gebieter, willst du ihn nicht weiter an unserer Jagd teilnehmen lassen?“ Aber mein Vater entgegnete: „O mein Sohn, wir haben zehn Falken bei uns, mit denen wir jagen können; dieser hat all dies Wild gefangen, eine weitere Anstrengung könnte ihm das Leben abkürzen.“ Da fütterte ihn der Falkner und ging mit ihm beiseite.

15. Als wir die Jagd beendigt und die Falken gefüttert und an's Wasser gesetzt hatten, damit sie daraus tränken und sich darin badeten, blieb Al-Jahschûr noch auf der Hand des Falkners. Als wir uns jedoch zur Rückkehr nach der Stadt anschickten und noch auf dem Gebirge waren, sagte mein Vater: „Gib den Al-Jahschûr her!“ Er trug ihn auf seiner Hand und trat den Heimweg an. Wenn unterwegs ein Rebhuhn vor ihm aufflog, so wurde der Falke auf dasselbe losgelassen, um es zu fangen; dies wiederholte sich, bis er zehn Stück oder noch mehr gefangen hatte, je nachdem eben mehr oder weniger fliegende Rebhühner sich zeigten. Da der Falke gesättigt war, so unterließ er es, seinen Schnabel in die Kehle des Rebhuhns zu versenken und sein Blut zu kosten.

16. Wenn wir das Haus betreten hatten, befahl mein Vater: „Bringet mir eine Schale voll Wasser!“ Und nachdem man eine solche herbeigebracht, stellte er sie vor den Falken hin, welcher, auf der Hand meines Vaters (Allah sei ihm gnädig!) sitzend, davon trank. Wollte er baden, so bewegte er seinen Schnabel im Wasser hin und her und gab damit zu verstehen, daß er baden wolle. Dann befahl mein Vater, einen großen Zuber mit Wasser zu bringen, den man vor den Vogel hinstellte. Dieser flog dann empor, stürzte sich mitten in denselben hinein und schlug im Wasser mit den Flügeln, bis er genug geplätschert hatte. Dann stieg er heraus, und mein Vater setzte ihn auf einen großen hölzernen Handschuh, der für ihn gemacht worden war. Hierauf stellte man ein Becken, in welchem ein Feuer braunte, in seine Nähe, strich sein Gefieder glatt und salbte es, um es von dem Wasser zu trocknen. Endlich legte man ihm einen zusammengefalteten Pelz hin, auf den er sich niederließ, um darauf zu schlafen. Auf diesem Pelz schlief er in unserer Mitte ununterbrochen, bis die Nacht schon sehr weit vorgerückt war. Wollte der Vater sich in das Frauengemach begeben, so befahl er einem von uns: „Trag den Falken fort!“ Und so wurde er, auf dem Pelze schlafend, wie er war, weggetragen, um neben dem Bette des Vaters (Allah sei ihm gnädig!) niedergesetzt zu werden.

17. Von diesem Falken wären noch viele merkwürdige Züge zu erzählen. Ich will davon nur erwähnen, was in meinem Gedächtnis haften geblieben ist. Denn es ist nun schon eine gar lange Zeit her, und die Jahre haben mich viele Einzelheiten von ihm vergessen lassen. Im Hause meines Vaters gab es Tauben, Wasservögel mit grünem Gefieder samt ihren Weibchen und auch Wiedehopfe[856], von denen, welche unter dem Rindvieh sich umhertreiben, um die Fliegen aus dem Hause wegzufangen. Nun ging mein Vater zuweilen mit diesem Falken auf der Hand in's Haus hinein, um sich auf einer Estrade im Hofe niederzusetzen, während der Falke neben ihm auf dem hölzernen Handschuh saß. Aber er zeigte kein Verlangen nach einem von jenen Vögeln, geschweige daß er einen angefallen hätte, als ob er es gar nicht gewöhnt gewesen wäre, auf dergleichen Jagd zu machen.

18. Zur Winterszeit wurde die Umgegend von Schaizar von einer großen Überschwemmung heimgesucht, und die Pfützen außerhalb der Stadtmauer wurden zu wahren Wasserbrunnen, in denen Wasservögel umherschwammen. Mein Vater befahl dem Falkner und seinem Reitknecht, die ihn begleiteten, sich nahe an jene Vögel heranzuschleichen. Er nahm den Al-Jahschûr auf seine Hand und stellte sich mit ihm auf der Burg auf, um ihm die Vögel zu zeigen. Er stand auf der Ostseite der Stadt, während die Vögel sich westlich davon befanden. Sobald der Falke sie erblickt hatte, ließ mein Vater ihn fliegen. Al-Jahschûr ließ sich hinab, um über die Stadt hinzuschweben, bis er sie hinter sich gelassen und die Vögel erreicht hatte. Der Falkner schlug die Pauke, die Vögel flogen auf, und Al-Jahschûr holte seine Beute aus ihnen, obwohl zwischen ihnen und dem Ort, von welchem aus man ihn losgelassen hatte, eine weite Entfernung war.

19. Einmal waren wir ausgezogen, um Wasservögel und Haselhühner zu jagen, und als wir nach dem ersten Drittel der Nacht zurückkehrten, hörten wir das Geschrei von Vögeln in großen Wasserläufen nahe bei der Stadt. Mein Vater rief: „Bring mir den Al-Jahschûr!“ Er nahm den bereits gesättigten Falken und ging mit ihm den Vögeln nach, wobei die Trommel gerührt wurde, um dieselben aufzuscheuchen; dann ließ er den Falken auf sie los. Wenn er Beute gemacht hatte, so ließ er sich in unserer Mitte wieder herab, der

---

[856] Eigentlich wohl: „Kinder des Monats Budân (sonst zweiter Rabîʿa genannt), vergl. Golius: ابو الربيع upupa. Derenbourg erklärt (Autobiographie d'Ousâma p. 195 n): les couveuses d'oeufs und übersetzt darnach „des poules“. Der Relativsatz paßt auch auf den Wiedehopf, der bei den Arabern häufig gezähmt worden zu sein scheint. Vergl. Taʿlabî's Sage von Bilkîs und Sulaimân.

Falkner bückte sich zu ihm nieder, machte ihn an den Füßen fest und hob ihn auf. Hatte er aber nichts gefangen, so verbarg er sich in einer der Höhlen am Flußufer. Wir bekamen ihn dann nicht zu sehen und wußten nicht, wo er sich versteckt hatte. Wir überließen ihn sich selbst und gingen heim. Am andern Morgen vor Tagesanbruch ging der Falkner hinaus, ihn zu suchen, fing ihn und brachte ihn hinauf in die Burg zu meinem Vater (Allah sei ihm gnädig!) und sagte zu diesem: „O mein Gebieter, der Reif hat in der langen Nacht sein Kleid weiß gemacht."

20. Am nächsten Morgen sagte der Vater zu ihm[857]: „Reite hinaus und schau, was es heute für uns zu tun gibt!" Nicht leicht entging diesem Falken irgend ein Wild von der Wachtel an bis zur Wildgans und dem Hasen. Der Falkner hätte auch gerne Kraniche und andere große Zugvögel mit ihm gejagt. Der Vater duldete es aber nicht. Er sprach: „Die Kraniche und dergleichen große Zugvögel magst du mit Hilfe von Habichten jagen!"

21. In einem gewissen Jahre hatte sich die stets bewiesene Brauchbarkeit dieses Falken beim Jagen dermaßen vermindert, daß er, wenn er losgelassen wurde, seine Beute verfehlte und auf den Ruf nicht kam. Er wurde immer schwächer und mochte auch nicht mehr baden. Wir wußten nicht, was ihm fehlte. Später erholte er sich wieder von diesem Zustand verminderter Brauchbarkeit und jagte wie zuvor.

22. Eines Tages badete er. Der Falkner hob ihn aus dem Wasser. Sein Gefieder stand infolge der Nässe von seinen Flanken ab. Und siehe da, an seiner Seite zeigte sich ein Geschwür von der Größe eines Mandelkerns. Der Falkner brachte ihn zu meinem Vater und sprach: „O mein Gebieter, dieses Geschwür ist's, was den Falken so zurückgebracht und beinahe zu Grunde gerichtet hat." Hierauf ergriff mein Vater den Falken und drückte das Geschwür, welches wie ein trockener Mandelkern hervorstand, aus. Die wunde Stelle vernarbte, und Al-Jahschûr kehrte zu den Vögeln zurück mit dem Schwert und der Matte[858].

---

[857] Prof. Derenbourg liest hier par conjecture: يقطّ البولان und übersetzt: „le lendemain matin il aurait réussi à couper les rasoirs," womit ich keinen in den Zusammenhang passenden Sinn zu verbinden weiß. Ich lese dafür يقول الوالد, ohne freilich für die Richtigkeit dieser Conjectur einstehen zu können.

[858] Der Text läßt kaum eine andere Übersetzung zu. Der Sinn ist vermutlich, daß der Falke sowohl beim Jagen als auch beim Fressen und Schlafen wieder in normaler Verfassung war. Diese Auffassung liegt wohl auch der paraphrasierenden Übersetzung Derenbourg's zu Grunde: „comme auxiliaire de l'épée pour tuer et de la natte pour manger."

23. Schihâb al-Dîn Mahmûd ibn Karâdschâ, der Gebieter von Hamâ[859], ließ zu jener Zeit alljährlich den Falken Al-Jahschûr zu sich holen. Er machte in Begleitung des Falkners die Reise zu ihm, um zwanzig Tage bei ihm zu bleiben und ihm bei seinen Jagden zu dienen. Dann kehrte der Falkner wieder mit ihm zurück. Der Falke starb zu Schaizar.

24. Es begab sich einmal, daß ich Schihâb al-Dîn in Hamâ einen Besuch abgestattet hatte. Als ich mich nun eines Tags morgens in Hamâ befand, erschienen die Koran-Vorleser, Männer, welche ‚Allâh akbar' (Allah ist groß) riefen, und eine zahlreiche Menge von den Bewohnern der Stadt. Ich frug, wer gestorben sei. Man antwortete mir: „Eine Tochter Schihâb al-Dîn's". Ich wollte hinter der Bahre hergehen. Aber Schihâb al-Dîn widersetzte sich meinem Vorhaben und wehrte mir. Man zog hinaus und begrub die Leiche auf dem Hügel Sakrûn. Als sie wieder heimkamen, sagte Schihâb al-Dîn zu mir: „Weißt du, wer die Leiche war?" Ich antwortete: „Man sagt, es sei eines deiner Kinder." „Nein, bei Allah", entgegnete er, „sondern es ist der Falke Al-Jahschûr. Ich hatte gehört, daß er gestorben sei. Da habe ich hingeschickt und ihn holen lassen. Ich ließ ihm einen Sarg und eine Tragbahre machen und habe ihn nun beerdigt; denn er hat dies verdient."

25. Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) besaß einen Geparden, der unter den Geparden dasselbe war wie Al-Jahschûr unter den Falken. Man richtete ihn für die Jagd ab, obgleich er wild und eines der größten Exemplare seiner Gattung war. Der Gepardenbändiger nahm ihn, bändigte und zähmte ihn. Man lehrte ihn auf ein Pferd springen, aber zum Jagen wollte er sich nicht brauchen lassen. Er bekam Anfälle von Fallsucht, wie ein Mensch, der den Verstand verloren hat, und Schaum trat ihm vor's Maul. Führte man ihm eine junge Gazelle zu, so verschmähte er sie und wollte nichts von ihr, ehe er sie berochen und gebissen hatte. So blieb er lange Zeit, ungefähr ein Jahr.

26. Eines Tages zogen wir aus in das Röhricht. Ich drang in das Gebirge ein, welches in der Richtung nach jenem Röhricht sich hinzieht, und hatte eben an einer Öffnung des Röhrichts Posto gefaßt, während der Tierbändiger mit eben jenem Geparden in meiner Nähe stand. Da erhob sich aus dem Röhricht eine Gazelle und sprang heraus auf mich zu. Ich gab meinem Roß — es war ein prächtiges Tier, das mich trug — die Sporen, in der Absicht, die Gazelle zu dem Geparden hinzutreiben. Das Pferd hatte sie bald erreicht, war mit

---

[859] Vergl. Anm. 178.

seiner Brust wider dieselbe gerannt und hatte sie zu Boden geworfen. Da sprang der Gepard auf die Gazelle ein nnd packte sie. Er war gleichsam aus dem Schlafe erwacht und schien zu sagen: „Nehmt Wild, so viel ihr wollt!“ So oft künftig eine Gazelle vor ihm auftauchte, packte er sie. Sein Bändiger konnte ihn gar nicht mehr halten: er riß das Wild an sich, um es niederzuwerfen. Und es gab für ihn keinen Stillstand, wie es sonst die Art der Geparden ist, in seiner Jagd, sondern er wartete nur den Augenblick ab, da sein Wärter sagte: „sie steht!“ um auf's neue loszustürzen und die Gazelle zu fassen.

27. Unsere Jagden in Schaizar galten einer Gazelle von rötlicher Farbe, und das ist eine große Gazellenart. Wenn wir mit diesem Geparden auszogen auf die Höhe und in die östliche Gegend, wo es die weißen Gazellen gibt, so ließen wir seinen Führer nicht mit ihm vorausgaloppieren, bis er ihrer habhaft wurde; sonst hätte er eine angefallen und niedergeworfen und sie mit den anderen Gazellen verwechselt, als hielte er sie für Junge von diesen wegen der Kleinheit der weißen Gazellen.

28. Dieser Gepard war der einzige, welcher sich in der Wohnung meines Vaters (Allah sei ihm gnädig!) aufhalten durfte. Eine Magd hatte ihn zu verpflegen. Neben dem Hause lag für ihn ein zusammengefalteter zottiger Teppich auf einer Unterlage von dürrem Heu; und in die Mauer war eine Türe gebrochen, durch welche sein Bändiger, wenn er von der Jagd heimkam, zum Tor des Hauses gelangte, um die Bestie an ihrem Platze niederzulegen, wo das Ruhekissen hingebreitet war. Und so gelangte der Gepard ins Haus und zu jener Stelle des für ihn bereiteten Lagers, auf welchem er schlief. Dann kam die Magd und kettete ihn an der durch die Mauer gebrochenen Türe an.

29. Im Hause meines Vaters waren, bei Allah, ungefähr zwanzig rote und weiße Gazellen: Böcke, Geißen und im Haus geborene Kälber. Der Gepard aber begehrte ihrer nicht und erschreckte sie nicht. Er rührte sich nicht von seinem Platz, und ging er in's Haus hinein, während die Gazellen frei im Hof umherliefen, so schenkte er ihnen nicht die mindeste Aufmerksamkeit. Ich habe es mit angesehen, wie die Magd, die ihn zu besorgen hatte, sein Fell mit einem Kamm bearbeitete, ohne daß er sich dagegen sträubte oder zu entfliehen versuchte.

30. Eines Tages sah ich, wie dieselbe Magd, als er auf jenen für ihn hingebreiteten Teppich gepißt hatte, ihn schüttelte und schlug wegen der Verunreinigung des Teppichs; aber er knurrte sie nicht an, noch schlug er mit den Tatzen nach ihr.

31. Ein anderesmal beobachtete ich ihn, als zwei Hasen vor seinem Bändiger Staub aufgewirbelt hatten. Der Gepard sprang dem einen

nach, packte ihn und nahm ihn in seinen Rachen. Dann verfolgte er den anderen, und als er ihn eingeholt hatte, begann er, mit seinen Tatzen auf ihn einzuhauen, während er den ersten Hasen noch im Maule hielt; und er ließ den zweiten Hasen erst laufen, nachdem er ihm mit seinen Pfoten eine gehörige Tracht Schläge verabreicht hatte.

32. An unseren Jagden beteiligte sich auch der gelehrte Schaich Abû ʿAbd Allâh aus Toledo [860], der Grammatiker (Allah sei ihm gnädig!). Er war in der Grammatik der Sîbawaihi [861] seiner Zeit. Ich habe unter seiner Leitung ungefähr zehn Jahre lang die Grammatik studiert. Er war Vorsteher des ‚Palastes der Wissenschaft' (dâr al-ʿilm) in Tripolis [862] gewesen. Als aber die Franken diese Stadt einnahmen [863], schickten mein Vater und mein Oheim väterlicherseits [864] (Allah sei beiden gnädig!) hin, um diesen Schaich Abû ʿAbd Allâh für sich frei zu kaufen, wie auch den Abschreiber Jânis. Dieser war vertraut mit der Schrift der Manuskripte, und als Kalligraph ging er in den Wegen Ibn Al-Bawwâb's [865]. Er [866] blieb geraume Zeit bei uns in Schaizar und kopierte für meinen Vater (Allah sei ihm gnädig!) zwei mal den ganzen Koran. Dann zog er nach Ägypten, wo er starb.

33. Ich habe von dem Schaich Abû ʿAbd Allâh Wunderbares erlebt. Eines Tages trat ich bei ihm ein, um unter seiner Leitung zu lesen. Da fand ich in seinen Händen verschiedene grammatische Schriften: das Buch Sîbawaihi's [867], das Buch Ibn Dschinnî's [868] über ‚Sprachliche Eigentümlichkeiten' [869], die ‚Erläuterungen' von Ibn ʿAlî Al-

---

[860] Dieser Abû ʿAbd Allâh aus Toledo darf nicht verwechselt werden mit dem anderen Lehrer Usâma's, Abû ʿAbd Allâh Muhammed ibn Jûsuf, genannt Ibn Al-Munîra, welcher im 31. Abschnitt Absatz 1 so unkriegerische Ideen entwickelt.

[861] Sîbawaihi, der Hauptvertreter der Schule von Basra, gilt für den größten arabischen Grammatiker. Er starb um 796. Den arabischen Text seines uns erhaltenen Hauptwerkes hat Prof. Derenbourg in Paris herausgegeben. Siehe dessen Vie d'Ousâma p. 50 n. 7.

[862] Vergl. Ibn Al-Athîr, Hist. or. des croisades I, p. 274 und Ibn Challikân, Biographical Dictionary III p. 455.

[863] Am 12. oder 13. Juli 1109. Siehe Anm. 237 und 492.

[864] ʿIzz al-Dîn Abû 'l-ʿAsâkir Sultân, regierender Emir von Schaizar.

[865] Abû 'l-Hasan ʿAlî ibn Hilâl, genannt Ibn Al-Bawwâb, berühmter arabischer Kalligraph, starb zu Bagdad im Jahre 1022 oder 1032. Hammer, Literaturgesch. der Araber V, S. 496 f.; Derenbourg p. 51 n. 2.

[866] Der Abschreiber Jânis.

[867] Siehe Anm. 861.

[868] Abû 'l-Fath ʿOthmân ibn Dschinnî starb 1002. Siehe Flügel, Die grammatischen Schulen der Araber S. 248—252.

[869] Die einzige, jedoch unvollständige Handschrift dieses Buches besitzt die Herzogliche Bibliothek in Gotha. Derenbourg p. 51 n. 6.

Fârisî[870], die „Blütenlese"[871], die „Sätze"[872]. Ich sagte: „O Schaich Abû 'Abd Allâh, hast du diese Bücher alle gelesen?" Er antwortete: „Ich habe sie nicht nur gelesen, sondern, bei Allah, auch auf meine Schreibtafel[873] abgeschrieben und auswendig gelernt. Willst du dich davon überzeugen? So nimm ein Heft, schlage es auf und lies mir von der ersten Seite eine einzige Zeile vor!" Ich ergriff ein Heft, öffnete es und las daraus eine Zeile, worauf er die Seite nebst sämtlichen anderen auswendig hersagte, bis er durch alle jene Hefte hindurch war. Da sah ich von ihm eine so starke Leistung, wie sie sonst nicht in der Macht der Menschen steht.

34. Dies war eine Einschaltung, welche eigentlich hier nicht an ihrem Platze ist, weil sie uns von unserer Erzählung ablenkt. Es war gleichsam ein Waffenstillstand[874].

35. Abû 'Abd Allâh nahm mit uns an einer Jagd jenes Geparden teil, wobei er mit verbundenen[875] Füßen zu Pferde saß, weil die vielen Dornen am Boden seine Füße blutig gestochen hatten, während er ganz damit beschäftigt gewesen war, der Jagd des Geparden zuzuschauen. Er fühlte es jedoch gar nicht, wie ihn seine Füße schmerzten. So sehr war er beschäftigt mit dem, was er sah: wie sich nämlich der Gepard verstohlen an die Gazellen heranschlich, über sie herfiel und sie so schön erjagte.

36. Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) war glücklicher Besitzer der seltensten und gewandtesten Raubvögel, welche vor den vielen anderen, welche er hatte, durch ihre Gewandtheit auffielen. In einem gewissen Jahre besaß er einen rotäugigen Falken, der sich im Hause

---

870 Abû 'Alî Al-Hasan Al-Fasawî Al-Fârisî starb 987. Das im Text genannte Buch dieses Autors ist in ziemlich vielen Abschriften vorhanden.

871 Von Ibn Dschinnî. Der Titel wird auf verschiedene Weise gelesen und übersetzt. Siehe Derenbourg p. 51 n. 8 und Flügel, Die grammat Schulen der Araber S. 250.

872 Nach Derenbourg a. a. O. n. 9 gibt es zwei verschiedene Bücher mit diesem Titel: eines von Abû 'l-Kâsim 'Abd al-Rahmân Al-Zadschâdschî, gestorben 950, und ein anderes von 'Abd al-Kâhir Al-Dschurjânî, gestorben 1081, laut Hâdschî Chalîfa, Lexicon bibliographicum II, p. 624 f.

873 Also stückweise.

874 Ich ziehe vor, هدنة zu lesen anstatt des im Text stehenden هدية. Doch gäbe letzteres auch einen guten Sinn, falls es angängig ist, „eine Beigabe" zu übersetzen. Derenbourg hat in seiner französischen Übersetzung das Sätzchen (wohl aus Versehen) ausgelassen.

875 Nach der Lesart اقدام statt اقدام.

gemausert hatte, einen der flinksten seiner Gattung. Da kam ein Brief aus Misr [876] von meinem Oheim, der Krone der Emire, Abû 'l-Mutawwadsch Mukallad [877] (Allah sei ihm gnädig!), welcher sich damals dort aufhielt im Dienste des Al-Âmir bi-Ahkâm Allah. In dem Briefe stand zu lesen: „Ich habe im Audienzsaale Al-Afdal's [878] deines rotäugigen Falken Erwähnung tun hören. Al-Afdal ließ sich über ihn und seine Geschicklichkeit im Jagen Bericht erstatten." Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) schickte ihn mit einem Falkner Al-Afdal zu. Als dieser vor ihm erschien, frug er ihn: „Dies ist also der rotäugige Falke?" „Jawohl, Herr", lautete dessen Antwort. „Was jagt er denn?" frug Al-Afdal weiter. Der Falkner antwortete: „Er jagt Wachteln, Springer (?) [879] und sonstige jagdbare Vögel." Geraume Zeit blieb dieser Falke in Misr. Dann entwischte er und ging durch. Er blieb ein Jahr in der Wüste auf einer Sykomore und mauserte sich daselbst. Dann benützten sie ihn wieder bei der Jagd. Eines Tags bekamen wir wieder einen Brief meines Oheims (Allah sei ihm gnädig!), worin er uns schrieb: „Der rotäugige Falke war uns entflogen. Er hat sich unter den Sykomoren gemausert. Jetzt benützen sie ihn wieder zur Jagd und veranstalten Jagdpartien mit ihm. So oft er auf die Vögel losgelassen wird, richtet er eine große Verheerung unter ihnen an."

37. Wir waren eines Tages bei dem Vater (Allah sei ihm gnädig!), als ein Bauersmann zu ihm kam von Maʿarrat al-Nuʿmân [880]. Er brachte einen Falken mit, der sich gemausert hatte und dessen Schwung- und Schwanzfedern zerbrochen waren. Er kam dem mächtigsten Adler an Größe gleich. Niemals habe ich einen ähnlichen Falken gesehen. Der Mann sprach: „O mein Gebieter, ich stellte mit dem Garn den Haselhühnern nach; da schoß dieser Falke auf ein Haselhuhn, das sich im Garn gefangen hatte. Ich fing ihn und habe ihn nun zu dir gebracht." Mein Vater nahm ihn an und erzeigte sich gütig gegen den, welcher ihm denselben gebracht hatte. Der Falkner brachte sein Gefieder wieder in Ordnung, trug ihn fort und richtete ihn ab. Und siehe, der Falke erwies sich als geschickten Stößer, nachdem er sich zu Hause gemausert hatte. Er war den Franken entwischt und hatte sich auf dem Berge über Maʿarrat al-Nuʿmân gemausert. Er war einer der flinksten und ausdauerndsten Raubvögel.

---

[876] Kairo. [877] Vergl. Anm. 31.

[878] Siehe Anm. 37.

[879] Das arabische Wort wird sonst von Heuschrecken oder Pferden gebraucht. Welcher jagdbare Vogel hier damit bezeichnet werden soll, ist mir nicht bekannt.

[880] Siehe Anm. 546 am Schluß.

38. Ich war eines Tages Teilnehmer an einem Jagdausflug mit meinem Vater (Allah sei ihm gnädig!). Da kam uns in einiger Entfernung ein Mann entgegen, welcher etwas bei sich trug, das wir nicht zu erkennen vermochten. Als er uns näher gekommen war, siehe, da hatte er einen jungen, weißen Falken, der größten und schönsten einen von seiner Art. Der Falke hatte dem Manne mit seinen Krallen die Hände verwundet, während er ihn trug. Jetzt ließ er ihn nieder, hielt ihn jedoch an seinen Fußfesseln fest, so daß der Raubvogel am Boden seine Schwingen entfalten konnte. Als der Mann uns erreicht hatte, sprach er: „O mein Gebieter, ich habe diesen Vogel gefangen und ihn dir gebracht.“ Mein Vater übergab ihn dem Falkner, welcher ihn in seine Pflege nahm und seine geknickten Federn wieder in Ordnung brachte. Der Vogel entsprach jedoch nicht den Erwartungen, die sein Anblick erweckt hatte. Der Fänger hatte ihn durch eine ungeeignete Behandlung verdorben, so daß der Falke wie eine Wage durch das Geringste, was ihm nahe kam, aus dem Gleichgewicht gebracht wurde. Und doch war jener Falkner ein hervorragender Künstler in der Abrichtung dieser Art von Raubvögeln.

39. Wir zogen zum Tore der Stadt hinaus auf die Jagd, ausgerüstet mit sämtlichen Jagdgeräten: Netzen, Bogen, Spaten und Haken, um das Wild, welches sich in seine Schlupfwinkel verstecken würde, daraus hervorzuziehen. Wir nahmen auch die Raubvögel mit: die Falken, die Habichte, die weißen Edelfalken, deßgleichen die Geparden und die Hunde. Gleich nachdem wir die Stadt verlassen hatten, ließ mein Vater zwei weiße Edelfalken in den Lüften kreisen, welche unaufhörlich über der Jagdgesellschaft schwebten. Wenn einer von ihnen vom Ziel abschweifte, so ließ der Falkner einen Ruf ertönen und wies mit der Hand nach der Richtung, welche er einschlagen sollte. Und, bei Allah, augenblicklich kehrte der Falke in die bezeichnete Richtung zurück.

40. Ich sah, wie mein Vater einen weißen Edelfalken über einer Schar wilder Tauben, die sich auf einer Wiese niedergelassen hatten, kreisen ließ. Als der Falke an einer passenden Stelle schwebte, schlug man die Pauke, und die Tauben flogen auf. Der Falke stieß auf sie herab, traf eine von ihnen am Kopfe und trennte ihn vom Rumpfe, den er festhielt, um sich damit niederzulassen. Wir suchten, bei Allah, ringsum nach jenem Kopfe, fanden ihn aber nicht, da seine Spur offenbar in einiger Entfernung in's Wasser gefallen war, weil wir uns in der Nähe des Flusses befanden.

41. Eines Tages sagte ein junger Mann Namens Ahmad ibn Mudschîr, welcher nicht zu denen gehörte, welche in seinem Gefolge ritten,

zu meinem Vater: „O mein Gebieter, ich möchte gerne die Jagd mit ansehen.“ Mein Vater befahl: „Bringt dem Ahmad ein Pferd! Er mag es besteigen und mit uns ausreiten.“ Wir zogen aus, um Haselhühner zu jagen. Ein Männchen flog auf unter hastiger Flügelbewegung, wie es diese Art Vögel zu tun pflegt. Auf der Hand des Vaters (Allah sei ihm gnädig!) saß Al-Jahschûr. Er ließ ihn auf das Haselhuhn los. Der Falke flog hart am Boden hin, so daß das Gras seine Brust streifte, während das Haselhuhn sich sehr hoch in die Luft erhoben hatte. Da sprach Ahmad zu meinem Vater: „O Herr, bei deinem Leben, er spielt mit ihm, ehe er es packt.“

42. Mein Vater erhielt aus dem Lande der Griechen eine Menge ausgezeichneter Hunde, Männchen und Weibchen, welche sich dann bei uns vermehrten. Den Vögeln nachzustellen ist diesen angeboren. Ich sah darunter eine kleine junge Hündin, welche mit ausgezogen war hinter den alten Hunden her, welche von ihrem Wärter geführt wurden. Dieser ließ einen Falken auf ein Haselhuhn los, welches aus dem Gebüsch am Flußufer heraus seine Stimme vernehmen ließ. Man hetzte die Hunde auf das Gebüsch, um das Haselhuhn aufzuscheuchen; jene junge Hündin aber blieb am Ufer stehen. Als das Haselhuhn aufflog, sprang ihm die Hündin vom Ufer aus nach und fiel mitten in den Fluß hinein. Sie verstand das Jagen noch nicht; denn sie hatte bisher niemals gejagt.

43. Ich sah einen anderen Hund aus dieser Meute, als ein Rebhuhn im Gebirge aus schwer zugänglichem Bilsenkrautgebüsch seinen Ruf ertönen ließ. Der Hund war bis zu dem Rebhuhn hineingedrungen und verweilte in dem Buschwerk. Wir hörten darauf ein lautes Getöse aus dem Inneren des Bilsenkrautes. Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) sagte: „In dem Bilsenkraut ist ein wildes Tier: um den Hund ist es geschehen.“ Dann, nach einiger Zeit, kam der Hund heraus am Fuße eines Schakals zerrend, der in dem Bilsenkraut sich aufgehalten hatte. Der Hund hatte ihn getötet, hervorgezerrt und zu uns gebracht.

44. Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) war nach Ispahan gereist[881] an den Hof des Sultans Malik-Schâh[882] (Allah sei ihm gnädig!). Davon hat er mir folgendes erzählt. Er sagte: „Als ich meine Geschäfte beim Sultan erledigt hatte[883] und mich zur Heimreise rüstete,

---

[881] Siehe Anm. 234.

[882] Siehe Anm. 439.

[883] Murschids Reise hatte vermutlich den Zweck, die Intervention des Sultans Malik-Schâh anzurufen gegen den kleinasiatischen Seldschuken-Fürsten Sulaimân, Sohn Kutlumisch's, welcher im Anfang des Jahres 1085 Ma'arrat al-Nu'mân und Kafartâb besetzt hatte und nun Miene machte, sich auch Schaizar's

wollte ich mir einige Raubvögel mitnehmen, um mich unterwegs daran zu ergötzen. Man brachte mir Falken nebst einem Wiesel, das dazu abgerichtet war, die Vögel aus dem Bilsenkraut herauszulocken. Ich bekam auch Habichte, welche auf Hasen und Trappen Jagd machten. Die Beschäftigung mit den Falken machte mir viele Mühe auf jener weiten und beschwerlichen Reise."

45. Auch unter den Spürhunden meines Vaters (Allah sei ihm gnädig!) gab es prächtige Exemplare. Eines Tages ließ er die Habichte auf die Gazellen los. Der Boden war infolge eines heftigen Regens sehr kotig. Ich, noch ein kleiner Junge, war bei ihm und ritt auf einer Mähre, die mir gehörte; während die anderen Pferde Halt gemacht hatten, weil sie in dem Kot nicht galoppieren konnten, wußte mein Klepper infolge meines leichten Körpergewichts die Schwierigkeit zu überwinden. Die Habichte und die Hunde hatten eine Gazelle zu Boden geworfen. Da sagte mein Vater zu mir: „O Usâma, reite hin zu der Gazelle, steige ab und halte sie an ihren Füßen fest, bis wir nachkommen!" Ich tat also. Als mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) zur Stelle kam, tötete er die Gazelle.

46. In seiner Begleitung befand sich eine Hündin von gelblicher Farbe, die vortrefflich laufen konnte. Sie hieß nur ‚die Feurige'. Sie war es auch, welche die Gazelle niedergeworfen hatte und jetzt erschöpft dabei stand. Siehe, da kam eben ein Rudel Gazellen, von denen wir einige erlegt hatten, auf dem Rückweg an uns vorüber. Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) ergriff das Halsband der ‚Feurigen' und eilte mit ihr hinaus, bis sie die Gazellen sah; dann hetzte er sie auf sie, und sie erjagte noch eine zweite Gazelle.

47. Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) war wohlbeleibt und hoch bejahrt und fastete unaufhörlich; trotz alledem galoppierte er den ganzen Tag, und er jagte nur auf einem Rassepferd oder doch auf einem Gaul, der gut laufen konnte. Und wenn wir, seine vier Söhne [884], mit ihm ausgeritten waren und uns müde und erschöpft fühlten, so war er

---

zu bemächtigen. Als im folgenden Jahre Malik-Schâh selbst nach Syrien kam, gewährleistete er zwar dem Emir Nasr den sicheren Besitz von Schaizar, forderte und erhielt aber dafür die Städte Laodicea, Kafartâb und Apamea, welche damals den Munkidhiten von Schaizar gehörten. Siehe Derenbourg p. 33 vergl. mit p. 27 f.

[884] Die vier Söhne Murschid's hießen: 1. Nadschm al-Daula Abû 'Abd Allâh Muhammed (siehe Abschnitt 4 Absatz 73 und Anm. 127), 2. Bahâ al-Daula Abû 'l-Mugîth Munkidh (Abschnitt 39 Absatz 4; 40, 3; 42, 1 u. 73, 74), 3. 'Izz al-Daula Abû 'l-Hasan 'Alî, der Verfasser einer Chronik (4, 33 u. 37, sowie Anmerk. 83) und 4. unser Usâma. Außerdem hatte Murschid mindestens eine Tochter (48, 13).

nicht geschwächt durch Erschöpfung oder Müdigkeit. Und kein Jägerbursche, kein Reitknecht, kein Waffenträger durfte beim Galoppreiten auf der Jagd zurückbleiben. Ich hatte einen Diener Namens Jûsuf, der meine Lanze und meinen Schild trug und mein Pferd neben sich am Zügel führte. Dieser unterließ es, auf der Jagd zu galoppieren und dem Vater zu folgen, wodurch er diesen sehr gegen sich aufbrachte. Nachdem dies zu wiederholten malen geschehen war, sprach der Diener zu ihm: „O mein Gebieter, keiner von den Anwesenden, so wahr wir zu Allah Zuflucht haben, ist dir so nützlich als dieser dein Sohn. So laß mich mit seinem Pferd und seinen Waffen hinter ihm drein bleiben! Wenn du ihn brauchst, wirst du ihn finden. Lege also keinen Wert darauf, daß ich bei euch bin!“ Mein Vater tadelte und schalt ihn von nun ab nicht mehr darüber, daß er auf der Jagd nicht mitgaloppierte.

48. Der Herr von Antiochien belagerte uns und stritt wider uns[885]. Er zog wieder ab, ohne daß es zu einem Frieden gekommen wäre. Der Vater (Allah sei ihm gnädig!) ritt auf die Jagd, ehe noch der Nachtrab der Franken sich weit von der Stadt entfernt hatte. Unsere Reiterei verfolgte die Feinde, welche sich wieder gegen sie wandten. Der Vater war bereits weit von der Stadt weg, als die Franken wieder bei derselben anlangten. Er war auf den Tell Sikkîn gestiegen, von wo aus er sie sehen konnte. Sie befanden sich gerade zwischen ihm und der Stadt. Er wich nicht von seinem Standort auf dem Hügel, bis die Feinde von der Stadt abmarschiert waren. Dann wandte er sich wieder der Jagd zu.

49. Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) verfolgte die Rehe[886] in

---

[885] Prof. Derenbourg (Autobiograhie p. 204 n.) möchte diese Belagerung identificieren mit dem Angriff Tankred's auf Schaizar am 27. November 1108, wovon Usâma 26, 4 und 24, 1 berichtet. An letzterer Stelle ist aber ausdrücklich gesagt, daß dem Kampf ein Friedensschluß oder wenigstens ein Waffenstillstand folgte, was in unserem gegenwärtigen Stück eben so bestimmt in Abrede gestellt wird. Nun zog nach 24, 2 u. 3 Tankred etwa im Frühjahr 1110 abermals gegen Schaizar. Vielleicht ist dieser Zug in unserer Stelle gemeint. Zwar befand sich damals Usâma's Vater Murschid in Schaizar — wir treffen ihn in dem Häuschen eines gewissen Hasanûn —, während er hier auf die Jagd geritten ist. Aber der erste Angriff der Franken war schon siegreich abgeschlagen, als Murschid seinen Jagdausflug unternahm.

[886] Arabisch يحامير, Plural von يحمور, nach Al-Demîrî: animal bicorne in silvis degens, haud dissimile cervo, at eo velocius; nach Al-Dschauhari: onager sive asinus silvester (Wildesel). Ich folge hier mit Derenbourg (Autobiographie p. 205 vergl. mit Vie d'Ous. p. 175 n. 2) dem ersteren Lexikographen. Mühlau und Volk in Gesenius' Hebräischem Wörterbuch wollen übrigens den Damhirsch darunter verstehen (s. v. יחמור Deut. 14, 5; I. Reg. 5, 3).

der Gegend des Brückenkastells (Husn al-Dschisr)[887] und erlegte eines Tages fünf oder sechs von ihnen. Er ritt dabei einen ihm gehörigen Rappen, genannt ‚das Roß Churdschî's', nach dem Namen seines früheren Besitzers, der es verkauft und dem es der Vater um 320 Denare abgekauft hatte. Bei der Verfolgung des letzten von jenen Rehen geriet sein Pferd mit einem Vorderfuß in einen Graben, wie man sie für die Wildschweine gräbt: es überschlug sich, fiel dabei auf seinen Reiter und zerbrach ihm das Schlüsselbein. Darauf erhob es sich wieder und rannte eine Strecke von zwanzig Ellen fort, während er hingestreckt am Boden lag. Dann kehrte es aber um und stellte sich zu seinen Häupten hin, Klagetöne ausstoßend und wiehernd, bis er sich erhob und die herbeigeeilten Reitknechte ihm auf's Pferd halfen. So handelt ein Araberpferd.

50. Ich zog mit meinem Vater (Allah sei ihm gnädig!) dem Gebirge zu auf die Rebhühnerjagd. Einer seiner Reitknechte Namens Lulu (Allah sei ihm gnädig!) stieg ab, um irgendein persönliches Geschäft abzumachen, als wir in der Nähe der Stadt waren. Es war in der Morgendämmerung. Er ritt auf einem Lastpferd. Als dieses den Schatten eines Reiters erblickte, wich es scheu davor zurück, warf ihn ab und raste davon. Da galoppierte ich, bei Allah, mit einem der Reitknechte ihm nach vom frühen Morgen an bis in den späten Nachmittag hinein. Endlich erwischten wir es und jagten es zu dem Besitzer einer Pferdeweide in einem der Rohrsümpfe hinein. Die Pferdeknechte machten sich daran, Seile zu spannen, um es einzufangen. So bemächtigten sie sich seiner, wie man sich eines wilden Tieres bemächtigt. Ich nahm es in Empfang und kehrte mit ihm zurück, während der Vater (Allah sei ihm gnädig!) außerhalb der Stadt hielt und auf mich wartete, ohne zu jagen oder heim zu gehen. Diese Art Gäule sind eher unter die wilden Tiere als unter die Pferde zu rechnen.

51. Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) hat mir folgendes erzählt: „Ich ging bisweilen auf die Jagd in Begleitung des Ra'îs Abû Turâb Haidara ibn Katrama[888] (Allah sei ihm gnädig!).“ Derselbe war nämlich sein Lehrer gewesen, unter dessen Leitung er den Koran auswendig lernte und Arabisch studierte. „Wenn wir den Platz, wo die Jagd vor sich gehen sollte, erreicht hatten, pflegte er vom Pferd zu steigen, sich auf einen Felsblock zu setzen und den Koran zu lesen, während wir um

---

[887] Siehe Anm. 419.

[888] Dieser Abû Turâb Haidara ibn Katrama, von dem wir nichts weiter wissen, als was hier über ihn mitgeteilt wird, darf keinesfalls verwechselt werden mit Abû Turâb Haidara, dem Sohne des Chalifen Al-Hâfith von Kairo, dessen in Anm. 45 gedacht ist.

ihn herum der Jagd oblagen. Hörten wir dann zu jagen auf, so stieg er wieder zu Pferde und ritt mit uns heim.

52. Eines Tages sagte er zu mir: „O unser Herr, ich saß auf einem Felsblock, als ein Rebhuhn, welches von zwerghafter Kleinheit und ganz ermattet war, sich zu jenem Felsen flüchtete, auf dem ich saß, und in eine Höhlung desselben hineinschlüpfte. Und siehe, der Falke kam hinter ihm drein, jedoch in weiter Entfernung von ihm und ließ sich vor meinen Augen nieder, während Lulu rief: „Aufgepaßt! aufgepaßt! o unser Herr." Er kam herangesprengt, als ich eben sagte: „O Gott, verbirg es!" und frug mich: „O unser Herr, wo ist das Rebhuhn?" Ich antwortete: „Ich habe nichts gesehen; es ist nicht hierher gekommen." Lulu stieg von seinem Pferde herab, ging rings um den Felsen herum, hob seine untere Seite empor und erblickte das Rebhuhn. „Ich habe es ja gesagt", rief er aus, „daß das Rebhuhn hier sei, während du es verneintest." Darauf ergriff er es, o unser Herr, brach ihm beide Füße und warf es dem Falken vor! Mein Herz brach über ihm."

53. Dieser Lulu (Allah sei ihm gnädig!) war der erfahrenste Mann in Jagdangelegenheiten. Ich war eines Tages mit ihm zugegen, als einige Feldhasen, ohne sich zu verbergen, auf uns zu kamen. Wir zogen aus und erlegten eine große Zahl derselben. Es waren kleine Hasen mit rötlichem Fell. Wieder einmal war ich dabei, als Lulu zehn Hasen entdeckte, von denen er neun erlegte und mitnahm. Als er nachher auch noch den zehnten aufspürte, sagte mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) zu ihm: „Laß ihn für die Hunde aufheben! sie mögen ihre Kurzweil mit ihm treiben." Man hob ihn auf und hetzte dann die Hunde auf ihn. Der Hase aber gewann einen Vorsprung und entrann unverletzt. Lulu sagte nachher: „O mein Gebieter, wenn du mich hättest machen lassen, ich hätte ihn getroffen und erwischt."

54. Ich war eines Tages zugegen, als wir einen Hasen aufscheuchten und die Hunde auf ihn hetzten. Er sprang in sein Versteck auf dem Gebiete von Al-Hubaiba [889]. Eine schwarze Hündin schlüpfte ihm in sein Versteck nach. Alsbald kam sie wieder hervor, war ganz umgewandelt, fiel hin und starb. Wir wichen nicht von ihr, bis ihre Haare auszufallen begannen und sie ganz tot war, worauf man sie in Stücke zerlegte. Hiebei stellte es sich heraus, daß eine Schlange in dem Versteck sie gebissen hatte.

---

[888] Al-Hubaiba war wohl irgend ein Gutshof, dessen Lage in der Umgegend von Schaizar aber nicht mehr genauer zu bestimmen ist.

55. Von den wunderbaren Dingen, welche ich bei der Falkenbeize erlebt habe, sei hier noch folgendes erwähnt: Ich ging mit meinem Vater (Allah sei ihm gnädig!) auf die Jagd. Es hatte fort und fort geregnet, was uns einige Zeit daran verhindert hatte, die Pferde zu besteigen. Als es endlich zu regnen aufhörte, nahmen wir die Falken mit, um Wasservögel zu jagen. Wir sahen Vögel auf einer sumpfigen Wiese am Fuße eines Hügels umherwaten. Der Vater ging voran und ließ einen Falken, der daheim die Mauserung überstanden hatte, auf sie los. Er schwang sich mit den Vögeln empor, erhaschte einige und schwebte hernieder. Wir sahen aber nichts von einem Fange bei ihm. Wir beugten uns zu ihm nieder, und siehe, er hatte tatsächlich einen Staren gefangen und hielt ihn von seinen Krallen umschlossen, ohne ihn verwundet oder beschädigt zu haben. Der Falkner stieg herab und machte ihn aus seinen Fängen los. Der Star war wirklich unverletzt.

56. Ich habe an der Wildgans einen Mut und eine Tapferkeit beobachtet, wie solche sonst nur bei Männern zu finden sind. So ließen wir einmal z. B. die Habichte auf einen Zug Wildgänse stoßen. Wir rührten die Trommel, und die Gänse flogen auf. Die Habichte erreichten sie und hingen sich an eine Gans, welche sie von der Schar getrennt hatten und nun herniederbrachten. Wir waren weit von ihnen weg. Die Gans schrie, worauf fünf oder sechs Vögel die übrigen Gänse verließen und ihrer bedrohten Gefährtin zu Hilfe eilten, indem sie mit ihren Flügeln auf die Habichte losschlugen. Wären wir nicht schnell den letzteren zu Hilfe gekommen, — sie hätten wahrhaftig die Gans befreit und den Habichten mit ihren Schnäbeln die Flügel ausgerissen!

57. Ganz anders ist die Verteidigungsweise der Trappe. Sobald nämlich der Habicht sich ihr nähert, fliegt sie zur Erde herab, und je nach dem er sie umkreist, kehrt sie sich ihm mit dem Schwanze zu, und wenn er ihr nahe gekommen ist, besudelt sie ihn mit ihren Exkrementen, macht sein Gefieder naß, spritzt seine Augen voll und fliegt dann davon. Wenn sie ihn aber damit verfehlt, so bemächtigt er sich ihrer.

58. Ein sehr ungewöhnliches Wild hat einmal ein Falke mit meinem Vater (Allah sei ihm gnädig!) erjagt. Dieser trug einen stolzen jungen Falken auf seiner Hand, als über einem Wasserlauf eine sogenannte Aima erschien. Es ist dies ein großer Vogel, der in der Färbung des Gefieders dem Reiher gleicht, aber noch größer ist als ein Kranich, indem er von der Spitze des einen Flügels bis zur Spitze des andern Flügels vierzehn Spannen mißt. Mein Vater setzte den Falken zur Verfolgung des Vogels in Bereitschaft und ließ ihn auf denselben los. Die

Pauke wurde geschlagen, der Vogel flog fort, der Falke drang auf ihn ein, packte ihn, und beide fielen in's Wasser. Dies war für den Falken die Ursache seiner Rettung: denn andernfalls hätte die Aima ihn mit ihrem Schnabel getötet. Einer der Reitknechte warf sich in's Wasser, ohne Gewand und Jagdgeräte erst abzulegen, ergriff die Aima und zog sie empor. Als sie wieder auf festem Boden war, kam der Falke heran und betrachtete sich dieselbe, dann schrie er, flog von ihr weg und kam ihr nicht mehr nahe. Ich habe außer diesem keinen Falken gesehen, der auf die Aima Jagd gemacht hätte: denn von ihr kann man sagen, wie Abû 'l-ʿAlâ ibn Sulaimân[890] in betreff des Lämmergeiers gesagt hat:

„*Ich betrachte den Lämmergeier für zu groß, um gejagt zu werden.*“

59. Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) begab sich zum Brückenkastell, wo ein reicher Wildstand war, und verweilte daselbst einige Tage. Wir jagten da mit ihm Rebhühner, Haselhühner und Wasservögel, auch Rehe[891], Gazellen und Hasen. Eines Tages ging er wieder dahin, und wir stiegen zu Pferd, um Haselhühner zu jagen. Ein Mameluke Namens Nikolaus (Nikûlâ) trug einen Falken, den er selbst abgerichtet hatte. Diesen ließ mein Vater auf ein Haselhuhn stoßen. Nikolaus galoppierte ihm nach und verfolgte ihn mit seinen Blicken. Das Haselhuhn hatte aus dem Gebüsch seinen Ruf vernehmen lassen. Da erfüllte plötzlich ein Geschrei des Nikolaus unsere Ohren. Er kam zurückgaloppiert. Wir frugen: „Was hast du?“ Er antwortete: „Ein Löwe ist aus dem Gebüsch hervorgebrochen, in welchem das Haselhuhn sich niedergelassen hat. Deßhalb habe ich den Falken fliegen lassen und bin geflohen.“ Der Löwe war aber ein eben so erbärmlicher Feigling als Nikolaus. Als er die schrillen Töne des Falken hörte, verließ er das Vorholz und flüchtete sich in den Wald.

60. Wenn wir auf die Jagd gingen, so lagerten wir uns auf dem Heimweg zuweilen am Büschamîr, einem kleinen Flüßchen in der Nähe des Kastells. Wir ließen die Fischer herbeirufen und bekamen von ihnen Wunder zu sehen. So hatte z. B. einer ein Rohr, an dessen Ende eine Eisenspitze, die nach unten in einen hohlen Stiel auslief, be-

---

[890] Der berühmte blinde Dichter Abû 'l-ʿAlâ Ahmad ibn ʿAbd Allâh ibn Sulaimân ist geboren zu Maʿarrat al-Nuʿmân im Dezember 973 und starb daselbst im Mai 1057. Er ist erwähnt bei: Nâsiri Chosrau, Sefer-Nâmeh (übersetzt von Schefer) S. 35 f.; ʿImâd al-Dîn, Charîdat al-Kasr, fol. 119; Ibn Al-Athîr, Chronikon IX, 438; Abû 'l-Fidâ, Annales moslemici III, 162—167. Siehe Derenbourg, Vie d'Ousâma p. 582 n. 3.

[891] Siehe Anm. 886.

befestigt war. Das Geräte glich einem Spieß, hatte aber an dem hohlen Stiel drei eiserne Zinken, von denen jeder eine Elle lang war. Am anderen Ende des Rohrs war eine lange Schnur befestigt, die der Fischer in der Hand hielt [892]. Dieser stellte sich damit am steilen Uferrand des Baches auf, wo derselbe nur einen engen Durchblick gewährte, faßte einen Fisch in's Auge und schleuderte jenes mit den Eisenzacken versehene Rohr nach ihm, ohne ihn jemals zu verfehlen; dann zog er ihn mittelst jener Schnur heraus, und das Rohr mit dem Fisch daran wurde emporgezogen. Ein anderer Fischer hatte ein faustgroßes Stück Holz bei sich, woran einerseits ein eiserner Stachel, andererseits eine Schnur befestigt war, die der Fischer in der Hand hielt. Dieser stieg hinab ins Wasser, schwamm darin umher, faßte einen Fisch in's Auge stieß ihm jenen Stachel in den Leib und ließ ihn darin stecken; dann stieg er wieder an's Land und zog mittelst jener Schnur den Stachel samt dem Fisch aus dem Wasser heraus und zu sich herauf. Ein dritter Fischer stieg hinab und griff schwimmend mit seiner Hand unter den Weidenbäumen an den Ufern nach dem Fisch, um seine Finger in die Kiemen des Fisches zu stecken, welcher sich nun weder bewegen noch entwischen konnte; dann packte er ihn und stieg an's Land.

61. Diese Geschicklichkeit der Fischer bereitete uns ebensolches Vergnügen, wie wir es an der Falkenbeize fanden.

62. Regen und Wind belästigten uns unausgesetzt mehrere Tage lang, als wir im Brückenkastell waren. Als dann der Regen einen Augenblick aufhörte, kam der Falkner Ganâ'im zu uns und sagte zu meinem Vater: „Die Falken sind hungrig. Das ist günstig für die Jagd. Auch ist's jetzt schön geworden, und der Regen hat aufgehört. Willst du nicht zu Pferde steigen?“ „Gewiß,“ antwortete er. So stiegen wir zu Pferde. Aber noch waren wir nicht weit in die Wüste vorgedrungen, als die Tore des Himmels sich öffneten und der Regen herabströmte. Da sprachen wir zu Ganâ'im: „Du hast behauptet, daß es schönes, heiteres Wetter gebe, um uns herauszulocken in diesen Regen!“ Er entgegnete: „Habt ihr denn keine Augen, um das Gewölk und die Anzeichen des Regens zu sehen? Ihr hättet zu mir sagen sollen: ‚Das lügst du in deinen Bart hinein; es gibt kein schönes Wetter, und der Himmel heitert sich nicht auf!‘ “

63. Dieser Ganâ'im war ein ausgezeichneter Künstler in der Dressur der Habichte und Falken, ein Kenner der Raubvögel, dazu ein witziger Erzähler und angenehmer Gesellschafter. Insbesondere wußte er von den Raubvögeln Bekanntes und Unbekanntes.

---

[892] Das beschriebene Fischergeräte ist offenbar eine Art Harpune.

64. Wir zogen eines Tages aus der Festung Schaizar auf die Jagd. Da sahen wir etwas bei der Mühle Al-Chalâlî[893]. Und siehe, es war ein am Boden liegender Kranich. Ein Reitknecht stieg ab und drehte ihn um: er war tot, aber noch warm; die Todesstarre war noch nicht eingetreten. Als Ganâ'im ihn sah, sprach er: „Den hat der Falke Al-Lazîk erlegt. Untersucht nur die Unterseite seines Flügels!" Und siehe, die Seite des Kranichs war durchbohrt und sein Herz aufgefressen. Ganâ'im sagte: „Dieser Al-Lazîk ist ein Raubvogel wie der Falke Al-Ausak[894]. Er stößt auf den Kranich, klammert sich unter seinem Flügel an, durchbohrt seine Rippen und frißt sein Herz."

65. Allah (gepriesen sei er!) fügte es, daß ich in den Dienst des Atâbek Zankî (Allah sei ihm gnädig!) eintrat[895]. Man brachte ihm einen Raubvogel, welcher, wie der Falke Al-Ausak, einen roten Schnabel, rote Füße und ebensolche Augenlider hatte. Diesen prächtigen Raubvogel nannten sie Al-Lazîk. Er blieb nur wenige Tage bei ihm, dann zernagte er seine Fesseln mit dem Schnabel und entflog.

66. Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) ging eines Tags auf die Gazellenjagd. Obwohl ich damals noch ein kleiner Junge war, durfte ich ihn begleiten. Als er zum Wâdî Al-Kanâtir kam, waren Räuber darinnen, die den Weg sperrten. Er nahm sie gefangen, fesselte sie und übergab sie einigen Reitknechten, damit sie sie in das Gefängnis zu Schaizar führten. Ich nahm einem der Strolche einen Spieß ab, worauf wir unseren Weg zur Jagd fortsetzten.

67. Siehe, da erschien ein Rudel wilder Esel. Ich sagte zu meinem Vater: „O mein Herr, ich habe bis heute noch keine wilden Esel gesehen. Mit deiner Erlaubnis werde ich hingaloppieren und sie mir ansehen." „Tu's!" antwortete er. Ich ritt einen prächtigen Fuchs, auf welchem ich davongaloppierte. In der Hand hielt ich jenen Spieß, welchen ich einem der Räuber abgenommen hatte. Ich kam mitten unter das Rudel hinein, von dem ich einen Esel isolierte, und bemühte mich, denselben mit jenem Spieße zu durchbohren; aber der Stoß blieb wirkungslos, sei's daß meine Hand zu schwach war, sei's daß die Spitze des Speeres abglitt. Ich trieb den Esel zurück bis zu meinen Gefährten, welche ihn fingen. Mein Vater und die bei ihm waren wunderten sich über den Lauf jenes Rosses.

68. Allah (gepriesen sei er!) fügte es, daß ich eines Tages ausging, um mich am Flusse von Schaizar[896] zu vergnügen. Ich ritt das-

[893] Siehe Anm. 532.

[894] Al-Lazîk und Al-Ausak sind offenbar Namen zweier verschiedenen Falkenarten.

[895] Siehe Anm. 20. [896] Dem Orontes.

selbe Tier und hatte einen Lehrer bei mir, welcher bald Gedichte vortrug, bald aus dem Korân vorlas, bald sang. Ich stieg vom Pferd und setzte mich unter einen Baum. Das Pferd übergab ich einem Diener, der ihm eine Fessel anlegte. Es stand neben dem Fluß. Auf einmal lief es davon und fiel seitlich in den Strom hinein. So oft es versuchte, sich heraufzuarbeiten, fiel es wegen der Fessel wieder in's Wasser zurück. Der Reitknecht war noch sehr jung und außerstande, dem Tiere herauszuhelfen, und wir andere wußten uns auch weder zu raten noch zu helfen. Als das Pferd dem Tode nahe war, schrie es nach uns. Wir gingen zu ihm hin, aber es befand sich schon im letzten Todeskampf. Wir hieben die Fessel durch und zogen es herauf. Es war tot. Und doch ging ihm das Wasser, worin es ertrunken war, kaum bis an die Schulter. Die Fessel war ihm zum Verderben geraten.

69. Eines Tags ging der Vater (Allah sei ihm gnädig!) auf die Jagd in Begleitung eines Emirs Namens Al-Samsâm, eines Waffengefährten des Fachr al-Mulk ibn ʿAmmâr, des Herrn von Tripolis[897], in dessen Diensten er gestanden. Derselbe war jedoch ein Mann, der wenig von der Jagd verstand. Der Vater ließ einen Falken auf Wasservögel stoßen. Der Falke packte einen derselben und fiel mitten in den Strom. Da begann Al-Samsâm die Hände zusammenzuschlagen und rief aus: „Es ist keine Macht noch Stärke außer bei Allah! Warum bin ich auch heute mitgegangen?“ Ich frug ihn: „O Samsâm, fürchtest du denn, der Falke werde ertrinken?“ „Gewiß,“ erwiederte er. „Nein,“ versetzte ich lachend, „er ertränkt nur eine Ente; zu diesem Zweck hat er sich in's Wasser gestürzt, er selbst wird nicht ertrinken, sondern gleich wieder auftauchen.“ Wirklich hatte der Falke den Vogel beim Kopf genommen und war mit ihm fortgeschwommen, worauf er wieder mit ihm an's Land kam. Al-Samsâm konnte sich nicht genug darüber verwundern und rief Allah verherrlichend aus: „Ehre sei ihm!“ und pries ihn über der Rettung des Falken.

70. Die Todesarten der Tiere sind verschieden. Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) ließ einen weißen Sperber auf ein Haselhuhn stoßen. Das Haselhuhn fiel in ein Gebüsch, in das auch der Sperber mit eindrang. In dem Gebüsch aber war ein Schakal, welcher den Sperber packte und ihm den Kopf abbiß. Es war einer der tapfersten und flinksten Raubvögel.

71. Ich habe sehr viele Raubvögel sterben sehen. Eines Tages war ich zu Pferde gestiegen, und vor mir stand einer meiner Diener

---

[897] Siehe Anm. 492.

mit einem Finkenhabicht, den er auf Sperlinge losließ. Er fing auch einen Sperling. Darauf aber kam der Diener gesenkten Hauptes mit dem Sperling in den Krallen des Sperbers. Der letztere aber ließ den Kopf sinken, spie Blut aus und fiel tot nieder, während der Sperling beim Verenden des Raubvogels bereits getötet war. Ehre sei dem, der die Grenzen des Lebens festsetzt!

72. Ich ging eines Tages an einer Türe vorbei, welche wir zu freundschaftlichem Verkehr in der Burg offen hielten. Ich hatte ein Blasrohr bei mir, und da ich gerade einen Sperling auf der Mauer sitzen sah, an deren Fuß ich stand, so schoß ich nach ihm mit einem Kügelchen. Ich verfehlte den Sperling, und er flog weg. Meine Augen aber folgten dem Kügelchen, welches an der Mauer herabfiel. Nun streckte in diesem Augenblicke ein anderer Sperling seinen Kopf aus einer Öffnung in der Mauer hervor, und das Kügelchen fiel ihm auf den Kopf und verwundete ihn tötlich. Er fiel herab vor mich hin, und ich tötete ihn vollends. Seine Erlegung erfolgte unbeabsichtigt und unerwartet.

73. Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) ließ eines Tags den Falken auf einen Hasen stoßen, der an einem sehr dornigen Abhang vor uns auftauchte. Der Falke ergriff ihn, aber der Hase entwischte ihm wieder. Der Falke setzte sich auf den Boden, während der Hase auf und davon ging. Ich, auf einem Rappen, einem ausgezeichneten Renner, sitzend, galoppierte dem Hasen nach, um ihn zurückzutreiben. Doch das Pferd geriet mit einem Vorderfuß in einen Graben. Es überschlug sich, und ich kam darunter zu liegen, so daß meine Hände und mein Gesicht über und über von jenen Dornen zerstochen wurden, während das Pferd einen Hinterfuß verstauchte. Hierauf flog der Falke, nachdem der Hase schon weit weg war, vom Boden fort, holte ihn ein und fing ihn. Es war, als ob es seine Absicht gewesen wäre, mein Pferd dem Untergang zu weihen und mir Schaden zuzufügen durch einen Sturz in die Dornen.

74. Eines Tags — es war am Morgen des 1. Radschab[898] — fasteten wir. Ich sagte zu meinem Vater (Allah sei ihm gnädig!): „Ich möchte lieber hinausgehen und mich mit der Jagd beschäftigen als fasten.“ „Geh!“ antwortete er. So ging ich denn mit meinem Bruder Bahâ al-Daula Abû 'l-Mugîth Munkidh[899] (Allah sei ihm gnädig!) hinaus nach dem Röhricht, wohin wir einen der Jagdfalken mitnahmen. Wir waren eben in eine Zuckerrohrpflanzung eingedrungen, als ein

---

[898] Der Radschab ist der siebente Monat des arabischen Jahres.

[899] Siehe Anm. 524 und 884.

männliches Wildschwein sich vor uns erhob. Mein Bruder stieß mit dem Speere nach ihm und verwundete es, worauf es sich in die Zuckerrohrpflanzung zurückzog. Mein Bruder sagte: „Die Wunde wird es bald genug veranlassen, zurückzukehren, und sowie es hervorkommt, werde ich ihm entgegentreten, es niederstoßen und töten.“ Ich entgegnete: „Tue es nicht! Es wird nach deinem Pferde hauen und es töten. Während wir noch mit einander sprachen, brach das Wildschwein hervor, um sich einem anderen Rohre zuzuwenden. Mein Bruder aber ging ihm entgegen und versetzte ihm einen Stoß in den Rücken, wobei der obere Teil des Speeres, mit dem er den Stoß geführt, abbrach. Das Wildschwein schlüpfte unter eine hellbraune Fuchsstute mit weißen Füßen und ebensolchem Schweif, die im zehnten Monat trächtig war, traf sie mit den Hauern und warf sie samt ihrem Reiter zu Boden. Die Stute verrenkte sich den Schenkel und ging zu Grunde. Ihr Reiter verstauchte sich den kleinen Finger und zerbrach seinen Siegelring. Ich galoppierte dem Wildschwein nach, welches in einer reichen Ertrag versprechenden Zuckerrohrpflanzung und dann in einem Asphodill-Feld verschwand. In dem letzteren schlief eine Rinderherde, die ich vor jenem Rohrwald nicht gesehen hatte. Da erhob sich ein Stier, stieß mein Pferd vor die Brust und warf es zu Boden. Ich kam mit dem Pferde, dessen Gebiß zerbrach, zu Fall, raffte mich jedoch wieder auf, ergriff die Lanze, bestieg das Pferd und verfolgte den Stier, welcher sich in den Fluß stürzte. Ich machte an dem steilen Uferrande halt und warf meine Lanze nach dem Stier, welche in seinen Körper eindrang und auf eine Länge von zwei Ellen abbrach. Das Eisen blieb darin stecken, nachdem die Lanze abgebrochen war. Der Stier schwamm an's jenseitige Ufer. Wir schrieen etlichen Leuten zu, welche auf jener Seite des Flusses Backsteine bearbeiteten zum Häuserbau in einem meinem Oheim gehörigen Dorfe. Sie kamen herbei und beobachteten den Stier, wie er unten am steilen Uferrande vergebliche Anstrengungen machte, emporzusteigen. Sie begannen, mit großen Steinen auf ihn zu werfen, und fuhren damit fort, bis sie ihn getötet hatten. Ich sagte zu einem meiner Reitknechte: „Steige hinab zu ihm!“ Er zog sich nackend aus, ergriff sein Schwert, schwamm zu ihm hinüber, machte ihm vollends den Garaus, zog ihn an einem Fuße nach sich und brachte ihn so zu uns mit den Worten: „Möge Allah euch die Segnungen des Radschab-Fastens kennen lehren, nachdem wir es mit der Verunreinigung durch Wildschweine eröffnet haben.“

75. Wenn das Wildschwein Klauen und Zähne hätte wie der Löwe, so würde es mehr Unheil anrichten als dieser. Ich sah einst eine Bache, welche wir von ihren Jungen verscheucht hatten. Eins d

selben traf mit seinem Rüssel den Huf des Pferdes eines mich begleitenden Reitknechtes. Es war nicht größer als ein junger Kater. Der Reitknecht nahm einen Pfeil aus seinem Köcher, neigte sich zu dem Frischling, durchbohrte ihn damit und hob ihn an dem Pfeil in die Höhe. Ich wunderte mich über die Kampflust des Tierchens, welches nach dem Huf eines Pferdes zu beißen gewagt hatte und nun auf dem Pfeil eines Bogenschützen getragen wurde.

76. Zu den merkwürdigen Jagdabenteuern gehört auch das folgende. Wir waren in's Gebirge gezogen auf die Rebhuhnjagd. Wir hatten zehn Falken bei uns, mit denen wir den ganzen Tag jagten, während die Falkner sich im Gebirge zerstreut hatten. Jeder Falkner hat zwei oder drei berittene Mameluken bei sich, während sich bei uns zwei Hundejungen befanden, von denen der eine Peter, der andere Zarzûr Bâdija hieß. So oft der Falkner einen Falken auf ein lockendes Rebhuhn stoßen ließ, rief man: „Peter!“ und er rannte herbei wie ein Dromedar. Und so rannte er mit seinem Kameraden den ganzen Tag von Berg zu Berg. Wenn wir dann die Falken gefüttert hatten und heimkehrten, nahm Peter einen Kieselstein, lief einem der Mameluken nach und warf ihn damit, worauf der Diener seinerseits einen Kiesel aufhob und nach Peter warf. Unaufhörlich lieferten sich die Diener Kämpfe, die Mameluken zu Pferd, Peter zu Fuß, und bewarfen sich mit Kieseln vom Gebirge an bis zum Stadttor, als wäre Peter nicht den ganzen Tag von einem Berg auf den andern gerannt.

77. Eine merkwürdige Eigenschaft der Schweißhunde ist die, daß sie die Vögel nicht fressen oder doch nur ihre Köpfe und ihre Füße, an welchen kein Fleisch ist, und die Knochen, von welchen die Falken das Fleisch weggefressen haben. Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) besaß eine schwarze Bracke, auf deren Kopf die Diener bei der Nacht den Leuchter stellten, wenn sie beisammen saßen und Schach spielten. Die Hündin rührte sich nicht und wich nicht von der Stelle, bis ihre Augen zu triefen begannen. Mein Vater (Allah sei ihm gnädig!) wurde sehr böse über die Diener und sagte: „Ihr habt diese Hündin blind gemacht.“ Aber sie ließen sich nicht davon abbringen.

78. Der Emir Schihâb al-Dîn Mâlik ibn Sâlim ibn Mâlik, der Herr von Kalʿat Dschaʿbar[900], führte meinem Vater eine dressierte Hündin zu, welche unterhalb der Habichte auf die Gazellen gehetzt wurde. Wir bekamen bewundernswerte Leistungen von ihr zu sehen, wenn die Habichte beim Jagen ihre Schuldigkeit taten. Der Tüchtigste unter den Falken wurde zuerst aufgelassen. Dieser hängte sich an das Ohr einer Gazelle und

---

[900] Siehe Anm. 451 und 511.

hieb auf sie ein. Nach ihm wurde ein ‚Helfer' losgelassen, der eine andere Gazelle angriff. Dann wurde ein zweiter ‚Helfer' aufgelassen, der es ebenso machte. In gleicher Weise ging der vierte Habicht vor, der aufgelassen wurde. Jeder der Habichte nahm eine Gazelle auf's Korn. Der ‚Anführer' packte eine Gazelle am Ohr und trennte sie von den übrigen Gazellen. Darauf kehrten sämtliche Habichte zu jenem zurück und ließen jene Gazellen los, auf welche sie ihren Angriff ausgeführt hatten. Die Hündin, die unterhalb der Habichte aufgestellt war, kümmerte sich um keine Gazelle, auf welcher nicht ein Habicht saß. Begab es sich, daß ein Adler sich zeigte, so ließen die Habichte von den Gazellen ab, welche nun davon gehen konnten, und flogen im Kreise herum. Wir sahen dann die Hündin sich gleichzeitig mit den Habichten von den Gazellen zurückziehen und unterhalb der Habichte auf der Erde im Kreis herumlaufen, wie die Habichte in der Luft ihre Kreise beschrieben. Die Hündin stellte ihren Kreislauf unterhalb der Habichte erst ein, wenn diese auf den Zuruf sich herabließen. Dann blieb sie stehen und lief hinter den Pferden her.

79. Zwischen Schihâb al-Dîn Mâlik und meinem Vater (Allah sei beiden gnädig!) bestand Freundschaft und brieflicher Verkehr. Eines Tages schickte Schihâb al-Dîn Botschaft an meinen Vater und ließ ihm sagen: „Ich bin auf die Gazellenjagd ausgezogen, und wir haben 3000 junge Tiere an einem Tag erlegt." Es gab eben bei ihnen im Gebiete von Kalʿat Dschaʿbar sehr viele Gazellen. Zur Zeit, wo die Gazellen Junge werfen, zogen sie dann aus zu Pferd und zu Fuß und nahmen davon, was in der letzten und vorletzten Nacht oder auch zwei bis drei Nächte vorher geboren war, und rafften sie zusammen, wie man Brennholz oder Heu zusammenrafft.

80. Auch die Haselhühner sind bei ihnen in dem Röhricht am Euphrat sehr zahlreich. Wenn man einem Haselhuhn den Bauch aufschneidet, es ausnimmt und mit Haaren ausstopft, so bleibt sein Geruch viele Tage lang unverändert. Ich sah einmal ein Haselhuhn, dem man den Bauch aufgeschlitzt und den Magen herausgenommen hatte. In dem letzteren fand sich eine Schlange, die es gefressen, ungefähr eine Spanne lang.

81. Wir töteten einmal auf der Jagd eine Schlange, aus deren Bauch eine andere Schlange zum Vorschein kam, die jene verschlungen hatte. Sie befand sich fast ganz wohl und machte sich davon.

82. In der Natur eines jeden lebenden Wesens ist eine Feindschaft des Starken gegen das Schwache.

Zusätze und Berichtigungen.

Seite 30 Anmerkung 56 Zeile 3 lies „Weiteres“ statt „Weiters“.

„ 33 Anmerkung 70. Über das Münzwesen der Araber gibt genaue Auskunft: Codrington, Manual of arabic Numismatik, (London, 1904), ferner Sauvaire in seiner Artikelserie ›Matériaux etc.‹ im XIV., XV., XVIII. und XIX. Band des Pariser ›Journal asiatique‹. Über die Magrebinischen Denare insbesondere ist zu vergleichen p. 50 u. 51 des XIX. Bandes (vom Jahre 1882).

„ 85 Anmerkung 247. Die hier beanstandete Übersetzung Professor Derenbourg's: ›Ce qui y abroge et ce qui y est abrogé‹ verteidigt und verdeutlicht derselbe in einer Zuschrift an mich mit folgenden Worten: ›Les exégètes musulmans, frappés par les contradictions du Coran, l'ont étudié au point de vue chronologique et ont déclaré que les dernières paroles d'Allâh étaient ses décisions irrévocables, supprimant ce qui les avait précédées. C'est aujourd'hui encore dans toutes les lois qui abrogent ce qui leur est contraire dans le code.‹ Gegen meine Übersetzung der Stelle wendet Derenbourg ein: „sie wäre nur möglich, wenn die beiden fraglichen Participien im Plural stünden.“ Ich stehe nicht an, das Gewicht dieses Einwandes anzuerkennen.

„ 87 Zeile 11 lies: „zu seinen Gefährten“ statt „zu seinem Gefährten.“

„ 87 Zeile 18 lies „Tâdsch al-Daula“.

„ 89 Anmerkung 261 lies „Tell Bâschir“, Sukmân“, „Maudûd“.

„ 116—148. In einer Reihe Anmerkungen ist hier „Jâkût, Muʿdscham“ zu lesen statt „Muʿdschâm“.

„ 119, Absatz 20 Zeile 2 und Anm. 381 lies „Âltûn-tâsch“ statt „Al-Tûntâsch“.

„ 142 Anm. 482. Unter „Magreb“ ist hier keine ägyptische Stadt, sondern das „Abendland“ = Nordafrika mit Auschluß von Ägypten zu verstehen.

„ 155 Zeile 13 lies „Tell al-Tulûl“ statt „Tell al-Talûl“.

„ 168 Anm. 565 lies „Iftichâr al-Daula“.

„ 229 Anm. 770 sind die Beinamen Usâma's ›Mu'ajjad al-Daula‹ und „Madschd al-Dîn“ umzustellen, da die mit „Dîn“ zusammengesetzten Ehrentitel den auf „Daula“ endigenden stets vorangehen.

„ 231 Absatz 8 Zeile 1 und Seite 235 Absatz 12 Zeile 3 lies „Husn Kaifâ“ statt „Festung (bezw. Veste) Kaifâ“.

Register.

A. Personen-Namen.

A.

Mudschîr al-Dîn ʿAbd al-Daula Abak 5. 7. 23.
ʿAbd Allâh 237.
ʿAbd Allâh ibn Al-Kubais 231.
ʿAbd Allâh ibn Maimûn 231.
ʿAbd Allâh Al-Muschrif 140.
Abû ʿAbd Allâh ibn Hâschim, Vetter Usâma's, 218.
Abû ʿAbd Allâh aus Toledo 3. 266. 267.
ʿAbd al-Rahmân Al-Halhûlî 142.
Rukn al-Dîn Abbâs ibn Abû 'l-Futûh 27. 28. 39—51. 54. 59. 140.
Abessinier 60.
ʿAbs 67.
Adam 62. 121. 159. 248. 251.
Sir Adam 160.
Al-Afdal, Sohn Badr Al-Dschamâlîʿs, ägyptischer Vezier, 25. 268.
Ahmad, Herr von Chilât, 134.
Ahmad ibn Maʿbad ibn Ahmad 201.
Ahmad ibn Mudschîr 269. 270.
Ahmad-Schâh 87.
Schihâb al-Dîn Ahmad 20. 98. 147.
Ibn Al-Ahmar 128. 129.
Al-ʿAkîkî 57.
Âk Sunkur Al-Bursukî s. Sunkur.
Abû 'l-ʿAlâ ibn Sulaimân, Dichter, 276.
ʿAlân ibn Fâris 145.
ʿAlawân ibn Harâr 157. 176.
ʿAlawân Al-ʿIrâkî 151. 152.
Alexandriner 25.
Alexius Comnenus 2. 20.
ʿAlî, der Chalif, 226. 233. 234. 238.
Abû ʿAlî 237.
ʿAlî ʿAbd ibn Abû 'l-Raidâ 179—181.
Dschalâl al-Mulk ʿAlî ibn ʿAmmâr, Herr von Tripolis, 144.
ʿAlî ibn Al-Dûdawaihi 75. 76.
Abû 'l-Hasan ʿAlî ibn Faradsch 200. 201.
ʿAlî ibn Îsâ 236. 237.
Zain al-Dîn ʿAlî Kudschek 214. 238.
ʿAlâm al-Dîn ʿAlî Kurd, Herr von Hamâ, 119. 120. 137. 255.
ʿAlî ibn Mahbûb 175.
ʿIzz al-Daula Sadîd al-Mulk Abû 'l-Hasan ʿAlî ibn Mukallad, Großvater Usâma's, 2. 87. 143. 158. 177. 244—246.
Kamâl al-Dîn ʿAlî ibn Nîsân 127.
ʿAlî ibn Salâm 66.
Al-Malik Al-ʿÂdil Saif al-Dîn Abû 'l-Hasan ʿAlî ibn Al-Sallâr 7. 26—28. 30. 33. 35. 39. 40. 53.
ʿAlî ibn Schams al-Daula Sâlim 148.
ʿIzz al-Daula Abû 'l-Hasan ʿAlî, Bruder Usâma's, 6. 37. 39. 146. 271.
Schams al-Chawâß Âltûntâsch 119.
Amalrich, König von Jerusalem, 142.
Amîn al-Daula s. Gumuschtakîn.
Amîn al-Mulk 44.

Al-Âmir bi-Ahkâm Allâh, fatimidischer Chalif in Kairo, 6. 24. 25. 58. 268.
Fachr al-Mulk Abû ʿAlî ʿAmmâr, Herr von Tripolis, 144. 279.
Iftichâr al-Daula Abu 'l-Futûh Ibn ʿAmrûn, Herr von Bûkubais, 161. 168.
Muʿîn al-Dîn Anar 5—7. 23. 24. 35. 55. 74. 75. 101. 124. 125. 131. 142. 156. 161. 187. 190. 193. 194. 206—210. 253.
ʿAnâs, ein Kurde, 165. 166.
Ansâr-Leute 80.
ʿAntar (oder ʿAnbar?) 47. 48.
Antar (Antara) ibn Schaddâd, vorislamischer Dichter, 67.
Araber 27. 49. 50. 53. 57. 64. 65. 69. 84. 242. 259. 285.
Armenier 152. 156. 259.
Asad, Reitknecht, 199.
Al-Malik Al-Aschraf, Sultan von Ägypten, 125/126.
Assassinen 121. 157. 166.
ʿAttâb 72.
Al-Auhad, Bruder des Rudwân Ibn Al-Walachschî, 55.

B.

Zahr al-Daula Bachtijâr Al-Karsi 131. 132.
Badî ibn Talîl Al-Kuschairî 71. 72.
Badr al-Dschamâlî 25. 26.
Badr, ein Kurde, 165. 166.
Badrân 183.
Badrhawâ 105. 106.
Bagratiden 259.
Bahâ al-Dîn 254.
Abû 'l-Bakâ s. Sâlih.
Bakijja ibn Al-Usaifir 175.
Baktimur 112.
Nûr al-Daula Balak 135. 172.
Balduin I., König von Jerusalem, 89. 125. 136. 164. 171.
Balduin II., Graf von Edessa, später König von Jerusalem, 72. 73. 76. 100. 124. 131. 135. 152. 164. 169. 170. 172. 173. 187.
Balduin III., König von Jerusalem, 7. 30. 60. 141.
Ballâra 27. 39.
Barâk Al-Zubaidî 36.
Barkjarok 112.
Barra 245.
Baschtakîn Garza 178.
Batanäer 167. 177. 218. 221.
Ibn Al-Bawwâb 266.
Beduinen 69. 122. 123.
Abû Bekr, Chalif, 64. 65. 226. 230.
Abû Bekr ibn Mudschâhid 236. 237.
Bernhard (Barnâd) 185.
Bernhard, Abt von Clairvaux, 141.
Berschek 35.
Bertrand, Sohn Raimunds von St. Gilles, Graf von Tripolis, 82. 89. 144.
Bibars, Sultan von Ägypten, 102.
Abû Bakr Bischr 18. 19.
Bohemund I., Fürst von Antiochien, 99. 102.
Bohemund II., Fürst von Antiochien, 99. 100. 161. 173. 174.
Ibn Botlân s. Juhannâ.
Buraika 175.
Burhân al-Dîn von Balch 194.
Tâdsch al-Mulûk Bûrî, Beherrscher von Damaskus, 124. 248. 251.
Bursuk ibn Bursuk 4. 63. 93. 112. 115—118. 137. 170. 171.

C.

Cerdagne s. Guillaume Jourdain.
Chafâdscha 104.
Saif al-Daula Chalaf ibn Mulâʿib Al-Aschbahî, Herr von Apamea, 84. 88. 143. 179. 180.
Samsâm al-Dîn Chîrchân ibn Karâdschâ 4. 63. 74. 77. 146. 151. 152.
Sachîrat al-Daula Abû 'l-Kanâ Chitâm, Vetter Usâma's, 94.
Churdschî 273.
Kutb al-Dîn Chusrû ibn Talîl 210. 211.
Chutluch, Mameluk, 163.
Chutluch, Oberfeldherr, 98.

D.

Madschd al-Dîn Ibn al-Dâja 8.
Ibn Al-Dakîk 19.
Ibn Danischmend 102.

Darmâ 48.
Madschd al-Dîn Abû Sulaimân Dâ'ûd ibn Muhammed 235.
Dâ'ûd ibn Sukmân ibn Urtuk 212.
Deutschen, die, 142.
Husâm al-Daula Ibn Dilmâdsch, Herr von Badlîs, 134. 135.
Dscha'far 48.
Dscham'a, der Numairite, 63. 64. 91—94. 96—100. 105.
Dschâmi' 167. 168.
Dschaubân al-Chail 155.
Dschawâd 218. 219.
Wilhelm Dschîbâ 124. 125.
Abû 'l-Amâna Dschibrîl, Sohn des fatimidischen Chalifen Al-Hâfith, 41.
Ibn Dschinnî 266. 267.
Dschizzijja 33.
Dschudhâm 48.
Dschujûschiten 25. 26.
Abû Bekr Al-Dubaisî 213. 214.
Dukak, Fürst von Damaskus, 136.

E.

Elise, Tochter Balduins II. von Jerusalem und Gemahlin Bohemunds II. von Antiochien, 124. 173.

F.

Fachr al-Dîn s. Karâ Arslân.
Fadl ibn Abû 'l-Haidschâ 133.
Banû Fahîd (Fuhaid) 51. 52.
Fanûn 177.
Abû 'l-Faradsch 230.
Farhiten 25.
Fâris, ein Kurde, 142—145.
Fâris ibn Zimâm 66. 67.
Ibn 'Alî Al-Fârisî 266/267.
Abû 'l-Fath 186.
Al-Find Al-Zimânî, vorislamischer Dichter, 82.
Al-Findalâwî 142.
Franken 4. 5. 7. 19. 30. 31. 35—39. 46. 50—54. 60. 63. 68—71. 73. 75. 76. 78. 79—83. 89—94. 96. 97. 100. 101. 103—107. 110. 113—115. 118. 122. 124. 125. 129—131. 136—144. 161. 164—167. 170. 171. 174. 175. 177. 180—198. 200. 202—205. 207. 210. 211. 222. 249. 253. 257. 266. 268. 272.
Fulko, König von Jerusalem, 5. 101. 124. 131. 142. 184. 185. 192. 213. 214. 253.

G.

Ganâ'im (so ist S. 256 zu lesen statt Gunaim) 256. 260. 277. 278.
Saif al-Dîn Gâzî 142. 210.
Ibn Gâzî Al-Maschtûb 222.
Gâzî Al-Tullî 98. 147.
Gottfried von Bouillon 143. 164. 194.
Gottfried von St. Omer 187.
Griechen 162. 163. 217. 239. 270.
Guillaume Jourdain, Graf von Cerdagne, 81. 82. 144.
Amîn al-Daula Gumuschtakîn 55. 57.
Gunaim 95. 96.

H.

Abû 'l-Habasch 204. 205.
Hadr al-Tût 98.
Al-Hâfith li-Dîn Allâh 'Abd al-Madschîd Abû 'l-Maimûn, fatimidischer Chalif, 24—26. 36. 54. 57. 58. 122. 251. 252.
Abû Turâb Haidara, Sohn des fatimidischen Chalifen Al-Hâfith, 26. 273.
Abû Turâb Haidara ibn Katrama 273.
Abû 'l-Haidschâ Al-Hutbânî, Herr von Irbil, 133. 210.
Hamadât 81—83.
Hamâm Al-Hâdsch 166. 167.
Banû Hanîfa 64.
Harim ibn Sinân 191.
Hâritha Al-Numairî 79. 105.
Abû 'Alî Hasan, Sohn des fatimidischen Chalifen Al-Hâfith, 26. 44.
Hasan ibn Sabâh 166.
Hasan Al-Zâhid 138.
Hasanûn, ein Kurde, 103. 104. 272.
Hodierna, Tochter König Balduins II. von Jerusalem und Gemahlin Raimunds von Tripolis, 124.
Hugo von Payens 187.

Hurso ('Urs) 195.
Husâm al-Daula s. Ibn Dilmâdsch und Musâfir.
Husâm al-Mulk, Sohn des Rukn al-Dîn Abbâs, 51.
Husâm al-Mulk, Vetter des Rukn al-Dîn Abbâs, 53. 54.

I.

Abû Thâhir Ibrâhîm 229.
Thâhir al-Dîn Ibrâhîm 134.
Nadschm al-Dîn Îlgâzî ibn Urtuk, Fürst von Mâridîn, 4. 68. 69. 71. 89. 137. 144. 152. 169—171.
'Imâd al-Dîn s. Al-Kâtib und Zankî.
Inânadsch 134.
'Îsâ 120.
Abû 'l-Kâsim 'Îsâ Al-Fâ'iz bi-nasr Allâh, fatimidischer Chalif, 44.
Ismaeliten 4. 100. 119. 120. 157. 161. 166. 167. 175—177. 202. 218. 221.
Ismâ'îl von Balch 112.
Schams al-Mulûk Ismâ'îl ibn Bûrî 8. 20. 22. 131. 147. 149. 205.
Scharaf al-Daula Abû 'l-Fadl Ismâ'îl 8. 62.
Zain al-Dîn Ismâ'îl ibn 'Omar ibn Bachtijâr 198.

J.

Jahjâ, der Arzt, 163.
Laith al-Daula Jahjâ, Vetter Usâma's, 66. 67. 73. 174. 176.
Jahjâ ibn Sâfî 105.
Jakob von Molay, Großmeister der Templer, 187.
Jâkût der Lange 83.
Nâsir al-Daula Jâkût 36.
Jânis 266.
Jârûk 127.
'Ain al-Daula Al-Jârukî s. Tum'ân.
Johannes Comnenus, griechischer Kaiser, 19. 139. 259.
Joscelin I., Herr von Tell Bâschir, dann Graf von Edessa, 89. 135. 136. 164. 172. 259.
Joscelin II., Graf von Edessa, 135. 213.
Juhannâ ibn Botlân 243—245.
Junân, der Christ, 121. 122.
Jûsuf, Sohn des fatimidischen Chalifen Al-Hâfith, 44.
Jûsuf ibn Abû 'l-Garîb 162.
Jûsuf, Reitknecht Usâma's, 198. 272.
Al-Malik Al-Nâsir Salâh al-Dîn Abû 'l-Muthaffar Jûsuf ibn Ajjûb (Saladin) 7. 11. 12. 30. 125. 190. 210. 224—226. 285.

K.

Kafdschâk 215. 217.
Tâdsch al-Mulûk Kaimâz 58.
Kais ibn Al-Chatîm, Dichter, 80. 81.
Kâmil Al-Maschtûb 103. 104. 145. 146.
Nâsir al-Daula Kâmil ibn Mukallad 137. 138.
Fachr al-Dîn Karâ Arslân ibn Sukmân ibn Urtuk, Herr von Husn Kaifâ, 8. 9. 15. 21. 126. 127. 212. 224/225. 229. 230. 248. 253.
Banû Kardûs 139.
Karmaten 100. (197?).
Abû 'l-Kâsim Al-Chidr 230. 232.
'Imâd al-Dîn Al-Kâtib 12. 13.
Katr al-nidâ 54.
Kerboga 102.
Kilâbiten 80.
Kilidsch Arslân II., König von Ikonium, 7. 61. 162.
Banû Kinâna 2. 128. 200. 201.
Konrad III., deutscher Kaiser, 141. 142.
Kunaib ibn Mâlik 165.
Kundugadî 112.
Kurden 64. 79—81. 131. 165. 174. 217. 224.

L.

Lakrûn 27.
Lâ'ûn (Leo), König von Armenien, 259.
Lawâta 27. 48. 58.
Ludwig VII., König von Frankreich, 141.
Badr al-Dîn Lu'lu', Gebieter von Aleppo, 117—119.
Lu'lu', Mameluk, 196. 273. 274.
Lu'lu'a 3. 246. 247.

M.

Schudschâ al-Daula Mâdî 97.
Banû Madschâdschû 154.
Abû 'l-Madschd ibn Madschâdschû 154.
Abû 'l-Madschd ibn Sumajâ 138.
Mahmûd ibn Al-Baldâdschî 98.
Mugîth al-Dîn Mahmûd, Sultan von Ispahan, 19. 68. 212. 217.
Mahmûd ibn Dscham'a 91. 96—98.
Mahmûd Al-Mustarschidî 23.
Mahmûd ibn Sâlih, Herr von Aleppo, 139.
Al-Malik Al-'Âdil Nûr al-Dîn Abû 'l-Muthaffar Mahmûd, Sohn des Atâbeks Zankî, 7. 8. 11. 30. 34. 35. 46. 51. 52. 59—61. 142. 162. 184. 210. 224. 225. 248. 254. 255. 285.
Schihâb al-Dîn Mahmûd, Fürst von Damaskus, 5. 22. 23. 55. 56. 74. 147. 149. 205. 248. 251.
Schihâb al-Dîn Mahmûd ibn Karâdschâ, Herr von Hamâ, 4. 63. 66. 67. 77—79. 89. 96. 97. 130. 146. 150. 151. 264.
Tâdsch al-Mulûk Mahmûd ibn Nasr ibn Sâlih 154.
Majjâh 80.
Mâlik ibn 'Ajjâd 242.
Mâlik ibn Al-Hârith Al-Aschtar 64. 65.
Schihâb al-Dîn Nadschm al-Daula Mâlik ibn Sâlim, Herr von Kal'at Dscha'bar, 135. 136. 148. 182. 282. 283.
Mu'izz al-Dîn Malik-Schâh, Sultan von Ispahan, 2. 81. 86. 113. 133. 202. 235. 236. 270. 271.
Mansûr ibn Gidafl 51. 52.
Ibn Al-Mardschî 120.
Maria, die Mutter Jesu, 188.
Ibn Marwân, Herr von Dijâr Bekr, 133.
Nadschm al-Dîn Ibn Masâl 26—28.
Mas'ûd, Sultan von Ikonium, 61.
Mas'ûd, König von Mosul, 144.
Maudûd 89. 106—108. 112. 136.
Kutb al-Dîn Maudûd, Sohn Zankî's, 214.
Mazjad 214.
Melisende, Tochter Balduins II. und Gemahlin König Fulko's von Jerusalem, 124. 142.
Messias, der, 188.
Michael, ein Kurde, 174.
Modar 52.
Al-Mu'ajjad, Dichter, 110.
Muhammed, der Prophet, 80. 140. 223. 225. 227. 235—237. 247. 284.
Muhammed Al-'Adschamî 199.
Muhammed ibn 'Alî 237.
Muhammed ibn Mis'ar 232. 233.
Muhammed Al-Sammâ' 231.
Muhammed ibn Sarâjâ 137.
Abû 'Abd Allâh Muhammed von Basra 230.
Abû 'Abd Allâh Muhammed Al-Bustî 231. 232.
Abû 'Abd Allah Muhammed ibn Fâtik 236.
Abû 'Abd Allâh Muhammed ibn Jûsuf, genannt Ibn Al-Munîra, 3. 129. 266.
Abû Bekr Muhammed ibn 'Abd al-Bâkî 239. 240.
Dschamâl al-Dîn Muhammed, Herr von Ba'lbek, später Fürst von Damaskus, 5. 23. 55. 101. 124. 148. 149.
Hudschat al-Dîn Abû Hâschim Muhammed 162.
Nadschm al-Daula Abû 'Abd Allâh Muhammed, Bruder Usâma's, 6. 7. 51. 271.
Nâsir al-Dîn Tâdsch al-Daula Muhammed, Sohn des 'Izz al-Dîn Abû 'l-'Asâkir Sultân, Emir von Schaizar, 7. 52. 62.
Nûr al-Dîn Muhammed, Sohn Karâ Arslâns von Husn Kaifâ, 9. 225. 226. 230.
Salâh al-Dîn Muhammed ibn Ajjûb Al-Jâgîsijânî 20. 21. 76. 98. 120. 135. 141. 147—150. 205. 206. 214—217.
Muhammed-Schâh, Sultan von Ispahan, 4. 63. 106. 112. 137. 212.
Banû Muharrar 161.
Muhâsin ibn Madschâdschû 154.
Mu'în al-Dîn s. Anar.
Mu'izz 188.

Mu'izz al-Daula ibn Buwaih 233.
Abû 'l-Mutawwadsch Mukallad ibn Nasr ibn Munkidh, Urgroßvater Usâma's, 2. 243. 244.
Tâdsch al-Umarâ Abû 'l-Mutawwadsch Mukallad, Oheim Usâma's, 6. 24. 137. 268.
Al-Kâ'id Mukbil 54.
Al-Muktadir (nicht -thir) Billâh, abbasidischer Chalif, 236.
Al-Muktafî, Chalif von Bagdad, 110. 233—235.
Ibn Al-Munîra s. Muhammed.
Bahâ al-Daula Abû 'l-Mugîth Munkidh, Bruder Usâma's, 128. 151. 153. 155. 271. 280. 281.
'Adûd al-Daula (oder al-Dîn) Abû 'l-Fawâris Murhaf, Sohn Usâma's, 11—13. 16. 21. 53. 184. 225. 284. 285.
Madschd al-Dîn Abû Salâma Murschid, Vater Usâma's, 3. 4. 21. 22. 66. 69—71. 83—90. 95. 116. 124. 148. 152. 153. 158. 172. 177—179. 246. 255—283.
Murtafi' ibn Fahl 41.
Husâm al-Daula Musâfir 73.
Abû 'l-Musaika Al-Jjâdî 64. 65.
Al-Mustandschid Billâh, Chalif von Bagdad, 110.
Al-Mustarschid Billâh, Chalif von Bagdad, 19. 215.
Al-Mustathir Billâh, Chalif von Bagdad, 106. 144. 234.
Al-Mu'taman ibn Abû Ramâda 46.
Muthaffar ibn 'Ajjâd 242. 243.
Schihâb al-Dîn Abû 'l-Fath Al-Muthaffar ibn As'ad 233. 234.

N.

Nadî Al-Sulaihî 181.
Nadra, Tochter des Bûzarmât, 182.
Nasr, Sohn der Buraika, 175.
'Izz al-Daula Abû 'l-Murhaf Nasr, Oheim Usâma's, 2. 3. 86—88. 113. 158. 271.
Nâsir al-Dîn Nasr, Sohn des Rukn al-Dîn Abbâs, 39—45. 50. 51. 53. 54. 140.
Nikolaus (Nikûlâ) 276.
Numair Al-'Alârûzî 118. 119.
Numairiten 63. 148.
Nûr al-Dîn s. Mahmûd.

O.

'Omar, der Chalif, 226. 230.
'Omar, General, 198.
Al-Hâfith Abû 'l-Chattâb 'Omar ibn Muhammed 239.
'Othmân, der Chalif, 226.

P.

Peter 282.
Philipp, ein fränkischer Ritter, 71.
Philipp der Schöne, König von Frankreich, 187.
Pontius, Graf von Tripolis, 18. 136. 171.

R.

Rabî'a 51. 52.
Radschab 151.
Râfi' Al-Kilâbî 77.
Râfi' ibn Sûtakîn 78.
Rafûl, Tochter des Abû 'l-Habasch, 204.
Raihâniten 25. 26.
Raimund, Fürst von Antiochien, 20. 131. 213. 259.
Raimund von St. Gilles 81. 131. 144.
Raimund II., Graf von Tripolis, 213.
Raoul 183.
Al-Râschid Billâh, Chalif von Bagdad, 18. 19.
Renier, genannt Brus, Herr von Paneas, 101.
Robert, „der aussätzige Graf", Herr von Sihaiwun, 170. 171.
Robert von Flandern 143.
Roger, Fürst von Antiochien, 68. 93. 113. 116. 118. 132. 136. 164. 169. 171. 173. 259.
Banû Ru'âm 158.
Rûbâl (Ruben), König von Armenien, 259.
Rudwân, Sohn des Tâdsch al-Daula Tutusch, König von Aleppo, 86—88. 117.
Al-Malik Al-Afdal Rudwân ibn Al-Walachschî 54—59.
Ibn Ruzzîk s. Talâ'i'.

S.

Sa'ad Allâh Al-Schaibânî 155.
Sâbik ibn Watâb ibn Mahmûd ibn Sâlih 154.
Sahl, Sohn Abû Gânims, ein Kurde, 105.
Sahrî 119.
Sa'îd al-Daula 43.
Sâja ibn Kunaib 80.
Saladin s. Jûsuf.
Abû 'l-Bakâ Sâlih, Sohn des Abû 'Alî Hasan, des Sohnes Al-Hâfiths, 44.
Sâlih ibn Mirdâs 2. 244.
Sâlim, der Badmeister, 189.
Sâlim Al-'Idschâzî 180.
Abû 'l-Mardscha' Sâlim ibn Kânit 200.
Ibn Al-Sallâr s. 'Alî.
Al-Samsâm 279.
Sandûk 195.
Saumân 75.
Sawindsch 208.
Sinân al-Daula Schabîb ibn Hâmid ibn Humaid, ein Vetter Usâmas, 176.
Fachr al-Dîn Abû Kâmil Schâfi', Oheim Usâma's, 181/182.
Schâhânschâh 241. 242.
Schammâs 155.
Muwaffak al-Daula Schim'ûn 86—88.
Asad al-Dîn Schîrkûh 7. 11. 34. 210. 224. 285.
Seleucus Nikator 2.
Sîbawaihi 266.
Sinân, ‚der Alte vom Berge', Haupt der Assassinen, 157.
Sinbis 48.
Banû Al-Sûfî 182.
Al-Musajjab Ibn Al-Sûfî 6. 7. 23. 60.
Sukmân al-Kutbî, Gründer der Dynastie der Schâh-Armên, 134.
Sukmân II., Herr von Chilât, 134.
Sukmân ibn Urtuk 89.
Sulaimân ibn Kutlumisch 270.
'Izz al-Dîn Abû 'l-'Asâkir Sultân, Oheim Usâma's, Emir von Schaizar, 3. 4. 6. 21. 22. 52. 69. 71. 78. 81. 86. 88. 91. 92. 99. 103. 106. 109. 131. 142. 144. 150—152. 158. 159. 161. 168. 172. 173. 181. 195. 202—204. 207. 222. 266.
Kâsim al-Daula Âk Sunkur Al-Bursukî 86. 112.
Nâsir al-Dîn Sunkur 214.
Sunkur Dirâz 112.
Surhanak ibn Abû Mansûr 63. 64. 98.
Saif al-Dîn Suwâr 196. 198.

T.

Tâbit (?), ein christlicher Arzt, 184. 185.
Al-Malik Al-Sâlih Abû 'l-Gârât Talâ'i' ibn Ruzzîk 7. 45—47. 50. 51. 60.
Talha 48.
Nadschm al-Dîn Abû Tâlib ibn 'Alî Kurd 255.
Abû 'l-Wafâ Tamîm 245. 246.
Tamîrek 112.
Tankred, Fürst von Antiochien, 4. 68. 102—104. 106. 107. 109. 119. 144. 145. 173. 190. 272.
Tarûs s. Theodoros.
Tempelherren 5. 51. 187.
Al-Thâfir bi-amr Allâh, fatimidischer Chalif, 26—28. 39—43. 51. 53.
Theodor Sofianos (Tâdurus ibn Al-Safî) 194.
Theodoros, König von Armenien, 259.
Theophil, Herr von Kafartâb, 113. 180.
Thoros, Fürst von Edessa, 164.
Husâm al-Dîn Timurtâsch ibn Îlgâzî 152. 172. 173. 213.
Tirâd ibn Wahîb 148.
Togtakîn, Atâbek von Damaskus, 4. 55. 68. 97. 107. 113. 136. 144. 146. 165. 171. 172.
Türken 6. 48. 50. 95. 110. 111. 115. 116. 140. 170. 180. 202. 251.
Tugân Arslân, Herr von Badlîs, 134.
'Ain al-Daula Tum'ân Al-Jârukî 35.
Turkomanen 56. 77. 153. 172. 215.
Turkopolen 82.
Tâdsch al-Daula Tutusch 86—88. 202.

U.

Ubbaj 32.
Al-'Ukâb, Dichter, 108.
Ulrich, Vicomte von Nâblus, 192.

Ibn Al-'Uraik 213.
Uzbek, Atâbek von Mosul, 79. 112. 116. 118.

W.

Wilhelm von Büren (Kiljâm de Bûr), Herr von Tiberias, 190.
Wilhelm Dschîbâ s. Dschîbâ.
Wilhelm, Patriarch von Jerusalem, 131. 213.

Z.

Zaid, der Chirurg, 85.
Al-Zamarrakal 74. 75.
Zankî, Sohn Bursuk's, 112.
'Imâd al-Dîn **Zankî** ibn Âk Sunkur, Atâbek von Mosul, 4. 5. 18—22. 55. 56. 74. 76. 77. 94. 98. 100. 101. 121. 124. 131. 134. 135. 147—149. 154. 196. 205. 206. 212—216. 248—250. 278.
Saif al-Daula **Zankî** ibn Karâdschâ 241.
Zarkâ al-Jumâma 180.
Zarzûr Bâdija 282.
Zuhair, vorislamischer Dichter, 191.
Zumurrud Chatûn 56.
Zuraik 48.

B. Geographische Namen.

A.

Adhana 259.
'Adhrâ 205.
Wâdî Ibn Al-Ahmar 256.
Akko 5. 60. 125. 126. 141. 164. 188. 190. 224. 253.
Al-Akmar, Moschee in Kairo, 58.
Al-Aksâ, Moschee in Jerusalem, 187.
Aleppo (Haleb) 2. 12. 56. 61. 86. 87. 117—119. 121. 139. 155. 162. 172. 173. 182. 196. 200. 202. 210. 241. 243—245. 254. 255.
Alexandria 47.
Âmid 127. 128. 212.
Al-Anbâr 111. 233. 234.
Ansârijja-Berge 121. 166. 256.
Antartûs (Tortosa) 259.
Antilibanon 211.
Antiochien 68. 100. 102. 106. 118. 164. 169. 170. 173. 186. 194. 243. 259. 272.
Apamea 2. 4. 63. 68. 69. 71. 78. 79. 92. 93. 105—107. 132. 171. 177. 181. 183. 195. 197. 203. 207. 257. 271.
Armenien 259.
Arsuf 224.
Asfûnâ 143.
Askalon 6. 30. 36—39. 224.
Al-Athârib 173.
Azaz 173.

B.

Badlîs 134. 135.
Bagdad 215. 230. 236. 239. 242. 243. 266.
Al-Balât 4. 68. 169. 170.
Balâtunus 170. 171.
Ba'lbek (Ba'albek) 5. 55. 56. 121. 124. 148. 149. 210. 211.
Balch 194.
Bandar Kanîn 99. 222.
Al-Bâri'a 213.
Barkijja, Stadtviertel in Kairo, 45.
Bâsahrâ 95.
Baschîlâ 256.
Basra 230. 266.
Beirut 164. 224.
Bilbîs 39. 50.
Bozrâ 34.
Brückenstadt 2. 128. 203. 204.
Brückenveste 2. 128. 136. 200. 201. 203. 273. 276. 277.

Bûkubais 161. 168.
Bûschamîr 276.

C.

Caesarea 224.
Al-Chalâlî s. Al-Dschalâlî.
Al-Charba 120. 123.
Chartabirt (Chertbert) 135. 172.
Al-Chidr, Moschee in Husn Kaifâ, 231.
Chilât 134. 135.
Churaiba 79.
Churasan 113. 114. 213. 216.

D.

Dabîk 30. 220.
Dalâs 28.
Damaskus 5. 7. 11—13. 22. 32. 34. 35. 37. 47. 51. 52. 55—57. 60. 62. 101. 107. 108. 121. 124. 125. 140. 142. 144. 146. 148. 149. 156. 161. 164. 165. 193. 194. 205—208. 210. 218. 224. 225. 232. 239. 248. 251. 253. 284. 285.
Damiette 60. 233.
Dânîth 68. 93. 116—118. 169. 170.
Dârajjâ 148.
Dijâr Bekr 8. 9. 110. 127. 230. 248. 285.
Dschabala 143. 144.
Al-Dschafr 31. 51.
Al-Dschalâlî, Mühle, 97. 98. 154. 278.
Bait Dschibrîl 37. 122.
Al-Dschisr 173.
Dubais 196.
Dumair 149.

E.

Edessa 89. 135. 164. 259.
Euphrat 56. 85. 136. 233. 283.

F.

Fanâ Hisâr 254.
Felsentempel (Kubbat al-sachra) in Jerusalem 188.
Al-Fustaka 205.

G.

Gaza 7. 30. 39. 53.
Genua 253.
Gizeh 58.

H.

Hab (Hap) 170.
Haifa 5. 161. 188. 224.
Haizân 140.
Halbûn 208.
Halhûl 142.
Hamâ 1. 4. 20. 63. 74. 76. 79. 97. 98. 119—121. 130. 137. 146. 147. 150. 151. 162. 165. 166. 195. 196. 198. 210. 230—232. 254. 264.
Hârim 8. 126.
Harrân 102. 172.
Hattîn 224.
Hauf 27.
Hillat ʿÂrâ 256.
Hirmâs 250.
Hismâ 32.
Al-Hubaiba 274.
Hums (Hims, Höms, Emesa) 63. 74. 121. 146. 151. 197. 210. 214. 215.
Hunâk 160.
Husn Kaifâ 8—11. 15. 127. 148. 224—226. 230—232. 235. 237. 253. 285.

I.

Irbil 133. 235.
Isʿird 229.
Ispahân 81. 83. 270.

J.

Jabne (Jamnia, Jubnâ) 38.
Jasmâlich 256.
Jerusalem 5. 132. 169. 173. 181. 186. 193. 224.
Joppe 224.

K.

Kaʿaba 239.
Al-Kadmûs 161. 168.
Al-Kaf 168.

Kafarnabûsâ 128.
Kafartâb 2. 76. 84. 93. 113. 116—118. 128. 146 164. 165. 173. 198. 207 242. 244. 270. 271.
Al-Kahf 35.
Kairo (s. auch Misr) 6. 7. 11. 13. 26—28. 39. 40. 45. 48. 51. 53. 58 142. 210. 224. 268. 284. 285.
Kaisûn 61.
Kal'at Dscha'bar 135. 136. 182. 183. 282. 283.
Wâdî Al-Kanâtir 278.
Al-Karâfita (oder Karâmita ?) 197.
Al-Karchînî 216. 217.
Kaum Aschfîn 25. 49.
Kinnasrîn 18.
Konstantinopel 139. 256. 259.
Kûfa 231.
Kûhistân 215.
Al-Kusair 206.
Al-Kutajjifa 205.

L.

Laodicea 2. 143. 144. 158. 196. 271.
Larissa 2.

M.

Ma'arrat al-Nu'mân 12. 13. 160. 189. 233. 268. 270. 276.
Moschee des Abû 'l-Madschd ibn Sumajâ 138.
Wâdî Abû 'l-Maimûn (Tal Bohemunds) 69.
Malatia (Melitene) 172.
Al-Manda (nicht Al-Mauda) 158.
Ma'razaf (Mu'arzaf) 159.
Mâridîn 68. 212.
Masjâth 202. 203.
Massîsa (Mopsuestia) 259.
Mâsurra 215. 216.
Mekka 8. 60. 125. 239. 240.
Menbidsch (Mambeg) 172.
Mesopotamien 94. 210. 235.
Misr (s. auch Kairo) 24. 25. 27. 30. 39. 45. 46. 48. 49. 54. 57—60. 122. 140. 219. 248. 251. 268.
Mosul 19. 21. 110. 121. 210. 214. 215. *233. 237. 249.*
Munaitira 184.
Munjat Banî Chasîb 45.
Wâdî Mûsâ (Tal Mosis) 51.
Muthakîr 75.
Al-Muwailih 50. 53.

N.

Nâblus (Sichem) 5. 188. 191—193.
Nil 28. 58. 252.
Nisibis 250.

O.

Obstgarten 80.
Orontes (Al-'Âsî) 1. 2. 73. 89. 99. 129. 131. 138. 174. 278.

P.

Palast der Wissenschaft (dâr al-'ilm) in Tripolis 266.
Palmyra (Tadmor) 108.
Paneas (Bânîjâs) 101. 131. 224. 251.
Portae Ciliciae 259.

R.

Ra'bân 61.
Rafanijja 76. 119. 132. 181.
Rahaba 112.
Al-Rakîm 35.
Al-Rakka 136. 148.
Al-Rudsch 106. 118.

S.

Sakrûn 264.
Salchad 54. 55.
Al-Samâwa 242.
Sandûdijâ, Moschee bei Al-Anbâr, 233.
Sarûdsch 135. 183.
Al Saur 212.
Schâbûra-Palast in Kairo 41. 42.
Schaizar 1 2. 4. 6. 8. 20. 21. 52. 62. 69. 70. 74. 75. 78. 79. 89. 91. 99. 104—106. 109. 117—119. 121. 128. 130. 131. 138. 139. 144. 145. 150. 152. 154. 157—159. 162—164. 166. 168. 172. 173. 176—178. 181. 182. **186. 196—198. 200. 202—204. 207.**

218. 221. 242. 244. 245. 248. 255. 256. 262. 264—266. 270—272. 278.
Schârûf 151.
Sebaste 5. 188.
Seleucia 259.
Sidon 164. 224.
Sihaiwun (Sihyaun) 170. 171.
St. Simeonshafen 141. 173.
Sindschâr 250.
Siwas 102.
Al-Suwaidijja s. St. Simeonshafen.

T.

Tadmor s. Palmyra.
Takrît 94.
Taurus 259.
Tell Bâschir 80. 135. 164.
Tell Milh 89. 91.
Tell Mudschâhid 147.
Tell Sikkîn 272.
Tell al-Tirmâsî 107.
Tell al-Tulûl 107. 155.
Tiberias 5. 7. 30. 35. 188. 190. 191. 224.
Tigris 253.
Tripolis 8. 81. 82. 89. 121. 130. 144. 266. 279.
Al-Tûr 122.
Tyrus 190.

U.

Uswân 60.

W.

Wüste der Kinder Israels 34.

Z.

Al-Zabdânî 144.
Zalîn 109.
Zardanâ (Sardonas) 171. 173.

